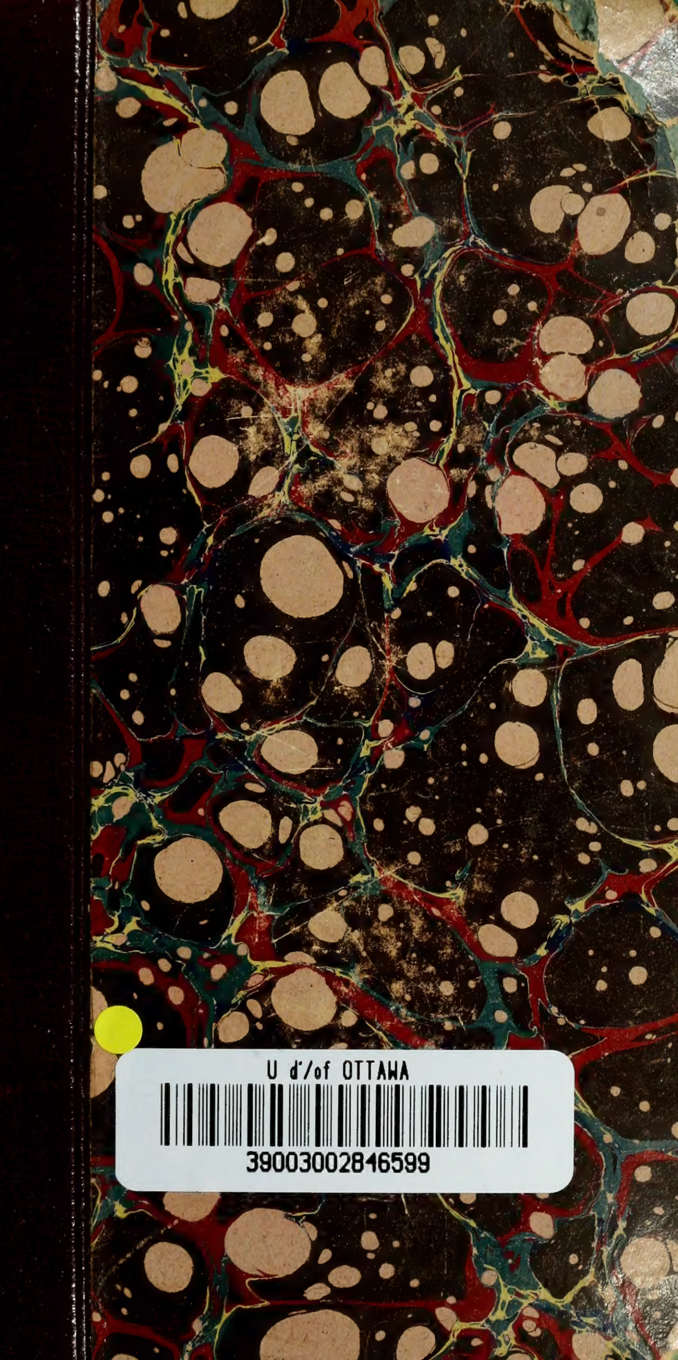
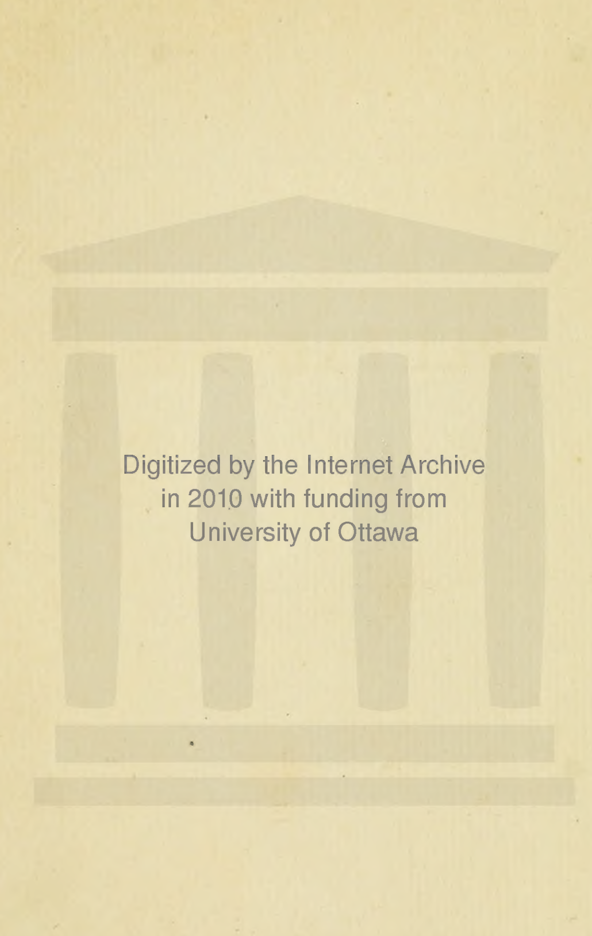


U d'/of OTTAWA
39003002846599



PLUTARQUE

II

2851-77 — Corbeil, typ. et stér. de Crété.

VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE PLUTARQUE

TRADUCTION NOUVELLE

PAR ALEXIS PIERRON
Professeur au lycée Louis-le-Grand

SIXIÈME ÉDITION
ENTIÈREMENT REVUE ET CORRIGÉE

TOME DEUXIÈME

PARIS
G. CHARPENTIER, ÉDITEUR
13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1877

PLUTARQUE.

PARALLÈLES, OU VIES COMPARÉES.

PÉLOPIDAS.

(Né en l'an . . . et mort en l'an 364 avant J.-C.)

On faisait un jour, devant Caton l'ancien, l'éloge d'un homme qui se laissait emporter, dans les batailles, à une témérité et à une audace inconsidérée. « Il est bien différent, dit Caton, d'estimer beaucoup la vertu, ou de faire peu de cas de la vie. » C'était un mot fort sensé. Il y avait, par exemple, dans l'armée d'Antigonus, un soldat que rien n'arrêtait; mais c'était un homme d'une complexion faible, et d'une santé délabrée. Le roi lui demanda un jour pourquoi il était si pâle; et le soldat avoua qu'il souffrait d'une maladie secrète. Le roi donna à ses médecins les ordres les plus pressants de mettre en œuvre tout leur art, et, s'il y avait des remèdes efficaces, de n'en négliger aucun. Or, quand notre brave fut guéri, il ne chercha plus le danger, et on ne le vit plus se précipiter dans la mêlée; ce qui fit qu'Antigonus l'appela, et lui exprima sa surprise d'un tel changement. L'homme alors lui répondit avec franchise : « O roi ! c'est toi-même qui m'as rendu moins brave, en me délivrant des maux qui me faisaient mépriser la vie[1]. » C'est encore

[1] Ceci rappelle l'anecdote du soldat de Lucullus, si bien contée par Horace.

à ce sujet que se rapporte le mot d'un Sybarite sur les Spartiates : « Il ne leur est pas bien difficile d'affronter la mort sur les champs de bataille, puisque c'est pour eux un moyen d'échapper à une vie si rude et si austère. » Sans doute, aux yeux des Sybarites, qui fondaient dans les délices, ne pas craindre la mort par amour du beau et de l'honneur, ce ne devait être que de la haine pour la vie. Les Lacédémoniens, au contraire, grâce à leur vertu, trouvaient également des charmes et dans la vie et dans la mort. C'est ce que prouve cette inscription funèbre :

Ils ont péri, persuadés que le bonheur ne consiste ni à vivre ni à mourir,
Mais à savoir faire glorieusement l'un et l'autre.

Il n'y a rien de répréhensible à éviter la mort, si l'on tient à la vie par un motif qui n'ait rien de honteux; il n'y a pas de gloire non plus à l'attendre, si c'est par dédain de la vie. Voilà pourquoi Homère ne conduit aux combats les guerriers les plus braves et les plus belliqueux, que parfaitement armés. Voilà pourquoi encore les législateurs de la Grèce ont institué des peines contre celui qui jetterait son bouclier, et non contre celui qui jetterait son épée ou sa lance : donnant à entendre par là que le premier soin de tout combattant, et particulièrement de celui qui commande un État ou une armée, c'est de se garantir lui-même des coups qu'on lui porte, et non pas d'en porter à l'ennemi.

S'il est vrai, suivant la définition d'Iphicrate[1], que les troupes légères ressemblent aux mains, la cavalerie aux pieds, la phalange à la poitrine et à l'estomac, on voit qu'un général, en se jetant au-devant du danger et en se livrant à son audace, néglige non-seulement sa propre vie, mais celle de tous, parce que son salut as-

[1] Général athénien qui se distingua, avec Timothée, au temps de la guerre contre les alliés.

sure le salut commun, et sa perte, au contraire, la perte de tous. Aussi, Callicratidas[1], tout grand homme qu'il fût, eut-il tort de répondre au devin qui l'engageait à se garder de la mort dont le menaçaient les entrailles des victimes, que Sparte ne dépendait pas d'un seul homme. Comme combattant sur terre ou sur mer, Callicratidas n'était, en effet, qu'un homme; mais, général, il tenait rassemblée en lui seul la force de tous, et il n'était plus un seul homme, puisque sa perte devait entraîner de telles conséquences.

Le vieux Antigonus fit une réponse meilleure. Comme il était sur le point de livrer, près d'Andros, une bataille navale, quelqu'un lui dit que la flotte ennemie était beaucoup plus nombreuse que la sienne. « Et moi, répondit-il, pour combien de vaisseaux me comptes-tu? » Il estimait donc pour beaucoup, et il avait raison, la dignité du commandement jointe à l'expérience et à la valeur, dont c'est le premier devoir d'assurer le salut de celui qui assure le salut de tout le reste.

On rapporte encore une belle parole de Timothée. Charès montrait aux Athéniens des blessures qu'il avait reçues, et son bouclier percé d'un coup de lance : « Pour moi, dit Timothée, pendant que je faisais le siége de Samos, un trait tomba tout près de moi; et je fus bien honteux de m'être ainsi exposé en jeune homme, au lieu de montrer la prudence nécessaire à un général et au chef d'une armée aussi considérable. »

Lorsqu'il est d'une importance décisive que le général s'expose au danger, alors il doit payer de son bras et de sa personne, sans s'épargner, et sans s'arrêter aux avis de ceux qui pensent qu'un bon général doit mourir de vieillesse, ou du moins mourir vieux. Mais si le résultat de son succès ne doit être qu'un avantage médiocre, et celui de son échec la perte totale de l'armée, nul, dans

[1] Le général lacédémonien qui succéda à Lysandre.

ce cas, n'exige qu'il se conduise en soldat, pour mettre en péril un général.

J'ai cru convenable de faire précéder de ces réflexions mes récits sur la vie de Pélopidas et celle de Marcellus, tous deux grands hommes, mais qui périrent par leur témérité. Braves dans l'action, ils ont honoré l'un et l'autre leurs patries par l'éclat de leur commandement, et ils ont dompté les adversaires les plus redoutables. L'un est le premier, dit-on, qui ait mis en déroute Annibal, invaincu jusqu'alors; et l'autre vainquit en bataille rangée les Lacédémoniens, qui dominaient sur terre et sur mer. Et tous deux prodiguèrent leur vie en s'exposant, sans aucun motif raisonnable, quand on avait le plus grand besoin de conserver de tels hommes et de tels généraux. Aussi ces traits de ressemblance nous ont-ils engagé à écrire, en regard l'une de l'autre, les *Vies* de ces deux hommes.

Pélopidas, fils d'Hippoclus, était d'une famille noble de Thèbes, comme Épaminondas. Élevé dans une grande opulence, et, dès sa jeunesse, héritier d'une fortune brillante, il s'appliqua au soulagement de ceux qui étaient dans le besoin, et qui méritaient ses bienfaits : il voulait montrer qu'il était le maître et non l'esclave de ses richesses. Parmi les hommes, dit Aristote, les uns, par avarice, ne font point usage de leurs trésors, et les autres en abusent, en menant une conduite désordonnée; et ils sont toute leur vie esclaves, les uns de leurs plaisirs, les autres des affaires. Les amis de Pélopidas usèrent avec reconnaissance de sa bonté et de sa libéralité, à l'exception du seul Épaminondas, qu'il ne put décider à accepter une part de sa richesse. Lui-même, cependant, il s'associa à la pauvreté d'Épaminondas, par la simplicité de ses vêtements, la frugalité de sa table, son activité dans le travail, son honnêteté dans l'usage du commandement. Il ressemblait au Capanée d'Euripide [1], qui

[1] Euripide, *Suppliantes*, vers 861.

était fort riche, mais auquel sa richesse n'inspirait point de fierté. Il eût rougi de donner au soin de son corps plus que ne faisait le plus pauvre des Thébains. Épaminondas, familiarisé avec la pauvreté, qui était pour lui héréditaire, se la rendit encore plus facile et plus légère par la philosophie, et parce que, dès sa jeunesse, il avait résolu de vivre dans le célibat. Pélopidas, au contraire, avait fait un brillant mariage, et il avait des enfants; mais il n'en devint ni moins insouciant d'augmenter sa fortune, ni moins dévoué à tous les instants au service de sa patrie. De cette façon, il avait diminué son opulence; et ses amis l'en blâmaient, disant qu'il avait tort de ne point s'occuper d'une chose nécessaire, la possession de ses biens : « Nécessaire, oui certes! mais pour Nicodème que voici, » répondit-il, en leur montrant un homme aveugle et boiteux.

Ils étaient nés, Épaminondas et lui, avec des dispositions égales pour tous les genres de mérite : seulement Pélopidas préférait les exercices du corps, et Épaminondas ceux de l'esprit; quant à leurs loisirs, ils les employaient l'un à la palestre et à la chasse, et l'autre à écouter les philosophes et à mettre leurs leçons en pratique. Ils ont des titres nombreux et éclatants à la gloire; mais, au jugement des hommes sensés, ce qu'il y a en eux de plus grand, c'est l'affection de l'amitié qu'ils conservèrent l'un pour l'autre sans altération jusqu'à la mort, au milieu de tant de combats et de tous ces commandements militaires, de toutes ces magistratures politiques qui remplirent leur existence. Jetez, en effet, les yeux sur la carrière politique d'un Aristide, d'un Thémistocle, d'un Cimon, d'un Périclès, d'un Nicias : que de dissentiments, de jalousies et de haines réciproques! Considérez, au contraire, l'affection et les égards mutuels de Pélopidas et d'Épaminondas, et vous accorderez avec justice et avec raison le nom de collègues dans l'administration civile et dans le commandement militaire, bien

plus à ceux-ci qu'aux premiers, lesquels ont passé leur vie à lutter, à vaincre les uns contre les autres, bien plus encore qu'à vaincre les ennemis de l'État. Cela vient de leur vertu réelle. Le but de leurs actions n'était point la gloire et la richesse, cette source de jalousies, de querelles et de divisions : ils s'étaient épris, dès leur jeunesse, d'un amour divin pour leur patrie ; tous deux la voulaient voir grande et belle par eux pendant leur vie ; et ils faisaient réciproquement concourir à ce but les succès l'un de l'autre. Toutefois, cette étroite amitié ne prit naissance, à ce qu'on croit généralement, que dans l'expédition de Mantinée [1], où ils firent partie d'un corps auxiliaire que Thèbes envoyait aux Lacédémoniens, qui étaient encore ses amis et ses alliés.

Ils étaient près l'un de l'autre, dans les rangs de l'infanterie opposée aux Arcadiens. Il arriva que l'aile des Lacédémoniens, dans laquelle ils se trouvaient, recula ; et presque tous prirent la fuite : pour eux, ils joignirent ensemble leurs boucliers, et ils soutinrent le choc de l'ennemi. Pélopidas reçut sept blessures, toutes par devant, et il tomba sur un monceau de cadavres amis et ennemis. Épaminondas le crut mort : il s'élança et se tint là, debout, couvrant le corps et les armes de son compagnon, luttant seul contre une foule, et résolu de mourir, plutôt que d'abandonner Pélopidas, gisant dans la poussière. Déjà lui-même il avait reçu un coup de lance dans la poitrine et un coup d'épée dans le bras, et sa position était des plus critiques, lorsqu'arriva de l'autre aile Agésipolis, roi des Spartiates, qui les sauva tous les deux contre toute espérance.

Depuis cette époque, les Spartiates demeurèrent bien encore, en paroles, les amis et les alliés des Thébains ; mais, dans le fait, la puissance de Thèbes et la gran-

[1] Il ne s'agit pas ici de la célèbre bataille de Mantinée, laquelle se donna contre les Lacédémoniens, et après la mort de Pélopidas. L'expédition dont il s'agit est antérieure à son exil de Thèbes.

deur d'âme de ses citoyens leur portaient ombrage [1]. Ils haïssaient notamment le parti qu'avaient créé Isménias et Androclidas et auquel Pélopidas s'était attaché, et qui leur paraissait trop libéral et trop populaire. Comme Phœbidas le Laconien passait par la Béotie avec des troupes, Archias, Léontidas et Philippe, trois hommes riches, partisans de l'oligarchie, et qui ne savaient mettre nulle borne à leur ambition, lui conseillèrent de prendre la Cadmée [2], de chasser de la ville leurs adversaires, et d'établir une oligarchie, qui resterait sous la dépendance des Lacédémoniens. Phœbidas y consent, fond sur les Thébains, surpris pendant la célébration des Thesmophories [3], s'empare de la citadelle, enlève Isménias, et le fait conduire à Lacédémone, où il est mis à mort peu de temps après. Pélopidas, Phérénicus et Androclidas s'échappèrent, ainsi que beaucoup d'autres, et ils furent condamnés au bannissement. Épaminondas resta dans le pays, parce qu'on le méprisait comme un homme incapable de rien entreprendre, à cause de son goût pour la philosophie, et comme un homme impuissant, à cause de sa pauvreté.

Les Lacédémoniens ôtèrent, il est vrai, le commandement à Phœbidas, et ils lui infligèrent une amende de cent mille drachmes [4]; mais ils n'en laissèrent pas moins une garnison dans la Cadmée. Toute la Grèce fut étonnée de l'étrangeté de leur conduite, en les voyant punir l'auteur du fait, et approuver le fait même. Les Thébains avaient donc perdu leur constitution nationale : esclaves d'Archias et de Léontidas, et courbés sous une tyrannie qu'ils voyaient gardée et soutenue par la puissance souveraine des Spartiates, ils n'avaient aucune

1 Il faut se souvenir que Plutarque était Béotien, et qu'il lui était difficile de parler sans enthousiasme des vieilles gloires de son pays.

2 C'était le nom de la citadelle de Thèbes.

3 Ce sont les fêtes qu'on célébrait en l'honneur de Cérès législatrice, comme l'indique le nom même de la solennité.

4 Environ quatre-vingt-dix mille francs de notre monnaie.

espérance de s'en délivrer et de la détruire jamais, à moins que Sparte ne perdît l'empire qu'elle exerçait sur terre et sur mer. Cependant Léontidas, apprenant que les bannis, retirés à Athènes, y étaient l'objet de l'affection du peuple et de la considération des gens de bien, leur dressa de secrètes embûches : il envoya des hommes inconnus, qui assassinèrent Androclidas; mais ils manquèrent les autres. Il vint même de Lacédémone à Athènes une dépêche pressante qui exigeait qu'on ne reçût point les bannis, qu'on ne fît rien pour troubler la paix, et qu'on les chassât comme des hommes déclarés ennemis communs par les alliés d'Athènes. Les Athéniens, outre qu'ils étaient animés par ces sentiments d'humanité qui étaient chez eux une vertu héréditaire et de nature, voulurent rendre aux Thébains ce que les Thébains avaient fait pour eux; car c'étaient les Thébains qui avaient été les principaux auteurs du rétablissement de la démocratie à Athènes [1], et qui avaient décrété que, si un Athénien traversait en armes la Béotie pour marcher contre les tyrans, nul Béotien ne fît semblant de l'entendre ni de le voir : ils ne firent donc aucun mal aux Thébains.

Pélopidas, quoiqu'il fût un des plus jeunes, excitait sans cesse les bannis, tantôt en particulier, tantôt dans des réunions générales : « C'est une honte, c'est un crime pour un homme, disait-il, de souffrir que sa patrie soit esclave, occupée par une garnison étrangère; et nous, contents d'avoir échappé, contents de vivre, nous resterions suspendus aux décrets d'Athènes, faisant notre cour à genoux à ceux qui savent manier la parole et gouverner à leur gré la populace! C'est de nos plus chers intérêts qu'il s'agit. bravons les périls : Prenons pour exemple le courage et la vertu de Thrasybule : et, comme il est parti de Thèbes pour renverser les tyrans d'Athènes, à notre tour, partons d'Athènes pour aller délivrer

[1] En l'an 403, par Thrasybule.

Thèbes. » Persuadés par ces paroles, les bannis envoyèrent secrètement vers ceux de leurs amis qu'ils avaient laissés à Thèbes, pour leur faire part de leur résolution ; et ceux-ci l'approuvèrent. Charon, le plus distingué d'entre eux, consentit à prêter sa maison pour lieu de rendez-vous ; et Phyllidas parvint à se faire nommer secrétaire d'Archias et de Philippe, alors polémarques. Depuis longtemps Épaminondas, de son côté, avait rempli les jeunes gens d'une noble confiance : dans les gymnases, il les engageait toujours à s'attaquer, pour la lutte, à des Lacédémoniens ; puis, quand il les voyait tout fiers de leur supériorité et de leur victoire, il venait leur faire sentir vivement combien ils devaient en être plus honteux de se voir, par leur lâcheté, les esclaves de ceux qui leur étaient si inférieurs en vigueur et en force.

On fixa le jour de l'exécution ; et les bannis décidèrent que tous s'en iraient sous la conduite de Phérénicus, et qu'ils s'arrêteraient à Thriasie[1], tandis que quelques-uns des plus jeunes se hasarderaient à entrer dans la ville ; mais il fut convenu que, s'il leur arrivait mal, tous les autres ensemble auraient soin de fournir, à leurs enfants et à leurs parents, toutes les choses nécessaires à la vie. Pélopidas se présenta le premier, pour faire partie de ce détachement ; et, après lui, Mélon, Damoclidas et Théopompe, tous hommes des premières familles, tous pleins d'une affection mutuelle, de confiance les uns dans les autres, et, de tout temps, rivaux d'honneur et de courage. Ils se trouvèrent au nombre de douze. Après avoir fait leurs adieux à ceux qui restaient là, ils envoyèrent un messager à Charon, et ils partirent, vêtus de petits manteaux, ayant avec eux des chiens de chasse et des pieux à tendre les filets, afin que ceux qu'ils rencontreraient par le chemin ne pussent concevoir aucun soupçon, et qu'ils crussent, en les voyant les uns d'un côté, les au-

[1] Bourgade près du mont Cithéron.

tres d'un autre, que c'étaient des hommes qui se promenaient en chassant. Lorsque le messager arriva chez Charon et lui apprit qu'ils étaient en route, Charon, tant s'en faut, ne changea pas de sentiments à l'approche du danger : il se montra homme de cœur, et il tint sa maison prête pour les recevoir. Il y avait, parmi les conjurés, un certain Hipposthénidas, d'ailleurs bon citoyen, et qui aimait sa patrie et portait intérêt aux bannis ; mais cet homme manquait de l'audace qu'exigeaient un pareil moment et des circonstances aussi critiques. La grandeur de l'entreprise, qui touchait au moment de l'exécution, lui causa une sorte de vertige, et lui fit perdre la tête. Il ne sait plus voir qu'une chose, c'est qu'on va heurter de front, pour ainsi dire, l'empire des Lacédémoniens; c'est qu'on entreprend de briser leurs forces, et sans autres moyens que les espérances téméraires de quelques bannis manquant de ressources. Il se retire chez lui, sans autrement parler, et il envoie un de ses amis vers Mélon et Pélopidas, pour les engager à remettre l'exécution à un autre jour, et à retourner à Athènes, en attendant une occasion meilleure. Celui qu'il envoya s'appelait Chlidon. Le messager court en hâte à sa demeure; il sort son cheval de l'écurie, et il demande la bride à sa femme. Celle-ci, ne sachant où elle était, et ne pouvant la lui donner, lui dit qu'elle l'avait prêtée à quelqu'un de leurs amis. De là des reproches, des injures ; et, dans la dispute, la femme souhaita à son mari un voyage malheureux, et pour lui et pour ceux qui l'envoyaient. Chlidon perdit ainsi une partie de la journée. Alors, par colère encore, et aussi parce qu'il augurait mal de ce qui venait de lui arriver, il renonça à son voyage, et il s'occupa d'autre chose. Voilà comment il s'en fallut bien peu qu'une entreprise si importante et si belle fût rompue à peine commencée.

Cependant Pélopidas et les siens changent de costume, prennent des vêtements de campagnards, et se disper-

sent pour entrer dans la ville par différents points. Il était encore jour; mais il faisait du vent, et il neigeait; l'atmosphère commençait à changer, et le mauvais temps avait fait rentrer déjà la plupart des habitants chez eux : ce qui servit encore mieux à couvrir leur marche. Ceux qui devaient veiller à ce qui se passait les recueillirent à mesure qu'ils arrivaient, et les conduisirent droit à la maison de Charon, où il se trouva, en comptant les bannis, quarante-huit hommes.

Que se passait-il du côté des tyrans? Comme on l'a dit, Phyllidas le greffier connaissait le plan des bannis, et il agissait de concert avec eux. Plusieurs jours à l'avance, il avait invité, pour ce jour-là, Archias et ses collègues à un festin joyeux, où il devait faire venir des femmes de condition distinguée : son plan était de les énerver par les voluptés et par l'ivresse, et de les livrer, en cet état, à l'attaque des conjurés. Ils n'étaient pas encore bien ivres, lorsqu'il leur vint un avis, vrai dans le fond, mais fort vague, et sans renseignements précis, que les bannis étaient cachés dans la ville. Phyllidas tâcha d'ôter à cet avis toute valeur. Archias envoya cependant un de ses serviteurs porter à Charon l'ordre de le venir trouver sur-le-champ. On était au soir; et Pélopidas et ses compagnons se préparaient pour l'exécution de leur dessein : ils avaient déjà pris leurs cuirasses et leurs épées. Tout à coup, ils entendirent frapper à la porte : un d'eux y court; et il rentre, tout troublé, annoncer qu'un des gens des polémarques venait dire à Charon qu'il se rendît auprès d'eux. Tous aussitôt se figurèrent que le complot était découvert, et qu'ils allaient tous périr sans avoir rien fait qui fût digne de leur courage. Ils furent d'avis pourtant que Charon se rendît à l'ordre des polémarques, et qu'il se présentât à eux avec une confiance qui pût leur ôter tout soupçon. C'était un homme rempli de bravoure, et qu'aucun danger personnel ne pouvait émouvoir; mais alors, trem-

blant pour eux tous, il souffrait de la pensée qu'on le pourrait soupçonner de trahison, tant et de si dignes citoyens devant alors périr avec lui. Au moment de sortir, il entra dans l'appartement de sa femme, prit son fils, encore enfant, et qui se distinguait entre tous ceux de son âge par la vigueur et la beauté, et le remit entre les mains de Pélopidas, en disant que s'il reconnaissait le père capable de mauvaise foi et de trahison, il pouvait traiter le fils en ennemi public et sans aucune pitié. Plusieurs versèrent des larmes, à la vue de l'inquiétude et de la grandeur d'âme de Charon; mais tous le blâmèrent d'avoir pu penser qu'il se trouvât parmi eux un homme assez lâche, assez aveuglé par le danger qui les menaçait, pour l'accuser, pour concevoir même un soupçon ; et ils le prièrent de ne point mêler cet enfant à leurs périls, mais de le mettre à l'abri des événements : « Qu'il vive, dirent-ils; qu'il échappe aux mains des tyrans; qu'il grandisse pour être, au besoin, le vengeur de sa patrie et de ses amis. — Non, je n'éloignerai point mon fils, repartit Charon. Quelle vie plus belle ou quelle conservation plus glorieuse pour lui, que de périr pur et sans tache, avec sa patrie, avec de tels amis ! » Il adressa aux dieux sa prière, et il salua les assistants, en leur recommandant d'avoir confiance dans le succès; puis il s'en alla, s'étudiant à composer sa contenance, son visage, le ton de sa voix, et à se donner un air tout opposé à ce qui se passait réellement en son âme.

Lorsqu'il arriva à la porte de la maison du festin, il vit venir à lui Archias et Phyllidas[1], qui lui dirent: « Charon, on nous apprend que des gens sont venus en secret, qu'ils se cachent dans la ville, et que quelques citoyens agissent de concert avec eux. » Charon se sentit tout troublé d'abord ; mais il répondit ensuite, par cette

[1] Peut-être faut-il lire *Philippe*, au lieu de *Phyllidas;* car Plutarque lui-même, dans le traité *du Démon de Socrate*, dit que ceux qui sortirent étaient Archias et Philippe.

question : «Quels sont ces gens venus secrètement, et quels sont ceux qui les cachent ? » Alors, voyant qu'Archias ne pouvait lui dire rien de précis, et pensant bien en lui-même que les indications ne lui avaient été données par aucun de ceux qui étaient au courant de l'affaire, il reprit : « Gardez donc que ce ne soit qu'un vain bruit, imaginé pour troubler vos plaisirs. Au reste, j'y veillerai ; car, après tout, il ne faut rien négliger. » Phyllidas, qui se trouvait là, approuva cet avis ; puis il emmena Archias, et l'excita à boire sans mesure ; et il entretenait l'ardeur des convives, en parlant des femmes qu'il allait faire amener.

Charon retourna chez lui, et il retrouva les conjurés tout prêts, non pas comme des hommes qui eussent espéré échapper au péril et remporter la victoire, mais comme des gens déterminés à mourir glorieusement en vendant chèrement leur vie. Il conta la chose à Pélopidas, sans rien déguiser ; mais il ne dit pas la vérité aux autres : il leur fit entendre que son entretien avec Archias avait eu un objet différent [1].

Ce danger à peine passé, la Fortune leur en suscita un autre. Il arriva d'Athènes pour Archias, de la part de l'hiérophante, comme lui nommé Archias, son hôte et son ami, un messager porteur d'une lettre qui contenait, non point une simple conjecture ou un soupçon vague et mal imaginé, mais des renseignements précis sur tout ce qui se passait, comme la suite le fit bien connaître. Archias était alors dans une complète ivresse ; et, quand le messager lui dit, en lui remettant cette lettre, que celui qui la lui adressait l'engageait à la lire sur-le-champ, parce qu'il s'agissait d'affaires sérieuses : « A demain les affaires sérieuses ! » répondit-il. Puis il prit la lettre, il la mit sous son oreiller, et il continua avec

[1] Plutarque, dans le traité *du Démon de Socrate*, dit au contraire que Charon revint auprès des conjurés, le visage riant, et qu'il leur raconta toute la conversation, et sans déguisement ni réticence.

Phyllidas la conversation qu'ils avaient entamée. Ce mot d'Archias est passé en proverbe, et s'est perpétué jusqu'à nos jours parmi les Grecs.

Lorsque le moment favorable pour l'exécution leur parut arrivé, les conjurés partirent en deux bandes : les uns, sous la conduite de Pélopidas et de Damoclidas, allèrent attaquer Léontidas et Hypatès, dont les maisons étaient voisines l'une de l'autre; Charon et Mélon se chargèrent d'Archias et de Philippe. Ils avaient revêtu des habillements de femme par-dessus leurs cuirasses, et ceint leur front de couronnes épaisses de peuplier et de pin, pour se cacher le visage. Aussi, à leur entrée dans la salle du banquet, ce furent de toutes parts des applaudissements et une vive agitation : les convives croyaient que c'étaient les femmes qu'ils attendaient depuis si longtemps. Les conjurés jettent les yeux autour d'eux dans toute la salle, pour bien reconnaître tous ceux qui s'y trouvaient; puis, l'épée à la main, ils s'élancent, à travers les tables, sur Archias et Philippe : alors on reconnut ce qu'ils étaient. Quelques-uns des convives, sur la parole de Phyllidas, demeurèrent spectateurs immobiles; les autres se levèrent avec les polémarques, et se mirent en devoir de les défendre; mais ils étaient tellement ivres, qu'on n'eut pas de peine à les tuer tous.

Pélopidas et les siens rencontrèrent plus de difficultés; car Léontidas, auquel ils avaient affaire, était un homme sobre et plein de courage. Lorsqu'ils arrivèrent, ils le trouvèrent renfermé dans sa maison et couché; et ils frappèrent longtemps, sans que personne leur vînt ouvrir. Enfin ils entendirent un domestique venir de l'intérieur, et tirer le verrou : à peine la porte cédait-elle en s'entr'ouvrant, qu'ils se précipitèrent tous ensemble, renversèrent le domestique, et coururent vers la chambre à coucher. Léontidas, en entendant ainsi frapper et courir, avait conjecturé ce que c'était; et, sautant du lit, il avait tiré son épée; mais il n'avait point pensé à éteindre

les lampes : ce qui les aurait fait trébucher les uns sur les autres dans l'obscurité, au lieu qu'on distinguait sans peine Léontidas, à la faveur d'une grande lumière. Il se présente au-devant d'eux, à la porte de sa chambre ; il frappe et renverse d'un coup d'épée Céphisodore, qui venait le premier. Céphisodore tombé, il en vint aux mains avec un deuxième ennemi : c'était Pélopidas. Le combat était malaisé, parce qu'ils étaient gênés par le peu de largeur de la porte, et par le corps de Céphisodore, gisant à leurs pieds. Pélopidas l'emporta dans la lutte; et, aussitôt qu'il eut étendu à terre Léontidas, il courut, avec ses compagnons, à la maison d'Hypatès. Ils y entrèrent comme ils étaient entrés chez Léontidas ; mais Hypatès avait immédiatement compris ce dont il s'agissait, et il s'était sauvé dans une maison voisine : ils le suivirent de près, l'atteignirent et le massacrèrent.

Cela fait, ils se joignirent à Mélon, et ils dépêchèrent un courrier en Attique, vers les bannis qu'ils y avaient laissés; et, appelant les citoyens à la liberté, ils armèrent ceux qui se présentaient, en enlevant les armes appendues dans les portiques, et en forçant les ateliers des armuriers et des fourbisseurs, voisins de la demeure de Charon. Ils furent en outre renforcés par Épaminondas et Gorgidas, qui avaient réuni un assez grand nombre de jeunes gens et aussi quelques vieillards, tous excellents citoyens. Déjà toute la ville était en émoi et dans une grande agitation : les maisons s'éclairaient; on allait et venait ; on courait de tous côtés. Cependant, le peuple ne s'attroupait pas encore : tout stupéfait, et ne sachant pas au juste ce qui se passait, il attendait le jour. Aussi blâma-t-on les commandants de la garnison lacédémonienne de ne s'être pas élancés à l'instant même sur les conjurés, et de s'être tenus sur la défensive. Cette garnison comptait, en effet, quinze cents hommes; et beaucoup des habitants de la ville couraient se joindre à elle. Mais les Lacédémoniens furent effrayés par les

cris, le grand nombre des lumières, la foule qui courait de tous côtés : ils demeurèrent immobiles, et ils se contentèrent de garder la Cadmée.

Au point du jour, arrivèrent de l'Attique les autres bannis bien armés ; et le peuple se rendit en foule à l'assemblée. Épaminondas et Gorgidas y amenèrent Pélopidas et sa troupe, environnés de prêtres qui portaient dans leurs mains les bandelettes sacrées, et qui appelaient les citoyens à la défense des dieux et de la patrie. A leur vue, le peuple, rempli d'enthousiasme, se leva en masse, et les accueillit avec des applaudissements et de grands cris, comme ses bienfaiteurs et ses libérateurs.

Élu béotarque [1] à l'heure même, avec Mélon et Charon pour collègues, Pélopidas met sur-le-champ le siége devant la citadelle, et il lui donne l'assaut sur tous les points, pressé qu'il était d'en chasser les Lacédémoniens, et de délivrer la Cadmée avant qu'il pût arriver une armée de Sparte. Il prévint en effet l'arrivée des secours, mais de si peu de temps, que la garnison sortie par capitulation rencontra, dès Mégare, Cléombrotus qui marchait sur Thèbes avec des forces considérables. Des trois harmostes [2] qu'il y avait eu à Thèbes, les Spartiates en condamnèrent deux à mort, Hérippidas et Arcésus : le troisième, Lysanoridas, condamné à une forte amende, s'exila du Péloponnèse. Cette révolution, accomplie avec le même courage, les mêmes périls, les mêmes combats que celle qu'opéra Thrasybule, et qui avait eu les mêmes vicissitudes et le même succès, fut nommée par les Grecs la sœur de la révolution de Thrasybule [3]. Il ne serait pas facile, en effet, de citer d'autres hommes que Pélopidas et Thrasybule, qui, moins nombreux et plus

[1] C'est-à-dire général en chef des Béotiens.

[2] Ce mot signifie à peu près *modérateurs*. C'est le nom que les Lacédémoniens donnaient aux capitaines qu'ils envoyaient commander dans les places conquises.

[3] L'expulsion des Lacédémoniens est de l'année 379 : ils avaient été les maîtres en Béotie pendant plus de deux ans.

isolés que leurs ennemis, aient vaincu, par leur seule audace et leur intrépidité, des hommes plus nombreux et plus puissants, et qui aient rendu à leur patrie de plus grands services. Ce qui a donné à cette dernière révolution plus d'éclat, c'est le changement qu'elle amena dans les affaires de la Grèce. Car la guerre qui détruisit la grandeur de Sparte, et qui mit fin à son empire sur terre et sur mer, commença en cette nuit même où Pélopidas, non pas en forçant une garnison, des remparts, une citadelle, mais en entrant, lui douzième, dans une maison, délia, s'il est permis d'exprimer la vérité par une métaphore, et coupa les liens de la domination lacédémonienne, qui semblaient indissolubles et capables de résister à tous les efforts.

Lorsque les Athéniens virent les Lacédémoniens entrer en Béotie avec des forces considérables, ils en furent effrayés, et ils renoncèrent à l'alliance des Thébains : ils mirent en jugement les partisans des Béotiens, et ils les condamnèrent à la mort, à l'exil ou à l'amende. Les affaires de Thèbes, ainsi privées de tout secours, paraissaient donc dans une situation bien fâcheuse. Il est vrai que Thèbes se trouvait avoir pour béotarques Pélopidas et Gorgidas. Ces deux généraux cherchèrent à faire renaître la mauvaise intelligence entre Athènes et Lacédémone; et voici le moyen qu'ils imaginèrent. Il y avait un Spartiate, nommé Sphodrias, homme distingué par ses talents militaires et qui avait quelque renom, mais d'un esprit léger, et toujours plein de folles espérances et d'une ambition déraisonnable : on l'avait laissé dans Thespies, avec un fort détachement, pour y recueillir et secourir les Thébains qui se révolteraient contre le parti alors vainqueur. Pélopidas lui envoya, de son autorité privée, un marchand de ses amis, chargé de lui porter de l'argent, et des propositions qui firent sur lui encore plus d'effet que l'argent : c'était de tenter quelque chose de plus grand; de fondre à l'improviste sur le Pirée,

tandis que les Athéniens n'étaient pas sur leurs gardes, et de s'en emparer. Rien ne pouvait, lui disait-on, être plus agréable aux Lacédémoniens, que de se voir maîtres d'Athènes ; et les Thébains, qui en voulaient aux Athéniens parce qu'ils se croyaient alors trahis par eux, ne leur donneraient aucun appui. En un mot, Sphodrias se laissa persuader; et, pendant la nuit, il se jeta dans l'Attique à la tête de ses troupes, et il s'avança jusqu'à Éleusis. Mais, arrivés là, ses gens eurent peur : il fut découvert; et il retourna à Thespies, après avoir attiré aux Spartiates des embarras difficiles à démêler et une rude guerre à soutenir.

Dès lors, les Athéniens s'empressèrent de renouveler leur alliance avec les Thébains. Ils reprirent la mer, et ils s'en allèrent çà et là, excitant et attirant à eux tous ceux des Grecs qui voulaient se détacher du parti de Sparte. Les Thébains, de leur côté, en venaient chaque jour aux mains avec les Lacédémoniens : ils ne livraient point de grandes batailles rangées; mais c'étaient des actions dans lesquelles ils s'exerçaient et faisaient leur apprentissage, affermissaient leur courage, endurcissaient leurs corps, acquéraient de l'expérience, par la fréquence de ces escarmouches, et de la confiance en eux-mêmes. Aussi rapporte-t-on que le Spartiate Antalcidas, voyant Agésilas revenir blessé de Béotie, lui dit : « Certes, tu reçois un beau salaire des leçons que tu as données aux Thébains en leur apprenant, malgré eux, à faire la guerre et à combattre. » Il n'est cependant pas vrai de dire que ce soit Agésilas qui leur ait donné ces leçons : ce sont plutôt leurs chefs, qui choisissaient prudemment, pour les lancer contre l'ennemi comme on fait les chiens de chasse, des occasions favorables, et qui, après leur avoir fait goûter le plaisir de la victoire, les ramenaient en sûreté dans leurs maisons, pleins d'audace et de confiance; et cette gloire appartient surtout à Pélopidas. Après qu'on lui eut donné pour la pre-

mière fois le commandement des troupes, il ne se passa plus une année sans qu'il fût élu chef militaire : il fit la guerre jusqu'à sa mort, soit comme capitaine du bataillon sacré, soit, plus souvent encore, comme béotarque. Les Lacédémoniens furent battus et mis en fuite à Platées, puis à Thespies, où périt Phœbidas, celui qui s'était emparé de la Cadmée par surprise. Pélopidas défit de même un corps considérable près de Tanagre, où il tua de sa main l'harmoste Panthoïdès. Toutefois, si ces rencontres inspiraient aux vainqueurs de la confiance et une bonne opinion d'eux-mêmes, elles n'abattaient nullement le courage des vaincus. Ce n'étaient point des batailles rangées, des affaires où les deux partis déployassent leurs forces, ni des combats réguliers, mais des courses faites à propos, dans lesquelles, tantôt fuyant, tantôt poursuivant, les Thébains tâtaient l'ennemi, et des engagements où ils avaient toujours quelque avantage.

La journée de Tégyres, qui fut en quelque sorte le prélude de celle de Leuctres, mit Pélopidas en grande réputation, parce qu'aucun de ses collègues ne partagea avec lui l'honneur du succès, et qu'il ne laissa aux ennemis nulle excuse pour couvrir leur défaite. La ville d'Orchomène[1] avait embrassé le parti des Lacédémoniens, et elle avait reçu d'eux, pour sa défense, deux compagnies d'infanterie. Pélopidas avait toujours des desseins sur cette ville, et il épiait l'occasion de les exécuter. Un jour, on vint lui dire que la garnison était allée faire une expédition en Locride[2] : aussitôt, espérant trouver Orchomène sans défenseurs, il prit avec lui le bataillon sacré et quelques chevaux, et il se mit en campagne. Mais, comme il approchait de la ville, il se trouva qu'un nouveau corps de Spartiates arrivait pour rem-

[1] C'était une des villes les plus considérables de la Béotie.

[2] Probablement dans la Locride Opuntienne, qui confinait par le nord à la Béotie.

placer la garnison. Alors il battit en retraite par le territoire de Tégyres, seule route qu'il pût suivre, en faisant un circuit au pied des montagnes. La plaine est, sur ce point, impraticable aux gens de pied : le fleuve Mélas y forme çà et là, dès sa source, des étangs et des marais navigables [1]. Un peu au-dessus des marais, est un temple d'Apollon Tégyréen, et un oracle, abandonné alors depuis peu, mais qui avait été florissant jusqu'aux guerres médiques, époque à laquelle le grand prêtre était Échécratès. C'est là, suivant certains récits, que le dieu est né. On appelle même Délos la montagne voisine, au pied de laquelle s'arrêtent les épanchements du Mélas; et, derrière le temple, jaillissent deux fontaines, merveilleuses par la douceur, l'abondance et la fraîcheur de leurs eaux, et que l'on nomme, encore aujourd'hui, l'une le Palmier, et l'autre l'Olivier : ce serait donc entre deux cours d'eau, et non entre deux arbres, que la déesse aurait accouché. Près de là se trouve même le mont Ptoon, d'où sortit, dit-on, tout à coup, le sanglier qui l'épouvanta. L'histoire de Python, celle de Tityus, et la nature de ces lieux, s'accordent également bien avec l'opinion qui y place la naissance du dieu. Il y a bien d'autres circonstances qui pourraient venir à l'appui, et que je passe sous silence, la tradition de nos pères n'ayant pas laissé ce dieu parmi les êtres de nature supérieure, qui, nés mortels, ont été changés en immortels, comme Hercule et Bacchus, dont la vertu a fait disparaître ce qui en eux était susceptible de souffrir et de mourir : Apollon est une des divinités éternelles et qui n'ont point été engendrées, si nous devons ajouter foi, sur de si grandes choses, aux discours des hommes les plus sages et les plus anciens.

Donc, en même temps que les Thébains s'éloignaient d'Orchomène, les Lacédémoniens revenaient de la Lo-

[1] Cette rivière finissait par se perdre dans des creux et des fondrières, près d'Haliarte.

cride; et les deux corps ennemis se rencontrèrent près de Tégyres. Dès que les Lacédémoniens commencèrent à paraître, débouchant des défilés, quelqu'un accourut vers Pélopidas, et lui dit : « Nous sommes tombés au milieu des ennemis. — Pourquoi pas plutôt, repartit Pélopidas, eux au milieu de nous? » Et aussitôt il fit passer sa cavalerie de la queue à la tête, pour qu'elle engageât l'action. Il forma lui-même en colonne serrée ses trois cents hoplites, avec la confiance que, partout où il donnerait avec eux, il renverserait les ennemis, fussent-ils même très-supérieurs en nombre. La troupe lacédémonienne était formée de deux compagnies : chaque compagnie est de cinq cents hommes, suivant Éphore; de sept cents, suivant Callisthène; enfin quelques autres, parmi lesquels Polybe, la font monter à neuf cents.

Les polémarques des Spartiates, Gorgoléon et Théopompe, s'élancèrent avec confiance sur les Thébains. On se chargea avec une vigueur extrême, sur les points où étaient les chefs des deux partis. Les polémarques lacédémoniens se portent tous les deux contre Pélopidas, et ils tombent au premier choc : ceux qui les entouraient périrent ensuite, criblés de blessures; et l'épouvante se répandit dans toute l'armée, qui s'ouvrit pour donner passage aux Thébains, s'ils voulaient continuer leur retraite. Mais Pélopidas n'use point de cette facilité : il pousse à ceux qui tenaient encore, et il passe au travers, en faisant un grand carnage. La déroute des Lacédémoniens fut complète. Cependant Pélopidas ne les poursuivit pas longtemps; car les Thébains avaient à craindre les Orchoméniens, qui n'étaient pas loin d'eux, et la nouvelle garnison lacédémonienne. Ils bornèrent leurs efforts à vaincre de vive force, et à s'ouvrir un passage à travers toute l'armée en la battant : ensuite ils élevèrent un trophée, ils dépouillèrent les morts, et ils regagnèrent leurs foyers, tout fiers et tout joyeux[1].

[1] La victoire des Thébains à Tégyres est de l'an 375.

Dans tant de combats que les Lacédémoniens avaient livrés soit aux Grecs, soit aux barbares, on ne se rappelait point que jamais ils eussent été vaincus par des ennemis inférieurs en nombre, ou même à nombre égal. Aussi marchaient-ils au combat avec une confiance irrésistible, jetant l'effroi par leur seule réputation dans le cœur de leurs adversaires, qui, même avec des forces égales, ne se seraient point crus en état de lutter contre des Spartiates. Ce combat est le premier qui ait appris à tous les peuples de la Grèce que ce n'était pas seulement sur les bords de l'Eurotas, entre le Babyce et le Cnacion[1], qu'il pouvait naître des hommes vaillants et belliqueux, mais que, chez tous les peuples où la jeunesse rougit de ce qui est honteux, montre son audace dans les actions honorables, et craint plus le blâme que le péril, là aussi sont les hommes les plus redoutables à leurs ennemis.

Le bataillon sacré fut organisé, dit-on, par Gorgidas, et composé de trois cents hommes d'élite. L'État fournissait aux frais de leurs exercices et de leur entretien; ils campaient dans la Cadmée, et c'est pourquoi on les appelait le bataillon de la ville; car, à cette époque, c'étaient les citadelles qu'on nommait proprement villes. Quelques-uns prétendent que ce corps se composait d'amants et d'aimés; et l'on cite, à ce sujet, un mot plaisant de Pamménès : « Le Nestor d'Homère, disait-il, n'entendait rien à la tactique, quand il conseillait de ranger les Grecs par nations et par lignées :

Que la lignée soutienne les lignées, et la nation les nations[2].

Il faut ranger l'amant auprès de l'aimé; car, dans les périls, on ne se soucie guère des hommes de la même nation ou de la même lignée; tandis qu'un bataillon formé d'hommes amoureux les uns des autres, il serait

[1] Sur le Babyce et le Cnacion, voyez la *Vie de Lycurgue*, dans le premier volume.

[2] *Iliade*, chant II, vers 363.

impossible de le dissiper et de le rompre, parce qu'ils affronteraient tous les dangers, les uns par attachement pour les objets de leur amour, les autres par crainte de se déshonorer aux yeux de leurs amants. » Et il n'y a rien là d'étonnant, s'il est vrai que les hommes craignent plus ceux qui les aiment, même absents, qu'ils ne craignent tous les autres, présents. Ainsi ce guerrier, qui, terrassé par son ennemi, et se voyant près d'être égorgé par lui, le pria, le conjura de lui plonger son épée dans la poitrine : « Que du moins mon amant, disait-il, en retrouvant mon cadavre, n'ait pas la honte de le voir percé par derrière. » On raconte aussi qu'Iolaüs, qu'aimait Hercule, partageait ses travaux et combattait à ses côtés. Aristote écrit que, de son temps encore, les amants et ceux qu'ils aimaient allaient se faire des serments sur le tombeau d'Iolaüs. Il est donc vraisemblable que l'on donne à cette troupe le nom de bataillon sacré, suivant la pensée qui fait dire à Platon qu'un amant est un ami dans lequel on sent quelque chose de divin.

Le bataillon sacré de Thèbes resta invincible jusqu'à la bataille de Chéronée. Après cette bataille, Philippe, en parcourant le champ du carnage, s'arrêta à l'endroit où gisaient les trois cents : tous avaient la poitrine percée de coups de pique ; et c'était un monceau confus d'armes et de corps réunis et serrés. Il contempla ce spectacle avec surprise ; et, apprenant que c'était le bataillon des amants, il leur donna une larme, et il dit ce mot : « Périssent misérablement ceux qui soupçonneraient ces hommes d'avoir été capables de faire ou d'endurer rien de déshonorant ! »

Au reste, cette coutume des Thébains de se lier d'amour les uns aux autres n'a point pris son origine, comme le disent les poëtes, dans la passion de Laïus[1], mais dans ce qu'ont fait leurs législateurs. Ceux-ci vou-

[1] Plutarque veut parler de l'amour infâme de Laïus pour Chrysippus, fils naturel de Pélops.

laient calmer et adoucir, dès l'enfance, le naturel violent et immodéré des Thébains : pour cela ils mêlèrent, à tous les actes d'importance ou de plaisir, le jeu de la flûte, et ils accordèrent à ceux qui jouaient de cet instrument des honneurs et des priviléges. Par les exercices du gymnase, ils nourrirent cet amour aux yeux de tous, et ils le firent servir à tempérer le caractère des jeunes gens. Aussi n'est-ce point sans raison qu'ils ont donné pour protectrice à leur ville la déesse que l'on dit née de Mars et de Vénus[1], persuadés qu'un peuple qui a le goût de la guerre et des combats, et qui sait le tempérer, l'allier et le mettre perpétuellement en accord avec la persuasion et les grâces, réunit, par cette harmonie, tous les principes du plus beau et du plus parfait des gouvernements.

Les hommes dont se composait ce bataillon sacré, Gorgidas les avait distribués d'abord dans les premiers rangs, et jetés en tête de l'infanterie tout entière. Mais, en cet état, ils ne pouvaient faire voir tout ce qu'ils valaient ; et, ainsi dispersés et mêlés avec des troupes bien inférieures en courage, sinon peu nombreuses, ils perdaient l'effet qu'eussent produit leurs forces réunies. Pélopidas, témoin, à Tégyres, de ce que valait une telle troupe, parce que là ils combattaient tous ensemble et sans mélange d'autres hommes, ne les sépara ni ne les dispersa plus : il en fit un corps à part, avec lequel il exécutait les charges les plus périlleuses. Des chevaux accouplés à un char courent plus vite que quand ils sont seuls ; et ce n'est point parce que, lancés ensemble, ils fendent l'air plus facilement à cause de leur nombre, mais parce qu'il y a comme une rivalité, une émulation qui les enflamme : il en est de même des hommes de cœur, pensait-il ; et c'est en luttant de zèle à bien faire, qu'ils concourent au même but avec le plus d'ardeur et d'efficacité.

[1] Harmonie, qui fut, suivant la fable, l'epouse de Cadmus, roi de Thèbes.

Cependant les Lacédémoniens firent la paix avec tous les Grecs, et ne portèrent plus la guerre que dans le seul pays de Thèbes. Le roi Cléombrotus y fit une invasion, avec dix mille hommes d'infanterie et mille chevaux. Ce dont il s'agissait maintenant pour les Thébains, ce n'était plus, comme auparavant, de combattre pour leur liberté : leur nationalité est menacée ; on veut ouvertement la dispersion de la race thébaine ; et jamais la Béotie n'a été dans une pareille épouvante. Pélopidas partait de chez lui ; sa femme le conduisait en pleurant, et elle l'engageait à veiller à sa propre conservation. « Femme, répondit-il, c'est un conseil à donner aux simples soldats ; mais les chefs, il faut leur conseiller de veiller au salut des autres. » En arrivant au camp, il trouva les béotarques divisés de sentiments, et il se rangea le premier à celui d'Épaminondas, qui était d'ouvrir la campagne par une bataille. Pélopidas n'était point béotarque, mais commandant du bataillon sacré, et il jouissait de la juste considération due à un homme qui avait donné à sa patrie tant de preuves de son amour pour la liberté : on résolut donc, sur son avis, de livrer la bataille.

Tandis que l'armée campait près de Leuctres, en présence des Lacédémoniens, Pélopidas eut un songe qui le mit en un grand trouble. Dans la plaine de Leuctres, se trouvent les tombeaux des filles de Scédasus, que l'on appelle, à cause du lieu, les Leuctrides. Elles avaient donné l'hospitalité à des Spartiates ; et ceux-ci les avaient violées, et enterrées dans cet endroit. Après une action aussi horrible et aussi contraire à toutes les lois, le père, n'ayant pu obtenir justice à Lacédémone, prononça des paroles de malédiction contre les Spartiates, et il se tua sur les tombeaux de ses filles. Depuis ce temps, des oracles et des prédictions n'avaient cessé de recommander aux Spartiates de se garantir et de se garder du courroux vengeur de Leuctres. Or, le peuple ne comprenait pas le sens de cet avertissement ; et l'on n'était pas bien

fixé sur le lieu dont il s'agissait. Il y avait, en effet, une petite ville nommée Leuctres, en Laconie, près de la mer, et un autre endroit du même nom, près de Mégalopolis en Arcadie. D'ailleurs ce crime était fort ancien, à l'époque de la campagne de Leuctres.

Pélopidas dormait donc dans sa tente; et il crut voir les filles de Scédasus, se lamentant autour de leurs tombeaux et lançant des imprécations contre les Spartiates, et Scédasus qui lui ordonnait d'immoler à ses filles une vierge rousse, s'il voulait remporter la victoire. Cet ordre lui parut horrible, et contraire aux lois humaines. Il se leva, et il fit part de cette vision aux devins et aux commandants. Les uns furent d'avis qu'on ne devait point négliger cet ordre, ni y désobéir; et ils rappelaient les exemples anciens de Ménécée, fils de Créon[1], et de Macaria, fille d'Hercule[2]; et l'exemple plus récent de Phérécyde le sage, mis à mort par les Lacédémoniens, et dont la peau était encore confiée à la garde des rois, sur la foi d'un oracle; et celui de Léonidas, qui, sur une réponse des dieux, se sacrifia lui-même pour le salut de la Grèce; et celui des enfants que Thémistocle immola à Bacchus Omestès, avant la bataille de Salamine[3]. Et le succès, ajoutaient-ils, avait justifié l'opportunité de ces sacrifices. Agésilas, disaient-ils encore, partant des mêmes lieux qu'Agamemnon, pour faire la guerre aux mêmes ennemis, avait eu la même vision que lui, pendant son sommeil à Aulis : la déesse lui demandait le sacrifice de sa fille. Il avait eu la faiblesse de refuser le sacrifice; et son expédition était demeurée sans gloire et sans résultat. Ceux d'un avis contraire soutenaient qu'un sacrifice aussi barbare, aussi contraire à toutes les lois, ne pouvait être agréable à aucun des êtres qui nous gouvernent, et dont la nature est supérieure à la nôtre,

[1] Voyez *les Phéniciennes* d'Euripide.
[2] Voyez *les Héraclides* du même poëte.
[3] Voyez la *Vie de Thémistocle*, dans le premier volume.

puisque ce ne sont point des Thyphons et des Géants qui commandent au monde, mais le père de tous les dieux et de tous les hommes; que, croire qu'il y ait des Génies qui aiment le sang et le meurtre des hommes, c'est sans doute une folie; et que, s'il en existait, on devrait les négliger comme des êtres impuissants, car ce n'est que dans les âmes lâches et méchantes qu'il peut naître et durer des appétits aussi étranges et aussi affreux.

Tandis que les principaux officiers étaient ainsi divisés d'opinion, et que Pélopidas se trouvait dans le plus grand embarras, une jeune cavale, échappée d'un troupeau, traversa le camp en courant, et elle vint s'arrêter court auprès d'eux. On admira l'éclat de sa crinière, d'un rouge vif, la grâce de son allure, la fierté, l'éclat de ses hennissements; mais le devin Théocritus, frappé d'une pensée soudaine, s'écria : « Noble Pélopidas, voici la victime! n'attendons pas une autre vierge; mais accepte et immole celle que la déesse te présente. » On prit aussitôt la cavale, et on la conduisit au tombeau des jeunes filles : on la couronne de guirlandes, on invoque les dieux, et l'on immole joyeusement la victime. On divulgua ensuite dans le camp la nouvelle du songe de Pélopidas, et du sacrifice qu'on venait d'accomplir.

Dans la bataille, Épaminondas fit obliquer sa phalange, et la porta sur la gauche, afin d'éloigner le plus possible des autres Grecs l'aile gauche des Spartiates, et de culbuter Cléombrotus, en se portant sur lui en masse, et par une charge vigoureuse et en flanc. Les ennemis, remarquant ce mouvement, se mirent à changer leur ordre de bataille, et ils étendirent leur aile droite, en la repliant en avant, de manière à former le cercle et à envelopper Épaminondas, grâce à la supériorité de leur nombre. En ce moment, Pélopidas s'élança hors des rangs; et, entraînant avec lui ses trois cents au pas de course, avant que Cléombrotus eût eu le temps d'étendre

son aile, ou de la ramener et de rétablir les rangs, il fondit sur les Lacédémoniens en désordre et confondus pêle-mêle. Cependant les Spartiates étaient les meilleurs artisans et les plus habiles précepteurs qu'il y eût, en tout ce qui concerne l'art des combats; et il n'y avait rien qu'ils apprissent et à quoi ils s'exerçassent autant, qu'à ne point courir çà et là, et à ne se point troubler lorsque leur ordre de bataille venait à se rompre : en quelque endroit que le danger apparût et les vînt surprendre, ils se servaient tous les uns aux autres de commandants et de chefs de file; ils se reformaient d'eux-mêmes, et ils continuaient le combat de la même manière qu'auparavant. Mais, dans cette circonstance, Épaminondas, avec sa phalange tout entière, tomba sur eux seuls, et isola les autres; et Pélopidas les chargea avec une rapidité et une audace merveilleuses. Une attaque aussi imprévue confondit leur confiance et tout leur savoir, et les mit dans une déroute complète : jamais les Spartiates n'avaient essuyé défaite pareille. Quoiqu'Épaminondas fût béotarque et eût le commandement en chef de toute l'armée, et que Pélopidas ne fût pas béotarque, mais chef seulement d'un corps peu considérable, celui-ci partagea avec le général l'honneur du succès et de la victoire[1].

On les nomme tous deux béotarques, et ils envahissent le Péloponnèse[2]. Ils attirèrent à eux la plupart des peuples de cette contrée, et ils détachèrent des Lacédémoniens Élis, Argos, l'Arcadie tout entière, et la plus grande partie de la Laconie. On touchait au solstice d'hiver : il ne leur restait donc plus que quelques jours du dernier mois de leur commandement, et ils le devaient céder à d'autres dès le premier jour du mois suivant, sous peine de mort en cas de refus. Les autres béotarques, par crainte de la loi, et pour se soustraire aux rigueurs de

[1] La bataille de Leuctres est de l'an 371 avant J.-C.

[2] L'année qui suivit la bataille de Leuctres.

l'hiver, étaient pressés de ramener les troupes dans leurs foyers. Pélopidas, le premier, partagea l'avis contraire, ouvert par Épaminondas : il entraîne avec lui ses compatriotes, marche sur Sparte, passe l'Eurotas, enlève aux Spartiates plusieurs villes, et ravage leur territoire jusqu'à la mer. L'armée se composait de soixante et dix mille Grecs, dont les Thébains ne formaient pas la douzième partie. Telle était la réputation de ces deux grands hommes, que, sans décret public, sans engagement obligatoire, les alliés marchaient tous sous leurs ordres par un consentement tacite. Car c'est une loi souveraine, et la première loi de la nature, que celui qui a besoin d'un autre pour assurer son salut, se soumette à celui qui est en état de le sauver. Ceux qui naviguent traitent le pilote avec dédain et insolence, lorsque la mer est calme ou qu'ils arrivent au port; mais, dans la tempête et dans le danger, ils ont les yeux sur lui, et c'est en lui qu'ils mettent leurs espérances : de même, dans les assemblées, les Argiens, les Éléens, les Arcadiens, querellaient les Thébains, et leur disputaient le commandement; mais, quand venaient les combats et le péril, alors, de leur propre mouvement, ils se mettaient aux ordres des généraux thébains, et ils marchaient sous leur conduite. Dans cette expédition, Épaminondas et Pélopidas réunirent en un seul corps toutes les peuplades de l'Arcadie, enlevèrent aux Spartiates la Messénie, qu'ils avaient partagée et dont ils jouissaient, et rappelèrent les anciens Messéniens et les y rétablirent, en repeuplant Ithôme; et, comme ils retournaient dans leurs foyers par le territoire de Cenchrées[1], ils battirent les Athéniens, qui avaient tenté d'escarmoucher dans les défilés, et de leur fermer le passage.

Tout le monde aimait et honorait leur vertu, signalée par tant d'exploits; et on admirait aussi leur bonheur.

[1] C'était une forteresse sur les frontières de l'Arcadie, au S.-O. d'Argos.

Mais, à mesure que leur réputation grandissait, la jalousie de leurs concitoyens et la haine des partis grandissaient également, et leur préparaient un accueil peu honorable et indigne d'eux. Dès leur retour, on leur intenta une action capitale. Suivant la loi, ils avaient dû remettre le commandement, entre les mains de nouveaux béotarques, dans le premier mois de l'année, qu'on appelle, en Béotie, le mois Bucatius : or, ils l'avaient gardé encore quatre mois entiers, durant lesquels ils avaient accompli leur expédition en Messénie, en Arcadie et en Laconie. Pélopidas, mis en jugement le premier, courut un plus grand danger ; mais ils furent tous les deux absous. Cette tentative des envieux, Épaminondas la souffrit avec douceur, persuadé qu'il est d'un homme ferme, d'une grande âme, de savoir supporter patiemment les attaques de la malveillance politique. Pélopidas était naturellement plus irritable : ses amis l'animèrent à se venger de ses ennemis ; et il en saisit l'occasion suivante.

L'orateur Ménéclidas était un des conjurés qui s'étaient réunis, avec Pélopidas et Mélon, dans la demeure de Charon ; mais les Thébains ne lui faisaient pas le même honneur qu'aux autres. Habile à manier la parole, corrompu, et d'un naturel pervers, il faisait usage de son talent pour calomnier et mettre en accusation les hommes qui lui étaient supérieurs ; et il ne discontinua point ses attaques, malgré l'issue du procès de Pélopidas et d'Épaminondas. Il fit manquer l'élection d'Épaminondas comme béotarque, et il le fatigua longtemps de son opposition politique. Quant à Pélopidas, voyant qu'il ne pouvait le faire tomber en défaveur auprès du peuple, il tenta de le brouiller avec Charon. Il y a une misérable consolation que se donnent les envieux : incapables de paraître meilleurs que ceux qu'ils haïssent, ils les montrent inférieurs à d'autres par quelque point. Ménéclidas ne cessait de grossir, devant le peuple, les actions

de Charon, et de faire l'éloge de ses commandements et de ses victoires. Avant la bataille de Leuctres, on avait gagné un combat de cavalerie à Platées, sous la conduite de Charon : il entreprit d'en consacrer comme il suit le souvenir. Androcydès de Cyzique avait été chargé, par le gouvernement, de représenter sur un tableau une autre bataille; et il s'occupait de ce travail dans Thèbes, lorsqu'arriva la révolution, et que la guerre s'alluma. Son tableau était presque achevé : les Thébains le gardèrent. Méneclidas conseilla de consacrer ce tableau dans un temple, en y inscrivant le nom de Charon, afin d'obscurcir, par ce moyen, la gloire de Pélopidas et d'Épaminondas. Il y avait, certes, de la folie à vouloir opposer à tant et de si grands combats une seule action, un seul avantage, dans une affaire qui n'avait coûté la vie qu'à Gérandas, un des Spartiates les plus obscurs, et à quarante de ses hommes, sans aucun autre résultat. Pélopidas attaqua cette proposition comme illégale, s'appuyant sur ce que les lois antiques de Thèbes défendaient d'attribuer aucune victoire à un seul homme, mais voulaient que l'honneur en fût reporté sur la patrie tout entière. Dans tout le cours de cette affaire, il parla toujours de Charon avec les plus grands éloges, tandis qu'il démontrait la malveillance et la méchanceté de Méneclidas : « Et vous donc, Thébains, s'écriait-il, n'avez-vous rien fait vous-mêmes! » Méneclidas fut condamné à une amende si forte, qu'il ne put la payer, et qu'il essaya, en conséquence, de bouleverser et de changer le gouvernement. Des faits comme celui que je viens de raconter peuvent donner une idée du caractère de cet homme.

A cette époque, Alexandre, tyran de Phères[1], faisait ouvertement la guerre à plusieurs des peuples de la Thessalie, et il nourrissait contre tous des desseins secrets. Les villes envoyèrent à Thèbes des députés,

[1] Ville de Thessalie, à peu de distance de la côte, et dont le port était Pagases.

pour demander un général et des troupes. Épaminondas était alors occupé des affaires du Péloponnèse. Pélopidas s'offrit de lui-même, et il se dévoua à celles de la Thessalie. Car il ne pouvait souffrir que son habileté et ses talents demeurassent inactifs; et il pensait que, là où était Épaminondas, on n'avait besoin d'aucun autre général. Il partit donc pour la Thessalie avec une armée; et la ville de Larisse se remit aussitôt entre ses mains. Alexandre l'étant venu trouver, et le priant de rétablir la paix, il y consentit, et il essaya de faire de lui, pour les Thessaliens, au lieu d'un tyran, un prince doux, et qui ne gouvernerait que selon les lois. Mais, quand Pélopidas eut reconnu qu'il y fallait renoncer avec cette bête farouche, et qu'il n'y avait qu'un cri contre sa cruauté, son orgueil et son insatiable avidité, alors il prit un ton plus dur, et il montra son mécontentement; et Alexandre s'enfuit avec ses gardes. Pélopidas, après avoir assuré les peuples de la Thessalie contre les entreprises du tyran, et avoir mis entre eux tous la bonne intelligence et la concorde, partit pour la Macédoine. Ptolémée faisait alors la guerre à Alexandre, roi des Macédoniens; et l'un et l'autre l'avaient appelé, pour qu'il fût le médiateur et le juge de leurs différends, puis l'allié et l'appui de celui qui lui paraîtrait avoir raison de se plaindre.

Il y alla donc; et là, il termina les querelles, rétablit les exilés dans leurs biens, et reçut pour otages Philippe[1], frère du roi, et trente autres enfants des plus nobles familles. Il les conduisit tous à Thèbes, faisant voir ainsi aux Grecs combien s'était étendue l'influence politique des Thébains, par leur réputation de puissance, et par la confiance qu'on avait en leur équité. Ce Philippe est celui contre lequel les Grecs eurent dans la suite une guerre à soutenir, pour la défense de leur liberté. Ce n'était alors qu'un enfant. Il vécut dans la maison de

[1] Qui fut depuis roi de Macédoine et père d'Alexandre le Grand.

Pamménès; et c'est pour cela qu'on a cru qu'il avait pris Épaminondas pour modèle. Sans doute il a compris son activité à la guerre, sa promptitude d'exécution à la tête des troupes, qualités qui n'étaient qu'une faible partie du mérite d'Épaminondas; mais sa tempérance, sa justice, sa grandeur d'âme et sa bonté, les vertus qui l'ont fait réellement grand, Philippe n'en eut jamais rien, ni par sa nature, ni par l'imitation.

Dans la suite, les Thessaliens se plaignirent de nouveau d'Alexandre de Phères, l'accusant de semer le trouble parmi les villes; et Pélopidas fut envoyé chez eux, en qualité d'ambassadeur, avec Isménias. Il s'y rendit sans emmener de Thèbes aucunes troupes; mais l'urgence des événements le mit dans la nécessité d'employer les Thessaliens eux-mêmes. Sur ces entrefaites, les affaires de la Macédoine s'embrouillèrent de nouveau. Ptolémée avait tué le roi et s'était emparé du gouvernement, et les amis du roi mort appelaient Pélopidas. Il voulait apparaître à l'improviste au milieu des troubles; mais il n'avait pas de troupes à lui : il leva donc, dans le pays, un corps de mercenaires, et il marcha droit sur Ptolémée. Lorsqu'ils furent en présence, Ptolémée corrompit les mercenaires à force d'argent, et les décida à passer dans son camp. Cependant, craignant encore le nom et la réputation de Pélopidas, il vint au-devant de lui comme au-devant d'un supérieur, l'entoura d'égards et de prières, et lui jura de conserver le pouvoir pour les frères du roi mort, et d'avoir les mêmes amis et les mêmes ennemis que les Thébains. Pour gages de sa foi et comme otages, il donna Philoxène, son fils, et cinquante des compagnons d'âge de Philoxène. Pélopidas les envoya tous à Thèbes.

Ensuite, indigné de la trahison des mercenaires, et informé que la plus grande partie de leurs biens ainsi que leurs femmes et leurs enfants étaient en dépôt à Pharsale, il pensa que, s'en emparer, ce serait une vengeance suf-

fisante de l'injure qu'ils lui avaient faite. Il réunit donc quelques Thessaliens, et il s'en alla à Larisse. Il venait d'arriver, lorsque le tyran Alexandre apparut à la tête d'une armée. Pélopidas crut qu'il venait pour se justifier, et s'avança de lui-même à sa rencontre, quoiqu'il le connût bien pour un homme perdu de crimes et souillé de sang ; mais il pensait que l'autorité de Thèbes, sa propre dignité et sa gloire, le mettaient à l'abri de toute insulte. Lorsqu'Alexandre le vit seul et sans armes, il se saisit aussitôt de sa personne, puis il s'empara de Pharsale. Cet acte remplit d'épouvante et d'horreur tous ses sujets : après une pareille injustice et une pareille audace, il ne devait plus sans doute épargner personne, mais traiter tout ce qui lui tomberait entre les mains, hommes et choses, en misérable qui n'a plus rien à ménager.

Les Thébains, à cette nouvelle, éprouvèrent une profonde indignation, et ils envoyèrent sur-le-champ une armée; mais ce ne fut point Épaminondas qui en reçut le commandement : il existait alors contre lui une certaine irritation. Le tyran avait emmené Pélopidas à Phères; et d'abord il permettait à tous ceux qui le voulaient de l'entretenir, pensant que sa mauvaise fortune l'aurait abattu et humilié. Loin de là : les Phéréens gémissaient; et Pélopidas les consolait, en leur disant que le tyran touchait à l'heure du châtiment. Il envoya même dire à Alexandre que c'était folie à lui de tourmenter et de tuer chaque jour de malheureux citoyens, qui ne lui pouvaient faire aucun mal, et de l'épargner, lui Pélopidas, quand il savait bien que, s'il lui échappait, il se vengerait. Étonné de cette tranquillité et de cette fermeté : « Pourquoi donc, demanda le tyran, Pélopidas est-il si pressé de mourir? — Afin, répondit celui-ci, que tu deviennes encore plus odieux à la divinité, et que tu périsses plus tôt. » Depuis ce temps, sa prison fut interdite à tous ceux du dehors.

Cependant Thébé, fille de Jason et femme d'Alexandre, ayant appris, par ceux qui le gardaient, la noble constance de Pélopidas, désira le voir et lui parler. Lorsqu'elle arriva auprès de lui, elle ne démêla pas, au premier moment, car elle était femme, son grand caractère, sous l'appareil d'une telle calamité : en voyant sa chevelure et ses vêtements négligés, et la manière dont il était servi, elle jugea sa position bien pénible et indigne de sa gloire, et elle se prit à pleurer. Pélopidas, ignorant d'abord qui était cette femme, s'en étonnait; puis, quand il le sut, il l'appela par le nom de Jason, son père, dont il avait été le compagnon et l'ami. Et, comme elle lui disait : « Je plains ta femme. — Et moi, je te plains, répliqua-t-il, d'être sans chaînes et de souffrir un Alexandre. » Cette parole la toucha au vif : elle supportait d'ailleurs impatiemment la cruauté et les violences du tyran, qui, outre ses autres infamies, avait fait servir à ses voluptés brutales le plus jeune des frères de Thébé. Aussi depuis lors ne cessa-t-elle d'aller voir Pélopidas, lui contant librement ses peines, et se remplissant peu à peu de courage, de hardiesse, et de ressentiment contre Alexandre.

Les généraux de Thèbes étaient entrés en Thessalie, mais ils n'avaient rien fait, soit par incapacité, soit à cause de leur mauvaise fortune; et ils s'étaient retirés honteusement. On les condamna chacun à une amende de dix mille drachmes[1]; et l'on envoya, à leur place, Épaminondas avec une armée. Toute la Thessalie se mit soudain en mouvement, confiante qu'elle était dans la réputation du général. La puissance du tyran s'ébranla rapidement; et il touchait à sa ruine, tant ses officiers et ses amis étaient effrayés, et tant ses sujets se portaient avec ardeur à la révolte et se livraient à la joie d'un avenir prochain qui leur montrait le tyran puni de ses

[1] Environ neuf mille francs de notre monnaie.

crimes! Mais Épaminondas tenait plus à la conservation de Pélopidas qu'à sa propre gloire. Dans la crainte qu'Alexandre, désespéré du bouleversement total de ses affaires, ne se tournât, comme une bête farouche, contre Pélopidas, il tenait la guerre suspendue sur sa tête : il tournait autour de lui, préparant ses attaques et affectant des retards, pour disposer et façonner le tyran à sa volonté, sans lui laisser la faculté de se livrer à ses emportements effrénés, et sans irriter son âme dure et atroce; car il connaissait sa cruauté et son mépris du juste et de l'honnête. Alexandre enterrait des hommes vivants; il en revêtait d'autres de peaux d'ours ou de sangliers, et il lançait sur eux ses chiens de chasse, qui les mettaient en pièces, tandis qu'il les perçait lui-même à coups de javelot : c'était pour lui un délassement. Dans les villes de Mélibée et de Scotusse[1], avec lesquelles il était lié par des traités d'alliance et d'amitié, un jour que les citoyens se trouvaient à délibérer en assemblée, il les environna tout à coup de ses satellites, et il massacra toute leur jeunesse. La lance dont il avait percé Polyphron, son oncle[2], il l'avait consacrée et couronnée de fleurs : il lui sacrifiait comme à une divinité, et il l'appelait Tychon[3]. Un jour, qu'il assistait à la représentation des *Troyennes* d'Euripide, il sortit et s'éloigna du théâtre; mais il envoya dire à l'acteur de ne pas s'en effrayer, et de ne pas jouer moins bien, car, s'il s'en était allé, ce n'était point qu'il fût mécontent de son jeu, mais parce qu'il rougirait, si, lui qui n'avait jamais eu de pitié pour aucun de ceux qu'il avait fait tuer, on le voyait pleurer, en présence de ses sujets, sur les malheurs d'Hécube et d'Andromaque.

Et cependant cet homme, effrayé de la gloire et du

[1] C'était deux villes de la Magnésie, pays voisins de la Macédoine.

[2] Polyphron était tyran de Phères, avant Alexandre; et son neveu lui avait enlevé à la fois son empire et la vie.

[3] Ce mot signifie *fortunée*.

grand nom d'Épaminondas, et de la manière dont il dirigeait la guerre,

Frémit, comme un coq baissant son aile captive [1],

et il lui envoya promptement des députés pour se justifier. Épaminondas ne pouvait se décider à conclure un traité de paix et d'amitié entre un tel homme et les Thébains : il convint seulement d'une trêve de trente jours, et il ramena son armée, après s'être fait remettre Pélopidas et Isménias.

Pendant ce temps, les Athéniens et les Lacédémoniens avaient envoyé des ambassadeurs au grand roi, pour faire avec lui un traité d'alliance. Les Thébains, en ayant été informés, lui envoyèrent, de leur côté, Pélopidas : c'était, vu sa réputation, le meilleur choix qu'ils eussent pu faire. En effet, son nom était fort répandu et fort célèbre, dans les provinces du roi qu'il eut à traverser. Ce n'était point lentement et peu à peu que s'était avancé en Asie le bruit de ses combats contre les Lacédémoniens; mais, depuis qu'on y avait appris la nouvelle de la victoire de Leuctres, il n'avait point cessé d'ajouter à ses succès; et sa renommée, grossissant toujours, était parvenue jusqu'aux provinces les plus éloignées. Lorsque les satrapes de la porte du roi, les chefs et les généraux l'eurent vu, il devint l'objet de leur admiration et de leurs discours. « Voici, disaient-ils, l'homme qui a chassé les Lacédémoniens de l'empire de la terre et de la mer, et qui a resserré, entre le Taygète [2] et l'Eurotas, cette Sparte qui, naguère encore, sous la conduite d'Agésilas, apportait la guerre au roi, et lui disputait Suse et Ecbatane. » Artaxerxès [3] éprouvait une vive satisfaction à ces discours. Il en témoigna encore plus d'admiration pour Pélopidas; et il se plut à ac-

[1] On a déjà vu cette citation dans la *Vie d'Alcibiade.*
[2] C'est la montagne de Laconie si célèbre dans les chants des
[3] Artaxerxès-Mnémon

croître sa réputation, et à l'élever par les honneurs qu'il lui fit rendre : il voulait que l'on crût que les plus grands hommes venaient le féliciter de son bonheur et lui faire leur cour. Mais, quand il eut vu sa personne, et entendu sa parole, plus solide que celle des Athéniens, plus simple que celle des Lacédémoniens, alors il conçut pour lui une affection marquée, qu'il lui témoigna royalement : il ne dissimula point l'estime qu'il faisait de lui; et les autres ambassadeurs s'aperçurent bien de la préférence qu'il lui donnait. Il est vrai que celui de tous les Grecs qu'il semble avoir honoré le plus particulièrement, c'est le Lacédémonien Antalcidas, puisqu'un jour il trempa dans des parfums la couronne de fleurs qu'il portait à table, et la lui envoya. Il ne combla point Pélopidas de ces prévenances délicates; mais il lui offrit les présents les plus magnifiques, les plus grands que les rois fissent jamais; et il lui accorda toutes ses demandes : à savoir, que les Grecs seraient indépendants, Messène rebâtie, les Thébains réputés amis héréditaires du roi.

Pélopidas retourna en Grèce, après avoir ainsi fait consentir le roi à ses propositions, et sans avoir rien accepté de tant de présents, hormis ce qui pouvait être pour lui un simple gage d'amitié et de bienveillance. C'est ce qui surtout jeta le blâme sur les autres ambassadeurs. Celui d'Athènes, Timagoras, fut mis en accusation, condamné à mort et exécuté : jugement juste et raisonnable, si réellement il n'eut d'autre motif que la quantité des présents qu'il avait reçus. Car, ce n'était pas seulement de l'or et de l'argent, qu'il avait accepté, mais bien aussi un lit magnifique, et des serviteurs habiles à le préparer, parce que les Grecs ne savaient point le faire; et en outre quatre-vingts vaches et des pâtres, parce qu'il avait une maladie qui l'obligeait à se servir de lait de vache; enfin, il était revenu jusqu'à la mer en se faisant porter dans une litière, aux porteurs de laquelle

le roi avait payé quatre talents [1]. Mais il paraît que ce ne sont point toutes ces libéralités reçues par lui qui irritèrent le plus les Athéniens. Car, un jour, Épicratès, le portefaix, avoua qu'il avait reçu du roi des présents, et déclara même qu'il rédigerait la proposition d'élire chaque année, au lieu de neuf archontes, neuf personnes du peuple, et tout à fait pauvres, qui iraient en ambassade auprès du roi, afin qu'il les enrichît par ses présents; et le peuple n'avait fait qu'en rire. Ce qui mécontentait les Athéniens, c'est que tout avait réussi aux Thébains; car ils ne considéraient pas combien la réputation de Pélopidas devait l'emporter sur de belles phrases et de beaux discours, auprès d'un homme qui recherchait toujours ceux qui l'emportaient par les armes.

Cette ambassade ajouta à l'affection qu'on portait à Pélopidas; car c'est à lui qu'on devait la reconstruction de Messène et l'indépendance de tous les Grecs. Cependant Alexandre de Phères était revenu à son naturel : il avait démantelé plusieurs places de la Thessalie, et imposé des garnisons aux peuples de la Phthiotide, de l'Achaïe, de la Magnésie. Informées du retour de Pélopidas, les villes envoyèrent des députés à Thèbes, demandant des troupes et Pélopidas pour général : ce que les Thébains votèrent avec empressement. Tout avait été prêt en peu de temps, et le général allait se mettre en campagne, lorsqu'il survint une éclipse de soleil, et que la ville, en plein jour, fut couverte de ténèbres [2]. Pélopidas alors, voyant que ce phénomène troublait tous les esprits, ne voulut pas faire violence aux sentiments d'hommes épouvantés, et qui avaient perdu toute confiance, et s'en aller ainsi jeter, dans une entreprise périlleuse, sept mille citoyens. Il se dévoua seul pour les Thessaliens : il ne prit avec lui que trois cents cavaliers, Thébains volontaires ou étrangers, et il partit, malgré

[1] Environ vingt-deux mille francs de notre monnaie.
[2] Cette éclipse arriva l'an 365 ou 364 avant J.-C.

les devins, et malgré les désirs de ses concitoyens; car ce phénomène céleste paraissait un signe terrible, et qui menaçait quelque grand personnage. Mais Pélopidas était trop vivement animé contre Alexandre, par le ressentiment des outrages qu'il avait reçus; et il espérait, d'ailleurs, trouver sa maison en désarroi et troublée de quelque mal intérieur, à cause des entretiens qu'il avait eus avec Thébé. Mais ce qui l'excitait le plus, c'était la beauté de l'action en elle-même. Dans un temps où les Lacédémoniens envoyaient à Denys, tyran de Sicile, des généraux et des harmostes, et où les Athéniens se mettaient à la solde d'Alexandre, et lui érigeaient, comme à un bienfaiteur, une statue de bronze, son désir, son ambition était de montrer aux Grecs que les Thébains seuls n'entreprenaient leurs expéditions qu'en faveur des opprimés, et que pour mettre fin, parmi les Grecs, aux dominations illégales et violentes.

Arrivé à Pharsale, il rassembla l'armée, et il marcha droit à Alexandre. Celui-ci, voyant que Pélopidas avait avec lui peu de Thébains, et ayant lui-même une infanterie double de celle des Thessaliens, se porta à sa rencontre vers le temple de Thétis. On disait alors à Pélopidas que le tyran arrivait avec de grandes forces : « Tant mieux! répondit-il; nous vaincrons d'autant plus de monde. » Les deux armées avaient pris position près des Cynoscéphales[1] : ce sont des collines qui se dressent en face les unes des autres, fort élevées, et d'une pente roide de tous les côtés; et les deux chefs lancèrent leur infanterie, pour les occuper. En même temps, Pélopidas jeta, sur la cavalerie ennemie, sa cavalerie, qui était nombreuse et vaillante. Mais, au moment où il enfonçait et mettait en fuite les cavaliers, et les poursuivait dans la plaine, on vit Alexandre, maître des hauteurs, fondre sur l'infanterie thessalienne, qui arrivait trop tard. Elle

[1] Ce mot signifie *têtes de chiens*.

s'efforçait de gravir ces pentes roides et escarpées; mais les premiers furent tués, et les autres recevaient des blessures sans obtenir aucun succès. A cette vue, Pélopidas rappela sa cavalerie, et lui donna ordre de charger les ennemis qui tenaient en bataille; et lui-même, saisissant son bouclier, il courut se jeter soudain au milieu de ceux qui combattaient autour des collines, et il poussa de la queue à la tête. Sa présence redoubla tellement la force et l'ardeur des siens, que les ennemis s'imaginaient avoir en tête des troupes toutes nouvelles de corps et d'âme. Ils soutinrent pourtant deux ou trois charges; mais enfin, lorsqu'ils virent que l'infanterie continuait à monter vigoureusement, et que la cavalerie revenait de la poursuite des fuyards, alors ils cédèrent, et se retirèrent. Du haut de la colline, Pélopidas vit toute l'armée ennemie, non en pleine déroute encore, mais en désordre et dans la confusion : il s'arrêta, et il regarda autour de lui, cherchant Alexandre. Celui-ci était à l'aile droite, rassurant et ralliant ses mercenaires. Pélopidas ne l'a pas plutôt aperçu, que, n'écoutant que le ressentiment, et tout enflammé à sa vue, il ne raisonne plus, il abandonne à la colère et sa personne et la conduite de la bataille, et il s'élance bien loin en avant des siens, défiant le tyran, l'appelant à grands cris. Mais Alexandre ne se présenta point pour le recevoir; et, loin de l'attendre, il se retira promptement au milieu de ses gardes, et il se déroba à son ennemi. Les premiers rangs des mercenaires luttèrent un instant : Pélopidas les rompit; et plusieurs tombèrent sous ses coups. Mais la plupart lui lancèrent de loin leurs javelots, et l'atteignirent et le blessèrent à travers son armure.

Les Thessaliens, fort inquiets, accoururent de la colline à son secours; mais il était déjà tombé, lorsque la cavalerie arriva. Elle avait mis en fuite toute la phalange, vivement poursuivi les fuyards, et couvert la plaine de

cadavres : il y eut plus de trois mille morts. Que les Thébains qui se trouvaient à cette journée aient été fort affligés de la mort de Pélopidas, qu'ils appelaient leur père, leur libérateur, leur maître, l'homme qui leur avait appris à soutenir les luttes les plus grandes et les plus nobles : on n'en sera point étonné; mais les Thessaliens et les alliés surpassèrent, par leurs décrets, tous les honneurs qu'il est possible d'accorder à la valeur humaine, et ils prouvèrent encore davantage, par leur douleur, la reconnaissance qu'ils avaient pour ce grand homme. On dit que ceux qui avaient assisté à l'action n'eurent pas plutôt appris sa mort, que, sans quitter leur cuirasse, sans débrider leurs chevaux, sans même panser leurs blessures, encore tout armés et tout échauffés du combat, ils vinrent auprès de son cadavre, comme s'il eût encore eu du sentiment, amoncelèrent autour de lui les dépouilles des ennemis, et coupèrent le crin de leurs chevaux et leur propre chevelure. Beaucoup s'en allèrent dans leurs tentes; mais ils n'y allumèrent point de feu, et n'y préparèrent point de repas. Dans tout le camp régnaient le silence et l'abattement : on eût dit qu'ils venaient, non point de remporter une grande et brillante victoire, mais d'être vaincus eux-mêmes et asservis par le tyran.

De toutes les villes, à mesure que cette nouvelle y parvint, arrivèrent les magistrats, et, avec eux, des jeunes gens, des enfants, des prêtres, pour recevoir le corps ; et tous apportaient des trophées, des couronnes, des armures d'or. Puis, au moment d'enlever le corps, les plus anciens des Thessaliens s'avancèrent, et ils demandèrent aux Thébains de l'ensevelir eux-mêmes. Un d'entre eux parla ainsi : « Thébains, nos alliés, nous vous demandons une grâce qui nous honorera, et qui sera pour nous une consolation dans un si grand malheur. Ce n'est point Pélopidas vivant que les Thessaliens demandent à escorter : les justes honneurs qu'ils lui rendront, il n'en aura plus le sentiment. Il est mort! qu'il

nous soit permis du moins de toucher son cadavre, de le parer des ornements funèbres, de lui donner de nos mains la sépulture; et vous reconnaîtrez que nous sommes convaincus de ceci : c'est que sa mort est un plus grand malheur pour les Thessaliens que pour les Thébains. Vous n'avez perdu qu'un bon capitaine; mais nous, nous avons perdu un bon capitaine et l'espoir de notre liberté; car comment oserions-nous jamais vous demander un autre général, quand nous ne vous avons pas rendu Pélopidas! » Les Thébains consentirent à ce qu'ils demandaient.

Jamais funérailles ne furent plus magnifiques, à moins qu'on ne fasse consister la magnificence des funérailles dans l'éclat de l'ivoire, de l'or et de la pourpre, comme le fait Philistus, qui célèbre avec admiration celles de Denys, théâtral dénoûment d'une tragédie terrible, sa tyrannie. Alexandre le Grand, à la mort d'Héphestion, ne se contenta pas de faire couper le crin de ses chevaux et de ses mulets : il fit enlever les créneaux des murailles, afin que les villes parussent prendre le deuil, en se dépouillant de leur parure, et en paraissant ainsi rasées et dans un négligé lugubre. Mais tous ces honneurs ordonnés par un maître, et rendus par nécessité, n'engendrent qu'envie dans le vulgaire, haine dans ceux qui les rendent par contrainte : ils ne sont point des témoignages de reconnaissance ni de respect sincère; il n'y a là qu'un orgueil barbare, une arrogance, une vanité qui prodigue son superflu en dépenses frivoles et indignes d'exciter l'ambition. Mais un homme privé, qui meurt en pays étranger, loin de sa femme, de ses enfants, de ses parents, et que, librement et sans contrainte, tant de peuples et de villes viennent accompagner à l'envi, honorant ses funérailles, déposant sur lui des couronnes, un tel homme paraîtra sans doute avoir atteint le comble du bonheur. « La mort des hommes au sein de la prospérité n'est point un mal, disait Ésope, mais

un grand bien, puisqu'elle transporte en lieu sûr le cours de leurs succès, et qu'elle met leur bonheur hors des atteintes de la Fortune. » J'aime encore mieux le salut adressé par un Laconien à Diagoras, qui, vainqueur autrefois lui-même aux jeux Olympiques, avait vu couronner à Olympie ses enfants et les enfants de ses fils et de ses filles : « Meurs, Diagoras, lui dit-il; car tu ne peux monter dans l'Olympe. » Mais, quand on mettrait ensemble toutes les victoires remportées dans les jeux Olympiques et Pythiques, on ne les jugerait point comparables, ce me semble, à un seul des combats de Pélopidas. Et il en a livré de nombreux, et toujours il en est sorti vainqueur; et il a passé la plus grande partie de sa vie au sein de la gloire et des honneurs; enfin il était pour la treizième fois revêtu de la dignité de béotarque : il allait mettre le comble à ses exploits par un dernier exploit, la mort d'un tyran, lorsqu'il mourut en combattant vaillamment pour la liberté des Thessaliens.

Sa mort fut pour les alliés un grand sujet de deuil; mais elle leur fut d'une utilité plus grande encore. Les Thébains, à la nouvelle de la mort de Pélopidas, ne différèrent point la vengeance : ils se mirent sur-le-champ en campagne, au nombre de sept mille fantassins et sept cents cavaliers, sous la conduite de Malcitas et de Diogiton. Alexandre, surpris dans sa retraite, humilié, affaibli par ses pertes, fut forcé de rendre aux Thessaliens les villes qu'il leur avait enlevées, d'évacuer la Magnésie, la Phthiotide, l'Achaïe, et d'en retirer ses garnisons; il fut même forcé de faire le serment d'obéir, quels que fussent ceux contre lesquels les Thébains le conduiraient ou lui ordonneraient de marcher. Les Thébains se contentèrent de cette vengeance; mais, peu après, les dieux en tirèrent une autre de la mort de Pélopidas. C'est ce que je vais raconter.

Thébé, femme d'Alexandre, avait d'abord appris de Pélopidas, comme il a été dit, à ne se pas laisser ef-

frayer par l'apparence et l'éclat extérieur de la tyrannie, et par ce cortége de satellites et de gardes qui l'environnaient. Puis, par crainte de la perfidie d'Alexandre, et par haine pour sa cruauté, elle forma avec ses trois frères, Tisiphon, Pytholaüs et Lycophron, un complot qu'elle exécuta de la manière suivante. Toute la maison du tyran était occupée par des gardes qui veillaient toute la nuit; la chambre dans laquelle couchaient d'ordinaire le tyran et sa femme était à l'étage supérieur, et la porte en était gardée par un chien enchaîné, la terreur de tous, excepté d'elle et de lui, et d'un des esclaves, qui le nourrissait. Le jour où elle devait exécuter son projet, Thébé cacha ses frères, dès le matin, dans un appartement peu éloigné; et le soir elle entra seule, comme à l'ordinaire, dans la chambre où Alexandre dormait déjà. Un moment après, elle revient à la porte, et elle ordonne à l'esclave d'emmener le chien dehors, disant qu'Alexandre voulait reposer tranquillement. Ensuite, de crainte que l'escalier ne fît du bruit, quand les jeunes gens monteraient, elle garnit de laine les degrés, et elle introduisit de cette façon ses frères armés d'épées; puis, les arrêtant devant la porte, elle entra elle-même, saisit l'épée suspendue à la tête du lit, et elle la leur montra, comme une marque qu'Alexandre était en leur pouvoir, et qu'il dormait. A ce moment, les jeunes gens sont saisis d'effroi, et ils hésitent : elle leur en fait de vifs reproches, et elle les menace d'éveiller elle-même Alexandre, et de lui découvrir le complot. Honte et crainte tout à la fois, elle les fait entrer et les place autour du lit, tenant elle-même la lampe. Alors, l'un saisit et presse les pieds d'Alexandre, l'autre le prend par les cheveux et lui renverse la tête, et le troisième le frappe de son épée et le tue. C'est ainsi qu'Alexandre mourut, d'une mort trop prompte, et par conséquent plus douce peut-être qu'il ne méritait; mais c'était le seul ou le premier tyran qui eût péri assassiné par sa propre femme; et, après sa mort, son cadavre fut

couvert d'outrages, jeté dans la rue, foulé aux pieds par le peuple de Phères : circonstances qui furent une juste compensation de ses forfaits[1].

[1] Tisiphonus, l'aîné des trois frères, succéda au tyran, et il régnait encore au temps où Xénophon écrivait l'histoire de ces événements. La mort d'Alexandre de Phères est postérieure de sept ou huit ans à celle de Pélopidas.

MARCELLUS.

(Né en l'an 258 et mort en l'an 208 avant J.-C.)

Marcus Claudius, qui fut cinq fois consul de Rome, était, dit-on, fils de Marcus. Il fut le premier de sa famille, suivant Posidonius, qui porta le surnom de Marcellus, c'est-à-dire martial. En effet, guerrier expérimenté, il était robuste de corps, adroit et prompt de la main, et naturellement ami des combats. Et, avec cela, il ne faisait paraître que sur le champ de bataille ce caractère fier et âpre : il se montrait, dans tout le reste, plein de modération et d'humanité. Il aimait assez les sciences et les lettres grecques, pour honorer et admirer ceux qui savaient les cultiver; mais ses perpétuelles occupations l'empêchèrent de s'y exercer, et d'y profiter autant qu'il l'aurait désiré. Car, s'il est des hommes à qui la divinité ait jamais, comme dit Homère[1],

> Donné à endurer, depuis la jeunesse jusqu'à la vieillesse,
> Des guerres terribles,

c'est surtout à ceux qui étaient alors les premiers personnages de Rome. Jeunes gens, ils faisaient la guerre contre les Carthaginois dans la Sicile; hommes faits, contre les Gaulois, pour défendre l'Italie; vieux, ils luttèrent derechef contre Annibal et les Carthaginois. Ainsi la vieillesse ne les libérait pas du service militaire, comme les gens de la foule; mais leur naissance et leur

[1] *Iliade*, chant XIV, vers 86.

mérite les portaient toujours à la conduite des guerres, au commandement des armées.

Il n'y avait aucun genre de combat auquel Marcellus ne fût propre, et où il ne se fût exercé; toutefois, c'est dans le combat singulier qu'il se montrait supérieur à lui-même : jamais il ne refusa un défi; et il tua tous ceux qui osèrent le provoquer. En Sicile, il sauva Otacilius, son frère, en danger de perdre la vie, en le couvrant de son bouclier, et en tuant ceux qui se jetaient sur lui. Aussi, dès sa jeunesse, avait-il reçu de ses généraux des couronnes et d'autres récompenses militaires. Sa réputation s'étant accrue encore, le peuple l'élut édile curule, et les prêtres augure. L'augurat est un sacerdoce auquel la loi confie particulièrement le soin d'observer les signes des oiseaux, et d'en tirer des pronostics pour les choses à venir.

Pendant son édilité, il se vit dans la nécessité d'intenter une accusation qui lui fit grand chagrin. Il avait un fils du même nom que lui, jeune, beau, non moins estimé de ses concitoyens pour l'excellence de son éducation que pour sa bonne conduite. Capitolinus, collègue de Marcellus, homme débauché et violent dans ses passions, s'éprit d'amour pour lui, et lui fit des propositions : l'enfant les repoussa d'abord seul, et garda le silence. Elles furent renouvelées, et alors il en fit part à son père. Marcellus, indigné, accusa le séducteur devant le sénat. Capitolinus imagina mille moyens d'éluder la question, mille subterfuges; il en appela même aux tribuns, et, ceux-ci rejetant son appel, il voulut se soustraire au jugement en niant le fait; car il n'y avait pas de témoin des propositions qu'on l'accusait d'avoir faites. Le sénat crut donc devoir faire comparaître l'enfant. Il vint; et, à la vue de sa rougeur, de ses larmes, et de sa pudeur mêlée d'une indignation qui ne se démentait point, tous déclarèrent qu'ils n'avaient pas besoin d'autres preuves : on alla aux voix; et Capitolinus fut con-

damné à une amende. Marcellus en employa la valeur à faire faire des vases d'argent pour les libations, qu'il consacra aux dieux.

La première guerre contre les Carthaginois était à peine terminée, après vingt-deux ans de combats, que Rome y vit succéder une nouvelle guerre : c'était avec les Gaulois[1]. Les Ibères[2], peuplade celtique, habitaient, dans le nord de l'Italie, le pays situé au pied des Alpes : déjà puissants par eux-mêmes, ils appelèrent d'autres troupes à leur aide, et ils firent venir de la Gaule les mercenaires nommés Gésates. C'est une chose étonnante, et qu'il faut, ce me semble, attribuer à la bonne fortune des Romains, que la guerre celtique n'ait pas éclaté pendant la guerre africaine, et que les Gaulois soient restés comme en observation, dans l'inaction d'une neutralité exacte et parfaite, durant la lutte des deux peuples; enfin qu'ils soient sortis seulement alors, pour les attaquer vainqueurs, et qu'ils les aient provoqués quand ceux-ci n'eurent plus affaire à d'autres.

Cependant, le point d'où partait le danger le rendait plus terrible : Rome allait avoir la guerre avec un peuple voisin, sur la frontière, presque à ses portes. Et puis, ce qui effrayait encore, c'était l'ancienne réputation des Gaulois. Il n'y avait pas un peuple que les Romains redoutassent aussi fort; car déjà les Gaulois avaient pris leur ville, et, depuis lors, une loi avait été portée, qui exemptait les prêtres du service militaire, excepté le cas d'une nouvelle guerre avec les Gaulois[3]. Les préparatifs qu'ils firent sont une preuve de leur effroi : jamais on ne vit, dit-on, ni alors, ni dans la suite, autant de milliers de

[1] La guerre contre les Gaulois commença dès l'an 238.

[2] Ce mot est peut-être une faute de copiste, pour celui d'Insubres, dont plus tard se servira Plutarque en parlant de la même nation ; à moins que l'historien n'ait confondu, ce qui est tout aussi probable, et n'ait cru que ce peuple subalpin se nommait indifféremment Insubres ou Ibères.

[3] Voyez la *Vie de Camille*, dans le premier volume.

Romains sous les armes[1]. Il y en eut encore une autre preuve, dans les cérémonies religieuses inusitées, auxquelles ils recoururent. Il n'y avait, dans leur religion, rien de barbare, rien qui sentît un peuple farouche : adonnés surtout aux croyances religieuses de la Grèce, ils pratiquaient un culte fort doux. Cette fois pourtant, lorsque la guerre survint, ils furent contraints d'obéir à certains oracles tirés des livres sibyllins; et on enterra vivants, dans la place du marché aux bœufs, deux Grecs, homme et femme, avec un Gaulois et une Gauloise. De nos jours encore, au mois de novembre, on fait, pour ces victimes, des sacrifices auxquels ne peuvent assister ni Grecs ni Gaulois, et dont il est interdit de leur divulguer les mystères.

Dans les premières rencontres, les Romains eurent de grands succès et des revers; mais ces combats furent sans résultat décisif. Comme les consuls Flaminius et Furius marchaient contre les Insubres avec des forces considérables, on vit la rivière qui traverse le Picénum[2] rouler des eaux ensanglantées; et l'on assura que l'on avait vu trois lunes à la fois, dans les environs d'Ariminium[3]. Les prêtres chargés d'observer les présages pendant les élections consulaires soutinrent que l'élection des consuls s'était faite sous des auspices fâcheux. Incontinent le sénat envoya au camp des lettres de rappel pour les consuls; ordre de revenir, sans retard, se démettre de leur charge, et défense d'entreprendre quoi que ce fût contre l'ennemi, en qualité de consuls. Flaminius reçut la lettre du sénat; mais il ne l'ouvrit qu'après avoir livré bataille, mis les ennemis en fuite, et livré leur pays au pillage. Il revint chargé de dépouilles; mais le peuple n'alla pas au-devant de lui, parce qu'il n'était pas revenu aussi-

[1] Il y avait, suivant Polybe, sept cent mille hommes de pied, et soixante et dix mille chevaux.

[2] On ne sait pas de quelle rivière Plutarque veut parler, car il y en avait plusieurs dans le Picénum, qui répondait à la marche d'Ancône.

[3] Aujourd'hui la ville de Rimini.

tôt qu'on l'avait rappelé, et que, loin d'obéir à la lettre du sénat, il en avait montré un mépris insultant : aussi, peu s'en fallut qu'on ne lui refusât le triomphe. Il triompha ; mais le peuple le fit rentrer dans le rang de simple citoyen, en le forçant d'abdiquer le consulat avec son collègue.

C'est ainsi que les Romains rapportaient tout à la divinité. Ils n'approuvaient point le mépris des présages ni des coutumes des ancêtres, même compensé par les plus grands succès ; car ils croyaient chose plus utile au salut de l'État, si leurs magistrats craignaient les dieux, que s'ils remportaient la victoire sur leurs ennemis.

Voici du moins un fait. Tibérius Sempronius, homme que son courage et sa probité ont rendu, autant que pas un autre, cher aux Romains, avait déclaré, pour ses successeurs au consulat, Scipion Nasica et Caïus Marcius. Déjà les deux consuls étaient dans leurs provinces et à la tête de leurs troupes, lorsque, par hasard, en lisant un recueil des rites religieux, Tibérius y trouva un usage ancien qu'il avait jusqu'alors ignoré ; c'est que, quand un magistrat s'était assis pour observer les oiseaux, hors de la ville, dans une maison ou une tente louée à cet effet, et que pour quelque motif il était obligé de retourner en ville avant d'avoir obtenu des signes certains, il devait laisser là l'endroit qu'il avait d'abord pris à louage, et s'en choisir un autre, pour y recommencer entièrement ses observations. Il paraît que Tibérius n'y avait pas pensé ; et il s'était mis en observation deux fois dans le même endroit, lorsqu'il proclama consuls les deux personnages nommés plus haut. Mais, ayant dans la suite reconnu sa faute, il en référa au sénat. Le sénat ne refusa point de s'occuper de cette inobservance, toute légère qu'elle fût, et il écrivit aux deux consuls. Et ceux-ci quittèrent leurs provinces, revinrent sur-le-champ à Rome, et se démirent de leur charge.

Ce fait n'eut lieu que plus tard ; mais en voici d'autres

qui se passèrent vers le temps dont nous parlons. Deux prêtres fort distingués, Cornélius Céthégus et Quintus Sulpicius, furent dépouillés du sacerdoce, le premier pour n'avoir pas présenté les entrailles de la victime suivant l'ordre prescrit; le second, parce que le bonnet qu'il portait sur le haut de la tête, d'après l'usage des prêtres appelés Flamines, était tombé pendant qu'il offrait un sacrifice. Minucius, créé dictateur, venait de nommer général de la cavalerie Caïus Flaminius : on entendit le cri d'une souris, et aussitôt on cassa les deux nominations, et l'on en fit de nouvelles. Et cette rigoureuse fidélité à des observances même si légères, les Romains n'y mêlaient aucun sentiment de superstition : tout ce qu'ils voulaient, c'était de ne rien changer aux coutumes de leurs aïeux, ni de n'en transgresser aucune.

Lors donc que Flaminius et l'autre consul se furent démis de leur dignité, les magistrats qu'on appelait inter-rois proclamèrent consul Marcellus; et celui-ci, étant entré en charge, se donna pour collègue Cnéius Cornélius. On dit que les Gaulois voulaient en venir à un accommodement, et que le sénat voulait la paix, mais que Marcellus poussa le peuple à la guerre. Quoi qu'il en soit, la paix se fit. Mais il paraît que les Gésates franchirent les Alpes, emmenèrent avec eux les Insubres, et renouvelèrent la guerre. Leur armée était déjà de trente mille hommes; et, lorsque celle des Insubres, bien plus nombreuse encore, fut venue les joindre, alors, comptant sur leurs forces, ils marchèrent droit contre Acerres, ville située au delà du Pô[1]. De là, le roi Virdomarus s'en alla, avec un détachement de dix mille Gésates, ravager les campagnes voisines du Pô. Dès que Marcellus en fut informé, il laissa son collègue devant Acerres, avec toute l'infanterie pesamment armée et un

[1] Il y avait plusieurs villes de ce nom. Celle-ci, aujourd'hui Géra, était située dans la Gaule cisalpine, non loin de la jonction du Pô et de l'Adda.

tiers de la cavalerie; et, prenant avec lui le reste de la cavalerie, et les fantassins les plus agiles, au nombre d'environ six cents, il partit, et il marcha jour et nuit sans s'arrêter; enfin il tomba sur les dix mille Gésates, près de Clastidium [1], bourgade gauloise nouvellement soumise au Romains.

Mais il n'eut pas le temps de se reconnaître, et de faire reposer sa troupe; car, à peine arrivait-il, que les barbares s'en aperçurent. Ils ne virent qu'avec dédain le petit nombre de ses fantassins : quant à sa cavalerie, les Celtes n'en pouvaient faire aucun compte, étant particulièrement redoutables dans les combats de cavalerie, et passant pour y exceller; d'ailleurs, dans cette circonstance, ils avaient encore sur Marcellus, et de beaucoup, la supériorité du nombre. Aussitôt ils se portèrent contre lui, pensant l'enlever d'emblée; et ils chargeaient avec beaucoup de vigueur, vociférant des menaces terribles, et ayant le roi à leur tête. Marcellus, pour les empêcher de se répandre autour de lui et de l'envelopper, ce qui leur était facile, vu le petit nombre des Romains, déploya ses escadrons sur une ligne fort étendue, en amincissant toujours son aile pour l'allonger, jusqu'à ce qu'il fût près de l'ennemi. Il se disposait à marcher en avant, quand son cheval, effrayé des cris sauvages que poussaient les barbares, fit un demi-tour, et l'emporta en arrière malgré lui. Marcellus eut peur que cet accident ne causât parmi les Romains quelque trouble, par l'effet d'une crainte religieuse : il lui serra promptement la bride à gauche, lui fit achever le tour, et, le remettant en face de l'ennemi, il adora le soleil. On put croire alors qu'il avait fait cette évolution, non point sans le vouloir, mais précisément dans ce but; car c'est la coutume, chez les Romains, de faire un tour sur soi-même, avant de se prosterner devant les dieux [2]. Au mo-

1 Entre Milan et Plaisance, aujourd'hui Schiatezzo.
2 Voyez la *Vie de Numa*, dans le premier volume.

ment où il en vint aux mains, il fit vœu de consacrer à Jupiter Férétrien les plus belles armes qu'il prendrait sur les ennemis.

Dans le même temps, le roi des Gaulois l'aperçut; et, conjecturant, aux insignes dont il le voyait revêtu, que ce devait être le chef de l'armée, il lança son cheval bien loin hors des rangs, et il vint à sa rencontre en poussant le cri de guerre, en le défiant au combat, et en brandissant sa pique. C'était l'homme le plus grand des Gaulois; son armure était toute resplendissante d'argent et d'or, et décorée de diverses couleurs : il brillait, parmi les autres, comme un éclair. Marcellus parcourut des yeux l'armée ennemie, et il lui sembla que ces armes étaient les plus belles de toutes : c'étaient donc celles qu'il devait offrir aux dieux, pour accomplir sa promesse. Il piqua droit au guerrier, lui traversa la cuirasse d'un coup de javelot; et, de la roideur du choc, qu'augmentait l'élan du cheval de son ennemi, il le renversa par terre vivant encore; mais il l'acheva de suite, en lui portant un deuxième et un troisième coup. Puis, sautant de dessus son cheval, il dépouilla le corps de ses armes, et il les éleva dans ses mains vers le ciel, en disant : « O toi qui regardes d'en haut les grandes actions, la conduite des généraux d'armée dans la guerre, et leurs exploits dans les combats, Jupiter Férétrien, je te prends à témoin que je suis le troisième des Romains qui, en combattant chef contre chef, général contre roi, ai de ma main terrassé et tué mon ennemi, et qui t'ai consacré les prémices des dépouilles, les dépouilles opimes. Accorde-nous le même succès dans le reste de cette guerre. »

Après cela, ses cavaliers engagèrent la mêlée; mais ce ne fut pas un combat de cavalerie contre cavalerie : les cavaliers romains combattaient tout à la fois une cavalerie et une infanterie; et ils remportèrent une victoire unique dans son genre, extraordinaire, incroyable;

car on n'a jamais écrit qu'une cavalerie si faible par le nombre ait vaincu à la fois tant de cavaliers et de fantassins réunis, soit avant cette journée, soit depuis. Marcellus fit un grand massacre des ennemis; et, après s'être emparé de leurs armes et des richesses de leur camp, il alla rejoindre son collègue. Celui-ci soutenait péniblement la guerre contre les Celtes, sous les murs d'une fort grande et fort populeuse ville de la Gaule, nommée Milan. Les Celtes du pays regardent cette ville comme leur métropole : aussi déployaient-ils l'ardeur la plus vive à la défendre. Cornélius assiégeait Milan; et eux, ils assiégeaient Cornélius. Lorsque Marcellus fut arrivé, les Gésates, ayant appris la défaite et la mort de leur roi, se retirèrent. Milan fut pris; les Celtes livrèrent leurs autres villes, et ils se remirent, eux et leurs biens, à la discrétion des Romains. On leur accorda alors la paix, à des conditions modérées.

Le sénat décerna le triomphe à Marcellus seul. L'éclat de cette pompe, la richesse des dépouilles, la taille extraordinaire des prisonniers, firent de ce triomphe un des plus admirables que l'on eût jamais vus. Mais le spectacle le plus agréable pour les Romains, et le plus nouveau, c'était Marcellus lui-même, portant au dieu l'armure complète du barbare. Il avait fait couper un grand et beau chêne de montagne; et, après l'avoir fait polir et arranger en forme de trophée, il y avait attaché et suspendu toutes les pièces de l'armure, disposées en ordre, et adaptées les unes aux autres. Quand la pompe se mit en marche, il monta sur le quadrige, et il traversa triomphalement la ville, tenant dans ses mains, dressée en pied, cette statue-trophée, le plus remarquable et le plus bel ornement de son triomphe. L'armée suivait, revêtue d'armes superbes, et chantant des hymnes de victoire et des chants composés, pour cette occasion, à la louange du dieu et du général. C'est ainsi qu'il s'avançait; puis, quand il fut arrivé au temple de Jupiter Férétrien,

il y entra, et il y offrit et consacra le trophée. Marcellus était le troisième, et il fut le dernier, jusqu'à nos jours, qui consacra des dépouilles de cette espèce. Le premier qui remporta des dépouilles opimes fut Romulus, sur Acron le Céninien [1]; le second fut Cornélius Cossus, sur Tolumnius l'Étrusque; et le troisième Marcellus, sur Virdomarus, roi des Gaulois. Depuis Marcellus, nul autre n'a eu cette gloire.

Le dieu auquel on consacre ces dépouilles est appelé Férétrien, suivant quelques-uns, du mot grec qui exprime la manière dont ce trophée est porté en cérémonie [2] : alors, en effet, beaucoup de mots grecs étaient encore mêlés à la langue latine. Suivant d'autres, ce mot est un surnom de Jupiter, et il signifie lançant la foudre; parce que frapper se dit, chez les Romains, *ferire.* D'autres le font venir du mot qui exprime les coups que l'on porte dans les combats; car, de nos jours encore, les Romains, quand ils poussent un ennemi qui les évite, s'animent les uns les autres en répétant le cri *Feri!* c'est-à-dire : Frappe!

On appelle dépouilles, en général, tout ce qu'on prend sur l'ennemi; mais celles-là seules se nomment proprement opimes. Cependant on dit que Numa Pompilius, dans ses *Mémoires*, avait parlé de premières, de secondes et de troisièmes dépouilles opimes : il ordonnait que les premières fussent consacrées à Jupiter Férétrien, les secondes à Mars, les troisièmes à Quirinus [3]; que, pour les premières, on donnât, à celui qui les aurait remportées, trois cents as; pour les secondes, deux cents, et cent pour les troisièmes. On s'accorde toutefois à dire que celles-là seules sont de vraies dépouilles opimes, qui, dans une bataille rangée, sont les premières remportées par un géné-

1 Voyez la *Vie de Romulus*, dans le premier volume.

2 Φερετρεύειν, porter sur un brancard, dont la racine est φέρω; mots qui ont leur analogues dans le latin : *fero, feretrum*. Cette étymologie est la vraie.

3 C'est Romulus divinisé.

ral sur le général ennemi. Mais en voilà assez sur ce sujet.

Les Romains furent si joyeux de cette victoire, et de l'heureuse issue de la guerre, qu'ils envoyèrent à Delphes, pour Apollon Pythien, comme monument de leur reconnaissance, une coupe d'or du poids de cent livres. Ce n'est pas tout : ils partagèrent largement le butin avec les villes qui leur avaient fourni des troupes, et ils en envoyèrent même une grande part à Hiéron, roi de Syracuse, leur allié et leur ami.

Lorsqu'Annibal envahit l'Italie[1], Marcellus fut envoyé en Sicile avec une flotte. Mais ensuite survint le désastre de Cannes[2]. Une foule immense de Romains périrent dans cette journée; et il n'en réchappa qu'un petit nombre, qui s'enfuirent à Canusium[3]. On se figurait qu'Annibal, ayant détruit l'élite des forces de Rome, marcherait droit sur cette ville. C'est pourquoi Marcellus détacha d'abord de son armée de mer quinze cents hommes, pour la garde et la défense de Rome. Puis sur un décret du sénat, il passa à Canusium; et, prenant les troupes qui s'y étaient ralliées, il les fit sortir des retranchements, pour ne pas laisser la campagne libre à l'ennemi. Les capitaines et les principaux personnages de Rome étaient morts dans les combats. Restait toutefois Fabius Maximus. C'était le plus considéré, celui qui inspirait le plus de confiance à cause de la sagesse de son jugement; mais on le trouvait trop opiniâtrément obstiné à chercher les moyens de ne point éprouver de revers : on lui reprochait de manquer d'activité, et d'audace dans l'exécution. Persuadés qu'il avait en lui tout ce qu'il fallait pour la défense, mais non pour battre à son tour l'ennemi, les Romains recoururent à Marcellus; et ils mélangèrent les qualités de ces deux hommes, en alliant la confiance et l'activité entre-

[1] En l'an 218 avant J.-C.

[2] En l'an 216 avant J.-C.

[3] Ville de l'Apulie, aujourd'hui Canosa.

prenante de l'un avec la grande circonspection et la prévoyance de l'autre. Tantôt on les nomma consuls ensemble; tantôt on les employa avec le titre, l'un de consul, l'autre de proconsul, tour à tour. Posidonius rapporte que l'on appelait Fabius le Bouclier, et Marcellus l'Épée. « Je crains Fabius, disait Annibal lui-même, comme mon pédagogue, et Marcellus comme mon adversaire. » En effet, le premier l'empêchait de faire du mal, et le second lui en faisait.

Les troupes d'Annibal s'abandonnèrent à la confiance que leur inspirait la victoire : la discipline se relâchait; les soldats s'éloignaient du camp, et ils couraient par la campagne. Marcellus massacrait tous ceux qu'il trouvait ainsi isolés, et il diminuait peu à peu les forces de son ennemi. Puis, s'étant porté au secours de Naples et de Nola[1], il affermit les Napolitains dans leurs sentiments de fidélité pour les Romains; mais, en entrant dans Nola, il y trouva tout en révolution : le peuple se prononçait pour Annibal, et le sénat de la ville ne pouvait le maîtriser et le ramener au devoir. Il y avait un homme distingué par sa naissance, illustre par sa valeur, et qui tenait le premier rang parmi ses concitoyens : son nom était Bandius. A la journée de Cannes, il avait combattu avec un courage extraordinaire, et tué de sa main plusieurs Carthaginois; même on l'avait retrouvé, le corps couvert de blessures, au milieu des morts. Annibal, admirant sa vaillance, le laissa aller sans rançon, lui donna même des présents, et le fit son ami et son hôte. Bandius, de son côté, pour lui témoigner sa reconnaissance, se montra le plus ardent à soutenir ses intérêts : il appuyait le peuple de son autorité, et il le poussait à la défection. Marcellus se serait fait un crime de mettre à mort un homme aussi recommandable, qui avait partagé la fortune des plus grands combats livrés par les

[1] Ville de la Campanie, à quelque distance de Capoue, et nommée encore aujourd'hui Nola.

Romains; et, outre qu'il était naturellement humain, il comptait gagner, par la courtoisie, un homme ami des honneurs.

Bandius vint un jour le saluer. Marcellus lui demanda qui il était, quoiqu'il le connût depuis longtemps; mais ce n'était qu'un moyen d'entrer avec lui en conversation. « Je suis Lucius Bandius, » répondit cet homme. Alors Marcellus, comme rempli de joie et de surprise : « Hé quoi! serais-tu ce Bandius dont on parle tant à Rome, qui a si bien combattu à Cannes; le seul qui n'abandonna point le consul Paul Émile, mais qui lui fit un rempart de son corps, et qui reçut la plupart des coups portés à son chef! — Oui, » dit Bandius; et, comme il lui montrait les cicatrices de ses blessures, Marcellus reprit : « Quoi! tu portes sur ton corps de telles preuves de ton amitié pour nous, et tu n'es pas venu sur-le-champ! Crois-tu que nous soyons hors d'état de récompenser dans nos amis la vaillance, quand nous l'honorons même dans des ennemis? » Après lui avoir adressé un compliment, il lui présenta la main, et il lui fit don d'un cheval de bataille, et de cinq cents drachmes d'argent[1].

Depuis ce moment, Bandius fut toujours dévoué à la personne de Marcellus, toujours prêt à combattre à ses côtés, ardent à dénoncer et à poursuivre ceux du parti contraire. Ils étaient nombreux; et ils avaient formé le complot de piller les bagages des Romains, lorsque ceux-ci feraient une sortie contre l'ennemi. C'est pourquoi Marcellus rangea ses troupes à l'intérieur de la ville, près des portes, et y fit arrêter ses bagages; et défense fut faite aux habitants de Nola de s'approcher des murailles. Annibal, voyant les remparts sans défenseurs, laissa débander ses soldats, en approchant des murs; car il croyait la ville sens dessus dessous. Dans ce mo-

[1] Environ quatre cent cinquante francs de notre monnaie.

ment, Marcellus fit ouvrir la porte près de laquelle il était; et, s'élançant à la tête de l'élite de sa cavalerie, il tomba sur l'ennemi, et le chargea de front. Un instant après, une autre porte s'ouvrit; et l'infanterie en sortit au pas de course, et en poussant des cris. Tandis qu'Annibal partageait ses soldats pour repousser cette nouvelle attaque, on ouvrit une troisième porte; et le reste des Romains en sortit en courant. Ils enfoncent de tous côtés l'ennemi, épouvanté d'une attaque aussi imprévue, et qui avait déjà de la peine à soutenir la première charge, quand la seconde était survenue. Ce fut la première affaire où les soldats d'Annibal cédèrent aux Romains : ils regagnèrent leur camp, ayant eu beaucoup d'hommes tués et blessés. On porte à plus de cinq mille le nombre de leurs morts; et les Romains n'en eurent pas plus de cinq cents. Cependant Tite Live n'affirme pas que la défaite des ennemis ait été si considérable, ni qu'ils aient perdu tant de monde[1] : il dit du moins que Marcellus en retira beaucoup de gloire, et que les Romains se sentirent relevés de leurs désastres, et qu'ils conçurent, à la suite de cette journée, une confiance étonnante : l'ennemi qu'ils combattaient n'était donc plus irrésistible; il n'était donc pas invincible; il pouvait donc, lui aussi, éprouver des revers.

C'est pourquoi, un des consuls étant mort, le peuple appelait, pour le remplacer, Marcellus absent; et, malgré les magistrats, on fit différer l'élection, jusqu'à ce que Marcellus fût arrivé du camp. Il fut élu consul à l'unanimité des suffrages; mais, un coup de tonnerre s'étant fait entendre, les prêtres regardèrent ce signe comme de mauvais présage : cependant ils n'osèrent, par crainte du peuple, s'opposer ouvertement à l'élection. Mais Marcellus se démit lui-même de sa charge. Cela ne l'exempta pas, néanmoins, du service militaire : déclaré procon-

1 Tite Live, XXIII, 16, porte à deux mille huit cents environ le nombre des Carthaginois morts dans la bataille.

sul, il retourna au camp devant Nola. De là il faisait des courses sur les pays qui s'étaient déclarés pour le Carthaginois. Celui-ci accourut rapidement au secours de ses alliés, et il offrit la bataille à Marcellus, qui se garda bien de l'accepter. Mais, quand Marcellus vit qu'Annibal avait détaché la plus grande partie de ses troupes pour fourrager, et qu'il ne s'attendait plus à combattre, alors il sortit avec son armée. Il avait fait distribuer aux fantassins de ces longues javelines dont on se sert dans les batailles navales, et il leur avait appris à en viser et frapper de loin l'ennemi : les Carthaginois, au contraire, ne s'entendaient pas à lancer le javelot, et ils ne savaient combattre que de près, avec de courtes épées. Ce fut là, je crois, la cause de leur défaite dans ce combat. Ils tournèrent le dos aux Romains, et ils furent mis en pleine déroute, laissant sur le champ de bataille cinq mille morts, quatre éléphants tués, et deux pris vivants. Le résultat le plus important de cette affaire fut que, trois jours après, un corps de plus de trois cents cavaliers, espagnols et numides mêlés, passa dans le camp de Marcellus. C'était la première fois que pareille chose arrivait à Annibal. Son armée était composée de barbares de diverses nations et de mœurs différentes; et pourtant il avait pu, durant si longtemps, les maintenir dans un accord parfait! Quant à ces trois cents hommes, ils restèrent toujours fidèles à Marcellus, et aux généraux qui lui succédèrent.

Marcellus, nommé consul pour la troisième fois, fit voile vers la Sicile. Car les succès militaires d'Annibal avaient ranimé chez les Carthaginois le désir de reconquérir cette île; et d'ailleurs Syracuse était agitée de troubles continuels, depuis la mort du tyran Hiéronymus[1] : circonstance qui y avait fait envoyer une armée romaine, sous la conduite du préteur Appius. Quand

[1] Hiéronymus, fils de Gélon et petit-fils d'Hiéron, avait été tué par ses propres sujets.

Marcellus arriva pour prendre le commandement de cette armée, une foule de Romains vinrent se jeter à ses pieds. Voici quelle était leur triste position. Entre les hommes qui s'étaient trouvés en bataille contre Annibal dans les plaines de Cannes, il y en avait qui lui avaient échappé par la fuite, et d'autres qui avaient été faits prisonniers; et le nombre en était si grand, qu'il semblait que Rome ne dût plus avoir assez de troupes pour garder ses propres remparts. Il y avait toutefois, chez les Romains, tant de confiance en eux-mêmes, et une telle grandeur d'âme, qu'Annibal ayant offert de rendre les prisonniers pour une faible rançon, ils n'acceptèrent point la proposition : ils la rejetèrent en assemblée générale, déclarant que peu leur importait qu'il tuât les uns, et qu'il vendît les autres hors de l'Italie. Ceux qui avaient échappé par la fuite, on les fit passer tous sans distinction en Sicile, avec défense de remettre le pied en Italie, tant qu'on serait en guerre avec Annibal. Ces hommes, aussitôt que Marcellus arriva, accoururent à lui, en foule; et, se jetant à ses pieds, le priant de leur donner rang dans un corps qui ne fût point noté d'infamie, ils criaient, ils pleuraient, ils juraient de prouver par leurs actions que leur fuite à Cannes n'avait été qu'un effet du manque de bonheur et non de courage. Marcellus eut pitié d'eux; et il demanda au sénat l'autorisation de remplir à mesure, avec ces hommes, les vides qui se feraient dans ses cadres. Après une longue discussion, le sénat décréta que Rome n'avait nul besoin, pour les affaires de la république, d'hommes déshonorés par leur lâcheté; et que, si Marcellus voulait néanmoins les employer, ils ne pourraient obtenir de leur chef aucune des couronnes ou des récompenses décernées, suivant la coutume, au courage. Cette résolution contraria Marcellus; et, lorsqu'il revint à Rome après la guerre de Sicile, il se plaignit de ce qu'en retour de tant et de si grands services par lui rendus, le sénat ne lui avait pas

accordé le pouvoir de corriger les torts de la Fortune envers un si grand nombre de citoyens.

Pendant son séjour en Sicile, et peu de temps après son arrivée, il eut à se plaindre d'Hippocratès, général des Syracusains. Celui-ci, pour faire plaisir aux Carthaginois et pour acquérir la tyrannie, avait massacré une foule de Romains, non loin de Léontium. Marcellus prit de force la ville des Léontins. Il ne fit aucun mal aux habitants; mais il fit battre de verges et mettre à mort tous les transfuges. Cependant Hippocratès, dès l'abord, fit courir à Syracuse le bruit que Marcellus était à Léontium, égorgeant toute la jeunesse; puis, tandis que les Syracusains étaient troublés de cette nouvelle, il tomba tout à coup au milieu d'eux, et il se rendit maître de la ville. Marcellus, à la tête de toutes ses forces, marcha sur Syracuse, assit son camp dans le voisinage, et envoya des députés pour faire connaître ce qui s'était passé à Léontium. Mesure inutile; car les Syracusains ne crurent point ses envoyés, dominés qu'ils étaient par Hippocratès.

Alors Marcellus fit ses approches, en même temps par terre et par mer. L'armée de terre était sous les ordres d'Appius; et lui-même s'avançait à la tête de soixante galères à cinq rangs de rames, garnies de traits et d'armes de toute espèce; enfin huit vaisseaux attachés ensemble formaient un vaste pont, sur lequel s'élevait une machine propre à battre les murailles. C'est ainsi qu'il voguait vers la ville, se confiant dans la grandeur et la puissance de ses préparatifs, et aussi dans sa réputation. Tout cela cependant, Archimède n'en tenait nul compte : aussi bien n'était-ce rien, en comparaison des machines d'Archimède. Ce n'est point qu'il les donnât lui-même pour des inventions d'une grande valeur : il les regardait, pour la plupart, comme jeux de géométrie, et qu'il n'avait exécutés que pour céder aux honorables instances du roi Hiéron. Hiéron avait engagé Archimède à détourner un instant, des choses intelligibles vers les

corporelles, l'essor de son âme, et de rendre ses raisonnements sensibles au vulgaire, en les mêlant, comme il lui plairait, d'applications usuelles.

Cette mécanique si fameuse et si vantée, Eudoxus et Archytas [1] en sont les inventeurs : ils voulaient orner la géométrie d'une certaine grâce, et appuyer, sur des exemples sensibles et matériels, des problèmes qu'il était difficile de résoudre par le raisonnement et la démonstration scientifique. Ainsi, pour le problème de deux moyennes proportionnelles, à la solution duquel le raisonnement ne suffit point seul, et qui est pourtant le principe nécessaire de beaucoup de figures, ils ont recouru tous deux à des moyens mécaniques, et ils ont composé certains mésographes [2], à l'aide de lignes courbes et de sections coniques. Mais bientôt Platon, indigné, leur reprocha vivement de corrompre la géométrie, et de lui enlever sa dignité, en la faisant passer, comme une esclave fugitive, de l'étude des choses incorporelles et intelligibles à celle des objets qui tombent sous les sens, et en employant, outre le raisonnement, des corps longuement et servilement façonnés par le travail de la main. C'est ainsi que la mécanique déchue fut séparée de la géométrie; et, longtemps méprisée par la philosophie, elle devint un des arts militaires.

Or, un jour, Archimède écrivait au roi Hiéron, dont il était le parent et l'ami, qu'avec une force donnée, il est possible de remuer un poids donné. Emporté, comme on dit, par la chaleur et par la force de la démonstration, il ajouta que, s'il avait une autre terre, il remuerait celle-ci, après être passé dans l'autre. Hiéron, étonné, le pria de mettre le problème en pratique, et de lui montrer quelque grande masse remuée par une petite force. Archimède choisit un des vaisseaux de transports du roi, un

[1] Deux philosophes et mathématiciens, l'un de Cnide, l'autre de Tarente, tous deux contemporains de Platon.

[2] C'est-à-dire des instruments avec lesquels on dessine des moyennes.

vaisseau à trois voiles, et il le fit amener à terre à grand'-peine et à force de bras; puis il y fit monter beaucoup de monde, et mettre la charge ordinaire. Cependant lui-même s'assit à quelque distance; et de là, sans effort, il mit en mouvement avec la main tout doucement l'extrémité d'une machine à cordes et à poulies, et il tira à lui le vaisseau, comme s'il eût glissé sans secousse sur la surface unie de la mer. Le roi, émerveillé à cette vue, et comprenant la puissance de l'art, engagea Archimède à lui préparer des machines propres à toute espèce de siéges, soit pour la défense, soit pour l'attaque. Toutefois Hiéron ne s'en servit pas, puisqu'il passa la plus grande partie de sa vie sans guerre et dans les pompes de la paix; mais, en ces circonstances, ces préparatifs se trouvèrent faits fort à propos pour les Syracusains, qui, outre les machines préparées, avaient encore l'inventeur des machines.

A la double attaque des Romains, Syracuse, frappée de stupeur, demeura muette d'épouvante : elle n'avait rien à opposer à tant de forces, à une aussi puissante armée. Mais Archimède fit agir ses machines. Aussitôt l'armée de terre fut assaillie d'une grêle de traits de toute espèce, de pierres énormes lancées avec une impétuosité, une roideur incroyables : nul ne pouvait résister à leur choc; elles renversaient tous ceux qui en étaient atteints, et elles portaient le désordre dans les rangs. Quant à la flotte, tantôt c'étaient des poutres qui apparaissaient tout à coup du haut des murailles, et qui s'abaissaient sur les vaisseaux, pesant d'en haut par l'impulsion qui leur était donnée et par leur propre poids, et les coulant à fond; tantôt c'étaient des mains de fer ou des becs de grue, qui les enlevaient, et qui, les tenant tout droits, la proue en haut et la poupe en bas, les plongeaient dans les flots; ou bien, par un mouvement de réaction, les vaisseaux tournaient sur eux-mêmes, et ils se brisaient ensuite contre les écueils et les pointes

des rochers qui bordaient le pied des murs; et la plupart de ceux qui les montaient périssaient broyés du même coup. A chaque instant, on voyait quelque vaisseau ainsi enlevé, planant au-dessus de la mer : spectacle à faire frémir! Il était là, suspendu, tournoyant de côté et d'autre; et les hommes roulaient, précipités du pont, et lancés violemment comme d'une fronde : vide alors, le navire heurtait contre les murailles, ou bien il s'en allait coulant dans les flots, quand le crochet lâchait prise. La machine que Marcellus faisait avancer sur son grand pont s'appelait sambuque, à cause de sa ressemblance avec l'instrument de musique de ce nom [1]. Comme elle venait vers le mur, et qu'elle en était encore loin, Archimède lança contre elle une pierre du poids de dix talents [2], puis aussitôt après une deuxième, puis une troisième : plusieurs, en tombant sur la machine avec grand fracas, et avec l'impétuosité de la tempête, en broyèrent la base, et, ébranlant toute la charpente du pont, elles la mirent en pièces. Aussi Marcellus, ne sachant que faire, s'éloigna-t-il promptement avec sa flotte, et donna à l'armée de terre l'ordre de battre en retraite. On tint conseil; et il fut résolu qu'on essayerait encore, pendant la nuit, si l'on pourrait arriver jusqu'aux murailles. Les cordages employés par Archimède avaient tant de force, qu'ils lanceraient, pensait-on, les traits par-dessus leur tête; et, de près, on en serait parfaitement à l'abri, les traits n'ayant plus alors leur portée. Mais il paraît qu'Archimède avait, de longue main, pris ses mesures même contre cet inconvénient : il avait disposé des machines dont la portée était proportionnée à toutes les distances, et des traits courts, dont les décharges se succédaient presque sans interruption; il avait percé la muraille de trous nombreux, fort rapprochés les uns des autres, et garnis de

[1] La sambuque avait à peu près la forme de la harpe moderne.
[2] Environ 300 kilogrammes.

scorpions d'une force médiocre, mais propres à frapper de près, et invisibles à l'ennemi [1].

Arrivé auprès de la muraille, les Romains se croyaient à couvert; mais, là encore, ils se trouvèrent en butte à mille traits, à mille coups : des pierres leur tombaient d'en haut sur la tête, et tous les points de la muraille lançaient des traits contre eux. Ils se retirèrent donc; mais, lorsqu'ils furent de nouveau à une portée plus grande, d'autres traits volèrent, et les assaillirent dans leur retraite : ils perdaient beaucoup de monde; leurs vaisseaux s'entre-choquaient avec violence; et il leur était impossible de faire de leur côté aucun mal à l'ennemi. Archimède avait disposé la plupart de ses machines derrière les murs; c'était une main invisible qui faisait pleuvoir mille maux sur les Romains : on eût dit un combat contre les dieux.

Cependant Marcellus échappa au danger; et, raillant ses ouvriers et ses ingénieurs : « Ne cesserons-nous donc point, dit-il, de guerroyer contre ce géomètre Briarée, qui prend nos vaisseaux pour des coupes à puiser de l'eau de mer; qui soufflette outrageusement et abat la sambuque, et qui surpasse ces géants mythologiques aux cent bras, en lançant contre nous tant de traits à la fois ? » En effet, toute la population de Syracuse était le corps, et Archimède seul l'âme qui faisait jouer et mouvoir toutes les machines : toutes les autres armes se reposaient; et les siennes seules étaient employées, et pour l'attaque et pour la défense. Enfin, telle était devenue la crainte des Romains, que, s'ils voyaient s'allonger au-dessus des murs le moindre bout de corde ou de poutre, ils tournaient le dos, et ils se mettaient à fuir en criant : « C'est encore quelque machine qu'Archimède pousse contre nous! » Ce que voyant, Marcellus renonça à tous

[1] Tout ce passage est fort corrompu dans le texte, et il ne peut s'entendre, comme l'a remarqué Dacier, qu'en recourant à Polybe, que Plutarque a voulu évidemment copier à cet endroit.

les combats, à tous les assauts, et résolut d'attendre du temps l'issue du siége.

Telle était la grandeur d'âme d'Archimède, la profondeur de son génie, le trésor inépuisable de sa science, qu'il ne voulut laisser aucun écrit sur les choses qui ont fait sa célébrité, et qui l'ont fait regarder comme doué d'une intelligence surhumaine et presque divine. La construction des machines, tout l'art qui sert aux besoins de la vie, n'étaient pour lui que choses sans noblesse et vils métiers. Il mit toute son ambition à l'étude des objets dont la beauté et l'excellence ne sont mêlées d'aucune nécessité, et avec lesquels on ne peut en comparer nul autre : sciences où la démonstration dispute de prix avec le sujet; celui-ci fournissant la grandeur et la beauté, celle-là l'exactitude et la puissance qui opère les merveilles. Il n'est pas possible de trouver, dans la géométrie, des propositions plus difficiles, exposées suivant des principes plus simples et plus clairs, que celles qu'a traitées Archimède. C'est ce que l'on attribue à la facilité naturelle de son esprit; mais d'autres pensent que tout ce qui a cet air d'aisance et de facilité lui a coûté beaucoup de travail et d'efforts. Une démonstration que l'on aurait cherchée sans la trouver, à mesure qu'on l'apprend dans ses écrits on se persuade qu'on l'aurait soi-même trouvée : tant il conduit à l'évidence par une route unie et rapide! Il n'y a donc point de motif pour ne pas croire à ce qu'on a écrit de lui, qu'il vivait enchanté par une sorte de sirène domestique, son inséparable compagne, oubliant le boire et le manger, et négligeant le soin de son corps. Souvent, entraîné malgré lui au bain et dans l'étuve, il traçait, sur la cendre du foyer, des figures de géométrie; et, sur ses membres frottés d'huile, il tirait des lignes avec son doigt, sans cesse maîtrisé par une passion puissante, et en véritable possédé des Muses. Auteur de belles et nombreuses inventions, on dit qu'il pria ses amis et ses parents de

placer sur son tombeau, après sa mort, un cylindre renfermant une sphère, et, pour inscription, le rapport du solide contenant au solide contenu[1]. Voilà quel était Archimède; et c'est ainsi qu'il conserva invincibles, autant qu'il dépendait de lui, et lui-même et sa ville.

Pendant que durait le siége, Marcellus s'empara de Mégare[2], une des plus anciennes villes de la Sicile; puis il enleva le camp d'Hippocratès, près d'Aciles[3], et lui tua plus de huit mille hommes, en tombant sur eux tandis qu'ils élevaient leurs retranchements. Il courut presque toute la Sicile, détacha plusieurs villes du parti des Carthaginois, et vainquit tous ceux qui osèrent lutter contre lui en bataille rangée. Quelque temps après, il fit prisonnier un Spartiate nommé Damippus, qui sortait du port de Syracuse. Les Syracusains le prièrent de leur rendre cet homme pour une rançon; et il y eut, à ce sujet, des négociations et des entrevues, pendant lesquelles il remarqua une tour mal gardée, où il lui serait facile de jeter secrètement quelques soldats par le mur voisin, qu'il était aisé d'escalader. A force de revenir au même endroit pour traiter la négociation, il estima au juste la hauteur du mur, fit préparer des échelles, et, profitant d'une fête que les Syracusains célébraient en l'honneur de Diane en se livrant à la bonne chère et aux divertissements, il occupa la tour sans qu'ils s'en aperçussent; et même il garnit de gens en armes la muraille, tout à l'entour, avant que le jour eût paru, et il enfonça les Hexapyles[4]. Au moment où les Syracusains commençaient à s'apercevoir de ce qui se passait, et à se

[1] C'est à cette marque que Cicéron, cent trente-sept ans plus tard, reconnut le tombeau d'Archimède, perdu sous des épines et des ronces, et tout rongé par le temps. Les Syracusains d'alors ignoraient même l'existence de ce monument, et ils niaient qu'Archimède eût été enseveli chez eux.

[2] Anciennement Hybla, sur la côte orientale de la Sicile, à quelques lieues au nord de Syracuse.

[3] Autrement Acrilles, dans l'intérieur des terres.

[4] Ce mot signifie *les six portes* : c'était une des portes de la ville, qui avait probablement trois passages et six battants.

troubler, à se mettre en mouvement, les trompettes sonnèrent de tous les côtés à la fois; et l'épouvante fut si grande, qu'ils se mirent à fuir çà et là, persuadés que l'ennemi était maître de toutes les positions. Il en restait cependant une encore, la plus forte, la plus belle et la plus grande : c'était l'Achradine[1], bien plus fortifiée que la ville extérieure, qui était divisée en deux parties, appelées, l'une Néapolis, et l'autre Tyché.

Maître aussi de ces positions, au point du jour Marcellus descendit par les Hexapyles, entouré de ses officiers, qui le félicitaient. Pour lui, on dit qu'en regardant de ce point élevé, et en considérant la grandeur et la beauté de la ville, il versa des larmes, et il s'affligea de ce qui allait arriver; car il se représentait ce qu'elle était, et combien elle aurait, dans un moment, changé de forme et d'aspect, emportée pièce à pièce par son armée. Les soldats demandaient à s'enrichir par le pillage; et pas un officier n'osait s'y opposer : plusieurs même voulaient que la ville fût brûlée et rasée. Mais c'était une proposition dont Marcellus ne voulut nullement entendre parler; et on eut très-grand'peine à lui arracher la permission de s'emparer des trésors et des esclaves : il défendit expressément de toucher aux personnes libres, ni de tuer, de déshonorer, de réduire en esclavage aucun des Syracusains. Malgré cette modération, il lui semblait encore que le sort de cette ville était digne de pitié; et, au milieu de la joie vive qu'il éprouvait, il laissait voir sa compassion et sa douleur, à la pensée que, dans un instant, tout cet éclat et tout ce bonheur seraient évanouis. Il ne s'y fit pas moins de butin, à ce qu'on prétend, que dans la suite à Carthage. Bientôt la trahison eut livré aux Romains les autres quartiers de la ville; et tout y fut abandonné au pillage, excepté l'argent du roi, qu'on porta dans le trésor de Rome.

[1] Pour la topographie de Syracuse, voyez la *Vie de Timoléon*.

Mais ce qui affligea le plus Marcellus, ce fut la mort d'Archimède. Archimède était seul, occupé à réfléchir sur une figure de géométrie, les yeux et la pensée tout entiers à cette méditation, et ne s'apercevant ni du bruit des Romains, qui couraient par la ville, ni de la prise de Syracuse. Tout à coup, un soldat se présente, et lui ordonna de le suivre devant Marcellus. Archimède voulut résoudre auparavant le problème, et en établir la démonstration; mais le soldat en colère tira son épée, et le tua. D'autres disent que le Romain arriva tout droit sur lui l'épée nue, pour le tuer; qu'Archimède le pria, le conjura d'attendre un instant, pour qu'il ne laissât point son problème inachevé et sans démonstration, mais que le soldat, ne se souciant point de problème, l'égorgea. Il y a un troisième récit. Archimède portait à Marcellus des instruments de mathématiques, comme cadrans solaires, sphères, angles pour mesurer à l'œil la grandeur du soleil : des soldats le rencontrèrent; et, se figurant que c'était de l'or qu'il portait dans sa caisse, ils le tuèrent. Quoi qu'il en soit, tout le monde s'accorde à dire que Marcellus en fut vivement affligé; qu'il repoussa, comme sacrilége, le meurtrier d'Archimède, et qu'il fit chercher et traita honorablement les parents de la victime.

Les nations étrangères savaient que les Romains étaient habiles dans la guerre et redoutables dans les combats; mais la douceur, l'humanité, la vertu politique, les Romains n'en avaient encore donné aucun exemple. Marcellus, le premier, sembla prouver aux Grecs qu'il y avait plus d'équité chez les Romains que chez eux. Dans sa conduite à l'égard de tous ceux qui eurent à traiter avec lui, à l'égard de tant de villes et de particuliers, il mit une extrême bienveillance; et, si à Enna [1], à Syracuse, il se fit quelque chose de rigoureux, ceux même

[1] Ville du centre de la Sicile, située au sommet d'un rocher escarpe.

qui l'ont éprouvé, plus que ceux qui l'ont exécuté, paraissent en avoir été la cause. Nous ne citerons qu'un fait entre plusieurs.

Il y a, en Sicile, une ville nommée Engyium [1] : elle n'est pas grande; mais elle est fort ancienne, et célèbre à cause de l'apparition des déesses qu'on appelle les Mères [2]. On attribue aux Crétois la fondation du temple; et l'on y montrait des lances et des casques d'airain, ceux-ci portant le nom de Mérion, et les lances celui d'Ulysse : c'étaient des offrandes faites par ces guerriers aux déesses. Cette ville avait pris chaudement parti pour les Carthaginois; mais Nicias, un des principaux citoyens, conseillait de revenir aux Romains : il exprimait librement et ouvertement sa pensée dans les assemblées, et il prouvait que l'opinion de ses adversaires était contraire aux intérêts de la ville. Ceux-ci, qui craignaient son crédit et sa réputation, formèrent le projet de l'enlever, et de le livrer aux Carthaginois. Nicias, ayant eu vent de ce projet, et remarquant qu'on l'épiait secrètement, se mit à répandre dans le public des bruits peu convenables sur les Mères, et à faire bien des choses opposées à la croyance reçue de l'apparition de ces déesses, comme s'il n'y ajoutait pas foi lui-même, et qu'il méprisât cette croyance. Ses ennemis en furent bien aises; car il leur fournissait par là l'excuse la plus grande de ce qu'ils lui voulaient faire souffrir. Le jour qu'ils devaient se saisir de lui, il arriva qu'on tint une assemblée de citoyens. Nicias haranguait le peuple et discutait une opinion; tout à coup il s'arrêta, et il se laissa tomber contre terre : la surprise fut grande, comme on peut penser; et il se fit un silence profond. Un moment après, il releva la tête, regarda autour de lui, parlant d'une voix tremblante et sourde, puis haussant peu à peu le ton, et poussant des cris aigus. Lors-

1 Sur le mont Héréen, près de la source du fleuve Himère.

2 Cybèle, Junon et Cérès.

qu'il vit tout l'auditoire frissonnant et muet, alors il jeta son manteau, il déchira sa tunique; et, s'élançant ainsi à demi-nu, il courut vers la porte du théâtre, en criant qu'il était poursuivi par les Mères. Personne n'ose le toucher, ni se placer devant lui : saisis d'une crainte religieuse, tous s'écartent, pour le laisser passer; et il s'échappe ainsi en courant jusqu'aux portes de la ville, sans une parole, sans un geste, qui ne fût d'un possédé ou d'un furieux. Sa femme, qui connaissait son plan, agit de concert avec lui : elle prit ses enfants, et d'abord vint se prosterner suppliante avec eux, devant le temple des déesses; puis, comme pour chercher son mari égaré par les champs, elle s'en alla sans que personne l'en empêchât, et elle sortit en sûreté de la ville. Voilà comment ils se sauvèrent; et ils se réfugièrent à Syracuse, auprès de Marcellus.

Marcellus partit dans l'intention de châtier, disait-il, les habitants d'Engyium, dont l'insolence n'avait rien respecté, et il les fit tous charger de chaînes. Mais Nicias se présenta à lui en versant des larmes, lui prit les mains et les genoux, et lui demanda grâce pour tous ses concitoyens, en commençant par ses ennemis. Le courroux de Marcellus tomba : il les laissa aller tous, ne fit aucun tort à la ville, et donna à Nicias une grande étendue de terrain et de nombreux présents. Tel est le récit du philosophe Posidonius.

Marcellus fut rappelé par les Romains, pour la guerre qu'ils avaient à soutenir dans leur pays et sur leur territoire. Il s'en retourna, emportant de Syracuse presque tout ce qu'il y avait de plus beau en tableaux et en statues, afin d'en relever l'éclat de son triomphe, et d'en faire l'ornement de la ville. Jusqu'alors Rome ne possédait ni ne connaissait rien de ces somptuosités et de ces élégances : on n'y voyait pas ces ornements gracieux, ces chefs-d'œuvre de l'art, ces séductions de bon goût. Remplie de dépouilles barbares et ensanglantées, elle se

couronnait de trophées, et des monuments de ses triomphes : spectacles sans agrément, toujours terribles, et qui n'étaient pas faits pour des yeux craintifs et délicats. Épaminondas appelait la Béotie l'orchestre de Mars; Xénophon appelait Éphèse l'arsenal de la guerre : on pourrait dire de Rome, suivant l'expression de Pindare[1], que c'était le temple du terrible dieu de la guerre. Aussi Marcellus fut-il le favori du peuple, parce qu'il avait paré Rome des merveilles qui respiraient les grâces grecques, et qui charmaient les yeux par leur variété. Mais Fabius Maximus avait pour lui le suffrage des vieillards. Après avoir prix Tarente, Fabius ne déplaça, n'emporta aucun objet de cette espèce. Il avait bien enlevé tous les trésors et toutes les richesses des habitants; mais il leur avait laissé leurs statues, en disant ce mot depuis si célèbre : « Laissons aux Tarentins leurs dieux irrités. » On reprochait à Marcellus d'avoir fait de Rome un objet de haine, en traînant triomphalement, à travers les rues, non-seulement des hommes captifs, mais des dieux même; et ensuite d'avoir corrompu le peuple, accoutumé à faire la guerre et à labourer les champs, ignorant des délices et de la mollesse, et, comme l'Hercule d'Euripide,

> Inhabile aux choses mauvaises, mais excellent pour les plus grandes entreprises[2];

et d'en avoir fait un peuple d'oisifs et de babillards, se piquant de bon ton, parlant arts et artistes, et perdant ainsi la plus grande partie de la journée. Cependant il s'en glorifiait, même auprès des Grecs. « Les Romains, disait-il, ne connaissaient point les merveilleux chefs-d'œuvre de la Grèce; et c'est moi qui ai accoutumé les Romains à les estimer et à les admirer. »

[1] C'est à Syracuse que Pindare applique cette expression, au commencement de la deuxième Pythique.

[2] Fragment de *Lycimnius*, tragédie perdue.

Les ennemis de Marcellus s'opposèrent à ce qu'il triomphât. Lui-même il céda, sachant bien qu'il avait laissé quelque chose à faire en Sicile, et qu'un troisième triomphe[1] exciterait l'envie : il consentit donc à célébrer le grand triomphe sur le mont Albain, et à ne rentrer dans Rome qu'avec les cérémonies du petit triomphe, que les Grecs appellent évan, et les Romains ovation. Le triomphateur ne s'avance pas monté sur un quadrige, couronné de laurier, au son de la trompette, mais à pied, en sandales, accompagné d'une troupe de joueurs de flûte, et couronné de myrte : spectacle qui n'a rien de guerrier, e plus agréable à la vue que terrible. C'est là une bien grande preuve, selon moi, que les anciens avaient distingué ces deux triomphes moins pour la grandeur des actions, que pour la manière dont on les avait accomplies. Si un général avait vaincu l'ennemi en bataille rangée, et avec un grand carnage, alors il rentrait, ce semble, entouré de cette pompe martiale et terrible, suivi de ses soldats portant sur leurs têtes et sur leurs armes des couronnes de laurier, comme c'était la coutume dans la purification des camps. Mais le général qui n'avait pas eu besoin d'employer la force des armes, et qui, par des conférences, par la persuasion, par son éloquence, avait conduit les affaires à une heureuse fin, la loi lui accordait, à celui-là, une pompe toute pacifique et joyeuse, et qui était comme une fête générale. Car la flûte est l'instrument de la paix, et le myrte l'arbuste de Vénus, la déesse qui redoute le plus la violence et la guerre.

Le nom d'ovation, donné à ce genre de triomphe, ne vient point, comme plusieurs le pensent, des cris que l'on y poussait, puisque, dans l'autre, on faisait entendre

[1] Il y a peut-être une faute à cet endroit dans le texte. On ne voit pas que Marcellus eût triomphé déjà plus d'une fois. Plutarque n'a encore parlé que du triomphe sur les Gaulois; et nulle part on ne trouve aucune mention d'un deuxième triomphe. Mais, comme Plutarque revient une seconde fois à son dire, et qu'il parle plus bas des *trois triomphes* de Marcellus, on est fondé à croire qu'il avait ses raisons pour lui attribuer cette triple gloire.

les mêmes cris et les mêmes chants. Ce sont les Grecs qui ont fait dériver ce nom d'un terme qui leur était familier, persuadés qu'il y avait, dans cette cérémonie, quelque chose qui avait rapport à Bacchus, que nous nommons Évius et Thriambus. Mais ce n'est point là l'exacte vérité. La coutume était que, dans le grand triomphe, les généraux immolassent un bœuf; mais, dans l'autre, ils immolaient une brebis. Or, les Romains appellent une brebis *ovis*; et, par suite, ils ont donné au petit triomphe le nom d'ovation. Nous croyons devoir saisir cette occasion de faire ressortir l'opposition des règles établies pour ces sacrifices par le législateur de Lacédémone et par celui de Rome. A Sparte, à l'expiration de son commandement, un général qui est venu à bout de ses desseins par la ruse ou la persuasion, immole un bœuf; et celui qui a vaincu par les armes, immole un coq. Les Spartiates étaient bien belliqueux; et pourtant ils croyaient plus grand et plus beau pour un homme d'agir par l'éloquence et la raison, que par la force et le courage. Chacun peut, du reste, apprécier à sa manière la valeur de leurs motifs.

Pendant le quatrième consulat de Marcellus, ses ennemis particuliers engagèrent les Syracusains à venir à Rome, à élever la voix contre lui dans le sénat, et à l'accuser de leur avoir fait souffrir des traitements horribles, et contrairement aux traités. Marcellus se trouvait occupé à un sacrifice dans le Capitole, et le sénat était encore assemblé, lorsque les Syracusains survinrent, sollicitant audience et justice. L'autre consul voulait les écarter, indigné qu'on accusât Marcellus absent. Mais Marcellus vint aussitôt qu'il en fut informé; et d'abord il s'assit sur la chaise curule, et il donna audience comme consul. Puis, après avoir expédié d'autres affaires, il quitta son siége, et il alla, comme un simple citoyen, se placer à l'endroit d'où parlent ordinairement les accusés, laissant les Syracusains exposer leurs griefs

contre lui. Leur trouble fut grand, à l'aspect de la dignité et de la confiance de cet homme; et, s'il leur avait paru irrésistible sous les armes, il leur paraissait plus redoutable encore sous la pourpre consulaire, et ils n'osaient soutenir son regard. Cependant, rassurés par les adversaires politiques de Marcellus, ils commencèrent l'accusation, et ils prononcèrent un plaidoyer mêlé de larmes et de gémissements, dont le fond était que, bien qu'amis et alliés de Rome, ils avaient souffert des traitements que les autres généraux épargnaient souvent à des ennemis nés. A cela Marcellus répondit : « Vous n'avez éprouvé, en revanche de tous les maux que vous aviez faits aux Romains, que ce dont il est impossible de garantir des gens vaincus par les armes et pris de vive force; et, si votre ville a été prise de cette manière, c'est parce que vous n'avez voulu entendre ni mon appel ni mes propositions. Car vous ne pouvez alléguer que vous ayez été forcés par vos tyrans de nous faire la guerre : c'est tout exprès pour la faire que vous vous êtes donné des tyrans. »

Après les débats, lorsque les Syracusains sortirent du sénat selon la coutume, Marcellus sortit aussi, et il laissa l'assemblée sous la présidence de son collègue seul : il resta devant la porte de la salle, sans faire paraître ni crainte au sujet du jugement, ni colère contre les Syracusains, et attendant, avec une contenance résignée, avec un air de douceur et de dignité, l'issue du jugement. Toutes les voix recueillies, Marcellus sortit vainqueur de la lutte. Aussitôt que le jugement fut prononcé, les Syracusains tombèrent à ses pieds, le priant avec larmes de ne point s'abandonner à la colère contre ceux qu'il voyait devant lui, et d'avoir pitié de toute une population qui n'avait pas oublié ce qu'elle lui devait, et qui en conserverait toujours un souvenir reconnaissant. Marcellus, attendri, se réconcilia avec eux; et il ne cessa depuis, pendant toute sa vie, de bien traiter leurs

concitoyens. Il leur avait accordé de conserver leur liberté, leurs lois, et tout ce qui leur restait de leurs biens : le sénat confirma tout ce qu'il avait fait. En reconnaissance de ces services, ils lui décernèrent des honneurs extraordinaires, et ils portèrent cette loi : « Lorsqu'en Sicile débarquera Marcellus, ou quelqu'un de ses descendants, les Syracusains se couronneront de fleurs, et ils feront des sacrifices aux dieux. »

Cette affaire à peine terminée, Marcellus se tourna contre Annibal. Depuis la campagne de Cannes, presque tous les consuls et les généraux n'avaient d'autre tactique contre l'ennemi que celle d'éviter les combats : aucun n'osait lui présenter la bataille, ni en venir aux mains avec lui. Marcellus va suivre une route opposée. On s'imaginait que le temps détruirait Annibal : il pense, lui, que cet homme ruinera auparavant l'Italie, et qu'elle deviendra sa proie. « Fabius, disait-il, tient toujours à assurer ses mouvements ; mais Fabius n'applique point au mal le remède convenable : il attend que la guerre s'éteigne avec les forces épuisées de la patrie, comme les médecins faibles qui n'osent pas employer les remèdes énergiques, et qui voient le déclin de la maladie dans ce qui n'est que l'épuisement du malade. » Des villes considérables du Samnium avaient fait défection : il alla d'abord les prendre ; il s'y empara de magasins de vivres et de trésors ; il fit prisonnières les garnisons qu'Annibal y y avait mises, au nombre de trois mille hommes. Peu de temps après, Annibal tua, dans l'Apulie, le proconsul Cnéius Fulvius, avec onze tribuns de légion, et tailla en pièces la plus grande partie de ses troupes. Marcellus écrivit à Rome, pour rassurer les citoyens, qu'il marchait sur ce point, et qu'il allait mettre un terme à la joie d'Annibal. Tite-Live rapporte[1] que la lecture de sa lettre, loin de mettre un terme à la douleur, ajouta à

[1] Au chapitre II, du livre XXVII.

la crainte qu'on éprouvait déjà; car, autant Marcellus était supérieur à Fulvius, autant le danger qu'on allait courir surpassait aux yeux des Romains la perte qu'on venait d'essuyer.

Marcellus, comme il l'avait écrit, se mit aussitôt à la poursuite d'Annibal : il entre en Lucanie, et il le joint campé près de la ville de Numistro[1], sur des hauteurs, dans une position très-forte. Il s'établit dans la plaine; et, le lendemain, il range le premier son armée en bataille. Annibal descendit de ses hauteurs; et on en vint aux mains. L'issue du combat fut incertaine, quoiqu'il eût été rude et sanglant. L'engagement avait commencé dès la troisième heure[2], et il était nuit qu'on s'était à peine séparé. Lorsque la lumière reparut, Marcellus fit sortir ses troupes des retranchements, les rangea en bataille parmi les morts, et provoqua Annibal à un combat décisif. Celui-ci s'étant retiré, il dépouilla les cadavres ennemis, ensevelit ses morts, et se mit de nouveau à le suivre. L'ennemi lui dressait mille embuscades, mais il ne tomba dans aucune; et, dans toutes les escarmouches, il avait l'avantage, ce qui augmentait de plus en plus sa réputation. Aussi, lorsqu'arriva le temps des comices, le sénat aima mieux faire venir de Sicile l'autre consul, que de déplacer Marcellus, ainsi attaché à la poursuite d'Annibal; et, dès que ce consul fut arrivé, on lui ordonna de nommer dictateur Quintus Fulvius. Le dictateur n'est pas élu par le peuple ou par le sénat; mais l'un des consuls ou des préteurs s'avance dans l'assemblée du peuple, et il déclare dictateur qui il lui plaît. C'est de là que celui dont le nom est prononcé s'appelle dictateur, du mot *dicere* qui, chez les Romains, signifie déclarer. Selon d'autres, le dictateur est ainsi nommé parce qu'il n'a point recours aux suffrages qui se donnent en votant ou en levant la main, mais

[1] Cette ville était une bicoque sans importance.
[2] A neuf heures du matin.

qu'il décrète, de sa propre autorité, tout ce que bon lui semble; car les décrets des magistrats, que les Grecs appellent ordonnances, les Romains les appellent édits[1].

Le collègue de Marcellus, venu de Sicile, voulait choisir un autre dictateur; et, pour n'être pas forcé d'agir contre son gré, il s'embarqua de nuit, et il retourna en Sicile. Le peuple avait donc nommé dictateur Quintus Fulvius. Le sénat écrivit à Marcellus, pour l'inviter à ratifier ce choix. Marcellus obéit : il proclama Fulvius, et il confirma le décret du peuple. Lui-même fut déclaré proconsul pour l'année suivante. Il fut ensuite convenu, entre lui et Fabius Maximus, que celui-ci essayerait de reprendre Tarente, et que Marcellus s'attacherait à Annibal, et le harcèlerait sans cesse, pour l'empêcher de secourir la place.

Il marcha alors vers Canusium. Annibal changeait souvent de campement, et évitait de combattre; mais Marcellus lui apparaissait de tous côtés. Enfin, Marcellus le surprend un jour, occupé à se retrancher : aussitôt il court, il escarmouche vivement; et Annibal sort pour le repousser. On en vint aux mains; mais la nuit sépara les combattants. Le lendemain matin, Marcellus se montre encore, à la tête de son armée rangée en bataille. Outré de douleur, Annibal assemble les Carthaginois, et il les conjure de soutenir, dans cette journée, l'honneur de leurs victoires précédentes. « Vous le voyez, leur dit-il; nous ne pouvons respirer, après tant de victoires : vainqueurs, nous n'aurons pas un instant de repos, si nous ne chassons cet homme. » A ces mots, ils s'élancent et ils chargent. Marcellus fit une fausse manœuvre, qui lui fut nuisible : voyant son aile droite près de plier, il fit passer un corps de troupes de la queue sur son front de bataille. Ce mouvement mit du désordre parmi les combattants, donna la victoire à l'ennemi, et

[1] La première étymologie est celle que donne Varron, dans son traité *de la Langue latine;* la seconde est de Denys d'Halicarnasse.

causa la perte de deux mille sept cents Romains. Rentré dans ses retranchements, Marcellus réunit ses soldats, et dit : « Je vois bien des armes et des corps de Romains, mais pas un Romain. » On lui fit des excuses. « Je ne puis pardonner à des vaincus, ajouta-t-il, que quand ils seront redevenus vainqueurs. Nous combattrons encore demain, et il faut que nos concitoyens apprennent notre victoire, plutôt que notre défaite. » Il n'en dit pas davantage, et il ordonna de ne distribuer que de l'orge, au lieu de blé, aux corps qui avaient été battus. Beaucoup avaient été en grand danger, et fort maltraités dans le combat; et cependant il n'y en eut pas un, dit-on, qui ne ressentît les reproches de Marcellus plus vivement que ses propres blessures.

Le lendemain, au point du jour, on exposa la tunique de pourpre, signe ordinaire d'une bataille. Les corps de troupes blâmés par le général demandèrent et obtinrent d'être placés au premier rang : les tribuns de légions firent retirer les autres corps, et les rangèrent à la suite. Annibal, à cette nouvelle : « Par Hercule, s'écria-t-il, comment faire avec un homme qui ne sait supporter ni la bonne ni la mauvaise fortune? Il est le seul qui, vainqueur, ne donne aucun repos à son ennemi, et qui, vaincu, n'en prenne pas lui-même. Nous aurons donc toujours à combattre contre lui, puisque, dans le succès, la confiance, et, dans les revers, la honte, ne font que lui inspirer une nouvelle audace. » Aussitôt après, les deux armées se choquèrent, et l'on combattit avec un avantage égal. Annibal alors donna ordre de placer les éléphants sur la première ligne, et de les conduire aux Romains. Les premiers rangs de ceux-ci reculèrent tout d'abord en désordre; mais un tribun de légion, nommé Flavius, saisissant un étendard, marcha au-devant du premier éléphant, et lui en enfonça la pointe dans le corps. L'animal se retourne, et tombe sur l'éléphant qui suivait : celui-ci rebrousse chemin, et, avec lui, tous les

autres qu'on avait lancés. A cette vue, Marcellus commanda à la cavalerie de charger vigoureusement les ennemis déjà troublés, et d'achever de les culbuter les uns sur les autres. La cavalerie exécuta une charge brillante; et elle chassa et tailla en pièces les Carthaginois jusqu'à leur camp : cependant le plus grand nombre périrent écrasés par les éléphants, qui, blessés mortellement, tombaient sur eux. On dit qu'ils perdirent plus de huit mille hommes. Quant aux Romains, ils n'eurent que trois mille morts; mais presque tous leurs soldats étaient blessés. Cette circonstance permit à Annibal de décamper tranquillement pendant la nuit, et de se retirer loin de Marcellus. Le grand nombre des blessés mettait Marcellus dans l'impossibilité de le poursuivre. Il s'en alla à petites journées en Campanie, et il passa l'été à Sinuesse[1], pour y refaire ses troupes.

Annibal, débarrassé de Marcellus, put alors se servir de son armée, pour ainsi dire affranchie. Il courait sans crainte, brûlant tout, par l'Italie; et de mauvais bruits se répandirent dans Rome sur Marcellus. Ses ennemis suscitèrent, pour l'accuser, Publicius Bibulus, un des tribuns du peuple, homme d'une éloquence facile et violente. Plusieurs fois Bibulus assembla la foule, et il conseilla de confier à un autre le commandement de l'armée. « Marcellus, disait-il, s'est donné un peu d'exercice à la guerre : aussi le voilà qui, de la lutte, passe aux bains chauds, pour se soigner à l'aise. » Marcellus apprit ce qui se passait : il laissa ses lieutenants dans ses cantonnements, et il vint à Rome, pour répondre à ces accusations. Il trouva qu'on était tout prêt à lui faire son procès. Au jour fixé, le peuple s'étant assemblé dans le cirque Flaminius, Bibulus se leva, et prononça l'accusation. Marcellus se défendit lui-même, en peu de mots et simplement. Ensuite, les personnages principaux et

[1] Sinuesse touchait presque à la frontière du Latium.

les plus distingués de l'État firent entendre hautement des paroles pleines de liberté, et ils invitèrent les citoyens à ne pas être pour lui des juges pires que l'ennemi lui-même, en portant contre Marcellus une sentence de lâcheté. « Annibal, disaient-ils, fuit devant lui, ce qu'il n'a jamais fait devant nos généraux; et toute sa tactique, il l'use à éviter d'en venir aux mains avec Marcellus, autant qu'il cherche à combattre les autres. » Ces plaidoyers entendus, la sentence fut loin de répondre à l'espoir de l'accusateur; car, non-seulement Marcellus fut absous, mais on le nomma consul pour la cinquième fois.

Lorsqu'il entra en charge, il y avait, en Étrurie, un grand mouvement de révolte : il y courut; et sa présence rendit le calme aux villes. Ensuite il voulut faire la dédicace d'un temple qu'il avait bâti, des dépouilles de la Sicile, à la Gloire et à la Vertu; mais les prêtres s'y opposèrent, parce qu'ils ne croyaient pas convenable que deux divinités habitassent un même temple. Il en bâtit un second; mais il était contrarié de cette opposition, qu'il regarda comme de mauvais augure. Plusieurs autres prodiges le troublèrent encore : des temples avaient été frappés par la foudre; des rats avaient rongé l'or de la statue de Jupiter ; on disait qu'un bœuf avait parlé; un enfant vint au monde avec une tête d'éléphant; et, ce qu'il y avait de pire, vainement on faisait des sacrifices pour détourner ces présages : les entrailles n'étaient jamais favorables. Les devins voulaient donc retenir Marcellus dans Rome, malgré la passion ardente qui l'enflammait. Jamais homme ne désira chose au monde plus passionnément, que lui de se trouver à une bataille décisive contre Annibal. Son seul rêve, le jour, la nuit, son idée fixe dans ses conversations avec ses amis, avec ses collègues dans le commandement, sa seule prière aux dieux, c'était de tenir Annibal devant lui en bataille. Une seule chose peut-être lui eût fait encore

plus de plaisir : c'eût été de le combattre corps à corps au milieu des deux armées, environnées d'un mur ou d'un retranchement. S'il n'avait été déjà comblé de tant de gloire, et s'il n'avait donné mille preuves de gravité et de sagesse, autant que pas un général qu'il y eût, je dirais qu'il était tombé dans une maladie d'ambition, digne d'un jeune homme plutôt que d'un homme de son âge; car il avait plus de soixante ans lors de son cinquième consulat.

Cependant on fit les purifications et sacrifices ordonnés par les devins ; puis il sortit avec son collègue, pour continuer la guerre. Campé entre les villes de Bantia et de Vénuse[1], il harcelait sans cesse Annibal. Celui-ci n'en venait jamais à un engagement; mais, informé qu'ils avaient envoyé un détachement contre les Locriens épizéphyriens[2], il leur dressa une embuscade auprès de Pétilie[3], et il leur tua deux mille sept cents hommes. Marcellus n'y tenait plus; il lui fallait un combat: il leva le camp, et s'approcha de l'ennemi.

Il y avait, entre les deux armées, une colline qui offrait une forte position, mais qui était toute couverte de bois. Des deux côtés elle était flanquée de ravins; et, au pied, on voyait couler des sources d'eau vive. Les Romains s'étonnaient qu'Annibal, arrivé le premier, ne se fût pas saisi d'une position aussi avantageuse, et qu'il l'eût laissée à l'ennemi. Au fait, Annibal avait bien trouvé cet endroit propre à l'assiette d'un camp, mais plus propre encore à une embuscade; et c'est l'usage qu'il avait préféré d'en faire. Certain que la commodité du lieu ne manquerait pas d'attirer les Romains, il remplit le bois et les ravins de gens de traits et de piquiers. Son espoir ne fut pas trompé. Tout d'a-

[1] Sur le territoire de l'Apulie.

[2] C'est-à-dire occidentaux : Locres était une ville grecque située dans le Bruttium.

[3] C'était une petite ville située sur la côte, au-dessus de Crotone : on en rapportait la fondation à Philoctète.

bord il n'y eut qu'un bruit dans le camp romain, c'est qu'on devait occuper cette position; et tous tranchaient du général d'armée, disant : « Quel avantage sur l'ennemi, si on campait là, ou si du moins on élevait un fort sur la colline! » Marcellus crut de son devoir d'aller lui-même à cheval, avec un petit nombre de cavaliers, reconnaître la position. Il manda le devin, et offrit un sacrifice. Lorsque la première victime tomba, le devin lui montra le foie sans tête. Une deuxième fut immolée : le foie de celle-ci avait une tête d'une grosseur énorme, et tous les autres signes étaient extrêmement favorables; et ceci parut effacer ce qu'il y avait de funeste dans les premiers présages. Les devins pourtant soutenaient qu'il y avait sujet de craindre encore davantage et de se troubler, parce que l'apparition de signes aussi favorables, après d'autres si tristes et si effrayants, était un changement trop extraordinaire pour qu'on ne dût pas s'en défier. Mais, comme le dit Pindare :

Ni le feu, ni un mur d'airain n'arrêteraient la destinée.

Marcellus sortit donc, avec Crispinus son collègue, avec son fils, qui était tribun de légion, et en tout deux cent vingt cavaliers, dont pas un Romain : ils étaient tous Étrusques, quarante Frégellans seuls exceptés, lesquels avaient toujours donné à Marcellus des preuves de leur bravoure et de leur fidélité.

La colline était boisée et fort couverte; au sommet un homme était en sentinelle : invisible aux ennemis, il découvrait au-dessous de lui le camp des Romains. Cet homme avertit de ce qui se passait les soldats placés en embuscade. Ceux-ci laissent avancer Marcellus; et, quand il est près d'eux, tout à coup ils se lèvent, et ils se répandent tous ensemble, de tous côtés, autour de lui; puis ils se mettent à lancer leurs traits, à frapper, à pousser ceux qui fuient, à lutter contre ceux qui restent fermes. Il n'y eut que les quarante Frégellans qui

résistèrent. Les Étrusques avaient pris aussitôt la fuite; mais les Frégellans firent, tous ensemble, face à l'ennemi; et ils combattirent devant les consuls, jusqu'au moment où ils virent Crispinus, blessé de deux coups de javelot, tourner bride et s'enfuir, et Marcellus tomber le flanc traversé d'une de ces larges piques que les Latins appellent lances. Alors le peu de Frégellans qui restaient le laissèrent là étendu; et ils se sauvèrent au camp, en emportant son fils, aussi blessé. Il n'y eut guère plus de quarante morts; et cinq licteurs et dix-huit cavaliers furent faits prisonniers. Crispinus ne survécut que peu de jours : il mourut aussi de ses blessures. Jamais pareil échec n'était arrivé aux Romains; car c'était la première fois que, dans une même affaire, ils avaient perdu les deux consuls.

Pour Annibal, peu lui importait le sort des autres; mais, dès qu'il sut que Marcellus était tombé, il accourut sur les lieux, et, debout près de son cadavre, il contempla longtemps ses traits et la vigueur de ses membres, sans laisser échapper une parole insolente, sans laisser paraître aucun signe de la joie qu'il aurait pu éprouver en voyant mort un ennemi actif et dangereux. Seulement il témoigna son étonnement d'une mort aussi étrange et inattendue; puis il lui ôta son anneau, couvrit le corps d'ornements convenables, l'ensevelit magnifiquement, et le brûla. Après avoir renfermé les restes dans une urne d'argent, sur laquelle il mit une couronne d'or, il les envoya au fils de Marcellus. Ceux qu'il en chargea rencontrèrent quelques Numides, qui leur voulurent enlever l'urne : ils résistèrent; mais les Numides usèrent de violence, mirent les armes à la main, et répandirent les ossements à terre. Annibal, en apprenant la nouvelle, dit à ceux qui étaient auprès de lui : « Il est donc impossible de rien faire malgré la divinité ! » Il punit les Numides; mais il ne se mit plus en peine de faire reporter, ni même de faire recueillir ces restes;

comme s'il avait cru qu'un dieu eût voulu, après une mort si étrange, priver non moins étrangement Marcellus de la sépulture. Ainsi le rapportent Cornélius Népos et Valère Maxime. Suivant Tite Live et César Auguste[1], l'urne fut rapportée au fils de Marcellus, qui fit à son père de magnifiques funérailles.

Outre les monuments que Marcellus avait élevés dans Rome, c'est lui qui avait fait construire, en Sicile, le gymnase de Catane; et il avait consacré, dans Samothrace, des statues et des tableaux de Syracuse, aux dieux appelés Cabires, et, à Lindus, dans le temple de Minerve. En ce dernier endroit, on voyait aussi sa statue, portant, à ce que dit Posidonius, l'inscription suivante :

Passant, tu vois ici un Romain, astre resplendissant de son pays,
Claudius Marcellus, fils de pères illustres.
Sept fois il exerça la puissance consulaire, dans des temps de combats,
Et il versa à grands flots le sang des ennemis.

Car l'auteur de l'inscription a ajouté les deux proconsulats au nombre des cinq consulats.

La postérité de Marcellus n'a pas cessé d'être en honneur, jusqu'à Marcellus, neveu de César[2]. Celui-ci était fils d'Octavie, sœur de César, et de Caïus Marcellus : il mourut édile de Rome, très-jeune encore, peu de temps après son mariage avec la fille de César. C'est en son honneur et à sa mémoire, qu'Octavie, sa mère, a dédié la bibliothèque, et César le théâtre de Marcellus[3].

[1] Tite Live ne le dit point, et le témoignage d'Auguste n'est constaté nulle part qu'ici.

[2] De César Auguste.

[3] Les monuments d'Auguste et d'Octavie n'auraient pas suffi pour éterniser la mémoire de ce jeune homme mort à dix-huit ans; mais Virgile lui a consacré quelques-uns de ses plus beaux vers.

COMPARAISON
DE
PÉLOPIDAS ET DE MARCELLUS.

Voilà ce qui nous a paru digne d'être transcrit, dans les récits des historiens, touchant Marcellus et Pélopidas.

Tous deux hommes de cœur, infatigables, bouillants, magnanimes, ils avaient même nature et mêmes mœurs. La ressemblance entre eux est parfaite; et, s'il paraît exister une différence en quelque point, c'est en ceci : dans les villes que Marcellus prit d'assaut, il fit couler le sang; tandis que jamais Épaminondas et Pélopidas ne tuèrent un seul homme après la victoire, et jamais ils ne réduisirent les villes en servitude. On pense même que, si ces deux généraux avaient été présents à l'affaire d'Orchomène, les Thébains n'auraient pas traité les Orchoméniens comme ils l'ont fait.

Quant à leurs actions, c'est un grand et admirable exploit que celui de Marcellus contre les Celtes, lorsqu'avec si peu de cavaliers, il repoussa une telle multitude de cavaliers et de fantassins : action dont on ne trouverait pas aisément un autre exemple dans l'histoire des hommes de guerre; enfin lorsqu'il tua, de sa propre main, le chef des ennemis. C'est en quoi faillit Pélopidas : il tenta la même entreprise; mais il périt sous les coups du tyran, et il fut prévenu par celui qu'il voulait frapper. Toutefois à cette journée on peut comparer celles de Leuctres et de Tégyres, qui furent aussi des victoires fort grandes et fort éclatantes. En fait de secret et de surprise, il n'y a, dans la vie de Marcellus, rien que nous

puissions rapprocher de ce que fit Pélopidas à son retour de l'exil, et de la manière dont il fit disparaître les tyrans de Thèbes. Cette action est, sans aucun doute, la plus remarquable de toutes celles qu'on a exécutées par le silence et par la ruse.

Annibal était pour les Romains un ennemi terrible; les Lacédémoniens étaient aussi un ennemi terrible pour les Thébains : or, il est constant que Pélopidas les enfonça à Tégyres et à Leuctres, au lieu qu'Annibal ne fut pas même une fois vaincu par Marcellus, suivant Polybe, et qu'il resta, ce semble, invaincu jusqu'à Scipion. Nous croyons pourtant, sur la foi de Tite Live, de César, de Népos, et, parmi les auteurs grecs, du roi Juba, que les troupes d'Annibal furent plusieurs fois défaites et mises en fuite par Marcellus. Mais ces affaires n'amenèrent aucun changement considérable : il semble même que, dans ces rencontres, on ne doive voir que de fausses chutes du lutteur africain. Certes, c'est avec justice et avec raison que l'on admire ce que Marcellus a fait après la déroute de tant d'armées, la perte de tant de généraux, et le bouleversement presque total des affaires de Rome : c'est lui qui rendit aux Romains assez de confiance pour tenir tête à l'ennemi. Délivrer les armées d'une frayeur, d'une consternation déjà invétérée; y faire succéder un désir, une vive ardeur de combattre les ennemis; relever le courage des Romains et leur confiance en eux-mêmes, et leur apprendre non pas seulement à disputer la victoire, mais à la disputer opiniâtrément, mais à la rendre douteuse : un seul homme sut le faire, et ce fut Marcellus. Accoutumés par les désastres à se trouver heureux lorsqu'ils avaient pu échapper à Annibal en prenant la fuite, ils apprirent de Marcellus à rougir de devoir leur salut à une défaite, à défendre le terrain pied à pied, et à s'affliger de n'avoir pas vaincu.

Pélopidas, tant qu'il fut à la tête des armées, ne perdit jamais de bataille; mais Marcellus remporta plus de vic-

toires qu'aucun général romain de son temps : un général si difficile à vaincre égale bien, semblera-t-il, par le nombre de ses succès, celui qui est demeuré invincible. L'un a pris Syracuse, et l'autre a manqué Sparte ; mais, s'il est beau d'avoir conquis la Sicile, il est plus beau encore, à mon avis, de s'être avancé jusqu'à Sparte, et d'avoir fait ce que jamais homme n'avait fait, d'avoir en ennemi traversé l'Eurotas ; à moins toutefois qu'on ne prétende que cet exploit, comme la journée de Leuctres, appartient plutôt à Épaminondas qu'à Pélopidas, tandis que Marcellus n'a partagé avec personne la gloire de ses actions. Seul, Marcellus prit Syracuse ; sans son collègue, il mit en fuite les Celtes ; sans que personne le secondât, et quand tout le monde l'en voulait détourner, il présenta la bataille à Annibal, et il changea la face de la guerre : il fut, en un mot, le premier général qui rendit aux Romains leur ancienne audace.

Je ne puis donner d'éloges ni à la mort de l'un ni à celle de l'autre ; et je m'afflige même, je m'indigne d'une fin aussi extraordinaire. Et je m'étonne qu'Annibal, qui livra tant de combats qu'on se lasserait à les compter, n'ait jamais reçu une blessure ; et j'admire, dans la *Cyropédie*, Chrysanas qui, l'épée haute, tout près de frapper un ennemi, entend sonner la retraite, le laisse aller, et se retire avec douceur, n'écoutant que la discipline [1]. Toutefois, la mort de Pélopidas paraît excusable : il était échauffé par l'ardeur du combat, et emporté par un noble désir de vengeance.

C'est chance toute heureuse, pour le général, de vaincre et de conserver ses jours ; non moins heureuse aussi de mourir, quand il a remis sa vie aux mains de la vertu,

comme dit Euripide [2]. Car, celui qui tombe ainsi, sa mort

[1] Ce trait est au commencement du livre quatrième de l'ouvrage de Xénophon.

[2] Fragment d'une tragédie perdue.

n'a rien de passif, c'est une action. D'ailleurs, outre la colère qui l'animait, Pélopidas ne voyait le but de la victoire que dans la chute du tyran : ce n'est donc point sans raison qu'il se laissa emporter à son ardeur; et il serait difficile de trouver un plus bel exemple et un trait plus brillant de valeur militaire.

Marcellus, au contraire, sans nécessité urgente, sans cet enthousiasme qui, au milieu des dangers, enlève parfois la réflexion, se jeta inconsidérément dans le danger; et il périt, non comme un général, mais comme un coureur d'avant-poste, comme un enfant perdu, laissant ses cinq consulats, ses trois triomphes, les dépouilles, les trophées pris sur des rois, aux mains de quelques Ibères et Numides, qui avaient vendu leur vie aux Carthaginois. Aussi se reprochèrent-ils eux-mêmes leur succès, en voyant l'homme le plus vaillant des Romains, le le plus considéré, le plus illustre, tombé sous leurs coups au milieu des éclaireurs Frégellans.

Qu'on n'aille point prendre mes paroles pour une accusation contre ces héros : ce n'est que le sentiment, que l'expression franche d'une indignation en leur propre faveur, contre eux-mêmes, contre cette valeur à laquelle ils ont sacrifié toutes leurs autres vertus, en prodiguant leur vie et leur âme, comme si c'était à eux seuls que les enlevait la mort, et non point à leur patrie, à leurs amis, à leurs alliés.

Pélopidas mourut pour ses alliés, et ses alliés l'ensevelirent : Marcellus fut enseveli par les ennemis qui l'avaient tué. Le sort de l'un est heureux et digne d'envie; mais il y a, dans celui de l'autre, quelque chose de supérieur et de plus grand : d'un côté, c'est l'affection qui s'acquitte d'un devoir de reconnaissance; de l'autre, c'est un ennemi honorant la vertu qui lui était nuisible. Ici, l'objet des honneurs rendus, c'était la vertu seule; là, ce qu'on aimait, c'était le souvenir de services reçus, et le sentiment d'un besoin bien plus que la vertu même.

ARISTIDE.

(Né en l'an 530 environ, et mort en l'an 467 avant J.-C.)

Aristide, fils de Lysimachus, était de la tribu Antiochide, et du dème Alopèce. Quant à ses biens, on en a fort diversement parlé : suivant les uns, il vécut toujours dans une étroite pauvreté, et, après sa mort, il laissa deux filles qui furent longtemps sans trouver à se marier, à cause de leur indigence. Mais Démétrius de Phalère[1], dans son *Socrate*[2], attaque cette tradition si universellement adoptée. Il allègue qu'il connaissait, à Phalère, une campagne appelée la terre d'Aristide, où Aristide avait été enseveli ; et il énumère plusieurs preuves de la richesse de sa maison : premièrement, la charge d'archonte éponyme[3], qui lui échut par le sort des fèves, dignité réservée aux familles les plus opulentes, et qui composaient la classe des citoyens appelés Pentacosiomédimnes[4] ; en second lieu, l'ostracisme, sentence qu'on ne portait jamais contre les pauvres, mais seulement contre les hommes de grande maison, et que leur illustration héréditaire exposait à l'envie; en troisième et dernier lieu, les trépieds des jeux publics consacrés par Aristide dans le temple de Bacchus, comme

1 Célèbre orateur et grammairien du quatrième siècle avant notre ère, qui fut établi commandant à Athènes, en 318, par Cassandre, gouverneur de Macédoine. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages dans tous les genres. Il ne nous reste, sous son nom, qu'un traité grammatical, intitulé *de l'Élocution*.

2 C'était probablement un dialogue, à la manière de ceux des philosophes socratiques ; et le titre même semble l'indiquer.

3 C'était celui qui donnait son nom à l'année : on n'inscrivait jamais, dans la date des actes publics, les noms de ses autres collègues

4 Voyez la *Vie de Solon*.

monuments de victoire. On montrait encore, de mon temps, ces trépieds, sur lesquels se lisait cette inscription : « La tribu Antiochide remportait la victoire ; Aristide était chorége[1] ; Archestratus conduisait la représentation. »

Cette preuve paraît très-forte, et cependant elle est bien faible ; car Épaminondas, qui fut élevé, tout le monde le sait, et qui passa sa vie dans la pauvreté ; Épaminondas, dis-je, et Platon le philosophe, se chargèrent des frais de jeux qui n'étaient pas sans magnificence : le premier défraya une troupe de joueurs de flûte ; et le second, un chœur cyclique[2], composé d'enfants. Mais c'est Dion le Syracusain qui fournissait à Platon l'argent nécessaire, et Pélopidas à Épaminondas ; car les hommes vertueux ne font pas aux présents de leurs amis une guerre qui n'ait ni fin ni trêve. Sans doute, à les accepter pour les mettre en réserve et pour augmenter leur propre avoir, ils ne verraient que lâcheté et bassesse ; mais ils ne repoussent point des moyens de satisfaire une ambition honorable, et exempte de toute vue d'intérêt. Par rapport aux trépieds, Panétius fait voir clairement que Démétrius a été trompé par une ressemblance de noms. Depuis les guerres des Perses jusqu'à celle du Péloponnèse, on ne trouve, en effet, dit-il, dans les registres publics, que deux Aristide, choréges vainqueurs ; et ils ne sont ni l'un ni l'autre fils de Lysimachus. Le premier était fils de Xénophilus ; et le second ne vécut que longtemps après notre Aristide, comme le prouve l'orthographe de l'inscription, qui est celle qu'on a adoptée depuis Euclide[3], et la mention du nom d'Archestratus, poëte fréquemment cité, au temps de la guerre du Péloponnèse, comme maître de chœurs,

[1] Le chorége faisait les frais de la représentation des pièces de théâtre

[2] C'est-à-dire qui chantait en formant une ronde.

[3] Vers la fin du cinquième siecle avant J.-C. C'est sous l'archontat d'Euclide qu'on commença à se servir de l'alphabet de vingt-quatre lettres.

mais jamais au temps des guerres Médiques. Au reste, l'argument de Panétius demanderait une discussion plus approfondie. Pour l'ostracisme, il tombait indifféremment sur tous ceux qui s'élevaient au-dessus du vulgaire par la réputation, la naissance, ou le talent de la parole. Damon lui-même, le précepteur de Périclès, subit la sentence d'ostracisme, à cause de la prudence qui semblait le distinguer entre tous. Enfin Idoménée dit qu'Aristide fut nommé archonte, non par le sort des fèves, mais par le choix des Athéniens. Et s'il le fut après la bataille de Platées, comme l'écrit Démétrius lui-même, il est fort vraisemblable aussi qu'il dut à tant de gloire et à de tels exploits d'être jugé digne par sa vertu d'un honneur qu'on n'obtenait d'ailleurs qu'au moyen de la richesse. Mais il est évident que Démétrius veut, à tout prix, justifier Aristide de l'accusation de pauvreté, comme si c'était un grand crime d'être pauvre; et non-seulement il en veut justifier Aristide, mais encore Socrate lui-même, car il prétend que Socrate, outre une terre qu'il possédait en propre, avait encore soixante-dix mines [1], que Criton lui faisait valoir.

Aristide fut l'ami particulier de Clisthène, celui qui rétablit la république, après l'expulsion des tyrans [2]. Entre tous les hommes d'État, il prit pour modèle et pour l'objet de son admiration Lycurgue le Lacédémonien : aussi embrassa-t-il le parti de l'aristocratie; mais il eut un adversaire dans Thémistocle, fils de Néoclès, défenseur des prétentions populaires. Élevés ensemble, c'est dès leur enfance, suivant quelques-uns, qu'auraient commencé leurs dissentiments : études et récréations, paroles sérieuses ou raillerie, tout leur était un sujet de querelles; et cette rivalité eut bientôt mis dans tout son

[1] La mine se composait de cent drachmes; et la somme attribuée à Socrate équivalait à six mille cinq cents francs environ, dont il faudrait décupler le chiffre, vu la valeur de l'argent en ce temps-là à Athènes.

[2] Ces tyrans étaient les Pisistratides.

jour le caractère de l'un et de l'autre. Thémistocle était prompt, hardi, rusé, se portant indifféremment à tout entreprendre, et avec une fougue extrême. Aristide, ferme et constant dans ses mœurs, inébranlable dans ses principes de justice, ne se permettait jamais, même en jouant, ni mensonge, ni flatterie, ni déguisement. Ariston de Chios dit qu'une passion amoureuse fit naître leur inimitié, et la rendit irréconciliable. Épris tous deux de Stésiléus de Céos, qui effaçait par l'éclat de ses charmes et de sa beauté tous les jeunes gens de son âge, ils furent extrêmes dans leur passion; et, après même que la beauté du jeune homme fut passée, ils ne déposèrent pas leur rivalité: ç'avait été comme un prélude de la lutte; et c'est tout enflammés encore de leurs querelles précédentes, qu'ils se jetèrent dans la mêlée politique.

Thémistocle s'attacha d'abord à se faire des amis: ce lui fut un rempart dans sa personne, et une puissance formidable pour l'attaque. Aussi, comme on lui disait un jour que, pour bien gouverner les Athéniens, il n'avait qu'à maintenir l'égalité, et à se montrer impartial envers tout le monde: « Je ne voudrais jamais, dit-il, m'asseoir sur un tribunal où mes amis ne trouveraient pas auprès de moi plus de faveur que les étrangers[1]. » Aristide, au contraire, se fraya, pour ainsi parler, lui tout seul sa route dans les affaires publiques. Avant tout, il ne voulait ni commettre des injustices pour complaire à ses amis, ni les désobliger en ne leur accordant jamais rien. En second lieu, comme il voyait la plupart de ses rivaux s'enhardir à l'injustice par le crédit de leurs amis, il se mit en garde contre ce penchant, par une règle invariable de conduite: il tenait qu'un bon citoyen ne doit avoir d'autre appui que l'habitude de dire et de faire ce qui est juste et honnête. Il y dérogea pourtant. Thémistocle ne

[1] Plutarque lui-même cite pourtant des traits qui prouvent que Thémistocle savait aussi juger avec intégrité.

cessait de faire des entreprises téméraires; il entravait tous les projets d'Aristide, et rompait toutes ses mesures. Aristide fut contraint de contrarier, lui aussi, les vues de Thémistocle, soit pour sa propre défense, soit pour rabattre une autorité que la faveur du peuple accroissait de jour en jour. Il valait mieux, pensait-il, sacrifier quelquefois des projets utiles au public, que de laisser toujours prévaloir les avis de Thémistocle, et que de prêter les mains à ses projets ambitieux. Il alla même, une fois, jusqu'à attaquer une proposition tout à l'avantage de la république, parce qu'elle venait de Thémistocle : il la fit échouer; mais, en sortant de l'assemblée, il ne put s'empêcher de dire qu'il n'y aurait de salut, pour les affaires d'Athènes, qu'en faisant jeter Thémistocle et lui au fond de Barathre [1].

Dans une autre occasion, il avait proposé au peuple un décret qui éprouva beaucoup de contradictions; mais il avait triomphé des résistances. Le président de l'assemblée allait recueillir les suffrages; mais Aristide avait été éclairé, par la discussion, sur les inconvénients de son décret : il le retira. Souvent aussi il faisait présenter ses vues par d'autres, afin que la jalousie de Thémistocle ne mît pas d'obstacle à l'accomplissement du bien. Il montrait une fermeté admirable au milieu des vicissitudes de la vie politique : jamais il ne s'enfla des honneurs qu'on lui décernait; et c'est avec autant de douceur que d'égalité d'âme qu'il sut toujours se résigner à ses déconvenues, persuadé qu'on doit se livrer tout entier à la patrie, sans songer, je ne dis pas à s'enrichir, mais même à acquérir de la gloire. Aussi, comme on entendit un jour prononcer au théâtre les vers d'Eschyle sur Amphiaraüs [2] :

Il ne veut point paraître juste [3], mais l'être ;

[1] Fosse profonde où l'on précipitait les criminels.

[2] Dans la tragédie des *Sept contre Thèbes*, vers 592 et suivants.

[3] Plutarque donne δίκαιος; mais, dans le texte même d'Eschyle, il y a ἄριστος, mot qui rappelait naturellement le nom d'Aristide.

Son âme est un sol fécond,
Où germent les prudents conseils;

tous les spectateurs jetèrent les yeux sur Aristide, reconnaissant, en quelque sorte, qu'il était, entre tous, l'exemple vivant de cette vertu. Aristide savait, pour défendre la justice, résister avec force, non-seulement à l'amitié et à la faveur, mais aussi à la colère et à la haine. Un jour, dit-on, il poursuivait devant le tribunal un de ses ennemis : après qu'il eut proposé ses chefs d'accusation, les juges ne voulaient pas entendre l'accusé, et ils se disposaient à porter sur-le-champ la sentence. Mais Aristide s'élance de sa place, et il se jette avec l'accusé aux pieds des juges, pour les supplier de l'écouter, et de le laisser jouir du privilége des lois. Une autre fois, deux particuliers plaidaient devant lui. « Mon adversaire, dit le demandeur, t'a bien souvent fait tort, Aristide. — Mon ami, dit Aristide, expose seulement tes griefs contre lui; car c'est ton affaire que je juge, et non point la mienne. »

Élu trésorier général des revenus publics, il convainquit de soustractions considérables, non-seulement les magistrats alors en charge, mais ceux des années précédentes, et particulièrement Thémistocle,

Homme sage au demeurant, mais qui n'était pas maître de sa main[1].

Aussi, lorsqu'Aristide rendit ses comptes, Thémistocle suscita contre lui une forte brigue, et le fit condamner, suivant Idoménée, comme voleur des deniers publics. Les principaux citoyens et les plus gens de bien s'indignèrent de cette iniquité; et l'on ne se borna pas à le décharger de l'amende, mais il fut nommé de nouveau trésorier pour l'année suivante. Il se mit alors à feindre qu'il se repentait de sa conduite première : il se montra plus traitable, et il s'appliqua à plaire à ceux qui pillaient le

[1] C'est un vers ïambique, tiré probablement de quelque comédie aujourd'hui perdue.

trésor public. Il ne recherchait plus leurs infidélités; il ne chicanait plus sur les comptes : de sorte que ces sangsues publiques comblaient Aristide de louanges, et agissaient vivement auprès du peuple pour le faire continuer une troisième année dans la même charge. Toutes les mains allaient se lever pour le suffrage; mais Aristide, à ce moment, tança rudement les Athéniens : « Quand j'ai administré, dit-il, en magistrat fidèle et en homme d'honneur, on m'a couvert de boue. Depuis que j'ai livré aux voleurs presque toute la fortune publique, je suis à vos yeux un citoyen admirable. Je rougis donc bien plus de l'honneur que vous me voulez décerner aujourd'hui, que de la condamnation que j'ai subie l'année dernière; et je plains sincèrement votre misère, lorsque je vois qu'il est plus glorieux, auprès de vous, de complaire à des gens pervers que de conserver les biens de la république. » Ce discours, et les preuves accablantes qu'il fournit contre les déprédateurs, eurent bien vite fermé la bouche à ceux qui l'applaudissaient tout à l'heure de leurs acclamations, et qui sollicitaient en sa faveur auprès du peuple; mais Aristide y gagna les louanges véritables et méritées de tous les bons citoyens.

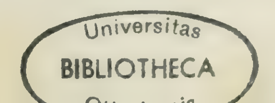
Datis, envoyé par Darius sous prétexte de venger l'incendie de la ville de Sardes brûlée par les Athéniens, mais, en réalité, pour assujettir la Grèce entière, avait débarqué à Marathon avec toute son armée, et il mettait le pays à feu et à sang. Les Athéniens nommèrent, pour cette guerre, dix généraux. Miltiade était le premier en dignité, Aristide le second en réputation et en crédit. Miltiade proposa de livrer bataille; et Aristide, en se rangeant à son avis dans cette circonstance, ne contribua pas peu à le faire prévaloir. Chaque général commandait un jour l'armée : quand vint le tour d'Aristide, il céda le commandement à Miltiade, montrant par là à ses collègues que ce n'est pas chose honteuse de se soumettre aux sages et de leur obéir, mais honorable plu-

tôt, et salutaire. Par ce moyen, il apaisa toutes leurs rivalités; et, en les engageant à suivre avec plaisir les conseils du plus expérimenté d'entre eux, il fortifia l'autorité de Miltiade, qui eut à lui seul, sans interruption, le commandement de l'armée; car les autres généraux renoncèrent au droit qu'ils avaient de commander chacun leur jour, et ils se mirent sous les ordres de Miltiade.

Dans la bataille, le centre de l'armée athénienne eut surtout à souffrir; et c'est là que les barbares portèrent le plus longtemps tous leurs efforts, contre les tribus Léontide et Antiochide. Thémistocle, qui était de la première, et Aristide, qui était de la seconde, placés à côté l'un de l'autre, firent à l'envi des prodiges de valeur. Les barbares furent mis en pleine déroute, et repoussés jusque dans leurs vaisseaux; mais, au lieu de faire voile vers les îles, les vents et les courants de la mer les emportaient à la dérive vers l'intérieur de l'Attique. A cette vue, les Athéniens craignirent qu'ils ne trouvassent Athènes vide de défenseurs : neuf des tribus furent donc dirigées sur la ville; et elles firent une telle diligence, qu'elles y arrivèrent le jour même[1]. Aristide, laissé seul à Marathon avec sa tribu, pour garder les prisonniers et les dépouilles, ne démentit pas l'opinion qu'on avait de lui. L'argent et l'or étaient semés çà et là dans le camp; les tentes et les vaisseaux qu'on avait pris regorgeaient de hardes de toute espèce et de butin précieux : Aristide n'eut pas même la pensée d'y toucher, et il ne permit à personne d'y porter la main. Il ne laissa pas d'y en avoir qui en prirent à son insu, et qui s'y enrichirent; entre autres Callias le porte-flambeau[2]. Un des barbares l'avait pris apparemment pour un roi, à sa longue chevelure et au bandeau qui lui ceignait la tête : cet

[1] Marathon est à trente et un kilomètres d'Athènes.

[2] Le porte-flambeau était un des prêtres qui présidaient à la célébration des mystères de Cérès.



homme se prosterna devant Callias, puis le conduisit par la main, et lui montra une grande quantité d'or enfoui dans un puits. Callias se comporta, dans cette occasion, comme le plus cruel des hommes et le plus injuste : il enleva l'or, et il tua le barbare, de peur que celui-ci n'en dît rien à d'autres. C'est de là, dit-on, que les poëtes comiques donnèrent le nom de Laccoplutes aux descendants de Callias, par une allusion plaisante au lieu d'où Callias avait tiré cet or[1].

Peu de temps après la bataille, Aristide fut élu archonte éponyme. Toutefois, à en croire Démétrius de Phalère, l'archontat d'Aristide ne précéda guère sa mort, et fut postérieur à la bataille de Platées; mais, dans les registres publics, à la suite de l'archonte Xanthippide, sous lequel Mardonius fut battu à Platées, on ne trouve pas une seule fois, dans une longue succession d'archontes, le nom d'Aristide, au lieu qu'il y suit immédiatement celui de Phanippus, sous lequel fut remportée la victoire de Marathon.

De toutes les vertus d'Aristide, celle que le peuple ressentait le mieux, c'était sa justice, parce que l'usage de cette vertu est plus habituel, et que les effets s'en répandent sur plus de monde. Il lui dut, lui, homme pauvre et sorti des rangs du peuple, le plus royal et le plus divin des surnoms, celui de Juste, titre que pas un roi, pas un tyran n'a jamais ambitionné. Ils ont mis leur vanité à s'entendre appeler des noms de Preneurs de villes, de Foudres, de Vainqueurs[2], ou même d'Aigles et d'Éperviers; préférant, ce semble, la gloire qui s'acquiert par la force et la puissance, à celle que donne la vertu. Et pourtant la divinité, dont ils affectent d'imiter et de reproduire les traits, ne diffère des autres êtres que par

[1] Le mot λάκκος signifie un trou profond, une mare, une citerne, un puits, et le mot πλοῦτος, *richesse*.

[2] L'histoire a conservé ces noms sous leur forme grecque, Poliorcète, Céraunus, Nicator, etc.

trois attributs : l'immortalité, la puissance, la vertu, entre lesquels la vertu est le plus auguste et le plus divin. L'immortalité, en effet, est aussi la propriété du vide et des éléments. Les tremblements de terre, les foudres, les tourbillons de vents, les débordements des eaux, ont une grande puissance. Mais nul être ne participe à la justice et à la droiture, qui n'a pas la raison, et qui ne connaît pas l'essence divine. Il y a donc trois sentiments dont les hommes sont d'ordinaire pénétrés, à l'idée de la divinité : l'admiration, la crainte et le respect. Or, ils ne l'admirent, ce semble, et ils ne la croient bienheureuse, que parce qu'elle est incorruptible et immortelle; ils ne la redoutent et ne tremblent devant elle qu'à cause de sa puissance, et de son empire sur l'univers; mais ils ne la respectent, ne l'honorent et ne l'aiment que pour sa justice. Cependant, malgré ces dispositions naturelles, les hommes ne désirent que l'immortalité, dont notre nature n'est pas capable; et la puissance, laquelle dépend presque toute de la Fortune : pour la vertu, le seul des biens divins qui soit en notre pouvoir, ils la mettent au dernier rang. Erreur grossière! puisque la justice rend divine la vie de ceux qui sont au comble de la puissance et de la fortune, tandis que l'injustice la rend semblable à celle des bêtes sauvages.

Le surnom de Juste avait fait d'Aristide, pendant quelque temps, l'objet de la bienveillance générale ; mais il finit par attirer sur lui l'envie. Thémistocle notamment ne cessait de répandre parmi le peuple qu'Aristide, en s'arrogeant la connaissance et la décision de toutes les affaires, avait par là même aboli les tribunaux, et qu'il s'était formé de la sorte, sans qu'on s'en aperçût, une monarchie qui n'avait pas besoin de satellites pour se soutenir. Le peuple, enorgueilli de sa victoire, et qui se croyait digne des plus grands honneurs, souffrait impatiemment ceux dont la réputation et la gloire dépas

saient la commune mesure. Les habitants de l'Attique se rassemblèrent donc de toutes parts dans la ville, et ils condamnèrent Aristide à l'ostracisme, cachant, sous une crainte affectée de la tyrannie, l'envie qu'ils portaient à sa gloire. L'ostracisme n'était pas un châtiment qu'on infligeât à des coupables : on l'appelait, pour le voiler d'un nom spécieux, affaiblissement, diminution d'une autorité trop fière d'elle-même, d'une puissance dont le poids était trop lourd. C'était, en réalité, une satisfaction modérée qu'on accordait à l'envie : la malveillance, au lieu de s'exercer, sur ceux qui déplaisaient, par une vengeance irréparable, s'exhalait en un bannissement de dix ans. Mais, lorsqu'on en fut venu jusqu'à frapper de cette arme des hommes de néant et chargés de crimes, on cessa d'en faire usage. Le dernier exemple fut l'ostracisme d'Hyperbolus ; et voici, dit-on, à quelle occasion cet Hyperbolus fut banni [1]. Alcibiade et Nicias, les deux citoyens qui avaient le plus d'autorité dans Athènes, étaient à la tête de deux factions opposées. Le peuple se disposait à faire usage de l'ostracisme ; et l'un des deux rivaux devait évidemment subir le décret. Ils eurent donc ensemble une conférence, réunirent les forces des deux partis, et firent tomber la condamnation sur Hyperbolus. A la suite de quoi, le peuple, indigné de l'avilissement et du déshonneur imprimés à l'ostracisme, y renonça, et l'abolit à jamais.

Je vais dire, pour en donner sommairement l'idée, la manière dont on y procédait. Chacun prenait une coquille, sur laquelle il écrivait le nom du citoyen qu'il voulait bannir ; et il la portait dans un endroit de la place publique fermé circulairement d'une cloison de bois. Les magistrats comptaient d'abord le nombre des coquilles qui s'y trouvaient ; et, s'il y avait moins de six mille votes exprimés, il n'y avait pas lieu à ostra-

[1] Voyez la *Vie d'Alcibiade*.

cisme. Après cette opération, on mettait à part chacun des noms; et celui dont le nom était écrit sur un plus grand nombre de coquilles était banni pour dix ans, tout en conservant la jouissance de ses biens [1].

Le jour qu'Aristide fut banni, un paysan grossier, et qui ne savait pas écrire, présenta, dit-on, sa coquille à Aristide, qu'il prit pour un homme du vulgaire, et le pria d'y écrire le nom d'Aristide. Celui-ci s'étonne : « Aristide t'a donc fait du tort? demanda-t-il au paysan. — En rien, répondit celui-ci, et je ne le connais même pas; mais je suis las de l'entendre partout appeler le Juste. » Sur cette réponse, Aristide écrivit le nom, sans dire un seul mot, et lui remit la coquille. Quand il sortit de la ville, il leva les mains au ciel, et il fit, comme on peut croire, une prière tout opposée à celle d'Achille [2] : « Que jamais Athènes, dit-il, ne se trouve dans des conjonctures qui forcent le peuple à se souvenir d'Aristide! »

Trois ans après, lorsque Xerxès traversait la Thessalie et la Béotie pour entrer dans l'Attique, les Athéniens révoquèrent la loi d'exil, et ils firent un décret qui rappelait tous les bannis : ils craignaient surtout qu'Aristide n'embrassât le parti des ennemis, qu'il ne corrompît un grand nombre de citoyens, et qu'il ne les fît passer du côté du barbare. C'était bien mal juger un tel homme; car, même avant le décret, Aristide n'avait cessé d'exhorter, d'encourager les Grecs à la défense de la liberté; et, après ce décret, lorsque Thémistocle eut été nommé général avec un pouvoir sans contrôle, il l'aida, dans toutes les occasions, de sa personne et de ses conseils, et concourut, par amour du bien public, à élever au plus haut point de gloire son plus grand ennemi. En effet, au moment où Eurybiade se disposait à abandonner Salamine, et où les vaisseaux des barbares, qui s'étaient

1 Le nom d'ostracisme vient du mot ὄστρακον, *coquille*.
2 Dans le premier chant de l'*Iliade*.

saisis la nuit des passages, venaient de former une enceinte autour des îles, sans que pas un des Grecs se fût aperçu qu'ils étaient enveloppés, Aristide partit d'Égine en toute hâte, et, cinglant à travers la flotte ennemie, il arriva la nuit même à la tente de Thémistocle. Il le fait sortir seul; et, lui adressant la parole : « Thémistocle, si nous sommes sages, dit-il, nous laisserons désormais notre vaine et puérile jalousie, et nous nous jetterons, dès aujourd'hui, dans une rivalité vraiment salutaire et honorable, combattant, à l'envi l'un de l'autre, à qui sauvera la Grèce : toi, en digne chef et en bon général; moi, en te secondant de ma tête et de mon bras. J'apprends que tu es le seul qui aies donné des conseils raisonnables; car tu proposais que l'on combattît dans les détroits sans différer davantage. Les alliés rejettent ton avis; mais les ennemis eux-mêmes le semblent favoriser. Devant et derrière, partout enfin, leurs vaisseaux couvrent la mer autour de vous : en sorte que les Grecs, qu'ils le veuillent ou non, sont forcés d'agir en gens de cœur, et de livrer la bataille; car il ne reste plus de chemin pour la fuite. — Aristide, répondit Thémistocle, j'aurais honte de te laisser l'avantage de la générosité dont tu viens d'user envers moi; et je ferai tous mes efforts pour surpasser, par mes actions, la noblesse d'un tel procédé. » En même temps, il lui communiqua la ruse qu'il avait employée pour tromper le barbare, et il l'engagea à persuader Eurybiade, qui avait dans Aristide une confiance plus entière que dans Thémistocle, à lui faire entendre qu'il n'y avait de salut pour eux qu'en combattant sur mer. Aussi, dans le conseil que tinrent les généraux, Cléocritus de Corinthe ayant dit à Thémistocle qu'Aristide n'approuvait pas son sentiment, puisque, présent à la délibération, il gardait le silence : « Je ne me serais point tu, répondit Aristide, si Thémistocle n'avait proposé le parti le plus expédient; et, si je ne bouge pré-

sentement, ce n'est point par affection pour sa personne, c'est la marque de mon assentiment à sa proposition. » Voilà ce qui se passait dans le conseil des capitaines de la flotte grecque.

Aristide s'aperçut que Psyttalie, petite île située dans le détroit, en face de Salamine, était pleine de troupes ennemies : il embarque donc, sur des esquifs, les plus ardents et les plus aguerris des fantassins ; il descend à Psyttalie, chasse brusquement les barbares, et les taille en pièces. Il n'épargna que les principaux, qu'il fit prisonniers. De ce nombre étaient trois fils de la sœur du roi, nommée Sandaucé, qu'Aristide envoya sur-le-champ à Thémistocle, et qui furent immolés, dit-on, à Bacchus Omestès, sur l'ordre du devin Euphrantidas, pour l'accomplissement d'un oracle[1]. Aristide entoura l'île de tous côtés d'une troupe d'hommes bien armés, avec ordre de recevoir ceux qui y seraient poussés par la violence des vagues, afin de sauver les alliés et de ne pas laisser échapper un seul ennemi. Car ce fut apparemment sur ce point que se firent les chocs les plus violents des vaisseaux, et les plus grands efforts des combattans. Aussi dressa-t-on un trophée dans Psyttalie.

Après la bataille, Thémistocle voulut sonder Aristide : « Nous venons, dit-il, d'accomplir une grande œuvre ; mais il reste quelque chose de plus important à faire, c'est de prendre l'Asie dans l'Europe, en faisant voile vers l'Hellespont sans perdre de temps, et en rompant le pont de bateaux. » A cette proposition, Aristide se récrie : il veut qu'on rejette bien loin un pareil projet, et qu'on cherche, au contraire, un moyen de chasser au plus tôt le Mède hors de la Grèce, de peur que, s'y voyant enfermé sans aucune voie ouverte pour fuir, alors qu'il lui restait encore une si puissante armée, la nécessité ne le portât à se défendre en désespéré. Thémis-

[1] Voyez ce récit dans la *Vie de Thémistocle*.

tocle envoie donc une seconde fois à Xerxès un homme de confiance[1] : c'était l'eunuque Arnacès, un des prisonniers. Il le charge de dire secrètement au roi que les Grecs voulaient, à toute force, aller rompre le pont, mais que Thémistocle les avait détournés de ce dessein, parce qu'il s'intéressait au salut du roi. Xerxès, rempli de frayeur à cette nouvelle, se hâta de regagner l'Hellespont.

Mardonius fut laissé en Grèce, avec les meilleures troupes de l'armée, au nombre d'environ trois cent mille hommes. C'étaient des ressources vraiment formidables. Mardonius fondait, sur son infanterie, de magnifiques espérances; et il écrivait aux Grecs des lettres pleines de menaces : « Vous avez vaincu, sur des bâtiments de mer, des hommes accoutumés à combattre sur terre, et qui ne savent pas manier la rame. Mais aujourd'hui, nous avons devant nous les immenses campagnes de la Thessalie; et la Béotie offre à notre cavalerie et à nos gens de pied de magnifiques plaines où déployer leur courage. » Il écrivit en particulier aux Athéniens, pour leur promettre, de la part du roi, de rebâtir leur ville, de leur donner de grandes sommes d'argent, et de leur assurer l'empire de la Grèce, s'ils voulaient renoncer à la guerre.

Les Lacédémoniens, informés de ces propositions, et qui en craignaient l'effet, envoyèrent des députés à Athènes, pour prier les Athéniens de faire passer à Sparte leurs femmes et leurs enfants, et d'accepter d'eux tout ce qu'il faudrait pour l'entretien de leurs vieillards. Le peuple avait perdu sa ville et son territoire, et il était réduit au plus pressant besoin. Toutefois, quand ils eurent entendu les députés, ils firent, par un décret qu'avait rédigé Aristide, cette réponse admirable : « Nous pardonnons aux ennemis d'avoir pu croire que tout s'a-

[1] Il avait déjà envoyé Sicinus.

chetait à prix d'argent, eux qui ne connaissent rien de plus précieux. Mais nous en voulons aux Lacédémoniens de ne voir que la pauvreté et la disette actuelles des Athéniens, et de ne se plus souvenir de leur vertu et de leur magnanimité, puisque c'est par l'appât de quelques vivres qu'ils nous invitent à combattre pour le salut de la Grèce. » Le décret adopté, Aristide introduisit les députés dans l'assemblée, et il les chargea de dire aux Lacédémoniens qu'il n'y avait pas assez d'or, ni sur la terre ni sous la terre, pour faire trahir aux Athéniens la liberté de la Grèce. Ensuite, montrant le soleil aux envoyés de Mardonius : « Tant que cet astre, dit-il, continuera de suivre cette route, les Athéniens feront la guerre aux Perses, pour venger le dégât de leurs terres, la profanation et l'incendie de leurs temples. » Il fit aussi décréter que les prêtres chargeraient de leurs malédictions quiconque proposerait d'entrer en négociation avec les Mèdes, ou d'abandonnner l'alliance des Grecs.

Mardonius envahit une seconde fois l'Attique; et les Athéniens passèrent encore à Salamine. Aristide fut dépêché à Lacédémone; et il se plaignit de la lenteur des Spartiates, et de cette négligence qui livrait pour la seconde fois Athènes au barbare: il les pressa de secourir ce qui restait encore de la Grèce. Les éphores, après l'avoir écouté, feignirent une insouciance parfaite, et ils passèrent la journée en fêtes et en réjouissances; car ils célébraient alors les fêtes Hyacinthies. Mais, la nuit, ils choisirent cinq mille Spartiates, qui prirent chacun sept Hilotes, et ils les firent partir sans en rien dire aux députés d'Athènes. Lorsque Aristide se présenta de nouveau au conseil, et qu'il y recommença ses plaintes, les éphores lui dirent en riant qu'il radotait sans doute, ou qu'il dormait; que leur armée était déjà à Orestium [1], et qu'elle marchait contre les étrangers : c'est le nom

[1] Dans l'Arcadie, au pied du mont Menale.

que les Lacédémoniens donnaient aux Perses. « Vos plaisanteries, dit Aristide, ne sont pas de saison; et c'est l'ennemi qu'il faut tromper, et non pas vos amis. » Tel est le récit d'Idoménée. Mais, dans le décret, Aristide n'est pas nommé au nombre des députés : il y a seulement Cimon, Xanthippe et Myronide.

Élu général avec de pleins pouvoirs pour la bataille qui devait se donner, il prit huit mille hoplites athéniens, et il se rendit à Platées. Il y fut joint par Pausanias, commandant en chef de toutes les forces de la Grèce, qui amenait avec lui les Spartiates; et les autres troupes grecques arrivaient successivement en foule. L'armée des barbares, campée le long de l'Asopus, occupait une si vaste étendue de terrain, qu'elle ne s'était pas même retranchée : ils avaient seulement placé les bagages et les objets les plus précieux dans un espace carré fermé d'une muraille, dont chaque côté avait dix stades de longueur [1]. Un devin d'Élis, nommé Tisamène, avait prédit à Pausanias, et à tous les Grecs en général, qu'ils remporteraient la victoire, s'ils se bornaient à la défense, et s'ils s'abstenaient d'attaquer. Aristide, de son côté, avait envoyé consulter l'oracle de Delphes. Le dieu répondit que les Athéniens triompheraient des ennemis s'ils faisaient des prières à Jupiter, à Junon Cithéronienne, à Pan, et aux nymphes Sphragitides; s'ils sacrifiaient aux héros Androcratès, Leucon, Pisandre, Damocratès, Hypsion, Actéon et Polydius, et s'ils ne risquaient de bataille que dans leur propre pays, sur le champ de Cérès Éleusienne et de Proserpine. Cet oracle jeta Aristide dans une grande perplexité : les héros que le dieu ordonnait d'honorer par des sacrifices étaient, il est vrai, les ancêtres des Platéens; et l'antre des nymphes Sphragitides était sur une des croupes du mont Cithéron, et tourné vers le couchant d'été. Il y avait autrefois, dit-on, un

[1] Environ une demi-lieue.

oracle dans cet antre; et la plupart des habitants du pays étaient possédés de l'esprit prophétique : ces inspirés se nommaient Nympholeptes [1]. Mais ne promettre la victoire aux Athéniens qu'autant qu'ils combattraient dans le champ de Cérès Éleusienne, et sur leur propre territoire, c'était rappeler et transporter de nouveau la guerre dans l'Attique.

Cependant le général des Platéens, Arimnestus, crut voir en songe Jupiter Sauveur. « Qu'ont résolu les Grecs? demanda le dieu. — Seigneur, répondit Arimnestus, nous emmènerons demain l'armée à Éleusis; et c'est là que nous combattrons les barbares, comme le veut l'oracle d'Apollon. — Les Grecs se trompent du tout au tout, répliqua Jupiter; car le lieu désigné par l'oracle est ici même, aux environs de Platées : qu'ils cherchent bien, ils le trouveront. » Cette vision ne laissa aucun doute dans l'esprit d'Arimnestus. A peine éveillé, il fait appeler les plus vieux et les plus instruits de ses concitoyens: il confère avec eux; et, après une recherche attentive, on trouve qu'il y a, près d'Hysies, au pied du Cithéron, un vieux temple dédié à Cérès Éleusienne et à Proserpine. Aussitôt il va prendre Aristide, et il le mène sur les lieux. C'était un emplacement très-commode pour y ranger en bataille une armée faible en cavalerie, parce que le pied du Cithéron rend impraticables aux gens de cheval les extrémités de la plaine du côté du temple. Là aussi était la chapelle du héros Androcratès, tout environnée d'arbres épais. Et, pour qu'il ne manquât rien aux prescriptions qui devaient, suivant l'oracle, assurer la victoire, les Platéens, sur la proposition d'Arimnestus, ordonnèrent, par un décret, la destruction des bornes qui séparaient l'Attique de leur pays ; et ils cédèrent aux Athéniens toute cette partie de leur territoire, afin qu'aux termes de l'oracle, ils combattissent pour la

[1] Littéralement *possédés des nymphes.*

Grèce dans leur propre pays. Cette libéralité illustra pour longtemps les Platéens; car, bien des années après, Alexandre, déjà maître de l'Asie, rétablit les murailles de Platées, et il fit publier par un héraut, aux jeux Olympiques, que c'était une récompense décernée par le roi pour prix de la vertu et de la générosité avec laquelle les Platéens, durant la guerre Médique, avaient cédé aux Athéniens une partie de leur territoire, et de l'ardeur qu'ils avaient montrée dans la défense de la Grèce.

Il s'éleva une dispute entre les Athéniens et les Tégéates [1], sur le poste qu'ils occuperaient respectivement dans la bataille. « Les Lacédémoniens commandent toujours l'aile droite : nous devons donc, disaient les Tégéates, commander l'aile gauche. » Et ils alléguaient pour raison les glorieux services de leurs ancêtres. Les Athéniens s'emportant sur cela, Aristide s'avança, et il dit : « La conjoncture présente ne permet pas de contester aux Tégéates leur noblesse et leurs exploits. Mais nous vous disons, à vous, Spartiates, et à tous les autres Grecs, que le poste qu'on occupe n'ôte ni ne donne le courage. Quelque rang que vous nous assigniez, nous tâcherons de le rendre honorable, et de le bien défendre. Nous ne voulons pas ternir la gloire de nos premiers combats. Nous sommes venus, non pour disputer avec nos alliés, mais pour combattre nos ennemis; non pour vanter nos pères, mais pour nous montrer nous-mêmes des hommes de cœur aux yeux de toute la Grèce. Ce combat va faire voir quel degré d'estime méritent, de la part des Grecs, les villes, les généraux et les soldats. » Les capitaines qui étaient présents au conseil décidèrent, sur ce discours, en faveur des Athéniens; et ils leur donnèrent le commandement de l'aile gauche.

Pendant que la Grèce était suspendue dans l'attente,

1 Les Arcadiens de la ville de Tégée.

et que les affaires d'Athènes souffraient particulièrement de la crise, des hommes de familles nobles et opulentes, que la guerre avait ruinés, et qui voyaient s'échapper, avec la richesse, leur crédit et leur autorité politiques, qui voyaient les honneurs et les dignités passer en d'autres mains, s'assemblèrent secrètement dans une maison de Platées, et ils conspirèrent de détruire à Athènes le gouvernement populaire, ou, s'ils ne pouvaient réussir, de bouleverser tout, et de livrer la Grèce aux barbares. La conspiration se tramait au milieu du camp, et un bon nombre déjà s'étaient laissé corrompre, lorsque Aristide en eut vent. Son alarme fut extrême, vu les conjonctures. Il crut cependant qu'il ne fallait ni négliger une telle affaire, ni la publier entièrement : ignorant à combien de personnes la complicité pouvait s'étendre, il aima mieux arrêter le cours de la justice, que de risquer le salut de tous. De tous les coupables, il n'en fit arrêter que huit ; et encore deux d'entre eux, par lesquels on avait commencé l'instruction du procès, et qui étaient le plus chargés, Eschine le Lamprien et l'Acharnien Agésias, parvinrent-ils à s'enfuir du camp. Aristide mit les autres en liberté ; et il leur laissa les moyens de se rassurer et de se repentir, dans la pensée qu'on n'avait rien trouvé à leur charge. « Le champ de bataille, leur dit-il, est un grand tribunal où vous justifierez votre conduite, et où vous ferez voir que vous n'avez jamais eu envers votre patrie que de justes et pures intentions. »

Sur ces entrefaites, Mardonius, pour essayer les forces des Grecs par l'endroit où il se croyait lui-même supérieur, envoya sa cavalerie escarmoucher contre eux. Ils étaient postés au pied du Cithéron, dans des lieux forts d'assiette et pleins de rochers : toutefois les Mégariens, au nombre de trois mille, étaient campés dans la plaine. Aussi les Mégariens eurent-ils fort à souffrir du choc de la cavalerie, qui pouvait les approcher et les assaillir de tous côtés. Hors d'état de résister seuls à cette multitude

de barbares, ils envoyèrent à Pausanias un courrier en toute hâte, pour demander du secours. A cette nouvelle, Pausanias, qui voyait le camp des Mégariens déjà couvert sous une grêle de traits et de dards, et leurs troupes resserrées dans un étroit espace, ne pouvant marcher lui-même contre cette cavalerie avec la phalange pesamment armée des Spartiates, voulut piquer d'honneur et d'émulation ceux des capitaines grecs qu'il avait auprès de lui : il s'adressà donc à leur bonne volonté, espérant qu'il s'en offrirait plus d'un pour préluder à la bataille, et pour soutenir les Mégariens. Tous faisant la sourde oreille, Aristide, au nom des Athéniens, accepte la mission, et il dépêche de ce côté Olympiodore, le plus brave de ses chefs de bande, qui commandait une compagnie de trois cents hommes et quelques gens de trait mêlés parmi eux. La troupe fut prête en un moment, et s'élança au pas de course. Masistius, général de la cavarie des barbares, homme d'une force prodigieuse, et remarquable par sa taille et sa bonne mine, s'aperçoit de ce mouvement : il tourne bride, et il pique droit à eux. Les Athéniens l'attendent de pied ferme, et le combat s'engage. Le choc fut terrible : c'était comme un essai, par lequel les deux partis cherchaient à pressentir le succès de la bataille. Mais à la fin, le cheval de Masistius fut blessé d'une flèche, et jeta son maître à terre. Une fois tombé, Masistius ne put se relever, embarrassé qu'il était par le poids de ses armes. Les Athéniens coururent sur lui ; mais ils ne pouvaient venir à bout de sa personne, parce qu'il avait non-seulement la poitrine et la tête, mais les jambes et les bras couverts de lames d'or, d'airain et de fer ; jusqu'à ce qu'un soldat lui enfonça le bois de sa pique dans l'œil, par l'ouverture de la visière de son casque, et le tua. Les Perses abandonnèrent son corps, et prirent la fuite. Les Grecs connurent la grandeur de leur exploit, non par le nombre des morts, car il en resta peu sur la place, mais par le deuil

des barbares. Les Perses se rasèrent la tête, en signe de douleur, et ils coupèrent les crins de leurs chevaux et de leurs mulets; puis ils remplirent de cris et de gémissements tous les lieux d'alentour, comme ayant perdu, dans Masistius, un homme qui ne le cédait qu'à Mardonius, en courage et en autorité.

Après cette première action, les deux armées restèrent longtemps sans combattre; car les devins, d'après l'examen des entrailles sacrées, prédisaient également et aux Perses et aux Grecs la victoire, s'ils se tenaient sur la défensive, et la défaite, s'ils attaquaient. Enfin Mardonius, qui n'avait plus de vivres que pour peu de jours, et qui voyait les Grecs se fortifier de plus en plus par de nouvelles troupes qui leur arrivaient, impatient de tous ces délais, résolut d'y mettre fin, et de passer le lendemain, dès le point du jour, le fleuve Asopus, pour surprendre les Grecs par une attaque imprévue. Il donne le soir des ordres à ses officiers; mais, vers minuit, un homme à cheval s'approcha du camp des Grecs, et, s'adressant aux sentinelles, demanda à parler à l'Athénien Aristide. Aristide s'empressa de venir. « Je suis, dit cet homme, Alexandre, roi de Macédoine; et je m'expose, par amitié pour vous, au plus grand de tous les dangers: je viens prémunir votre courage contre les effets de la surprise, et assurer la liberté de vos efforts dans la lutte. Mardonius doit vous attaquer demain; non qu'il ait quelque bonne espérance ou une confiance bien fondée, mais parce qu'il manque de vivres. Les devins eux-mêmes, par les présages sinistres des victimes, et par des oracles menaçants, veulent l'empêcher de combattre, et son armée est en proie au découragement et à la frayeur. Mais ce lui est une nécessité, ou de tenter le hasard du combat, ou, s'il diffère, de périr par la famine. » Alexandre, après cette révélation, prie Aristide d'y songer lui-même, et d'en faire son profit, mais sans en rien communiquer à personne. Aristide lui répond

qu'il ne peut décemment cacher ce secret à Pausanias, commandant en chef de l'armée ; mais il lui promet de n'en parler à aucun autre avant le combat, et il l'assure, si la Grèce est victorieuse, que nul n'ignorera le dévouement et le courage dont Alexandre a fait preuve. Après cet entretien, le roi de Macédoine s'en retourne sur ses pas. Aristide se rend à la tente de Pausanias, et lui communique ce qu'il vient d'apprendre. Ils mandent à l'instant les autres chefs, et ils leur ordonnent de tenir l'armée en bataille, et de se préparer à combattre.

Cependant, Pausanias, suivant le récit d'Hérodote, proposa à Aristide de faire passer les Athéniens à l'aile droite, et de les ranger en face des Perses : « Ils combattront, disait-il, avec plus de courage ; car ils se sont déjà mesurés avec cet ennemi, et leurs victoires passées leur doivent être un grand sujet de confiance. » Il se réservait à lui-même l'aile gauche, où il aurait en tête ceux des Grecs qui s'étaient déclarés pour les Mèdes. Tous les capitaines athéniens se plaignirent : Pausanias en usait, suivant eux, d'une façon insolente et grossière avec les Athéniens, laissant tous les autres Grecs à leur poste, et les transportant eux seuls, tantôt ici, tantôt plus loin, comme s'ils étaient des Hilotes, et les exposant aux coups des plus belliqueux. Mais Aristide leur fit sentir qu'ils se trompaient du tout au tout : « Il y a peu de jours, dit-il, vous disputiez aux Tégéates le commandement de l'aile gauche ; et vous avez regardé comme un grand honneur de l'avoir obtenu. Voilà que les Lacédémoniens vous cèdent d'eux-mêmes la droite, et qu'ils vous défèrent, en quelque sorte, le commandement de toute l'armée ; et vous n'êtes pas flattés d'une telle gloire ! et vous n'appréciez pas comme une bonne fortune d'avoir à combattre, non point contre des compatriotes et des parents, mais contre des barbares, qui sont vos ennemis naturels ! » Frappés de ces représentations, les Athéniens changèrent volontiers de poste avec les

Spartiates; et l'on entendait de toutes parts courir parmi eux les exhortations qu'ils s'adressaient les uns aux autres : « Les ennemis ne sont venus ni avec de meilleures armes que celles de Marathon, ni avec des âmes plus braves. Ce sont les mêmes arcs, les mêmes habits brodés; ce sont les mêmes ornements d'or sur des corps efféminés et des âmes sans vigueur. Nous, nous avons les mêmes armes et les mêmes corps, et une confiance qu'ont encore accrue nos victoires. Nous ne combattrons pas seulement comme eux, pour la conquête d'un pays ou d'une ville, mais pour maintenir les trophées de Marathon et de Salamine, et pour qu'ils paraissent non l'œuvre de Miltiade et de la Fortune, mais celle des Athéniens. »

Ils allèrent donc promptement prendre leur nouveau poste. Mais les Thébains, informés de ce changement par des transfuges, en préviennent Mardonius; et celui-ci, à l'instant même, soit crainte d'avoir en tête les Athéniens, soit ambition de se mesurer avec les Spartiates, fit passer ses Perses à l'aile droite, et ses Grecs à la gauche, pour les opposer aux Athéniens. Pausanias s'aperçoit de ce mouvement de conversion, et il se remet à la droite; mais aussitôt Mardonius reprend sa première ordonnance, et se poste à gauche, en face des Lacédémoniens. Toute cette journée se passa sans rien faire.

Les Grecs tinrent un conseil, et ils résolurent de porter plus loin leur camp, dans un lieu où il y eût de l'eau potable; car les sources voisines avaient été gâtées et corrompues par la cavalerie des barbares. La nuit venue, les capitaines firent mettre en marche leurs compagnies, pour aller occuper le campement désigné; mais les troupes ne suivaient pas volontiers, et on avait peine à les tenir rassemblées. Aussitôt sortis des retranchements, la plupart se mirent à courir vers la ville de Platées, se répandant çà et là par la plaine, avec un

grand tumulte, et dressant leurs tentes au hasard. Les Lacédémoniens restèrent seuls dans le camp, forcés qu'ils y furent par Amompharétus, homme courageux et intrépide, qui depuis longtemps brûlait de combattre, et qui souffrait impatiemment tant de retards et de lenteurs. Amompharétus traita hautement la marche des alliés de désertion et de fuite; et il déclara qu'il n'abandonnerait pas son poste, et qu'il y tiendrait bon avec sa troupe, qu'il y soutiendrait l'effort de Mardonius. Pausanias alla le trouver, et lui représenta qu'il fallait bien obéir à ce qui avait été résolu et arrêté dans le conseil des Grecs. Mais Amompharétus, levant de ses deux mains une grosse pierre, et la jetant aux pieds de Pausanias : « Voilà, dit-il, mon suffrage pour le combat. Je me moque des conseils et des décrets de lâcheté qu'ont portés les autres. » Pausanias, incertain de ce qu'il doit faire, envoie vers les Athéniens, qui s'étaient déjà mis en marche, et les fait prier de l'attendre, afin qu'ils puissent aller ensemble. En même temps, il conduit à Platées le reste de ses troupes, dans l'espoir d'entraîner Amompharétus par son exemple.

Cependant le jour parut. Mardonius s'était aperçu que les Grecs avaient abandonné leur camp, et il avait mis son armée en bataille. Il s'élança contre les Lacédémoniens avec ses barbares, qui poussaient des cris et des hurlements affreux. Il s'agissait, à leurs yeux, non point de livrer un combat aux Grecs, mais de dépouiller des fuyards; et peu s'en fallut qu'il n'en advînt ainsi; car Pausanias, en voyant approcher les ennemis, fit arrêter la marche, et il ordonna que chacun prît son poste pour le combat. Mais il oublia, soit colère contre Amompharétus, soit surprise de cette attaque soudaine, de donner le mot aux Grecs, en sorte qu'ils ne purent accourir ni assez promptement, ni tous ensemble, mais par petits détachements, sans aucun ordre, et lorsque le combat était presque engagé. Pausanias faisait des

sacrifices, sans pouvoir obtenir des signes favorables : il ordonna donc aux Lacédémoniens de poser leurs boucliers à leurs pieds, et de se tenir là immobiles, les yeux fixés sur lui, sans se mettre en défense contre les ennemis ; et il se remit à immoler les victimes. La cavalerie ennemie approchait : elle fut bientôt à la portée du trait, et il y eut des Spartiates atteints. C'est à ce moment que fut percé d'une flèche Callicratès, le plus beau des Grecs, l'homme le plus grand et le mieux fait qu'il y eût, dit-on, dans cette armée. « Ce n'est pas la mort qui me fâche, dit Callicratès en expirant, car je suis parti de ma maison avec la résolution de donner ma vie pour le salut de la Grèce ; mais je regrette de périr sans avoir frappé un seul coup. »

Si la position des Spartiates était affreuse, leur constance n'en fut que plus admirable. Vivement pressés par les ennemis, ils ne se défendaient point : ils attendaient l'heure que les dieux et leur général voudraient leur marquer ; et ils se laissaient blesser et tuer à leur poste. Tandis que Pausanias faisait ses sacrifices et ses prières à quelque distance de la bataille, une troupe de Lydiens, disent quelques-uns, survint tout à coup, enlevant et renversant tout ce qui servait au sacrifice. Pausanias et ceux qui se trouvaient auprès de lui, étant alors sans armes, les chassèrent à coups de bâton et à coups de fouet. C'est en mémoire de cet événement, et pour imiter cette subite incursion, qu'on célèbre encore aujourd'hui, à Sparte, une fête où l'on fouette les enfants autour de l'autel, et qui se termine par la procession des Lydiens. Pausanias, désespéré de voir que le devin immolait inutilement victimes sur victimes, tourna son visage baigné de larmes vers le temple de Junon ; et, levant les mains au ciel : « Junon Cithéronienne, dit-il d'une voix suppliante, et vous tous dieux protecteurs du pays de Platées, s'il n'est pas dans les destinées que les Grecs soient vainqueurs, faites du

moins qu'ils ne périssent qu'après avoir vendu chèrement leur vie et prouvé aux ennemis, par de sensibles effets, que ceux qu'ils étaient venus attaquer étaient des hommes de cœur, et qui s'entendaient à combattre! »

A peine Pausanias achevait sa prière, que les signes sacrés se montrèrent favorables, et que les devins annoncèrent la victoire. L'ordre est donné; et toutes les troupes poussent à l'ennemi en masse. La phalange lacédémonienne avait pris soudain l'aspect d'un animal courageux s'apprêtant à la lutte, et hérissant le poil. Les barbares jugèrent alors qu'ils auraient à combattre contre des hommes qui se défendraient jusqu'à la mort. Ils se mettent, presque tous, à couvert sous leurs grands boucliers, et ils lancent des flèches contre les Lacédémoniens. Ceux-ci, de leur côté, avancent d'un pas ferme, les pavois joints, tombent sur les ennemis, repoussent leurs boucliers, les frappent à grands coups de pique au visage et à la poitrine. Un grand nombre de Perses tombèrent, mais non sans lutte et sans courage : ils saisissaient, de leurs mains nues, les piques des Lacédémoniens, et presque toujours ils les brisaient; puis, ils avaient bien vite repris l'offensive, frappant à coups de hache, de cimeterre, arrachant les boucliers des ennemis, les prenant eux-mêmes au corps. Aussi résistèrent-ils longtemps avec vigueur. Cependant les Athéniens restaient immobiles, attendant toujours les Lacédémoniens. Mais tout à coup un grand bruit, comme de gens qui combattaient, se fit entendre, et un courrier envoyé par Pausanias leur apprit ce qui se passait : ils partent donc aussitôt, et ils volent au secours des Lacédémoniens. Ils traversaient la plaine, pour aller du côté où le bruit se faisait entendre, lorsqu'ils rencontrent les Grecs qui étaient dans le parti des Mèdes. Aristide ne les a pas plutôt aperçus, qu'il s'avance loin de sa troupe, et qu'il leur crie, au nom des dieux de la Grèce,

de s'abstenir de combattre, de ne pas entraver leur marche, et de ne se pas opposer au secours qu'ils vont porter à ceux qui défendent la Grèce au péril de leur vie.

Mais, lorsqu'il voit qu'au lieu d'avoir égard à ses remontrances, ils se disposent à l'attaquer, il ne songe plus à aller au secours des Lacédémoniens : il charge ces Grecs, qui étaient environ cinquante mille. Ceux-ci plièrent pour la plupart, et battirent en retraite à la nouvelle de la déroute des barbares. Ceux qui soutinrent le plus vigoureusement le choc furent, dit-on, les Thébains; car les principaux et les plus puissants de cette nation avaient embrassé les intérêts des Mèdes, et ils s'étaient servis de leur ascendant sur la multitude pour l'entraîner dans ce parti contre son gré [1]. La bataille étant ainsi partagée, les Lacédémoniens eurent fini les premiers d'enfoncer les Perses. Un Spartiate, nommé Arimnestus, tua Mardonius d'un coup de pierre à la tête : événement prédit par l'oracle d'Amphiaraüs. Mardonius y avait envoyé un Lydien, et à l'antre de Trophonius un Carien. Le Carien reçut du prophète une réponse en langue carienne: pour le Lydien, ayant couché dans le sanctuaire d'Amphiaraüs, il crut voir, pendant son sommeil, s'approcher un des ministres du dieu, qui lui ordonnait de sortir du temple; et, sur son refus, le ministre du dieu lui avait jeté à la tête une grosse pierre, dont il songea qu'il était mort sur le coup. C'est ainsi du moins qu'on le raconte.

Les Lacédémoniens poussèrent les fuyards jusque dans l'espace qu'ils avaient enfermé d'une muraille de bois. Quelques instants après, les Athéniens mettent les Thébains en déroute, après leur avoir tué, sur le champ de bataille même, trois cents des plus distingués et des premiers de la nation. Ils s'apprêtaient à les poursuivre, quand il leur vint la nouvelle que les barbares s'étaient

[1] Plutarque ne manque jamais une occasion d'atténuer les torts de ses compatriotes.

enfermés dans leur enceinte de bois, où les Spartiates les assiégeaient. Ils laissent les Grecs se sauver, et ils courent seconder les assaillants. Les Lacédémoniens, peu exercés à ces sortes d'affaires, s'y prenaient mollement pour forcer l'enceinte. Les Athéniens arrivent, enlèvent le camp, et y font un horrible carnage. De trois cent mille barbares, il ne s'en sauva, dit-on, que quarante mille, sous la conduite d'Artabaze. Du côté des Grecs qui avaient combattu pour leur pays, il ne périt que treize cent soixante hommes en tout, dont cinquante-deux Athéniens, tous de la tribu Éantide[1], qui fit, au rapport de Clidémus, les plus vaillants efforts dans cette journée. Voilà pourquoi les Éantides faisaient, aux nymphes Sphragitides, le sacrifice annuel prescrit par l'oracle d'Apollon en actions de grâces de cette victoire, et dont le trésor public payait les frais. Les Lacédémoniens ne perdirent que quatre-vingt-onze des leurs, et les Tégéates que seize.

Aussi est-il étrange qu'Hérodote dise que ce furent là les seuls d'entre les Grecs qui en vinrent aux mains avec les ennemis, et personne autre qu'eux. Car la multitude de barbares qui périrent, et la quantité des tombeaux, attestent que la victoire fut commune à tous les Grecs. D'ailleurs, si ces trois peuples avaient combattu seuls, et que les autres n'eussent été que les tranquilles spectateurs de la bataille, aurait-on gravé sur l'autel l'inscription suivante :

Les Grecs avaient vaincu jadis dans la bataille,
Par leur courage et leur confiante intrépidité ;
Ils avaient chassé les Perses : à la Grèce libre, ils ont en commun
Élevé cet autel de Jupiter Libérateur.

Cette bataille se donna le 4 du mois Boédromion[2], selon la manière de compter des Athéniens ; et, suivant celle

[1] Ainsi nommée d'Éas, que nous écrivons, d'après les Romains, Ajax.
[2] Partie d'août et de septembre.

des Béotiens, le 24 du mois Panémus, jour où se rassemble encore maintenant, dans Platées, le conseil général de la Grèce, et où les Platéens font un sacrifice à Jupiter Libérateur, pour le remercier de la victoire. Au reste, il ne faut pas être surpris de cette discordance des jours, puisque, aujourd'hui même, que l'astronomie a un bien plus grand degré d'exactitude, chaque peuple a sa manière particulière de commencer et de finir les mois.

Les Athéniens, après la victoire, ne voulaient pas céder aux Spartiates le prix de la valeur, ni souffrir qu'ils dressassent un trophée. La querelle faillit se vider par les armes; et les affaires de la Grèce allaient se gâter bien vite, si Aristide n'eût retenu, par la force de ses raisons et de ses remontrances, les autres généraux athéniens, surtout Léocratès et Myronide, et s'il ne les eût fait consentir à remettre aux Grecs la décision du litige. Les Grecs s'assemblèrent, pour délibérer sur cette question. Théogiton de Mégare proposa de donner à une autre ville que Sparte et Athènes le prix de la valeur, si on ne voulait pas soulever une guerre civile. Cléocritus de Corinthe se leva ensuite; et l'on crut qu'il allait demander cet honneur pour les Corinthiens, car Corinthe était, après Sparte et Athènes, la première en dignité. Mais il fit, à la louange des Platéens, un discours qui causa autant de plaisir que d'admiration; et il opina que, pour faire cesser la dispute, c'était à eux qu'il fallait décerner le prix, parce que les autres concurrents ne pourraient en être jaloux. Aristide appuya le premier cet avis, au nom des Athéniens; ensuite Pausanias, au nom des Lacédémoniens. Le différend ainsi terminé, on prit sur le butin, avant tout partage, quatre-vingts talents [1] pour les Platéens, qui en bâtirent un temple à Minerve: ils y placèrent une statue de la déesse, et ils en ornèrent le sanc-

[1] Environ quatre cent quatre-vingt mille francs de notre monnaie, mais qui vaudraient aujourd'hui cinq ou six millions.

tuaire de magnifiques peintures, qui subsistent encore aujourd'hui dans tout leur éclat.

Les Lacédémoniens et les Athéniens dressèrent deux trophées séparés ; mais ils envoyèrent ensemble consulter l'oracle, sur les sacrifices qu'ils devaient faire. Le dieu de Pytho leur ordonna d'élever un autel de Jupiter Libérateur, mais de n'y sacrifier qu'après avoir éteint les feux par toute la contrée, parce qu'ils avaient été souillés par les barbares, et qu'après être venus ensuite à Delphes, allumer au foyer commun un feu entièrement pur. Sur cette réponse, les généraux grecs se mirent à parcourir le pays, obligeant les habitants d'éteindre tous les feux ; et Euchidas, un des Platéens, s'étant engagé d'apporter, avec toute la diligence possible, le feu pris sur l'autel du dieu, partit pour Delphes. Dès qu'il y fut arrivé, il se purifia, s'arrosa d'eau lustrale; et, après s'être couronné de laurier, il s'approcha de l'autel, et il y prit le feu sacré ; puis, sans s'arrêter un instant, il se remit à courir du côté de Platées. Il était revenu avant le coucher du soleil, ayant fait, en un même jour, mille stades[1]. Il salue ses concitoyens, leur remet le feu, tombe à leurs pieds, et, un moment après, expire. Les Platéens, par admiration pour son dévouement, l'enterrèrent dans le temple de Diane Euclia, avec ce vers tétramètre pour épitaphe :

Euchidas courut à Pytho, et il revint ici le même jour.

Cette déesse Euclia est Diane, suivant la plupart des auteurs; mais d'autres disent que c'est une fille d'Hercule et de Myrto, fille de Ménœtius et sœur de Patrocle ; qu'étant morte vierge, les Béotiens et ceux de Locres lui décernèrent de grands honneurs. Il y a, dans chacune de leurs places publiques, un autel qui lui est consacré, et

[1] Environ deux cents kilomètres, ou cinquante lieues.

une image qui la représente; et c'est là que les fiancées et les fiancés sacrifient avant d'épouser.

Il se tint, peu de temps après, une assemblée générale de la Grèce, dans laquelle Aristide proposa le décret suivant : « Les chefs et tous les députés des villes de la Grèce se réuniront tous les ans à Platées, en commémoration de la victoire. On y célébrera, chaque cinquième année, des jeux en l'honneur de la liberté. On lèvera, dans toute la Grèce, dix mille boucliers et mille chevaux, et on équipera une flotte de cent navires, pour faire la guerre aux barbares. Les Platéens seront regardés comme des hommes saints et consacrés au dieu, et ils feront des sacrifices pour le salut de la Grèce. » Tous ces articles furent confirmés; et les Platéens se chargèrent de célébrer tous les ans l'anniversaire de la mort des Grecs qui étaient tombés sur le champ de bataille, et qu'on y avait inhumés.

Ils l'observent encore aujourd'hui, et de la manière suivante.

Le 16 du mois Mémactérion [1], qui est, chez les Béotiens, Alalcoménius, on commence, dès le point du jour, une procession que précède un trompette sonnant le mode guerrier. Ce trompette est suivi de chars remplis de couronnes et de branches de myrte. Après ces chars, marche un taureau noir, et, derrière le taureau, des jeunes gens portant des amphores pleines de lait et de vin, pour les libations funèbres, avec des fioles d'huile et de parfums. Ces jeunes gens sont de condition libre; car il n'est permis à aucun esclave de s'employer en rien dans une cérémonie consacrée à des hommes morts en combattant pour la liberté. La marche est fermée par l'archonte [2] des Platéens. Dans tout autre temps, l'archonte ne doit ni toucher le fer, ni être vêtu que de blanc; mais, ce jour-là, il traverse la ville paré d'une

[1] Partie de septembre et d'octobre.
[2] Le premier magistrat de la ville de Platées.

robe de pourpre, ceint d'une épée, et tenant entre ses mains une urne, qu'il a prise dans le greffe public. Il se rend au lieu où sont les tombeaux. Là, il puise de l'eau dans la fontaine, lave lui-même les colonnes tumulaires, les frotte de parfums, et immole le taureau sur un bûcher. Il adresse une prière à Jupiter et à Mercure Souterrain, et il appelle à ce festin et à ces effusions funéraires les âmes des hommes valeureux morts pour le salut de la Grèce. Puis, remplissant de vin une coupe, il la verse, disant à haute voix : « Je présente cette coupe aux guerriers qui sont morts pour la liberté des Grecs. » Telle est la cérémonie observée encore aujourd'hui à Platées.

Quand les Athéniens furent rentrés dans leur patrie, Aristide s'aperçut que le peuple cherchait à se rendre maître du gouvernement. D'un côté, la valeur que les citoyens avaient déployée méritait qu'on les traitât avec toutes sortes d'égards; mais, d'un autre côté, il n'était pas facile, lorsqu'ils avaient les armes à la main, et qu'ils étaient enflés de leurs victoires, de les réduire par la force. Il proposa donc un décret portant que tous les citoyens auraient part au gouvernement, et qu'on prendrait indistinctement les archontes parmi tous les Athéniens.

Thémistocle dit un jour, dans l'assemblée du peuple, qu'il avait conçu un projet qui serait utile et salutaire à la république, mais dont l'exécution demandait le plus grand secret. On lui ordonna d'en faire part à Aristide seul, et d'en délibérer avec lui. Thémistocle ayant déclaré à Aristide que son projet consistait à brûler tous les vaisseaux des Grecs, parce qu'alors les Athéniens n'auraient plus de rivaux, et qu'ils seraient les maîtres de la Grèce, Aristide rentra dans l'assemblée, et dit qu'il n'y avait rien qui fût plus utile que le dessein formé par Thémistocle, mais aussi rien qui fût plus injuste. Les Athéniens, sur cette assurance, ordonnèrent à Thémistocle d'abandonner son projet. Tant le peuple aimait la

justice! tant Aristide avait la confiance et l'estime du peuple[1]!

Aristide fut envoyé comme général avec Cimon, pour faire la guerre aux Perses. Pausanias et les autres chefs des Spartiates se montraient durs et hautains à l'égard des alliés : il en usa tout autrement; il les traita lui-même avec beaucoup de douceur et d'humanité, et il leur concilia, tout le temps que durèrent les opérations militaires, la bienveillance et l'appui de Cimon. Par cette conduite, il enleva insensiblement aux Lacédémoniens l'empire de la Grèce, sans avoir eu besoin ni d'armes, ni de vaisseaux, ni de cavaliers, mais par la bonté et par une sage politique. Si la justice d'Aristide et la douceur de Cimon faisaient aimer les Athéniens aux autres peuples, Pausanias, par son avarice et sa dureté, les leur rendait bien plus aimables encore. Il ne parlait jamais aux capitaines des alliés qu'avec aigreur et avec emportement; il faisait battre de verges les soldats, ou les forçait de se tenir debout un jour entier, avec une ancre de fer sur les épaules; enfin personne ne pouvait aller couper de la paille ou puiser de l'eau avant les Spartiates : des esclaves armés de fouets chassaient ceux qui voulaient approcher. Aristide voulut faire, à ce sujet, quelques remontrances; mais Pausanias fronça le sourcil, lui dit qu'il n'avait pas le temps de l'entendre, et ne l'écouta point.

Dès ce moment, les capitaines de vaisseaux et généraux grecs, surtout ceux de Chios, de Samos et de Lesbos, pressèrent Aristide de prendre le commandement suprême, et de recevoir, sous sa sauvegarde, les alliés, qui désiraient depuis longtemps d'abandonner les Spartiates et de passer aux Athéniens. « Je vois, répondit Aristide, beaucoup de justice dans ce que vous proposez; je vous crois même dans la nécessité de le faire; mais il

[1] On a déjà vu ce trait dans la *Vie de Thémistocle*.

me faut, pour garantie, quelque acte significatif, et dont l'accomplissement mette vos troupes dans l'impossibilité de reculer. » Alors Uliadès de Samos et Antagoras de Chios, s'étant concertés ensemble, vont attaquer, près de Byzance, la trirème de Pausanias, qui voguait à la tête de la flotte, et ils l'investissent de tous côtés. Pausanias, outré de cette insulte, se lève, les menaçant, d'un ton plein de colère, de leur faire voir bientôt que ce n'est pas son vaisseau qu'ils ont assailli, mais leurs propres patries. Ils lui répondirent qu'il n'avait qu'à se retirer; qu'il devait remercier la fortune qui l'avait favorisé à Platées; que le respect seul que les Grecs conservaient encore pour cette victoire les empêchait de tirer de lui une juste vengeance. Ils finirent par quitter les Spartiates, et ils se joignirent aux Athéniens. Sparte montra, dans cette occasion, une grandeur d'âme admirable. Car, dès qu'elle vit que ses généraux s'étaient laissé corrompre par l'excès du pouvoir, elle renonça volontairement à l'empire, et elle cessa d'envoyer des généraux pour conduire l'armée; aimant mieux avoir des citoyens modestes, de fidèles observateurs des lois, que de commander à toute la Grèce.

Sous l'empire des Lacédémoniens, les Grecs payaient une taxe pour la guerre; mais, voulant alors qu'elle fût répartie également sur toutes les villes, ils demandèrent aux Athéniens de leur envoyer Aristide, qu'ils chargèrent de visiter le territoire et d'examiner les revenus de chaque ville, et de fixer ce que chacun devait payer, en raison de ses facultés et de ses forces. Aristide, armé d'une aussi grande autorité, et établi en quelque sorte seul arbitre des intérêts de toute la Grèce, partit pauvre d'Athènes, et il y revint plus pauvre encore. Il fixa chaque imposition, non-seulement avec un désintéressement parfait, et conformément à la justice, mais sans fouler personne, et avec une entière impartialité. Le nom que les anciens avaient donné au siècle de Saturne,

les alliés d'Athènes le donnèrent à la taxe d'Aristide. Ils l'appelèrent, dans leur enthousiasme, l'âge d'or de la Grèce, et surtout lorsqu'ils se virent, peu de temps après, imposés au double et au triple. La taxe d'Aristide était de quatre cent soixante talents[1] : Périclès la porta à peu près à un tiers de plus ; car, suivant Thucydide, au commencement de la guerre du Péloponnèse, les alliés payaient aux Athéniens six cents talents[2] ; et, après la mort de Périclès, les démagogues la firent monter successivement jusqu'à treize cents[3] : non pas que la guerre fût devenue à ce point dispendieuse et ruineuse, par sa longue durée et par les accidents de la fortune ; mais ils faisaient au peuple des distributions d'argent, lui donnaient des jeux et des spectacles, dressaient des statues, et bâtissaient des temples.

Aristide, par l'équité de la répartition des tributs, s'était fait une grande et admirable réputation ; mais Thémistocle se moquait, dit-on, des louanges qu'on donnait à son rival. Elles convenaient, selon lui, non pas à un homme, mais à un sac, qui garde fidèlement l'or qu'on lui confie. C'était une faible vengeance d'un mot échappé à la franchise d'Aristide. Thémistocle disait un jour que la plus grande qualité d'un général d'armée, c'était, à son avis, de prévoir et de pressentir les desseins des ennemis. « Oui, répondit Aristide, cette qualité lui est nécessaire ; mais ce qui est beau aussi, et digne d'un général, c'est d'avoir toujours les mains pures. »

Aristide reçut le serment des Grecs, et il jura lui-même au nom des Athéniens ; et, en prononçant les malédictions contre les infracteurs du serment, il jeta dans la mer des masses de fer ardentes. Mais, dans la suite, les Athéniens étant forcés, apparemment par les

[1] Environ deux millions sept cent mille francs.
[2] Environ trois millions six cent mille francs.
[3] Environ sept millions huit cent mille francs.

circonstances mêmes, de tendre un peu les ressorts de leur autorité, Aristide leur conseilla de rejeter sur lui le parjure, et de conduire leurs affaires suivant qu'il leur serait plus utile. Et Théophraste dit, d'une façon générale, que cet homme, d'une si scrupuleuse justice dans tout ce qui le regardait personnellement, comme dans tous ses rapports avec les citoyens, ne consulta souvent, dans l'administration publique, que l'intérêt de sa patrie, qui exigeait, selon lui, de fréquentes injustices. Il ajoute que, le conseil délibérant un jour sur l'avis ouvert par les Samiens de faire transporter à Athènes, contre les termes du traité, l'argent qui était déposé à Délos : « C'est une injutice, dit Aristide ; mais cela est utile. »

Cependant, après avoir procuré à sa patrie l'empire sur des peuples si nombreux, Aristide demeura toujours dans la pauvreté ; et il ne faisait pas moins de cas de sa gloire d'être pauvre que de celle qu'il devait à ses trophées. On en jugera par le trait suivant. Callias, le porte-flambeau [1], était son parent ; les ennemis de Callias avaient intenté contre lui une accusation capitale : or, après avoir exposé en termes mesurés leur chef d'accusation, ils alléguèrent un grief étranger au procès. « Vous connaissez, dirent-ils aux juges, Aristide, fils de Lysimachus, l'objet de l'admiration des Grecs. Comment croyez-vous qu'il vive dans sa maison, lorsque vous le voyez venir à vos assemblées avec un manteau si usé? N'est-il pas à présumer que celui qui gèle de froid en public meurt de faim chez lui, et qu'il manque des autres choses utiles à la vie? Hé bien! c'est cet homme que Callias, son proche parent, le plus riche des Athéniens, voit avec indifférence dans ce dénûment absolu, lui, sa femme et ses enfants! Cependant il a reçu d'Aristide de grands services; et il a retiré des

[1] On se rappelle comment ce Callias passait pour s'être enrichi à Marathon.

avantages considérables du crédit de son parent auprès de vous. » Callias vit que cette inculpation avait particulièrement ému les juges, et qu'ils étaient disposés à le traiter sans indulgence : il appelle donc Aristide, et il le conjure d'attester, devant le tribunal, que Callias lui avait souvent offert des sommes considérables, et l'avait même pressé de les accepter; mais qu'il les avait toujours refusées, disant : « Il convient beaucoup plus à Aristide de s'honorer de sa pauvreté, qu'à Callias de ses richesses. On voit assez de gens qui usent tant bien que mal de leur fortune, mais on en rencontre peu qui supportent avec courage la pauvreté; car le pauvre en rougit, alors même qu'elle est involontaire. » Aristide attesta la vérité des allégations de Callias; et, de tous ceux qui l'entendirent, il n'y en eut pas un seul qui ne s'en allât de l'assemblée, plus jaloux de la pauvreté d'Aristide, que des richesses de Callias. Voilà ce qu'a écrit Eschine le socratique [1]. Pour Platon, il ne reconnaît, entre tant d'Athéniens qui ont joui dans leur ville d'une grande réputation, qu'Aristide qui fût digne d'estime. « En effet, dit-il, Thémistocle, Cimon et Périclès ont rempli Athènes de portiques, de richesses, et de mille superfluités; mais Aristide a gouverné par la vertu. »

Sa conduite envers Thémistocle est une preuve éclatante de sa modération. Il l'avait eu pour ennemi dans tout le cours de sa vie politique; et c'est aux intrigues de Thémistocle qu'il avait dû son bannissement. Cependant, lorsque Thémistocle, accusé de trahison contre sa patrie, lui offrait une si belle occasion de se venger, il ne fit paraître aucun ressentiment; et, pendant qu'Alcméon, Cimon et plusieurs autres, faisaient tous leurs efforts pour le faire condamner, Aristide seul ne fit ni ne dit rien qui lui pût nuire. De même qu'il n'avait jamais

[1] Disciple de Socrate, et auteur de quelques-uns des petits dialogues qui sont à la suite des OEuvres de Platon.

envié sa fortune, il ne se réjouit pas de son malheur.

Aristide mourut, suivant quelques-uns, dans le Pont, où il avait été envoyé pour les affaires de la république; mais d'autres le font mourir de vieillesse à Athènes, honoré et admiré de ses concitoyens. Cratérus le Macédonien [1] raconte comme il suit la mort d'Aristide : « Après la fuite de Thémistocle, dit-il, l'insolence du peuple enhardit une foule de calomniateurs, qui s'attachaient aux meilleurs et aux plus considérables d'entre les citoyens, et qui les livraient à l'envie de la multitude, fière de sa prospérité et de sa puissance. Aristide lui-même fut condamné pour crime de concussion, à la poursuite de Diophante, du dème Amphitrope, qui l'accusait d'avoir, dans la répartition de la taxe, reçu de l'argent des Ioniens. Comme Aristide n'avait pas de quoi payer l'amende, qui était de cinquante mines [2], il s'embarqua pour l'Ionie, et il y mourut. » Mais Cratérus ne donne aucune preuve écrite à l'appui de ses assertions, aucun jugement, aucun décret, lui qui d'ailleurs a coutume de recueillir ces sortes de témoignages, et de citer ses auteurs. Il est parlé, chez tous les historiens à peu près qui ont raconté les injustices des Athéniens envers leurs généraux, de l'exil de Thémistocle, de la prison de Miltiade, de l'amende prononcée contre Périclès, de la mort de Pachès, qui, voyant qu'il ne pouvait éviter sa condamnation, se tua lui-même au pied du tribunal; et il y a plusieurs traits semblables qu'ils rapportent avec soin et dans le plus grand détail. Ils n'ont pas oublié le bannissement d'Aristide; mais nulle part ils ne disent rien de cette condamnation.

D'ailleurs, on montre encore aujourd'hui à Phalère son tombeau, qui fut, dit-on, construit aux frais d'Athènes, parce qu'il n'avait pas laissé de quoi payer les dépenses de ses funérailles. On raconte aussi que le

1 Historien presque contemporain d'Aristide.

2 Environ quatre mille cinq cents francs de notre monnaie.

Prytanée dota ses filles, l'État s'étant chargé de leur mariage, et leur ayant assigné à chacune trois mille drachmes [1]. Le peuple fit don à son fils Lysimachus de cent mines d'argent [2], d'autant de plèthres [3] de terre plantée d'arbres, et enfin de quatre drachmes [4] par jour. C'est Alcibiade qui avait proposé le décret. Ce Lysimachus laissa en mourant une fille nommée Polycrite : le peuple, au rapport de Callisthène, vota à Polycrite, pour son entretien, la même somme qu'aux vainqueurs des jeux Olympiques. Démétrius de Phalère, Hiéronyme de Rhodes, Aristoxène le musicien, et Aristote, si l'on doit ranger parmi les écrits authentiques d'Aristote le livre *sur la Noblesse* [5], rapportent que Myrto, petite-fille d'Aristide, fut mariée au sage Socrate, quoique celui-ci eût déjà une autre femme; et Socrate aurait pris cette seconde, qui était veuve, parce que son extrême pauvreté l'empêchait de trouver un autre mari. Mais Panétius les a suffisamment réfutés dans sa *Vie de Socrate*. Démétrius de Phalère dit encore, dans son *Socrate*, qu'il se souvient d'avoir vu un Lysimachus, descendu de la fille d'Aristide, réduit à une telle pauvreté, qu'il gagnait sa vie, près du temple de Bacchus, à expliquer les songes, d'après un tableau dressé à cet usage; et que lui-même il avait fait donner, par un décret public, à sa mère et à une sœur qu'il avait, trois oboles par jour chacune [6]. Le même Démétrius, lorsqu'il réforma les lois d'Athènes, décréta, pour chacune de ces deux femmes, une drachme [7] par jour. Il n'est pas étonnant que le peuple eût tant de soin des pauvres qu'il avait dans sa ville, puisqu'ayant appris qu'une petite-fille d'Aristo-

1 Environ deux mille sept cents francs de notre monnaie.

2 Environ neuf mille francs.

3 Le plèthre était une mesure équivalente à dix ares environ.

4 Environ trois francs soixante-quinze centimes de notre monnaie.

5 Ce livre, ainsi que les autres mentionnes plus loin, n'existe plus.

6 Environ quarante-cinq centimes de notre monnaie.

7 Environ quatre-vingt-douze centimes de notre monnaie.

giton [1] vivait à Lemnos, dans une telle indigence qu'elle ne pouvait trouver de mari, il la fit venir à Athènes, la maria à un citoyen de noble famille, et lui donna pour dot une terre à Potamos. Athènes, de nos jours encore, a mérité, par plus d'un exemple de cette humanité, de cette bonté, l'estime et l'admiration des autres peuples.

[1] Le meurtrier d'Hipparque, fils de Pisistrate.

MARCUS CATON.

(Né en l'an 234 et mort en l'an 149 avant J.-C.[1])

Marcus Caton était originaire de Tusculum. On dit qu'avant de servir dans les armées et de s'occuper de l'administration des affaires, il vivait sur des terres du pays des Sabins, qu'il avait héritées de son père. Ses ancêtres passaient, à Rome, pour gens parfaitement obscurs. Mais Caton loue lui-même son père Marcus, comme un homme de cœur et un bon militaire; et il rapporte que Caton, son aïeul, avait obtenu plusieurs fois des prix de bravoure, et qu'ayant perdu, dans des combats, cinq chevaux de bataille, on lui en paya la valeur aux frais du public, en récompense de son courage. C'était la coutume des Romains d'appeler hommes nouveaux ceux qui ne tiraient pas leur illustration de leur race, et qui commençaient par eux-mêmes à se faire connaître. Ils donnèrent donc à Caton le nom d'homme nouveau. Pour Caton, il disait que, s'il était nouveau à l'égard des honneurs et de la réputation, il était très-ancien par les exploits et les vertus de ses ancêtres. Son troisième nom, dans les premiers temps, n'était pas Caton, mais Priscus : ce n'est que postérieurement que son esprit délié lui valut le surnom de Caton; car les Romains appellent Caton l'homme qui s'entend aux affaires [2]. Il

[1] Tite Live le fait vivre quatre-vingt-dix ans; mais Caton lui-même nous apprend qu'à la bataille de Trasymène, il n'avait que dix-sept ans; et on sait d'une façon certaine qu'il était mort en 148, à la prise de Carthage.

[2] Ce mot vient de l'adjectif *catus*, sage, adroit, avisé.

était roux de visage, et il avait les yeux pers, comme le montre cette épigramme qu'un de ses ennemis fit contre lui :

Ce roux, qui mordait tout le monde, cet homme aux yeux pers, tout mort qu'il est
Ce Porcius, Proserpine ne le veut pas recevoir dans l'enfer.

Un travail assidu, une vie frugale, et le service militaire, dans lequel il avait été nourri dès sa première jeunesse, lui avaient formé une complexion aussi saine que robuste [1].

Il regardait la parole comme un second corps, et comme un instrument non-seulement honnête, mais nécessaire à tout homme qui ne veut pas vivre dans l'obscurité et dans l'inaction. Aussi la cultivait-il par un exercice continuel, en allant de tous côtés, dans les bourgades et dans les petites villes voisines, plaider pour ceux qui réclamaient son assistance. Il se fit d'abord la réputation d'un lutteur plein de zèle, et ensuite d'un habile orateur. Ceux qui avaient affaire à lui eurent bien vite reconnu, dans son caractère, une gravité, une élévation faites pour les grandes choses et pour le maniement des intérêts souverains de l'État. Car ce n'était point assez, selon lui, de montrer un parfait désintéressement, en ne prenant rien pour les causes qu'il plaidait : on ne voit même pas qu'il trouvât la gloire qu'il en retirait digne de le satisfaire. Il préférait de beaucoup se faire un nom dans le métier des armes, en combattant contre les ennemis; et, tout jeune encore, il avait déjà le corps cicatrisé de blessures reçues dans les batailles. Il dit lui-même qu'il fit, à l'âge de dix-sept ans, sa première campagne, dans le temps qu'Annibal victorieux mettait l'Italie à feu et à sang. Au combat, il avait la main prompte, le pied ferme et inébranlable, le visage fa-

[1] Voyez l'admirable portrait que Tite Live a tracé de cet homme extraordinaire.

rouche; il menaçait les ennemis d'un ton de voix rude et effrayant : persuadé avec raison, et le professant, que ces accessoires font souvent plus d'effet sur les ennemis que l'épée qu'on leur présente. Dans les marches, il allait toujours à pied, portant lui-même ses armes, et suivi d'un seul esclave chargé de ses provisions. Jamais, dit-on, Caton ne s'irrita contre cet esclave, ni ne lui montra de l'humeur, quelque chose qu'il lui présentât pour ses repas; et souvent même, après son service militaire, il l'aidait à faire son ouvrage. A l'armée, Caton ne buvait que de l'eau : seulement, lorsqu'il éprouvait une soif ardente, il demandait du vinaigre; ou, s'il sentait ses forces trop affaiblies, il prenait quelque peu de piquette.

Sa campagne était voisine de la métairie qu'avait possédée Manius Curius, celui qui obtint trois fois le triomphe [1]. Caton y allait souvent; et, lorsqu'il considérait le peu d'étendue de cette terre, et la simplicité de l'habitation, il se représentait cet homme, devenu le premier des Romains, vainqueur des nations les plus belliqueuses, et qui avait chassé Pyrrhus de l'Italie, cultivant lui-même ce petit coin de terre, et, après ses trois triomphes, habitant toujours une maison si pauvre. Ce fut là que les ambassadeurs des Samnites trouvèrent Curius, assis près de son foyer, faisant cuire des raves, et qu'ils lui offrirent une quantité d'or considérable. Mais Curius refusa. « On n'a pas besoin d'or, dit-il, quand on sait se contenter d'un tel repas; et je trouve plus beau de vaincre ceux qui ont de l'or, que d'en posséder moi-même. » Caton s'en retournait, tout occupé de ces pensées; puis il faisait de nouveau la revue de sa maison, de ses champs, de ses esclaves, et de toute sa dépense; et il redoublait de travail, et retranchait résolûment tout superflu.

Lorsque Fabius Maximus prit Tarente, Caton, fort

[1] Manius Curius avait vaincu les Samnites unis aux Sabins, et le roi Pyrrhus, les premiers dans l'année 290 avant J.-C., l'autre quinze ans plus tard.

jeune encore[1], servait sous lui : il y fut logé chez un certain Néarque, pythagoricien, et il désira l'entendre exposer ses doctrines. Néarque développa ces principes, qui sont aussi ceux de Platon : Que la volupté est la plus grande amorce pour le mal ; que le corps est le premier fléau de l'âme, laquelle ne peut s'en délivrer et se conserver pure que par les réflexions qui la séparent et l'éloignent, le plus qu'il est possible, des affections corporelles. Ces discours fortifièrent davantage encore dans Caton l'amour de la tempérance et de la frugalité. Néanmoins, ce n'est que fort tard, dit-on, qu'il s'appliqua à l'étude des lettres grecques ; et il était d'un âge très-avancé lorsqu'il se mit à lire les auteurs grecs. Il profita un peu de la lecture de Thucydide, et beaucoup plus de celle de Démosthène, pour se former à l'éloquence. Aussi bien ses écrits sont enrichis çà et là de maximes et de traits d'histoire tirés des livres des Grecs; et il y a, dans ses apophthegmes et ses sentences morales, plus d'un passage qui en est traduit mot à mot.

Il y avait alors, à Rome, un citoyen distingué entre tous par sa noblesse et son crédit, le plus capable de discerner une vertu naissante, et le plus propre, par sa douceur, à la développer et à la pousser vers la gloire : c'était Valérius Flaccus. Ses terres confinaient à celles de Caton ; et il avait appris de ses propres serviteurs comment Caton travaillait de ses mains, et sa façon de vivre. « Il s'en va de grand matin, disaient-ils à Valérius étonné, dans les villes voisines, plaider pour ceux qui l'en prient ; puis il revient dans son champ, et là, vêtu d'une simple tunique pendant l'hiver, nu si c'est l'été[2], il laboure avec ses domestiques, et, après le travail, il s'assied à la même table qu'eux, mangeant le même pain et buvant le même vin. » Ils racontaient mille traits de la modération et de la bonté de Caton ; ils citaient quelques-uns de

[1] Il avait alors vingt-trois ans.

[2] *Nudus ara, sere nudus.* (Virg.)

ses mots pleins de sens. Valérius finit par inviter Caton à souper. A partir de ce jour, Valérius le traita comme un de ses amis : il reconnut en lui un caractère doux et honnête, qui, comme une bonne plante, ne demandait qu'à être cultivé et transplanté dans un meilleur sol; et il lui persuada d'aller à Rome s'entremettre des affaires publiques. Caton y vint, et il s'y fit en peu de temps, par ses plaidoyers, des admirateurs et des amis : Valérius, de son côté, l'aida de tout son crédit, et l'avança aux honneurs. Caton obtint d'abord le tribunat militaire, puis ensuite la questure; et il conquit, dans l'exercice de ces charges, une grande et illustre renommée. Aussi courut-il, à côté de Valérius même, à la poursuite des premiers emplois de la république : il fut son collègue dans le consulat et dans la censure. Entre les vieux citoyens, il s'attacha particulièrement à Fabius Maximus, le plus célèbre de tous et le plus en crédit; et il se proposa surtout ses mœurs et sa manière de vivre, comme les plus beaux modèles qu'il pût imiter. Voilà pourquoi il n'hésita pas à se brouiller avec le grand Scipion, jeune alors, et qui s'opposait à la puissance de Fabius, qu'il croyait jaloux de sa gloire. Caton, envoyé questeur sous lui à la guerre d'Afrique, et voyant que le général vivait avec sa magnificence ordinaire, et qu'il prodiguait sans ménagement l'argent à ses troupes, l'en reprit franchement et sans détour. « Le plus grand mal, lui disait Caton, ce n'est pas cette dépense excessive, c'est l'altération de la simplicité antique, c'est l'emploi que font les soldats, en luxe et en plaisirs, du superflu de leur paye. » Scipion répondit qu'il n'avait pas besoin d'un questeur si exact, et que, dans la guerre, il voguait à pleines voiles; car il devait à la république compte de ses actions, et non des sommes qu'il aurait dépensées. Caton, sur cette réponse, le quitta dès la Sicile, et revint à Rome. Là, il ne cessa de crier dans le sénat, avec Fabius, que Scipion répandait l'argent sans mesure; qu'il passait, en vrai

jeune homme, ses journées aux théâtres et dans les gymnases, comme s'il se fût agi, non de faire la guerre, mais de célébrer des jeux. Ses plaintes déterminèrent le sénat à envoyer vers Scipion des tribuns chargés de le ramener à Rome, s'ils trouvaient les accusations fondées. Scipion démontra que la victoire dépendait des préparatifs qu'on faisait pour la guerre; et l'on vit assez, d'ailleurs, que les amusements qu'il prenait avec ses amis, dans ses moments de loisir, et les dépenses qu'il faisait, ne l'empêchaient pas de suivre avec activité les affaires importantes. Les tribuns le laissèrent s'embarquer pour la guerre.

L'éloquence de Caton augmentait chaque jour son crédit : on l'appelait le Démosthène romain; mais ce qu'on renommait surtout en lui, mais l'objet de toutes les louanges, c'était son genre de vie. En effet, le talent de la parole était, de ce temps-là, le but où aspiraient les jeunes Romains, et où ils dirigeaient à l'envi tous leurs efforts. Mais un homme fidèle à l'ancien usage de cultiver la terre de ses propres mains; qui se contentât d'un dîner préparé sans feu, et d'un souper frugal; qui ne portât qu'un vêtement fort simple; qui eût assez d'une habitation toute vulgaire, et qui aimât mieux n'avoir pas besoin du superflu que de se le donner, c'était chose rare alors : la vaste étendue de la république avait déjà corrompu l'antique pureté des mœurs; et la multitude immense des affaires et le grand nombre des peuples vaincus avaient introduit à Rome une grande variété de mœurs, et toutes les façons de vivre les plus opposées. Caton était donc à bon droit l'objet de l'admiration universelle. Car, tandis qu'on voyait les autres citoyens, amollis par les voluptés, succomber aux moindres travaux, il se montrait seul invincible et à la peine et au plaisir; et cela, non pas seulement dans sa jeunesse, et lorsqu'il briguait les honneurs, mais dans sa vieillesse même et sous les cheveux blancs, après son consulat et son triom-

phe : on eût dit un athlète continuant, même après la victoire, ses exercices habituels, et y persévérant jusqu'à sa mort. Jamais, écrit-il lui-même, il ne porta de robe qui coûtât plus de cent drachmes[1] ; jamais il ne but, quand il commandait les armées, et même pendant son consulat, d'autre vin que celui de ses travailleurs ; et, pour son dîner, on n'achetait pas au marché pour plus de trente as de provisions. Et, à l'entendre, il ne le faisait que dans l'intérêt de son pays : il voulait se former un tempérament vigoureux, et propre à soutenir les fatigues de la guerre. Il dit encore qu'ayant acquis, par héritage, une tapisserie de Babylone, il la vendit aussitôt ; que pas une de ses maisons des champs n'était crépie ; que jamais il n'avait acheté d'esclave au-dessus de quinze cents drachmes[2], parce qu'il voulait, non des gens bien faits et délicats, mais des hommes robustes, capables de travail, et qui pussent panser les chevaux et mener les bœufs : même, lorsqu'ils devenaient vieux, il croyait qu'il les fallait vendre, pour ne pas nourrir des bouches inutiles. En général, suivant lui, rien de superflu n'est à bon marché : une chose dont on peut se passer, ne coûtât-elle qu'un as, est toujours chère ; et il faut préférer les terres à blé et les pâturages aux jardins, qui demandent d'être arrosés et ratissés.

Les uns taxaient cette conduite de sordide avarice ; mais d'autres disaient qu'en se resserrant dans ces bornes étroites, il avait en vue de corriger ses concitoyens et de les porter à la frugalité. A mes yeux, toutefois, abuser de ses esclaves comme de bêtes de somme, et les chasser ou les vendre quand ils sont devenus vieux, c'est témoigner une excessive dureté de cœur : c'est avoir l'air de croire que le besoin seul lie les hommes entre eux. Or, il est manifeste que la bonté s'étend beaucoup plus loin que la justice. C'est envers les hommes seulement

[1] Environ quatre-vingt-dix francs de notre monnaie.
[2] Environ treize cent cinquante francs.

que nous sommes tenus par la loi et la justice; mais la bienveillance et la libéralité rejaillissent quelquefois jusque sur les animaux mêmes. L'humanité est en nous comme une source abondante, qui s'épanche en bienfaits. Ainsi, nourrir ses chevaux épuisés par le travail, soigner ses chiens jusque dans leur vieillesse, c'est le propre d'un homme naturellement bon.

Le peuple d'Athènes, après avoir bâti l'Hécatompédon [1], lâcha toutes les mules qui avaient le mieux secondé par leur travail la construction de cet édifice, et les laissa paître en liberté. Une d'elles vint, dit-on, un jour se présenter d'elle-même à la besogne: elle se mit à la tête des bêtes de somme qui traînaient des chariots à la citadelle; et elle marchait devant elles, les exhortant, pour ainsi dire, et les animant à l'ouvrage. Les Athéniens ordonnèrent, par un décret, que cet animal serait nourri, jusqu'à sa mort, aux dépens du public. Il y a, près du tombeau de Cimon, la sépulture des cavales avec lesquelles il avait remporté trois fois le prix aux jeux Olympiques. Plusieurs Athéniens ont fait enterrer des chiens élevés dans leurs maisons, et qui avaient vécu avec eux. Lorsque le peuple quitta la ville pour se retirer à Salamine, le chien de Xanthippe l'ancien suivit à la nage la trirème de son maître, et expira en arrivant : Xanthippe le fit enterrer sur le promontoire qu'on appelle, encore aujourd'hui, le Tombeau du Chien [2]. En effet, il ne faut pas se servir des êtres animés comme on se sert de ses chaussures ou d'un ustensile, qu'on jette lorsqu'ils sont rompus ou usés par le service. On doit s'accoutumer à être doux et humain envers les animaux, ne fût-ce que pour faire l'apprentissage de l'humanité à l'égard des hommes. Pour moi, je ne voudrais pas vendre même mon bœuf laboureur, parce qu'il aurait vieilli: à plus forte raison n'aurais-je pas le cœur d'exiler un vieux ser-

[1] Autrement Parthénon, temple de Minerve. Voyez la *Vie de Périclès*.

[2] Voyez la *Vie de Thémistocle*.

viteur de la maison où il a vécu longtemps et qui est comme sa patrie, et de l'arracher à son genre de vie accoutumé, pour quelque monnaie que me vaudrait la vente d'un homme aussi peu utile à celui qui l'aurait acheté qu'à moi qui l'aurais vendu. Mais Caton semblait en faire gloire; et il dit lui-même qu'il laissa en Espagne le cheval qu'il montait à la guerre pendant son consulat, afin de ne pas porter en compte à la république le prix de son transport par mer. Faut-il attribuer une telle façon d'agir à magnanimité ou à mesquinerie? j'en laisse la décision au jugement du lecteur[1].

Caton, dans tout le reste, était d'une tempérance extraordinaire. Tant qu'il fut à la tête des armées, il ne prit jamais sur le public, pour lui et pour sa suite, plus de trois médimnes[2] de froment par mois, avec un peu moins de trois demi-médimnes d'orge par jour pour les bêtes de charge. Nommé gouverneur de la Sardaigne, il n'imita pas l'exemple des préteurs qui l'avaient précédé : tous ils avaient foulé la province, en se faisant fournir, par les habitants, des tentes, des lits, des vêtements; en traînant à leur suite une foule d'amis et de domestiques; en exigeant des sommes considérables pour des festins, pour des somptuosités de toute nature. Lui, au contraire, il se distingua par une simplicité qu'on a de la peine à croire. Il ne prenait rien sur le public pour sa dépense; et il visitait les villes, marchant à pied, sans voiture, sans autre suite qu'un appariteur qui lui portait une robe et un vase à libations, pour s'en servir dans les sacrifices. Simple et facile sous ce rapport pour tous ceux qui dépendaient de lui, il se montrait, dans tout le reste, grave et sévère, inexorable dans l'administration de la justice, d'une exactitude et d'une rigueur in-

[1] Le traité de Caton, *de Re rustica*, contient toutes ces prescriptions économiques dont Plutarque a parlé plus haut. L'esprit de ce traité est tout entier dans ces paroles : *Patremfamilias vendacem, non emacem esse oportet.*

[2] Le médimne n'était guère plus d'un demi-hectolitre.

flexibles pour l'exécution des ordres qu'il donnait. Aussi, jamais la puissance romaine n'avait-elle paru à ces peuples ni si terrible ni si aimable.

L'éloquence de Caton présente à peu près le même caractère : elle était à la fois agréable et forte, douce et véhémente, plaisante et austère, sentencieuse et propre à la lutte. C'est ainsi que Socrate, suivant Platon, paraissait, extérieurement, grossier, satirique et outrageux dans la conversation, tandis qu'au dedans, il était rempli de raison et de gravité, de discours capables d'arracher les larmes à ses auditeurs, et de bouleverser leurs âmes[1]. Aussi ne sais-je pas sur quel fondement on a dit que le style de Caton ressemblait à celui de Lysias[2]. Pourtant, j'en laisse le jugement à ceux qui s'entendent mieux que moi à distinguer les différents styles des orateurs romains[3]. Pour moi, qui prétends que les paroles des hommes font mieux connaître leur caractère que ne fait le visage, où quelques-uns s'imaginent de le chercher, je vais rapporter un petit nombre de ses mots les plus dignes de mention.

Un jour, le peuple romain réclamait instamment, et hors de propos, une distribution de blé. Caton, qui voulait l'en détourner, commença ainsi son discours : « Citoyens, il est difficile de parler à un ventre qui n'a point d'oreilles. » Une autre fois, dénonçant la dépense prodigieuse que les Romains faisaient pour leur table : « Il est malaisé, dit-il, de sauver une ville où un poisson se vend plus cher qu'un bœuf. » Il comparait les Romains aux moutons : « Les moutons, disait-il, chacun en particulier, n'obéissent pas au berger; mais ils suivent tous ensemble leurs conducteurs. De même les

[1] Voyez, dans le *Banquet* de Platon, le témoignage d'Alcibiade sur Socrate.

[2] C'est l'opinion de Cicéron, au moins dans le *Brutus*.

[3] Il reste de nombreux fragments des discours de Caton. J'ai essayé, dans mon *Histoire de la Littérature romaine*, de donner une idée un peu complète de l'éloquence de cet antique orateur.

hommes que chacun de vous ne voudrait pas prendre en particulier pour conseil, quand vous êtes ensemble, vous vous laissez conduire par eux [1]. » Dans un discours contre l'autorité excessive des femmes : « Tous les hommes, dit-il, commandent aux femmes, nous à tous les hommes, et nos femmes à nous. » Ce mot, du reste, n'était que la traduction de celui de Thémistocle. Le fils de Thémistocle faisait de son père ce qu'il voulait, par le moyen de sa mère. « Ma femme, disait Thémistocle, les Athéniens commandent aux Grecs, moi aux Athéniens, toi à moi, et ton fils à toi : qu'il use donc sobrement d'une puissance qui l'élève, tout fou qu'il est, au-dessus de tous les Grecs [2]. » Caton disait que le peuple romain mettait le prix non-seulement à la pourpre, mais encore aux divers genres d'étude. « Comme les teinturiers, disait-il, donnent plutôt aux étoffes la couleur pourpre, parce qu'elle est la plus recherchée, de même les jeunes gens apprennent et recherchent avec plus d'ardeur ce qui est l'objet de vos louanges. »

« Si c'est par la vertu et la sagesse, disait-il aux Romains, que vous êtes devenus grands, je vous exhorte à ne pas changer pour être pires; si c'est par l'intempérance et le vice, changez pour devenir meilleurs; car c'est bien assez avoir grandi par de telles voies. » Il comparait ceux qui briguaient souvent les charges à des hommes qui, ne sachant pas leur chemin, voudraient, de peur de s'égarer, ne s'avancer jamais qu'escortés de licteurs. Il blâmait les citoyens de choisir plusieurs fois les mêmes magistrats. « Il faut, disait-il, ou que vous regardiez les fonctions publiques comme bien peu importantes, ou que vous trouviez bien peu de gens ca-

[1] Solon avait dit quelque chose d'analogue, dans ses remontrances aux Athéniens.

[2] Dans la *Vie de Thémistocle*, ce mot n'est pas présenté tout à fait de même.

pables de les remplir. » Voyant un de ses ennemis mener une vie honteuse et infâme : « C'est une imprécation, et non une prière, que croit faire sa mère, quand elle souhaite de laisser son fils sur la terre après elle. » Il montrait un jour un homme qui avait vendu son patrimoine, situé sur le bord de la mer; et il disait, feignant de l'admirer : « Cet homme est plus fort que la mer même; car, ce que la mer ne mine qu'à grand'-peine, il l'a englouti en un instant. » Le roi Eumène était venu visiter Rome : le sénat lui rendit des honneurs extraordinaires; et les premiers de la ville s'empressaient autour de lui, à l'envi les uns des autres. Caton seul laissait voir ouvertement ses soupçons contre le roi, et évitait sa rencontre. « Pourtant, lui dit quelqu'un, c'est un homme de bien, et fort ami des Romains.—Soit, répondit Caton; mais un roi est par nature un animal vorace; et aucun des rois les plus vantés n'est digne d'être comparé à Épaminondas, à Périclès, à Thémistocle, à Manius Curius, à Amilcar, surnommé Barca. » — « Mes ennemis, disait-il, me portent envie, parce que je me lève toutes les nuits, et que je néglige mes propres affaires, pour m'occuper de celles de la république. » — « J'aime mieux, disait-il encore, perdre la récompense du bien que j'ai fait, que n'être pas puni si je fais le mal. » — « Je pardonne, disait-il enfin, à tous ceux qui font des fautes, hormis à moi-même. »

Les Romains avaient choisi, pour aller en Bithynie, trois ambassadeurs: l'un était goutteux, l'autre avait un vide dans le crâne, par une suite du trépan, et le troisième était tenu pour fou. Caton dit, en plaisantant, que les Romains envoyaient une ambassade qui n'avait ni pieds, ni tête, ni cœur. Scipion [1], par intérêt pour Polybe [2], avait intercédé auprès de lui en faveur des bannis d'Achaïe. L'affaire était fort agitée dans le sénat :

[1] Scipion Émilien, le deuxième Africain.

[2] C'est le célèbre historien grec, qui était en otage à Rome pour les Achéens

les uns voulaient les renvoyer dans leur patrie, et les autres s'y opposaient. Caton se lève, et prend la parole : « Il semble, dit-il, que nous n'ayons rien à faire, de rester là une journée entière disputant pour savoir si quelques Grecs décrépits seront enterrés par nos fossoyeurs, ou par ceux de l'Achaïe. » Le sénat décréta le renvoi des Achéens. Polybe, peu de jours après, demanda derechef la permission d'entrer au sénat, pour y solliciter le rétablissement des bannis dans les dignités dont ils jouissaient en Achaïe avant leur exil; et d'abord il voulut sonder les dispositions de Caton. « Tu veux donc, Polybe, dit Caton en riant, rentrer, comme Ulysse, dans la caverne du Cyclope, pour y reprendre ton chapeau et ta ceinture, que tu y as oubliés [1]. » Il disait que les sages tirent plus d'instruction des fous, que ceux-ci des sages ; parce que les sages évitent les fautes dans lesquelles tombent les fous, et que les fous n'imitent pas les bons exemples des sages. Il aimait mieux voir rougir que pâlir les jeunes gens. Il ne voulait pas qu'un soldat, en marchant, remuât les mains, ni les pieds en combattant, ni qu'il ronflât plus fort dans son lit qu'il ne criait sur le champ de bataille. Il se moquait d'un homme d'un excessif embonpoint : « A quoi, dit-il, peut servir à la patrie un corps où, du gosier aux aines, tout l'espace est occupé par le ventre? » Un homme voluptueux voulait se lier avec lui ; Caton s'y refusa : « Je ne saurais, lui dit-il, vivre avec un homme qui a le palais plus sensible que le cœur. »

Il disait que l'âme d'un homme amoureux vivait dans un corps étranger, et que, durant toute sa vie, il ne s'était repenti que de trois choses : la première, d'avoir confié un secret à une femme ; la seconde, d'être allé par eau où il eût pu aller par terre ; la troisième, d'avoir passé

[1] L'Ulysse d'Homère ne rentre pas dans la caverne. Il est probable, suivant la remarque de Clavier, que Caton fait allusion à quelque pièce bouffonne, ou Ulysse jouait un rôle un peu ridicule.

un jour entier sans rien faire. « Mon ami, dit-il un jour à un vieillard de mauvaises mœurs, la vieillesse a assez d'autres difformités, sans y ajouter celle du vice. » Un tribun du peuple, soupçonné du crime d'empoisonnement, proposait une loi détestable, et s'efforçait de la faire passer. « Jeune homme, lui dit Caton, je ne sais lequel est pire, ou de boire ce que tu mixtionnes, ou de ratifier ce que tu écris. » Injurié par un homme qui menait une vie licencieuse et criminelle : « Le combat, lui dit-il, est inégal entre toi et moi; car tu écoutes volontiers les sottises, et tu en dis avec plaisir; et moi, je n'aime pas à en dire, et je n'ai pas l'habitude d'en entendre. »

Tel est le caractère des reparties de Caton.

Nommé consul avec Valérius Flaccus, son ami, il lui échut, par le sort, le gouvernement de l'Espagne que les Romains appellent Citérieure [1]. Là, il commençait à soumettre une partie de ces nations par les armes, et il attirait les autres par la persuasion, lorsqu'il fut tout à coup assailli par une nombreuse armée de barbares, et se vit en danger d'essuyer une défaite honteuse. Il envoya solliciter l'alliance des Celtibériens du voisinage; et les Celtibériens exigèrent deux cents talents [2], pour salaire du secours qu'il demandait. Tous les autres regardaient comme indigne des Romains d'acheter, à prix d'argent, une alliance de barbares. « Il n'y a là, dit Caton, rien de déshonorant : vainqueurs, nous payerons avec l'argent des ennemis, et non avec le nôtre; et, si nous sommes défaits, ni ceux dont on exige la somme ne seront plus, ni ceux qui l'exigent. » Il remporta une victoire complète, et tout le reste lui succéda à souhait. Il fit raser, en un seul jour, suivant Polybe, les murailles de toutes les villes qui sont en deçà du fleuve Bétis : elles étaient en grand nombre, et peuplées d'hommes

[1] C'est l'Espagne en deçà du Bétis, aujourd'hui Guadalquivir.

[2] Environ douze cent mille francs de notre monnaie.

belliqueux. Caton dit lui-même qu'il avait pris en Espagne plus de villes qu'il n'y avait passé de jours; et ce n'est pas une forfanterie, puisqu'il en avait réellement pris quatre cents. Outre le butin considérable que ses soldats avaient fait dans ces expéditions, il leur distribua, par tête, une livre pesant d'argent. « Il vaut mieux, dit-il, que beaucoup de Romains s'en retournent avec de l'argent, qu'un petit nombre avec de l'or. » Pour lui, il assure qu'il ne lui était revenu, de tout le butin, que ce qu'il avait bu ou mangé. « Ce n'est pas, disait-il, que je blâme ceux qui profitent de ces occasions pour s'enrichir; mais j'aime mieux rivaliser de vertu avec les plus gens de bien, que de richesse avec les plus opulents et d'avidité avec les plus avares. » Il se conserva pur de toute concussion, non-seulement lui-même, mais tous ceux qui dépendaient de lui. Il avait mené avec lui, à l'armée, cinq de ses serviteurs. Un d'eux, nommé Paccus, avait acheté trois jeunes enfants d'entre les prisonniers. Il sut que Caton en était instruit, et il se pendit plutôt que de reparaître à sa vue. Caton vendit les enfants, et en rapporta le prix dans le trésor public.

Pendant qu'il était encore en Espagne, le grand Scipion, qui était son ennemi, voulant arrêter ses succès et prendre en main la conduite de cette guerre, vint à bout de se faire nommer son successeur dans le gouvernement de l'Espagne. Scipion partit avec une diligence extrême, et ôta à Caton le commandement de l'armée. Caton prit pour escorte cinq compagnies de fantassins et cinq cents cavaliers. Il subjugua, chemin faisant, la nation des Lacétaniens[1], et il reprit six cents déserteurs, qu'il punit tous de mort. Scipion en ayant fait des plaintes, Caton lui répondit, d'un ton d'ironie : « Le vrai moyen d'augmenter la grandeur de Rome, c'est que les nobles et les grands ne cèdent point aux citoyens obscurs le prix de la

[1] Au pied des Pyrénées, dans ce qu'on appelle aujourd'hui la Catalogne.

vertu, et que les plébéiens, comme je suis, le disputent de vertu avec les citoyens les plus éminents en noblesse et en gloire. » Quoi qu'il en soit, le sénat décida que rien ne serait changé ni touché de ce qu'avait fait Caton : en sorte que Scipion, dans ce gouvernement, diminua plutôt sa gloire que celle de Caton; car il passa tout son temps dans l'inaction, et dans un inutile loisir.

Caton, après son triomphe, ne fit pas comme tant d'autres, qui combattent bien moins pour la vertu que pour la gloire, et qui ne sont pas plutôt parvenus aux honneurs suprêmes, et n'ont pas plutôt obtenu des consulats et des triomphes, qu'ils renoncent aux affaires et passent le reste de leurs jours dans les délices et l'oisiveté. Lui, au contraire, il ne relâcha rien de son activité, et il persévéra dans l'exercice de la vertu. On eût dit un de ceux qui mettent, pour la première fois, la main aux affaires politiques, et qui sont altérés d'honneurs et de gloire : comme s'il eût commencé une nouvelle carrière, il se montra, plus que jamais, dévoué au service de ses amis et des autres citoyens, et il ne refusa ni de les défendre en jugement, ni de les accompagner dans leurs expéditions. Ainsi il suivit, en qualité de lieutenant, le consul Tibérius Sempronius, qui allait faire la guerre en Thrace et sur l'Ister; et il accompagna en Grèce, comme tribun des soldats, le consul Manius Acilius, qui marchait contre Antiochus le Grand, l'ennemi le plus redoutable des Romains, après Annibal [1].

Antiochus avait conquis d'abord, peu s'en faut, toutes les possesions de Séleucus Nicator en Asie, et réduit sous son obéissance une foule de nations barbares et belliqueuses. Il avait fini, dans l'ivresse de ses succès, par déclarer la guerre aux Romains, comme aux seuls adversaires dignes désormais de se mesurer avec lui. Il

[1] Cette dernière expédition est de l'an 191; Caton avait déjà quarante-trois ans.

donnait à cette guerre le prétexte spécieux d'affranchir les Grecs, lesquels, délivrés tout récemment, par le bienfait des Romains, du joug de Philippe et des Macédoniens, vivaient libres, se gouvernant par leurs propres lois, et n'avaient nul besoin de son aide. Il passa la mer avec une armée. La Grèce s'agita bientôt d'un mouvement tumultueux, et conçut d'orgueilleux desseins, corrompue par les espérances qu'entretenaient les démagogues, au nom d'Antiochus. Manius envoya donc des lieutenants dans les villes de la Grèce, pour les contenir; et Titus Flamininus, comme je l'ai dit dans sa *Vie*[1], calma et ramena sans trouble à leur devoir la plupart des peuples qui penchaient vers la nouveauté. Caton, de son côté, retint les Corinthiens, ceux de Patras et d'Éges, et fit un long séjour à Athènes. On lui attribue un discours qu'il aurait fait en grec au peuple athénien : il y témoignait son admiration pour la vertu de leurs ancêtres, et il y vantait la grandeur et la beauté de leur ville, qu'il avait pris plaisir à parcourir. Mais il n'est pas vrai qu'il l'ait prononcé; car il ne s'adressa aux Athéniens que par un interprète : non qu'il ne pût parler très-bien leur langue; mais il était attaché aux coutumes de ses pères, et il se moquait de ceux qui s'extasiaient devant les merveilles de la Grèce. Postumius Albinus avait écrit en grec une histoire, dans laquelle il demandait pardon à ses lecteurs pour les fautes de langage qui pouvaient lui échapper. « Il faut, en effet, les lui pardonner, disait Caton en plaisantant, si c'est un décret des Amphictyons qui l'a forcé de se soumettre à cette besogne. » On dit que les Athéniens admirèrent la précision et la vivacité du style de Caton, car il avait dit en peu de mots ce que l'interprète rendit par un long circuit de paroles; et qu'enfin, après l'avoir entendu, ils restèrent persuadés que les paroles sortaient

[1] Voyez plus loin dans ce volume.

aux Grecs du bout des lèvres, et aux Romains du fond du cœur.

Antiochus s'était emparé du défilé des Thermopyles, et il avait ajouté aux fortifications naturelles du lieu des retranchements et des murailles. Aussi se tenait-il en repos, bien persuadé qu'il avait, de ce côté-là, fermé tout accès aux Romains; et les Romains désespéraient absolument de forcer de front le passage. Mais Caton, s'étant souvenu du détour qu'avaient pris autrefois les Perses, pour entrer par là dans la Grèce [1], partit de nuit, avec une portion de l'armée. Quand on arriva au sommet de la montagne, le prisonnier qui servait de guide se trompa de chemin, et s'égara à travers des lieux inaccessibles et remplis de précipices. Les soldats étaient dans la frayeur et le désespoir. Caton, qui voyait toute la grandeur du péril, commande aux troupes de s'arrêter, et de l'attendre. Il prend avec lui un certain Lucius Mallius, homme très-leste à gravir les montagnes; et il monte, avec autant de danger que de peine, par une nuit sans lune, et par une obscurité profonde, à travers des oliviers sauvages et de vastes rochers, qui arrêtaient la vue et qui empêchaient de rien distinguer. Ils arrivent enfin à un sentier étroit, qui leur paraît conduire au bas de la montagne, du côté du camp des ennemis. Ils placent des signaux sur des pointes de rochers visibles de loin, et qui dominaient le mont Callidromus; puis ils retournent en arrière, et ils vont rejoindre le gros de l'armée. Tous ensemble alors s'avancent, guidés par les signaux, et gagnent le petit sentier, où ils s'engagent en bon ordre.

Ils avaient fait quelques pas à peine, lorsque, le sentier leur manquant, ils ne virent plus devant eux qu'un vaste gouffre. La frayeur les saisit de nouveau, et les jeta dans une cruelle incertitude : ils ignoraient, ils ne

[1] Au temps de l'invasion de Xerxès.

se doutaient même pas, qu'ils fussent près des ennemis. Le jour commençait à poindre, quand un d'entre eux crut entendre du bruit, et, un instant après, voir le camp des Grecs et leurs gardes avancées, au-dessous du précipice. Caton arrête l'armée à cet endroit, et il envoie dire aux Firmaniens [1], de venir seuls le trouver; car il avait toujours reconnu en eux une fidélité parfaite, et une grande ardeur. Ils accourent aussitôt, et ils se rangent autour de lui. « Je voudrais, leur dit-il, prendre un des ennemis en vie, pour savoir de lui quelles sont ces gardes avancées, quel est leur nombre, la disposition et l'ordre de toute l'armée, et les préparatifs avec lesquels ils nous attendent. Il faut, pour exécuter cet enlèvement, de la célérité, et l'audace de lions se jetant sans armes sur des animaux timides. » A peine Caton a-t-il parlé, que les Firmaniens s'élancent, tels qu'ils sont, du haut des montagnes, fondent à l'improviste sur les premières gardes, les chargent, les dispersent, et enlèvent un soldat tout armé, qu'ils mènent à Caton. Caton apprend de cet homme que le gros de l'armée est campé, avec le roi, dans les défilés, et que les hauteurs sont gardées par six cents Étoliens d'élite.

Caton, méprisant leur petit nombre et leur sécurité, ordonne aux trompettes de sonner; et il s'élance en avant, l'épée à la main, et poussant le cri de guerre. Dès que les Étoliens voient les Romains descendre des montagnes, ils prennent la fuite, gagnent le camp du roi, et jettent partout le trouble et l'épouvante. Cependant Manius, du pied des montagnes, donne l'assaut, avec toutes ses troupes, aux retranchements d'Antiochus, et force le passage. Antiochus, blessé à la bouche d'un coup de pierre qui lui brise les dents, cède à la douleur, et tourne bride. Aucune partie de son armée n'ose plus tenir tête aux Romains; et, malgré la difficulté de la

[1] Troupes levées dans Firmum, aujourd'hui Fermo, près d'Ancône.

fuite dans des lieux escarpés, presque impraticables, environnés de marais profonds et de rochers à pic, ils se jettent dans ces détroits, se poussant les uns les autres, et, pour éviter les blessures et le fer des ennemis, courant à une mort inévitable.

Caton, comme il me paraît, n'était pas homme à jamais se refuser des louanges à lui-même; et il regardait même la jactance personnelle comme une suite naturelle des grandes actions : aussi relève-t-il les exploits de cette journée avec une extrême emphase. Il dit que ceux qui l'avaient vu alors poursuivre et frapper les ennemis avaient avoué que Caton devait moins au peuple romain que le peuple romain à Caton; que le consul Manius, encore tout bouillant de sa victoire, l'ayant embrassé, échauffé qu'il était lui-même du combat, le tint longtemps serré entre ses bras, et s'écria, dans un transport de joie : « Ni moi, ni le peuple romain, nous ne pourrons jamais égaler nos récompenses aux services de Caton! »

Aussitôt après le combat, Caton fut envoyé lui-même à Rome, pour y porter la nouvelle du succès. Sa traversée fut heureuse jusqu'à Brindes; et de là il se rendit en un jour à Tarente, d'où, après quatre jours de marche, il arriva à Rome, le cinquième jour depuis son débarquement. La nouvelle de cette victoire n'y était point encore parvenue. Il remplit la ville de joie et de sacrifices; il fit concevoir aux Romains une haute opinion d'eux-mêmes; et le peuple se crut assez fort désormais, pour conquérir l'empire de la terre et de la mer.

Telles sont, à peu près, entre les actions militaires de Caton, celles qui ont le plus illustré sa mémoire. Quant au gouvernement civil, on remarque qu'il n'y avait rien à ses yeux qui méritât plus d'exercer son zèle que la dénonciation et la poursuite des méchants. Il se porta plusieurs fois accusateur; il seconda d'autres accusateurs dans leurs poursuites, et il en suscita même quelques-

uns, entre autres Pétilius contre Scipion. Mais Scipion, confiant dans la noblesse de sa maison et dans sa propre grandeur, foulait aux pieds les accusations ; et Caton ne put venir à bout de le faire condamner à mort. Il se désista de cette poursuite ; mais il se joignit aux accusateurs de Lucius, frère de Scipion, qu'il fit condamner à une forte amende envers le public. Lucius, hors d'état de la payer, se vit en danger d'être jeté en prison, et ne se sauva qu'à grand'peine, par un appel aux tribuns.

Un jeune homme avait fait noter d'infamie un ennemi de son père mort depuis peu, et il traversait, après le jugement, la place publique. Caton vint à sa rencontre, et lui dit, en l'embrassant : « Voilà les offrandes funèbres dignes des mânes d'un père ; car ce n'est pas le sang des agneaux et des chevreaux qu'il faut faire couler, mais les larmes de ses ennemis condamnés. »

Au reste, il ne fut pas lui-même, durant sa carrière politique, à l'abri des accusations : dès qu'il donnait la moindre prise à ses ennemis, il était traduit en justice, et réduit à se défendre. Il fut, dit-on, accusé près de cinquante fois ; et, à la dernière, il avait quatre-vingt-six ans[1]. Ce fut dans cette occasion qu'il prononça ce mot devenu fameux : « Il est pénible d'avoir à rendre compte de sa vie à des hommes d'un autre siècle que celui où l'on a vécu. » Et ce ne fut pas même là le terme de ses luttes : quatre ans après, il accusa Sergius Galba, étant âgé de quatre-vingt-dix ans[2]. Ainsi il vécut, comme Nestor, presque trois âges d'homme, et dans une continuelle activité. Il avait été, ainsi que je l'ai dit, souvent en dispute avec le grand Scipion sur les affaires du gouvernement ; et il vivait encore au temps du jeune Scipion,

[1] Plutarque suit ici la chronologie de Tite Live : il faudrait quatre-vingt-un ans, pour être exact.

[2] Ce qui est vrai, c'est que ce fut la dernière année de sa vie, quand il avait quatre-vingt-cinq ans.

petit-fils adoptif du premier, et fils de ce Paul Émile qui vainquit Persée et les Macédoniens [1].

Dix ans après son consulat, Caton brigua la censure. Cette magistrature est comme le faîte de tous les honneurs, et la perfection, en quelque sorte, de toutes les dignités de la république : entre autres pouvoirs considérables dont elle dispose, se trouve surtout le droit de rechercher la vie et les mœurs des citoyens ; car les Romains ne croyaient pas qu'on dût laisser à chaque particulier la liberté de se marier, d'avoir des enfants, de choisir un genre de vie, de faire des festins, suivant son désir et sa fantaisie, et sans être soumis à aucun jugement ni à aucun contrôle. Persuadés que c'est dans les actions privées, bien plus que dans la conduite publique et politique, que se manifestent les inclinations d'un homme, ils choisissaient deux magistrats chargés de veiller sur les mœurs, de les réformer et de les corriger, et d'empêcher que personne ne se laissât entraîner à la volupté, et n'abandonnât les institutions nationales et les usages antiques. Ils prenaient l'un dans le corps des patriciens, et l'autre parmi le peuple, et ils leur donnaient le nom de censeurs. Ces magistrats avaient le droit d'enlever à un citoyen son cheval, et de chasser du sénat tout sénateur qui menait une vie honteuse et déréglée ; ils faisaient aussi l'estimation des biens des citoyens, et ils distinguaient, d'après le cens, leurs rangs dans l'État et leurs fonctions diverses. Cette charge a encore d'autres prérogatives considérables.

Aussi la candidature de Caton rencontra-t-elle généralement, dans les premiers et les plus distingués d'entre les sénateurs, d'ardents adversaires. Les patriciens s'opposaient à son élection, par un sentiment d'envie : c'était, à leurs yeux, un affront pour la noblesse, que des gens d'une naissance obscure parvinssent au plus haut

[1] Et il témoigna autant d'affection à celui-ci, qu'il avait montré d'acharnement contre le premier.

degré d'honneur et de puissance. Certains d'entre eux, qui avaient à se reprocher des mœurs corrompues et la transgression des lois anciennes, redoutaient l'austérité d'un homme qui ne pouvait manquer de se montrer dur et inexorable dans l'exercice de son autorité. Ils réunirent donc leurs forces et leurs intrigues, et ils opposèrent à Caton sept compétiteurs; et ceux-ci flattaient le peuple de belles espérances, comptant qu'il ne demandait qu'à être gouverné avec mollesse, et suivant son bon plaisir. Caton, au contraire, loin de s'abaisser à aucune complaisance, menaçait ouvertement tous les méchants, du haut de la tribune. « L'État, criait-il, a besoin d'une grande épuration. Choisissez, citoyens, si vous êtes sages, non point le plus doux, mais le plus sévère des médecins. Ce médecin, c'est moi, et, parmi les patriciens, un seul homme, Valérius Flaccus. A nous deux nous emploierons le fer et le feu pour détruire, comme une nouvelle hydre, le luxe et la mollesse; et nous ferons le bien de la république. Tous les autres ne s'efforcent de parvenir à la censure qu'avec le projet de s'y mal conduire, et que parce qu'ils craignent ceux qui l'exerceraient avec justice. » Le peuple romain, dans cette occasion, se montra véritablement grand et digne d'avoir de grands magistrats pour le gouverner; car, loin de redouter la roideur et l'inflexibilité de Caton, il rejeta ces compétiteurs si doux, et qui paraissaient si disposés à complaire à tous ses désirs. Il élut Flaccus avec Caton, déférant, eût-on dit, non point à la sollicitation d'un candidat, mais au commandement d'un homme en possession déjà de la puissance et du droit d'ordonner.

Caton nomma donc sénateur Lucius Valérius Flaccus, son collègue et son ami; mais il chassa du corps plusieurs sénateurs, entre autres Lucius Quintius, qui avait été consul sept ans auparavant, et, titre de gloire plus grand encore que le consulat, qui était frère de Titus

Flamininus, le vainqueur de Philippe, roi de Macédoine. Voici quelle fut la cause de cette flétrissure. Lucius avait chez lui un jeune homme d'une grande beauté, qui ne le quittait jamais. Ce que Lucius, à l'armée, prodiguait d'honneurs et d'autorité à ses plus intimes amis et à ses proches même, n'était rien au prix de ce qu'obtenait ce favori. Or, Lucius gouvernait une province consulaire. Un jour, le jeune homme, dans un banquet, était placé à table auprès de lui, selon sa coutume, et lui tenait de ces discours flatteurs qui avaient toujours un grand pouvoir sur l'esprit du personnage, surtout lorsqu'il était dans le vin. « Je t'aime à ce point, dit-il ensuite, que j'ai laissé, pour courir à toi, un spectacle de gladiateurs, quoique je n'en eusse jamais vu encore, et malgré mon désir de voir égorger un homme. — N'aie point de regret à ce plaisir, lui dit Lucius, pour répondre à la flatterie; car je t'en dédommagerai. » Il commande donc qu'on amène, dans la salle du banquet, un des criminels condamnés à mort, et qu'on fasse venir le licteur avec sa hache. Eux entrés, il demande à son favori s'il veut voir donner le coup. « Oui, dit le jeune homme; et Lucius ordonne au licteur de trancher la tête au condamné. Tel est le récit de la plupart des historiens; et Cicéron, dans le dialogue *de la Vieillesse*, le fait raconter ainsi par Caton lui-même [1]. Tite Live dit que la victime était un transfuge gaulois, et que ce ne fut pas le licteur qui le tua, mais Lucius de sa propre main; et que tel était le récit consigné par Caton dans son discours.

Lucius ayant donc été chassé du sénat, son frère, Titus Flamininus, vivement affecté de cet affront, eut recours au peuple, et demanda que Caton déclarât publiquement le motif de l'expulsion. Caton s'expliqua : il raconta ce qui s'était passé dans le festin; et, Lucius

[1] *De Senectute,* § XII; voyez aussi Tite Live, livre XXXIX, 42.

ayant nié le fait, Caton lui déféra le serment. Lucius refusa, et demeura convaincu publiquement d'avoir mérité sa punition. Mais, un jour qu'il y avait des jeux au théâtre, Lucius traversa les places réservées aux consulaires, et il alla s'asseoir beaucoup plus loin. Le peuple, touché de son humiliation, se mit à crier qu'il revînt, et le força de reprendre son ancienne place, guérissant, autant qu'il se pouvait faire, et adoucissant l'affront qu'il avait reçu.

Caton chassa aussi du sénat Manilius, que l'opinion publique désignait pour être consul l'année suivante; et le motif, c'est que Manilius avait donné, en plein jour, un baiser à sa femme devant sa fille. « Ma femme, dit Caton, ne m'a jamais embrassé que lorsqu'il faisait un grand tonnerre. » Et il ajouta, en plaisantant : « Je ne suis heureux que lorsque Jupiter tonne. » Mais on soupçonna Caton d'obéir à l'envie, quand il ôta le cheval au frère du grand Scipion, Lucius, un homme qui avait obtenu les honneurs du triomphe : on crut qu'il ne l'avait fait que pour insulter à la mémoire de Scipion l'Africain.

Mais c'est surtout par la réforme du luxe que Caton offensa généralement les citoyens. Il y avait impossibilité à le détruire en l'attaquant de front, dans une si grande multitude qui en était infectée : il le prit de biais, et il l'attaqua en détail. Il fit estimer les habillements, les voitures, les ornements des femmes avec tous leurs autres meubles; et, chacun de ces objets qui valait plus de quinze cents drachmes[1], il le portait à une valeur décuple, et il en réglait la taxe d'après cette estimation. Sur mille as, il en faisait payer trois d'imposition, afin que les riches, se sentant grevés par cette taxe, et qui voyaient les citoyens simples et modestes payer, avec une fortune égale à la leur, beaucoup moins au trésor public, se réformassent d'eux-mêmes. Il encourut donc

[1] Environ treize cent cinquante francs de notre monnaie.

la haine et de ceux qui se soumettaient à la taxe pour ne pas renoncer au luxe, et de ceux qui renonçaient au luxe pour s'affranchir de l'impôt. La plupart des hommes croient qu'on leur enlève leurs richesses, quand on les empêche de les montrer; car ils ne les étalent jamais que dans le superflu, et non point dans les choses nécessaires. Le philosophe Ariston s'étonnait qu'on regardât comme heureux les hommes qui possèdent le superflu, plutôt que ceux qui ont abondamment le nécessaire et l'utile. Un ami de Scopas le Thessalien lui demandait quelque chose dont il faisait peu d'usage, en lui disant que ce n'était rien de nécessaire ni d'utile. « Mais, dit Scopas, c'est par ces choses inutiles et superflues que je suis heureux et riche. » Tant il est vrai que l'amour de la richesse ne tient point par un lien à aucune de nos affections naturelles, et qu'il s'introduit en nous grâce à une opinion vulgaire, et qui se glisse du dehors!

Cependant Caton méprisait toutes les plaintes, et il ne se montrait que plus rigide. Il supprima tous les conduits qui détournaient dans les maisons ou dans les jardins des particuliers l'eau des fontaines publiques. Il renversa et démolit tous les bâtiments qui faisaient saillie sur les rues, diminua le prix des travaux dont l'État faisait les frais, et afferma au taux le plus haut possible le revenu des impôts. Il s'attira, par ces mesures, la haine d'une foule de personnes. Aussi la faction de Titus Flamininus fit-elle casser par le sénat, comme désavantageux, les baux et marchés que Caton avait faits pour la réparation des temples et des édifices publics; et les plus audacieux des tribuns, excités par eux, le citèrent devant le peuple, et le firent condamner à une amende de deux talents[1]. On essaya aussi, par tous les moyens, d'empêcher la construction de la basilique[2] qu'il élevait,

[1] Environ onze mille francs de notre monnaie.

[2] On nommait ainsi une salle qui servait à tenir les audiences des tribunaux.

aux dépens de l'État, dans le Forum, au-dessous du lieu où s'assemblait le sénat; mais il acheva son œuvre, et il lui donna le nom de basilique Porcia.

Quant au peuple, il approuva magnifiquement, ce semble, la manière dont Caton avait exercé la censure; car il lui érigea une statue dans le temple de la Santé, avec une inscription où n'étaient mentionnés ni ses exploits militaires ni son triomphe, et dont voici la traduction littérale : « A l'honneur de Caton, pour avoir relevé, dans sa censure, par de salutaires ordonnances, par des établissements et des institutions sages, la république romaine penchée vers sa ruine, et qui glissait dans la corruption. » Avant qu'on lui dressât cette statue, il se moquait de ceux qui désiraient ces sortes d'honneurs. « Ils ne voient pas, disait-il, que ce qui les rend si fiers n'est qu'un ouvrage de fondeurs et de peintres. Pour moi, mes concitoyens portent partout avec eux, empreintes dans leur âme, les plus belles images de moi-même. » Et, à quelques personnes qui s'étonnaient qu'on ne lui eût pas érigé de statue, tandis que tant de gens obscurs en avaient : « J'aime mieux, leur dit-il, qu'on demande pourquoi je n'ai pas de statue, que si on demandait pourquoi j'en ai une. » En un mot, il ne voulait pas même qu'un bon citoyen souffrît une louange qui ne témoignerait pas de services rendus au public.

C'était cependant l'homme qui se louait le plus lui-même; et à tel point que, lorsque les gens avaient fait des fautes dans leur conduite, et qu'on les en reprenait : « Il faut, disait-il, les excuser; car ils ne sont pas des Catons. » Et, s'il en voyait qui essayaient maladroitement d'imiter quelques-unes de ses actions : « Ce sont, disait-il, des Catons bien gauches. » Il se vantait que, dans les conjonctures critiques, le sénat tenait les yeux attachés sur lui, comme, dans la tempête, les passagers sur le pilote; et que, plus d'une fois, quand il était absent, on avait remis jusqu'à son retour la décision des affaires

les plus importantes. Au reste, c'est un témoignage que d'autres aussi lui rendent; et il est certain qu'il s'était acquis dans Rome, par la sagesse de sa conduite, par son éloquence et par sa vieillesse, une grande autorité.

Il fut bon père, bon mari, homme entendu à faire profiter son bien, et qui ne croyait pas que le soin de notre avoir fût chose petite ou basse et qu'on dût faire par manière d'acquit. Aussi, ne sera-t-il pas, je crois, hors de propos de dire ici, de sa vie privée, ce qui se rapporte à mon dessein.

Il avait épousé une femme plus noble que riche, persuadé que, si la noblesse, non moins que l'opulence, inspire à une femme l'orgueil et la fierté, une femme d'une naissance illustre aurait du moins plus de honte de ce qui serait malhonnête, et serait plus soumise à son mari dans les choses honnêtes. Un homme qui battait sa femme ou ses enfants portait, selon lui, des mains impies sur ce qu'il y avait de plus saint et sacré au monde. Il estimait plus méritoire d'être bon mari que grand sénateur. Ce qu'il admirait uniquement, dans l'antique Socrate, c'était la douceur et l'inaltérable bonté dont il avait toujours fait preuve avec une femme acariâtre et des enfants emportés. Lorsqu'il eut un fils, jamais affaire, même la plus pressée, à moins qu'il ne s'agît d'un intérêt public, ne l'empêcha d'être auprès de sa femme au moment où elle lavait et emmaillottait son enfant. Car c'était elle qui le nourrissait de son lait; et souvent même elle donnait le sein aux enfants de ses esclaves, afin qu'ils conçussent, par l'effet de ces soins communs, une affection naturelle pour son fils.

Dès que l'enfant eut atteint l'âge de raison, Caton s'occupa lui-même de l'instruire dans les lettres, quoiqu'il eût un esclave, nommé Chilon, qui était habile grammairien, et qui enseignait plusieurs enfants. Il ne voulait pas, comme il le dit lui-même, qu'un esclave réprimandât son fils, ou lui tirât les oreilles, pour avoir

été trop lent à apprendre, ni que son fils dût à un tel personnage un aussi grand bien que celui de l'éducation. Il fut donc lui-même le maître de grammaire de son fils, son maître de jurisprudence et son maître d'exercices. Il lui enseigna non-seulement à lancer le javelot, à combattre tout armé et à monter à cheval, mais encore à s'exercer au pugilat, à supporter le froid et le chaud, à traverser à la nage un courant impétueux et rapide. Il lui avait transcrit, de sa propre main, dit-il, des traits d'histoire, et en gros caractère, afin qu'il se pénétrât, dès la maison même, de l'exemple des anciens Romains. Il dit encore qu'il s'abstenait, devant son fils, de toute parole déshonnête, avec autant de soin qu'il l'eût fait devant les vierges sacrées qu'on appelle Vestales, et qu'il ne s'était jamais baigné avec lui. Et ceci était alors, à ce qu'il semble, un usage général à Rome : les beaux-pères mêmes se seraient bien gardés de se baigner avec leurs gendres, et ils auraient rougi de se déshabiller et de paraître nus à leurs yeux. Depuis, les Romains apprirent des Grecs à se baigner nus avec des hommes ; et, à leur tour, ils enseignèrent aux Grecs à se baigner nus avec des femmes.

C'est ainsi que Caton accomplissait cette noble œuvre, formant et façonnant son fils à la vertu. Le jeune homme montrait, il est vrai, les meilleures dispositions, et il répondait, par son application, aux soins de son père. Mais la faiblesse de sa complexion ne lui permettait pas de grands travaux ; et Caton se vit forcé de relâcher un peu de la sévérité et de la rigueur du régime. Cependant, malgré sa faible santé, le jeune Caton montra une grande valeur dans les combats, et il se distingua à la bataille que Paul Émile gagna sur le roi Persée [1]. Il y fut blessé au poignet ; et son épée sauta du coup, glissant dans sa main en sueur. Affligé de cet accident, il s'adresse à

[1] Ce récit est déjà dans la *Vie de Paul Émile.*

quelques-uns de ses camarades, qu'il prie de l'aider, et il retourne avec eux, se jeter au milieu des ennemis. Là, il combat si longtemps, il fait de si grands efforts, qu'il parvient à les écarter, et à éclaircir l'endroit où était son épée : il la trouve enfin, sous des monceaux d'armes et de morts, tant amis qu'ennemis. Le général Paul Émile admira fort l'action du jeune homme; et l'on a encore une lettre de Caton à son fils [1], dans laquelle il loue singulièrement son ardeur et ses efforts pour retrouver son épée. Le jeune homme épousa, dans la suite, Tertia, fille de Paul Émile et sœur de Scipion; et il avait dû, non moins à son propre mérite qu'à la vertu de son père, l'honneur de s'allier avec une si noble famille. Tel fut l'heureux succès des soins que Caton avait donnés à l'éducation de son fils.

Caton possédait un grand nombre d'esclaves. C'étaient des prisonniers qu'il achetait, choisissant les plus jeunes, et, par là même, les plus faciles à élever et à dresser, comme sont de jeunes chiens ou des poulains. Nul de ses esclaves n'entrait dans une maison étrangère, qu'il n'y fût envoyé par Caton ou par sa femme; et, toutes les fois qu'on demandait à l'esclave ce que faisait son maître, il ne répondait autre chose sinon : « Je n'en sais rien. » Caton voulait qu'un esclave fût toujours occupé dans la maison, ou qu'il dormît. Il aimait à les voir dormir, parce qu'il les croyait plus maniables après que le sommeil aurait réparé leurs forces, et aussi plus propres à remplir les tâches qu'on leur donnait, que s'ils étaient tenus éveillés. Persuadé que rien ne portait plus les esclaves à mal faire que l'amour des plaisirs sensuels, il avait établi que les siens pourraient voir les servantes de la maison, pour une pièce d'argent déterminée, et avec défense d'approcher d'aucune autre femme. Dans les commencements, lorsqu'il était encore pauvre, et qu'il

1 Cet écrit est perdu aujourd'hui.

servait comme soldat, il trouvait bon tout ce qu'on lui servait à manger, et il regardait comme une petitesse indigne de quereller un esclave pour une affaire d'estomac. Plus tard, quand sa fortune se fut augmentée, et qu'il donnait des festins à ses amis et à ses collègues, il fouettait, avec une courroie, aussitôt après le repas, ceux qui avaient servi négligemment, ou mal apprêté quelque mets. Il avait soin d'entretenir toujours, parmi ses esclaves, des querelles et des divisions : il se méfiait de leur bonne intelligence, et il en craignait les effets. Si l'un d'eux avait commis un crime digne de mort, il le jugeait en prenant l'avis de tous les autres; et, si l'accusé était condamné, il le faisait mourir devant eux.

Il finit par devenir un peu âpre au gain, et par ne voir plus guère dans le labourage qu'un objet d'amusement au lieu d'une source de revenus. Il plaça son argent sur des fonds plus sûrs et moins sujets à varier : il acheta des étangs, des sources d'eaux thermales, des lieux appropriés au métier des foulons, des terres fertiles en pâturages et en bois, en un mot des possessions d'un grand rapport, et dont Jupiter, comme il disait lui-même, ne pût diminuer le revenu. Il exerça la plus décriée de toutes les usures, l'usure maritime; et voici comment il la faisait. Il exigeait que ceux à qui il prêtait son argent se formassent, au nombre de cinquante, en société de commerce, et qu'ils équipassent un pareil nombre de vaisseaux, sur chacun desquels il avait une portion qu'il faisait valoir par Quintion, son affranchi. Quintion s'embarquait avec les autres associés, et il prenait part à toutes leurs opérations. Par là, Caton ne risquait pas tout son argent, mais seulement une petite portion, et pour un énorme bénéfice. Il prêtait aussi de l'argent à ceux de ses esclaves qui voulaient, pour en acheter de jeunes garçons : ces jeunes garçons étaient exercés et instruits aux frais de Caton; et ceux qui les avaient achetés les revendaient au bout d'un an. Caton en rete-

nait plusieurs, qu'il payait au prix de la plus haute enchère. Et, s'adressant à son fils pour lui recommander ces pratiques : « Ce n'est pas le fait d'un homme, dit-il, mais d'une femme veuve, de diminuer son patrimoine. » Mais il y a un mot de Caton bien plus caractéristique, et qui va bien plus loin encore : l'homme admirable, l'homme divin et le plus digne de gloire, c'est, suivant lui, celui qui prouve, par ses comptes, qu'il a acquis plus de bien durant sa vie que ne lui en avaient laissé ses pères.

Caton était déjà vieux, lorsque Carnéade l'Académique, et Diogène, le philosophe stoïcien, vinrent d'Athènes à Rome, demander pour les Athéniens la décharge d'une amende de cinq cents talents[1], à laquelle les Sicyoniens les avaient condamnés par contumace, sur la poursuite des habitants d'Oropus[2]. Ils furent à peine arrivés, que tous les jeunes Romains qui avaient pour les lettres un goût un peu prononcé allèrent les voir et les entendre, et s'éprirent d'admiration pour eux. Surtout la grâce de Carnéade, la force de son éloquence, sa réputation, qui n'était pas au-dessous de son talent, et qui avait triomphé d'auditoires composés des Romains les plus distingués et les plus polis, remplirent, comme un souffle impétueux, toute la ville de leur bruit. On disait partout qu'il était venu un Grec d'un savoir merveilleux, qui charmait et attirait tous les esprits, et qui inspirait aux jeunes gens un tel amour de la science, qu'ils renonçaient à tout autre plaisir, à toute autre occupation, entraînés par leur enthousiasme pour la philosophie. Tous les Romains en étaient enchantés : et tous voyaient avec plaisir leurs enfants s'appliquer aux lettres grecques, et rechercher la société de ces hommes admirables.

Mais Caton, dès le premier moment, s'affligea de cet

[1] Environ trois millions de notre monnaie.
[2] Ville de Béotie, voisine de l'Attique.

amour des lettres qui s'introduisait dans la ville. Il craignait que la jeunesse romaine ne tournât vers cette étude toute son émulation, et qu'elle ne préférât la gloire de bien dire à celle de bien faire et de se distinguer dans les armes. Mais, lorsque la réputation des philosophes se fut répandue dans toute la ville, et qu'un personnage considérable, Caïus Acilius, leur partisan dévoué, eut obtenu d'interpréter, en présence du sénat, leurs premiers discours, alors Caton pensa qu'il fallait, sous quelque prétexte spécieux, renvoyer de Rome tous les philosophes. Il se rendit au sénat; et là, il reprocha aux magistrats de retenir trop longtemps l'ambassade sans donner de réponse. « Ce sont des hommes, dit-il, capables de persuader tout ce qu'ils veulent. Il faut donc connaître au plus tôt de leur affaire, et la décider, afin qu'ils retournent à leurs écoles enseigner les enfants des Grecs, et que les jeunes Romains obéissent, comme auparavant, aux magistrats et aux lois. » Et, en cela, il agissait, non point, comme quelques-uns l'ont cru, par ressentiment personnel contre Carnéade, mais par opposition décidée à la philosophie, par mépris pour la Muse et la discipline grecques, et par amour pour la vertu. En effet, il n'est pas jusqu'à Socrate qu'il ne traite de bavard, d'homme violent, et qui avoit entrepris, par les moyens dont il disposait, de se faire le tyran de sa patrie, en renversant les coutumes reçues, et en entraînant les citoyens dans des opinions contraires aux lois. Il se moquait de l'école d'éloquence qu'avait tenue Isocrate : « Les disciples d'Isocrate, disait-il, vieillissaient auprès de lui, comme s'ils eussent dû exercer leur art et plaider dans les enfers, devant Minos. »

Pour dégoûter son fils de l'étude des lettres grecques, il enfle sa voix : ce n'est plus un vieillard qui parle; il fait l'homme inspiré; il annonce, d'un ton d'oracle, que les Romains perdront leur puissance, lorsqu'ils se seront remplis de la science des Grecs. Sinistre prédiction dont

le temps a fait voir la fausseté ; car c'est lorsque les lettres grecques ont le plus fleuri à Rome, que Rome s'est élevée au plus haut degré de grandeur et de gloire. Mais Caton n'était pas seulement l'ennemi des philosophes grecs : il tenait aussi pour suspects les Grecs qui exerçaient la médecine. Il avait entendu parler, à ce qu'il paraît, de la réponse d'Hippocrate au roi de Perse, qui lui offrait des talents en abondance, s'il consentait à venir près de lui : « Jamais, avait dit le médecin, je ne donnerai mes soins à des barbares, ennemis des Grecs. » C'était là, suivant Caton, un serment commun à tous les médecins ; et il avertissait son fils de les éviter tous également. Il avait composé, à ce qu'il dit lui-même, un recueil de recettes qui lui servait pour traiter les malades de sa maison, et pour leur prescrire un régime convenable. Il ne leur imposait jamais une diète sévère ; il les nourrissait d'herbes, de chair de canard, de palombe ou de lièvre : nourriture légère, pensait-il, facile à digérer pour les gens affaiblis, et qui n'avait d'autre inconvénient que de causer la nuit beaucoup de rêves. C'est avec ce traitement et ce régime qu'il assure s'être conservé en santé, lui et tous les siens.

Toutefois, sur ce dernier article, il ne fut pas sans éprouver de tristes désappointements ; car il perdit sa femme et son fils. Pour lui, comme il était d'une complexion bonne et robuste, il résista longtemps ; à tel point que, même vieux, il voyait souvent sa femme, et qu'il contracta, dans ses dernières années, un mariage très-disproportionné pour son âge : voici quelle en fut l'occasion. Après la mort de sa femme, il avait marié son fils à la fille de Paul Émile, sœur de Scipion : pour lui, il vivait, pendant son veuvage, avec une jeune esclave qui le venait trouver secrètement. Dans cette petite maison, et avec une bru, on se fut bientôt aperçu du manége. Un jour, la concubine ayant passé d'un air insolent devant la chambre du fils, pour aller dans celle du père, le

jeune Caton, sans rien lui dire, la regarda d'un œil sévère, et détourna la tête de dégoût. Le vieillard en fut informé, et il connut ainsi que ce commerce déplaisait à ses enfants. Il ne s'en plaignit point, et ne leur en fit aucun reproche. Mais, comme il descendait au Forum, suivant sa coutume, accompagné de ses amis, il adressa la parole à un certain Saloninus, qui avait été un de ses greffiers, et qui marchait à sa suite : « As-tu marié ta fille? » lui demanda-t-il à haute voix. Cet homme répondit qu'il n'aurait eu garde de le faire sans l'en prévenir. « Hé bien ! reprit Caton, je t'ai trouvé un gendre qui pourra, je crois, te convenir, à moins toutefois que son âge ne te déplaise; car il n'y a rien à reprendre en lui que sa grande vieillesse. » Saloninus dit qu'il s'en rapportait à lui, et qu'il donnerait sa fille à celui que préférait Caton, puisque aussi bien elle était sa cliente, et qu'elle avait besoin de son patronage. Caton, sans différer plus longtemps, lui déclare que c'est pour lui-même qu'il demande la jeune fille. Notre homme, comme on peut croire, fut tout stupéfait d'abord d'une telle proposition : Caton lui semblait hors d'âge pour se marier; et d'ailleurs il se trouvait, quant à lui, fort au-dessous d'une pareille alliance avec une maison honorée du consulat et du triomphe. Mais, lorsqu'il vit que Caton parlait sérieusement, il accepta très-volontiers; et, arrivés qu'ils furent au Forum, ils dressèrent le contrat. Comme on faisait les apprêts de la noce, le fils de Caton prit avec lui plusieurs de ses proches, et alla demander à son père quel sujet de plainte ou de déplaisir il pouvait avoir contre son fils, pour lui amener une marâtre. « A Dieu ne plaise! mon fils, dit Caton d'une voix forte, que j'en aie aucun. Je n'ai qu'à me louer de ta conduite : je ne te reproche rien; mais je désire laisser après moi plusieurs enfants qui te ressemblent, et à la patrie plusieurs citoyens tels que toi. » On dit que cette réponse avait été faite, longtemps aupara-

vant, par Pisistrate, le tyran d'Athènes, lorsqu'il donna pour belle-mère à ses fils déjà grands Timonassa d'Argos, dont il eut, dit-on, Iophon et Thessalus.

Il naquit à Caton, de son second mariage, un fils, qu'il surnomma Saloninus, du nom de sa mère. Son fils du premier lit mourut étant préteur : Caton en parle souvent dans ses ouvrages, comme d'un homme de grand mérite. Le père supporta, dit-on, ce malheur avec la modération d'un philosophe, et sans rien perdre de son application aux affaires publiques. Il ne se fit pas de la vieillesse, comme plus tard Lucius Lucullus et Métellus Pius, un prétexte pour renoncer aux affaires, car il regardait les fonctions publiques comme un devoir sacré. Il ne suivit pas non plus l'exemple de Scipion l'Africain, qui, découragé par l'envie que lui avait attirée sa gloire, se détourna du peuple, quitta la vie active, et passa le reste de ses jours dans le repos. Quelqu'un avait persuadé à Denys qu'il n'y avait pas de plus beau suaire que la tyrannie : Caton croyait, lui, qu'il n'y avait rien de plus beau que de vieillir dans les affaires publiques. Pour se distraire de ses travaux et se délasser dans les moments de loisir, il composait des ouvrages ou il cultivait ses champs. Il a écrit des traités sur toutes sortes de sujets, et aussi des livres d'histoire [1].

Dans sa jeunesse, il s'était appliqué à l'agriculture, en vue du profit qu'il en tirait. « Il n'y a, dit-il, que deux moyens qui m'aient servi à augmenter mon bien : la culture des terres et l'économie. » Devenu vieux, l'agriculture ne fut plus pour lui qu'un objet d'amusement ou de théorie. Il fit un traité des travaux rustiques, où il donne des recettes même pour la préparation des gâteaux et la conserve des fruits ; car il se piquait d'exceller en tout, et d'avoir sur toutes choses des idées à

1 Il n'en reste presque rien, sauf le *de Re rustica*. J'ai transcrit quelques fragments des ouvrages perdus, et donné des extraits du traité d'agriculture, dans mon étude littéraire sur Caton.

lui propres. A la campagne, il faisait meilleure chère qu'à Rome; il invitait souvent à souper ses amis du voisinage, et il se livrait avec eux à la joie : convive gai et aimable, non-seulement avec les hommes de son âge, mais même avec les jeunes gens; car, outre son expérience personnelle, il avait vu et entendu dire beaucoup de choses intéressantes, et qu'on aimait à lui entendre raconter. La table était, suivant lui, un des meilleurs instruments qui servent à nous faire des amis. Il amenait d'ordinaire, dans la conversation, l'éloge des hommes de bien et d'honneur; mais jamais un mot sur les méchants et les gens inutiles : Caton ne permettait pas qu'on en parlât à table, ni en bien ni en mal.

Le dernier de ses actes politiques fut, à ce qu'on croit, la ruine de Carthage. A la vérité, le jeune Scipion consomma l'œuvre; mais c'est par le conseil de Caton, et sur sa proposition, qu'on avait entrepris la guerre; et voici à quelle occasion. Caton avait été envoyé auprès des Carthaginois et de Massinissa le Numide, qui se faisaient la guerre : il était chargé d'examiner les causes de leur différend. Massinissa était de tout temps l'ami du peuple romain; et les Carthaginois, depuis leur défaite par Scipion, avaient obtenu la paix en se dépouillant de leur empire et en se soumettant à un lourd tribut. Caton, au lieu de trouver Carthage dans l'état d'affaiblissement et d'humiliation où la croyaient les Romains, la vit peuplée d'une jeunesse florissante, regorgeant de richesses, pourvue de toutes sortes d'armes et de provisions de guerre, et, dans l'orgueil de son opulence, ne formant plus que d'ambitieux projets. Il jugea que ce n'était pas le temps, pour les Romains, de discuter et de terminer les affaires des Numides et de Massinissa; mais qu'il fallait se hâter d'exterminer Carthage, éternelle ennemie de Rome, aigrie par un profond ressentiment, et qui avait pris en si peu de temps un

accroissement incroyable, ou, sinon, retomber dans les mêmes périls qu'autrefois.

Il retourna donc promptement à Rome, et il représenta au sénat que les défaites et les malheurs des Carthaginois avaient moins épuisé leurs ressources que guéri leur imprudence, et n'avaient fait, peu s'en faut, que les aguerrir, au lieu de briser leur force. « Leurs entreprises contre les Numides, dit-il, sont le prélude de celles qu'ils méditent contre les Romains; et tous les traités de paix qu'on a faits ne sont à leurs yeux que de simples suspensions d'armes, pour attendre une occasion favorable. » On dit qu'en prononçant ces mots, Caton laissa tomber des figues d'Afrique, qu'il avait dans le pan de sa robe; et, comme les sénateurs en admiraient la grosseur et la beauté : « La terre qui les porte, ajouta-t-il, n'est qu'à trois journées de navigation loin de Rome. » Une preuve plus forte encore de son acharnement, c'est que, sur quelque affaire qu'il opinât, il ne manquait jamais de conclure par ces mots : « Et je suis d'avis qu'on détruise Carthage. » Au contraire, Publius Scipion, surnommé Nasica, terminait ainsi tous ses discours : « Et je suis d'avis qu'on laisse subsister Carthage. » Il y a toute apparence que Scipion, qui voyait le peuple, livré à la licence, méconnaître, dans l'orgueil de ses succès, l'autorité du sénat, et entraîner par sa puissance toute la ville dans les divers partis où le poussait son caprice, voulait que la crainte qu'inspirerait Carthage fût comme un frein qui gourmandât l'audace de la multitude; persuadé que les Carthaginois étaient trop faibles pour assujettir les Romains, mais trop forts pour être méprisés. Caton, au contraire, trouvait dangereux que le peuple, avec ses passions échauffées, avec cette excessive puissance qui l'entraînait dans tant d'écarts, eût comme suspendue sur sa tête une ville de tout temps très-puissante, et aujourd'hui devenue sage par les malheurs dont elle avait été châtiée : il fallait donc ôter à Rome,

pensait-il, toute crainte extérieure, si l'on voulait efficacement travailler à guérir les maladies intestines. Ce fut ainsi, dit-on, que Caton suscita la troisième et dernière guerre Punique. Elle commençait à peine lorsqu'il mourut, après avoir prédit quel serait celui qui la terminerait : ce héros n'était alors qu'un jeune homme, encore tribun des soldats, mais qui déjà avait montré, dans les combats, autant de prudence que de courage. Lorsque les nouvelles de ses premiers exploits arrivèrent à Rome, Caton, en les entendant raconter, s'écria :

> Il n'y a que lui de sage; et les autres ne sont que des ombres qui passent [1].

Scipion confirma bientôt cette prédiction par des faits.

Caton laissa, de sa seconde femme, un fils surnommé, comme je l'ai dit, Saloninus; et un petit-fils, né du fils qu'il avait perdu. Saloninus mourut étant préteur; mais Marcus, son fils, parvint au consulat, et fut l'aïeul de Caton le philosophe [2], le plus illustre par sa vertu et sa gloire entre les hommes de son temps.

[1] Homère, *Odyssée*, chant X, vers 495.

[2] Caton le Jeune ou d'Utique, dont Plutarque a écrit aussi la *Vie*, qui est la trente-sixième de la collection.

COMPARAISON

D'ARISTIDE ET DE MARCUS CATON.

Nous avons raconté, de ces deux hommes, tout ce qui était digne de mémoire : or, maintenant, si nous comparons la vie entière de l'un à toute la vie de l'autre, la différence n'est pas facile à saisir, effacée qu'elle est par une foule de traits de ressemblance. Mais, si l'on veut établir le parallèle sur les points de détail, comme on fait pour juger un poëme ou une peinture, ce qu'ils ont de commun l'un et l'autre, c'est que, sans aucun secours étranger, ils se sont avancés dans les fonctions publiques et dans les honneurs, par leur vertu et leur capacité. Mais Aristide, ce semble, s'illustra dans un temps où Athènes n'était pas encore bien puissante, et où les démagogues et les généraux qui pouvaient être ses concurrents étaient tous réduits à peu près à la même médiocrité de fortune; car les citoyens de la première classe n'avaient que cinq cents médimnes de revenu [1] ; les Chevaliers, qui composaient la seconde, en avaient trois cents; et les citoyens de la troisième, qu'on nommait Zeugites, deux cents. Au contraire, lorsque Caton, sorti d'une petite ville et d'une condition rustique, se jeta dans le gouvernement de Rome, comme dans une mer sans rivage, cette ville n'était plus gouvernée par des Curius, des Favius, des Hostilius ; et elle n'appelait plus de la charrue et du hoyau à la tribune, des citoyens pauvres et vivant du travail de leurs mains, pour en faire ses magistrats et

[1] Voyez la *Vie de Solon.*

ses chefs. Déjà elle avait pris l'habitude de regarder à la noblesse des familles, à la richesse, aux distributions d'argent, aux sollicitations et aux brigues : fière de ses succès et de sa puissance, elle traitait avec une hauteur insultante ceux qui aspiraient aux charges publiques. C'était chose bien différente d'avoir à lutter contre Thémistocle, homme d'une naissance commune et d'une fortune médiocre, puisque tout son bien, quand il commença à mettre la main aux affaires, ne montait, dit-on, qu'à cinq ou même à trois talents[1]; ou d'avoir à disputer le premier rang à des Scipion l'Africain, à des Servilius Galba, à des Quintius Flamininus, sans autre secours qu'une voix qui plaidait franchement pour le parti de la justice.

Aristide, aux batailles de Marathon et de Platées, n'était qu'un des dix généraux de la Grèce. Mais Caton fut élu l'un des deux consuls, quoiqu'il eût un grand nombre de concurrents; puis l'un des deux censeurs, ayant été préféré à sept autres candidats, tous des plus illustres familles et les premiers de la ville. Aristide, dans aucune de ses victoires, n'obtint les premiers honneurs : à Marathon, Miltiade remporta le prix de la valeur; à Salamine, Thémistocle; et c'est à Pausanias, suivant Hérodote, qu'on dut la glorieuse victoire de Platées. Le second prix fut même disputé à Aristide par les Sophanès, les Aminias, les Callimaque et les Cynégyre[2], qui se signalèrent dans ces combats. Caton, au contraire, non-seulement dans la guerre d'Espagne, pendant son consulat, surpassa tous les autres capitaines en courage et en prudence; mais, aux Thermopyles, simple tribun des soldats, et sous les ordres d'un consul, il eut tout l'honneur de la victoire : il ouvrit aux Romains, pour atteindre Antiochus, une large voie à travers les défilés; et il vint par les derrières attaquer le roi, qui ne son-

[1] Vingt-huit mille ou dix-sept mille francs environ de notre monnaie.
[2] Aminias et Cynégire étaient les frères du poëte Eschyle.

geait qu'aux ennemis qu'il avait en face. Cette victoire, qui fut évidemment l'ouvrage de Caton, chassa l'Asie de la Grèce, et fraya, par suite, le chemin de l'Asie à Scipion[1].

Ainsi, tous les deux ils ont été invincibles à la guerre; mais, dans le gouvernement, Aristide succomba aux intrigues de Thémistocle, qui le fit bannir par l'ostracisme. Caton, au contraire, ayant pour rivaux presque tous les plus puissants personnages et les plus considérables de Rome, et soutenant la lutte, comme un athlète, jusque dans une extrême vieillesse, se maintint toujours inébranlable. Souvent accusé, souvent accusateur devant le peuple, il fit condamner plusieurs de ses adversaires, et il ne fut jamais condamné lui-même. Le rempart qui protégea sa vie, et l'instrument qui fit ses succès, ce fut son éloquence : il lui dut, à mon avis, bien plus qu'à la Fortune ou à un bon génie, la gloire de conserver jusqu'au bout sa dignité sans atteintes. Oui, c'est un glorieux témoignage qu'Antipater a rendu à Aristote, quand il a écrit, après la mort de ce philosophe, qu'Aristote possédait, outre ses autres qualités, le talent de la persuasion. La vertu politique est, de l'aveu de tous, la plus parfaite que l'homme puisse posséder; et c'est une opinion presque générale que l'économie n'en est pas une des moindres parties. En effet, la cité n'est qu'un assemblage de familles, un tout formé de plusieurs parties : la chose publique tire donc sa force des facultés particulières des citoyens. Lycurgue lui-même, en bannissant de Sparte l'or et l'argent, pour les remplacer par une monnaie de fer altérée au feu, ne voulut point par là interdire l'économie à ses concitoyens : il ne fit que supprimer le luxe, la corruption et l'orgueil, effets ordinaires de la richesse; mais il mit ses soins prévoyants, autant que pas un législateur au monde, à faire jouir en

[1] Lucius, surnommé l'Asiatique, frère du premier Africain.

abondance tous les citoyens des choses nécessaires et utiles; car, ce qu'il redoutait pour la république, c'était bien plus un homme pauvre, sans feu ni lieu, qu'un citoyen opulent et superbe. Or, Caton n'administra pas moins bien, ce semble, sa maison que la république; car il augmenta son bien, et il enseigna aux autres l'économie et l'agriculture, dans les ouvrages où il a rassemblé, sur ces objets, une foule d'observations utiles. Pour Aristide, il a, par sa pauvreté, diffamé la justice même; car il a donné à croire qu'elle est la ruine des familles, la source de l'indigence, et qu'elle sert aux étrangers plutôt qu'à ceux qui la possèdent. Et pourtant Hésiode nous exhorte souvent à la justice et à l'économie, et il blâme la paresse, comme la source de l'injustice. Homère a dit sagement[1] :

... Ce que j'aimais, ce n'était ni le travail,
Ni ce soin de notre avoir, qui fournit à l'entretien de beaux enfants :
J'aimais de tout temps les navires s'élançant sous l'effort des rames,
Et la guerre, et les javelots au bois poli, et les flèches ;

faisant entendre que ceux qui négligent leurs affaires domestiques s'enrichissent d'ordinaire par des voies injustes. Les médecins disent que l'huile est bonne aux parties extérieures du corps, et qu'elle nuit aux parties intérieures : on ne doit pas dire de même de l'homme juste, qu'utile aux autres, il n'a soin ni de lui-même ni de ce qui est à lui. Par conséquent, la vertu politique d'Aristide a, de ce côté, quelque chose de défectueux, s'il est vrai, comme on le dit généralement, qu'il ne laissa pas de quoi doter ses filles et se faire enterrer lui-même. La maison de Caton a fourni à Rome, jusqu'à la quatrième génération, des généraux et des consuls; ses petits-fils et ses arrière-petits-fils furent revêtus des di-

[1] *Odyssée*, chant XIV, vers 222 et suivants.

gnités les plus considérables : tandis que les descendants de cet Aristide qui avait tenu le premier rang dans la Grèce, se virent réduits, par l'excès de leur indigence, les uns à se faire interprètes de songes, les autres à vivre d'aumônes publiques, et que nul d'entre eux ne fit jamais ni ne pensa rien de grand, et qui répondit à la réputation de leur illustre aïeul.

Mais ce point pourrait être sujet à la contestation. En effet, la pauvreté n'est pas honteuse par elle-même, mais uniquement là où elle est une preuve de paresse, d'intempérance, de prodigalité et de folie. Chez un homme sage, laborieux, juste, courageux, qui, dans l'administration publique, fasse paraître toutes les vertus, la pauvreté n'est que la marque d'un esprit élevé et d'un cœur magnanime. Il est impossible de faire de grandes choses, quand la pensée est toute à des choses mesquines ; ou de secourir les autres dans leurs besoins, quand on a soi-même des besoins de toute sorte. Une grande provision pour bien gouverner, ce n'est pas la richesse, mais la modération dans nos désirs : quand on sait se passer du superflu, on peut se livrer sans distraction au soin des affaires publiques. Dieu seul n'a absolument besoin de rien : la vertu humaine qui sait réduire le plus ses besoins est donc la plus parfaite et la plus divine. Un corps bien constitué n'a besoin ni d'habits ni d'aliments superflus : de même une vie et une maison saines s'entretiennent par les choses les plus communes. En général, il faut que notre avoir soit proportionné à nos besoins. Celui qui amasse beaucoup et dépense peu n'a donc pas ce qui lui suffit : s'il ne dépense pas ce qu'il possède, parce qu'il n'en a ni le besoin ni le désir, c'est folie ; s'il en a le désir, et qu'il se prive de jouir par avarice, c'est misère.

Au reste, j'adresserais volontiers à Caton une demande. Si la richesse est faite pour qu'on en jouisse, pourquoi se vante-t-il, ayant amassé une grande fortune, de savoir

se contenter de peu? Mais s'il est beau, comme je n'en doute pas, de manger du pain le plus commun, de boire le même vin que ses ouvriers et ses domestiques, et de n'avoir besoin ni d'étoffes de pourpre ni de maisons crépies à la chaux, alors ni Aristide, ni Épaminondas, ni Manius Curius, ni Caïus Fabricius n'ont en rien manqué à leur devoir, quand ils ont négligé d'acquérir des biens dont ils n'estimaient pas l'usage. Car, un homme qui trouvait les raves le meilleur des mets, et qui les faisait cuire lui-même, tandis que sa femme pétrissait son pain, un tel homme n'avait que faire de se tant tourmenter pour un as, ni d'écrire dans un livre par quelle industrie on peut s'enrichir le plus vite. C'est un grand bien que la simplicité qui se borne au nécessaire, parce qu'elle ôte à la fois et le désir et le souci du superflu. De là le mot qu'on attribue à Aristide, dans l'affaire de Callias : « On ne doit, dit-il alors, rougir de la pauvreté que lorsqu'elle est forcée ; mais ceux qui sont, comme moi, pauvres volontairement, doivent s'en glorifier. » Aussi bien serait-il ridicule d'attribuer à la paresse la pauvreté d'Aristide, quand il lui était facile de s'enrichir, sans rien faire de honteux, en dépouillant seulement un barbare, ou en prenant une tente des vaincus. Mais en voilà assez sur ce point.

Quant aux expéditions militaires qu'ils ont commandées, celles de Caton ajoutèrent bien peu à la grandeur d'une puissance déjà prodigieuse ; tandis que celles d'Aristide offrent les victoires les plus belles, les plus éclatantes et les plus décisives qu'aient remportées les Grecs : Marathon, Salamine, Platées. Il ne serait pas juste non plus, à coup sûr, de comparer Antiochus à Xerxès, ni ces villes d'Espagne démantelées par Caton à tant de milliers de Perses qui périrent sur terre et sur mer. Aristide, dans ces batailles, ne le céda à personne en courage ; mais la gloire et les couronnes, il les abandonna, comme aussi l'or et les autres richesses des

vaincus, à ceux qui en avaient plus besoin que lui, parce qu'il était supérieur à tous ses rivaux.

Je ne blâmerai pas Caton de se vanter sans cesse, et de se mettre au-dessus de tous les Romains, encore qu'il dise lui-même, dans un de ses écrits, qu'il est aussi ridicule de se louer soi-même que de se blâmer. Mais celui qui se loue lui-même à tout propos me paraît d'une vertu moins parfaite que celui qui n'a pas même besoin de la louange des autres. La modestie ne sert pas médiocrement à introduire la mansuétude dans les transactions politiques : au contraire, l'orgueil rend difficile, et il est une source d'envie ; et l'orgueil n'entra jamais un instant dans l'âme d'Aristide, tandis que Caton y fut très-sujet. Aristide, en favorisant les plus grandes entreprises de Thémistocle, et en servant, pour ainsi dire, de satellite à son autorité militaire, releva la prospérité d'Athènes ; et il ne tint pas à Caton qu'en se déclarant l'ennemi de Scipion, il n'empêchât et ne fît manquer cette expédition contre les Carthaginois qui abattit l'invincible Annibal : Caton finit même, à force de soulever contre Scipion de nouveaux soupçons et de nouvelles calomnies, par le chasser de la ville ; et il fit condamner son frère sous l'accusation du crime honteux de péculat.

La tempérance que Caton a relevée si souvent par tant et de si magnifiques éloges, Aristide la conserva toujours pure et entière ; mais ce second mariage de Caton, si indigne de lui, et si peu convenable à son âge, a répandu sur lui, à cet endroit, une tache assez grande, et non sans raison. En effet, si vieux, et lorsqu'il avait chez lui un fils et une bru, épouser la fille d'un appariteur, d'un homme qui servait en public pour un salaire, c'était manquer à toute bienséance. Qu'il l'ait fait par volupté, ou qu'il l'ait fait par colère, et pour se venger du mépris de son fils pour la femme avec laquelle il vivait, il y a de la honte et à l'action et au prétexte. Sa

réponse ironique à son fils était destituée de toute vérité. S'il voulait avoir d'autres enfants aussi vertueux que celui-là, il devait prendre femme dans une noble famille, et s'y décider beaucoup plus tôt : il ne devait point se contenter d'un commerce illicite, tant qu'il put le tenir caché, ni, quand ce commerce fut découvert, choisir pour beau-père un homme qui ne pouvait le refuser pour gendre, au lieu d'un homme dont l'alliance lui fût honorable.

PHILOPŒMEN.

(Né en l'an 253 et mort en l'an 183 avant J.-C.)

Il y avait, à Mantinée, un homme nommé Cassandre [1], d'une haute naissance, et l'un des citoyens le plus en crédit. Tombé dans le malheur, il s'enfuit de sa patrie et il vint à Mégalopolis [2], à cause surtout de Crausis, père de Philopœmen, personnage distingué sous tous les rapports, et d'ailleurs lié avec lui d'une étroite amitié. Tant que Crausis vécut, Cassandre ne manqua de rien : Crausis mort, Cassandre, en reconnaissance de l'hospitalité qu'il en avait reçue, éleva son fils devenu orphelin, de la même façon que Phœnix, suivant Homère, éleva Achille [3], en formant, en développant son caractère par une noble et royale éducation. Il fut remplacé dans ce soin, lorsque déjà Philopœmen sortait de l'enfance, par Ecdélus et Mégalophanès, tous deux de Mégalopolis, disciples d'Arcésilas dans l'Académie, et qui, plus que pas un de leurs contemporains, appliquèrent la philosophie à la politique et au maniement des affaires. Ils délivrèrent leur pays de la tyrannie, en suscitant secrètement les hommes qui tuèrent Aristodème; puis avec Aratus, ils chassèrent Nicoclès, tyran de Sicyone ; enfin, à la prière des Cyrénéens, dont la république était dans un état de troubles et de souffrance, ils firent voile vers Cyrène, et ils y établirent de bonnes lois et une constitution excellente. Au rang de leurs actes publics ils comptaient aussi l'éducation de Philopœmen, parce qu'ils avaient, grâce à la philosophie, fait de cet homme la ressource commune

[1] D'autres auteurs anciens lui donnent le nom de Cléandre.

[2] Ville bâtie dans le quatrième siècle seulement, et sur le conseil d'Épaminondas, mais qui fut bientôt la plus importante de l'Arcadie.

[3] Au neuvième livre de l'*Iliade*.

de toute la Grèce. La Grèce, en effet, avait enfanté Philopœmen après ses anciens capitaines, pour ressusciter leurs vertus : elle l'aima, comme un fruit tardif de sa vieillesse, d'un amour extrême ; et elle ajoutait à sa puissance, à mesure qu'il ajoutait à sa gloire. Un Romain, pour faire son éloge, l'a appelé le dernier des Grecs : c'est-à-dire que la Grèce n'avait plus produit après lui un seul grand homme, ni un homme digne d'elle.

Philopœmen n'était pas laid de figure, comme quelques-uns le pensent : j'en juge ainsi d'après sa statue, qu'on voit aujourd'hui encore à Delphes. Quant à la méprise de son hôtesse de Mégare, on s'accorde à l'attribuer à la facilité d'humeur de Philopœmen, et à la simplicité de ses vêtements. Elle venait d'apprendre que le général des Achéens logerait chez elle; et elle était fort agitée, fort affairée à lui préparer à souper. Le hasard voulut que son mari se trouvât absent. Sur ces entrefaites, Philopœmen entre, vêtu d'un manteau fort simple. Persuadée que c'est quelque valet ou avant-coureur : « A l'œuvre, dit-elle ; aide-moi. » Lui aussitôt de jeter son manteau, et de fendre du bois. Arrive alors son hôte, qui, le voyant ainsi : « Qu'est ceci, Philopœmen? dit-il. — Qu'est-ce, répondit-il, en dialecte dorien, sinon que je porte la peine de ma mauvaise mine? » Titus[1] disait, en le plaisantant sur sa conformation physique : « Philopœmen, que tu as de belles mains et de belles jambes ! mais tu n'as pas de ventre. » Il était en effet d'une taille fort grêle. Toutefois l'intention de cette plaisanterie s'adressait plutôt à son armée. Car Philopœmen avait une infanterie et une cavalerie excellentes ; mais souvent il manquait d'argent. Tels sont les propos qui courent dans les écoles, concernant Philopœmen.

Naturellement ambitieux, il n'était pas tout à fait sans

[1] C'est Titus Flamininus, dont la *Vie* suit celle de Philopœmen.

opiniâtreté, ni même exempt d'emportement. Épaminondas est le modèle qu'il s'était choisi : on retrouvait bien en lui la même justesse de coup d'œil, la même activité dans l'exécution, la même insensibilité à l'attrait des richesses; mais, dans les débats et les différends politiques, son opiniâtreté et son emportement l'empêchaient de conserver la facilité, la gravité et la douceur de son modèle; et il paraissait plus propre à la guerre qu'au gouvernement civil. Dès son enfance, il aimait la vie de soldat : il se montrait tout ardeur pour les études qui s'y rapportent; il se plaisait à manier des armes de combat, à faire manœuvrer un cheval. Comme il était bien constitué pour la lutte, quelques-uns de ses amis et de ses tuteurs l'engageaient à s'appliquer aux exercices des athlètes : il leur demanda si la vie d'athlète n'était point nuisible au métier militaire. On lui répondit, ce qui est vrai, que la personne et la vie de l'athlète diffèrent entièrement de celles du soldat; que le régime et les exercices sont tout différents pour l'un et pour l'autre; que c'est par un long sommeil et une nourriture toujours abondante, par un travail et un repos réglés, que les athlètes augmentent et conservent leur embonpoint, mais que le moindre excès, le moindre écart expose aussitôt leur santé à une altération considérable : tandis que les gens de guerre doivent être faits à toute espèce d'inégalité et de changements irréguliers, et accoutumés à supporter aisément le manque de tout, même à se passer aisément de sommeil. Depuis que Philopœmen eut entendu cette réponse, il évita toujours pour lui-même les exercices des athlètes, et il en fit l'objet de ses risées; et, plus tard, quand il fut devenu général d'armée, il repoussa, autant que cela était en lui, par le mépris, par des propos infamants, tout ce qui sentait l'art des athlètes, comme chose propre à rendre inutiles les hommes le mieux constitués pour les combats nécessaires.

A peine sorti des mains des instituteurs et des pédagogues, Philopœmen entra dans les troupes que la ville envoyait courir en Laconie, pour y faire du butin et enlever tout ce qui se trouvait dans la campagne; et il s'accoutuma à marcher toujours le premier quand on partait, le dernier quand on revenait. Avait-il quelque loisir, il façonnait son corps à la fatigue, et il tâchait de se rendre tout à la fois agile et robuste, soit en chassant, soit en labourant la terre. Il possédait un beau domaine, à vingt stades[1] de la ville. Il y allait tous les jours, après dîner ou après souper; et il se jetait, pour se reposer, sur le premier grabat venu, comme le moindre de ses ouvriers. Le matin il se levait, mettait la main à la besogne avec ses vignerons ou ses laboureurs; puis il retournait à la ville, et il vaquait aux affaires publiques avec ses amis et avec les magistrats. Ce qu'il gagnait dans les expéditions militaires, il le dépensait à acquérir des chevaux et des armes, et à racheter des prisonniers. Il tâchait d'augmenter son avoir par l'agriculture, le plus juste moyen de s'enrichir; et ce n'était point pour lui un objet secondaire: il pensait que, si l'on veut s'abstenir du bien d'autrui, le meilleur moyen est de se faire à soi-même une bonne maison.

Il aimait la conversation des philosophes, et il lisait leurs écrits, non pas tous cependant, mais ceux qu'il croyait pouvoir l'aider à faire des progrès dans la vertu. Dans les poésies d'Homère, il ne s'arrêtait qu'aux passages qui paraissaient propres à aiguiser le courage, à éveiller l'imagination. Mais la lecture à laquelle il s'attachait de préférence, c'était le traité d'Évangélus[2] sur la tactique, et les histoires des exploits d'Alexandre; car on devait, suivant lui, mettre les paroles en actions, et non point lire par désœuvrement et pour se former à un babil infructueux. Avait-il lu un traité de tactique,

[1] Environ quatre kilomètres, ou une lieue.

[2] On ignore l'époque précise où a vécu cet auteur.

il laissait là les plans tracés sur les cartes, et c'est sur les lieux mêmes qu'il allait vérifier les faits et tâcher d'en faire son profit. Les élévations et les enfoncements du terrain, les coupures de la plaine, les mouvements et les transformations de la phalange, soit pour s'étendre, soit pour se resserrer, selon qu'elle rencontre des ruisseaux, des fossés, des défilés, il observait tout à part lui dans les marches, puis il le faisait remarquer à ses compagnons. Philopœmen s'est montré, ce semble, beaucoup trop passionné pour l'art militaire : il aimait la guerre comme le champ où se déploient tous les genres de vertus; et tous ceux qui vivaient loin des batailles, il les méprisait comme gens qui n'étaient propres à rien.

Il avait déjà trente ans, lorsque Cléomène, roi des Lacédémoniens, tomba tout à coup pendant la nuit sur Mégalopolis, força les gardes, pénétra dans la ville, et s'empara de la place du marché[1]. Philopœmen accourut au secours de ses concitoyens : il lui fut impossible de chasser l'ennemi, malgré des efforts prodigieux, malgré les dangers auxquels il s'exposa; mais il déroba, pour ainsi dire, les citoyens à l'ennemi. Il leur donna le temps de sortir de la ville, en faisant tête aux assaillants, et en attirant sur lui Cléomène; enfin il sortit le dernier, à grand'peine, après avoir eu son cheval tué sous lui, et blessé lui-même. Ils s'en allèrent à Messène, et Cléomène leur envoya offrir de leur rendre la ville avec tous leurs biens et tout le territoire. La proposition plaisait : on l'acceptait, on avait hâte de revenir; mais Philopœmen s'éleva contre cette résolution, et il en arrêta les effets par ses remontrances. « Cléomène, dit-il, ne veut pas rendre la place, mais s'emparer de la population, pour s'assurer encore mieux la place; car il ne s'amusera point à y rester les bras croisés, gardant des maisons et des remparts vides : il fuira bientôt, chassé par

[1] Cet événement arriva en l'an 222 avant J.-C.

la solitude. » Ces paroles détournèrent les citoyens de leur première résolution; mais ce fut, pour Cléomène, un prétexte de détruire et de renverser une grande partie de la ville, et de ne s'en aller que chargé de butin.

Dans la suite, le roi Antigonus vint au secours des Achéens, et marcha avec eux contre Cléomène, qui occupait les hauteurs des environs de Sellasie[1] et tous les passages. Le roi rangea son armée en bataille près de lui, avec l'intention d'en venir aux mains, et de le forcer dans ses positions. Philopœmen se trouva placé, dans la cavalerie, avec ses concitoyens, à côté d'un corps nombreux et vaillant d'Illyriens, qui formaient l'arrière-garde de l'armée. Ordre leur était donné d'attendre en repos que le roi fît élever, à l'autre aile, une pièce d'étoffe de pourpre au bout d'une pique. Les officiers essayèrent d'enfoncer les Lacédémoniens à la tête des Illyriens, tandis que, dociles à l'ordre donné, les Achéens restaient à leur poste en réserve. Euclidas, frère de Cléomène, apprend ce mouvement qui sépare les ennemis; et soudain, prenant les plus agiles de ses voltigeurs, il les jette sur les Illyriens, commandant qu'on les charge à dos, et qu'on les coupe de la cavalerie, dont ils se sont isolés. C'est ce qui arriva : les voltigeurs enveloppent les Illyriens et les mettent en désordre. Philopœmen s'aperçoit qu'il n'est pas difficile de tomber sur les assaillants, et que le moment est favorable; et il en confère d'abord avec les officiers du roi. Mais il n'inspire aucune confiance : on le regarde comme un fou, et on méprise son avis; car il n'avait pas encore une réputation assez grande et assez bien établie, pour qu'on tentât, sur sa parole, un mouvement aussi important. Alors il entraîne sa troupe, et il fond avec elle sur les ennemis. Ceux-ci sont d'abord troublés, puis mis en fuite avec un grand carnage. Pour encourager encore les gens du roi, et les

[1] Ville de Laconie sur le fleuve Énus.

engager à profiter du trouble des ennemis en se jetant sur eux avec rapidité, Philopœmen met pied à terre et laisse son cheval. Il marchait sur un terrain inégal et coupé de ruisseaux et de ravins, à pied, chargé de sa cuirasse de cavalier, d'une armure pesante, et combattant avec beaucoup de difficulté et de fatigue.

Dans ce moment, il fut atteint d'un javelot, qui lui perça en même temps les deux cuisses. La blessure n'était pas mortelle; mais le coup fut si fort que le fer traversa de part en part. Philopœmen fut d'abord arrêté, comme s'il eût eu les jambes liées, sans pouvoir faire un mouvement; et il était fort difficile, à cause de la courroie du javelot, de le retirer en le faisant repasser par les deux blessures. Ceux qui se trouvaient là n'osaient y toucher; le combat était fort animé : aussi Philopœmen trépignait-il de colère et d'impatience d'agir. A force de remuer les jambes et de les secouer, il brisa le trait par le milieu, et il en fit retirer de la plaie séparément les deux tronçons. Débarrassé ainsi, il mit l'épée à la main; puis, traversant les premiers rangs, il marcha à l'ennemi, et il inspira aux combattants la plus grande ardeur et l'émulation la plus vive.

Antigonus, après la victoire, voulut mettre à l'épreuve les Macédoniens. Il leur demanda pourquoi l'on avait, sans son ordre, mis en mouvement la cavalerie; et, comme ils s'excusaient en disant qu'ils s'étaient trouvés aux prises avec l'ennemi malgré eux, et forcés par un jeune Mégalopolitain, qui avait chargé avant le signal : « Hé bien, ce jeune homme, reprit Antigonus en riant, a fait acte de grand capitaine. »

Depuis ce temps, Philopœmen fut et dut être en beau renom. Antigonus voulut se l'attacher, et lui fit des instances pour le décider, lui offrant un commandement et des richesses; mais Philopœmen refusa, parce qu'il se connaissait d'un caractère trop peu maniable et trop roide pour obéir. Cependant il ne voulait pas rester dans l'inac-

tion et l'oisiveté : aussi, pour se maintenir dans l'exercice et l'étude de l'art militaire, il s'embarqua pour une expédition en Crète. Là, il s'aguerrit encore, en servant longtemps avec des hommes belliqueux, adroits, sobres d'ailleurs et modérés dans la manière de vivre ; et, quand il revint en Achaïe, sa réputation était si éclatante, qu'on le proclama aussitôt commandant de la cavalerie. La cavalerie qu'on lui remettait entre les mains était composée d'hommes qui partaient, quand survenait une guerre, montés sur de misérables haridelles de rencontre ; et encore avaient-ils soin de se soustraire à la plupart des expéditions, en envoyant d'autres hommes à leur place ; enfin, tous étaient d'une inexpérience complète, jointe au manque de courage. Les chefs voyaient de tout temps le mal ; mais ils le négligeaient, parce que les cavaliers jouissaient, chez les Achéens, du plus grand pouvoir, et disposaient à leur gré des récompenses et des châtiments.

Philopœmen ne montra nulle faiblesse, nulle condescendance : il se mit à parcourir les villes, prenant les jeunes gens un à un, éveillant en eux l'amour de l'honneur, usant de rigueur quand il le fallait ; et souvent il leur faisait faire des exercices, des parades, des petites guerres, dans les endroits où il devait se trouver le plus de spectateurs. En peu de temps ils eurent acquis une vigueur et une ardeur étonnantes. Il les rendit si agiles si prompts à exécuter les manœuvres, et il les accoutuma si bien à faire conversion à droite ou à gauche par escadrons, demi-tour ou volte-face homme par homme, qu'à voir la facilité avec laquelle la troupe entière exécutait les évolutions, on eût dit un corps unique, opérant un mouvement spontané.

Un jour, dans un grand combat qu'ils soutenaient, sur les bords du fleuve Larissus, contre les Étoliens et les Éléens, Damophantus, hipparque des Éléens, poussa son cheval contre Philopœmen. Celui-ci le reçut, prévint le coup qu'il lui portait, en le frappant de sa pique,

et le renversa à terre. A peine Damophantus était-il tombé, que les ennemis prirent la fuite; et Philopœmen eut une brillante réputation d'homme qui ne le cédait ni pour la vigueur à aucun des jeunes hommes, ni pour la prudence à aucun des plus vieux, mais qui était entre tous capable de combattre et de commander.

Aratus est le premier qui éleva en dignité et en puissance la ligue des Achéens. Séparés, ils n'inspiraient que du mépris : il les réunit ville par ville, et il établit chez eux une politique toute grecque, toute de concorde. Et, comme on voit, dans les cours d'eau, des corps s'arrêter : quelque faibles et petits qu'ils soient, d'autres viennent ensuite s'y attacher, s'y agglomérer tout à l'entour; et ils se tiennent si bien les uns les autres, qu'ils prennent de la consistance et une certaine solidité : de même la Grèce était sans force, exposée à une ruine totale, divisée qu'elle était alors d'intérêt ville contre ville; mais les Achéens les premiers se réunirent; ils attirèrent dans la ligue les villes d'alentour, ou en les aidant à se délivrer de leurs tyrans, ou en les séduisant par la concorde qui régnait entre eux, et par la sagesse de leur politique; et ils conçurent la pensée de faire du Péloponnèse un seul corps, une seule et même puissance. Tant que vécut Aratus, les Achéens dépendaient presque toujours des armes macédoniennes : ils faisaient leur cour à Ptolémée, puis à Antigonus, à Philippe, qui s'entremettaient dans toutes les affaires de la Grèce. Lorsque Philopœmen fut devenu chef de la ligue, alors ils se sentirent déjà capables de lutter avec leurs seules forces contre des ennemis puissants, et ils renoncèrent à marcher sous la direction de chefs étrangers. Aratus, moins propre aux luttes à main armée, conduisit à bonne fin la plupart de ses entreprises par ses négociations, par sa douceur, par ses alliances avec les rois, comme il a été écrit dans sa *Vie*[1]. Philopœmen, au contraire, guer-

[1] Cette *Vie* n'est que la quarante-huitième de la collection.

rier habile, et qui savait assurer le succès par la force des armes, d'ailleurs capitaine heureux, et qui avait réussi dès ses premiers essais, augmenta la confiance des Achéens, en même temps que leur puissance, en les accoutumant à vaincre avec lui, et à emporter des avantages dans presque tous les combats.

Il commença par changer l'ordonnance des Achéens et leur armure trop légère. Ils avaient des boucliers très-faciles à manier, parce qu'ils étaient fort minces, mais qui étaient trop étroits pour leur couvrir tout le corps, et des javelines beaucoup plus courtes que les sarisses macédoniennes. C'étaient des traits excellents par leur légèreté, pour combattre et frapper de loin, mais désavantageux dans une mêlée. Les Achéens n'étaient pas exercés à se ranger par bataillons. Leur phalange n'avait qu'un front sans saillie, et ne savait pas lier ses boucliers, comme celle des Macédoniens : aussi était-elle facilement enfoncée et rompue. Philopœmen leur enseigna cette manœuvre, et il les engagea à remplacer le bouclier long et la javeline par le bouclier rond et la sarisse, à s'armer de casques, de cuirasses et de cuissards, et à combattre à leur poste, de pied ferme, au lieu de ne livrer que des combats d'escarmouches et de voltigeurs. Lorsque les jeunes gens eurent suivi son conseil, et qu'ils se virent revêtus d'une armure complète, ils prirent tant de confiance en eux-mêmes, qu'ils se crurent invincibles.

Leur goût pour les délices et la dépense superflue prit par ses soins une direction meilleure. C'était une maladie invétérée, et presque incurable chez eux, que cette vaine et frivole passion : ils aimaient les habits magnifiques, les tapis de pourpre ; ils rivalisaient de somptuosité à leurs tables et dans leurs festins. Faire disparaître entièrement ce mal était impossible. Philopœmen commença par détourner ce goût de luxe des choses inutiles vers les utiles et les honnêtes; et bientôt il les eut dé-

terminés et poussés tous à retrancher de la dépense qu'ils faisaient chaque jour pour le soin de leurs corps, et à ne montrer de recherche et de magnificence que dans leurs armes et leur équipement militaire. Alors on ne voyait plus, dans les ateliers des forgerons, que coupes et vases précieux mis en pièces, que cuirasses dorées, boucliers et freins argentés; dans le stade, que jeunes chevaux que l'on domptait, et jeunes gens qui s'exerçaient au maniement des armes; entre les mains des femmes, que casques et aigrettes qu'elles ornaient de teintures, que tuniques de cavaliers et chlamydes de fantassins, qu'elles parsemaient de broderies. Ce spectacle même augmentait le courage, inspirait l'élan des soldats, provoquait en eux l'ardeur et l'impatience d'affronter les périls. La somptuosité dans tout ce qui est fait pour la vue produit l'amour du luxe et engendre la mollesse dans ceux qui en font usage : c'est comme un aiguillon, un chatouillement des sens, qui détruit la force du jugement et l'énerve. Transporté sur les objets utiles, ce même éclat fortifie et élève le cœur. Voyez Achille dans Homère[1] : à la vue des armes nouvelles déposées devant lui, il est saisi, enflammé du désir d'en faire usage.

Philopœmen, après avoir donné aux jeunes gens ce genre de parure, se mit à les exercer, à les façonner; et il les trouva dociles, pleins d'ardeur et d'une noble émulation dans l'exécution des manœuvres. Il est étonnant combien ils aimaient cette ordonnance serrée, compacte, et qui paraît si difficile à rompre. D'ailleurs, l'habitude de porter leurs armes les leur rendit légères et aisées à manier; et c'était pour eux un grand plaisir de les toucher et revêtir si brillantes et si belles: aussi désiraient-ils vivement de se trouver sur le champ de bataille, et d'en faire au plus tôt l'essai contre les ennemis.

En ce temps-là, les Achéens étaient en guerre avec

[1] *Iliade*, chant XIX, vers 18 et suivants.

Machanidas, tyran de Lacédémone, lequel, à la tête d'une nombreuse et puissante armée, menaçait tout le Péloponnèse. On apprit qu'il avait envahi le territoire de Mantinée : Philopœmen conduisit contre lui l'armée en toute hâte; et ils se rangèrent en bataille l'un contre l'autre, non loin de la ville. Chacun d'eux avait sous ses ordres beaucoup de soldats étrangers et toutes les forces de son pays. On en vint aux mains : Machanidas, avec ses soldats étrangers, mit en fuite les Tarentins et les gens de trait des Achéens, qui formaient la première ligne; mais, au lieu de marcher alors droit sur ceux qui combattaient, et d'enfoncer la phalange, il s'abandonna à la poursuite des fuyards, et il passa à côté du corps de bataille des Achéens, qui demeurait ferme dans sa position. Philopœmen, à la vue d'un si grand échec dès le commencement de l'action, avait cru l'affaire en mauvais état et déjà entièrement perdue : cependant il avait affecté de ne point paraître y faire attention, et de n'attacher à ce fait aucune importance. Mais, lorsqu'il vit la faute énorme que commettaient les ennemis en se mettant à la poursuite de quelques fuyards, et en se séparant de leur phalange, qu'ils laissaient ainsi à découvert, il se garda de se présenter devant eux, et de les arrêter dans leur poursuite emportée : il les laissa passer, et mettre entre eux et les leurs un grand espace vide. Alors, voyant la phalange lacédémonienne tout à fait isolée et à découvert, il marcha droit sur cette infanterie, au pas de course, et il la chargea en flanc, tandis qu'elle n'avait pas de chef, et que, voyant Machanidas attaché à la poursuite des ennemis, elle ne s'attendait plus à combattre, mais croyait l'action finie et la victoire assurée sur tous les points. Après avoir mis cette infanterie en déroute, et en avoir fait un grand carnage, car on dit qu'il périt dans l'action plus de quatre mille hommes, il se tourna contre Machanidas, qui revenait de la poursuite avec ses mercenaires.

Séparés par un fossé large et profond, ils se mirent à chevaucher vis-à-vis l'un de l'autre, chacun sur un bord du fossé, cherchant l'un à le passer pour s'enfuir, l'autre à l'en empêcher. On eût dit non pas deux généraux qui se combattent, mais une bête fauve réduite à la nécessité de se défendre, et un chasseur intrépide qui l'attend au choc : le chasseur, c'était Philopœmen. Cependant, le cheval du tyran, qui était vigoureux et plein d'ardeur, excité d'ailleurs par les éperons qui lui déchiraient et ensanglantaient les flancs, se hasarda à franchir le fossé, et se dressa sur les pieds de derrière, pour lancer d'un bond, à l'autre bord, ses pieds de devant. Dans ce moment, Simmias et Polyénus, qui, dans les batailles, se tenaient toujours à côté de Philopœmen et joignaient avec lui leurs boucliers, accoururent ensemble, la lance baissée contre l'ennemi. Philopœmen les prévint, en se jetant au-devant de Machanidas; et, comme il vit que Machanidas était tout à fait couvert par la tête de son cheval qui se dressait, il jeta le sien un peu de côté, et, prenant son javelot de l'autre main, il le lança de toute sa force, et renversa l'homme dans le fossé. Il y a une statue de bronze, à Delphes, qui représente Philopœmen dans cette attitude : c'est un monument que lui érigèrent les Achéens, en l'honneur de cet exploit et de sa belle conduite comme général dans cette journée [1].

On raconte que la célébration des jeux Néméens concourut à peu près avec cet événement. Philopœmen avait été élu général pour la deuxième fois; sa victoire de Mantinée était encore toute récente, et d'ailleurs la fête lui donnait du loisir : il se plut donc à déployer aux yeux des Grecs sa phalange sous les armes. Elle exécuta tous les mouvements, toutes les évolutions, avec sa vigueur, sa promptitude et sa précision accoutumées. Ensuite, quand les musiciens se disputèrent le prix du chant, Philo-

1 Cette bataille de Mantinée, et la mort du tyran Machanidas, sont de l'an 208 avant J.-C.

pœmen entra au théâtre, avec ses jeunes guerriers vêtus de chlamydes militaires, de tuniques de pourpre. Ces soldats, tous vigoureusement constitués, tous également dans la fleur de la jeunesse, témoignaient le plus profond respect pour leur chef; et l'on voyait reluire, sur leur visage, la noble fierté de sentiments que leur inspiraient les combats déjà nombreux et honorables qu'ils avaient livrés. Le hasard voulut qu'au moment où ils entraient, le joueur de lyre Pylade, qui commençait à chanter, prononçât ce vers des *Perses* de Timothée[1] :

C'est moi qui orne la Grèce des splendides fleurons de la liberté.

La beauté de sa voix sonore, et parfaitement appropriée à cette poésie sublime, fit tourner les yeux des spectateurs, de toutes les parties de l'assemblée, sur Philopœmen : des applaudissements et des cris de joie éclatèrent. Les Grecs recouvraient en espérance leur ancienne dignité; et la confiance qu'ils avaient dans leur force leur rendait presque la grandeur d'âme de leurs ancêtres.

Dans les combats et les dangers, semblable aux jeunes chevaux, qui regrettent leur cavalier ordinaire et qui s'épouvantent et s'effarouchent quand un autre les monte, l'armée des Achéens perdait courage si elle était commandée par un autre que Philopœmen : elle le cherchait des yeux; et, si seulement elle l'apercevait, aussitôt elle se relevait, et elle reprenait sa vigueur d'action, car la confiance lui était revenue. Elle semblait sentir que Philopœmen était le seul de ses généraux que les ennemis n'osassent pas regarder en face, mais dont ils craignissent même la gloire et le nom : ce qu'ils ont en effet prouvé par leur conduite. Philippe, roi des Macédoniens, persuadé que, s'il faisait disparaître Philopœmen, les Achéens trembleraient de nouveau devant lui,

[1] Poëte et musicien, né à Milet, et qui florissait vers la fin du cinquième siècle avant notre ère. Ses *Perses* étaient probablement un poëme dithyrambique.

envoya secrètement à Argos des hommes pour l'assassiner. Le piége fut découvert; et Philippe devint l'objet de la haine et du mépris de la Grèce. Les Béotiens assiégeaient Mégare, et ils se croyaient sur le point de prendre la ville; déjà les échelles étaient dressées contre le mur: un bruit se répand, un bruit faux cependant, que Philopœmen vient au secours des assiégés, qu'il approche; et aussitôt ils abandonnent leurs échelles et ils prennent la fuite. Nabis, qui était devenu tyran des Lacédémoniens après Machanidas, avait pris d'emblée Messène[1]. Il se trouva que Philopœmen était alors simple particulier, et qu'il n'avait aucun corps de troupes sous ses ordres. Lysippe était, cette année-là, le général en chef des Achéens. Philopœmen lui conseillait vainement de secourir Messène: Lysippe répondait que c'était une ville perdue sans ressource, puisque l'ennemi était dedans. Mais Philopœmen s'en alla lui-même au secours de la place, avec ses seuls concitoyens[2], qui, sans attendre aucune loi, aucune élection en forme, le suivirent, selon cette éternelle loi de la nature: celui-là doit commander, qui en est le plus capable. Déjà Philopœmen était proche, lorsque Nabis en fut informé; mais Nabis ne l'attendit pas, quoiqu'il fût bien établi dans la ville: il se glissa furtivement par une autre porte, et il fit défiler ses troupes en toute hâte, bornant tout son bonheur à échapper, s'il était possible. Il échappa réellement, mais Messène fut délivrée.

Tout cela est à l'honneur de Philopœmen. Mais Philopœmen passa une seconde fois en Crète, sur l'invitation des Gortyniens[3], qui avaient besoin d'un général pour une guerre où ils étaient engagés; et alors on l'accusa de s'en aller, tandis que sa patrie luttait en armes contre Nabis, et de fuir les combats, ou de chercher, par un amour de

[1] En l'an 202 avant J.-C.
[2] Les Mégalopolitains.
[3] Habitants de Gortyne, une des villes principales de cette île.

gloire mal placé, des ennemis lointains. Il est vrai que, pendant ce temps-là, les Mégalopolitains furent si vivement pressés, qu'ils se renfermèrent dans leurs murailles, et qu'ils ensemencèrent les rues de leur ville, parce que toute la campagne était dévastée, et que l'ennemi campait presque sous leurs portes. Lui, cependant, il guerroyait avec des Crétois, et il commandait une armée outremer, donnant ainsi à ses ennemis l'occasion de l'accuser de se soustraire à la guerre qui embrasait son pays. Il y en avait cependant qui faisaient observer que, les Achéens ayant élu d'autres chefs, Philopœmen n'était plus qu'un simple particulier, et que c'était son loisir qu'il employait à commander les Gortyniens, qui l'en avaient prié. Ennemi de l'oisiveté, il voulait en effet tenir, comme on fait toute autre chose, ses talents stratégiques et militaires dans un usage et un exercice continuels, ainsi que le prouve bien ce qu'il dit un jour du roi Ptolémée [1]. On louait Ptolémée d'exercer chaque jour ses troupes avec soin, et de se former lui-même à la fatigue et au maniement des armes. « Comment, dit-il, admirer un roi qui, à cet âge, étudie encore au lieu de montrer ce qu'il sait? »

Les Mégalopolitains étaient donc si fâchés contre lui, qu'ils le regardaient comme un traître, et qu'ils formèrent le dessein de l'exiler. Les Achéens s'y opposèrent; et pour cela ils envoyèrent à Mégalopolis le général Aristénète. Celui-ci, malgré ses dissentiments politiques avec Philopœmen, les empêcha de prononcer la sentence. Aussi Philopœmen, irrité du mépris de ses concitoyens, souleva plusieurs bourgades voisines, et leur suggéra d'alléguer que, dans le principe, elles n'étaient ni tributaires ni sujettes de Mégalopolis. Elles soutinrent leur prétention; et il les appuya ouvertement, et s'éleva avec elles contre la ville, dans le conseil des Achéens. Ces faits, du reste, n'eurent lieu que plus tard.

[1] Probablement Ptolémée Philopator, qui régna en Egypte de l'an 222 à l'an 205 avant J.-C.

Lorsqu'il était en Crète combattant pour les Gortyniens, ce n'était plus le capitaine péloponnésien ou arcadien faisant une guerre noble et franche : il avait adopté la manière des Crétois ; il usait contre eux de leurs expédients et de leurs ruses, de leurs embûches et de leurs coups de main à la dérobée ; et il leur fit bientôt voir qu'ils n'étaient que des enfants, avec toutes leurs finesses vaines et futiles, au prix de celles qu'on acquiert par une expérience véritable.

Il revint dans le Péloponnèse avec une éclatante renommée, qu'il devait à ses exploits de Crète. Il trouva Philippe mis par Titus hors d'état de continuer la guerre, et Nabis luttant en armes contre les Achéens et les Romains réunis. Nommé aussitôt au commandement des troupes qui agissaient contre le tyran, il risqua une bataille navale, et il eut le même sort qu'Épaminondas : il éprouva un revers sur la mer ; et ce fut une rude atteinte portée à sa gloire, et à sa réputation d'habileté. Pour Épaminondas, toutefois, quelques-uns disent qu'il craignait que ses concitoyens, après avoir goûté des avantages de la marine, ne devinssent à leur insu, suivant le mot de Platon [1], au lieu d'hoplites fermes à leur poste, des matelots lâches et corrompus, et que c'est pour cela qu'il abandonna, volontairement et sans rien entreprendre, l'Asie et les îles. Quant à Philopœmen, persuadé que ses connaissances dans l'art militaire sur terre lui suffiraient pour combattre honorablement aussi sur mer, il put voir combien l'exercice est une partie importante du talent, et combien, dans tous les arts, l'exercice ajoute de force à ceux qui s'y sont formés. Non-seulement Philopœmen eut le dessous dans le combat naval, à cause de son inexpérience ; mais il avait fait remettre à flot un vaisseau fort vieux, fameux jadis, mais qui ne servait plus depuis quarante ans, et il s'y était

[1] Au commencement du quatrième livre des *Lois*.

embarqué avec quantité de soldats : le bâtiment faisait eau ; et Philopœmen courut risque de périr, lui et les siens. Depuis cet échec, les ennemis le méprisaient, et il ne l'ignorait pas : ils crurent même que Philopœmen renoncerait dès ce moment à la mer, et ils s'en allèrent fièrement mettre le siége devant Gythium [1]. Dans la confiance de la victoire, et ne s'attendant nullement à être attaqués, ils étaient épars sans discipline. Philopœmen fit voile vers ce point ; et, pendant la nuit, il débarqua ses troupes, fondit sur les assiégeants, mit le feu aux tentes, incendia tout le camp, et fit un horrible carnage.

Quelques jours après, comme il était en marche, et dans un défilé dangereux, tout à coup Nabis apparut, et jeta l'épouvante parmi les Achéens, qui se crurent perdus sans aucune espérance, dans des passages si difficiles, et qui étaient au pouvoir de l'ennemi. Philopœmen s'arrêta un instant, et, embrassant d'un coup d'œil la disposition du terrain, il fit bien voir que la tactique est la perfection de l'art militaire. Il fit faire à sa phalange un léger mouvement, la rangea suivant les lieux et la circonstance, et, sans trouble, sans peine, éluda les difficultés ; puis il tomba sur les ennemis, et il les culbuta en pleine déroute. Les fuyards ne se dirigeaient point vers la ville, mais ils s'éparpillaient dans la plaine, couverte de bois et de hauteurs, et coupée de cours d'eau et de ravins qui la rendaient impraticable pour la cavalerie. Philopœmen s'en aperçut : il ne les poursuivit pas, et il établit son camp avant la nuit. Il conjecturait que les ennemis alors en fuite retourneraient, un à un ou deux à deux, vers la ville, quand l'obscurité serait venue : il plaça donc un détachement nombreux d'Achéens, armés d'épées courtes, en embuscade aux environs de la ville, le long des cours d'eau et

[1] C'était le port et l'arsenal de Lacédémone, à une petite distance de cette ville.

sur les collines; et le résultat fut que là périrent beaucoup de gens de Nabis. Car ils ne revenaient point en troupes, mais par des chemins divers, selon la direction dans laquelle chacun avait fui; et ils se jetaient dans les mains de l'ennemi autour de la ville, comme des oiseaux dans un filet.

Ces exploits conciliaient à Philopœmen l'affection des Grecs; et on lui rendait, dans les théâtres, les plus grands honneurs. Titus s'en offensa secrètement, homme ambitieux, et qui croyait d'ailleurs que les Achéens auraient dû témoigner plus de respect pour un consul de Rome que pour un Arcadien. Ses bienfaits étaient infiniment supérieurs, selon lui, aux services que cet homme avait pu leur rendre, puisque, par un seul décret, il avait affranchi toute la partie de la Grèce qui était auparavant esclave de Philippe et des Macédoniens [1]. Aussi Titus fit-il la paix avec Nabis. Mais Nabis périt assassiné par les Étoliens [2]; et tout fut bouleversé dans Sparte. Philopœmen saisit cette occasion, s'élance sur la ville à la tête de son armée, et, partie violence, partie persuasion, il la gagne, et il la fait entrer dans la ligue achéenne. Cet événement, l'acquisition à la ligue d'une ville si grande, si puissante, et qui jouissait d'une si haute estime, fit de lui l'objet de l'admiration et des louanges des Achéens. Que Sparte fît partie de l'Achaïe, cela n'était pas en effet d'une médiocre importance. On vit mieux encore : les principaux personnages de Lacédémone s'attachèrent à Philopœmen, dans l'espoir de trouver en lui un gardien de leur liberté. C'est pourquoi, la maison de Nabis et ses propriétés ayant été vendues, et la vente en ayant produit cent vingt talents [3], on décréta qu'on ferait présent de cette somme à Philopœmen, et qu'on lui enverrait à ce sujet une députation.

[1] Voyez un peu plus loin la *Vie de Flamininus*

[2] En l'an 192 avant J.-C.

[3] Environ six cent soixante-dix mille francs de notre monnaie.

C'est alors que ce héros se montra ce qu'il était, homme de bien, non pas en apparence seulement, mais en réalité[1]. D'abord il ne se trouva pas un Spartiate qui consentît à aller parler à un tel homme d'accepter de l'argent. Tous redoutaient et refusaient cette mission; et l'on mit alors en avant Timolaüs, son hôte. Timolaüs vint à Mégalopolis, et il s'assit au foyer de Philopœmen; mais, quand il eut considéré de près la gravité de sa conversation, la simplicité de sa manière de vivre, son caractère inaccessible, imprenable à l'appât des richesses, il garda le silence au sujet du présent. Il allégua un autre motif à son voyage, et s'en alla. Envoyé une seconde fois, il éprouva encore le même embarras. Une troisième fois, il se décida, quoique avec peine, à entreprendre encore ce voyage; et il finit par faire connaître à Philopœmen les bonnes dispositions de la ville à son égard. Cette nouvelle fut agréable à celui-ci; mais il partit lui-même pour Lacédémone, et il conseilla aux citoyens de ne pas chercher à corrompre leurs amis et les gens de bien, de la vertu desquels il est toujours possible de jouir gratuitement. « Mais les méchants, mais ceux qui sèment la division dans les assemblées, voilà, leur dit-il, ceux qu'il faut acheter, ceux qu'il faut corrompre. Fermez-leur la bouche à force d'argent, afin que leurs clameurs ne viennent plus vous importuner. Mieux vaut ôter à nos ennemis qu'à nos amis le franc parler. » Telle était la grandeur des sentiments de Philopœmen à l'égard des richesses.

Dans la suite, Diophanès, qui était général des Achéens, averti que les Lacédémoniens méditaient une défection, voulait les châtier de leur inconstance : eux se préparaient à la guerre; et tout le Péloponnèse était dans l'agitation. Philopœmen essaya de calmer la colère de Diophanès et d'en arrêter les effets, en lui faisant

[1] Allusion au mot d'Eschyle déjà cité dans la *Vie d'Aristide*.

observer les circonstances actuelles, et en lui montrant le roi Antiochus et les Romains planant au-dessus de la Grèce avec des armées formidables : c'était, suivant Philopœmen, le moment pour le chef de se montrer prudent ; il devait se garder de rien agiter à l'intérieur, et de ne voir ou n'entendre qu'à demi ce qui pourrait s'y faire de mal.

Diophanès ne tint pas compte de ces représentations : il envahit la Laconie avec Titus ; et ils marchèrent ensemble sur la capitale. Philopœmen, indigné, fit alors une action qui n'était pas conforme aux lois, ni rigoureusement juste, une action grande du moins, et d'une hardiesse toute magnanime : il se jeta dans Lacédémone, lui simple particulier ; il ferma les portes de la ville, et au général des Achéens et au consul romain ; il fit cesser les troubles qui s'y étaient élevés, et rentrer de nouveau les Lacédémoniens dans la ligue.

Quelque temps après, Philopœmen, étant général, eut à se plaindre des Lacédémoniens : il ramena les exilés dans la ville, et il fit mettre à mort quatre-vingts Spartiates, suivant Polybe, et trois cent cinquante, suivant Aristocratès ; il rasa les murs de Sparte, et il retrancha une portion de son territoire, qu'il ajouta à celui des Mégalopolitains. Tous ceux que les tyrans avaient admis comme citoyens à Sparte, il les chassa de leurs demeures et il les transplanta en Achaïe, à l'exception de trois mille, qui refusaient d'obéir, et qui ne voulaient pas s'éloigner de Lacédémone : ceux-là, il les fit vendre ; et, comme pour insulter à leur malheur, il bâtit, du prix de cette vente, un portique à Mégalopolis. Ivre de haine contre les Lacédémoniens, il foula aux pieds ce peuple déjà trop puni ; et il exerça sur leurs institutions politiques une vengeance aussi injuste que cruelle.

Il détruisit et abolit la discipline de Lycurgue, en forçant les enfants et les jeunes gens à recevoir, au lieu de l'éducation nationale, celle de l'Achaïe, convaincu

que, tant qu'ils observeraient les lois de Lycurgue, jamais ils ne dépouilleraient leur fierté. Ils permirent donc alors à Philopœmen de couper les nerfs de leur république, apprivoisés qu'ils étaient et humiliés sous le poids de leurs malheurs. Mais, dans la suite, ils adressèrent des réclamations aux Romains, et ils obtinrent de se soustraire aux institutions achéennes; et ils rétablirent, autant que cela était possible, après tant de maux et une corruption aussi longue, les lois de leurs pères.

Lorsque la guerre de Rome contre Antiochus commença dans la Grèce[1], Philopœmen n'était que simple particulier. Antiochus restait à Chalcis, perdant son temps à des amours de jeunes filles, qui n'allaient plus à son âge[2], et célébrant ses noces, tandis que les Syriens, dans un grand désordre et sans chefs, erraient se gorgeant de délices par les villes. Philopœmen, qui voyait cela, regrettait de n'être point à la tête de l'armée des Achéens; et il disait qu'il enviait aux Romains la facilité de la victoire. « Si j'étais général, ajoutait-il, j'aurais bientôt taillé tous les ennemis en pièces dans leurs tavernes. »

Une fois Antiochus vaincu, les Romains donnèrent aux affaires de la Grèce une attention plus suivie. Leur armée enveloppait de tous côtés les Achéens; et les démagogues achéens inclinaient intérieurement pour eux. La puissance romaine marchait à la conquête du monde: grande par elle-même, et secondée par la faveur de la divinité, elle n'était pas loin du but vers lequel l'emportait la Fortune, et où elle devait nécessairement arriver. Pour Philopœmen, comme un bon pilote qui lutte contre les flots, force lui était de se laisser aller, de céder souvent aux circonstances; mais le plus souvent aussi il résistait, et, pour cela, il s'efforçait d'attirer au parti de la liberté les hommes les plus capables de parler et d'agir.

[1] En 192, l'année de la mort de Nabis.

[2] Il avait cinquante ans, quand il envahit l'Eubée.

Le Mégalopolitain Aristénus jouissait d'un grand crédit chez les Achéens ; mais il faisait de tout temps sa cour aux Romains. Les Achéens ne devaient, suivant lui, leur faire aucune opposition, ni leur refuser rien qui pût leur être agréable. Un jour, comme il exprimait cette opinion dans l'assemblée, Philopœmen, à ce que l'on rapporte, l'écouta en silence, mais avec douleur ; puis, à la fin, emporté par l'impatience et la colère, il lui dit : « O homme ! tu es donc bien pressé de voir arriver l'heure fatale de la Grèce ! »

Le consul romain Manius, après avoir vaincu Antiochus [1], demanda aux Achéens qu'ils permissent aux exilés lacédémoniens de rentrer dans leurs foyers ; et Titus crut convenable de faire la même demande que Manius en leur faveur. Philopœmen s'y opposa, non point pour se montrer ennemi de ces exilés, mais parce qu'il voulait que la chose se fît seulement par lui et les Achéens, et non par la faveur de Titus et des Romains. Élu général l'année suivante, il ramena lui-même les exilés dans Sparte. C'est ainsi qu'il montrait, par élévation d'âme, une opposition opiniâtre à toutes les prétentions d'autorité.

Nommé général des Achéens pour la huitième fois, à l'âge de soixante-dix ans, il espérait que les affaires lui permettraient de passer dans la paix son année de commandement, et de vivre le reste de sa vie en repos. Les maladies s'affaiblissent avec les forces du corps ; et il en était de même des villes de la Grèce : elles n'avaient plus de puissance, et les luttes cessaient. Cependant une sorte de vengeance divine fit tomber Philopœmen, arrivé au terme de sa vie, comme un athlète qui tombe au moment où il fournissait heureusement la carrière. En effet, on rapporte que plusieurs personnes, en conversant avec lui, louaient un homme qui leur paraissait habile capitaine, et que Philopœmen leur dit : « Peut-on estimer un homme

1 Le consul Manius Acilius Glabrio défit Antiochus en l'an 191 avant J.-C.

qui s'est laissé prendre vif par les ennemis? » Or, peu de jours après, Dinocratès de Messène, ennemi particulier de Philopœmen, et odieux à tout le monde à cause de sa méchanceté et de ses déportements, détacha Messène de la ligue achéenne; et l'on annonça qu'il était sur le point d'occuper le village appelé Colonis. Philopœmen se trouvait alors retenu par la fièvre à Argos. Dès qu'il en fut informé, il marcha aussitôt sans s'arrêter jusqu'à Mégalopolis; et il fit en un seul jour plus de quatre cents stades [1]. Sur-le-champ, il en partit pour marcher au secours du point menacé, emmenant avec lui un corps de cavalerie composé des citoyens les plus distingués, mais tous fort jeunes gens, qui s'offrirent volontairement pour cette expédition, par affection pour Philopœmen et par amour de la gloire.

On chevauchait dans la direction de Messène, lorsque, près de la colline d'Évandre, on rencontra Dinocratès qui s'avançait. On en vint aux mains, et Dinocratès fut mis en fuite. Sur ces entrefaites, cinq cents hommes, qui gardaient la campagne de Messène, survinrent et chargèrent; et ceux qui d'abord avaient été battus ne les eurent pas plutôt aperçus, qu'ils se rallièrent sur les hauteurs. Philopœmen, qui craignait d'être enveloppé, et qui voulait épargner le sang de ses cavaliers, se mit en retraite à travers un terrain fort difficile. Il conduisit l'arrière-garde; et souvent il tournait bride et faisait face aux ennemis, pour attirer sur lui seul tous les efforts. Mais les ennemis n'osaient l'attaquer : ils se contentaient de crier, et de voltiger autour de lui, mais de loin. A force de s'écarter ainsi, pour donner du temps à ses jeunes cavaliers, qu'il faisait défiler un à un, il se trouva, sans le savoir, coupé tout seul au milieu d'une multitude d'ennemis. Aucun d'eux pourtant n'osait encore l'assaillir corps à corps; mais de loin ils l'accablèrent de

[1] Environ quatre-vingt kilomètres ou vingts lieues.

traits, et ils l'enfermèrent dans un endroit tout rempli de rochers et de précipices. Là, Philopœmen ne pouvait qu'à grand'peine diriger son cheval, dont il déchirait les flancs à coups d'éperon. Grâce à un exercice continuel, sa vieillesse s'était conservée souple et agile, et elle ne l'eût nullement empêché de se sauver; mais, ce jour-là, affaibli par la maladie, et brisé de fatigue par la longue route qu'il avait faite, il était appesanti et ne se remuait qu'avec effort : d'ailleurs, son cheval vint à broncher, et le jeta par terre. La chute fut si lourde, qu'il en fut étourdi et qu'il demeura longtemps étendu sans parler. Les ennemis, le croyant mort, se mirent à le retourner et à le dépouiller. Mais, lorsqu'il leva la tête et les regarda, ils se jetèrent sur lui en foule, lui attachèrent les mains sur le dos, et l'emmenèrent enchaîné, en l'accablant d'injures et d'outrages, qu'un homme comme Philopœmen n'eût pu imaginer, même en songe, devoir jamais endurer de la part d'un Dinocratès.

A cette nouvelle, ceux de la ville, saisis d'un transport merveilleux, coururent en masse vers les portes. Cependant, lorsqu'ils virent Philopœmen ainsi traîné en dépit de sa gloire, de ses actions passées et de ses trophées, la plupart éprouvèrent un sentiment de compassion, et s'apitoyèrent sur son sort. Des larmes coulaient; et l'on prenait en dédain cette puissance humaine à laquelle on ne peut se fier, et qui n'est que néant. Et peu à peu une parole d'humanité se répandit dans la foule : « On ne doit pas oublier ce qu'il a fait de bien autrefois, et cette liberté qu'il nous a rendue, en chassant de chez nous le tyran Nabis. » Il y en avait pourtant quelques-uns qui, pour faire plaisir à Dinocratès, voulaient qu'on torturât et qu'on fît périr cet homme, comme un ennemi cruel et irréconciliable, et qui serait en outre d'autant plus dangereux pour Dinocratès, s'il échappait après avoir été ainsi par lui outragé et traîné captif. A la fin, on le conduisit dans le souterrain appelé le Trésor, qui ne rece-

vait du dehors ni air ni jour, et qui n'avait point de porte et ne se fermait qu'au moyen d'une grosse pierre. On l'y déposa; et, après avoir roulé la pierre à l'entrée, on plaça alentour des hommes armés.

Cependant les cavaliers achéens s'étaient arrêtés dans leur fuite. Ils s'étaient reconnus; et, ne voyant Philopœmen paraître nulle part, ils le croyaient mort. Longtemps ils demeurèrent là à l'appeler à grands cris, puis à se reprocher la honte et l'injustice qu'il y avait à eux de se sauver en abandonnant leur général, qui n'avait pas épargné sa vie pour assurer la leur. Ensuite ils partirent tous ensemble; et, en le cherchant de tous côtés, ils apprirent qu'il était prisonnier, et ils en répandirent la nouvelle par les villes de l'Achaïe. On regarda cet événement comme une grande calamité. On résolut d'envoyer une députation aux Messéniens, pour le redemander, et l'on se prépara à la guerre.

Voilà ce que faisaient les Achéens.

Dinocratès, de son côté, craignant tout délai, qui ne pouvait qu'être salutaire à Philopœmen, voulait prévenir les mesures que prendraient les Achéens. Quand la nuit fut venue, et que la multitude des Messéniens se fut retirée, il ouvrit la prison, et il y fit entrer un officier public chargé de porter du poison à Philopœmen, avec ordre de rester auprès de lui, jusqu'à ce qu'il eût achevé de le boire. Philopœmen était couché dans son manteau, non pas endormi, mais en proie à la douleur et à la tristesse. En voyant une lumière, et, debout près de lui, l'homme qui tenait la coupe de poison, il se releva avec peine, à cause de sa faiblesse, et il se mit sur son séant. Il prit la coupe, et il demanda à l'exécuteur s'il savait quelque chose des cavaliers, et particulièrement de Lycortas [1]. L'homme lui répondit qu'ils avaient échappé pour la plupart. Alors Philopœmen fit un signe de tête;

[1] Lycortas était le père de Polybe, qui fut depuis un historien illustre.

et, regardant cet homme avec douceur : « A la bonne heure ! dit-il ; du moins nous n'avons pas été malheureux en tout. » Et, sans ajouter un mot, sans faire entendre un son, il vida la coupe, et il se recoucha. Il ne donna pas beaucoup à faire au poison : sa faiblesse était si grande, qu'il ne tarda pas à s'éteindre.

Lors donc que le bruit de sa mort se répandit parmi les Achéens, ce fut, dans toutes les villes, un abattement, un deuil général. Les jeunes gens et les magistrats, réunis à Mégalopolis, décidèrent qu'il ne fallait nullement différer la vengeance ; et ils élurent général Lycortas. Aussitôt la Messénie fut envahie, et la campagne horriblement dévastée, jusqu'à ce que les Messéniens, après délibération, ouvrirent leurs portes aux Achéens. Dinocratès s'était hâté de se donner la mort ; et ceux des autres qui avaient été d'avis qu'on fît périr Philopœmen, se tuèrent de leurs propres mains. Pour ceux qui avaient voulu de plus qu'on le mît à la torture, Lycortas les fit tous pendre, et expirer sous les verges. On brûla le corps de Philopœmen sur le lieu ; et, lorsque ses restes recueillis eurent été déposés dans une urne, on partit de Messène. On marchait non pas en désordre, confusément, au hasard ; mais c'était une pompe à la fois triomphale et funéraire. Ils allaient avec des couronnes sur la tête, mais des larmes dans les yeux. Il y avait des captifs chargés de chaînes ; mais en même temps on portait l'urne sépulcrale, presque cachée sous une quantité de bandelettes et de couronnes. Celui qui la portait, c'était Polybe [1], fils du général des Achéens, entouré des Achéens les plus distingués. Les guerriers, couverts de leur armure et montés sur des chevaux richement harnachés, venaient ensuite, sans montrer trop d'abattement dans un deuil aussi grand, ni trop d'orgueil de leur victoire. Le peuple des villes et bourgs que l'on tra-

[1] Il n'avait à cette époque guère plus de vingt ans.

versait accourait à la rencontre, pour recevoir Philopœmen à son passage, comme quand il revenait d'une expédition : ils touchaient l'urne, et ils accompagnaient le cortége jusqu'à Mégalopolis. Au convoi vinrent se joindre les vieillards, les femmes et les enfants ; et les gémissements s'élevaient de toute l'armée et retentissaient jusque dans la ville. Mégalopolis pleurait son grand citoyen : elle s'abandonnait à sa douleur ; car elle pensait qu'avec lui elle avait perdu sa prééminence sur les villes achéennes. On fit donc à Philopœmen des funérailles d'une magnificence convenable ; et les captifs messéniens furent lapidés autour de son tombeau.

Les villes lui avaient décerné de grands honneurs, et érigé beaucoup de statues. A l'époque des derniers malheurs de la Grèce, lors du désastre de Corinthe [1], un Romain entreprit de les détruire. Il poursuivit Philopœmen en justice, et il l'accusa, comme si Philopœmen eût été vivant, d'inimitié et de malveillance à l'égard des Romains. Cet homme exposa l'accusation, et Polybe répondit au calomniateur [2]. Mais ni Mummius ni ses lieutenants ne souffrirent qu'on fît disparaître les honneurs rendus à un personnage aussi glorieux, quoiqu'il eût été souvent un obstacle aux succès de Titus et de Manius. Ils distinguaient apparemment la vertu réelle de l'intérêt, le beau de l'utile ; et, dans leur jugement droit et équitable, ils pensaient que l'obligé doit au bienfaiteur sa gratitude et des preuves de sa reconnaissance, et qu'à l'homme de bien les gens de bien doivent toujours respect et honneur.

Voilà pour ce qui concerne Philopœmen.

[1] Trente-sept ans après la mort de Philopœmen.

[2] Leurs discours n'existent plus.

TITUS QUINTIUS FLAMININUS.

(Né en l'an 227 environ, et mort en l'an 182 avant J.-C. environ.)

Celui que nous mettons en parallèle avec Philopœmen, c'est Titus Quintius Flamininus. Pour connaître sa figure, on n'a qu'à jeter les yeux sur sa statue de bronze, qui est à Rome, placée près du grand Apollon de Carthage, vis-à-vis du Cirque, et qui porte une inscription grecque. Quant au caractère, on dit qu'il était également prompt et à s'irriter et à rendre service; avec cette différence qu'il ne châtiait que légèrement, et sans s'opiniâtrer dans sa colère, au lieu qu'il ne se contentait jamais de faire plaisir à demi : il conservait, pour tous ceux qu'il avait obligés, autant d'affection et de zèle que s'ils eussent été ses bienfaiteurs. Sa plus grande richesse était, disait-il, de cultiver, de s'attacher par ses prévenances, ceux à qui il avait rendu service. Plein d'une extrême ambition et d'un ardent désir de gloire, il voulait être l'unique artisan de ses actions les plus grandes et les plus belles, et il préférait ceux qui avaient besoin de son secours à ceux qui pouvaient lui venir en aide : il voyait dans ceux-là une matière pour exercer sa vertu, et, dans les autres, des rivaux pour lui disputer la gloire.

Il fut élevé dans la profession des armes; car, Rome ayant alors plusieurs guerres importantes à soutenir, tous les jeunes gens, dès qu'il étaient en âge de servir, allaient apprendre, dans les travaux de la guerre, l'art de commander. Il fit sa première campagne comme tri-

bun des soldats, sous le consul Marcellus[1], dans la guerre contre Annibal. Après que Marcellus eut péri dans une embuscade, Titus, nommé gouverneur du pays tarentin et de la ville de Tarente, qu'on venait de prendre pour la seconde fois, se distingua dans cette charge, par sa justice non moins que par ses talents militaires; et il mérita d'être choisi pour conduire et organiser les colonies qui furent envoyées dans les deux villes de Narnia et de Cossa[2]. Il se sentit alors animé d'une noble confiance: passant donc par-dessus ces dignités intermédiaires où les jeunes gens faisaient d'ordinaire leurs preuves, comme le tribunat, la préture, l'édilité, il brigua tout d'un coup le consulat. Les tribuns du peuple Fulvius et Manlius s'opposaient à son élection, représentant qu'il serait d'un dangereux exemple qu'un homme jeune, et qui n'était pas encore initié, pour ainsi dire, aux premières cérémonies, aux premiers mystères du gouvernement, emportât de force, en faisant violence aux lois, la suprême magistrature. Le sénat remit la décision aux suffrages du peuple; et le peuple le nomma consul avec Sextus Élius, quoiqu'il n'eût pas encore atteint sa trentième année[3].

La guerre contre Philippe et les Macédoniens lui échut par le sort; et ce fut une bonne fortune pour les Romains que les affaires dont il se trouvait chargé, et les ennemis qu'il avait à combattre, n'exigeassent pas du général un continuel emploi des armes et de la force, et qu'ils laissassent bien plus à gagner par la douceur et la persuasion. La puissance macédonienne suffisait pour assurer Philippe contre le premier choc de l'ennemi; mais, dans une guerre de longue durée, ce qui faisait sa force, ce qui fournissait à ses dépenses, son refuge as-

[1] Pendant la deuxième guerre Punique. Voyez la *Vie de Marcellus*.

[2] Narnia, sur le Nar, dans l'Ombrie, ou, suivant quelques-uns, dans le pays des Sabins. Cossa est dans l'Étrurie.

[3] Il fut nommé en l'an 198, pour l'année suivante.

suré, en un mot l'arsenal de sa phalange, c'était la Grèce : tant que les Grecs n'étaient pas détachés de Philippe, cette guerre ne pouvait pas être l'affaire d'une seule bataille. La Grèce n'avait pas encore eu beaucoup de relations avec les Romains : c'était la première circonstance où ses intérêts se trouvassent engagés dans les leurs; et, si le général n'eût pas été un homme d'un naturel doux, qui préférait les voies de conciliation à la violence, et qui savait écouter avec affabilité et persuader par la confiance ceux qui traitaient avec lui, tout en maintenant rigoureusement les droits de la justice, la Grèce ne se fût pas décidée sans difficulté à quitter ses maîtres accoutumés, pour passer sous une domination étrangère. C'est ce qu'on va voir clairement dans le récit des actions de Titus.

Il savait que les généraux chargés avant lui de cette guerre, Sulpicius et Publius [1], n'étaient entrés en Macédoine que dans l'arrière-saison, et qu'ils avaient traîné en longueur la guerre contre Philippe, consumant leurs forces en combats de postes, en escarmouches pour forcer un passage ou enlever un convoi : il ne voulut pas, comme eux, passer l'année de son consulat à Rome, occupé à traiter les affaires, et à jouir des honneurs de sa charge, pour ne se rendre à son armée qu'au dernier moment, et pour gagner, par conséquent, une année outre celle du consulat, en employant la première à gouverner dans Rome, et l'autre à faire la guerre. Il n'avait d'autre ambition que de pousser vivement la guerre, durant l'année entière de son consulat : il renonça donc aux honneurs et aux distinctions dont il eût joui dans la ville. Il demanda au sénat qu'on lui permît d'emmener avec lui son frère Lucius, pour commander la flotte; puis il prit, parmi les soldats qui avaient défait, sous les ordres de Scipion, Asdrubal en Espagne et Annibal en

[1] Sulpicius Galba, consul en l'an 199 avant J.-C., et Publius Villius, consul l'année suivante.

Afrique, trois mille hommes encore en état de servir et pleins d'ardeur, et qui devaient donner, pour ainsi dire, la trempe à son armée; enfin il s'embarqua, et il arriva heureusement en Épire. Il trouva Publius campé en présence de Philippe, lequel depuis longtemps gardait les défilés qui sont le long de l'Apsus [1], tandis que le général romain restait sans rien faire, arrêté par la difficulté des lieux.

Titus prit le commandement de l'armée; et, après avoir donné congé à Publius, il se mit à reconnaître le pays. Ce pays n'est pas moins fort d'assiette que celui de Tempé [2]; mais il n'a pas, comme ce dernier, des arbres magnifiques, des forêts verdoyantes, des retraites et des prairies délicieuses. Il est fermé, à droite et à gauche, d'une longue chaîne de hautes montagnes, dont les racines forment une gorge large et profonde, que traverse l'Apsus, fleuve assez semblable au Pénée, et pour l'aspect et pour la rapidité. L'Apsus couvre de ses eaux tout l'espace situé entre les pieds des montagnes, à l'exception d'un chemin étroit taillé dans le roc, le long du courant, chemin si escarpé qu'une armée y pouvait passer difficilement, ne fût-il même pas gardé, et, pour peu qu'il fût défendu, parfaitement impraticable. Quelques-uns conseillaient à Titus de faire un circuit par la Dassarétide [3], près de Lyncus [4], où l'on trouverait une route large et facile. Mais il craignit de s'exposer à manquer de vivres, en s'éloignant de la mer pour se jeter dans un pays maigre et mal cultivé, si Philippe évitait le combat, et à se voir contraint, après être resté longtemps sans rien faire, comme son prédécesseur, de regagner la mer. Il résolut donc de prendre par le haut des montagnes, et de forcer

[1] Suivant Tite-Live, il était campé près du fleuve Aoüs.

[2] Tempé, ou plutôt les Tempé, sont ces vallées de Thessalie, célèbres chez les poëtes, que le fleuve Pénée forme dans son cours à travers les montagnes.

[3] C'est un canton de la Macédoine.

[4] C'est le nom d'une ville mentionnée assez souvent par les auteurs.

le passage les armes à la main. Mais les montagnes étaient occupées par les troupes de Philippe, qui, des deux côtés, faisaient pleuvoir sur les Romains une grêle de traits et de flèches. Il y eut des engagements très-vifs, avec abondance de coups bien portés : des deux parts il tombait des morts, mais sans résultat décisif. Enfin des bergers, qui faisaient paître leurs troupeaux dans la contrée, vinrent dire qu'ils connaissaient un détour que les ennemis avaient négligé de garder, par lequel ils promettaient de faire passer l'armée, et de la conduire au plus tard en trois jours sur le sommet des montagnes. Ils fournirent, pour témoin et pour garant de leur véracité, Charops, fils de Machatas, prince des Épirotes, personnage attaché aux Romains, mais qui ne les favorisait que secrètement, parce qu'il craignait Philippe. Sur la parole de Charops, Titus envoie un de ses tribuns, avec quatre mille hommes d'infanterie et trois cents chevaux. Les pâtres marchaient en tête de la troupe, liés et garrottés. Le jour, on restait en repos, dans des endroits creux, couverts de bois ; la nuit, on s'avançait à la clarté de la lune, qui était dans son plein.

Titus, depuis leur départ, maintenait son armée dans l'immobilité, se bornant à engager de temps en temps quelques escarmouches, afin d'occuper l'ennemi. Mais, dès le matin du jour où le détachement qu'il avait envoyé devait se montrer sur les hauteurs, il mit en mouvement tout ce qu'il avait de soldats. Il divise son armée en trois corps ; il se place lui-même au centre, et il conduit ses bataillons par cet étroit chemin qui longe la rivière. Il gravissait la montagne, en butte aux traits des Macédoniens, et attaquant au milieu des rochers tous ceux qui lui barraient le passage ; et les deux autres corps marchaient sur les côtés, faisant à l'envi des efforts extraordinaires, et s'engageant, avec une vive ardeur, dans ces âpres sentiers : tout à coup le soleil, en se levant, laisse apercevoir au loin une fumée, peu appa-

rente d'abord, et semblable à un brouillard des montagnes. Les ennemis ne pouvaient la voir, parce qu'elle s'élevait de derrière eux, les hauteurs étant déjà occupées. Les Romains, fatigués du combat et des difficultés de leur marche, espérèrent, tout incertains qu'ils fussent de la vraie cause de cette fumée, que c'était ce qu'ils désiraient. Mais, quand elle se fut épaissie au point d'obscurcir l'air, et qu'ils la virent monter en gros tourbillons, ils ne doutèrent plus que ce ne fût un signal ami. Ils se jettent donc sur les Macédoniens, d'un élan rapide et terrible, en poussant le cri de guerre, et ils les acculent dans les endroits les plus âpres et les plus escarpés, tandis que la troupe qui occupait le sommet des montagnes répondait par ses cris à leur clameur guerrière. En un instant la déroute des ennemis fut complète; mais il n'y en eut pas plus de deux mille de tués, parce que la difficulté des lieux ne permit pas de les poursuivre.

Les Romains pillèrent leur camp, prirent les tentes et les esclaves, et s'emparèrent des défilés. Ils traversèrent l'Épire avec tant d'ordre et de retenue, que, malgré l'éloignement où ils étaient de leur flotte et de la mer, quoiqu'ils n'eussent par reçu leur ration de blé mensuelle, et qu'ils n'eussent pas d'argent pour s'en procurer, ils n'enlevèrent cependant rien, dans un pays où tout était en abondance. C'est que Titus savait que Philippe traversait la Thessalie comme un fuyard, forçant les habitants de quitter leurs demeures pour se retirer dans les montagnes, brûlant les villes, livrant au pillage les richesses que leur poids ou leur quantité ne permettait pas d'emporter, et abandonnant déjà, pour ainsi dire, la contrée aux Romains : il se fit donc un point d'honneur d'obtenir de ses soldats qu'ils la traitassent, durant leur marche, comme chose à eux acquise, et qu'on leur avait cédée. La suite fit bientôt sentir tout le prix de cette modération. A peine entrés dans la Thes-

salie, ils virent toutes les villes se donner à eux : les Grecs situés en deçà des Thermopyles brûlaient de voir arriver Titus, et de se jeter dans ses bras. Les Achéens, renonçant à l'alliance de Philippe, arrêtèrent, par un décret public, qu'ils s'uniraient avec les Romains, pour lui faire la guerre. Les Opuntiens [1] rejetèrent l'offre que leur avaient faite les Étoliens, les plus dévoués auxiliaires qu'eussent alors les Romains, de mettre une garnison dans leur ville, et de se charger de la défendre; mais ils appelèrent d'eux-mêmes Titus, et ils se remirent à sa discrétion avec une entière confiance.

On rapporte que Pyrrhus, la première fois qu'il vit d'une hauteur l'armée des Romains rangée en bataille, dit que l'ordonnance des barbares ne lui paraissait nullement barbare. La première fois que ces peuples avaient affaire à Titus, ils étaient forcés de tenir à peu près le même langage. Ils avaient entendu dire aux Macédoniens qu'il venait un homme à la tête d'une armée barbare, subjuguant et détruisant tout par la force des armes; et ils voyaient un guerrier à la fleur de l'âge, d'un air doux et humain, qui parlait purement la langue grecque, et qui aimait la véritable gloire. Séduits par ces belles qualités, ils se répandaient dans les villes, les remplissaient des mêmes sentiments d'affection qu'il leur avait inspirés, et les assuraient qu'elles trouveraient en lui l'auteur de leur liberté. Quand ensuite il fut entré en conférence avec Philippe [2], qui semblait désirer la paix, et qu'il la lui eut offerte avec l'amitié des Romains, à condition qu'il laisserait les Grecs vivre en liberté sous leurs propres lois et retirerait ses garnisons de leurs villes, et que Philippe eut refusé d'accéder à ces conditions, alors il fut bien constant, même aux yeux des plus zélés partisans de Philippe, que les Romains étaient

1 Opunte, capitale de la Locride opuntienne, sur le bord de la mer, vis-à-vi de l'Eubée.

2 L'entrevue eut lieu à Nicée, sur les bords du golfe Maliaque.

venus faire la guerre, non pas aux Grecs, mais aux Macédoniens, pour la défense des Grecs; et toutes les villes allèrent se rendre volontairement à leur général.

Comme Titus traversait la Béotie sans y commettre aucune hostilité, les premiers d'entre les Thébains sortirent à sa rencontre. Ils tenaient pour les Macédoniens, à cause de Brachyllas; mais ils voulurent saluer Titus et lui adresser leurs hommages, comme s'ils étaient en bonne intelligence avec les deux partis. Titus les reçut avec affabilité, et leur tendit la main amicalement; puis il poursuivit tranquillement sa route avec eux, tantôt les questionnant et les faisant parler, tantôt les amusant par ses récits, et il donna à ses soldats, qui étaient restés derrière, le temps de le rejoindre. A force de pousser en avant de la sorte, il finit par entrer dans la ville en même temps que les Thébains, qui ne l'y voyaient pas avec plaisir, mais qui n'osèrent résister, parce qu'il avait une escorte passablement nombreuse. Là, Titus fit un discours aux citoyens, comme s'il n'eût pas eu la ville en son pouvoir, et il les engagea à se déclarer pour les Romains. Il était secondé par le roi Attalus, qui pressait les Thébains de céder à ses conseils. Mais Attalus, ambitieux apparemment d'étaler son éloquence devant Titus, mit dans son plaidoyer plus de véhémence qu'il ne convenait à son âge : tout à coup, au milieu de son discours, il fut pris d'un étourdissement ou d'une quinte de toux, qui lui ôta la parole et le sentiment. Il tomba à la renverse; et, peu de temps après, ayant été transporté en Asie, il mourut [1]. Au reste, les Béotiens embrassèrent le parti des Romains.

Philippe ayant envoyé des ambassadeurs à Rome, Titus fit partir aussi des députés pour solliciter du sénat la prorogation de son commandement si l'on persistait à faire la guerre, ou, sinon, des pleins pouvoirs pour con-

[1] Cet Attalus était roi de Pergame, le premier du nom d'Attalus, et il régnait depuis l'an 241.

clure la paix. Son excessive ambition lui faisait craindre de se voir dépouillé de sa gloire, si l'on envoyait un autre général pour continuer la guerre. Ses amis firent si bien, que Philippe n'obtint rien de ce qu'il demandait, et que Titus conserva la conduite de la guerre. Titus, en recevant le décret, se sentit enflé de nouvelles espérances. Il marche vers la Thessalie, pour attaquer Philippe en personne. Il emmenait avec lui plus de vingt-six mille hommes : les Étoliens avaient fourni six mille fantassins et trois cents chevaux. L'armée de Philippe n'était guère moins forte en nombre. Ils s'avancèrent l'un contre l'autre, et se rencontrèrent près de Scotusse [1], où ils résolurent de hasarder la bataille. Ce ne fut pas un sentiment de crainte, comme il arrive d'ordinaire, qu'éprouvèrent les chefs des deux armées, en se voyant si près l'un de l'autre; mais leurs troupes elles-mêmes étaient plus que jamais pleines de courage et d'ardeur : les Romains, à la pensée d'une victoire à remporter sur ces Macédoniens qui devaient aux exploits d'Alexandre un si haut renom de valeur et de puissance; les Macédoniens, dans l'espoir que, s'ils battaient les Romains, si supérieurs aux Perses, ils rendraient le nom de Philippe plus glorieux que celui d'Alexandre. Titus anima ses soldats à se montrer hommes de cœur, et à déployer tout leur zèle en combattant dans la Grèce, le plus beau des théâtres, contre leurs plus valeureux adversaires. Philippe, soit hasard, soit précipitation, parce que le temps le pressait, monta sur une éminence qui se trouvait hors de son camp, sans s'apercevoir qu'il était sur un lieu de sépulture où l'on avait enterré plusieurs morts. Il commençait à haranguer ses troupes et à leur dire tout ce qui se dit d'ordinaire en pareille occasion ; mais, comme il vit que tous étaient saisis d'un profond découragement, à raison de l'augure sinistre du lieu d'où il parlait, il se

[1] Ville de la Magnésie.

tut, tout bouleversé lui-même, et il ne voulut point combattre ce jour-là.

Le lendemain, à l'aube, après une nuit humide et pluvieuse, les nuages s'étant épaissis en brouillard, toute la plaine fut couverte d'une profonde obscurité ; et, dès que le jour parut, le brouillard descendit des montagnes, se répandit sur tout l'espace qui était entre les deux camps, et en déroba entièrement la vue. Les détachements que les deux armées avaient envoyés, pour reconnaître les lieux et s'emparer de quelques postes, s'étant bientôt rencontrés, combattirent près des Cynoscéphales, comme on les appelle, qui sont un certain nombre de petites collines terminées en pointe, placées les unes devant les autres, et qui doivent leur nom à leur ressemblance avec des têtes de chien [1]. Cette escarmouche eut des vicissitudes, comme il était naturel dans les lieux difficiles : chaque parti fuyait et poursuivait à son tour, et, des deux camps, on envoyait continuellement du secours à ceux qui étaient pressés et qui reculaient. Puis, l'air en s'éclaircissant laissa voir ce qui se passait ; et l'on en vint aux mains avec toutes les forces des deux armées. A droite, Philippe lança des hauteurs la phalange entière sur les Romains, et il les fit plier sous le poids de cette masse, couverte de boucliers serrés l'un contre l'autre, et toute hérissée de longues piques. Mais, à gauche, les rangs des Macédoniens se trouvaient séparés et rompus, par les enfoncements qui formaient l'intervalle des collines. Titus laisse ceux des siens qui étaient vaincus ; et, passant rapidement de l'autre côté, il charge les Macédoniens, que l'inégalité et les coupures du terrain empêchaient de conserver leur forme de phalange, et de donner à leurs rangs cette profondeur qui était la force de leur armée. Quant à lutter d'homme à homme, les Macédoniens ne le pouvaient pas davantage, couverts d'ar-

[1] Le nom de Cynoscéphales signifie en effet *têtes de chien*.

mes pesantes, et qui gênaient leurs mouvements. Car la phalange, tant qu'elle ne fait qu'un seul corps, et qu'elle conserve ses rangs serrés et ses boucliers joints, ressemble à un animal d'une force indomptable. Mais, vient-elle à se rompre, chaque combattant perd sa force individuelle, à raison de l'espèce d'armure qu'il porte, et parce qu'il tirait sa vigueur de la combinaison des parties de l'ensemble, bien plus que de lui-même[1].

L'aile gauche des ennemis ainsi mise en déroute, une partie des Romains s'attachent à sa poursuite ; et les autres chargent en flanc ceux des Macédoniens qui combattaient encore, et en font un grand carnage. Vainqueurs il n'y a qu'un instant, ces derniers s'ébranlent au choc, et se sauvent en jetant leurs armes. Il n'y eut pas moins de huit mille Macédoniens tués à cette bataille, et environ cinq mille prisonniers. Philippe échappa ; mais ce fut la faute des Étoliens, qui s'arrêtèrent à piller son camp, pendant que les Romains étaient occupés à sa poursuite, et au point qu'à leur retour ceux-ci ne trouvèrent plus rien. De là, entre les Romains et les Étoliens, des paroles injurieuses, des querelles ouvertes. Mais les Étoliens offensèrent bien davantage Titus, en s'attribuant l'honneur de la victoire, et en se hâtant de répandre dans la Grèce la renommée de leurs prétendus exploits. Aussi, dans les vers des poëtes et dans les chansons populaires composés à ce sujet, les Étoliens sont-ils toujours nommés les premiers, et en particulier dans l'épigramme suivante, dont la vogue fut extraordinaire :

Passant, tu vois sur cette plaine, sans funérailles, sans tombeaux,
Trente mille Thessaliens gisants,
Abattus sous les coups valeureux des Étoliens, et des Latins

[1] Voyez, sur l'ordonnance de la phalange macédonienne, les observations de Polybe à la fin du dix-septième livre de son histoire.

Que Titus avait amenés de la vaste Italie.
L'Émathie a senti le fléau terrible ; et cette audace dont Philippe
Était animé a fui d'une fuite plus rapide que celle des cerfs agiles.

Ces vers sont d'Alcée [1], qui, pour insulter à Philippe, exagéra faussement le nombre des morts ; et, comme on les chantait partout dans le peuple, Titus en était plus mortifié encore que Philippe, lequel répondit aux attaques d'Alcée, en ajoutant à ses vers deux vers de même mesure :

Passant, cet arbre sans écorce et sans feuilles, dressé sur cette colline,
Ce haut gibet fiché en terre, c'est pour Alcée.

Titus, qui était jaloux de l'estime des Grecs, fut très-sensible à cet affront : depuis, il fit seul toutes les affaires, sans tenir désormais le moindre compte des Étoliens. Leur irritation fut extrême ; et, quand Titus eut accueilli une ambassade qui lui apportait, de la part du Macédonien, des propositions de paix, ils se mirent à courir par les villes, criant qu'on vendait la paix à Philippe, alors qu'on pouvait déraciner entièrement la guerre et anéantir une puissance qui, la première, avait réduit la Grèce en esclavage. Les plaintes des Étoliens jetaient le trouble parmi les alliés ; mais Philippe, en venant lui-même traiter de la paix, fit cesser tous les soupçons, car il se remit à la discrétion de Titus et des Romains. Titus termina la guerre en laissant à Philippe le royaume de Macédoine, et en l'obligeant de renoncer à toute prétention sur la Grèce et de payer la somme de mille talents [2]. De plus, il lui ôta tous ses vaisseaux, à l'exception de dix, et il prit pour otage Démétrius, l'un de ses deux fils, qu'il envoya à Rome.

[1] Ce poëte n'est pas connu d'ailleurs, et n'a rien de commun avec son homonyme, qui lui est antérieur de quatre siècles.

[2] Environ cinq millions et demi de notre monnaie.

En faisant cette paix, Titus se prêta sagement aux circonstances, et sut prévoir l'avenir; car l'Africain Annibal, l'implacable ennemi des Romains, banni de son pays s'était réfugié auprès du roi Antiochus[1], qu'il pressait de poursuivre sa fortune, et de se livrer au cours de ses brillantes prospérités. Antiochus, qui devait à ses exploits le surnom de Grand, était assez porté de lui-même aux vastes entreprises : il aspirait à la monarchie universelle, et il ne cherchait qu'une occasion d'attaquer les Romains. Si Titus, par une sage prévoyance de l'avenir, n'eût pas accédé à la paix, et que la guerre d'Antiochus eût concouru avec celle qu'on avait déjà dans la Grèce contre Philippe, il suffisait que les deux rois les plus grands et les plus puissants qu'il y eût alors eussent uni leurs intérêts et leurs forces ; et Rome aurait eu à soutenir des combats non moins difficiles et périlleux que dans ses luttes contre Annibal. Titus, en plaçant à propos la paix entre ces deux guerres, et en terminant l'une avant que l'autre eût commencé, ruina d'un seul coup la dernière espérance de Philippe et la première d'Antiochus.

Les dix commissaires que le sénat avait envoyés à Titus lui conseillaient de déclarer libres tous les autres Grecs, à l'exception de Corinthe, de Chalcis et de Démétrias, où il mettrait des garnisons, pour s'assurer contre Antiochus. Alors les Étoliens, toujours habiles dans l'art de calomnier, employèrent tout ce qu'ils avaient de talent en ce genre pour porter les villes à la sédition. Ils sommaient Titus de délier *les fers* de la Grèce : c'était le nom que Philippe avait coutume de donner aux trois villes dont il s'agit; et en même temps ils demandaient aux Grecs si, pour avoir un collier mieux poli à la vérité, mais plus pesant, ils se trouvaient plus heureux; s'ils admiraient Titus comme un bienfaiteur, parce qu'il

[1] Antiochus III, roi de Syrie, qui régna de l'an 222 à l'an 187.

leur avait mis au cou les attaches dont il avait dégagé leurs pieds.

Piqué de ces imputations et poussé à bout, Titus pressa si fort le conseil, qu'il finit par obtenir qu'on retirerait les garnisons de ces villes, afin que les Grecs reçussent de lui la grâce tout entière. Aussi, quand on célébra les jeux Isthmiques[1], s'assit-il dans le stade une foule immense de peuple, pour y voir les combats gymniques ; car la Grèce, délivrée depuis quelque temps des guerres, convolait à ces fêtes, dans l'attente de la liberté, et pour jouir du moins d'une paix dont elle était assurée. Puis, le son de la trompette ayant fait faire silence dans l'assemblée, le héraut s'avance au milieu de l'arène, et il proclame à haute voix : « Que le sénat des Romains et Titus Quintius, général consulaire, après avoir vaincu Philippe et les Macédoniens, accordent immunité de garnisons et d'impôt, avec la faculté de se régir par leurs lois nationales, aux Corinthiens, Locriens, Phocéens, Eubéens, Achéens, Phthiotes, Magnètes, Thessaliens et Perrhèbes. » Au premier moment, tous les spectateurs n'entendirent ni tout entière, ni distinctement, la proclamation. Le stade était plein de confusion et de trouble : les uns témoignaient leur admiration, les autres s'informaient de ce qu'on avait dit ; et tous demandaient que le héraut recommençât. Mais, quand le silence se fut rétabli, et que le héraut, ayant renforcé sa voix, eut répété la proclamation, et porté la nouvelle dans tous les rangs, alors ce fut une immense clameur de joie, qui retentissait jusqu'à la mer. Tout le théâtre se leva debout, et l'on ne pensa plus aux combattants : on s'empressait de courir saluer Titus ; on l'appelait le sauveur, le défenseur de la Grèce. On vit alors s'effectuer ce qu'on répète souvent pour désigner toute la

[1] Ces jeux se célébraient deux fois par chaque Olympiade, dans l'isthme de Corinthe, en l'honneur de Mélicerte ou Palémon, dieu marin. Ceux où Flamininus proclama la liberté des Grecs eurent lieu en l'an 196 avant J.-C.

force possible et toute la grandeur des cris d'une nombreuse foule. Des corbeaux, qui volaient par hasard au-dessus de l'assemblée, tombèrent dans le stade[1]. La cause en est qu'il se fit une rupture dans le tissu de l'air, lequel se déchire lorsqu'il est en même temps frappé par plusieurs voix très-fortes, et n'offre plus au vol des oiseaux un appui suffisant; et ceux-ci glissent d'en haut, comme s'ils tombaient dans le vide. Peut-être est-il plus vrai de dire qu'ils tombent et meurent, frappés avec force par ces voix réunies, comme par un trait ; ou bien encore ce serait un effet des tourbillons qui s'élèvent dans l'air, comme on voit tournoyer les vagues de la mer, agitées violemment par la tempête.

Titus, à la fin du spectacle, prévoyant qu'il se ferait autour de lui un concours immense, se déroba bien vite à leur empressement, sans quoi il eût couru risque de se voir étouffé : tant la foule affluait, et de tous les côtés à la fois! Quand ils furent bien las d'avoir crié jusqu'à la nuit devant sa tente, ils se retirèrent, et tous ceux de leurs amis et de leurs concitoyens qu'ils rencontraient, ils les saluaient, les embrassaient; puis ils s'en allaient les uns chez les autres souper et vider les coupes ensemble. Et là, comme on pense bien, la joie redoublait encore. On s'entretenait de la Grèce ; on se rappelait les grands combats qu'elle avait soutenus pour la liberté. « Après tant d'efforts, disaient-ils, elle n'a jamais reçu de salaire plus doux et plus solide de ses travaux, que celui qu'elle doit à ces étrangers, qui sont venus combattre pour elle. Elle a emporté, sans verser une goutte de sang, pour ainsi dire, et sans qu'elle ait eu à porter un seul deuil, le prix le plus glorieux, le plus digne d'être disputé par les armes. Si la valeur et la prudence sont choses rares parmi les hommes, une vertu plus rare encore, c'est la justice Les Agésilas, les Lysandre,

[1] Voyez dans la *Vie de Pompée* un autre exemple de cet étrange phénomène, ou plutôt de ce singulier hasard.

les Nicias, les Alcibiade, étaient des généraux habiles certainement à conduire des guerres et à remporter des victoires sur terre et sur mer; mais ils n'ont jamais su faire servir leurs succès à une généreuse et noble bienfaisance. En effet, si l'on excepte l'exploit de Marathon, la bataille navale de Salamine, et Platées, et les Thermopyles, et les victoires de Cimon sur l'Eurymédon et sur la côte de Cypre, tous les autres combats, la Grèce les a livrés contre elle-même et pour se mettre sous le joug : tous les trophées qu'elle a érigés, ont été des monuments de ses malheurs et de sa honte; et c'est aux vices, à la jalouse rivalité de ses généraux, qu'elle a dû presque tous ses revers. Et voilà que des étrangers, qui n'avaient plus, semblait-il, avec la Grèce, que de faibles étincelles d'une ancienne parenté presque effacée, et de qui on eût dû s'étonner que la Grèce pût jamais recevoir le moindre encouragement, le moindre conseil salutaire, voilà qu'ils ont arraché la Grèce, au prix des plus grands travaux et des plus grands périls, des mains de maîtres durs et de tyrans cruels, et qu'ils lui ont rendu la liberté! »

Telles étaient les réflexions des Grecs; et la conduite de Titus ne démentit pas sa proclamation. Il envoya, en même temps, Lentulus en Asie, pour affranchir les Bargyliates [1]; Titillius en Thrace, pour débarrasser des garnisons de Philippe les villes et les îles de ce pays; et Publius Villius s'embarqua pour aller traiter, avec Antiochus, de la liberté des Grecs qui étaient sous sa dépendance. Titus lui-même passa à Chalcis; puis de là il fit voile pour la Magnésie, ôtant les garnisons de toutes les villes, et rendant aux peuples leur gouvernement et leurs lois.

A Argos, il fut nommé agonothète des jeux Néméens [2],

[1] Peuple de la Carie, qui avait pour capitale la ville de Bargyles, aujourd'hui Barghili.

[2] On les célébrait dans la forêt de Némée en Achaïe en l'honneur d'Hercule,

qu'il fit célébrer avec une grande solennité, et où il proclama derechef, par la voix d'un héraut, la liberté de la Grèce. De là, il parcourut les villes, prescrivant des règlements sages, réformant la justice, et rétablissant, entre les peuples divers, la concorde et l'harmonie. Apaiser les séditions, rappeler les bannis, réconcilier les Grecs entre eux par la persuasion, c'était une gloire dont il n'était pas moins fier que d'avoir vaincu les Macédoniens par la force des armes. Aussi la liberté sembla-t-elle bientôt le moindre de ses bienfaits. Le philosophe Xénocrate, traîné un jour en prison par les publicains, qui voulaient lui faire payer l'impôt que payent les étrangers établis dans Athènes [1], avait été délivré de leurs mains par l'orateur Lycurgue; et son libérateur les avait fait punir de leur brutalité. On conte que Xénocrate, ayant rencontré les fils de Lycurgue : « Je paye avec usure, leur dit-il, le service que m'a rendu votre père, car il en est loué de tout le monde. » Mais les bienfaits de Titus et des Romains, en excitant la reconnaissance de la Grèce, ne leur attirèrent pas seulement les louanges de tous les peuples : ils leur valurent, et à juste titre, des droits à la confiance universelle, et un accroissement de puissance. Ce n'était point assez, pour les Grecs, de recevoir les généraux imposés par eux : ils les demandaient, ils les appelaient, et se remettaient entre leurs mains. Non-seulement les peuples et les villes, mais les rois eux-mêmes, quand ils avaient reçu quelque tort des rois voisins, recouraient à leur protection. Et voilà comment en peu de temps, et sans doute aussi avec l'assistance divine, tout l'univers fut soumis à leur empire [2].

vainqueur du lion ; et, comme les jeux Isthmiques, c'était deux fois par Olympiade, mais à d'autres époques.

[1] Xénocrate était de Chalcédoine et disciple de Platon.

[2] Cinquante et quelques années suffirent, comme le remarque Polybe, pour cette grande œuvre.

Titus se glorifiait de l'affranchissement de la Grèce bien plus que de tous ses autres exploits; car, ayant consacré dans le temple de Delphes des boucliers d'argent et son propre pavois, il fit graver cette inscription :

Salut, Dioscures, qui vous plaisez à voir courir les chevaux rapides;
Rois de Sparte, Tyndarides, salut!
C'est le Romain Titus qui vous a fait cette magnifique offrande,
Après avoir donné la liberté aux enfants de la Grèce.

Il consacra aussi à Apollon une couronne d'or, avec cette inscription :

Sur ta chevelure immortelle a été placée
Cette couronne d'or, fils de Latone!
Offrande du puissant chef des Romains. Toi donc, dieu qui lances au loin tes traits,
Donne la gloire du courage au divin Titus.

La ville de Corinthe a donc eu deux fois le bonheur d'entendre proclamer dans ses murs la liberté de la Grèce : la première fois, par Titus; la seconde, de nos jours, par Néron, qui, se trouvant à Corinthe vers le temps qu'on célèbre les jeux Isthmiques, rendit aux Grecs leur liberté et l'usage de leurs lois. Seulement, Titus fit la proclamation par un héraut, ainsi qu'il a été dit, et Néron dans une harangue publique, qu'il prononça lui-même sur son tribunal devant la foule assemblée. Mais ceci est postérieur de bien des années à l'autre événement[1].

Titus, après avoir commencé contre Nabis, oppresseur de Lacédémone, le plus scélérat et le plus cruel des tyrans, une guerre aussi honorable que juste, finit pourtant par

[1] Plus de deux siècles après, en l'an 67 de notre ère.

tromper les espérances de la Grèce : au lieu de l'écraser, comme il le pouvait, il fit la paix avec lui, et i laissa Sparte sous le joug d'une indigne servitude. Peut-être craignait-il que, la guerre venant à traîner en longueur, il n'arrivât de Rome un nouveau général, qui lui enlèverait la gloire de la terminer, peut-être cédait-il à un sentiment d'envieuse et jalouse rivalité, que lui inspiraient les honneurs rendus à Philopœmen : on avait reconnu mainte fois, dans ce dernier, un des plus habiles généraux qu'eussent eus les Grecs; et il avait donné, durant cette guerre, des preuves étonnantes de courage et de capacité. Les Achéens lui décernaient, dans les théâtres, les mêmes respects et les mêmes honneurs qu'à Titus; et Titus s'en chagrinait, n'imaginant pas qu'un homme d'Arcadie, qui n'avait commandé que dans de petites guerres, et contre des peuples voisins du sien, pût être l'objet de leur admiration, à l'égal d'un consul romain qui était venu combattre pour la liberté de la Grèce. Au reste, Titus disait, pour se justifier, que, s'il avait fait la paix avec Nabis, c'est qu'il avait vu que la perte du tyran entraînerait les plus grands maux pour les Spartiates.

Entre tous les honneurs que lui décernèrent les Achéens, il n'y en eut pas qui parût égaler ses bienfaits, hormis un présent qu'ils lui firent, et qu'il préféra à tout le reste. Voici en quoi consistait ce présent. Les Romains faits prisonniers dans la guerre contre Annibal avaient été vendus et dispersés dans différentes contrées, où ils vivaient en esclavage. Il y en avait en Grèce environ douze cents, victimes du sort dignes en tout temps de pitié, mais bien plus à plaindre, comme on peut penser, dans une circonstance où ils se trouvaient au milieu de leurs fils, de leurs frères et de leurs amis : esclaves, ils les voyaient libres; prisonniers, ils les voyaient victorieux. Titus, si vivement touché qu'il fût de leur infortune, ne voulut pas les enlever à leurs maî-

tres; mais les Achéens payèrent leur rançon à cinq mines par tête [1]; et, les ayant tous réunis en une seule troupe, ils les livrèrent à Titus, au moment où il allait s'embarquer. Il mit à la voile, joyeux d'emporter, en retour d'actions si nobles, une noble récompense, et digne d'un grand homme, et d'un homme dévoué à ses concitoyens. Ces Romains firent, je n'en doute pas, le plus bel ornement de son triomphe : ils s'étaieut tous rasé la tête, et ils se l'étaient couverte de bonnets, comme c'est la coutume des esclaves qu'on affranchit : ils suivirent, en cet état, le char triomphal de Titus. Les dépouilles qui furent portées en pompe à ce triomphe frappaient les spectateurs par leur beauté : c'étaient des casques grecs, des boucliers macédoniens, et des sarisses [2]. On y voyait aussi une grande quantité d'or et d'argent; car Tuditanus [3] assure qu'on porta, dans le triomphe, trois mille sept cent treize livres d'or en lingots, quarante-trois mille deux cent soixante-dix livres d'argent, et quatorze mille cinq cent quatorze philippes [4] d'or, sans compter les mille talents que Philippe devait payer. Mais, dans la suite, les Romains, à la sollicitation de Titus, firent remise à Philippe de cette dette : ils le déclarèrent leur allié, et ils lui rendirent son fils, qu'ils avaient en otage.

Antiochus, étant passé en Grèce avec une flotte considérable et une armée, sollicitait les villes à la défection; et il y suscitait des dissensions intestines, secondé qu'il était par les Étoliens, depuis longtemps ennemis des Romains, et qui ne cherchaient qu'une occasion de leur déclarer la guerre. Ils alléguaient le dessein de mettre en liberté les Grecs, lesquels n'en avaient nul

1 Environ quatre cent cinquante francs de notre monnaie.

2 On a déjà vu que c'etaient de longues piques.

3 La plupart des éditions donnent simplement Itanus, nom inconnu, et évidemment corrompu par la faute des copistes. Sempronius Tuditanus était un historien latin, presque contemporain de Flamininus.

4 Monnaie à l'effigie des rois de Macédoine.

besoin, puisqu'ils étaient libres; mais, faute d'un prétexte plus honnête, ils suggéraient à Antiochus de couvrir son injustice du plus spécieux de tous les motifs. Les Romains, qui s'effrayaient de ces mouvements et de l'idée qu'ils s'étaient faite des forces d'Antiochus chargèrent de cette guerre le consul Manius Acilius; et ils lui donnèrent pour lieutenant Titus, à cause de son crédit auprès des Grecs. En effet, il eut bien vite affermi dans le parti des Romains ceux qui leur étaient restés fidèles; et, ceux que la contagion commençait à gagner, il leur apporta à propos, comme un remède salutaire, le souvenir de l'amitié qu'ils avaient pour lui, et il les empêcha de consommer leur défection. Il ne lui en échappa qu'un petit nombre, déjà gagnés par les Étoliens, et entièrement corrompus. Tout irrité qu'il fût contre eux, il ne laissa pas de les protéger après la bataille. Antiochus avait été défait aux Thermopyles, et mis en fuite; et sur-le-champ il s'était embarqué pour l'Asie. Alors le consul Manius, entrant dans le pays des Étoliens, assiégea lui-même les uns, et abandonna les autres au roi Philippe. D'un côté, les Dolopes, les Magnètes, les Athamanes et les Apérantes[1] étaient ravagés et pillés par le Macédonien; de l'autre, Manius, qui venait de mettre à sac Héraclée, assiégeait Naupacte, occupée par les Étoliens.

Titus, touché de compassion pour les Grecs, vint du Péloponnèse par mer, afin de parler au consul. Il commença par le blâmer de ce qu'après la victoire il laissait Philippe emporter le prix de la guerre, et de ce qu'il perdait son temps, par colère, à assiéger une seule place, tandis que les Macédoniens subjuguaient vingt nations et des royaumes. Puis, comme les assiégés l'eurent aperçu et l'appelaient du haut de leurs murailles, et qu'ils lui tendaient les mains en le conjurant de leur

[1] Ces diverses populations habitaient des provinces de la Thessalie et quelques cantons limitrophes.

être favorable, Titus ne leur répondit rien pour l'instant : il se retourna les yeux baignés de larmes, et se retira. Mais plus tard il entra en conférence avec Manius, calma son ressentiment, et fit accorder aux Étoliens une trêve, pendant laquelle ils enverraient des députés à Rome, afin de tâcher d'obtenir des conditions plus douces. Le combat le plus rude qu'il eut à livrer, la plus difficile de toutes les entreprises, ce fut son intercession en faveur des Chalcidiens. Ils s'étaient attiré la colère de Manius, à cause du mariage qu'Antiochus avait contracté chez eux, quand déjà la guerre était commencée : mariage aussi peu convenable à son âge qu'à la circonstance. Lui, vieillard, il s'était pris d'amour pour une jeune personne, fille de Cléoptolème, la plus belle, dit-on, des vierges de la Grèce. A la suite de ce mariage, les Chalcidiens avaient embrassé avec chaleur les intérêts du roi, et ils lui avaient donné leur ville pour en faire sa place d'armes pendant cette guerre. Antiochus donc, après la perte de la bataille, s'enfuit promptement à Chalcis; et, prenant sa jeune femme, ses richesses et ses amis, il s'embarqua pour l'Asie. Manius, irrité, marcha, sans perdre un instant, contre Chalcis. Titus le suivit, et travailla si bien à l'adoucir et à excuser les Chalcidiens, qu'il vint à bout de l'apaiser à force de le supplier, lui et ceux des Romains qui avaient autorité dans le conseil.

Les Chalcidiens, sauvés ainsi, consacrèrent à Titus les plus grands et les plus beaux de leurs édifices publics, dont on peut voir encore aujourd'hui les inscriptions. Par exemple : « Le peuple a dédié le Gymnase à Titus et à Hercule. » Et ailleurs : « Le peuple a dédié le Delphinium à Titus et à Apollon. » Encore de notre temps, ils élisent un prêtre de Titus; et, dans les sacrifices institués en son honneur, après les libations on chante un péan à sa louange. Il serait trop long de l'insérer ici tout entier; j'en rapporterai seulement la fin :

« Nous honorons cette loi inaltérable et pure qui garantit les serments faits par des Romains. Chantez, jeunes filles, le grand Jupiter, et Rome et Titus avec lui, et la foi des Romains. Io péan ! ô Titus, notre sauveur ! »

Les autres peuples de la Grèce lui rendirent aussi les honneurs qu'il avait si bien mérités, honneurs vrais et sincères, dictés par cette affection vive qu'inspirait la douceur de ses mœurs. Quoiqu'il eût eu des démêlés avec quelques personnes, soit pour les affaires publiques, soit pour des rivalités d'ambition, comme avec Philopœmen et ensuite avec Diophanès, général des Achéens, il n'était pas vindicatif, et son emportement n'allait jamais jusqu'aux effets : il l'exhalait dans ces discours pleins de franchise que permettent les discussions politiques. Jamais il ne montrait la moindre amertume dans la dispute; mais la plupart le trouvaient un peu prompt et léger de caractère. C'était, du reste, l'homme le plus doux dans le commerce de la vie; et sa conversation était pleine de sel et d'agrément. Ainsi, les Achéens voulant se rendre maîtres de l'île de Zacynthe[1], il dit, pour les en détourner, que, s'ils mettaient la tête hors du Péloponnèse, ils courraient le même danger que les tortues qui mettent la tête hors de leur carapace. La première fois qu'il entra en conférence avec Philippe pour traiter de la paix : « Tu as amené bien du monde avec toi, dit Philippe; et moi je suis venu seul. — C'est toi-même, répondit Titus, qui t'es réduit à la solitude, en faisant périr tes amis et tes parents. » Dinocratès le Messénien, s'étant enivré à Rome dans un banquet, avait dansé déguisé en femme. Le lendemain, il pria Titus de l'appuyer dans le dessein qu'il avait conçu, de détacher Messène de la ligue des Achéens. « J'y penserai, dit Titus; mais je m'étonne qu'ayant entrepris de si grandes affaires, tu puisses danser et chanter dans un festin. »

[1] Ile de la mer Ionienne, qui se nomme aujourd'hui Zante.

Les ambassadeurs d'Antiochus faisaient, devant les Achéens, l'énumération des troupes nombreuses de leur roi, et ils les comptaient par leurs différents noms. Alors Titus : « Un jour je soupais, dit-il, chez un de mes hôtes. Je lui fis des reproches de la quantité de viandes qu'il avait fait servir; et je lui demandai avec surprise comment il avait pu se procurer tant de sortes de mets. — Toutes ces viandes, me répondit mon hôte, ne sont que du porc, et elles ne diffèrent que par l'apprêt et l'assaisonnement.—Gardez-vous donc, Achéens, de vous laisser prendre à ce qu'on vous conte de l'armée d'Antiochus : ces lanciers, ces piquiers, ces fantassins, ne sont tous que des Syriens qui diffèrent par des armes insignifiantes. »

Après ses exploits de Grèce et la guerre d'Antiochus, Titus fut nommé censeur. C'est une des plus grandes charges, et en quelque façon le comble des honneurs où l'on puisse monter dans la république. Il eut pour collègue le fils de ce Marcellus qui avait été cinq fois consul. Les deux censeurs chassèrent du sénat quatre sénateurs qui n'appartenaient pas à des familles considérables, et ils reçurent au nombre des citoyens tous ceux qui voulurent se faire inscrire, pourvu qu'ils fussent nés de parents libres. Ils y furent forcés par le tribun du peuple Térentius Culéo, qui, pour mortifier le parti aristocratique, avait persuadé au peuple d'en porter la loi. Les deux plus grands personnages et les plus illustres qu'il y eût en ce temps à Rome, Scipion l'Africain et Marcus Caton, étaient en guerre ouverte l'un contre l'autre. Titus choisit Scipion pour prince du sénat, comme le plus vertueux des hommes et le premier de tous; mais il se brouilla avec Caton, à l'occasion suivante [1].

Titus avait un frère, nommé Lucius Flamininus, d'un caractère différent du sien sous tous les rapports : c'était d'ailleurs un homme livré aux plus infâmes débauches,

[1] L'histoire que va raconter Plutarque se trouve déjà dans la *Vie de Marcus Caton*, et presque dans les mêmes termes.

et qui foulait aux pieds toute pudeur. Il avait avec lui un jeune homme qu'il aimait éperdument, et qu'il menait toujours à sa suite, lorsqu'il allait faire la guerre ou commander dans une province. Un jour, dans un banquet, le jeune homme voulant flatter Lucius : « Je t'aime à ce point, dit-il, que j'ai laissé, pour courir à toi, un spectacle de gladiateurs, quoique je n'eusse pas encore vu égorger un homme ; mais j'ai sacrifié ma propre satisfaction au désir de te plaire. » Alors Lucius, tout joyeux : « N'aie point de regret à ce plaisir, dit-il ; car je contenterai ton envie. » Et il ordonne qu'on amène de la prison un condamné à mort ; puis il fait venir le licteur, et il lui commande de trancher la tête au condamné, dans la salle du banquet. Valérius d'Antium dit que ce fut pour une jeune fille qu'il aimait, et non point pour un jeune homme, que Lucius eut cette affreuse complaisance. Suivant Tite Live, Caton lui-même aurait écrit, dans son discours à ce sujet, que la victime était un transfuge gaulois : ce malheureux se serait présenté dans ce moment à la porte de Lucius, avec sa femme et ses enfants ; et Lucius l'aurait fait entrer dans la salle du banquet, et l'aurait tué de sa propre main, pour faire plaisir au jeune homme. Mais il est vraisemblable que ce n'était là qu'une circonstance imaginée par Caton pour donner plus de poids à l'accusation. Car la plupart assurent que la victime fut, non un transfuge, mais un prisonnier, de ceux qui étaient condamnés à mort. Tel est particulièrement le témoignage de Cicéron, dans le traité *de la Vieillesse*, et il met ce récit dans la bouche de Caton lui-même[1].

C'est sur ces entrefaites que Caton fut nommé censeur et fit l'épuration du sénat : il en chassa Lucius, quoique Lucius fût personnage consulaire, et bien que la flétrissure parût rejaillir sur son frère. Aussi se pré-

[1] *De Senectute*, § 12. Voyez aussi Tite Live, livre XXXIX, 42.

sentèrent-ils tous deux devant le peuple, dans l'état le plus humble et fondant en larmes; et là, ils firent une demande qui parut juste : c'était que Caton expliquât les motifs qu'il avait eus de flétrir à ce point une illustre famille. Caton se rend sans différer au Forum, et s'assied sur le tribunal avec son collègue; puis il demande à Titus s'il a connaissance du banquet en question. Titus ayant répondu qu'il ignorait le fait, Caton raconte ce qui s'est passé, et il défère le serment à Lucius, dans le cas où il s'inscrirait en faux contre ce récit. Lucius garda le silence; et le peuple jugea qu'il avait mérité cette note d'infamie, et reconduisit honorablement Caton du tribunal jusqu'à sa maison. Titus, vivement touché du malheur de son frère, se ligua avec les anciens ennemis de Caton : il fit casser par le sénat les baux de location et les marchés qu'avait faits Caton au nom de la république; enfin il lui suscita personnellement plusieurs procès graves. Mais je doute que ce fût une conduite sage et politique, de vouer ainsi une haine irréconciliable à un excellent citoyen, à un magistrat qui remplissait son devoir; et cela pour un homme à la vérité son proche parent, mais indigne de l'être, et qui n'avait subi que la juste punition de son crime. Quoi qu'il en soit, un jour que le peuple romain était assemblé dans le théâtre pour assister à des jeux, et que le sénat occupait, suivant l'usage, les rangs les plus honorables[1], Lucius s'étant assis aux derniers rangs, tout honteux et humilié, ce fut dans toute la foule un sentiment de pitié profonde : ils ne purent supporter cette vue, lui crièrent d'avancer, et ne cessèrent leurs clameurs que lorsqu'il eut obéi, et que les consulaires lui eurent fait place au milieu d'eux.

Tant que l'ambition naturelle de Titus eut un sujet honnête de s'exercer dans les guerres dont nous avons

[1] Les sénateurs s'asseyaient à l'orchestre, et les chevaliers sur les premiers gradins.

parlé, elle lui valut l'estime de tous : on lui sut donc gré d'avoir, après son consulat, servi comme tribun des soldats, sans en être sollicité. Mais, quand son âge l'eut mis hors d'état de commander et d'exercer des emplois, on trouva mauvais que, dans un reste de vie qui n'était plus propre aux affaires, il conservât un vif désir de gloire, et qu'il se livrât en jeune homme à sa passion sans pouvoir se vaincre [1]. C'est cette ambition déplacée qui le fit s'acharner après Annibal, et qui le rendit généralement odieux. Annibal avait fui secrètement de Carthage, et il s'était retiré chez Antiochus. Mais, lorsque celui-ci, battu en Phrygie, se trouva trop heureux d'accepter la paix, Annibal fut encore obligé de s'enfuir ; et, après avoir longtemps erré, il se fixa enfin en Bithynie, à la cour de Prusias. Nul Romain n'ignorait sa retraite; mais tous fermaient les yeux, méprisant la faiblesse et le grand âge d'un homme abattu par la Fortune. Titus, que le sénat avait envoyé auprès de Prusias pour d'autres affaires, ayant trouvé Annibal dans ce pays, s'indigna de le voir encore en vie ; et, malgré les prières, malgré les instances de Prusias en faveur d'un suppliant et d'un hôte, il fut inexorable.

Il y avait sur la mort d'Annibal, à ce qu'il paraît, un ancien oracle qui disait :

> La terre Libysse couvrira le corps d'Annibal.

Annibal entendait qu'il s'agissait de la Libye ; aussi comptait-il finir ses jours à Carthage, et y être enterré. Mais il y a dans la Bithynie, assez près de la mer, un pays sablonneux, et, dans ce pays, un petit bourg appelé Libysse, où Annibal faisait sa demeure ; et, comme il se défiait sans cesse de la résolution de Prusias, et qu'il

[1] Il ne paraît pourtant pas, en comparant les dates, que Flamininus soit parvenu à un grand âge, ni même qu'il eût beaucoup plus de quarante-cinq ans à l'epoque de la mort d'Annibal.

craignait les Romains, il avait ménagé sept conduits souterrains qui, de sa maison, allaient tous aboutir, de différents côtés, fort loin du bourg, et dont on n'apercevait rien au dehors. Dès qu'il apprit l'exigence de Titus, il voulut s'enfuir par les souterrains; mais, ayant donné dans des gardes du roi, il résolut de s'ôter la vie. Quelques-uns disent qu'il entortilla son manteau autour de son cou, et qu'il ordonna à un de ses esclaves de lui appuyer le genou contre le dos, et de tordre avec force le manteau, en tirant à lui jusqu'à ce qu'il fût étranglé. D'autres rapportent qu'à l'exemple de Thémistocle et de Midas, il but du sang de taureau. Mais, suivant Tite Live, il avait sur lui du poison. Il le détrempa; et, prenant la coupe : « Délivrons, dit-il, les Romains de ce terrible souci, puisqu'ils trouvent long et pénible d'attendre la mort d'un vieillard qui leur est odieux. Titus ne remportera pas ici une victoire honorable, ni digne de ces anciens Romains qui firent avertir Pyrrhus, leur ennemi et leur vainqueur, du dessein qu'on avait de l'empoisonner. »

Voilà quelle fut, dit-on, la mort d'Annibal.

Quand on apprit à Rome ce qui s'était passé, Titus fut l'objet d'un blâme général. On traita d'excès condamnable et de cruauté sa conduite envers Annibal, la mort d'un homme que le peuple romain laissait vivre, comme un oiseau que la vieillesse a dépouillé de son plumage, à qui l'on conserve la vie sans danger, et que Titus avait fait périr sans que rien l'y contraignît, uniquement pour la gloire d'être nommé l'auteur de la mort d'Annibal. On rappelait, à cette occasion, la douceur et la magnanimité de Scipion l'Africain; et l'admiration pour ce grand homme redoublait encore. Scipion, après avoir défait en Afrique Annibal, jusqu'alors invincible et redoutable aux Romains, ne le chassa point de son pays, et ne demanda point son extradition. Au contraire, il avait eu avec lui, avant le combat, une conférence dans laquelle

il l'avait noblement traité; et, après la bataille, en réglant les conditions de la paix, il ne proposa rien qui lui fût défavorable, et il n'insulta point à son malheur. Ils eurent, dit-on, une seconde entrevue à Éphèse; et, comme ils se promenaient ensemble, Annibal ayant pris la place d'honneur, Scipion le souffrit, et, sans donner aucun signe de mécontentement, il continua la promenade. Puis, la conversation étant tombée sur les chefs d'armée, et Annibal ayant proclamé qu'Alexandre avait été le premier de tous, Pyrrhus le second, et lui Annibal le troisième, Scipion, souriant : « Que dirais-tu donc, dit-il, si je ne t'avais pas vaincu? — Scipion, repartit Annibal, je ne me serais pas nommé le troisième, mais le premier. » Le souvenir de ces traits admirables de Scipion soulevait une immense réprobation contre Titus, coupable, pensait-on, d'avoir porté les mains sur un cadavre qui appartenait à d'autres. Quelques-uns pourtant louaient sa conduite, disant que, tant qu'Annibal vivait, c'était un feu couvert qui ne demandait qu'à être soufflé; que ce n'était ni son corps ni son bras qui avaient fait trembler les Romains, alors qu'il était dans la force de l'âge, mais sa capacité et son expérience, avec la rancune et la haine qu'il portait enracinées dans son cœur : sentiments dont la vieillesse ne diminue pas l'activité, parce que le caractère persiste toujours le même dans nos mœurs, tandis que la Fortune ne demeure pas constamment la même, et que, grâce à ses continuelles vicissitudes, elle appelle, par de nouvelles espérances, à de nouvelles entreprises ceux que pousse contre nous une haine invétérée.

Au reste, les événements ultérieurs servirent davantage encore à la décharge, si je puis dire, de Titus. D'un côté, ce fut un Aristonicus, fils d'un joueur de lyre, qui remplit, pour les intérêts d'Eumène, l'Asie de séditions et de guerres. D'un autre côté, ce fut Mithridate qu'on vit, après les victoires de Sylla et de Fimbria, et après

la destruction de tant de généraux et de tant d'armées, se relever de ses désastres, plus puissant que jamais, et lutter contre Lucullus par terre et par mer. Annibal n'était pas plus abattu que ne le fut Caïus Marius : il avait pour ami un roi puissant, qui fournissait abondamment à son entretien; il s'occupait habituellement de l'organisation de la flotte et de la cavalerie du roi, et de la discipline de ses troupes de pied. Marius, errant et mendiant dans l'Afrique, n'inspirait aux Romains que du mépris : encore quelques jours, et égorgés, battus de verges dans Rome même, ils se prosternaient devant lui. Tant le présent, dans cette vie, n'est jamais ni grand ni petit par rapport à l'avenir ! tant les vicissitudes de l'homme n'ont d'autre terme que la fin même de sa vie! Aussi quelques-uns assurent-ils que Titus, en cette affaire, n'agit point de sa seule autorité; qu'il fut député à Prusias avec Lucius Scipion, et que cette ambassade n'avait d'autre objet que la mort d'Annibal.

Comme l'histoire ne nous offre, depuis cette époque, aucune action mémorable de Titus, ni guerrière ni politique, et que sa fin d'ailleurs fut naturelle et paisible, il ne nous reste plus qu'à le comparer avec Philopœmen.

COMPARAISON

DE

PHILOPŒMEN ET DE TITUS QUINTIUS FLAMININUS.

Or, quant à la grandeur des services rendus à la Grèce, on ne saurait mettre en parallèle, avec Titus, ni Philopœmen, ni bien d'autres même qui l'ont emporté sur Philopœmen. Grecs, ils ont fait la guerre à des Grecs : Titus, qui n'était point Grec, fit la guerre pour la Grèce; et, pendant que Philopœmen, hors d'état de secourir ses concitoyens dans une guerre dangereuse, s'en allait combattre en Crète, Titus, vainqueur de Philippe au milieu de la Grèce même, rendait la liberté à toutes les nations et à toutes les villes. Que si, de plus, on examine les batailles qu'ils ont livrées l'un et l'autre, on verra que Philopœmen, à la tête de l'armée des Achéens, a détruit plus de Grecs que Titus, en combattant pour la Grèce, n'a tué de Macédoniens.

Les fautes de l'un furent la suite de son ambition; celles de l'autre, de son opiniâtreté. L'un était prompt à s'irriter, l'autre difficile à apaiser. Titus conserva à Philippe sa dignité royale, et pardonna aux Étoliens; mais Philopœmen fit perdre, par colère, à sa patrie, même les tributs que payaient les bourgades voisines. Titus conservait une amitié constante à ceux qu'il avait une fois obligés : Philopœmen était toujours prêt à défaire, par dépit, le bien qu'il venait d'accomplir. Après avoir été le bienfaiteur des Lacédémoniens, il rasa leurs murailles, ravagea leur territoire, et il finit par changer et détruire leur gouvernement. C'est par colère et par

opiniâtreté, ce semble, qu'il sacrifia sa propre vie en allant, mal à propos et trop précipitamment, attaquer Messène, au lieu de conduire, comme Titus, toute l'entreprise avec cette prudence qui en eût garanti la sûreté.

Si l'on considère le nombre des guerres et des trophées, l'expérience de Philopœmen a l'avantage sur celle de Titus : la guerre de celui-ci contre Philippe fut décidée en deux combats, tandis que Philopœmen, vainqueur dans un grand nombre de batailles, ne laissa jamais à la Fortune rien à prétendre sur sa capacité. D'ailleurs, Titus parvint à la gloire à l'aide de la puissance des Romains, qui était alors dans tout son éclat, au lieu que ce fut dans le déclin de la Grèce que Philopœmen se rendit célèbre : ainsi ses succès furent son propre ouvrage, et tous les Romains partagèrent ceux de Titus. Le général romain commandait de bonnes troupes : Philopœmen rendit bonnes celles qu'il commandait. Ajoutez que Philopœmen eut à lutter contre des Grecs, circonstance fâcheuse sans doute, mais qui est du moins une grand preuve de sa valeur; car, où toutes choses sont d'ailleurs égales, la vertu seule donne la supériorité. Philopœmen combattit contre les plus belliqueux des Grecs, les Crétois et les Lacédémoniens : il vainquit les plus rusés par sa finesse, et les plus vaillants par son audace. Disons encore que Titus ne mit en œuvre, pour vaincre, que les moyens qu'il avait en main : il n'innova rien dans l'armement des troupes et dans la tactique qu'il trouva établie; mais Philopœmen fut vainqueur en réformant, en changeant les usages militaires. Ainsi, ce qui influe le plus sur la victoire fut inventé par l'un, et seulement employé par l'autre.

Philopœmen fit, de sa propre main, plusieurs grands exploits : on n'en cite aucun de Titus. Au contraire, on dit qu'un Étolien, nommé Archédémus, raillait ce dernier de ce que, dans une occasion, ayant couru l'épée à

la main sur ceux des Macédoniens qui tenaient ferme et combattaient encore, il s'arrêta tout à coup, leva les mains au ciel, et fit des prières aux dieux. D'ailleurs, il n'a fait toutes ses belles actions que lorsqu'il était général ou lieutenant; et Philopœmen ne se montra aux Achéens ni moins grand ni moins actif, lorsqu'il fut simple particulier que lorsqu'il commandait leurs armées. Général, il chassa Nabis de la Messénie, et il remit en liberté les Messéniens; simple particulier, il ferma les portes de Lacédémone à Diophanès, général des Achéens, et à Titus, et il sauva les Lacédémoniens. La nature l'avait si bien fait pour le commandement, qu'il savait non point seulement commander selon les lois, mais commander, pour l'intérêt public, aux lois mêmes. Il n'attendait pas que ceux qu'il gouvernait lui déférassent le pouvoir : il se servait de leurs bras quand la circonstance l'exigeait, persuadé que le véritable général n'est pas celui qu'ils nomment, mais celui qui a pour eux les pensées les plus salutaires.

Sans doute c'est noble chose que la clémence et l'humanité avec lesquelles Titus traita les Grecs; mais une chose plus noble encore, c'est le courage et la fermeté que Philopœmen opposa aux Romains pour maintenir la liberté. Car il est plus facile de faire du bien aux faibles que de s'exposer à déplaire aux puissants par la résistance.

On voit, d'après l'examen que nous venons de faire, qu'il est difficile de discerner des traits de différence entre ces deux personnages : peut-être, toutefois, ne sera-ce pas porter un jugement mal fondé que de décerner au Grec la couronne de l'expérience et du commandement militaire, et au Romain celle de la justice et de la bonté.

PYRRHUS.

(Né en l'an 325 environ, et mort en l'an 272 avant J.-C.)

On rapporte qu'après le déluge [1], les Thesprotes et les Molosses eurent pour premier roi Phaéton, l'un de ceux qui vinrent en Épire [2] avec Pélasgus; mais quelques-uns disent que Deucalion et Pyrrha bâtirent le temple de Dodone, et qu'ils s'établirent là même, chez les Molosses. Longtemps après, Néoptolème, fils d'Achille, arriva avec ses troupes : il s'empara du pays, et il y laissa une suite de rois, ses descendants, qui furent appelés les Pyrrhides, à cause de son nom d'enfance Pyrrhus, et parce que lui-même il donna le nom de Pyrrhus à un des enfants légitimes qu'il eut de Lanassa, fille de Cléodès, fils d'Hyllus. C'est depuis lors que l'Épire honora à l'égal des dieux Achille, nommé, dans la langue du pays, Aspète [3]. Après les premiers rois de cette race, ceux qui remplirent les années qui s'écoulèrent jusqu'à Tarrhypas tombèrent dans la barbarie; et leur puissance et leurs vies sont restées dans l'obscurité. Tarrhypas, le premier, suivant les historiens, se fit un nom en poliçant les villes, en leur donnant les mœurs, la littérature et les lois plus douces de la Grèce. De Tarrhypas naquit Alcétas; d'Alcétas, Arybbas; d'Arybbas et de Troade, Éacide. Celui-ci épousa Phthia, fille de Ménon le Thessalien, qui s'était illustré dans la

1 Il s'agit du déluge de Deucalion, que l'on place environ quinze siècles avant notre ère.

2 Aujourd'hui l'Albanie.

3 Littéralement : *inexprimable, dont rien ne saurait donner l'idée.*

guerre Lamiaque [1], et qui avait été, après Léosthène, le plus remarquable des confédérés. Éacide eut de Phthia deux filles, Déidamie et Troade, et un fils, Pyrrhus.

Les Molosses, s'étant révoltés, chassèrent Éacide, et mirent à sa place les enfants de Néoptolème. Ceux des amis d'Éacide qu'ils purent prendre furent tués; mais Androclidès et Angélus dérobèrent aux recherches des ennemis Pyrrhus, qui était encore à la mamelle; et ils prirent la fuite, entraînant avec eux quelques serviteurs, et des femmes qui allaitaient l'enfant. Mais cela rendit leur fuite plus difficile et plus lente: atteints par ceux qui les poursuivaient, ils remirent l'enfant entre les mains d'Androcléon, d'Hippias et de Néandre, trois hommes jeunes, sûrs et vigoureux, en leur recommandant de gagner au plus vite une place du territoire macédonien, nommée Mégare. Eux cependant, autant par la prière que par la force, ils arrêtèrent les ennemis jusque vers le soir, et ils parvinrent enfin à les faire retourner sur leurs pas. Alors ils se mirent à courir après ceux qui emportaient Pyrrhus; mais, vers le coucher du soleil, au moment qu'ils croyaient leurs espérances satisfaites, il les virent tout à coup détruites, en arrivant au bord de la rivière qui coule auprès de la ville: c'était comme un torrent, dont l'aspect seul les effraya; ils tentèrent de passer, mais ils reconnurent que c'était chose impossible. La rivière, grossie par les pluies, roulait une eau trouble; et l'obscurité donnait aux objets un aspect plus effrayant encore. Aussi renoncèrent-ils à transporter eux-mêmes à l'autre bord l'enfant et les femmes qui le nourrissaient; mais, s'étant aperçus que quelques indigènes étaient arrêtés de l'autre côté de l'eau, ils les prièrent de les aider à passer la rivière, et ils leur montrèrent Pyrrhus, en poussant des

[1] Ainsi appelée de Lamia, ville de la Thessalie, où Antipater, successeur d'Alexandre au trône de Macédoine, fut assiégé par Léosthène, général des Athéniens.

cris suppliants. Ces gens ne les entendaient point, à cause du bruit et de l'impétuosité du courant : en sorte qu'ils demeurèrent là quelque temps, les uns à crier, les autres à écouter sans entendre; jusqu'à ce que l'un des premiers s'avisa d'arracher un morceau de l'écorce d'un chêne, et d'écrire dessus avec une agrafe quelques mots qui exprimaient la position de l'enfant et le besoin qu'il avait de secours; puis il enroula l'écorce autour d'une pierre, pour la rendre pesante et la pouvoir lancer, et il la lança sur la rive opposée. D'autres disent qu'il darda l'écorce avec un javelot, autour duquel il l'avait attachée. Les gens de l'autre bord n'eurent pas plutôt lu ce qu'il avait écrit, que, comprenant l'urgence du cas, ils coupèrent des arbres, les attachèrent ensemble, et passèrent l'eau. Or, le hasard voulut que celui d'entre eux qui arriva le premier s'appelât Achille: il se chargea de l'enfant; et ses compagnons firent passer le reste, qui l'un, qui l'autre.

Ainsi sauvés et hors de poursuite, ils se rendirent en Illyrie auprès du roi Glaucias; et, le trouvant assis chez lui auprès de sa femme[1], ils déposèrent l'enfant à terre, au milieu de l'appartement. Le roi, indécis, par crainte de Cassandre[2], ennemi particulier d'Éacide, demeura longtemps silencieux et pensif. Cependant Pyrrhus se mit de lui-même à se traîner sur les pieds et les mains, et, se prenant au bord de la robe du roi, il se dressa sur les pieds, contre les genoux de Glaucias. Le roi sourit d'abord, puis il en eut pitié, comme d'un suppliant qui lui adressait ses prières avec des larmes. D'autres rapportent, non point qu'il se mit aux genoux de Glaucias, mais qu'il saisit l'autel des dieux domestiques, qu'il s'y tint debout en jetant ses bras à l'entour, et que Glaucias crut reconnaître, dans ce fait, un signe de la vo-

[1] Cette femme était de la race des Éacides, et c'est pour cela, suivant Justin, que les sauveurs de Pyrrhus venaient s'adresser à Glaucias.

[2] Qui gouvernait la Macédoine, dont il fut roi depuis.

lonté divine. Il remit donc Pyrrhus entre les mains de sa femme, en lui recommandant de l'élever avec leurs enfants ; et, quelque temps après, il refusa de le livrer à ses ennemis, qui le réclamaient, et à Cassandre, qui lui offrait deux cents talents[1]. Il fit plus : quand Pyrrhus eut atteint sa douzième année, il le reconduisit dans l'Épire avec une armée, et il l'y établit roi.

Pyrrhus avait bien dans les traits un air de majesté, mais plus propre à inspirer la crainte que le respect. Sa mâchoire supérieure n'était pas formée de dents séparées : c'était un seul os continu, et marqué seulement de légères entailles, aux endroits où les dents auraient dû être séparées. On croyait qu'il guérissait les maladies de la rate. Pour cela, il immolait un coq blanc, faisait coucher les malades sur le dos, et leur posait doucement son pied droit sur le côté. Il n'était homme si pauvre, ni de sa basse condition, qui n'obtînt de lui ce remède, aussitôt qu'il le demandait. Pyrrhus recevait pour salaire le coq qu'il avait immolé ; et ce présent lui était particulièrement agréable. On dit que son gros orteil du pied droit avait une vertu divine ; à tel point qu'après sa mort, lorsque son corps eut été brûlé tout entier sur le bûcher, on retrouva cet orteil intact, et sans aucune trace des atteintes du feu. Nous reparlerons de ceci plus tard[2].

Parvenu à sa dix-septième année, et se croyant assuré de la possession de ses États, il lui arriva de faire un voyage au delà des frontières, à l'époque du mariage d'un des fils de Glaucias, avec lesquels il avait été élevé. Les Molosses se soulevèrent encore une fois, chassèrent ses amis, pillèrent ses biens, et se donnèrent à Néoptolème. Pyrrhus, dépouillé de la royauté, et abandonné de tous, s'attacha à Démétrius, fils d'Antigonus, qui avait

[1] Environ douze cent mille francs de notre monnaie.

[2] Plutarque n'a pas tenu sa parole ; mais Pline dit qu'on mit l'orteil de Pyrrhus dans un reliquaire, et qu'on le conserva dans un temple.

épousé Déidamie, sa sœur. Enfant, Déidamie avait été fiancée à Alexandre, fils de Roxane; puis, toute cette famille s'étant éteinte dans le malheur[1], elle, devenue nubile, avait été mariée à Démétrius. Dans la grande bataille que se livrèrent, à Ipsus[2], tous les rois, Pyrrhus, bien jeune encore, combattit à côté de Démétrius, mit en fuite ceux qu'il avait en tête, et se fit remarquer parmi les combattants. Quand Démétrius fut vaincu, il ne l'abandonna point; et même les villes de la Grèce que celui-ci lui remit entre les mains, il les lui garda fidèlement; ensuite, Démétrius ayant traité avec Ptolémée, Pyrrhus s'embarqua pour l'Égypte, en qualité d'otage. Là, dans les exercices du corps et à la chasse, il donna à Ptolémée des preuves de sa force et de sa vigueur; puis, comme il eut remarqué que Bérénice exerçait la plus grande influence sur l'esprit du roi, et que, par son mérite et sa sagesse, elle l'emportait sur les autres femmes de Ptolémée, c'est à elle qu'il fit le plus assidûment sa cour. Habile à flatter, pour ses propres intérêts, ceux qui étaient en crédit, autant qu'il était hautain avec ses inférieurs, d'ailleurs sage et modéré dans toute sa conduite, il fut choisi de préférence à bien d'autres jeunes princes, pour époux d'Antigone, que Bérénice avait eue de Philippe, avant son mariage avec Ptolémée.

Pyrrhus ayant encore ajouté par ce mariage à l'éclat de son nom, et secondé par Antigone, qui l'aimait tendrement, parvint à rassembler de l'argent et des troupes, pour faire une expédition en Épire, et pour ressaisir la royauté. Son apparition ne déplut point au peuple, parce qu'on haïssait Néoptolème, dont le gouvernement était dur et violent. Dans la crainte pourtant que Néoptolème

[1] Cassandre, gouverneur de la Macédoine au nom du fils d'Alexandre le Grand, le fit égorger, ainsi que sa mère, pour débarrasser Antigonus, Lysimachus et lui, d'un prince qui avait de plus qu'eux le prestige de sa naissance, et qui pouvait se transformer tout d'un coup d'obéissant pupille en roi formidable

[2] Dans la Phrygie, en l'an 301 avant J.-C.

n'eût recours à quelqu'un des autres rois, Pyrrhus traita et fit amitié avec lui, en lui laissant la moitié du royaume. Mais, dans la suite, il y eut des gens qui animèrent les deux rois l'un contre l'autre, en leur inspirant des défiances réciproques. La principale cause de l'irritation de Pyrrhus vint de ce que je vais dire. Il était d'usage que les rois d'Épire offrissent dans Passaron, place de la Molosside, un sacrifice à Jupiter Martial, et ensuite qu'ils prêtassent serment aux Épirotes, et se fissent prêter serment par ceux-ci : s'engageant, eux, à gouverner conformément aux lois, et le peuple à maintenir la royauté conformément aux lois. Cette solennité eut lieu : les deux rois y assistèrent, chacun avec ses amis; et ils se firent réciproquement des présents considérables. Là, se trouvait Gélon, homme dévoué à Néoptolème, lequel combla Pyrrhus d'hommages affectueux, et lui offrit deux paires de bœufs de labour. L'échanson Myrtilus, qui était présent, les demanda à Pyrrhus. Pyrrhus les lui ayant refusés et les ayant donnés à un autre, Myrtilus en éprouva un dépit qui n'échappa point à Gélon. Gélon invita Myrtilus à souper; et, l'ayant enivré, il abusa, disent quelques-uns, de sa jeunesse et de sa beauté; puis, de propos en propos, il l'engagea à prendre parti pour Néoptolème, et à empoisonner Pyrrhus. Myrtilus accueillit fort bien ces ouvertures, et il feignit d'entrer dans ses vues, et d'être entièrement séduit; mais il alla tout découvrir à Pyrrhus. Pyrrhus lui ordonna de mettre en rapport avec Gélon Alexicratès, le premier échanson, comme disposé à entrer dans le complot : son but était de se procurer plus de témoins du forfait.

Ainsi fut trompé Gélon. Néoptolème, trompé avec lui, et croyant l'entreprise en bon chemin, ne put en contenir sa joie, et il s'en découvrit à ses amis. Un jour qu'il était chez Cadmée, sa sœur, après un repas copieux il se mit à parler étourdiment de tout cela, pensant n'être entendu de personne. Il n'y avait là, en effet, que Phéna-

rète, femme de Samon, l'intendant des petits et des grands troupeaux de Néoptolème, laquelle était couchée sur un lit, le visage tourné du côté de la muraille, et semblait dormir. Cependant elle avait tout entendu; et, dès le matin, elle alla secrètement chez Antigone, femme de Pyrrhus, et elle lui raconta tout ce qu'elle avait entendu Néoptolème dire à sa sœur. Pyrrhus sut bientôt ce qui se passait : il n'agit cependant point pour le moment; mais, à l'occasion d'un sacrifice qu'il offrait, il invita Néoptolème à souper avec lui, et le tua. Car il sentait bien que les principaux d'entre les Épirotes, dévoués à sa personne, applaudiraient à sa conduite, s'il se débarrassait de Néoptolème, et s'il ne se bornait pas à jouir d'une petite portion du royaume; en un mot, s'il faisait usage des qualités qu'il avait reçues de la nature pour se procurer une puissance plus grande, et, puisqu'il avait de justes sujets de méfiance, s'il prévenait Néoptolème, en le faisant disparaître.

Pyrrhus, en souvenir de Bérénice et de Ptolémée, donna le nom de Ptolémée à un fils qu'il eut d'Antigone, et celui de Bérénicis à une ville qu'il bâtit dans la Chersonèse d'Épire. Dès ce moment, il méditait de nombreuses et vastes entreprises. Dans son espérance, il s'emparait même déjà des pays voisins; et voici à peu près le prétexte qu'il saisit pour se mêler des affaires de la Macédoine.

L'aîné des fils de Cassandre [1], ayant d'abord fait mourir Thessalonice, sa mère, avait chassé son frère Alexandre. Celui-ci envoya vers Démétrius, pour lui demander secours, et appela Pyrrhus. Tandis que Démétrius, occupé ailleurs, tardait à venir, Pyrrhus arriva, et il demanda d'abord, pour prix de ses services, la place de Nymphée, le littoral de la Macédoine, et, dans les provinces conquises, l'Ambracie, l'Acarnanie et l'Amphilochie; ce que

[1] Cassandre était mort roi de Macédoine, en l'an 296 avant J.-C.

le jeune homme lui abandonna. Pyrrhus mit ses garnisons dans les villes; puis il conquit le reste du royaume pour son allié, et il dépouilla Antipater. Cependant le roi Lysimachus, désireux de porter secours à Antipater, mais occupé lui-même d'un autre côté, sachant Pyrrhus disposé à faire tout ce qui pouvait être agréable à Ptolémée et à ne lui rien refuser, lui adressa une lettre contrefaite, sous le seing supposé de Ptolémée, dans laquelle celui-ci conseillait à Pyrrhus d'abandonner son expédition, et d'accepter d'Antipater trois cents talents[1]. A peine Pyrrhus eut-il ouvert la lettre, qu'il reconnut la ruse de Lysimachus; car, au lieu du salut paternel qu'employait ordinairement Ptolémée : « A Pyrrhus, mon fils, » il y avait celui-ci : « Le roi Ptolémée au roi Pyrrhus. » Il en fit des reproches à Lysimachus; mais cependant il conclut la paix; et les rois se réunirent pour jurer sur les victimes les articles du traité. On avait amené un bouc, un taureau et un bélier : tout à coup le bélier tomba mort sans avoir été frappé. Les autres n'en firent que rire; mais le devin Théodotus dissuada Pyrrhus de prêter serment, en lui disant que ce signe des dieux menaçait de mort l'un des trois rois. Pyrrhus resta donc ainsi en dehors de cette paix.

Les affaires d'Alexandre[2] étaient déjà solidement établies, lorsqu'arriva Démétrius; et il lui fut bientôt facile de voir qu'il était venu quand on n'avait plus besoin de lui, et que sa présence portait ombrage. Après avoir passé seulement quelques jours ensemble, Alexandre et lui, animés d'une défiance mutuelle, ils épièrent tous deux les moyens de se surprendre; et Démétrius, ayant trouvé une occasion favorable, prévint le jeune homme, le tua, et se fit proclamer roi de Macédoine[3]. Or, il y avait eu déjà quelques sujets de mésintelligence entre Pyrrhus et

[1] Environ dix-huit cent mille francs de notre monnaie.
[2] D'autres nomment Philippe le successeur de Cassandre.
[3] En l'an 294 avant J.-C.

lui, à savoir, et les courses que Pyrrhus avait faites en Thessalie, et cette maladie innée chez tout ce qui a puissance, le désir de toujours acquérir : aussi leur voisinage leur était-il devenu un motif de crainte et de défiance réciproque, surtout depuis la mort de Déidamie[1]. Mais, lorsqu'ils occupèrent chacun une partie de la Macédoine, et qu'ils se furent abattus sur la même proie, alors il y eut de plus grandes causes de mésintelligence. Démétrius envahit l'Étolie, et s'en empara ; puis, y laissant Pantauchus avec un corps d'armée considérable, il se porta en personne contre Pyrrhus, qui, à cette nouvelle, se mit en marche à son tour. Tous les deux firent fausse route, et se manquèrent. Alors Démétrius se jeta dans l'Épire, qu'il mit au pillage : Pyrrhus, de son côté, tomba sur Pantauchus, et lui livra bataille. Les deux armées en vinrent aux mains avec beaucoup de chaleur et de vivacité, mais les deux chefs surtout. Pantauchus était sans contredit le plus brave, le plus adroit, le plus vigoureux de corps, de tous les officiers de Démétrius : aussi, plein de confiance dans sa force et dans son courage, il appelait Pyrrhus à un combat singulier. Pyrrhus, qui ne voulait céder à aucun roi le prix de la bravoure et de la gloire, et qui se prétendait héritier de la gloire d'Achille par sa vertu plus encore que par sa naissance, s'avança à travers les premiers rangs au-devant de Pantauchus. Ils combattirent d'abord avec la lance; et ensuite, mettant l'épée à la main, ils déployèrent en même temps leur vigueur et leur adresse. Pyrrhus, blessé le premier, porta deux coups à son adversaire, l'un à la cuisse, l'autre au cou ; et, pendant que Pantauchus tournait la tête, il le renversa. Il allait l'achever, lorsque les amis de Pantauchus l'arrachèrent de ses mains. Les Épirotes, fiers de la victoire de leur roi, et saisis d'enthousiasme au spectacle de sa vaillance, forcèrent les lignes

[1] Femme de Démétrius et sœur de Pyrrhus.

des Macédoniens, et rompirent la phalange ; puis, courant à la poursuite des fuyards, ils en tuèrent un grand nombre et ils en firent prisonniers cinq mille.

Cette affaire excita, chez les Macédoniens, moins de colère contre Pyrrhus et de ressentiment pour le mal qu'il leur avait fait, que d'estime et d'admiration pour son courage. Ceux qui s'étaient trouvés à cette bataille allaient racontant ses exploits, dont ils avaïent été les témoins; ils trouvaient en lui le port, la vivacité, la démarche d'Alexandre : ils croyaient voir dans sa manière une image, une ombre de la force irrésistible de leur héros, de son impétuosité dans les combats. Les autres rois ne leur montraient d'Alexandre que la pourpre, les gardes, une certaine inclinaison du cou, des expressions hautaines : Pyrrhus seul représentait Alexandre, et par ses armes et par son bras. Quant à ses connaissances et à son habileté dans la tactique et la conduite des armées, on en trouve des preuves dans les écrits qu'il a laissés sur cette matière. On demandait à Antigonus quel était, selon lui, le plus habile capitaine ; et il répondit : « Pyrrhus, s'il vieillit. » Il ne s'agissait là que des contemporains. Mais Annibal le mettait au-dessus de tous les capitaines de tous les temps, lorsque, comme nous l'avons rapporté dans la *Vie de Scipion* [1], il donna le premier rang à Pyrrhus, pour l'expérience et l'habileté militaire, le second à Scipion, et à lui-même le troisième. La science de la guerre était, ce semble, le sujet unique des études et des réflexions de Pyrrhus : il la regardait comme la seule digne d'un roi; et il méprisait toutes les autres comme futiles. Un jour, on lui demandait, à table, quel était le plus habile joueur de flûte, de Python ou de Caphisias : « Polysperchon [2] est le plus habile général, » répondit-il ; comme s'il eût voulu dire

1 Cette *Vie* n'existe plus.

2 Celui qui avait été un des généraux d'Alexandre.

que c'étaient les seules choses dont un roi dût s'informer et qu'il dût connaître.

Pyrrhus était affable envers ses amis, facile à apaiser, plein de chaleur et de vivacité dans l'expression de sa reconnaissance. Aussi fut-il vivement affligé de la mort d'Aéropus[1]. « Il n'a fait, disait-il, que céder aux lois de la nature humaine ; mais moi, j'ai à me reprocher d'avoir été si peu empressé et si lent à reconnaître les services que j'ai reçus de lui. » En effet, quand c'est de l'argent que nous devons, nous pouvons bien le rendre, même à des héritiers ; mais qu'un échange de services agréables n'ait pas été fait envers la personne même de celui qui pouvait y être sensible, voilà ce qui tourmente l'homme bon et juste. Un jour, que Pyrrhus était à Ambracie, on lui conseillait d'en bannir un homme qui ne cessait de déblatérer contre lui[1] : « Qu'il reste ici au milieu d'une petite population, répondit Pyrrhus, plutôt que de s'en aller débitant partout ses médisances. » Une autre fois, des jeunes gens avaient mal parlé de lui en buvant ; et ils ne le pouvaient nier. Le roi leur ayant demandé s'ils avaient dit les choses dont on les accusait : « Oui, seigneur, répondit l'un d'eux ; et nous en aurions dit bien d'autres, si nous avions eu plus de vin. » Il se mit à rire, et il les renvoya.

Pour étendre ses relations et sa puissance, il épousa plusieurs femmes, après la mort d'Antigone : la fille d'Autoléon, roi des Péoniens ; Bircenna, fille de Bardyllis, roi des Illyriens ; et Lanassa, fille d'Agathoclès le Syracusain, laquelle lui apporta en dot la ville de Corcyre, conquise par Agathoclès. D'Antigone il eut un fils, Ptolémée ; de Lanassa, Alexandre ; de Bircenna, Hélénus, qui était le plus jeune. Il donna à ses fils une éducation propre à développer en eux la valeur guerrière et la passion des combats ; et, dès le berceau, il aiguisait

[1] Ce personnage n'est pas célèbre dans l'histoire.

lui-même leur courage. L'un d'eux, encore enfant, lui demandait auquel de ses fils il laisserait ses États : « A celui, répondit le père, qui aura l'épée la plus tranchante. » Parole qui ne diffère guère de l'imprécation dramatique [1] :

> Que le fer aiguisé décide, entre les deux frères, de la possession de l'héritage!

Tant le désir de posséder est insociable et farouche !

Pyrrhus, après ce combat, rentra dans ses États, plein de gloire, de joie et d'une noble fierté ; et les Épirotes le surnommèrent l'Aigle. « C'est par vous, leur disait-il, que je suis un aigle. Comment n'aurais-je pas été enlevé sur vos armes, comme sur des ailes rapides ? » Peu de temps après, ayant appris que Démétrius était dangereusement malade, il fondit tout à coup sur la Macédoine, dans l'intention seulement de courir le pays et de faire du butin ; et peu s'en fallut qu'il ne se rendit maître de tout, et qu'il ne s'emparât du royaume sans coup férir. Il poussa jusqu'à Édesse sans rencontrer aucune résistance ; et beaucoup même des habitants se joignaient à lui, et marchaient sous ses ordres. Le danger força Démétrius de se mettre en mouvement, malgré sa faiblesse : ses amis et ses généraux, ayant rassemblé en peu de temps des forces imposantes, se portèrent vigoureusement et avec résolution contre Pyrrhus. Comme Pyrrhus n'était venu que pour faire du butin, il ne les attendit point ; mais, dans sa retraite précipitée, il perdit une partie de ses gens, parce que les Macédoniens lui couraient sus par la route. Au reste, pour l'avoir si facilement et si vite chassé de ses terres, Démétrius ne laissa pas cependant de s'occuper de Pyrrhus. Ayant résolu de tenter de grandes entreprises, et de recouvrer, à la tête de cent mille hommes et de cinquante vaisseaux, les

[1] Dans les *Phéniciennes* d'Euripide. C'est Jocaste qui rapporte les imprécations d'Œdipe contre son fils.

provinces que son père[1] avait possédées, il ne voulait pas s'amuser à faire la guerre à Pyrrhus, ni laisser aux Macédoniens un voisin aussi entreprenant et aussi incommode. Il résolut donc, à défaut de loisir pour guerroyer contre Pyrrhus, de se réconcilier et faire la paix avec lui, afin de pouvoir ainsi tourner toutes ses forces contre les autres rois. Tandis que les négociations se nouaient entre eux, les rois, effrayés des projets de Démétrius, que la grandeur de ses préparatifs mettait assez à découvert, envoyèrent à Pyrrhus des courriers et des lettres, pour lui témoigner leur étonnement de ce qu'il laissait ainsi échapper l'occasion, et de ce qu'il attendait, pour faire la guerre à Démétrius, la commodité de son ennemi. « Quand il le voyait partagé entre tant de projets et d'entreprises, et qu'il ne tenait qu'à lui de le chasser de la Macédoine, attendait-il que celui-ci, devenu grand et puissant, vînt à loisir le forcer de combattre, au sein de la Molosside, pour ses autels et les tombeaux de ses pères, surtout quand déjà Démétrius venait de lui enlever et Corcyre et sa femme? » En effet, Lanassa, se plaignant que Pyrrhus lui préférât des femmes barbares, s'était retirée à Corcyre; et, ambitieuse d'épouser un roi, elle avait appelé Démétrius, qu'elle savait facile, entre tous les rois, à séduire au mariage. Celui-ci avait fait voile vers Corcyre, s'était uni à Lanassa, et avait laissé une garnison dans la ville.

Les rois, en même temps qu'ils écrivaient en ce sens à Pyrrhus, se mirent à inquiéter eux-mêmes Démétrius, qui différait de jour en jour son départ, et qui complétait ses préparatifs. Ptolomée, à la tête d'une flotte considérable, détachait de lui les villes grecques; Lysimachus envahissait la haute Macédoine par la frontière de Thrace, et la ravageait. Pyrrhus alors, se levant comme eux, se porta rapidement sur Béroé[2], comptant, ce qui

1 Démétrius Poliorcète était fils d'Antigonus.

2 Béroé était, après Pella, la ville la plus considérable de la Macédoine.

arriva en effet, que Démétrius courrait au-devant de Lysimachus, et laisserait sans défense la basse Macédoine. La nuit même de son départ, il crut voir, pendant son sommeil, Alexandre le Grand qui l'appelait. Il s'approcha, et vit le prince alité. Alexandre lui parla avec bienveillance et affection, et lui promit de le secourir avec zèle. Pyrrhus se hasarda à lui dire : « Mais comment, ô roi ! malade comme tu l'es, pourras-tu me secourir ? — Par mon seul nom, » répondit Alexandre ; et, montant sur un cheval niséen [1], il lui montrait la route. Cette vision affermit Pyrrhus dans sa résolution. Il s'avance avec célérité, franchit au pas de course tout l'espace qui le séparait de Béroé, prend la ville d'emblée, y loge la plus grande partie de ses troupes, et envoie le reste tenir la campagne sous les ordres de ses généraux. A cette nouvelle, Démétrius, qui remarquait dans son armée une agitation mauvaise, n'osa aller plus loin, de crainte que ses soldats, en se voyant près d'un roi né Macédonien et couvert de gloire [2], ne passassent de son côté. Il revint donc sur ses pas ; et il les conduisit contre Pyrrhus, qui était étranger, et odieux à la Macédoine. Cependant, lorsque les deux camps furent en présence, il arriva de Béroé une foule de gens qui faisaient l'éloge de Pyrrhus, disant que c'était un guerrier illustre, invincible dans les combats, doux et humain après la victoire. Il y en avait d'apostés par Pyrrhus même, qui, se donnant pour Macédoniens, disaient que le moment était venu de secouer le joug pesant de Démétrius, et de se tourner vers un homme ami du peuple et des soldats, c'est-à-dire vers Pyrrhus. Aussi la plus grande partie de l'armée était-elle ébranlée ; et l'on cherchait Pyrrhus des yeux. On ne l'apercevait pas, parce qu'il venait d'ôter son casque ;

[1] Ces chevaux niséens provenaient de la prairie Hippobote, dans la Médie, proche des portes Caspiennes : c'étaient ceux que préféraient Alexandre, et, à son exemple, les autres rois.

[2] Celui dont il s'agit dans cette phrase était Lysimachus.

mais Pyrrhus comprit ce qui se passait : il remet son casque, et aussitôt il est reconnu à la hauteur de l'aigrette et aux cornes de bouc qui surmontaient sa tête. Les Macédoniens accoururent, lui demandant le mot d'ordre ; et d'autres se couronnaient de branches de chêne, parce qu'ils voyaient ses gens ainsi couronnés. Il y en eut même qui allèrent jusqu'à dire à Démétrius qu'il ferait sagement et prudemment de se retirer, et de renoncer à tout. Ces paroles étaient d'accord avec les mouvements de l'armée : aussi Démétrius, effrayé, s'enfuit-il secrètement, affublé d'un chapeau à larges bords et d'une chlamyde unie. Pyrrhus s'avança alors vers le camp, s'en rendit maître sans coup férir, et fut proclamé roi des Macédoniens.

Sur ces entrefaites, arrive Lysimachus, prétendant que la chute de Démétrius est une œuvre commune à tous deux, et que, par conséquent, il est juste de partager le royaume. Pyrrhus, qui ne se sentait pas encore bien sûr des Macédoniens, et qui n'osait pas encore compter sur leur foi, acquiesça aux propositions de Lysimachus ; et ils se partagèrent les terres et les villes. Cet accord fut utile pour le présent, et suspendit la guerre entre eux ; mais ils ne tardèrent pas à reconnaître que le partage, loin d'être un gage de réconciliation, serait une source de plaintes et de querelles. En effet, quand ni la mer, ni les montagnes, ni des déserts inhabitables n'ont pu contenir l'avidité de deux hommes ; quand les limites qui séparent l'Europe de l'Asie n'ont pu borner leurs désirs, comment, alors qu'ils sont voisins et qu'ils se touchent l'un l'autre, comment demeureront-ils tranquilles dans leurs possessions actuelles, sans se nuire réciproquement ? C'est chose impossible. Toujours poussés par leur nature jalouse, toujours ils seront en guerre et chercheront à se surprendre. La guerre et la paix ne sont que deux mots dont ils se servent comme d'une monnaie courante, suivant l'occasion, dans leur intérêt

propre, et non dans celui de la justice; tandis qu'il vaudrait mieux pour eux se faire ouvertement la guerre, que de décorer du nom de justice et d'amitié le sommeil et la torpeur momentanée de leur injustice. C'est ce que prouva Pyrrhus. Pour se jeter au-devant de Démétrius, qui aurait pu encore se relever, et pour empêcher qu'il ne recouvrât ses forces comme après une grande maladie, il alla secourir contre lui les Grecs, et il entra dans Athènes. Là, il monta dans l'Acropole, et il y offrit un sacrifice à la déesse[1]; puis, en étant descendu le même jour, il dit qu'il était enchanté des bons sentiments et de la confiance que le peuple venait de lui témoigner, mais que, s'ils étaient sages, ils ne laisseraient jamais entrer aucun roi dans leur ville, et qu'ils n'en ouvriraient jamais les portes[2]. Après cela, il fit la paix avec Démétrius; et, au bout de quelque temps, celui-ci s'en étant allé guerroyer en Asie, Pyrrhus, à la sollicitation de Lysimachus, fit soulever la Thessalie, et attaqua les garnisons grecques qui s'y trouvaient; car il était plus maître des Macédoniens en les occupant à la guerre qu'en les laissant en repos, et lui-même, d'ailleurs, n'était pas né pour l'inaction.

Cependant Lysimachus, après avoir vaincu Démétrius en Syrie, et l'avoir mis hors d'état de continuer la guerre, tranquille de ce côté, et n'ayant plus d'autres affaires sur les bras, se hâta de marcher contre Pyrrhus, qui s'était alors établi dans les environ d'Édesse[3]. Il attaqua un convoi de vivres qu'on lui amenait, l'enleva, et réduisit tout d'abord Pyrrhus à une grande disette; ensuite, par lettres et par discours, il gagna les premiers des Macédoniens, en leur faisant honte d'avoir préféré pour maître un étranger, dont les ancêtres avaient toujours été les esclaves des Macédoniens, et d'avoir re-

1 Minerve, adorée dans le Parthénon.

2 Ils profitèrent de cet avis, et ils chassèrent la garnison de Démétrius.

3 Ville de la Macédoine, nommée aussi Éges.

poussé les amis et les fidèles compagnons d'Alexandre. Beaucoup se laissèrent séduire; et Pyrrhus, peu rassuré sur sa position, évacua la Macédoine avec toutes ses troupes, tant Épirotes qu'auxiliaires, et perdit ce royaume de la même manière qu'il l'avait acquis. Ainsi donc les rois ont tort d'accuser les particuliers de changer suivant leurs intérêts, puisque les particuliers ne font en cela que suivre les exemples qu'ils leur donnent de manque de foi et de trahison, et que mettre en pratique cette maxime professée par les rois : Celui-là fait le mieux ses affaires, qui consulte le moins la justice.

Pyrrhus, refoulé dans l'Épire, avait abandonné la Macédoine; mais la Fortune lui donnait tous les moyens de jouir tranquillement de sa position présente, et de vivre en paix, content de régner sur ses sujets naturels. Quant à lui, ne faire de mal à personne et n'en éprouver de personne, c'était une vie de dégoût et d'ennui. Comme Achille, il ne pouvait souffrir l'inaction ;

....mais il consumait son cœur,
Languissant à sa place, et regrettant la mêlée et la guerre[1].

Or, voici comment il trouva de nouvelles occupations au gré de ses désirs. Les Romains faisaient la guerre aux Tarentins. Ceux-ci, incapables de soutenir cette guerre, et aussi incapables d'y renoncer, maîtrisés qu'ils étaient par l'emportement et la perversité de leurs démagogues, se décidèrent à appeler Pyrrhus à leur secours, et à se remettre sous sa conduite, parce que c'était celui de tous les rois qui avait le plus de loisir, et le plus d'habileté dans l'art militaire. Les citoyens les plus âgés et les plus sensés combattirent ouvertement cet avis; mais les représentations des uns furent rejetées par les clameurs violentes des partisans de la guerre; et les autres, voyant cela, renoncèrent à venir aux assemblées. Cependant, le

[1] Homère, *Iliade*, chant I, vers 491, 492.

jour où l'on devait voter sur la proposition, tandis que le peuple était assemblé, un citoyen de mœurs honnêtes, nommé Méton, prit une couronne de fleurs fanées et un petit flambeau, à la manière des gens ivres; et, se faisant précéder d'une joueuse de flûte, il s'en alla tout en dansant à l'assemblée. Là, comme il arrive dans un populaire libre et sans ordre, les uns battirent des mains à ce spectacle, les autres se mirent à rire; et personne ne l'arrêta. Au contraire, tous crièrent à la femme de jouer de sa flûte, et à lui de s'avancer au milieu de l'assemblée, et de chanter. On croyait qu'il allait le faire; mais, le silence s'étant établi : « Tarentins, dit-il, c'est bien fait à vous de n'être pas jaloux de ceux qui veulent s'amuser et faire la débauche, tandis qu'ils en ont encore la faculté. Et, si vous êtes sages, vous jouirez encore, tous tant que vous êtes, de votre liberté; car vous aurez bien d'autres affaires, et il vous faudra vivre et agir tout différemment, lorsqu'une fois Pyrrhus sera entré dans la ville. » Ces paroles firent impression sur plusieurs des Tarentins, et une rumeur d'approbation courait par l'assemblée. Mais ceux qui craignaient les Romains, et qui appréhendaient de leur être livrés si l'on faisait la paix, reprochèrent vivement au peuple de se laisser si bonnement moquer par un effronté ivre de vin et de débauche; et, se jetant sur Méton, ils le chassèrent.

Le décret fut adopté, et des députés se rendirent en Épire, non pas seulement au nom des Tarentins, mais encore au nom de tous les Grecs d'Italie, portant à Pyrrhus des présents, et chargés de lui dire qu'ils avaient besoin d'un général exprimenté et ayant du renom. L'Italie, ajoutaient-ils, disposait de forces considérables tirées de la Lucanie et de la Messapie, de chez les Samnites et les Tarentins: l'armée montait à vingt mille cavaliers et trois cent cinquante mille hommes d'infanterie. Ces nouvelles remplirent Pyrrhus de confiance; et elles excitèrent, chez les Épirotes eux-mêmes, une grande

ardeur et une grande impatience d'entreprendre cette expédition.

Il y avait un Thessalien, nommé Cinéas, qui passait pour un homme d'un grand sens. Ce Cinéas avait été disciple de l'orateur Démosthène; et, seul de tous les orateurs de son temps, il paraissait présenter à ses auditeurs comme une image de l'éloquence et du talent de son modèle. Il était attaché au service de Pyrrhus; et, dans les ambassades dont il fut chargé auprès des villes, il vérifia le mot d'Euripide[1] :

> .....Le discours enlève tout,
> Même ce que ferait le fer des ennemis.

Aussi Pyrrhus disait-il qu'il avait conquis plus de villes par l'éloquence de Cinéas, que par la force de ses propres armes; et il le comblait des plus grands honneurs, et il l'employait de préférence à tous les autres. Cinéas, voyant alors Pyrrhus impatient de s'élancer sur l'Italie, saisit un moment de loisir, et l'amena à la conversation suivante: « On dit, Pyrrhus, que les Romains sont fort bons guerriers, et qu'ils commandent à plusieurs nations vaillantes. Si les dieux nous donnent de les vaincre, quel usage ferons-nous de la victoire? — Cinéas, dit Pyrrhus, la chose est évidente: les Romains une fois vaincus, il n'y aura pas dans le pays une ville barbare ou grecque capable de nous résister; et nous aurons bientôt toute l'Italie, dont tu dois connaître, mieux que tout autre, la grandeur, la force et la puissance. » Après un moment de silence, Cinéas reprit: « Maîtres de l'Italie, ô roi, que ferons-nous? » Et Pyrrhus, ne devinant pas encore où il en voulait venir: « La Sicile est proche, dit-il, et nous tend les bras. C'est une île riche et populeuse, et d'une conquête aisée; car tout y est sédition et anarchie dans les villes: tout y est au caprice de quelques

[1] Dans les *Phéniciennes*, vers 516, 517.

harangueurs populaires, depuis la mort d'Agathoclès[1]. — Cela est bien probable, dit Cinéas ; mais ne sera-ce point le terme de notre expédition, d'avoir pris la Sicile ? — Que les dieux, répondit Pyrrhus, nous accordent victoire et succès ! Nous n'aurons fait que préluder à de plus grandes choses. Et comment ne pas jeter la main sur l'Afrique et sur Carthage, en les voyant si bien à portée, quand un Agathoclès, s'échappant secrètement de Syracuse et traversant la mer avec si peu de vaisseaux, a bien failli s'en emparer ? Et dès que nous serons maîtres de ces contrées, en est-il un seul qui ose nous résister, de tous ces ennemis qui maintenant nous insultent ? en est-il un ? — Non, sans doute, dit Cinéas. Il est évident qu'avec de telles forces, il nous sera facile de reconquérir la Macédoine, et d'affermir notre domination sur la Grèce. Mais quand tout sera soumis, que ferons-nous alors ? » Et Pyrrhus, partant d'un éclat de rire : « Alors, mon très-cher, nous jouirons de la vie tout à notre aise, buvant tout le jour, et nous délectant en propos aimables. » Cinéas l'arrêta sur ce point, disant : « Hé bien ! qui nous empêche maintenant de boire à notre aise, et de passer le temps à causer si nous le voulons, puisque nous avons déjà, et sans plus nous travailler, ce que nous ne devrions acquérir qu'au prix de beaucoup de sang, de fatigue et de dangers, et de beaucoup de mal que nous irions faire aux autres et souffrir nous-mêmes[2] ? » Ces paroles de Cinéas contrarièrent Pyrrhus, sans le faire changer de résolution ; car il comprenait bien le bonheur qu'il allait abandonner, mais il n'avait pas la force de renoncer aux espérances qui flattaient ses désirs.

D'abord il envoya aux Tarentins Cinéas, avec trois mille hommes ; ensuite, les Tarentins lui ayant fait

[1] Agathoclès, tyran de Sicile, était mort dès l'an 289 avant J.-C.; et c'est en l'an 280 que Pyrrhus passa en Italie.

[2] Voyez, dans Boileau, cette conversation de Cinéas et de Pyrrhus, reproduite en vers admirables, *Epître première*.

passer un grand nombre de vaisseaux de guerre et de bâtiments de transport pour la cavalerie et pour les convois de toute espèce, il y fit monter vingt éléphants, trois mille cavaliers, vingt mille hommes d'infanterie, deux mille archers et cinq cents frondeurs. Quand tout fut prêt, il leva l'ancre et mit à la voile. Il était au milieu de la mer Ionienne, lorsqu'il fut surpris par un vent du nord qui s'éleva tout à coup, contre l'ordinaire de la saison. Il fallut céder : cependant, grâce à l'habileté et aux efforts des matelots et des pilotes, il échappa à la tempête, et il parvint à gagner la terre, avec beaucoup de peine et de péril. Mais le reste de la flotte n'y put parvenir, et les vaisseaux furent dispersés : les uns manquèrent l'Italie, et furent jetés dans la mer d'Afrique et de Sicile; le autres, n'ayant pu doubler le promotoire Iapygien[1], la nuit les surprit, et la mer, grosse et difficile, les jeta sur une côte sans abri, hérissée d'écueils cachés, et les y brisa tous, à l'exception du vaisseau royal. Celui-ci, tant que les flots le battirent en flanc, résista à tous les coups de mer, grâce à sa grandeur et à sa solidité; mais, lorsque le vent, ayant sauté, souffla de terre, les vagues assaillant la proue sans relâche, le navire courait risque de s'entr'ouvrir; et alors, se laisser de nouveau emporter par une mer furieuse, au gré des vents qui variaient à chaque instant, c'était, de tous les maux présents, celui qui paraissait encore le plus terrible. Pyrrhus se leva, et s'élança dans la mer : alors, parmi ses amis et ses gardes, ce fut à qui montrerait le plus d'empressement autour de lui. Mais la nuit, les vagues, le bruit et la violence avec laquelle elles s'entre-choquaient, rendirent bien difficile l'aide qu'ils voulaient lui porter; et le jour était venu et le vent avait molli déjà, lorsqu'à grand'peine il atteignit le rivage, les forces entièrement

[1] A l'extrémité de l'Apulie.

épuisées, mais sans avoir rien perdu de son courage et de l'énergie de son âme, dans une situation aussi désespérée. En même temps, les Messapiens, sur les terres desquels il avait été jeté par la tourmente, lui prodiguèrent tous les secours qui étaient en leur pouvoir, et recueillirent quelques-uns des navires qui s'étaient sauvés : il ne s'y trouvait qu'un bien petit nombre de cavaliers, moins de deux mille hommes de pied et deux éléphants.

Pyrrhus, les ayant réunis, se mit en marche avec eux pour Tarente ; et Cinéas, aussitôt qu'il en fut informé, alla au-devant de lui avec les troupes qu'il avait. Entré dans la ville, Pyrrhus ne fit rien contre le gré des Tarentins, et n'usa point de violence, attendant que ses vaisseaux eussent échappé à la mer, et que la plus grande partie de ses troupes fût rassemblée. Mais alors, voyant que la population était incapable ou d'être sauvée par autrui, ou de se sauver elle-même, sans une contrainte énergique, et que, tandis que lui-même il soutiendrait pour elle tout le poids de la guerre, elle n'était susceptible que de rester dans les maisons, à ses bains et à ses banquets, il ferma les gymnases et les promenades publiques, où les citadins s'en allaient bavarder et faire des plans de campagne en paroles ; il interdit, comme hors de saison, toutes les réunions de table, les danses, les réjouissances de toute espèce. Il appela tout le monde aux armes, et il fit enrôler, avec une sévérité inflexible, tous ceux qui étaient en état de servir. Aussi beaucoup abandonnèrent-ils la ville, parce qu'ils n'étaient pas habitués à être ainsi commandés, et que, vivre sans jouir des plaisirs de la vie, c'était pour eux un véritable esclavage.

Pyrrhus apprit que Lévinus, consul de Rome, marchait contre lui avec une armée considérable, et qu'il ravageait la Lucanie; et, bien que les troupes des alliés ne fussent pas encore arrivées, pensant toutefois qu'il

serait dangereux d'attendre plus longtemps et de laisser impunément les ennemis s'avancer plus loin, il se mit en campagne avec son armée. Il avait d'abord envoyé un héraut aux Romains, demandant qu'il leur fût agréable, avant qu'on poussât plus loin les hostilités, d'accepter satisfaction de la part des Grecs d'Italie, en le prenant pour arbitre et médiateur; et Lévinus avait répondu que les Romains ne voulaient point de Pyrrhus pour médiateur, et qu'ils ne le craignaient point pour ennemi. Alors il se porta en avant, et il campa dans la plaine qui s'étend entre Pandosie et Haraclée [1]. Informé que les Romains campaient près de lui, de l'autre côté du fleuve Siris [2], il s'avança à cheval vers la rivière, pour les reconnaître. Après avoir considéré leurs postes, leur ordonnance, la disposition et l'assiette de leur camp, il dit avec étonnement à celui de ses amis qui était le plus près de lui : « Mégaclès, voici une ordonnance de barbares qui n'est pas du tout barbare; au reste, nous les verrons à l'œuvre. » Depuis ce moment il devint plus soucieux de l'avenir, et il résolut d'attendre les alliés. Cependant il établit, en deçà de la rivière, un détachement chargé de s'opposer aux Romains, s'ils tentaient auparavant le passage. En effet, ceux-ci, pour prévenir l'arrivée des forces qu'il avait résolu d'attendre, se hâtèrent d'opérer le passage, l'infanterie à gué, et la cavalerie sur plusieurs points à la fois, de manière que les Grecs se retirèrent, craignant d'être enveloppés. A cette nouvelle, Pyrrhus, surpris et troublé, ordonna à ses officiers de ranger aussitôt son infanterie en bataille, et d'attendre ses ordres sous les armes; et il partit lui-même avec trois mille chevaux, espérant trouver encore les Romains occupés à passer la rivière, dispersés et en désordre. Mais, lorsqu'il vit les milliers de boucliers qui brillaient au dessus de la rivière, et la cavalerie qui

[1] Dans le Bruttium.

[2] Rivière de Lucanie.

s'avançait en bon ordre, il fit serrer les rangs, et il chargea soudain à tête des siens. Il était aisé de le reconnaître, à la beauté, à l'éclat, à la magnificence extrême de son armure, et à ses actions qui prouvaient que sa valeur réelle n'était pas au-dessous de sa réputation; surtout parce que, tout en payant de sa personne au fort de la mêlée, et en repoussant vigoureusement tout ce qui se présentait à lui, il ne perdait rien de sa présence d'esprit : il ne cessait de penser à tout; et, comme s'il eût observé l'affaire de loin, il dirigeait les charges, et il courait lui-même çà et là, pour soutenir ceux qu'il voyait plier.

Cependant Léonatus le Macédonien avait remarqué un Italien qui s'attaquait à Pyrrhus, et qui suivait à cheval toutes ses courses, tous ses mouvements. « Vois-tu, ô roi, dit-il, ce cavalier barbare qui a un cheval noir aux pieds blancs? Il paraît méditer quelque grand et mauvais dessein; car il ne te perd pas de vue, l'œil fixé sur toi, impatient et plein de feu, et il ne s'attaque à aucun autre. Défie-toi de cet homme. » Pyrrhus répondit : « La destinée est inévitable; mais ni celui-ci, ni tout autre Italien ne se réjouira d'en être venu aux mains avec nous. » Ils parlaient encore lorsque l'Italien, prenant sa lance par le milieu, et ramassant son cheval, fondit sur Pyrrhus : il perça de sa lance le cheval du roi; mais en même temps le sien fut frappé par Léonatus. Les deux chevaux tombèrent; mais Pyrrhus fut entouré et enlevé par ses amis, qui tuèrent l'Italien. Cet homme se défendit vigoureusement. Il était de Férentum[1]; il commmandait un escadron de cavalerie, et se nommait Oplacus.

Ceci apprit à Pyrrhus à se mieux tenir sur ses gardes. Alors, voyant la cavalerie bien engagée, il fit venir sa phalange, et il la mit en bataille; et lui-même donnant

[1] Ville du Latium.

sa chlamyde[1] et son armure à Mégaclès, un de ses amis, et s'étant, pour ainsi dire, déguisé sous l'armure de Mégaclès, il chargea les Romains, qui le reçurent vaillamment, et qui s'engagèrent avec lui. Longtemps le combat fut indécis; et l'on dit que sept fois les deux armées plièrent et reprirent l'offensive tour à tour. Le changement d'armure, qui avait été pour un moment utile au salut du roi, faillit tout perdre, et lui ôter la victoire; car plusieurs se jetèrent sur Mégaclès, et un nommé Dexius, l'ayant d'abord frappé et renversé, lui enleva le casque et la chlamyde, et poussa son cheval vers Lévinus, en les lui montrant, et en criant qu'il avait tué Pyrrhus. A la vue de ces dépouilles qu'il portait et montrait par les rangs, les Romains poussèrent des cris de joie; et les Grecs consternés perdaient courage. Mais Pyrrhus, informé de ce qui se passait, accourut à cheval devant les siens, le visage découvert, leur faisant signe de la main, et se faisant reconnaître par sa voix. A la fin, les éléphants rompirent les Romains, dont les chevaux, même de loin, se cabraient à la vue de ces animaux, et emportaient leurs cavaliers. Pyrrhus, profitant du désordre, fit donner la cavalerie thessalienne, mit les ennemis en déroute, et leur tua beaucoup de monde.

Denys[2] rapporte que les Romains ne perdirent guère moins de quinze mille hommes; mais Hiéronyme[3] dit seulement sept mille. Suivant Denys, Pyrrhus perdit treize mille hommes, et suivant Hiéronyme, moins de quatre mille. Mais c'étaient les plus braves de ses amis et de ses généraux, ceux qu'il aimait le plus à employer, et en qui il se fiait le plus. Cependant il s'empara du camp que les Romains avaient abandonné, attira à lui plusieurs des villes de leurs alliés, dévasta

1 Manteau de guerre des Macédoniens.
2 C'est l'historien Denys d'Halicarnasse.
3 Historien grec dont il ne reste rien.

une grande étendue de territoire, et s'avança jusqu'à moins de trois cents stades de Rome[1]. Il lui arriva, après la bataille, un corps nombreux de Lucaniens et de Samnites : il leur reprocha d'être venus trop tard; mais on voyait bien qu'il était charmé et fier d'avoir défait, avec ses seules troupes et celles de Tarente, la grande armée romaine.

Cependant les Romains n'ôtèrent pas à Lévinus le commandement, malgré ce propos qu'on prête à Caïus Fabricius : que ce n'étaient pas les Romains qui avaient été vaincus par les Épirotes, mais Lévinus par Pyrrhus; c'est-à-dire qu'il y avait eu défaite, non point de l'armée, mais du général. On remplit le vide des rangs de bataille; on s'empressa de faire de nouvelles levées; et on parlait de la guerre avec tant de confiance et de fierté, que Pyrrhus, étonné, crut devoir envoyer le premier vers eux, pour les sonder et pour essayer d'entrer en négociation. Car il pensait que, prendre la ville et s'y établir en maître absolu, ce n'était pas chose facile et dont il pût venir à bout avec les forces dont il pouvait disposer; tandis qu'un traité de paix et d'amitié ajouterait grandement à l'honneur de sa victoire. Il leur députa donc Cinéas; et celui-ci se rendit auprès des principaux de la ville, et offrit à leurs enfants et à leurs femmes des présents de la part du roi. Aucun n'accepta; et tous, hommes et femmes, répondirent que, si le traité public avait lieu, ils feraient tout pour témoigner au roi leur bon vouloir et leur gratitude. Cinéas prononça ensuite devant le sénat un discours persuasif et tout plein de beaux sentiments; mais on n'en parut nullement touché, et on ne voulut rien entendre, quoique Pyrrhus proposât de rendre sans rançon les hommes qui avaient été faits prisonniers dans la bataille et d'aider Rome à conquérir l'Italie, et qu'en retour il de-

[1] Environ soixante kilomètres, ou quinze lieues.

mandât seulement amitié pour lui, sûreté pour les Tarentins, et rien de plus. Il était bien évident toutefois qu'une foule de sénateurs inclinaient pour la paix, à cause d'une grande défaite déjà essuyée, et parce qu'on s'attendait à en essuyer une seconde, vu l'accroissement des forces de Pyrrhus par l'adjonction de celles des Italiens. Sur ces entrefaites, Appius Claudius[1], personnage illustre, que sa vieillesse et la perte de la vue avaient éloigné des affaires publiques et forcé de ne plus s'en mêler, informé des propositions de Pyrrhus et du bruit qui courait par la ville que le sénat allait décréter le traité, ne put contenir son indignation : il ordonna à ses gens de le prendre et de le porter au sénat; et ils le transportèrent dans une litière, à travers la place publique. Arrivé à la porte de la salle, ses fils et ses gendres le reçurent, et ils l'introduisirent en le soutenant des deux côtés; et le sénat fit silence, par honneur et par respect pour le vieillard. Appius prend la parole à l'instant même : « Jusqu'aujourd'hui, Romains, dit-il, je m'affligeais, certes, de la perte de mes yeux; mais maintenant je suis malheureux, outre ma cécité, de n'être pas sourd aussi, et d'avoir à entendre que vous vous laissez aller à des délibérations et à des avis honteux, et qui ternissent la gloire de Rome. Qu'est devenue cette opinion que vous aviez donnée de vous à l'univers? On disait que si ce fameux Alexandre le Grand était venu en Italie, et qu'il fût entré en lutte avec vous, jeunes alors, et vos pères encore dans la force de l'âge, on ne le chanterait pas aujourd'hui comme un héros invincible; mais que sa fuite, ou sa mort sur nos champs de bataille, aurait agrandi la célébrité de Rome. Ce n'était donc que jactance et bravades ; et vous le prouvez, puisque vous avez peur de Chaoniens et de Molosses, proie ordinaire des Macédo-

[1] C'est celui qui fit construire cette magnifique et indestructible voie qu'on nomme Appienne et un aqueduc qui apportait à Rome l'eau de l'Anio.

niens; puisque vous tremblez devant un Pyrrhus, qui n'a jamais été que le courtisan et le valet d'un des gardes d'Alexandre. Aujourd'hui même ce n'est pas tant pour secourir les Grecs d'Italie, que pour échapper aux ennemis qui le pressent dans son pays, qu'il est venu vagabonder par nos campagnes : il vous offre de vous guider à des conquêtes avec son armée; et cette armée ne lui a pas suffi pour conserver une faible portion de la Macédoine. Et ne croyez pas vous débarrasser par un traité d'amitié avec lui : au contraire, vous attirerez sur vous ses alliés, qui vous mépriseront cemme gens dont on a bon marché, si vous laissez Pyrrhus s'en aller, impuni des torts qu'il vous a faits; que dis-je? ayant obtenu, pour salaire des insultes qu'il a adressées aux Romains, les Tarentins et les Samnites. »

Les paroles d'Appius tournèrent tous les esprits à la guerre; et l'on congédia Cinéas avec cette réponse : « Que Pyrrhus évacue l'Italie; après cela, s'il en a besoin, il parlera d'amitié et d'alliance. Mais tant qu'il sera les armes à la main dans l'Italie, les Romains lui feront la guerre de toutes leurs forces, quand même il aurait défait en bataille dix mille Lévinus. »

On rapporte que Cinéas, tout en conduisant les négociations, et en s'occupant sérieusement de son objet principal, se livra encore à une autre étude : témoin de la vie intérieure des Romains, il observait les ressorts de leur gouvernement, et il conversait avec les principaux d'entre eux. Et, rendant compte à Pyrrhus de sa mission : « Le sénat, dit-il, m'a paru être une assemblée de rois; quant à la population, je crains que nous n'ayons à combattre une sorte d'hydre de Lerne; car déjà le consul a levé une armée double de la première, et il y a encore, outre cela, plusieurs fois autant de Romains en état de porter les armes. »

On envoya ensuite en ambassade, pour traiter du rachat des prisonniers, Caïus Fabricius, que Cinéas disait

jouir de la plus grande considération à Rome, comme homme de bien et homme de guerre, mais qui était très-pauvre. Pyrrhus lui témoigna en particulier beaucoup de bienveillance, et le pria d'accepter de l'or, non point pour l'engager dans quoi que ce fût de déshonorant, mais comme présent, disait-il, d'amitié et d'hospitalité. Sur le refus de Fabricius, le roi n'alla pas plus loin; mais, le lendemain, voulant lui faire peur, parce que Fabricius n'avait pas encore vu d'éléphant, il ordonna qu'on plaçât derrière une tapisserie, dans le lieu où ils s'entretiendraient ensemble, le plus grand de ses éléphants. Ce qui fut fait. A un signal donné, la tapisserie se lève; et tout à coup l'animal, dressant sa trompe, la tient au-dessus de la tête de Fabricius, et pousse un cri perçant et terrible. Pour lui, il leva tranquillement la tête, et il dit en souriant à Pyrrhus : « Ni ton or ne m'a ému hier, ni ta bête aujourd'hui. » Au souper, la conversation roula sur divers sujets, mais principalement sur la Grèce et ses philosophes. Il arriva que Cinéas fit mention d'Épicure, et exposa les opinions de ses disciples sur les dieux, sur la potitique, et sur la fin de l'homme. « Ils font consister notre fin dans la volupté, disait-il; ils évitent la politique comme une chose qui gâte et trouble la jouissance du bonheur; suivant eux, enfin, la divinité n'est susceptible ni de bonté ni de colère, et elle ne s'occupe point des hommes: ils la relèguent dans une vie d'oisiveté, d'insouciance et de bien-être. » Fabricius l'interrompit, en s'écriant bien haut : « Par Hercule! puissent Pyrrhus et les Samnites pratiquer ces doctrines tant qu'ils nous feront la guerre! »

Pyrrhus, rempli d'admiration pour la sagesse et le caractère de Fabricius, désira encore plus vivement d'être en paix plutôt qu'en guerre avec Rome. Il le prit donc à part, et il l'engagea à lui procurer d'abord cette paix, et à l'accompagner ensuite pour vivre avec lui, et pour être le premier de ses amis et de ses généraux.

Fabricius lui répondit à voix basse : « Vraiment, Pyrrhus, cela ne serait pas à ton avantage. Car tous ces gens-ci, qui t'honorent et t'admirent, dès qu'ils me connaîtraient, ils aimeraient mieux m'avoir pour roi que toi-même. » Tel était Fabricius. Pyrrhus ne s'irrita point de ces paroles, et son orgueil royal n'en fut pas blessé; mais il rendit auprès de ses amis témoignage à la grandeur d'âme de Fabricius, et il confia à lui seul les prisonniers, sur sa parole, que, dans le cas où le sénat ne décréterait pas la paix, on les lui renverrait après qu'ils auraient embrassé leurs parents et célébré les Saturnales. Et ils lui furent renvoyés après la fête, le sénat ayant décrété peine de mort contre celui qui manquerait à se rendre au camp ennemi.

Après cette ambassade, Fabricius fut chargé du commandement. Il vint un jour dans son camp un homme qui lui apportait une lettre de la part du médecin du roi. Ce médecin s'engageait à faire périr Pyrrhus par le poison, si les Romains lui garantissaient une digne récompense, pour avoir mis fin à la guerre en leur en épargnant les périls. Fabricius, indigné de cette odieuse proposition, fit partager ses sentiments à son collègue, et il écrivit sur-le-champ à Pyrrhus, afin de l'avertir de se tenir en garde contre ce danger caché. Voici la teneur de la lettre : « Caïus Fabricius et Quintus Émilius, consuls des Romains, au roi Pyrrhus, salut. Tu parais n'avoir été heureux dans le choix ni de tes amis, ni de tes ennemis. Ouvre la lettre qui nous a été adressée, et tu reconnaîtras que tu fais la guerre à des hommes probes et justes, et que tu as donné ta confiance à des hommes injustes et méchants. Ce n'est point pour te faire plaisir que nous t'en donnons avis, mais pour que ce qui t'arriverait ne puisse nous être reproché, et que nous n'ayons pas l'air d'avoir mis fin à la guerre par la trahison, en désespérant d'y parvenir par notre courage. » Pyrrhus, après la lecture de cette lettre, convaincu de la trame de

son médecin, le punit; et, pour remercier Fabricius et les Romains, il leur rendit sans rançon les prisonniers, et il envoya de nouveau Cinéas pour travailler à la paix. Les Romains ne voulurent point accepter en pur don leurs hommes, ni comme grâce d'un ennemi, ni comme récompense de n'avoir point pris part à un crime; et ils rendirent la liberté à un nombre égal de Tarentins et de Samnites. Quant à un traité de paix et d'amitié, ils n'en voulaient pas entendre parler, avant que Pyrrhus, ses armes et ses troupes, fussent remontés sur les vaisseaux qui les avaient amenés, et n'eussent repassé d'Italie en Épire.

C'est pourquoi, ses officiers exigeant qu'il livrât bataille, il fit marcher son armée en avant, et il rencontra les Romains près de la ville d'Asculum[1]. Il se trouva acculé dans une position désavantageuse pour la cavalerie, près d'une rivière dont les bords étaient escarpés et couverts de bois, et où ses éléphants ne pouvaient manœuvrer; de sorte qu'il ne livra qu'un combat d'infanterie, dans lequel il y eut beaucoup de blessés et de morts, et qui ne cessa qu'à la nuit.

Le lendemain, il fit ses dispositions pour combattre sur un terrain uni, où il pût lancer ses éléphants contre les Romains. Un fort détachement occupa les endroits difficiles; aux éléphants se joignirent entremêlés des archers et des hommes de trait; et ses troupes s'avancèrent en masse serrée et en bon ordre, avec vigueur et impétuosité. Les Romains, n'ayant plus les mêmes moyens que la veille de se replier et de venir à la charge par des marches obliques, attaquèrent de front sur un terrain plat, et s'efforcèrent d'enfoncer la phalange avant l'arrivée des éléphants. Ils soutinrent alors une lutte terrible avec leurs épées contre les longues piques des ennemis, risquant résolument leur vie, et ne cherchant qu'à bles-

[1] Ville du Picénum.

ser et à tuer, sans se soucier de parer les coups qu'on leur portait. Il y avait longtemps déjà que le combat durait; mais à la fin leur déroute commença sur le point où se trouvait Pyrrhus : il fit porter ses masses contre les lignes opposées, et il acheva de les ébranler par la force et l'impétuosité de ses éléphants. Le courage des Romains leur devenait inutile dans ce genre de combat : entraînés comme par un flot impétueux, ou comme par un tremblement de terre qui faisait manquer le sol sous leurs pas, ils sentent qu'ils ne doivent pas résister, ni attendre la mort sans pouvoir même se défendre, et en souffrant sans utilité des douleurs atroces. Comme ils étaient peu éloignés de leur camp, la poursuite ne fut pas longue, et ils ne perdirent que six mille hommes, au rapport d'Hiéronyme. Il y eut trois mille cinq cents morts du côté de Pyrrhus, comme le portaient les registres mêmes du roi. Cependant Denys ne raconte pas qu'il se soit livré deux combats près d'Asculum, ni que les Romains aient été décidément vaincus; mais seulement qu'il y eut une bataille qui dura jusqu'au coucher du soleil, et qu'alors les armées se séparèrent à grand'peine, après que Pyrrhus eut été blessé au bras d'un coup d'épieu, et que les Samnites eurent pillé ses bagages; et qu'il périt, dans cette journée, plus de quinze mille hommes, tant du côté de Pyrrhus que du côté des Romains. Les deux armées se séparèrent donc; et l'on dit que Pyrrhus répondit à un de ceux qui le félicitaient : « Oui, si nous gagnons encore sur les Romains une seule bataille, nous sommes perdus sans ressource. » En effet, il lui en avait coûté une grande partie des forces qu'il avait amenées, tous ses amis et ses généraux, à l'exception d'un petit nombre; et il ne savait comment réparer ces pertes, et il voyait ses alliés indigènes se refroidir, tandis que le camp des Romains, comme s'ils avaient eu chez eux une source inépuisable, se remplissait tout d'un coup et abondamment, et que leurs défaites, loin de leur faire perdre cou-

rage, ne faisaient qu'exciter leur colère, et leur donner une nouvelle vigueur et une ambition plus vive de bien terminer la guerre.

Au milieu de ces difficultés, Pyrrhus se vit tout à coup rejeté dans des espérances chimériques : on lui offre des entreprises ; il n'a que l'embarras du choix. Il lui vint des députés qui remettaient entre ses mains Agrigente, Syracuse et Léontium, et qui le priaient de chasser de l'île les Carthaginois et de renverser les tyrans ; et en même temps d'autres, venus de la Grèce, lui apprenaient que Ptolémée Céraunus avait péri avec son armée dans une bataille contre les Gaulois [1], et que ce serait pour lui le moment de se présenter aux Macédoniens, qui avaient besoin d'un roi. Pyrrhus se plaignit vivement de la Fortune, qui lui présentait simultanément deux occasions de faire de grandes choses ; et, voyant avec regret qu'il ne pouvait saisir l'une sans laisser échapper l'autre, il demeura longtemps indécis. Ensuite, il jugea que les affaires de la Sicile pouvaient avoir des conséquences plus importantes, à cause de la proximité de l'Afrique. Il arrêta donc ses vues sur ce point, et il fit aussitôt prendre les devants à Cinéas, qu'il chargea, selon sa coutume, d'entrer en négociation avec les villes. Pour lui, il mit une garnison dans Tarente, ce qui mécontenta les habitants ; car ils disaient que Pyrrhus devait rester lui-même, suivant leurs conventions, et faire la guerre en personne avec eux contre les Romains, ou, s'il voulait abandonner le pays, laisser leur ville comme il l'avait trouvée. Il leur répondit, sans aucun ménagement et d'un ton d'autorité, qu'ils demeurassent tranquilles, et qu'ils attendissent son temps. Puis il mit à la voile.

Dès qu'il eut abordé en Sicile, toutes ses espérances se réalisèrent parfaitement. Les villes s'empressaient de se livrer à lui ; et, là où il fallait de la force et des armes,

[1] Les Gaulois avaient fait une invasion dans la Macédoine, sous la conduite de Belgius.

rien d'abord ne lui résistait. Avec trente mille hommes d'infanterie, deux mille cinq cents chevaux et deux cents navires, il allait chassant les Phéniciens, et renversant partout leur domination. Éryx[1] était la plus forte de leurs places, et elle était défendue par une nombreuse garnison : il résolut de la prendre d'assaut. Lorsque ses troupes furent prêtes, il revêtit son armure; et, en marchant vers les murailles, il voua à Hercule des jeux et des sacrifices solennels, s'il lui accordait de se montrer, aux yeux des Grecs qui habitaient la Sicile, guerrier digne de sa naissance et de sa haute fortune. Puis la trompette donna le signal de l'attaque. Il fit éclaircir à coups de traits les rangs des barbares et appliquer les échelles, et il y monta et arriva le premier sur la muraille. Là, une troupe d'ennemis l'arrêtent : il les pousse vigoureusement et les renverse en foule, les uns d'un côté du rempart, les autres de l'autre côté; et, mettant l'épée à la main, il en tue un plus grand nombre encore, et il amoncelle leurs cadavres autour de lui. Cependant il n'avait lui-même reçu aucune blessure, et il apparaissait aux barbares terrible même à voir, prouvant qu'Homère avait dit avec raison, et en homme expérimenté, que, de toutes les vertus, la valeur seule a quelquefois des mouvements d'un enthousiasme divin et de délire. Maître de la ville, Pyrrhus offrit aux dieux un sacrifice magnifique, et donna des jeux de toute espèce.

Or, il y avait, aux environs de Messine, des barbares appelés Mamertins, fort incommodes aux Grecs, dont ils avaient même fait quelques-uns leurs tributaires. Nombreux et vaillants, c'est à cause de leur vaillance qu'ils étaient appelés d'un nom qui, en langue latine, signifie guerriers[2]. Pyrrhus se saisit de leurs collecteurs d'im-

1 Ville fameuse par son temple de Vénus, et située sur un promontoire nommé aussi le mont Éryx.

2 Ils étaient Samnites d'origine. Leur nom venait de Mamers, qui est celui du dieu Mars dans la langue osque.

pôts, et les tua ; puis il leur livra bataille à eux-mêmes, les vainquit, et rasa plusieurs de leurs forts. Ensuite les Carthaginois, montrant des dispositions pacifiques, demandèrent paix et amitié, et offrirent de lui payer une somme d'argent et de lui envoyer des vaisseaux ; mais, comme il avait des prétentions plus élevées, il répondit qu'il n'y avait pour eux qu'un moyen de faire un traité de paix et d'amitié : c'était de renoncer à la Sicile, et de mettre pour limite, entre eux et les Grecs, la mer d'Afrique. Emporté par la prospérité et par le cours non interrompu de ses succès, il poursuivait les espérances avec lesquelles il s'était d'abord embarqué. Il brûlait donc de s'emparer des côtes de l'Afrique. Il possédait bien un grand nombre de vaisseaux, mais fort mal équipés : il leva des rameurs ; et, pour cela, il ne traita plus les villes avec douceur et facilité, mais despotiquement, avec colère, violence et rigueur. Ce n'était plus ce roi que l'on avait vu d'abord plein d'affabilité, attirant à lui tout le monde, plus que ne l'avait jamais fait aucun autre, par des paroles gracieuses, par la confiance qu'il leur témoignait en tout, et se gardant bien de leur causer aucune contrariété. De démagogue il s'était fait tyran, et sa dureté lui attirait la réputation d'homme ingrat et déloyal. Les populations, cependant, et quelque chagrin qu'elles en eussent, forcées par la nécessité, cédaient à ses exigences. Il y avait deux généraux à Syracuse, Thœnon et Sostratus, qui, les premiers, l'avaient invité à passer en Sicile ; qui, à son arrivée, lui avaient aussitôt remis la ville entre les mains, et qui lui avaient été du plus grand secours, dans tout ce qu'il avait fait avec les Siciliens. Il ne voulait pas les emmener, ni les laisser derrière lui, parce qu'il se défiait d'eux. Alors Sostratus, qui le craignait de son côté, s'éloigna de lui ; et Pyrrhus accusa Thœnon de méditer d'en faire autant, et le mit à mort. Dès ce moment, ses affaires changèrent ; non point peu à peu, partie par partie, mais les villes

conçurent pour lui une haine terrible : les unes se joignirent aux Carthaginois, et les autres appelèrent les Mamertins au secours. Pyrrhus ne voyait partout que défections, que révolutions : c'était un soulèvement général. Sur ces entrefaites, il reçut des lettres par lesquelles les Samnites et les Tarentins lui apprenaient qu'ils avaient peine à résister; qu'ils étaient enfermés dans leurs villes, sans plus pouvoir tenir la campagne, et qu'ils avaient besoin de son aide. Ce fut pour lui une heureuse occasion : en reprenant la mer, il n'eut pas l'air de s'enfuir, et de renoncer à la Sicile; mais, dans la réalité, impuissant à maîtriser la Sicile, non plus qu'un vaisseau agité par la tourmente, il ne cherchait qu'une occasion d'en sortir; et il s'empressa de se rejeter sur l'Italie. On rapporte qu'en partant, il dit à ceux qui l'entouraient, en jetant les yeux vers l'île : « O mes amis ! quel champ de bataille nous laissons aux Carthaginois et aux Romains ! » Et il en arriva comme il l'avait conjecturé, et bien peu de temps après.

Les barbares cherchèrent à l'arrêter au départ; et il lui fallut combattre, dans le détroit, contre une flotte carthaginoise : il perdit, en cette bataille, beaucoup de ses vaisseaux; et il se sauva avec le reste en Italie. Les Mamertins, qui s'entendaient avec les Carthaginois, y avaient déjà fait passer au moins dix mille hommes : cependant ils n'osèrent pas l'attaquer en rase campagne; mais, postés dans les passages difficiles ils le chargèrent durant sa marche, mirent toute son armée en désordre, tuèrent deux éléphants, et firent un grand carnage à l'arrière-garde. Pyrrhus accourut, du front à la la queue, au secours des siens; et il s'exposa à de grands dangers, en combattant contre des hommes exercés et pleins de courage. Blessé à la tête d'un coup d'épée, il fut forcé de se retirer un instant du champ de bataille; ce qui augmentait encore l'ardeur des ennemis. L'un d'eux, remarquable par sa haute taille et l'éclat de ses

armes, s'élança bien en avant des autres, et, d'une voix audacieuse et fière, défia le roi de venir à lui, s'il vivait encore. Pyrrhus, furieux de ce défi, s'arrache aux mains de ses gens, et retourne au combat, suivi de ses gardes. Bouillant de colère, couvert de sang, terrible à voir, il pousse en avant les siens ; et, prévenant le barbare, il lui décharge sur la tête un grand coup d'épée. Telle fut la violence du coup, et telle était l'excellence de la trempe du fer, que l'épée descendit jusqu'à la selle, et fendit l'homme en deux parties, qui tombèrent en même temps des deux côtés. Cela arrêta tout court les barbares, saisis d'admiration et tous stupéfaits : à leurs yeux, Pyrrhus était un être d'une nature supérieure. Pour lui, il acheva sa marche paisiblement, et il arriva à Tarente avec vingt mille hommes d'infanterie et trois mille de cavalerie. Là, il prend ce qu'il y avait de meilleur parmi les Tarentins, et il pousse aussitôt en avant contre les Romains, qui étaient campés dans le Samnium.

Les affaires des Samnites étaient en mauvais état : vaincus par les Romains dans plusieurs batailles, ils perdaient courage ; d'ailleurs ils étaient irrités contre Pyrrhus, à cause de son expédition en Sicile. C'est pourquoi ils ne se joignirent à lui qu'en petit nombre. Cependant Pyrrhus divisa ses forces en deux corps, dont l'un fut envoyé en Lucanie, pour arrêter l'un des deux consuls, et l'empêcher de secourir l'autre ; lui-même, avec l'autre corps, il marcha sur Manius Curius. Campé dans une bonne position près de la ville de Bénévent [1], Manius attendait les renforts de Lucanie ; et, détourné de rien entreprendre par les réponses des augures et les auspices, il se tenait tranquille dans ses retranchements. Pyrrhus se hâta d'attaquer ces soldats, avant l'arrivée des autres. Il emmène ses meilleures troupes et ses

[1] Avant la bataille, la ville se nommait Malévent ; et c'est après la victoire qu'elle reçut des Romains le nom plus favorable qu'elle porte encore aujourd'hui.

éléphants les plus aguerris, et, à l'entrée de la nuit, il se porte du côté du camp. Mais il lui fallait faire un long circuit à travers un pays fort boisé, et les torches ne durèrent pas assez longtemps : ses soldats errent et s'égarent ; on perd du temps, et la nuit se passe. Au point du jour, les ennemis l'aperçurent qui descendait des hauteurs ; ce qui causa dans le camp romain un grand tumulte et une grande agitation. Cependant, les victimes étant favorables, Manius, forcé d'ailleurs de se défendre, sortit de ses retranchements, fondit sur les premiers, les mit en fuite, et jeta l'épouvante parmi les autres : il y eut beaucoup de morts, et quelques éléphants furent pris. Cet avantage détermina Manius à livrer bataille en plaine. Il chargea donc décidément, et il rompit une partie de ses ennemis ; mais, sur un autre point, ses lignes, enfoncées par les éléphants, se replièrent vers le centre ; et il dut faire avancer un corps nombreux, qu'il avait laissé à la garde des retranchements : c'étaient tous hommes bien armés et vigoureux. Ceux-ci, débouchant d'une position avantageuse, chargèrent à coups de traits les éléphants, et les forcèrent à tourner le dos. Les éléphants, en fuyant à travers les rangs des leurs, y portèrent le désordre et la confusion, et livrèrent ainsi la victoire aux Romains, et, en même temps que la victoire, l'empire suprême. En effet, ils sentirent s'augmenter et leur confiance en eux-mêmes, et leur puissance, et leur réputation de peuple invincible, à la suite de cet exploit et des nombreux combats qu'ils avaient livrés : ils conquirent en un instant l'Italie, et bientôt après la Sicile.

C'est ainsi que Pyrrhus se trouva déchu de toutes ses espérances sur l'Italie et la Sicile, après y avoir perdu six années à guerroyer [1]. Ses forces étaient considérablement affaiblies, mais son courage persistait inébran-

[1] La bataille de Bénévent est de l'an 275 avant J.-C.

lable, malgré ses revers. Les hommes reconnurent en lui le premier, sans contredit, des rois de son temps, pour l'habileté militaire, la vigueur et la bravoure, mais aussi un homme qui avait perdu, par les espérances dont il se berçait, ce qu'il avait acquis par ses exploits, et qui, ambitieux de ce qu'il n'avait pas, n'entendait rien à conserver ce qu'il avait en s'arrêtant au point convenable. C'est pour cela qu'Antigonus le comparait à un joueur de dés qui fait de beaux et bons coups, mais qui ne sait pas profiter de ses chances.

De retour en Épire avec huit mille fantassins et cinq cents cavaliers, et n'ayant pas d'argent, il allait cherchant quelque nouvelle guerre, qui lui donnât le moyen de les nourrir. Renforcé d'une troupe de Gaulois qui vinrent le joindre, il se jeta sur la Macédoine, où régnait alors Antigonus, fils de Démétrius : c'était uniquement pour la piller, et pour faire du butin. Mais, quand il y eut pris quelques villes, et que deux mille soldats se furent rangés sous ses ordres, il conçut de plus hautes espérances, et il marcha contre Antigonus. Il l'attaqua auprès des Stènes [1], et il mit toute son armée en désordre; mais un nombreux corps de Gaulois, qui formaient l'arrière-garde d'Antigonus, opposèrent une résistance vigoureuse; et il se livra, sur ce point, un combat acharné. La plupart se firent tuer; mais les conducteurs d'éléphants, se trouvant coupés, se rendirent, eux et leurs bêtes; ce qui ajouta aux forces de Pyrrhus. Alors, conduit par la Fortune bien plus que par le raisonnement, il pousse à la phalange macédonienne, toute remplie de trouble et de frayeur par la défaite d'une partie de l'armée, tellement qu'elle refusait d'attaquer Pyrrhus et de le combattre. Lui, de son côté, leur tendit la main, appelant les généraux et les chefs de corps; et il détacha d'Antigonus toute son in-

[1] Ce mot signifie *les défilés*. C'était un passage étroit, près d'Antigonée, à l'entrée de l'Épire.

fanterie à la fois. Celui-ci prit la fuite, et ne conserva que quelques places maritimes. Après un tel succès, Pyrrhus, pensant que ce qu'il y avait de plus glorieux pour lui, dans cette journée, c'était la défaite des Gaulois, consacra les plus belles et les plus riches de leurs dépouilles dans le temple de Minerve Itonnienne, avec cette inscription en vers élégiaques :

Ces boucliers ont été consacrés à Minerve Itonnienne par le Molosse
Pyrrhus. Il les a ravis aux belliqueux Gaulois,
Dans la bataille où périt toute l'armée d'Antigonus. Merveille peu surprenante!
Car les Éacides sont braves, et aujourd'hui et de tout temps.

Après cette victoire, Pyrrhus fut bientôt maître des villes. Lorsqu'il eut occupé celle d'Égées [1], il en traita durement la population, et il y laissa même une garnison de Gaulois qu'il avait à son service. Les Gaulois, race avide et insatiable, se mirent à fouiller les tombeaux des rois, dont la sépulture était dans ce lieu, pillèrent les richesses qu'ils y trouvèrent, et poussèrent l'outrage jusqu'à en disperser les ossements; ce que Pyrrhus parut souffrir avec inattention et négligence, soit qu'il voulût différer le châtiment, faute de temps, soit qu'il voulût laisser le crime impuni, parce qu'il n'osait pas châtier les barbares; et cela le mit en mauvais renom dans la Macédoine. Or, tandis que ses affaires n'étaient pas encore établies solidement et d'une manière durable, il livrait déja son esprit à de nouvelles espérances : il insultait Antigonus et le traitait d'effronté, parce qu'Antigonus ne revêtait pas le manteau de simple particulier, et qu'il portait encore la pourpre. En même temps, le Spartiate Cléonyme étant venu le trouver et l'appelant à Lacédémone, il y consentit avec empressement.

[1] La ville nommée ailleurs Edesse.

Cléonyme était de race royale; mais, comme il était d'un caractère violent et absolu, il avait déplu et inspiré de la défiance; et c'était alors Aréus qui régnait. Tel était le motif politique et premier de sa haine contre les citoyens de Sparte. En outre, Cléonyme, déjà vieux, avait épousé une femme fort belle et de sang royal, Chilonis, fille de Léotychide. Celle-ci conçut une passion extrême pour Acrotatus, fils d'Aréus, qui était dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté. Ce mariage n'apporta que désagrément et déshonneur à Cléonyme, qui aimait éperdument sa femme; car personne n'ignorait dans Sparte le mépris qu'elle faisait de lui. Les chagrins domestiques s'étant donc ajoutés à ses chagrins politiques, il s'en alla, de dépit et par ressentiment, attirer Pyrrhus sur Sparte. Celui-ci partit, menant avec lui vingt-cinq mille hommes d'infanterie, deux mille chevaux et vingt-quatre éléphants. La grandeur de ses préparatifs fit bientôt connaître clairement que son but n'était pas de conquérir Sparte pour Cléonyme, mais bien le Péloponnèse pour lui-même. Il est vrai qu'il le nia aux ambassadeurs lacédémoniens qui vinrent le trouver à Mégalopolis; car il leur disait qu'il était venu pour délivrer les villes qui étaient encore sous la dépendance d'Antigonus; et il prenait Jupiter à témoin qu'il avait dessein d'envoyer ses plus jeunes fils à Sparte, si rien ne s'y opposait, pour qu'ils y fussent élevés dans la discipline laconienne, et qu'ils eussent encore cet avantage sur les autres rois. Mais tout cela n'était que feintes; et il s'avançait, leurrant toujours de belles paroles tous ceux qu'il rencontrait sur sa route. Puis, à peine eut-il mis le pied sur la terre de Laconie, qu'il la livra au pillage et à la dévastation. Et, comme des députés vinrent se plaindre que, sans déclaration aucune, il leur eût apporté la guerre : « Mais vous-mêmes, Spartiates, dit-il, nous savons bien que vous n'envoyez pas non plus prévenir les autres de ce que vous avez envie de faire. » Un de ceux qui étaient pré-

sents, nommé Mandroclidas, répliqua en langue laconienne[1] : « Si tu es dieu, tu ne nous feras point de mal, car nous ne t'avons pas fait tort ; et si tu es homme, il s'en trouvera un autre plus fort même que toi. » Ensuite Pyrrhus marcha droit sur Sparte ; et, comme Cléonyme lui conseillait d'attaquer d'emblée la ville, Pyrrhus, craignant qu'elle ne fût saccagée si ses troupes y entraient de nuit, s'y refusa, disant qu'il serait encore temps le lendemain. Il y avait, en effet, peu de monde à Sparte, et l'on n'était point préparé contre un coup de main ; Aréus même était absent : il était allé en Crète secourir les habitants de Gortyne, embarrassés d'une guerre. Or, la ville dut son salut précisément à cet abandon et à cette faiblesse, qui l'avaient fait mépriser. Pyrrhus campa devant les murs, persuadé qu'il n'y trouverait personne à combattre ; et même les amis et les Hilotes de Cléonyme préparèrent la maison, et disposèrent tout pour le souper de Cléonyme et de Pyrrhus.

A la nuit, les Lacédémoniens décidèrent d'abord d'envoyer leurs femmes en Crète ; mais elles s'y opposèrent, et Archidamie, une épée à la main, alla vers le sénat, reprochant aux hommes, au nom des femmes, leur injustice de vouloir qu'elles survécussent à la ruine de Sparte. Ensuite il fut arrêté qu'on tirerait un fossé parallèlement au camp ennemi, et qu'aux extrémités on placerait les chariots, enterrés jusqu'au moyeu des roues, afin qu'ainsi fixés solidement, ils empêchassent les éléphants de passer. On se mit à l'œuvre : les femmes et les filles vinrent, les unes ayant leurs robes relevées et attachées par une ceinture, les autres en simples tuniques, pour travailler avec les vieillards. Elles engagent pendant ce temps ceux qui devaient combattre à prendre du repos ; puis elles mesurent tout l'ouvrage à faire, et elles en exécutent un tiers seules pour leur part. Or, le fossé

[1] C'est-à-dire en dialecte dorien.

avait six coudées de large, quatre de profondeur, et huit plèthres de longueur[1], suivant le rapport de Phylarque; un peu moins, selon Hiéronyme. Au jour, lorsque l'ennemi s'ébranla, elles présentèrent des armes aux jeunes gens; et, leur cédant le fossé, elles les exhortèrent à se bien défendre et à le garder. « Car il est doux, leur disaient-elles, de vaincre sous les yeux de sa patrie, et glorieux de mourir entre les bras de sa mère, de sa sœur, d'une mort digne de Sparte ». Pour Chilonis, elle s'était retirée seule, et elle tenait une corde toute prête pour se pendre, afin de ne pas tomber aux mains de Cléonyme, si la ville était prise.

Cependant Pyrrhus en personne chargea vivement avec son infanterie les nombreux boucliers des Spartiates, rangés de l'autre côté du fossé. La tranchée était infranchissable, et les combattants n'avaient pas le pied ferme, parce que la terre était fraîchemeut remuée. Ptolémée, son fils, à la tête de deux mille Gaulois et de l'élite des Chaoniens, tourna le retranchement, et essaya de forcer le passage du côté des chariots. Ces chariots étaient si serrés les uns contre les autres, et si profondément enfoncés dans la terre, qu'il fut aussi difficile aux Lacédémoniens de les défendre, qu'à l'ennemi de les franchir. Alors les Gaulois se mirent à arracher les roues de terre, et à entraîner les chariots dans le fleuve. A la vue du danger, le jeune Acrotatus prit trois cents hommes, traversa la ville au pas de course, tourna Ptolémée sans être aperçu, par des chemins couverts; et, fondant sur ses derrières, il força les ennemis à faire volte-face pour le recevoir. Ceux-ci se poussent les uns les autres, tombent dans le fossé et sous les chariots: à la fin, ils furent mis en déroute avec un grand carnage. Les vieillards et la foule des femmes avaient été témoins des exploits d'Acrotatus; et lorsque, traversant de nouveau la ville,

[1] C'est-à-dire plus de deux mètres et demi de large, près de deux mètres de profondeur, et près de deux cent cinquante mètres de longueur.

il retourna à son poste, couvert de sang, la tête haute, et fier de son succès, les femmes de Sparte le trouvèrent plus grand et plus beau, et elles félicitaient Chilonis d'avoir un tel amant. Et il y eut des vieillards qui le suivirent, en criant : « Allons, Acrotatus, caresse bien Chilonis; n'engendre que des enfants braves à Sparte. » Mais, du côté où se portait Pyrrhus, la lutte se soutenait avec vigueur. Tous combattaient vaillamment; Phyllius surtout se signala : il tua plusieurs des assaillants; et, lorsqu'il se sentit défaillir, à cause de ses nombreuses blessures, il céda sa place à un de ceux qui étaient derrière lui, et il tomba au milieu des siens; de manière que son cadavre ne resta pas au pouvoir des ennemis.

La nuit sépara les combattants. Pendant son sommeil, Pyrrhus eut une vision : il lui sembla que Lacédémone était par lui foudroyée et mise en flammes, et qu'il s'en réjouissait; et sa joie l'éveilla. Les généraux reçurent l'ordre de tenir les troupes prêtes; et il raconta le songe à ses amis, persuadé qu'il allait prendre la ville d'assaut. A quoi tous ajoutaient foi merveilleusement : le seul Lysimachus n'aimait pas cette vision, parce qu'il craignait, disait-il, que, comme il est défendu de passer sur les lieux frappés de la foudre, la divinité ne signifiât par ceci à Pyrrhus qu'il n'entrerait point dans la ville. Pyrrhus répondit qu'il fallait laisser ces contes stupides à la populace ignorante, prendre les armes, et se dire :

Le meilleur augure, c'est de combattre pour Pyrrhus[1].

En disant ces mots, il se leva; et, au point du jour, il conduisit son armée en avant. Les Lacédémoniens se défendirent avec une ardeur et un courage au-dessus de leurs forces. Les femmes étaient à côté d'eux, leur présentaient des armes, apportaient à boire et à manger

[1] Parodie du vers 243 du douzième chant de l'*Iliade*, où Hector dit à Polydamas que le meilleur augure. c'est de combattre pour la patrie.

à ceux qui en avaient besoin, et retiraient les blessés de la mêlée. De leur côté, les Macédoniens s'efforçaient de combler le fossé, en y jetant quantité de matériaux par-dessus les armes et les cadavres, qui en furent couverts. Tandis que les Lacédémoniens cherchaient à les en empêcher, on vit Pyrrhus à cheval s'ouvrir un passage vers la ville, au delà du fossé et des chariots. Ceux qui étaient placés sur ce point firent entendre un grand cri, et les femmes se mirent à courir en poussant des hurlements : déjà Pyrrhus avait forcé ce poste, et il faisait main basse sur ceux qu'il rencontrait, lorsqu'un trait crétois atteignit dans le flanc son cheval, qui tomba mort, et qui jeta Pyrrhus sur un terrain en pente et glissant. Ses amis s'empressent pour le secourir ; mais, en ce moment, les Spartiates arrivent, et les chassent tous à coups de traits. Alors Pyrrhus fit cesser le combat sur tous les points, pensant que les Lacédémoniens se rendraient, parce que presque tous étaient blessés, et qu'ils avaient perdu beaucoup de monde.

Mais la bonne Fortune de la ville, soit qu'elle eût seulement voulu éprouver le courage des Spartiates ou montrer ce qu'elle peut dans les cas désespérés, au moment où les Lacédémoniens n'attendaient plus rien de favorable, amena de Corinthe, à leur secours, avec un corps d'étrangers, Aminias le Phocéen, un des lieutenants d'Antigonus. A peine l'avaient-ils reçu dans leur ville, que le roi Aréus lui-même arriva de Crète, à la tête de deux mille hommes. Alors les femmes se dispersèrent dans leurs maisons, n'ayant plus besoin de se mêler de la guerre ; on congédia ceux qui, hors de l'âge militaire, avaient été forcés par la nécessité de prendre les armes, et les nouveaux venus occupèrent leurs postes.

Pyrrhus, après l'arrivée de ce secours, n'en devint que plus opiniâtre, et il se fit d'autant plus un point d'honneur de se rendre maître de la ville. Puis, voyant qu'il n'y gagnait que des blessures, il s'en alla, et il se

mit à piller la campagne, afin de se procurer de quoi y passer l'hiver, comme c'était son intention. Mais il est impossible d'éviter sa destinée. Argos était divisée en deux factions, par Aristéas et Aristippe. Celui-ci passait pour être soutenu par Antigonus. Aristéas se hâta d'appeler Pyrrhus à Argos. Pyrrhus, qui roulait toujours d'espérance en espérance, et pour qui les succès n'étaient qu'une occasion de courir à d'autres succès, et qui voulait d'ailleurs réparer ses revers par de nouvelles entreprises, ne cessait, vainqueur ou vaincu, de nuire aux autres ou de se nuire à lui-même. Il décampa donc, et il marcha aussitôt sur Argos.

Cependant Aréus lui dressait mille embuscades, se saisissait de tous les passages dangereux sur la route, et fit éprouver de grandes pertes aux Gaulois et aux Molosses de l'arrière-garde. Le devin, sur l'inspection du foie de la victime, qui se trouva sans lobe, avait prédit à Pyrrhus qu'il perdrait un de ses proches. Dans un moment de désordre, et dans la nécessité d'un mouvement urgent, il ordonna sans plus réfléchir, à Ptolémée, son fils, de prendre avec lui ses compagnons, et de soutenir la charge des ennemis, pendant qu'il se mettait bien vite lui-même à la tête de son armée, et la dégageait du défilé où elle était. L'affaire fut rude sur le point où se trouvait Ptolémée; car il avait affaire à l'élite des Lacédémoniens, sous la conduite d'Évalcus : c'était un combat d'homme à homme. Dans ce moment, un soldat adroit de la main et agile à la course, un Crétois d'Aptéra, nommé Oryssus, fondit de côté sur le jeune homme, qui se battait de toutes ses forces, et lui porta un coup qui le renversa mort. Ptolémée étant tombé, tous ses gens se mirent à fuir, et les Lacédémoniens à les poursuivre avec tant de chaleur que, sans s'en apercevoir, ils arrivèrent avec eux dans la plaine, ayant laissé leurs hoplites bien loin en arrière. Pyrrhus, qui venait d'apprendre la mort de son fils, transporté de douleur, fit volte-face

avec ses cavaliers molosses; et, s'élançant au premier rang, il se couvrit du sang des Lacédémoniens. Guerrier toujours terrible et invincible les armes à la main, il se surpassa lui-même : jamais, dans un autre combat, il n'avait montré autant de force et d'intrépidité. Il poussa son cheval contre Évalcus; et celui-ci, en se jetant de côté, faillit abattre d'un coup d'épée la main avec laquelle Pyrrhus tenait les rênes : le fer tomba sur les rênes, qui furent coupées. Mais Pyrrhus lui passa sa lance au travers du corps. En même temps, s'élançant de cheval, il attaqua à pied et tua tous ceux qui combattaient autour du corps d'Évalcus, et qui tous étaient des soldats d'élite. C'est l'ambition des chefs qui fut cause de cette perte considérable que fit Sparte; car la guerre était finie.

Pyrrhus, après avoir, si je puis dire, offert un sacrifice aux mânes de son fils et célébré en son honneur de brillants jeux funèbres, et après avoir soulagé sa douleur en se vengeant sur les ennemis, marcha droit à Argos. Lorsqu'il apprit qu'Antigonus occupait déjà les hauteurs qui dominent la plaine, il alla camper auprès de Nauplie[1]; et, dès le lendemain, il envoya un héraut porter à Antigonus des paroles insultantes, et le défier de descendre dans la plaine et de lui disputer la royauté les armes à la main. Antigonus répondit qu'il faisait la guerre non moins avec le temps qu'avec les armes, et que Pyrrhus avait assez de chemins ouverts pour aller à la mort, s'il n'avait pas le loisir de vivre.

Cependant il leur vint à tous deux des députés argiens, qui les priaient de se retirer, et de laisser la ville indépendante de l'un comme de l'autre, mais amie de tous les deux. Antigonus y consentit, et il donna son fils pour otage aux Argiens. Pyrrhus promit bien de se retirer; mais, comme il ne donnait point de gage de sa parole, on

[1] Port de mer sur le golfe Argolique, à peu de distance d'Argos.

se défiait davantage de lui. Au reste, il lui survint à lui-même un grand prodige. On avait immolé des bœufs et on avait séparé les têtes : tout à coup on vit ces têtes tirer la langue, et lécher leur propre sang. Dans la ville d'Argos, la prophétesse d'Apollon Lycéen, Apollonis, sortit du temple en courant, criant qu'elle voyait la ville toute pleine de sang et de cadavres, et un aigle qui se jetait au milieu de la mêlée, puis disparaissait.

Au milieu de la nuit, Pyrrhus joignit les murailles; et, trouvant ouverte par Aristéas la porte appelée Diampérès[1], il y fit glisser sans bruit ses Gaulois, qui se saisirent de la place publique, avant qu'on s'aperçût de rien. Mais la porte était trop basse pour les éléphants : il fallut leur ôter et ensuite remettre leurs tours, dans l'obscurité et dans le désordre, ce qui fit perdre du temps; et les Argiens s'aperçurent de ce qui se passait. Ils coururent vers l'Aspis[2], et vers les autres points fortifiés de la ville, et ils envoyèrent demander secours à Antigonus. Antigonus vint aussitôt. Il se plaça en observation hors des murs, et il jeta dans la ville un fort détachement, sous les ordres de ses lieutenants et de son fils. Aréus arriva aussi, avec mille Crétois et les Spartiates les plus agiles; et tous, fondant en même temps sur les Gaulois, les mirent dans un grand désordre. Cependant Pyrrhus entrait par le Cylarabis[3], en poussant le cri de combat; mais, comme les Gaulois ne répondaient point à ses clameurs avec force et confiance, il conjectura, à leurs voix, qu'ils étaient troublés et pressés vivement; et il hâta le pas, poussant devant lui ses cavaliers, qui faisaient avancer leurs chevaux difficilement et avec beaucoup de danger, à travers les canaux d'égout dont la ville est remplie. Il était impossible, dans un combat

[1] Ce mot signifie *d'outre en outre*.

[2] Ce mot signifie *bouclier*.

[3] C'était un gymnase à quelques pas hors des murs de la ville. Suivant Pausanias, le nom qu'il portait était celui d'un fils de Sthénélus.

de nuit, de voir ce que l'on faisait, et d'entendre les commandements : on s'égarait, on se séparait dans les rues, et l'habileté des généraux ne pouvait rien au milieu de l'obscurité, des cris confus, et dans des lieux resserrés; de sorte que, des deux côtes, on resta dans l'inaction en attendant le jour. Dès que le jour parut, Pyrrhus, à la vue de l'Aspis rempli d'armes et d'ennemis, fut troublé; puis, voyant d'ailleurs, parmi les ouvrages d'art qui ornaient la place publique, un loup et un taureau de bronze, qui semblaient se battre, il en fut vivement frappé ; car il se rappela un oracle qui lui avait autrefois prédit qu'il mourrait lorsqu'il verrait un loup combattre un taureau. Or, ce groupe, les Argiens disent qu'il a été fait en mémoire d'un antique événement qui s'est passé chez eux. Lorsque Danaüs, débarqué sur leurs terres, s'avançait vers Argos, il vit, près de Pyramies en Thyréatide [1], un loup qui se battait contre un taureau. Danaüs donc, supposant que le loup était pour lui, parce que, étranger comme lui, il attaquait comme lui les indigènes, s'arrêta à considérer le combat. Le loup resta vainqueur; et Danaüs, ayant adressé ses vœux à Apollon Lycéen, attaqua et défit Gélanor, alors roi d'Argos, et l'en chassa [2]. Voilà ce qui avait fait consacrer ces deux figures.

Pyrrhus, découragé par cette vue, et parce que rien de ce qu'il espérait ne lui réussissait, pensait à battre en retraite ; et, craignant le passage étroit des portes, il dépêcha à son fils Hélénus, qui était resté au dehors à la tête du corps d'armée principal, l'ordre de démolir une partie de la muraille, et de recueillir ses gens, si l'ennemi les forçait de sortir en désordre. L'envoyé était

[1] La Thyréatide était un canton de la Cynurie, sur les confins de l'Argolide et de la Laconie.

[2] La tradition est tout autre dans les *Suppliantes* d'Eschyle, où l'on voit, au contraire, Danaüs et ses filles reçus avec empressement par le roi d'Argos et son peuple.

si pressé et si troublé, qu'il ne put dire rien de précis : de là une erreur qui fit que le jeune homme prit le reste des éléphants et ses meilleures troupes, et entra dans la ville pour secourir son père.

Déjà Pyrrhus opérait sa retraite. Tant qu'il fit retirer son monde par la place publique, il avait de l'espace pour marcher et pour combattre; et, en se retournant, il repoussait ceux qui le pressaient. Mais, lors qu'il eut été chassé de la place dans la rue qui conduisait à la porte, il se rencontra avec ceux qui s'avançaient du dehors à son secours. Vainement il leur criait de se retirer : ou bien ils n'entendaient pas, ou bien, quand ils essayaient d'obéir, ils étaient refoulés par les flots des leurs, qui s'engouffraient dans la porte et les pressaient à dos. Ajoutez que le plus grand des éléphants était tombé en travers de la porte, et poussait des mugissements horribles; et son corps barrait le chemin à ceux qui battaient en retraite. Un des éléphants qui étaient entrés auparavant, nommé Nicon [1], cherchant à reprendre son conducteur qui était tombé de son dos criblé de blessures, se jette la tête en avant sur les troupes qui reculaient, et met en désordre amis et ennemis, les chassant devant lui pêle-mêle, et les renversant les uns sur les autres. Enfin il trouva le cadavre, le ramassa avec sa trompe, et le prit sur ses deux défenses, puis il se retourna, comme transporté de fureur, culbutant et foulant tous ceux qui se trouvaient sous ses pas. Ainsi écrasés, ainsi serrés les uns sur les autres, hors d'état de s'aider eux-mêmes individuellement, ils formaient comme un seul corps dont les membres eussent été cloués ensemble : c'était une masse oscillante, emportée tout entière à chaque instant d'un ou d'autre côté. Il y avait bien quelques combats contre les ennemis qui les pressaient à dos, et qui ne cessaient de les harceler,

[1] Ce mot signifie *vainqueur*.

mais c'est à eux-mêmes qu'ils faisaient le plus de mal. Tiraient-ils leur épée, baissaient-ils leur lance, il leur était impossible de la reprendre ou de la remettre en place : lance ou épée, le fer s'ouvrait un passage à travers tout ce qu'il rencontrait ; et les soldats tombaient morts les uns sur les autres.

Pyrrhus, à l'aspect de la tempête et du flot confus qui l'environnaient, arracha la couronne qui surmontait son casque et qui le faisait reconnaître, et il la donna à un de ses amis. Ensuite, confiant dans la vigueur de son cheval, il se précipita sur ceux des ennemis qui le suivaient, et il reçut un coup de javeline à travers sa cuirasse. La blessure n'était pourtant pas mortelle, ni même profonde. Il se retourne contre celui qui l'avait frappé : c'était un Argien, non point des classes élevées, mais fils d'une pauvre vieille femme. Or, cette femme se trouvait, comme les autres Argiennes, à regarder le combat du haut de sa maison. Lorsqu'elle reconnut son fils aux mains avec Pyrrhus, éperdue à l'idée du danger qu'il courait, elle saisit à deux mains une tuile, et elle la lance sur Pyrrhus. La tuile atteignit Pyrrhus à la tête : elle tombe sur le casque, et froisse les vertèbres à la naissance du cou. Ses yeux se troublent, ses mains laissent échapper les rênes : il roule à terre, inconnu de la foule, près du tombeau de Licymnius. Cependant Zopyre, un des gens d'Antigonus, et deux ou trois autres accoururent ; et, l'ayant reconnu, ils le traînèrent sous un vestibule. Comme il commençait à revenir de son étourdissement, Zopyre tirait son glaive illyrien, pour lui couper la tête ; mais Pyrrhus en ce moment lui lança un regard si terrible, que Zopyre en fut effrayé : ses mains tremblent ; il veut pourtant frapper, mais le trouble et l'agitation où il est l'empêchent de frapper juste ; le coup porte entre la bouche et le menton, et ce n'est qu'après bien du temps et de la peine qu'il parvient à séparer la tête.

Déjà le fait était connu de plusieurs, lorsque Alcyonée accourut, et demanda la tête pour la reconnaître. Il la saisit; et, poussant aussitôt son cheval, il la porta à son père, qu'il trouva assis avec ses amis, et il la jeta devant lui. Antigonus, l'ayant considérée et reconnue, chassa son fils en le frappant du bâton qu'il tenait à la main, et en l'appelant sacrilége et barbare; puis, levant sa chlamyde devant ses yeux, il se prit à pleurer, car il se rappelait la mort d'Antigonus son aïeul, et celle de Démétrius son père : exemples domestiques qui l'avertissaient de l'inconstance de la Fortune. Il fit donc brûler avec honneur la tête et le corps de Pyrrhus; et, quand Alcyonée, ayant trouvé Hélénus dans un état misérable et enveloppé d'un manteau commun, l'eut recueilli avec humanité et l'eut amené devant son père, cette fois Antigonus lui dit : « Mon fils, cette action vaut mieux que la première; mais ce n'est pas encore tout à fait bien, puisque tu ne lui as pas ôté ce vêtement qui nous fait plus de honte, à nous qui paraissons vainqueurs, qu'à celui qui le porte. » Depuis lors il traita Hélénus avec humanité et avec honneur, et il le renvoya en Épire. Maître du camp et de toute l'armée, il se montra doux et clément envers les amis de Pyrrhus.

CAIUS MARIUS.

(Né en l'an 157 et mort en l'an 86 avant J.-C.)

Nous ne saurions donner à Caïus Marius un troisième nom, pas plus qu'à Quintus Sertorius, celui qui fut le maître de l'Espagne, ou à Lucius Mummius, celui qui détruisit Corinthe [1]. Car le nom d'Achaïque, que porta ce dernier, n'était qu'un surnom tiré de sa victoire, comme celui d'Africain donné à Scipion, et celui de Macédonique à Métellus. C'est par cette raison surtout que Posidonius croit convaincre d'erreur ceux qui pensent que le nom propre des Romains est le troisième, comme Camille, Marcellus, Caton; car il suivrait de là que ceux qu'on désigne par deux noms seulement n'auraient pas de nom propre. Posidonius ne s'aperçoit pas que, par ce raisonnement, il fait, d'un autre côté, que les femmes sont sans nom propre; puisqu'on ne donne à aucune femme le premier des noms, qui serait, suivant Posidonius, chez les Romains, le nom propre [2]. Des deux autres noms, l'un, à l'en croire, serait le nom commun, le nom de la famille : les Pompéius, les Mallius, les Cornélius. comme qui dirait les Héraclides et les Pélopides; et l'autre serait un surnom formé d'une épithète prise du caractère de l'individu, de ses actions, de ses qualités ou

[1] Corinthe, détruite par Mummius, était dans ce temps-là la capitale de l'Achaïe, comme on désignait la réunion de plusieurs canton du Péloponnèse.

[2] On trouve cependant des femmes appelées Caïa, Lucia, Publ a, comme le remarque Dacier; et Valère Maxime dit qu'il était d'usage, dans les temps anciens de Rome, que les femmes eussent des prénoms.

de ses défauts corporels : ainsi Macrinus [1], Torquatus [2], Sylla [3] ; comme sont, chez nous, Mnémon [4], Grypus [5], Callinicus [6]. Mais, sur cette question, l'irrégularité de l'usage fournirait ample matière à controverse [7].

Quant à la figure de Marius, nous avons vu, à Ravenne en Gaule [8], une statue de marbre qui répond exactement à ce que l'on dit de la rudesse et de l'âpreté de son caractère. Doué d'une complexion robuste, né pour la guerre, son éducation fut militaire bien plus que civile : aussi était-il incapable de modération dans l'usage du pouvoir. On dit qu'il n'apprit pas les lettres grecques, et qu'il ne voulut faire usage de cette langue dans aucune affaire importante : c'était, selon lui, chose ridicule d'apprendre une langue enseignée par des esclaves. Cependant, après son deuxième triomphe, à l'occasion de la dédicace d'un temple, il donna des jeux grecs, et il vint au théâtre; mais il ne fit que s'y asseoir, et il s'en alla aussitôt après. Le philosophe Xénocrate avait dans le caractère quelque chose d'un peu farouche; à raison de quoi Platon lui disait souvent : « O mon cher Xénocrate, sacrifie aux Grâces. » De même, si l'on avait pu persuader à Marius de sacrifier aux Grâces et aux Muses grecques, il n'aurait point couronné par une fin hideuse les faits glorieux de sa vie militaire et politique, en se précipitant, par ressentiment, par une ambition intempestive, par une avidité que rien ne pouvait assouvir,

[1] Du mot *macer*, maigre.

[2] Du mot *torques*, collier.

[3] Nom dont l'étymologie est douteuse. Voyez la *Vie de Sylla*, dans ce volume.

[4] Ce nom signifie *qui a bonne mémoire*.

[5] *Qui a le nez aquilin*.

[6] *Victorieux*.

[7] On peut concilier l'opinion de Plutarque avec celle de Posidonius, en disant, ce qui paraît certain, que l'usage avait changé depuis les derniers temps de la republique, et que Posidonius a raison par rapport à l'époque où il écrivait, et Plutarque aussi par rapport au temps des empereurs.

[8] Ravenne se trouvait dans ce que les Romains appelaient la Gaule Cisalpine, ou la Gaule en deçà des Alpes.

dans une vieillesse sanguinaire et féroce. C'est ce que l'on reconnaîtra bientôt, par le récit de ses actions mêmes.

Il naquit de parents fort obscurs, pauvres, et vivant du travail de leurs mains. Son père se nommait, comme lui, Marius, et sa mère Fulcinia. Ce n'est que tard qu'il vit Rome, et qu'il goûta des mœurs de la ville : jusqu'alors il avait vécu à Cirrhéaton [1], village du territoire d'Arpinum, d'une vie fort dure en comparaison de la douceur et de la politesse de celle qu'on menait à Rome, mais sage, et conforme à l'éducation des Romains d'autrefois. Il fit ses premières armes dans une expédition contre les Celtibériens, lorsque Scipion l'Africain assiégeait Numance [2]. Le général le remarqua entre les autres jeunes gens, pour son courage mâle, et pour sa facilité à accepter la nouvelle discipline que Scipion avait introduite dans une armée corrompue par la mollesse et le luxe. On dit aussi que le général l'avait vu attaquer en sa présence un ennemi corps à corps, et le renverser à terre. Il tâchait donc de se l'attacher par des récompenses honorifiques. En outre, un jour, après souper, comme on parlait de généraux, un des convives, soit qu'il doutât réellement, soit pour faire plaisir à Scipion, lui demanda quel général et quel chef le peuple romain aurait après lui pour le remplacer. Scipion frappant doucement sur l'épaule de Marius, qui était assis audessous de lui : « Peut-être bien celui-ci, répondit-il ; » tant ils étaient heureusement nés tous deux, l'un pour annoncer sa grandeur future dès sa jeunesse, et l'autre pour comprendre par le début quelle serait la fin !

Cette parole, dit-on, comme une révélation divine,

1 Ce nom est certainement altéré. Il faut lire sans doute Cernétum, bourgade mentionnée par Pline, et dont les habitants, en mémoire sans doute de la naissance de Marius, étaient surnommés *Mariani*. Au reste, les auteurs latins se contentent de dire que Marius était Arpinate, et ne nomment nulle part son village natal.

2 En l'an 134 : il avait déjà vingt-trois ans.

donna l'essor aux espérances de Marius. Il se jeta dans les affaires publiques; et il obtint le tribunat par la protection de Cécilius Métellus, de la maison duquel il était client de père en fils. Pendant son tribunat, il proposa une loi sur les suffrages, loi qui paraissait enlever aux nobles leur influence dans les jugements. Le consul Cotta se leva pour repousser cette proposition, et engagea le sénat à s'y opposer en masse, et à citer Marius à comparaître, pour rendre compte de sa conduite. Ce décret fut rendu; et Marius entra au sénat, non point avec l'embarras d'un jeune homme que ne recommandait aucune action d'éclat, et qui n'était qu'au début de sa carrière politique, mais avec cet air assuré que lui donnaient par avance les exploits qu'il devait accomplir un jour. Il menaça Cotta de le traîner en prison, s'il ne révoquait son décret. Celui-ci, se tournant alors vers Métellus, lui demanda son avis; et Métellus se rangea à l'opinion du consul. Alors Marius fit entrer le licteur, et lui ordonna d'emmener Métellus en prison. Métellus réclamait l'appui des autres tribuns; mais pas un ne le secourut, et le sénat fut contraint de céder, et d'abandonner le décret. Marius sortit triomphant, s'en alla à l'assemblée du peuple, et fit adopter sa loi. On le regarda dès lors comme un homme inflexible à la crainte, inébranlable à toutes les considérations, et qui saurait résister avec fermeté au sénat, et exercer sa charge dans l'intérêt du peuple. Cependant il fit bientôt après changer, par un autre acte public, l'opinion qu'on avait conçue de lui. On proposait une loi sur une distribution de blé aux plébéiens : il y fit la plus forte résistance, et son avis l'emporta; ce qui le fit honorer également des deux partis, comme un homme qui ne cherchait à plaire ni aux uns ni aux autres, au préjudice du bien général.

Après son tribunat, il demanda la grande édilité; car il y a deux sortes d'édiles : les uns tirent leur nom d'une chaise à pieds recourbés, sur laquelle ils siégent lors-

qu'ils exercent leurs fonctions [1]; les édiles inférieurs sont appelés édiles plébéiens. Lorsqu'on a élu ceux du premier ordre, on passe aussitôt à l'élection des autres. Marius donc, voyant bien qu'il allait manquer la grande édilité, se retourna vers l'édilité inférieure, et il la demanda. Cette conduite parut d'une confiance trop tenace, et il fut exclu. Deux refus en un même jour, échec jusqu'alors inouï, ne lui firent rien rabattre de ses prétentions : au contraire, peu de temps après il brigua la préture, et il faillit encore échouer. Élu le dernier, on l'accusa d'avoir usé de corruption. Les soupçons étaient principalement fondés sur ce que l'on avait vu un des gens de Cassius Sabacon en dedans des barrières, et mêlé à ceux qui votaient ; car Sabacon était ami intime de Marius. Interpellé par les juges, Sabacon répondit que la chaleur était si grande, qu'il avait eu soif, qu'il avait demandé de l'eau fraîche, et qu'un de ses gens était venu avec un vase plein jusqu'à lui, et s'était retiré aussitôt. Quoi qu'il en fût, les censeurs de l'année suivante chassèrent Sabacon du sénat; et il parut avoir mérité sa dégradation, soit parce qu'il avait porté un faux témoignage, soit à cause de son intempérance. Caïus Hérennius, appelé aussi en témoignage contre Marius, allégua qu'il était contraire aux usages antiques que l'on déposât dans une affaire qui concernait un client; que la loi affranchissait de cette obligation les patrons (c'est le nom que les Romains donnent aux protecteurs d'une famille), et que les parents de Marius et Marius lui-même avaient toujours été les clients de la maison des Hérennius. Les juges admirent cette excuse; mais Marius répondit à Hérennius que, du moment qu'il avait été élu à une magistrature, il était sorti de clientèle. Ce qui n'était pas tout à fait vrai; car toute magistrature n'a pas le privilége d'affranchir de leurs devoirs envers le patron

[1] C'est la chaise curule, prérogative de la grande édilité, ou édilité curule.

ceux qui l'ont obtenue, non plus que leur famille, mais celles-là seulement auxquelles la loi accorde la chaise curule. Dans les premiers jours du jugement toutefois, l'affaire de Marius allait mal, et les juges se montraient fort indisposés; mais le dernier jour, contre toute attente, il échappa à la condamnation, parce que les suffrages s'étaient partagés également.

Il ne fit rien dans sa préture qui lui attirât de bien grands éloges; mais, après qu'il fut sorti de charge, le sort lui assigna pour province l'Espagne Ultérieure[1]; et l'on rapporte qu'il purgea de brigands sa province, dont les mœurs étaient encore barbares et sauvages, car les Ibériens n'avaient pas encore cessé, jusqu'alors, de regarder le brigandage comme la plus belle chose du monde. Il avait abordé la carrière politique, dépourvu de fortune et d'éloquence, deux sources de popularité où puisaient les personnages les plus distingués de ce temps. Mais l'élévation de ses sentiments, son ardeur infatigable, sa vie toute populaire, le recommandaient aux yeux de ses concitoyens : par là il croissait en considération, puis en autorité. Ainsi il fit un mariage brillant, en épousant Julie, de l'illustre maison des Césars, et tante de ce César qui devint dans la suite le plus grand des Romains, et qui, sans doute, à raison de cette parenté, releva les honneurs de Marius, comme il a été rapporté dans sa *Vie*[2]. D'ailleurs, on rend témoignage à la continence de Marius, et à sa patience dans la douleur; et voici une preuve qu'il en donna, dans une opération qu'il se fit faire. Il paraît qu'il avait les deux jambes couvertes de varices considérables : contrarié de cette difformité, il résolut de se mettre entre les mains d'un médecin. D'abord il présenta une jambe, sans vouloir qu'on le

[1] L'Espagne Ultérieure se composait de tout le pays situé au delà du fleuve Bétis, aujourd'hui Guadalquivir, et l'Espagne Citérieure de tout le pays situé en deçà, jusqu'aux Pyrénées.

[2] La *Vie de César* est la trente-quatrième de la collection.

liât, et il supporta en silence, sans faire un mouvement, sans pousser un soupir, sans aucune altération dans les traits, des douleurs excessives, pendant qu'on lui coupait les chairs; mais, quand le médecin voulut passer à l'autre jambe, il ne la donna point, et il dit : Je vois que l'amendement ne compenserait pas la douleur. »

Cependant Cécilius Métellus [1], proclamé consul et chargé de la guerre contre Jugurtha, emmena Marius en Afrique, en qualité de lieutenant. Là, Marius, qui se voyait en position de faire de grandes choses et de signaler son courage dans les combats, ne se mit point en peine de servir à l'élévation de Métellus, comme faisaient les autres, et de rapporter toutes ses actions à la gloire de son général. A son avis, c'était moins Métellus qui l'avait appelé à cette charge que la Fortune elle-même : c'était elle, pensait-il, qui lui fournissait l'occasion la plus favorable, et qui en même temps le conduisait sur un théâtre propre aux plus grands exploits. Aussi donna-t-il des preuves signalées de sa vaillance. Il y a, dans la guerre, bien des difficultés et des peines : pour lui, jamais il ne craignit les travaux les plus rudes, et il ne dédaignait pas les moindres. Il se montrait supérieur à ses égaux, en sagesse et en prévoyance; avec les soldats, il rivalisait de simplicité dans le vivre, de patience dans les fatigues; et il se concilia ainsi l'affection de toute l'armée. Car c'est, d'ordinaire, ce semble, une consolation, pour ceux qui travaillent, d'avoir des compagnons qui partagent volontairement leurs travaux, et qui en font disparaître, pour ainsi dire, la contrainte. Et c'était un spectacle agréable pour le soldat romain qu'un chef mangeant le même pain que lui, trempé dans du vinaigre [2], couchant sur un lit grossier, mettant avec lui

[1] Celui qui fut depuis surnommé le Numidique.

[2] J'ai suivi, pour ce passage, la correction proposée par Dacier. Les éditeurs donnent ἐν ὄψει, *mangeant à la vue des soldats*, ce qui fait un pleonasme avec le mot θέαμα, *spectacle*, dont Plutarque s'est servi au commencement de la

la main à l'œuvre, et travaillant aux fossés et aux retranchements. En effet, le général qu'on estime, c'est bien moins celui qui donne des honneurs et de l'argent, que celui qui prend sa part à la fatigne et au danger; et les soldats aiment plus l'homme qui veut bien travailler avec eux que celui qui les laisse s'abandonner à l'oisiveté. Telle était la conduite de Marius; et il s'attachait ainsi les troupes. Bientôt l'Afrique, bientôt Rome même fut remplie de son nom et de sa réputation; car ceux du camp écrivaient à leurs amis de Rome qu'on ne mettrait fin à la guerre contre le barbare, et qu'on n'en serait débarrassé que quand on aurait élu consul Caïus Marius.

Métellus ne pouvait cacher le chagrin qu'il en ressentait; mais ce qui lui fit le plus de peine, ce fut l'affaire de Turpilius. Cet homme était héréditairement lié d'hospitalité avec Métellus, et il avait alors le commandement des ouvriers attachés à l'expédition. Commis à la garde de Vacca[1], ville considérable, il s'en reposa sur ce qu'il ne faisait aucun mal aux habitants, et sur ce qu'il les traitait avec douceur et humanité; et, sans qu'il s'en fût douté, il se trouva livré aux mains des ennemis. Les habitants reçurent Jugurtha dans leurs murs, mais ils ne firent aucun mal à Turpilius : au contraire, ils obtinrent pour lui la vie sauve, et ils le laissèrent partir. Accusé de trahison, Turpilius eut Marius pour un de ses juges. Marius ne se contenta pas de lui être contraire : il aigrit contre lui la plupart des autres juges; de sorte que Métellus, malgré qu'il en eût, fut contraint, à la plurarité des voix, de le condamner à mort. Peu après on reconnut que l'accusation était fausse; et tous s'en affligèrent comme Métellus. Marius, au contraire, s'en réjouissait; et il ne rougissait pas d'aller se vantant qu'il avait tout fait

phrase; tandis que la correction proposée ἐν ὄξει complète le sens, et rappelle les mœurs connues des rudes soldats de ce temps.

[1] Vacca ou Vaga etait une ville de la petite Afrique, dans la Numidie propre: c'est aujourd'hui Végia, dans l'Algérie.

lui seul, et d'avoir attaché à la conscience de Métellus une furie vengeresse, qui le punissait d'avoir fait périr son hôte.

Depuis lors ils furent ennemis déclarés. On rapporte qu'un jour, Métellus dit à Marius, en le raillant : « Tu penses donc à nous quitter, mon brave, et à t'embarquer pour aller à Rome demander le consulat? il ne te suffirait donc pas d'être consul avec mon fils que voici? » Or, le fils de Métellus était alors un tout jeune garçon. Cependant Marius le pressait de lui donner un congé. Métellus affecta bien des retards; et il n'y avait plus que douze jours avant les élections consulaires, lorsqu'il laissa enfin partir Marius. Il y avait bien loin du camp à la mer, c'est-à-dire jusqu'à Utique : Marius fit cette route en deux jours et une nuit; et, avant de s'embarquer, il offrit un sacrifice. Le devin lui déclara, dit-on, que la divinité lui annonçait des prospérités extraordinaires, et au-dessus de tout espoir. Cette prédiction le remplit de confiance : il mit à la voile; et, poussé par un vent favorable, il fit la traversée en quatre jours. Il se montra aussitôt au peuple, qui le désirait. Conduit à l'assemblée par un tribun, il déclama longuement contre la conduite de Métellus dans le commandement, et il se fit fort ou de tuer Jugurtha, ou de le prendre vivant.

Il fut nommé tout d'une voix [1]. Il se mit aussitôt à faire des levées; et, contrairement aux lois et à l'usage, il enrôla une foule d'indigents et d'esclaves. Avant lui, les généraux n'admettaient pas de gens de cette espèce : ils ne distribuaient les armes, aussi bien que les autres fonctions honorables, qu'à ceux qui en étaient dignes, et qui, en partant, laissaient, pour ainsi dire comme gage, ce qu'ils possédaient. Ce n'est cependant pas ce qui excita le plus la haine contre Marius : ses discours hautains et pleins d'un mépris insultant offensaient l'aristocratie,

[1] Son premier consulat est de l'an 107 avant J.-C.

quand il allait criant qu'il avait enlevé le consulat comme une dépouille conquise sur la mollesse des nobles et des riches, et qu'il n'avait à se vanter devant le peuple que de ses propres blessures, non de monuments de morts et de statues étrangères. Souvent même, parlant des généraux qui avaient essuyé des revers en Afrique, tels que Bestia et Albinus, qui tous deux étaient de familles nobles, il les accusait d'ignorer l'art de la guerre, et d'avoir échoué par incapacité; et il demandait à ses auditeurs si, selon eux, les ancêtres de ces deux hommes n'auraient pas été plus fiers d'avoir des descendants semblables à lui, puisqu'eux-mêmes ce n'était point à cause de leur naissance, mais par leur mérite et leurs belles actions, qu'ils s'étaient rendus illustres [1]. Tous ces discours n'étaient pas vanité pure, ni sotte présomption : ce n'était pas sans intention qu'il cherchait à exciter contre lui la haine des nobles; mais le peuple, charmé d'entendre insulter le sénat, et qui mesure toujours à la hauteur des paroles la grandeur des sentiments, le soutenait et l'excitait encore à ne pas épargner les personnages de distinction, puisque c'était le moyen de plaire à la multitude.

Marius passa en Afrique. Métellus, dominé par la jalousie, et outré de voir que, quand lui-même il avait conduit la guerre à sa fin, et qu'il ne lui restait plus qu'à se rendre maître de la personne de Jugurtha, Marius venait lui enlever la couronne et le triomphe, grâce à une élévation qu'il ne devait qu'à son ingratitude envers lui, ne put se résoudre à le voir : il se retira. C'est Rutilius, son lieutenant, qui remit l'armée entre les mains de Marius. Mais une sorte de vengeance céleste en retomba sur Marius, par la manière dont les choses se terminèrent : Sylla lui enleva la gloire du succès, comme il l'avait en-

[1] Voyez dans le *Jugurtha* de Salluste, § 85, le prodigieux discours que lui prête l'historien, et qui est le résumé de toutes les pensées et de toute la vie de Marius.

levée à Métellus. Je vais raconter le fait en peu de mots, car je l'ai rapporté en détail dans la *Vie de Sylla*[1].

Bocchus, roi des barbares de la haute Numidie, était beau-père de Jugurtha. On ne voit pas qu'il lui eût donné grand secours dans cette guerre, sous prétexte de sa mauvaise foi, et parce qu'il redoutait son agrandissement. Lorsqu'enfin fugitif, errant, réduit par la nécessité à mettre en Bocchus sa dernière espérance, Jugurtha se fut réfugié auprès de lui, Bocchus l'accueillit comme un suppliant, par un sentiment de pudeur plutôt que de bienveillance. Il l'avait donc entre ses mains. Alors il se défendait en apparence d'accéder aux propositions de Marius : il lui écrivait ostensiblement, et avec un air de franchise, qu'il ne livrerait point Jugurtha ; mais, en secret, il méditait de le trahir, et il manda auprès de lui Lucius Sylla, qui était questeur de Marius, et qui avait rendu quelques services à Bocchus dans le cours de la guerre. Sylla vint chez le Numide avec confiance. Alors le barbare se repentit, changea d'avis : il balança plusieurs jours dans l'indécision, délibérant s'il livrerait Jugurtha, ou s'il retiendrait Sylla. A la fin, il s'arrêta à la trahison qu'il avait méditée d'abord, et il livra à Sylla Jugurtha vivant[2]. Et ce fut là le premier germe de la haine cruelle et implacable qui divisa Marius et Sylla, et qui faillit renverser Rome. Beaucoup rapportaient la gloire du fait à Sylla, par envie contre Marius ; et Sylla lui-même se fit faire un anneau, sur lequel il portait gravée l'image de Jugurtha livré par Bocchus à lui Sylla. Il ne se servit plus désormais d'autre sceau, irritant par là Marius, homme ambitieux et jaloux, et qui ne voulait aucun partage dans la gloire. Ce qui animait Sylla, c'était surtout le langage des ennemis de Marius, qui attribuaient les premiers et les plus grands succès de cette guerre à Métellus, les derniers et la fin de la guerre même à Sylla, dans le

[1] Cette *Vie* fait partie de ce volume.

[2] En l'an 106 avant J.-C.

dessein de mettre un terme à l'admiration et à l'attachement que le peuple portait à Marius, entre tous les autres capitaines.

Mais bientôt ces jalousies, ces haines, ces récriminations, dont Marius était l'objet, furent dissipées et réprimées par le danger qui menaça l'Italie du côté de l'Occident, et qui fit sentir à la république le besoin d'un grand général. Elle cherchait des yeux quel pilote saurait diriger et sauver l'État dans une telle tourmente; mais pas un homme des familles nobles et riches n'osait s'en charger; pas un d'eux ne se présentait aux élections consulaires. Marius était absent: c'est lui cependant que l'on élut. A peine avait-on annoncé à Rome la prise de Jugurtha, qu'arriva la nouvelle de l'invasion des Teutons et des Cimbres. D'abord on ne crut pas à ce qui se disait du nombre et de la force armée envahissante mais ensuite on trouva ces bruits bien au-dessous de la réalité. Ils venaient au nombre de trois cent mille combattants armés, et ils traînaient avec eux, disait-on, une foule beaucoup plus grande encore d'enfants et de femmes. Ils demandaient des terres pour nourrir cette immense multitude, et des villes dans lesquelles ils pussent s'établir et vivre, comme ils entendaient dire qu'avant eux les Celtes avaient occupé la meilleure partie de l'Italie [1], après en avoir chassé les Étrusques. Ils n'avaient aucun commerce avec les autres peuples; ils avaient parcouru, depuis leur départ, une très-vaste étendue de pays: aussi ne savait-on quels hommes c'étaient, ni d'où ils venaient fondre comme une nuée sur la Gaule et l'Italie. Ce que l'on conjecturait le plus généralement, c'est qu'ils étaient un des peuples germains qui habitent les côtes de l'Océan boréal, à cause de leur haute stature et de leurs yeux pers, et parce que les Germains donnent aux brigands le nom de Cimbres. Il y en a aussi qui disent que la Cel-

[1] Celle que les Romains ont appelée depuis ce temps la Gaule Cisalpine.

tique, par la profondeur et l'étendue de ses plaines, court de la mer extérieure et des climats hyperboréens vers l'Orient, jusqu'aux Palus Méotides, et qu'elle touche à la Scythie pontique; que de là est venu le mélange des peuples de ces deux pays; qu'ils partaient, non pas tous ensemble ni par émigrations continues, mais au printemps de chaque année; et que, marchant toujours en avant, et s'ouvrant un passage par la force des armes, ils avient fini, avec le temps, par s'étendre sur tout le continent européen. Aussi, quoiqu'on leur donnât plusieurs noms, qui étaient particuliers à chacune de leurs peuplades, on désignait leur masse entière par le nom général de Celto-Scythes. D'autres disent que ce n'était qu'une petite portion des Cimmériens, jadis connus des anciens Grecs, une tribu ou une faction qui, forcée par les Scythes de quitter le pays, passa de la Méotide en Asie, sous la conduite de Lygdamis. La plupart d'entre eux, et les plus belliqueux, demeuraient aux extrémités du monde, sur le littoral de la mer extérieure. C'est une terre triste à habiter, sombre, couverte de bois, à peine éclairée par le soleil, à cause de la profondeur et de l'épaisseur des forêts, qui se prolongent jusqu'à la forêt Hercynienne [1]. Cette terre se trouve sous la partie du ciel où l'inclinaison des cercles parallèles donne au pôle une telle élévation, qu'il est presque au zénith de ces peuples [2]. Les jours y sont égaux aux nuits, et partagent le temps en deux portions égales. C'est là ce qui a fourni à Homère le sujet de son évocation des morts [3]. Voilà d'où vinrent, vers l'Italie, ces barbares appelés d'abord Cim-

[1] La forêt Hercynienne couvrait autrefois presque toute la Gaule septentrionale et la plus grande partie de la Germanie. Il fallait, au rapport des anciens géographes, soixante jours pour la traverser.

[2] Je n'ai pas besoin de remarquer tout ce qu'il y a d'exagéré et d'erroné dans cette opinion.

[3] Dans le onzième livre de l'*Odyssée*. Plutarque veut dire seulement que les ténèbres du pays des Cimmériens ont été le modèle de ces autres ténèbres au sein desquelles Homère a fait apparaître les morts.

mériens, et alors Cimbres, sans que leurs mœurs eussent aucune part à cette appellation. Mais tout cela n'est que conjecture, et n'offre aucun caractère de certitude historique.

Quant à leur nombre, plusieurs écrivains, loin de le faire moindre que nous n'avons dit, le portent bien plus haut encore. Leur audace et leur fureur étaient irrésistibles; et ils s'avançaient, renversant tout par la force de leurs bras dans les batailles, et avec l'impétuosité et la violence du feu : rien ne pouvait arrêter leur marche; tous ceux qu'ils trouvaient sur leur passage, ils en faisaient leur proie, les emmenaient, les entraînaient avec eux. Il y avait des armées romaines considérables et des préteurs chargés de défendre la Gaule Transalpine : ils les avaient tous honteusement emportés dans leur course rapide. Et c'est, par-dessus tout, la lâcheté de ceux-ci dans les combats qui fit prendre aux barbares le chemin de Rome, et qui les attira sur la ville : ils avaient vaincu les Romains qu'ils avaient rencontrés; ils avaient amassé des richesses considérables : aussi étaient-ils résolus de ne s'arrêter sur aucun point de la terre qu'après avoir ruiné Rome et saccagé l'Italie.

Les Romains recevaient ces nouvelles de tous les côtés; et ils appelèrent Marius à la conduite de cette guerre. Marius fut ainsi élu consul pour la deuxième fois [1], contrairement à la loi qui défendait d'élire un citoyen absent, ou un consulaire qui n'aurait pas laissé entre les deux consulats un temps prescrit. Le peuple renvoya bien loin ceux qui s'opposaient à cette élection, soutenant que ce n'était pas la première fois que la loi cédait à l'utilité publique; que les circonstances présentes n'étaient pas moins impérieuses que celles dans lesquelles on avait élu Scipion consul en violant les lois [2], puisqu'alors on

[1] En l'an 105 avant J.-C.

[2] L'âge prescrit par les lois pour être apte au consulat était quarante-deux ans, et Scipion n'en avait pas encore trente quand il fut nommé consul.

n'avait pas à craindre pour la patrie, et qu'on voulait seulement détruire Carthage. Ce fut cette opinion qui prévalut.

Marius quitta l'Afrique, et il traversa la mer avec son armée ; et, le jour des calendes de janvier, qui est le premier jour de l'année chez les Romains, il entra en charge, et il triompha. C'était pour les Romains un spectacle inespéré que de voir Jugurtha prisonnier : personne n'avait pensé que la guerre pût se terminer, cet homme vivant ; tant Jugurtha savait se plier avec souplesse à tous les événements, et tant il joignait d'artifice et de ruse à un grand courage. On dit que, pendant qu'il était traîné au char du triomphateur, il perdit le sens. Après la cérémonie du triomphe, il fut conduit dans la prison ; et les licteurs, pressés d'avoir sa dépouille, lui mirent sa tunique en pièces, et lui arrachèrent les deux lobes des oreilles, en arrachant les anneaux d'or qu'il y portait. Puis il fut jeté tout nu dans une fosse profonde ; et, comme on l'y poussait, il s'écria, dans le trouble de sa raison, et riant d'un rire amer : « Par Hercule ! que ces étuves sont froides ! » Cependant il lutta six jours contre la faim, suspendu jusqu'au dernier moment au désir de vivre ; mais il subit à la fin le châtiment de ses forfaits. On dit qu'au triomphe de Marius il fut porté trois mille sept livres pesant d'or, cinq mille sept cent soixante et quinze livres d'argent non monnayé, et, en espèces, deux cent quatre-vingt-sept mille drachmes [1].

Marius, après le triomphe, convoqua le sénat dans le Capitole ; et, soit oubli, soit grossièreté de parvenu, il entra dans l'assemblée avec son manteau triomphal. Mais aussitôt, remarquant l'indignation du sénat, il se leva et sortit ; puis il revint avec la robe bordée de pourpre.

Parti pour l'expédition, il travaillait son armée, che-

[1] Ces 287,000 drachmes font environ 260,000 francs de notre monnaie.

min faisant, en l'exerçant à des courses de toute espèce et à de longues marches, et en obligeant chaque homme à porter son bagage, et à se préparer soi-même sa nourriture. De sorte que, depuis lors, les hommes laborieux, et qui font sans réplique et de bonne humeur ce qui leur est commandé, sont appelés des mulets de Marius. Cependant plusieurs donnent à cette expression une autre origine. Scipion voulut, suivant eux, lors du siége de Numance, passer en revue non-seulement les armes et les chevaux, mais même les mulets et les chariots, et voir comment chacun les soignait et les entretenait. Marius amena son cheval, parfaitement nourri et pansé de sa main, et un mulet qui, par son embonpoint, sa docilité et sa force, l'emportait de beaucoup sur les autres. Scipion fut si satisfait des bêtes de Marius, qu'il en parlait souvent. Voilà pourquoi, quand on veut faire un éloge railleur d'un homme assidu, infatigable et patient dans le travail, on dit : « C'est un mulet de Marius. »

Il m'est avis qu'en cette rencontre, Marius eut un grand bonheur ; car les barbares, par une sorte de reflux, s'écoulèrent d'abord vers l'Espagne, et il eut ainsi le temps d'exercer ses soldats, de fortifier leur corps et leur âme, de leur inspirer de la confiance, et surtout de se faire connaître d'eux. La dureté de son commandement, sa sévérité inflexible, ne leur parurent plus, quand ils eurent pris l'habitude de ne commettre aucune faute et d'obéir, qu'une justice salutaire. Lorsqu'ils se furent peu à peu habitués à la violence de son caractère, à la rudesse de sa voix, à son air dur et sauvage, ils les trouvèrent terribles non plus pour eux-mêmes, mais pour les ennemis. Ce qui plaisait surtout aux troupes, c'était sa droiture dans les jugements. On en rapporte un exemple, que voici. Il y avait, dans l'armée, un certain Caïus Lusius, son neveu, qui commandait une compagnie. C'était un homme qui ne passait pas pour

méchant, mais qui ne savait pas résister à la beauté des jeunes garçons. Il devint amoureux d'un jeune homme, nommé Trébonius, qui faisait partie du corps placé sous ses ordres. Il fit auprès de lui plusieurs tentatives inutiles : une nuit enfin, il envoya un de ses gens ordonner à Trébonius de se rendre dans sa tente. Le jeune homme y alla, car il ne pouvait désobéir. Mais, quand il eut été introduit auprès de lui dans la tente, Lusius voulant lui faire violence, il tira son épée, et le tua. Marius était absent, lorsque cela se passait : à son retour, il mit Trébonius en jugement. Plusieurs se présentèrent pour l'accuser, et personne pour le défendre : quant à Trébonius, devant le tribunal, il raconta le fait avec assurance, et il produisit des témoins, que plus d'une fois il avait refusé les propositions de Lusius et ses grands présents, et qu'il n'avait voulu, pour quelque prix que ce fût, lui abandonner son corps. Marius lui témoigna son estime et sa satisfaction ; puis il se fit apporter une de ces couronnes qu'on décernait, d'après un usage antique, aux actes de valeur, et il en couronna lui-même Trébonius, comme ayant fait une fort belle action, et dans un temps où l'on avait besoin de beaux exemples.

Le récit de ce jugement parvint à Rome ; et ce n'est pas ce qui contribua le moins à faire élire Marius consul pour la troisième fois [1]. En même temps on s'attendait à voir les barbares au printemps suivant ; et l'on ne voulait s'exposer à leurs coups sous les ordres d'aucun autre général. Cependant ils ne vinrent pas aussitôt qu'on l'avait cru ; et le troisième consulat de Marius passa encore. A l'époque des comices, son collègue étant mort, il laissa l'armée sous les ordres de Manius Aquilius, et il se rendit à Rome. Cette fois, plusieurs personnages distingués se présentèrent comme candidats ; mais Lucius Saturninus, celui des tribuns du

[1] En l'an 104 avant J.-C.

peuple qui avait le plus de crédit sur la multitude, gagné par Marius, harangua les citoyens, et les engagea à élire Marius. Celui-ci faisait le difficile : il disait qu'il refuserait le consulat, et qu'il ne le demandait nullement ; et Saturninus l'appelait traître à la patrie, de ne point accepter le commandement de l'armée, dans un si grand danger. On voyait bien que le tribun jouait assez maladroitement un rôle convenu avec Marius. Mais le peuple, observant que les circonstances réclamaient l'habileté de Marius et sa bonne fortune, l'élut pour la quatrième fois, et lui donna pour collègue Lutatius Catulus, homme fort considéré des grands, et qui ne déplaisait point à la multitude.

Marius, apprenant que les ennemis approchaient, franchit promptement les Alpes, et s'établit sur la rive du Rhône dans un camp retranché, qu'il eut soin de fournir abondamment de vivres, pour n'être pas forcé, par le manque de provisions de bouche, à livrer bataille quand il ne lui serait pas avantageux de le faire. Le transport des choses dont l'armée avait besoin était auparavant long et dispendieux : il le rendit court et facile. Les courants de la mer avaient envasé les embouchures du Rhône ; les bancs de sable que le flot entassait sur cette bourbe profonde, ne laissaient que des passages étroits et dangereux ; les convois ne pouvaient entrer dans le lit du fleuve qu'avec beaucoup de peine : Marius dirigea sur ce point son armée, qui était dans l'inaction ; il creusa un grand canal, où il détourna une grande partie des eaux du fleuve, et qui aboutissait à l'endroit le plus favorable de la côte, se déchargeant dans la mer par une embouchure profonde, capable de recevoir de grands bâtiments, sur un lit égal et plat, et sans aucun choc ni courant. Ce canal conserve encore aujourd'hui le nom de fosse Mariane.

Cependant les barbares s'étaient divisés en deux bandes : les Cimbres devaient marcher sur Catulus, par

le Norique[1] supérieur, et forcer le passage de ce côté; les Teutons et les Ambrons devaient s'avancer contre Marius à travers la Ligurie[2], le long de la mer. Les Cimbres mirent plus de lenteur et plus de temps; mais les Teutons et les Ambrons partirent sans différer, et ils eurent bientôt franchi l'espace qui les séparait de l'ennemi. Alors apparut leur multitude innombrable. Leur aspect était effrayant; leurs voix et leurs clameurs mêmes ne tenaient en rien de celles des autres hommes. Ils s'étendirent au loin dans la plaine, y assirent leur camp, et provoquèrent Marius au combat.

Marius ne s'émut point de leurs bravades, et maintint ses troupes en dedans des retranchements, tançant ouvertement ceux qui se montraient téméraires, et qui, emportés d'une ardeur trop vive, voulaient se jeter tête baissée dans le danger et livrer bataille, et les appelant traîtres à la patrie. « L'objet où doit viser notre ambition, disait-il, ce ne sont pas des triomphes ni des trophées, c'est le moyen de sauver l'Italie, en repoussant cette nuée d'ennemis, cet ouragan qui la menace. » Tel était le langage qu'il tenait en particulier aux chefs de corps, aux principaux officiers. Quant aux soldats, il les plaçait par bandes tour à tour sur les retranchements, et il leur faisait considérer les ennemis, les accoutumant à soutenir leur aspect, à ne point s'étonner de leur voix brutale et sauvage, à envisager sans effroi leur armure et leurs mouvements : aussi finit-il par les familiariser avec ce qui leur paraissait effrayant d'abord; car il pensait que la nouveauté ment beaucoup à l'imagination, et lui fait exagérer ce qu'il y a de terrible dans les objets, au lieu que l'habitude ôte, même aux choses réellement effrayantes, une partie de l'effroi qu'elles peuvent inspirer.

Ainsi la vue journalière des barbares effaçait peu à

[1] Aujourd'hui le Tyrol.
[2] Aujourd'hui le pays de Gênes.

peu la crainte dont les soldats avaient été frappés; et leurs menaces et leur jactance insupportable excitaient la colère des Romains, échauffaient et enflammaient les âmes. L'ennemi enlevait, emportait tout ce qui se trouvait aux environs; il se ruait même sur les retranchements, avec une grande audace et une révoltante insolence; tellement que les soldats, indignés, se laissaient aller à des murmures contre Marius. « Quelle lâcheté Marius a-t-il reconnue en nous, disaient-ils, pour nous tenir loin du combat, comme des femmes sous les clefs et le verrou? Hé bien! montrons-nous des hommes libres, et demandons-lui s'il attend d'autres troupes pour défendre la liberté, et s'il ne voudra nous employer que comme manœuvres, lorsqu'il aura des fossés à creuser, de la bourbe à enlever, des rivières à détourner. C'est pour cela sans doute qu'il nous exerçait par tant de fatigues; et voilà les beaux ouvrages qu'il a voulu montrer aux citoyens, comme monuments de ses consulats! Craint-il le sort de Carbon et de Cépion, que l'ennemi a vaincus? Mais ils étaient bien au-dessous de Marius, en réputation et en courage; et ils avaient une armée bien moins forte que la sienne. Et, d'ailleurs, il serait plus beau pour nous d'éprouver un revers, comme eux, en agissant du moins, que de rester là tranquilles spectateurs du pillage de nos alliés. »

Marius entendait ces murmures, et il s'en réjouissait; et il calmait les soldats en leur disant qu'il ne se défiait point d'eux, mais que, sur la foi de certains oracles, il attendait le lieu favorable et l'occasion de vaincre. Il y avait une Syrienne, nommée Marthe, qui passait pour prophétiser : il la menait toujours avec lui dans une litière, lui témoignant du respect, et n'offrant de sacrifices que sur ses avis. Elle avait d'abord voulu prophétiser devant le sénat; mais repoussée par les sénateurs, elle se tourna du côté des femmes, et elle leur donna des preuves de sa science, particulièrement à la femme de

Marius. Un jour, qu'elle était assise aux pieds de Julie, elle lui dit d'avance celui des deux gladiateurs qui devait vaincre; et elle dit vrai. La femme de Marius l'envoya donc vers son mari, qui se prit d'admiration pour elle; et, depuis ce temps, il la faisait porter en litière à ses côtés : elle assistait aux sacrifices, revêtue d'une robe de pourpre deux fois teinte, fermée avec des agrafes, et tenant à la main une javeline entourée de bandelettes et de guirlandes. Cet appareil de comédie fit douter à bien des gens si Marius croyait véritablement à ses prédictions, ou si ce n'était pas une feinte, et s'il ne mettait pas cette femme en avant pour tirer parti de sa fourberie.

Voici une histoire de vautours assez étonnante, que raconte Alexandre le Myndien[1]. Il y avait deux vautours qui apparaissaient autour de l'armée, toujours avant quelque succès, et qui la suivaient dans sa marche. On les reconnaissait à des colliers de bronze. Des soldats les avaient pris, leur avaient attaché ces colliers, et les avaient ensuite lâchés. Depuis lors, ils reconnaissaient les soldats et les saluaient; et si, en sortant du camp, on voyait paraître ces vautours, tous s'en réjouissaient, comme d'un augure favorable.

Il apparut plusieurs signes avant la bataille, et qui presque tous présentaient des caractères ordinaires. Mais on apprit d'Améria et de Tudertum[2], deux villes d'Italie, que, pendant la nuit, on avait vu au ciel des lances enflammées et des boucliers qui s'étaient d'abord partagés en deux bandes, et qui ensuite s'étaient précipités les uns sur les autres, offrant l'image et les mouvements de deux armées qui combattent; qu'à la fin, les uns avaient cédé, les autres les avaient poursuivis, et que tous avaient disparu vers le couchant. Dans le même

[1] Cet auteur est inconnu. Diogene de Laërte parle d'un Alexon de Myndes qui avait écrit des livres intitules *Contes fabuleux:* c'est peut-être le même personnage dont Diogène aura corrompu le nom, péché commun aux compilateurs de son espèce.

[2] Ces deux villes étaient dans l'Ombrie.

temps arriva de Pessinunte [1] Batacès, le prêtre de la Grande Mère [2], annonçant que la déesse lui avait parlé du fond de son sanctuaire, et qu'elle promettait aux Romains la victoire et une grande puissance guerrière. Le sénat ajouta foi à son récit, et décréta qu'un temple serait élevé à la déesse, en reconnaissance de la victoire. Batacès se présenta au peuple, et voulut lui faire le même récit; mais le tribun Aulus Pompéius s'y opposa, en l'appelant charlatan, et le chassa outrageusement de la tribune. Or, ce fut là précisément ce qui fit le plus ajouter foi aux paroles de cet homme; car, lorsque l'assemblée eut été congédiée, Aulus ne fut pas plutôt de retour chez lui qu'il fut saisi d'une fièvre dévorante, dont il mourut le septième jour : événement qui fut connu de tous, et dont la nouvelle courut toute la ville.

Cependant les Teutons, qui voyaient que Marius restait inactif, entreprirent de lui donner l'assaut dans son camp; mais, reçus à coups de traits du haut des retranchements, ils perdirent quelques hommes, et alors ils résolurent de se porter en avant du côté des Alpes, qu'ils croyaient pouvoir franchir sans danger. Ils plient donc bagage, et ils se mettent à défiler le long du camp des Romains. C'est alors surtout que leur nombre parut dans toute son immensité, à la longueur du temps que dura leur passage; car, pendant six jours, dit-on, ils défilèrent sans interruption devant les retranchements de Marius. Et ils s'avançaient tout près, demandant aux Romains, par moquerie : « Avez-vous quelques commissions pour vos femmes? nous serons dans peu auprès d'elles. » Lorsqu'ils eurent achevé de défiler, et pris les devants, Marius décampa aussi, et il se mit à les suivre pas à pas, en ayant soin de camper toujours à côté d'eux, dans de bons retranchements et dans des positions fortes, afin de passer les nuits sans danger. Les deux armées

[1] Ville de Phrygie. Le prêtre est nommé aussi Batabacès

[2] C'était le nom qu'on donnait à Cybèle.

marchèrent ainsi jusqu'à ce qu'elles arrivassent au lieu appelé les Eaux-Sextiennes [1]. De là ils n'avaient plus que peu de chemin à faire, pour entrer dans les Alpes : c'est pourquoi Marius se disposa à leur livrer bataille. Il prit, pour camper, une position forte, il est vrai, mais où l'on devait manquer d'eau ; et il le fit à dessein, dit-on, d'animer par là le courage de ses troupes. En effet, plusieurs se plaignant et disant qu'on mourrait de soif, il leur montra du doigt une rivière, qui coulait près du camp des barbares : « C'est là, dit-il, qu'il faut aller acheter à boire, au prix de votre sang. — Pourquoi donc, répliquèrent-ils, ne nous conduis-tu pas sur-le-champ contre eux, tandis que notre sang est encore chaud dans nos veines? » Mais lui, avec douceur : « Auparavant, leur dit-il, nous avons à fortifier notre camp. »

Les soldats, quoique mécontents, obéirent; mais les goujats de l'armée, n'ayant point d'eau, ni pour eux-mêmes ni pour leurs bêtes de somme, descendirent en foule vers le fleuve, emportant qui des cognées, qui des haches, qui des épées, qui des piques, avec leurs cruches, et décidés à se procurer de l'eau, même en livrant combat. Ils ne furent attaqués d'abord que par un petit nombre d'ennemis, parce que la plupart de ceux-ci étaient à prendre leur repos après le bain, ou à se baigner. Il jaillit, dans cet endroit, des sources d'eaux chaudes ; et une bonne partie des barbares s'y livraient au plaisir, savourant les délices et l'enchantement de ces lieux, lorsque survinrent les Romains. Aux cris des combattants, ils accoururent plus nombreux ; et il était alors difficile à Marius de contenir plus longtemps ses gens, qui craignaient pour leurs valets. Le corps le plus belliqueux de l'armée ennemie, celui qui avait vaincu les Romains commandés par Manlius et Cépion (on les appelait Am-

[1] *Aquæ Sextiæ;* c'est Aix en Provence, ville bâtie en 123 ans avant J.-C. par le proconsul Sextius, en mémoire de la défaite des Gaulois Salviens qu'il avait vaincus dans plusieurs batailles.

brons, et ils formaient à eux seuls une masse de trente mille hommes), s'élança d'abord sur pied, et courut aux armes. Appesantis par l'excès de la bonne chère, mais plus résolus et plus fiers que jamais, et égayés d'ailleurs par le vin qu'ils venaient de boire, ils s'avançaient non pas courant sans ordre et furibonds, ni poussant une clameur confuse, mais frappant leurs armes en cadence, bondissant tous en mesure, et répétant souvent leur nom : Ambrons! soit pour s'appeler les uns les autres, soit pour effrayer l'ennemi en se faisant reconnaître. Ceux des Italiens qui descendirent les premiers contre eux furent les Ligures. Lorsqu'ils eurent entendu ce cri, et qu'ils l'eurent saisi distinctement, ils répondirent par le même cri, comme étant de tout temps leur nom; car les Ligures appellent leur race du nom général d'Ambrons. On répéta et on se renvoya souvent ce cri de part et d'autre, avant d'en venir aux mains : de chaque côté, les chefs poussaient le même cri tour à tour, disputant à qui crierait le plus fort; et ces clameurs excitaient et irritaient les courages.

Cependant les Ambrons rompirent leur ordonnance en passant la rivière; et, avant qu'ils eussent pu la rétablir, les premiers rangs des Ligures fondirent sur eux au pas de course, et les chargèrent. En même temps, les Romains secondaient les Ligures en fondant des hauteurs sur les barbares. Ceux-ci furent culbutés et mis en déroute. La plus grande partie d'entre eux, poussés dans la rivière, tombèrent les uns sur les autres, et en remplirent le lit de sang et de morts. Quant aux autres, les Romains, après avoir eux-mêmes passé la rivière, les tuèrent sans qu'ils osassent faire volte-face, et fuyant toujours jusqu'à leur camp et à leurs chariots. Mais là ils rencontrèrent les femmes, armées d'épées et de haches, grinçant les dents, terribles, furieuses, et qui chargeaient également et les fuyards et ceux qui les poursuivaient, les uns comme traîtres, les autres comme

ennemis. Elles se jettent au milieu des combattants, arrachent de leurs mains nues les boucliers des Romains, saisissent leurs épées, résistent à tous les coups, se font hacher, et conservent leur intrépidité jusqu'au dernier soupir. Voilà comment le combat fut, dit-on, livré sur la rivière, plutôt par un effet du hasard que par la volonté et la résolution du général.

Les Romains revinrent dans leur camp à la nuit tombante, après avoir fait un immense carnage des Ambrons. Mais l'armée ne fit point entendre des chants de victoire, comme c'est l'ordinaire après un si grand succès: ils ne se mirent pas à boire dans les tentes, et à converser après le repas; ils ne se permirent pas même le délassement le plus agréable pour des hommes qui ont heureusement combattu, la douceur d'un sommeil paisible. Toute la nuit se passa dans l'agitation et la frayeur. Le camp n'avait ni fossé ni retranchement; et il restait encore bien des milliers de barbares qui n'avaient pas souffert de cet échec. A leurs cris se mêlaient les cris de douleur de ceux des Ambrons qui avaient échappé : on eût dit non pas des pleurs et des gémissements humains, mais des hurlements sauvages, des rugissements mêlés de menaces et de lamentations. Les clameurs de cette prodigieuse multitude faisaient retentir les montagnes d'alentour et les gorges où coulait le fleuve; et la plaine mugissait au loin de ce bruit épouvantable. Aussi les Romains étaient-ils dans la crainte, et Marius lui-même tout saisi, parce qu'il s'attendait à un combat de nuit, qui ne pourrait être sans désordre et sans confusion. Les ennemis n'attaquèrent pourtant ni cette nuit-là ni le lendemain, occupés qu'ils étaient à se préparer et à se mettre en bataille.

Il y avait, au-dessus de la position occupée par les barbares, des creux profonds et des ravins tout couverts de bois. Marius profita de l'intervalle pour envoyer Claudius Marcellus s'y poster sans bruit en embuscade, avec

trois mille hommes de pied, pour qu'il prît en queue les ennemis quand le combat serait engagé: le reste de l'armée soupa de bonne heure, et se livra au repos. Quand le jour parut, Marius fit sortir ses troupes, les rangea devant son camp, et lança la cavalerie dans la plaine. A cette vue, les Teutons, sans attendre qu'ils fussent descendus au pied de la colline, où eux-mêmes auraient pu combattre les Romains sans désavantage, s'arment à la hâte et avec colère, et se ruent vers la colline. Marius envoya aussitôt de tous côtés par ses officiers l'ordre de faire halte, et de recevoir leur choc; de lancer les javelots lorsqu'ils seraient à portée du trait, puis de mettre l'épée à la main, et de les repousser en les heurtant du bouclier : le terrain sur lequel seraient alors les barbares étant glissant, ni leurs coups ne pourraient avoir de force, ni leur ordonnance se maintenir; parce que leurs corps, sur ce terrain inégal, ne feraient que tournoyer et vaciller comme dans une tourmente. Tels étaient ses ordres; et on le voyait les exécuter le premier, car il était aussi adroit que pas un aux armes, et il était bien supérieur à tous en audace.

Les Romains les attendirent donc de pied ferme, puis ils les heurtèrent tandis qu'ils gravissaient la colline. Les barbares, refoulés, reculèrent peu à peu jusque dans la plaine. Déjà leurs premières lignes se formaient sur un terrain uni, lorsqu'il s'éleva sur les derrières une grande clameur : le trouble était à son comble. Marcellus avait saisi le moment favorable; et, aussitôt que le bruit de la première attaque était parvenu aux hauteurs qu'il occupait, il avait fait lever ses gens, et, au pas de course, en poussant le cri de guerre, il était tombé sur les derrières de l'ennemi, taillant en pièces les derniers rangs. Cette attaque imprévue fit retourner ceux qui étaient les plus proches, et bientôt toute l'armée des barbares fut en désordre. Chargés des deux côtés, ils ne résistèrent pas longtemps : ils se débandèrent, et ils prirent

la fuite. Les Romains s'étant mis à leur poursuite, il y eut plus de cent mille morts ou prisonniers. Maîtres des tentes, des chariots et de tout le bagage, ils décidèrent que tout ce qui n'aurait pas été soustrait serait donné en présent à Marius; et, quelque magnifique que fût ce présent, on ne crut pas encore la récompense proportionnée au service qu'il avait rendu à son pays dans ce pressant danger. Il y a des auteurs qui ne conviennent pas du don des dépouilles, ni de la multitude des morts. Ils disent, du reste, que les Massiliens[1] eurent de quoi faire à leurs vignes des clôtures d'ossements, et que la terre, engraissée par les cadavres putréfiés dans son sein et par les grandes pluies qui tombèrent pendant l'hiver suivant, se pénétra si profondément et se remplit si bien de cette pourriture, qu'elle rapporta en été une prodigieuse quantité de fruits; ce qui vérifia le mot d'Archiloque[2], que les batailles engraissent les guérets[3]. Aussi dit-on, et cela n'est pas sans vraisemblance, qu'après les grandes batailles, il vient des pluies extraordinaires; soit qu'une divinité veuille purger et laver la terre par ces eaux pures qui descendent du ciel; soit que, du sang ou des cadavres en putréfaction, il s'élève des exhalaisons humides et pesantes, qui épaississent l'atmosphère, naturellement si variable, et susceptible de s'altérer si facilement pour la plus légère cause.

Après cette journée, Marius choisit et mit à part celles des armes et des dépouilles des barbares qui étaient les plus belles, les mieux conservées, et qui pouvaient donner à son triomphe un appareil imposant; puis il fit amonceler le reste sur un bûcher, et il en fit aux dieux

1 Habitants de Massilia, ou Marseille.

2 Poëte grec né à Paros vers l'an 700 avant J.-C., inventeur du vers ïambique.

3 Le lieu où se donna cette grande bataille reçut depuis ce temps le nom de Champs-de-la-Pourriture, *Campi putridi*, dont la trace subsiste encore aujourd'hui dans celui de la petite ville de Pourrières. Marius avait vaincu les Teutons en l'an 102 avant J.-C., pendant son quatrième consulat

un sacrifice magnifique. L'armée était rangée alentour, en armes et couronnée de fleurs : pour lui, vêtu de pourpre et ceint à la romaine, il prit une torche allumée, et, l'élevant des deux mains vers le ciel, il allait la placer sur le bûcher. En ce moment on vit s'approcher quelques-uns de ses amis à toute bride, de sorte qu'il se fit un profond silence, et que tous restèrent dans l'attente. En arrivant auprès de lui,ils s'élancèrent à terre, présentèrent la main à Marius, et lui annoncèrent qu'il avait été élu consul pour la cinquième fois ; et ils lui remirent des lettres qui lui étaient adressées à ce sujet. Ce fut une nouvelle et grande joie ajoutée à la joie de la victoire. Les soldats témoignaient leur plaisir par leurs applaudissements, en frappant sur leurs armes, et en poussant leur cri militaire ; les officiers offrirent de nouveau à Marius des couronnes de laurier ; ensuite il mit le feu au bûcher, et il consomma le sacrifice.

Mais cette puissance, qui ne laisse jamais pure et sans mélange la joie des grands succès, et qui diversifie la vie humaine par le mélange des biens et des maux, soit qu'on l'appelle Fortune, ou destin jaloux, ou loi naturelle et inévitable des choses, apporta peu de jours après à Marius la nouvelle du désastre de Catulus, son collègue ; amassant ainsi sur Rome un autre sujet d'épouvante, et comme un autre nuage et un ouragan, au sein du calme et de la sérénité. Catulus, qui avait à faire tête aux Cimbres, renonça à garder les passages des Alpes, dans la crainte de s'affaiblir, parce qu'il était obligé pour cela de diviser son armée en plusieurs corps. Il descendit en Italie ; et, mettant devant lui le fleuve Atison [1], il en défendit le passage en établissant de bons retranchements sur les deux rives, et il jeta un pont sur le fleuve, afin de pouvoir se porter au secours des points situés de l'autre côté, si les barbares venaient par les

[1] Les Latins le nommaient *Athesis ;* c'est l'Adige, fleuve qui tient au Pô par diverses branches, et se jette comme lui dans la mer Adriatique.

défilés attaquer ses postes. Mais les barbares avaient un tel mépris pour leurs ennemis, et les bravaient si ouvertement, que, pour faire montre de leur force et de leur audace, et sans nécessité aucune, ils se laissaient, tout nus, mouiller par la neige qui tombait, et qu'ils gravissaient les monts, à travers les glaces et les neiges épaisses qui couvraient la cime des rochers, et de là s'élançaient, assis sur leurs larges boucliers, et descendaient glissant sur la pente rapide, le long des précipices béants autour d'eux. Lorsqu'ils eurent établi leur camp sur la rive du fleuve, et qu'ils eurent examiné les moyens de passer, ils entreprirent de combler le lit à cet endroit. Ils arrachaient les coteaux voisins, comme eussent fait les géants; ils jetaient dans le fleuve des arbres avec toutes leurs racines, d'énormes rochers, des tertres entiers, et ils resserraient ainsi les eaux; puis ils lançaient en amont du pont des Romains d'énormes masses, qui, entraînées par le courant, en battaient les appuis à coups redoublés.

Épouvantés de cette manœuvre, la plupart des soldats romains abandonnaient le grand camp, et se retiraient. Dans ces conjonctures, Catulus se montra tel que doit être un habile et accompli capitaine : il fit voir qu'il plaçait l'honneur de ses concitoyens avant son propre honneur. Après de vains efforts pour persuader à ses troupes de rester à leur poste, et voyant que tous pliaient bagage avec effroi, il ordonna de lever les aigles; et, courant en avant de ceux qui ouvraient la retraite, il se mit à leur tête. Par ce moyen, et c'était son intention, la honte retombait sur lui seul, et non sur sa patrie; et l'armée n'avait plus l'air de prendre la fuite, mais de battre en retraite sous les ordres de son général. Alors les barbares s'avancèrent contre le fort construit au delà de l'Atison, et ils s'en rendirent maîtres, malgré la défense vigoureuse des Romains qui s'y trouvaient. La bravoure extraordinaire que ces Romains avaient mon-

trée, en combattant dignement pour leur patrie, remplit d'une telle admiration les barbares, qu'ils les laissèrent aller à des conditions honorables, en jurant la capitulation par leur taureau d'airain. Ce taureau fut ensuite pris après la bataille, et porté, dit-on, dans la maison de Catulus, comme la meilleure part du butin acquis par la victoire. Mais le pays était resté ouvert et sans défense : les barbares s'y répandirent, et le dévastèrent.

C'est pourquoi Marius fut appelé à Rome. Tous pensaient qu'à son arrivée il triompherait ; et le sénat s'empressa de lui décerner cet honneur : quant à Marius, il ne jugea pas convenable d'accepter, soit pour ne pas priver de leur part du triomphe ses soldats et ses compagnons de guerre, soit pour inspirer au peuple plus de confiance dans le présent, en laissant la gloire des premiers succès en dépôt entre les mains de la Fortune de Rome, qui devait la lui rendre plus brillante encore, par une seconde victoire. Puis il prononça une harangue convenable aux conjonctures, et il partit pour joindre Catulus, dont il releva le courage par sa présence. Il fit venir de la Gaule sa propre armée ; et, aussitôt qu'elle fut arrivée, il passa l'Éridan [1], et il essaya de fermer aux barbares l'Italie en deçà de ce fleuve. Ceux-ci attendaient les Teutons ; et ils s'étonnaient, disaient-ils, de leur retard : c'est pour cela qu'ils différaient la bataille. Sans doute ils ignoraient réellement la destruction de leurs alliés, ou bien ils voulaient paraître ne pas y croire. En effet, ils traitaient outrageusement ceux qui leur en apportaient la nouvelle ; et ils envoyèrent même demander à Marius, pour eux-mêmes et pour leurs frères, des terres et des villes suffisantes pour qu'ils pussent s'y établir. « De quels frères voulez-vous parler ? » demanda Marius aux envoyés. Et, les envoyés ayant nommé les Teutons, tous se mirent à rire ; et Marius reprit, d'un

[1] L'Éridan ou Padus, aujourd'hui le Pô, le plus grand fleuve de l'Italie.

ton railleur : « Laissez donc là vos frères ; car ils ont de la terre, et qu'ils auront toujours : nous leur en avons donné. » Les envoyés comprirent la raillerie, et ils s'emportèrent en insultes et en menaces, déclarant que Marius serait puni de ce mot tout à l'heure par les Cimbres, et ensuite par les Teutons, dès qu'ils seraient arrivés. « Hé bien, ils sont ici ! » reprit Marius ; et il ne serait pas beau à vous de vous retirer avant d'avoir salué vos frères. » En disant ces mots, il ordonna qu'on amenât enchaînés les rois des Teutons ; car ils avaient été pris par les Séquanais [1], comme ils fuyaient dans les Alpes.

Lorsque ces nouvelles furent rapportées aux Cimbres, ils se mirent aussitôt en marche contre Marius. Pour lui, il demeura tranquille dans son camp, qu'il se contenta de garder. C'est pour ce combat, dit-on, qu'il introduisit un changement dans le javelot. Auparavant, la hampe du javelot était enchâssée dans le fer, et y était clouée par deux chevilles de fer : Marius laissa une de ces chevilles comme elle était déjà ; mais il ôta l'autre, et il la remplaça par une cheville de bois, très-facile à rompre. Par cet artifice ingénieux, le javelot, en tombant sur le bouclier d'un ennemi, ne devait pas y rester droit ; mais la cheville de bois devait se rompre, et la hampe se plier à l'endroit du fer, de façon que le bois traînât par terre, sans se détacher du bouclier.

Boïorix, le roi des Cimbres, vint à cheval avec un petit nombre de ses gens jusqu'auprès du camp, et il défia Marius à fixer le jour et le lieu pour le combat qui déciderait de la possession du pays. Marius répondit que jamais les Romains n'avaient pris conseil de leurs ennemis pour combattre, mais que cependant il voulait bien faire ce plaisir aux Cimbres ; et ils convinrent que ce serait à trois jours de là, dans les plaines de Verceil [2].

[1] Habitants de l'est de la Gaule, entre le Rhin, la Saône, le Rhône et les montagnes.

[2] Aujourd'hui ville du Piémont, sur la Sésia, à 70 kilomètres de Turin.

où la cavalerie romaine pourrait manœuvrer à l'aise, et les barbares déployer leur multitude. Les deux partis arrivèrent au jour marqué, et se mirent en bataille. Catulus commandait vingt mille trois cents hommes, et Marius trente-deux mille. Marius partagea les siens en deux corps sur les ailes, et il enferma Catulus au centre, suivant le récit de Sylla [1], qui assistait à cette bataille. Marius, écrit-il, espérait engager le combat par les extrémités, aux deux ailes, de manière que tout l'honneur de la victoire revînt à ses propres troupes, sans que Catulus pût prendre part à l'engagement ni atteindre l'ennemi, parce qu'ordinairement le centre se replie en croissant lorsque les lignes ont tant d'étendue ; et c'est dans ce dessein qu'il avait ainsi disposé les deux armées. D'autres historiens racontent que Catulus, dans l'apologie à laquelle il fut obligé, fit la même observation, et qu'il accusa Marius d'une grande malveillance à son égard. L'infanterie des Cimbres sortit de ses retranchements d'un pas tranquille, et elle se forma en bataillon carré, dont chaque côté avait trente stades [2] d'étendue. La cavalerie, forte de quinze mille hommes, s'avançait magnifiquement ornée : ils portaient des casques qui ressemblaient à des gueules d'animaux redoutables et à des mufles d'une forme étrange, et relevés par des panaches de plumes, ornement qui ajoutait encore à leur taille; ils étaient couverts de cuirasses de fer, et de boucliers d'une blancheur éclatante. Ils tenaient à la main deux javelots pour lancer de loin ; mais, dans la mêlée, ils se servaient d'épées longues et pesantes.

En cette journée, ils ne marchèrent pas de front sur les Romains : ils obliquèrent à droite, et ils manœuvrèrent de manière à les jeter peu à peu entre eux et leur infanterie, qui était rangée sur la gauche. Les généraux romains

[1] Sylla avait laissé des *Mémoires* dont Plutarque a tiré, comme on le verra, le plus grand profit, car dans la *Vie de Sylla* il s'y réfère sans cesse.

[2] Environ six kilomètres, ou une lieue et demie.

virent bien le stratagème ; mais il n'était plus temps d'arrêter les soldats : un d'eux s'était écrié que les ennemis prenaient la fuite ; et tous s'étaient mis à les poursuivre. Dans le même temps, l'infanterie des barbares se mettait en mouvement, comme les flots d'une mer immense. Alors Marius se lava les mains, les éleva vers le ciel, et promit aux dieux une hécatombe. Catulus, élevant de même les mains au ciel, fit vœu de bâtir un temple à la Fortune de ce jour[1]. On dit que Marius, ayant offert un sacrifice, et voyant les entrailles qu'on lui présentait, s'écria à haute voix : « La victoire est à moi ! » Cependant, au moment de la charge, il survint un accident qui était, au rapport de Sylla, une vengeance divine contre Marius. Il se leva, comme cela ne pouvait manquer, un immense nuage de poussière, tellement que les deux armées se perdirent de vue, et Marius, entraînant après lui la sienne dans la direction par où il avait d'abord suivi les ennemis, les manqua : il passa à côté de leur infanterie, et il erra longtemps par la plaine. Pendant ce temps-là, le hasard porta les barbares sur Catulus ; et c'est Catulus qui soutint tout leur effort, seul avec ses troupes, dans lesquelles Sylla dit qu'il se trouvait. Les Romains furent secondés par la chaleur, et par le soleil qui donnait dans les yeux des Cimbres. Forts contre le froid, nourris dans des climats sans soleil, dit-on, et glacés, les barbares manquaient d'énergie pour lutter contre le chaud : haletants, le corps inondé de sueur, ils se mettaient leurs boucliers devant le visage ; car la bataille se livra après le solstice d'été, trois jours avant la néoménie du mois que les Romains appellent maintenant Auguste, et qu'ils appelaient alors Sextilis[2]. Ce qui servit aussi à entretenir la confiance des Romains, c'est que la poussière leur dérobait les

[1] Ce temple fut en effet bâti et dédié sous ce nom-là même : *A la Fortune de ce jour.*

[2] Le jour de cette bataille est par conséquent le 30 juillet. Plutarque appelle néoménie, malgré l'impropriété du terme, puisque l'année romaine n'était pas

ennemis : ils ne distinguaient pas de loin leur multitude innombrable ; et, chaque bataillon ayant couru charger ceux qu'il avait en face, ils en étaient venus aux mains avant que la vue pût les effrayer. D'ailleurs leurs corps étaient si exercés, si endurcis à la fatigue, qu'on n'en voyait pas un suer ni haleter, malgré une chaleur étouffante, et quoiqu'ils eussent chargé en courant. C'est ce que Catulus lui-même rapporte, dit-on, à la louange de ses soldats [1].

En cet endroit périt le plus grand nombre des ennemis ; et c'étaient les plus braves. Pour que leurs lignes ne pussent se rompre, les hommes des premiers rangs s'étaient liés les uns aux autres par de longues chaînes, attachées à leurs baudriers. Mais, lorsqu'on les eut mis en fuite et poussés jusqu'à leurs retranchements, on aperçut un spectacle bien horrible. Les femmes, vêtues de noir, debout sur les chariots, tuaient les fuyards, celles-ci leurs maris, celles-là leurs frères ou leurs pères ; et elles étranglaient de leurs propres mains leurs enfants à la mamelle, et les jetaient sous les roues des chariots et sous les pieds des chevaux, puis s'égorgeaient elles-mêmes. On dit qu'on en vit une se pendre à l'extrémité d'un timon, avec ses deux enfants attachés par des lacs, et pendus à ses deux pieds. Quant aux hommes, à défaut d'arbres, ils s'attachaient par le cou aux cornes ou aux jambes des bœufs, puis piquaient les bœufs de l'aiguillon ; et ils périssaient entraînés et écrasés sous leurs pieds. Beaucoup périrent de cette manière : on fit cependant plus de soixante mille prisonniers, et l'on évaluait au double le nombre des morts.

une année lunaire, ce que les Romains appelaient calendes, c'est-à-dire le premier jour du mois. C'était en l'an 101 avant J.-C.

[1] Catulus, que Plutarque ne cite que de seconde main, avait écrit l'histoire de son consulat et des actes de sa vie politique. Cicéron, dans le *Brutus*, fait l'éloge du style de cet ouvrage. Catulus se mêlait aussi de poésie, et il reste de lui deux épigrammes qui témoignent de l'enjouement de son esprit, mais non de la chasteté de ses mœurs

Les soldats de Marius pillèrent les richesses du camp; mais les dépouilles des morts, les enseignes et les trompettes furent rapportées dans le camp de Catulus : c'est le fait que Catulus allégua, pour prouver que c'était à lui que l'on devait la victoire. Il paraît qu'il s'éleva, à ce sujet, une dispute entre les soldats des deux armées, et qu'ils prirent pour juges des députés de Parme [1], qui se trouvaient présents. Les soldats de Catulus les conduisirent parmi les cadavres des ennemis, et ils leur firent remarquer que les javelots qui avaient percé les cadavres étaient les leurs : ce qu'il était aisé de reconnaître, aux lettres qu'ils portaient, parce que Catulus avait fait graver son nom sur la hampe. Cependant on attribuait à Marius tout l'honneur de cette journée, et à cause de sa première victoire, et par égard pour sa dignité. Et le peuple l'appelait le troisième fondateur de Rome, parce que ce danger dont Marius venait de la délivrer n'était pas moindre que celui qu'elle avait couru dans la guerre des Celtes [2]. Les Romains, transportés d'enthousiasme, avec leurs femmes et leurs enfants, faisaient, chacun dans sa maison, des festins et des libations, tout à la fois en l'honneur des dieux et de Marius; et ils jugeaient qu'à lui seul appartenait le triomphe pour les deux victoires. Toutefois Marius ne triompha pas seul, mais avec Catulus : il voulait se montrer modéré dans une telle prospérité; et il avait d'ailleurs un autre motif, c'est que les soldats de Catulus étaient bien déterminés à ne le pas laisser triompher, si l'on privait leur général de cet honneur.

Son cinquième consulat passa donc; et il aspira au sixième avec plus d'ardeur que jamais personne n'en brigua un premier, cherchant à gagner le peuple par des

[1] Dans la plupart des éditions il y a *de Panorme*, Πανορμιτῶν, ce qui est une erreur manifeste, puisqu'il ne peut s'agir que des députés d'une ville assez voisine du champ de bataille. Or, Panorme serait Palerme en Sicile.

[2] Camille, vainqueur des Gaulois, avait reçu le nom de second fondateur de Rome. Voyez la *Vie de Camille.*

caresses, cédant à tous les caprices de la multitude, faisant fléchir la hauteur et la majesté des fonctions publiques qu'il remplissait, je dis plus, la fierté même de son propre caractère, et jouant l'affable et le populaire quand il ne l'était nullement de sa nature. On dit que, dans l'administration civile, et en présence des agitations de la foule, l'amour de la réputation le rendait timide ; que la fermeté et l'intrépidité qu'il montrait dans les batailles l'abandonnaient aux assemblées publiques, où le moindre mot de louange ou de blâme le mettait hors de lui. Toutefois on rapporte qu'il donna le droit de cité tout d'une fois à mille hommes de Cameries[1], parce qu'ils s'étaient distingués à la guerre ; ce qui était contraire à la loi ; et, comme on lui en fit des reproches : « Le fracas des armes, répondit-il, ne m'a point permis d'entendre la loi. » Il est vrai pourtant que les clameurs des assemblées du peuple le troublaient et l'effrayaient. A la guerre, il avait la dignité et l'autorité convenables, parce qu'il sentait le besoin qu'on avait de lui ; mais, dans l'administration civile, il perdait toute sa supériorité, et alors il avait recours à la bienveillance et à la faveur de la multitude, sacrifiant à l'ambition d'être le plus grand celle d'être le meilleur. Il offensa tous les hommes de l'aristocratie ; mais il n'y en avait pas un qui lui fût aussi antipathique que Métellus[2] : il l'avait outragé par son ingratitude ; et Métellus était un homme naturellement et sincèrement ennemi de tous ceux qui s'insinuaient dans les bonnes grâces du peuple par des moyens honteux, et qui, dans leurs actes publics, ne s'étudiaient qu'à plaire à la multitude. Marius médita donc de le faire bannir. Pour cela, il s'attacha Glaucia et Saturninus, deux hommes des plus violents et des plus emportés, et qui disposaient d'une tourbe d'indigents toujours prêts au désordre : il se ser-

[1] Aujourd'hui Camérino dans la Marche d'Ancône, au pied de l'Apennin.

[2] Métellus le Numidique, son ancien ennemi du temps de la guerre de Jugurtha.

vit d'eux pour proposer de nouvelles lois, fit venir à Rome des gens de guerre, qu'il mêla dans les assemblées, et fomenta une sédition contre Métellus. Suivant le récit de Rutilius [1], d'ailleurs homme de bien et ami de la vérité, mais ennemi particulier de Marius, celui-ci n'obtint son sixième consulat qu'en répandant de grandes sommes d'argent dans les tribus, et qu'en achetant l'exclusion de Métellus et l'élection de Valérius Flaccus, qu'il prit pour second, et non pour collègue, dans le consulat. Jamais, avant Marius le peuple n'avait conféré autant de fois la dignité consulaire à personne, si ce n'est à Valérius Corvinus : encore Valérius vit-il s'écouler quarante-cinq années entre son premier consulat et son dernier; tandis que Marius, poussé par un élan soutenu de la Fortune, parcourut, après son premier consulat, cinq consulats successifs [2].

C'est pendant son sixième consulat qu'il amassa le plus de haine contre lui, en se rendant complice des nombreux méfaits de Saturninus, entre autres du meurtre de Nonius. Nonius disputait le tribunat à Saturninus : Saturninus l'assassina. Devenu tribun, Saturninus proposa la loi agraire : il y était expressément porté que le sénat viendrait jurer d'observer les décrets du peuple, et de ne point mettre obstacle à leur exécution. Cet article de la loi, Marius affecta de l'attaquer dans le sénat : il déclara qu'il ne prêterait pas le serment, et qu'il pensait qu'aucun homme sage ne le prêterait, parce que, si la loi était mauvaise, c'était insulter le sénat que de lui faire prêter ce serment par violence, malgré lui, et non par persuasion. Tels n'étaient point ses sentiments; mais il parlait ainsi pour faire tomber Métellus dans un piége inévitable. Il faisait du mensonge habile un mérite et une

[1] Publius Rutilius Rufus, cité plusieurs fois avec éloge par Cicéron. Il avait été consul l'année d'avant le second consulat de Marius. Il ne reste rien de ses écrits.

[2] Le sixième consulat de Marius correspond à l'an 100 avant J.-C.

science : il devait donc ne tenir compte de sa déclaration devant le sénat. Connaissant au contraire Métellus pour un homme ferme, et qui faisait de la vérité la base d'une grande vertu, comme parle Pindare, son intention était de l'engager d'avance par un refus dans le sénat, afin qu'en ne prêtant pas le serment, il devînt pour le peuple l'objet d'une haine implacable. C'est ce qui arriva : Métellus déclara qu'il ne prêterait pas le serment ; et le sénat leva la séance.

Quelques jours après, Saturninus appela les sénateurs à la tribune, et il exigea d'eux le serment. Marius s'avança, au milieu d'un grand silence et d'une attente générale, et il dit, au mépris des belles paroles qu'il avait prononcées dans le sénat du bout des lèvres, qu'il n'avait pas le cou assez large[1] pour avoir pu décider à l'avance et sans appel une affaire de si haute importance, et qu'il s'engageait par serment à l'observation de la loi ; « si pourtant il y a loi, » dit-il : restriction qu'il ajouta adroitement, comme un voile pour couvrir sa honte. Il jura ; et le peuple charmé applaudit du geste et de la voix. Mais le changement de Marius remplit les honnêtes gens d'indignation et de douleur. Par crainte du peuple, tous les sénateurs jurèrent, jusqu'à ce que vint le tour de Métellus. Pour lui, ses amis eurent beau le presser, le conjurer de prêter le serment, et de ne pas s'exposer aux peines énormes que Saturninus prononçait contre ceux qui refuseraient, il ne fléchit point, ne jura point, mais il conserva son caractère, et il se tint prêt à tout souffrir, plutôt que de rien faire de honteux. Il s'en alla de l'assemblée, conversant avec ceux qui l'accompagnaient : « Faire une mauvaise action est blâmable, dit-il ; en faire une belle, mais sans danger, c'est chose commune ; mais c'est le propre de l'homme vertueux de faire le bien

[1] Expression proverbiale pour désigner l'orgueil et la présomption. Dacier cite à ce propos le mot de Job parlant du superbe : *Pingui cervice armatus est.*

quand il y a danger à le faire. » A l'instant même, Saturninus décréta que les consuls feraient publier par les hérauts que le feu, l'eau et le couvert étaient interdits à Métellus. La plus vile populace s'offrait pour le tuer; mais les plus gens de bien accouraient indignés à son aide. Métellus ne voulut pas causer une sédition. Il s'éloigna de Rome, faisant ce sage raisonnement : « Ou bien les temps deviendront meilleurs, et je reviendrai rappelé par le peuple repentant; ou bien les choses demeureront dans le même état, et alors il vaudra mieux en être loin. » Quels témoignages de bienveillance et de respect Métellus reçut dans son exil, et comment il passa ce temps à Rhodes, dans l'étude de la philosophie, c'est ce qui sera le plus convenablement rapporté dans sa *Vie*[1].

Cependant Marius se vit dans la nécessité de permettre à Saturninus, en échange de ce service, de se livrer à tous les emportements, et d'abuser de sa puissance : il avait fait de cet homme, sans le savoir, un fléau insupportable; et Saturninus marchait droit à la tyrannie et au renversement de l'État, par la force des armes et par les meurtres. Marius donc, qui craignait les grands et caressait la multitude, commit l'action du dernier des lâches et des fourbes. Les principaux citoyens s'étaient rendus un soir chez lui, et ils lui conseillaient d'agir contre Saturninus : il avait reçu en même temps Saturninus par une autre porte, sans qu'ils en sussent rien; et, prétextant avec lui et avec les autres qu'il avait un cours de ventre, il allait tour à tour de ceux-ci à celui-là, et il ne fit que les aigrir et les irriter davantage. Contraint enfin par les plaintes réunies et l'indignation du sénat et des chevaliers, il rassembla des troupes sur le Forum, poursuivit les séditieux dans le Capitole, et les prit par la soif, en coupant les conduits d'eau. Reconnaissant que la résistance était impossible, les assiégés l'appelèrent,

1 On ne sait pas si Plutarque ecrivit la *Vie de Métellus;* en tout cas, cette *Vie* n'existe plus.

et se ils rendirent sur ce qu'on appelait la foi publique. Marius fit tout pour les sauver, mais inutilement : à peine furent-ils descendus au Forum, qu'on les mit à mort. Tout cela avait encore irrité les grands et le peuple. Aussi, quand les comices pour la nomination des censeurs arrivèrent peu après, Marius ne se mit-il pas sur les rangs, quoiqu'on s'attendît à sa candidature : il laissa élire des hommes qui lui étaient bien inférieurs, parce qu'il craignait d'échouer. Et il s'en faisait un mérite, disant qu'il n'avait point voulu s'attirer la haine d'une foule de gens, en recherchant avec rigueur leur vie et leurs mœurs.

Lorsqu'on proposa le décret du rappel de Métellus, il s'y opposa vainement par ses paroles et par ses actions, et il renonça enfin à son opposition ; et, comme le peuple adopta la proposition avec empressement, Marius, ne pouvant se résoudre à être témoin du retour de Métellus[1], s'embarqua pour la Cappadoce et la Galatie, sous prétexte de sacrifices qu'il avait fait vœu d'offrir à la Mère des dieux ; mais son voyage avait un autre motif, qui échappait au vulgaire. Dépourvu des qualités nécessaires dans la paix et dans le maniement des affaires politiques, il ne devait son élévation qu'à la guerre ; mais, dans le repos et l'inaction, son crédit et sa considération devaient par la suite s'éclipser peu à peu : il le sentait, et il cherchait à faire naître des embarras nouveaux. En semant la discorde entre les rois, en soulevant et en excitant Mithridate, qu'on s'attendait chaque jour à voir prendre les armes, il espérait être aussitôt choisi pour commander contre lui, et revenir de là remplir la ville de nouveaux triomphes et sa maison des dépouilles du Pont et des richesses du roi. Mithridate le reçut avec tous les égards et tout le respect possibles ; mais Marius n'en fut point touché ni ébranlé. « Roi, lui dit-il, tâche de devenir plus puissant que les Romains, ou fais sans murmurer ce qu'ils te commandent. » Cette parole étonna le roi : il avait sou-

[1] Métellus fut rappelé en l'an 99, après que Marius fut sorti de charge.

vent ouï parler du langage des Romains; mais c'était la première fois qu'il entendit de ses propres oreilles leurs hardies remontrances.

De retour à Rome, Marius se fit bâtir une maison près du Forum; soit, comme il le disait, pour épargner la fatigue d'une longue route à ceux qui lui feraient leur cour; soit dans l'espoir que la proximité attirerait à sa porte un plus grand nombre de personnes. Mais l'éloignement de sa demeure n'était point ce qui rebutait : on ne trouvait pas chez lui les agréments du commerce ni cette capacité civile qui distinguaient les autres; et il n'était qu'un instrument de guerre, qu'on négligeait pendant la paix. Il s'affectait particulièrement de voir sa réputation éclipsée par celle de Sylla; il en éprouvait un vif chagrin, car c'était la haine des grands pour lui qui avait élevé Sylla, et Sylla s'était fait de ses différends avec Marius un titre pour s'avancer dans le gouvernement. D'ailleurs, Bocchus le Numide, ayant été inscrit au nombre des alliés de Rome, avait érigé, dans le Capitole, des statues de Victoires qui portaient des trophées, et, auprès d'elles, des figures d'or qui représentaient Bocchus remettant Jugurtha entre les mains de Sylla. Ce fait mit Marius hors de lui : outré de colère et de jalousie, parce que Sylla s'attribuait ces exploits à lui-même, il se disposait à abattre et à enlever de force ces offrandes. Mais Sylla résistait avec l'opiniâtreté d'un rival; et leur lutte était presque déclarée, lorsqu'elle fut arrêtée par la guerre Sociale, qui éclata tout à coup. Les nations de l'Italie les plus belliqueuses et les plus puissantes se soulevèrent toutes ensemble contre Rome, et elles faillirent bouleverser l'empire, non-seulement par la force de leurs armes et par la vigueur de leurs combattants, mais par l'audace et l'habileté étonnante que déployèrent leurs chefs, dignes rivaux des généraux de Rome [1].

[1] Voyez plus loin la *Vie de Sylla*. La guerre Sociale commença en l'an 90 avant J.-C., et elle dura trois ans.

Cette guerre, si féconde en événements divers, et si variée dans ses succès, valut à Sylla autant de crédit et de réputation qu'elle en fit perdre à Marius. On ne voyait, chez celui-ci, que lenteur dans les attaques, nonchalance et irrésolution en toutes choses; soit que la vieillesse eût éteint en lui l'activité ou la chaleur, car il avait alors plus de soixante-cinq ans; soit que, comme il le disait, souffrant d'une maladie de nerfs et de douleurs dans tous les membres, il fît, par amour-propre, plus que ses forces ne le lui permettaient. Toutefois il gagna une grande bataille, dans laquelle il tua aux ennemis six mille hommes, et il ne leur donna jamais prise sur lui. Enfermé par eux, environné de leurs retranchements, leurs cris et leurs défis ne furent point capables de le mettre en colère. On rapporte que Popédius Silo, celui des capitaines ennemis qui avait le plus d'autorité et de considération, lui ayant dit : « Marius, si tu es un si grand général, descends, et viens combattre. — Et toi donc, répondit Marius, si tu es un si grand général, force-moi de te livrer bataille malgré moi. » Une autre fois, les ennemis lui donnèrent encore l'occasion de les charger; mais les Romains montrèrent de la crainte. Lorsque les deux partis se furent séparés, Marius appela ses troupes au conseil. « Je ne sais, leur dit-il, qui je dois appeler les plus lâches de vos ennemis ou de vous; car ni eux n'ont osé regarder votre dos, ni vous leur nuque. » A la fin, il abandonna le commandement, parce que sa mauvaise santé le mettait hors d'état d'agir de sa personne.

Cependant la guerre d'Italie touchait à sa fin; plusieurs compétiteurs briguaient à Rome, par l'organe des démagogues, le commandement de la guerre contre Mithridate. Au grand étonnement de tout le monde, le tribun Sulpicius, homme entreprenant et audacieux, mit en avant Marius, et le proposa pour général contre Mithridate, avec le titre de proconsul. Le peuple se divisa en deux partis : les uns voulaient Marius, mais les autres deman-

daient Sylla ; et ceux-ci engageaient Marius à s'en aller aux eaux de Baïes, y soigner son corps usé de vieillesse, et qui se fondait en humeurs, comme Marius le disait lui-même. En effet, Marius avait dans ce pays, près de Misène, une fort belle maison, pleine de délices et de délicatesse bien efféminées pour un homme qui avait fait de telles expéditions et de telles guerres. Cornélie l'avait achetée auparavant, dit-on, soixante-quinze mille drachmes[1] ; et, peu d'années après, Lucius Lucullus la paya deux millions cinq cent mille[2]. Tant la somptuosité s'accrut promptement ! tant la prospérité développa le goût du luxe !

Cependant Marius, avec une ambition et une ardeur de jeune homme, cherchait à faire disparaître aux yeux sa vieillesse et ses infirmités : tous les jours on le voyait descendre dans le Champ-de-Mars, s'exercer parmi les jeunes gens, faire montre de sa souplesse dans le maniement des armes et de sa vigueur à monter à cheval, quoique l'âge lui eût ôté son agilité par l'excès de l'embonpoint, et qu'il fût devenu excessivement replet et pesant. Il y en avait à qui cela plaisait, et qui allaient le voir chercher des applaudissements et s'efforcer de faire mieux que les autres. Mais les gens de bien avaient pitié de son ambition insatiable, et de voir que, devenu si riche de pauvre qu'il était, et de petit si grand, il ne savait pas mettre de bornes à sa prospérité et se contenter d'être admiré et de jouir tranquillement de sa fortune ; et que, comme s'il eût manqué de tout, après tant de triomphes et tant de gloire, il s'en allât transporter sa vieillesse, déjà si avancée, dans la Cappadoce et le Pont-Euxin, pour y combattre un Archélaüs et un Néoptolème, lieutenants de Mithridate. Les raisons qu'alléguait sur cela Marius étaient réellement frivoles : il

1 Environ soixante-huit mille francs de notre monnaie.
2 Environ deux millions deux cent cinquante mille francs.

voulait, disait-il, exercer son fils [1], sous ses yeux, au métier des armes.

C'est là ce qui fit éclater enfin la maladie secrète que Rome couvait dans son sein ; car Marius avait trouvé l'instrument de la ruine commune, dans l'audace de Sulpicius. Admirateur de Saturninus, c'est Saturninus que Sulpicius prenait pour modèle ; et il ne reprochait que deux choses à la façon dont Saturninus avait mené les affaires, la timidité et l'hésitation. Pour lui, il n'hésitait jamais : il était sans cesse entouré de six cents chevaliers comme d'une garde, et qu'il appelait le contre-sénat. Un jour que les consuls tenaient l'assemblée, il survint avec ses gens armés, mit les consuls en fuite, prit et tua le fils de l'un d'eux [2]. Sylla, en se sauvant, passa devant la maison de Marius ; et, ce à quoi personne ne se serait attendu, il s'y jeta, et ceux qui le poursuivaient passèrent en courant devant la maison, sans l'avoir vu ; et l'on dit que Marius lui-même le fit sortir en sûreté par une autre porte, de manière que Sylla put s'échapper et gagner son camp. Sylla rapporte lui-même, dans ses *Mémoires*, non pas qu'il se réfugia auprès de Marius, mais qu'il y fut amené pour délibérer sur un décret, que Sulpicius lui arracha de force, en l'environnant d'épées nues, et après l'avoir chassé devant lui jusque chez Marius ; qu'ensuite on le ramena sur le Forum, et qu'il y dut faire ce qu'on demandait : c'était de casser le décret par lequel son collègue et lui avaient suspendu la justice [3]. Après cela, Sulpicius triomphant fit donner le commandement à Marius ; et celui-ci, tandis qu'il faisait ses préparatifs de départ, envoya deux tribuns de légions pour recevoir l'armée des mains de Sylla. Mais Sylla fit soulever ses troupes, au nombre d'au moins trente-cinq

[1] C'était Marius le jeune.

[2] Ce consul se nommait Pompéius Rufus.

[3] J'ai paraphrasé le texte, fort obscur en cet endroit, mais qui s'entend fort bien si l'on recourt au passage de la *Vie de Sylla* où Plutarque raconte le même événement.

mille hommes d'infanterie, et il les conduisit contre Rome. Quant aux tribuns qu'avait envoyés Marius, les soldats tombèrent sur eux, et les massacrèrent.

De son côté, Marius, à Rome, avait fait périr plusieurs des amis de Sylla, et il avait promis la liberté aux esclaves qui prendraient les armes pour lui : on dit qu'il ne s'en présenta que trois. Aussi fit-il peu de résistance, lorsque Sylla arriva : bientôt, contraint de céder, il prit la fuite[1]. A peine était-il sorti de la ville, que, ceux qui l'accompagnaient s'étant dispersés, il se trouva seul dans l'obscurité, et se réfugia à Solonium, une de ses maisons de campagne. De là, il envoya son fils prendre les provisions nécessaires dans les terres de Mucius, son beau-père, qui n'étaient pas éloignées. Pour lui, il descendit vers Ostie[2], où Numérius, un de ses amis, lui tenait un navire tout préparé ; et, sans attendre son fils, il s'embarqua avec son beau-fils Granius. Cependant le jeune Marius arrive sur les terres de Mucius ; il y prend et fait disposer des provisions ; mais le jour survint, et peu s'en fallut qu'il ne tombât dans les mains de ses ennemis. Des cavaliers, qui soupçonnaient quelque chose, vinrent en ce lieu. L'intendant des terres de Mucius les avait aperçus de loin : il cacha Marius dans un chariot chargé de fèves, attela des bœufs, et s'en alla au-devant des cavaliers, conduisant le chariot vers la ville. Marius fut ainsi transporté jusqu'à la maison de sa femme : il s'y munit des objets dont il avait besoin ; et, quand la nuit fut venue, il s'en alla vers la mer, s'embarqua, et fit la traversée sur un navire qui mettait à la voile pour l'Afrique.

Cependant le vieux Marius avait levé l'ancre ; porté par un bon vent, il suivait la côte d'Italie ; mais il craignait un certain Géminius, l'un des principaux habitants de Terracine, qui était son ennemi, et il recommanda aux matelots de s'éloigner de Terracine. Les

[1] Ceci se passait en l'an 88 avant J.-C.
[2] Port à l'embouchure du Tibre.

matelots auraient bien voulu lui faire ce plaisir ; mais le vent sauta, et souffla de la haute mer ; et il s'éleva une si furieuse tempête, qu'il semblait impossible que le navire résistât longtemps à l'effort des vagues ; d'ailleurs Marius souffrait, et il était malade du mal de mer. Ils prirent donc terre à grand'peine, sur le rivage de Circéum[1]. La tempête augmentait : les vivres leur manquant, ils quittèrent le navire, et se mirent à errer sans but, et, comme il arrive dans les grandes détresses, cherchant à éviter le mal présent comme le plus redoutable, et n'espérant qu'en ce qu'ils ne voyaient point. Il y avait pour eux péril sur terre comme péril sur mer, crainte de rencontrer des hommes, et crainte de n'en pas rencontrer, parce qu'ils manquaient des choses nécessaires. Enfin, l'heure étant déjà avancée, ils rencontrèrent des bouviers, qui n'avaient rien à leur donner, mais qui reconnurent Marius, et qui lui conseillèrent de s'éloigner au plus vite, parce qu'ils venaient de voir passer une troupe de cavaliers qui le cherchaient. Alors Marius, ne sachant plus ce qu'il devait faire, et voyant ceux qui l'accompagnaient épuisés de besoin, s'écarta de la route, et se jeta dans un bois épais, où il passa la nuit, en proie à une angoisse profonde. Le lendemain, la nécessité l'en fit sortir ; et, pour user du reste de ses forces avant qu'elles fussent toutes épuisées, il s'en alla le long du rivage, encourageant ses compagnons, les priant de ne point désespérer avant d'avoir perdu l'espérance dernière, pour laquelle il se conservait encore, sur la foi d'anciennes prédictions. Car, dans son enfance, lorsqu'il vivait à la campagne, il était tombé dans sa robe une aire d'aigle, qui contenait sept aiglons. Ses parents, étonnés, consultèrent les devins ; et les devins répondirent que cet enfant serait un homme des plus illustres, et qu'il était destiné à obtenir sept fois la plus

[1] Ville maritime du Latium.

grande magistrature et l'autorité suprême. Il y en a qui disent que ce prodige arriva en effet à Marius. D'autres rapportent que ceux qui l'accompagnaient y avaient ajouté foi, pour le lui avoir entendu raconter en cette occasion et ailleurs pendant sa fuite, et l'avaient mis ensuite par écrit, quoique ce fût une pure invention; car l'aigle ne fait que deux petits. Et ils ajoutent que Musée[1] est dans l'erreur lorsqu'il dit, au sujet de l'aigle :

> Elle pond trois œufs, en fait éclore deux, et ne nourrit qu'un aiglon.

Il est bien vrai pourtant que Marius, pendant sa fuite et dans les situations les plus désespérées, dit à plusieurs reprises qu'il parviendrait à un septième consulat : c'est ce dont conviennent les historiens.

Ils n'étaient plus qu'à environ vingt stades[2] de Minturnes[3], ville d'Italie, lorsqu'ils virent une troupe de cavaliers qui s'avançaient sur eux, et par hasard deux barques à flot. Tous se mirent, chacun selon ses forces et son agilité, à courir vers la mer : ils s'y jetèrent, et nagèrent vers les deux barques. Granius atteignit l'une, et passa dans une île située en face de ce point de la côte, et qu'on nomme Énaria[4]; mais Marius était pesant, et deux esclaves, ne pouvant le prendre comme ils auraient voulu, le soutinrent avec beaucoup de peine et d'efforts sur les eaux, et le placèrent dans l'autre embarcation, lorsque déjà les cavaliers étaient arrêtés et criaient du rivage aux mariniers d'amener la barque, ou bien de jeter Marius à la mer, et de s'en aller où bon leur semblerait. Marius suppliait, versait des larmes;

[1] Poëte fort ancien, né à Athènes, contemporain d'Orphée et de Linus, et qui avait composé des poëmes religieux dont il ne reste à peu près rien.

[2] Environ quatre kilomètres ou une lieue.

[3] Dans le Latium méridional, entre Sinuesse et Caïete : c'est aujourd'hui Trajetto.

[4] Aujourd'hui Ischia.

et les gens de la barque, après avoir en un moment changé plusieurs fois de résolution, répondirent cependant aux cavaliers qu'ils n'abandonneraient point Marius. A peine les cavaliers se furent-ils éloignés pleins de colère, les mariniers prirent une autre résolution encore, et naviguèrent vers la côte. Ils jetèrent l'ancre à l'embouchure du Liris[1], dont les eaux forment un marais en se répandant par-dessus leurs rives; et ils engagèrent Marius à descendre à terre, pour prendre de la nourriture et se remettre du mal de mer, jusqu'à ce qu'il s'élevât un bon vent; ce qui devait arriver à une heure fixe, où le vent de mer mollit ordinairement, et où il devait s'élever des marais une brise suffisante pour prendre le large. Marius les crut, et suivit ce conseil. Les mariniers le déposèrent sur le rivage; et il se coucha dans un pré, bien éloigné de penser à ce qui allait arriver. Mais eux, remontant aussitôt dans leur barque, levèrent l'ancre et s'enfuirent, comme n'étant ni honnête de livrer Marius, ni sûr pour eux de le sauver.

Ainsi seul, abandonné de tous, il demeura longtemps étendu sur le rivage, sans proférer une parole; puis, se levant avec effort, il se mit à marcher péniblement sur un terrain sans routes tracées. Après avoir traversé des marais profonds et des fossés pleins d'eau et de boue, le hasard le conduisit à la chaumière d'un vieillard, qui vivait de son travail dans ces marais. Marius tombe à ses pieds, et le supplie de sauver, de secourir un homme qui, s'il échappait aux dangers présents, pourrait le récompenser au delà de ses espérances. L'homme, soit qu'il l'eût autrefois connu, soit qu'il remarquât dans ses traits quelque chose qui annonçait un personnage considérable, répondit que, s'il n'avait besoin que de se reposer, sa cabane suffisait; mais que, s'il errait pour échapper à des ennemis, il le cacherait dans un endroit

[1] Aujourd'hui le Garigliano.

où il serait plus tranquille. C'est ce que Marius le pria de faire. Le vieillard conduisit donc Marius dans le marais, le fit entrer et se tapir dans un creux au bord de la rivière, jeta sur lui des roseaux, et le couvrit d'autres choses légères, propres à le cacher sans l'incommoder de leur poids.

Il n'y avait pas longtemps qu'il était là, lorsqu'il entendit du bruit, et des voix qui venaient de la chaumière. Géminius avait envoyé de Terracine[1] un grand nombre de gens à sa poursuite : quelques-uns étaient par hasard venus dans cet endroit, et ils cherchaient à effrayer le vieillard, en criant qu'il avait recueilli et qu'il cachait l'ennemi de Rome. Marius se leva donc de sa cachette, et, se dépouillant de ses vêtements, il s'enfonça dans l'eau bourbeuse du marais ; ce qui le fit apercevoir de ceux qui le cherchaient. Ils le tirèrent de là tout nu et couvert de boue, l'emmenèrent à Minturnes, et le livrèrent aux magistrats. Car déjà s'était répandu dans toutes les villes le décret qui ordonnait de poursuivre Marius, et de le tuer quand on pourrait l'atteindre. Néanmoins les magistrats crurent devoir en délibérer auparavant, et ils le placèrent dans la maison et sous la garde d'une femme nommée Fannia, que l'on croyait fort mal disposée à son égard, pour une cause déjà ancienne. Cette Fannia était mariée à Tinnius : elle se sépara de lui, et redemanda sa dot, qui était considérable ; mais le mari l'accusait d'adultère. L'affaire fut jugée par Marius, alors consul pour la sixième fois. Les débats firent connaître que Fannia avait été d'abord une femme de mauvaise vie ; que Tinnius savait ce qui en était, et, nonobstant cela, l'avait épousée et avait vécu longtemps avec elle : le juge, indigné de la conduite de l'un et de l'autre, avait condamné le mari à rendre la dot, et la femme à payer une amende de quatre pièces de monnaie de cuivre,

[1] A l'extrémité S.-E. des marais Pontins : elle a conservé son ancien nom.

comme note d'infamie. Pourtant Fannia, dans cette occasion, ne se conduisit point en femme offensée; et, bien loin que la vue de Marius lui rappelât des souvenirs mauvais, elle lui offrit ce qu'elle avait chez elle, en l'exhortant à prendre courage. Marius la remercia, et lui protesta qu'il était plein de confiance, parce qu'il venait d'apercevoir un présage favorable. Voici ce que c'était. Comme il arrivait, conduit par les gardes. auprès de la maison de Fannia, et au moment où l'on avait ouvert la porte, un âne en était sorti en courant, pour aller boire à la fontaine qui coulait près de là; et, regardant Marius d'un air de gaieté enjouée, il s'était d'abord arrêté court devant lui, et il s'était mis à braire d'une voix haute et retentissante, puis il avait passé à côté de lui, en bondissant de joie. « J'en conjecture, disait Marius, que les dieux me font connaître par là que j'échapperai plutôt par mer que par terre, puisque l'âne ne s'est point soucié d'une nourriture sèche, et qu'il l'a quittée pour courir à l'eau. » Après cette conversation avec Fannia, il voulut se reposer seul, et il ordonna qu'on fermât la porte de la chambre.

Cependant les magistrats et les décurions de Minturnes avaient décidé, après délibération, que Marius serait mis à mort sans retard. Mais il ne se trouva pas un citoyen qui voulût se charger de l'exécution. Alors un cavalier, Gaulois de nation suivant les uns, Cimbre suivant d'autres, prit une épée, et entra près de Marius. La chambre, à l'endroit où il se trouvait couché, recevait peu de jour et était assez obscure. On raconte que le soldat crut voir les yeux de Marius lancer des flammes ardentes, et qu'il entendit une grande voix qui lui criait, du fond de l'obscurité : « Oses-tu bien, malheureux! égorger Caïus Marius? » Aussitôt le barbare sortit en fuyant. Il jeta son glaive; et, en franchissant le seuil, il s'écriait : « Non, je ne puis tuer Caïus Marius! » Tous alors furent saisis d'étonnement, puis de pitié et de repentir. Ils se

reprochaient d'avoir pris cette résolution cruelle et ingrate contre un homme qui avait sauvé l'Italie, alors que ne lui pas prêter secours était déjà un crime; et ils se dirent : « Qu'il s'en aille fugitif où il voudra subir ailleurs sa destinée; et nous, prions les dieux de nous pardonner d'avoir jeté hors de notre ville Marius nu, et dépourvu de tout secours. »

Sur ces réflexions, ils entrèrent en foule dans la chambre, et, lui faisant cortége, ils l'emmenèrent vers la mer. Comme chacun d'eux lui donnait de bon cœur tout ce qui pouvait lui être utile, il se passa un temps considérable: d'ailleurs, le bois de la déesse Marica[1], ce bois qu'ils ont en grande vénération et d'où ils n'emportent rien de ce qu'ils y ont une fois porté, se trouvait entre eux et la mer; et on eût perdu beaucoup de temps en tournant alentour. Enfin un de leurs vieillards s'écria qu'il n'y avait pas de passage interdit, pas de route prohibée, quand il s'agissait de sauver Marius; et lui-même, prenant quelqu'une des provisions que l'on portait au navire, il se mit à marcher à travers le bois. On offrit à Marius, avec le même empressement, des provisions de tout genre, et un certain Béléus lui fournit un navire. Dans la suite, Marius fit représenter tous ces faits sur un tableau, qu'il plaça comme offrande dans le temple de Marica. C'est de là qu'il s'embarqua par un vent favorable. Un heureux hasard le porta vers l'île d'Énaria, où il trouva Granius et ses amis; puis, tous ensemble, ils cinglèrent vers l'Afrique. Le manque d'eau les obligea de relâcher en Sicile, près d'Éryx[2]. Il se trouva que le questeur romain gardait la côte sur ce point : il faillit prendre Marius, qui était lui-même venu à terre, et il tua environ seize de ses gens, occupés à faire de l'eau. Marius se rembarqua promptement, traversa la mer, et

[1] Marica, dont Virgile cite le nom dans l'*Énéide*, était une nymphe de la contrée, et la mère du roi Latinus.

[2] Au N.-O. de Drépane ; Éryx se nomme aujourd'hui Catalfano.

arriva sur l'île de Méninx [1], où il reçut la première nouvelle que son fils s'était sauvé avec Céthégus, et qu'ils se rendaient auprès du roi des Numides, Hiempsal, pour lui demander secours. Il reprit donc un peu courage, et il se hasarda à passer de l'île sur le territoire de Carthage. Le préteur d'Afrique était alors un Romain nommé Sextilius, qui n'avait reçu de Marius ni bien ni mal : Marius espérait que la pitié le porterait à lui prêter assistance. Mais, à peine fut-il débarqué avec quelques-uns des siens, qu'un licteur vint à sa rencontre, et, lui barrant le chemin, lui dit : « Marius, le préteur Sextilius te défend de mettre le pied sur la terre d'Afrique ; ou, sinon, il te déclare qu'il exécutera le décret du sénat, en te traitant comme ennemi public de Rome. » A cette déclaration, Marius demeura muet de douleur et d'abattement ; il resta longtemps immobile, et lançant au licteur des regards terribles. Et, comme le licteur lui demandait quelle réponse il le chargeait de porter au préteur, il poussa un profond soupir, et lui répondit : « Annonce-lui donc que tu as vu Caïus Marius fugitif, assis sur les ruines de Carthage. » Réponse pleine de sens, par laquelle il mettait devant les yeux de Sextilius l'exemple de la fortune de cette ville et du renversement de sa propre fortune.

Pendant ce temps-là, Hiempsal, le roi des Numides, ne savait quel parti prendre : il traitait bien avec honneur le jeune Marius et ceux qui l'accompagnaient ; mais, lorsqu'ils voulaient s'en aller, il les retenait sous divers prétextes. Évidemment Hiempsal n'apportait point ces retards dans de bonnes intentions. Toutefois il leur arriva une chose qui fut cause de leur salut. Le jeune Marius était de belle figure : une des concubines du roi s'affligea de le voir en si triste position ; et la pitié fut pour elle une source et un prétexte d'amour. D'abord il repoussa les propositions

[1] Ile près de la côte d'Afrique au-dessous de la petite Syrte, entre Tripoli et Tunis ; elle se nomme aujourd'hui l'île de Zerbi.

de cette femme; mais, quand il vit qu'il n'avait pas d'autre moyen d'échapper, et qu'il reconnut en elle plus d'empressement à le servir que de passion pour la volupté, il accepta son attachement; et, cette femme ayant facilité sa fuite, il s'échappa avec ses amis, et il se retira vers Marius. Après s'être embrassés, comme ils marchaient le long de la mer, ils rencontrèrent deux scorpions qui se battaient : chose qui parut de mauvais présage à Marius. Ils montèrent donc dans une barque de pêcheurs, et ils passèrent dans l'île de Cercine [1], qui n'est pas loin du continent. A peine avaient-ils levé l'ancre, qu'ils virent arriver, à l'endroit qu'ils venaient de quitter, des cavaliers envoyés par le roi à leur poursuite. Marius n'avait probablement pas encore échappé à un plus pressant danger.

A Rome, cependant, on apprenait que Sylla faisait la guerre en Béotie, contre les généraux de Mithridate : les consuls se divisèrent, et prirent les armes. Un combat eut lieu; et Octavius, resté vainqueur, chassa Cinna, qui essayait d'exercer un pouvoir absolu, et lui substitua, dans les fonctions consulaires, Cornélius Mérula. Cinna leva des troupes chez les autres peuples de l'Italie, et soutint la guerre contre les consuls. A ces nouvelles, Marius se décida à se mettre en mer aussitôt : il prit avec lui quelques cavaliers maurusiens, tirés de l'Afrique [2], et quelques hommes qui s'étaient échappés d'Italie, ce qui ne formait qu'un corps de mille hommes au plus; puis il mit à la voile, et aborda au port de Télamon, en Étrurie [3]. A peine débarqué, il fit une proclamation, dans laquelle il promettait la liberté aux esclaves; et il vit accourir au rivage, attirés par sa réputation, les laboureurs et les pâtres de condition libre qui habitaient ce pays. Il s'attacha les plus vigoureux; et, en quelques jours, il eut

[1] Aujourd'hui Kerkéni, près de l'île de Zerbi.

[2] Les Maurusiens étaient une peuplade de la Mauritanie.

[3] C'est encore aujourd'hui le port *Telamone* en Toscane.

rassemblé des forces considérables, dont il remplit quarante vaisseaux. Il connaissait Octavius pour un homme de bien, et qui ne voulait commander que selon les lois et la justice; il savait que Cinna, au contraire, portait ombrage à Sylla, et était ennemi déclaré du gouvernement : c'est à celui-ci qu'il résolut d'aller se joindre avec ses forces; et il lui dépêcha un courrier pour lui annoncer qu'il lui obéirait en tout, comme à un consul. Cinna accepta, le proclama proconsul, et lui envoya les faisceaux et les autres insignes du commandement; ce que Marius refusa, disant que ces ornements ne convenaient point à sa fortune présente. Il portait un costume misérable et laissait croître ses cheveux, depuis le jour où il était parti pour l'exil à l'âge de plus soixante et dix ans; il affectait de marcher à pied, afin d'exciter la compassion; mais, à travers cette humiliation, éclatait cet air de fierté qui lui était naturel, et où dominaient le sombre et le terrible. Sous cette tristesse même, on démêlait, non point une âme découragée, mais des ressentiments aigris par les revers.

Dès qu'il eut salué Cinna et harangué ses troupes, il mit aussitôt la main à l'œuvre; et il s'opéra un grand changement dans les affaires. D'abord sa flotte coupait les vivres au continent, pillait les convois, et disposait de l'approvisionnement de Rome; ensuite elle vogua vers les villes maritimes, et s'en empara. A la fin, Ostie [1], livrée par la trahison, fut pillée, et la plus grande partie de sa population massacrée. Marius jeta un pont sur le fleuve [2], et coupa à ses ennemis toute communication avec la mer; puis il marcha sur Rome avec toute son armée de terre, et il se saisit du mont appelé Janicule. Ce n'est point tant par incapacité qu'Octavius éprouvait des échecs, qu'à cause de ses principes de justice rigoureuse, qui lui faisaient négliger, contre l'utilité présente, les moyens nécessaires. Plusieurs lui conseillaient d'appeler

[1] A l'embouchure du Tibre.
[2] Le Tibre lui-même.

aux armes les esclaves, en leur promettant la liberté : il répondit qu'il ne donnerait aux esclaves aucun droit dans cette patrie d'où il repoussait Caïus Marius pour le maintien des lois. Sur ces entrefaites, arrive à Rome Métellus, fils de ce Métellus qui avait commandé en Afrique, et que Marius avait fait exiler. Les soldats, qui le croyaient meilleur général qu'Octavius, abandonnent celui-ci et s'en vont trouver Métellus, le priant de se mettre à leur tête et de sauver la ville, et disant qu'ils sauraient bien se battre et vaincre, s'ils avaient un général habile et entreprenant. Comme Métellus, indigné, les engageait à s'adresser au consul, ils s'en allèrent se joindre aux ennemis. Métellus lui-même s'éloigna, désespérant de la ville. Pour Octavius, il resta dans Rome, retenu par des Chaldéens, des prêtres, des interprètes d'oracles sibyllins, qui l'assuraient que tout irait parfaitement. Cet homme, doué d'ailleurs d'un sens droit, autant que pas un Romain, et qui maintenait l'autorité consulaire supérieure aux flatteries; ce fidèle observateur des coutumes et des lois anciennes, qui s'y tenait attaché comme à des formules immuables, montrait, ce me semble, une certaine faiblesse d'esprit, en ce qu'il fréquentait plus la société des devins et des pronostiqueurs que celle des gens habiles dans la guerre et des hommes d'État. Marius, avant d'entrer dans la ville, envoya des hommes l'arracher de la tribune et l'égorger; et l'on dit qu'après sa mort, on trouva dans son sein un horoscope dressé par des Chaldéens. Quelle différence dans la destinée de deux hommes, tous deux généraux distingués! l'un, Marius, doit son salut à son respect pour la divination; l'autre, Octavius, trouve dans le même sentiment sa perte.

Les choses étant dans cet état, le sénat s'assembla, et envoya des députés vers Cinna et Marius, les priant d'entrer, et d'épargner les citoyens. Cinna, en qualité de consul, leur donna audience assis sur la chaise curule, et leur fit une réponse bienveillante. Marius, debout

près de lui, restait silencieux; mais son air sombre et ses regards farouches faisaient prévoir qu'il allait bientôt remplir la ville de massacres. Ils se mirent en marche, et Cinna entra dans Rome accompagné de gardes; mais Marius s'arrêta auprès de la porte, disant, avec une ironie pleine de colère, qu'il était exilé, et que la loi lui interdisait sa patrie; que, si l'on désirait sa personne, il fallait, par un décret contraire, casser celui de son exil : comme s'il eût été un rigoureux observateur des lois, et qu'il entrât dans une ville libre. Il fit donc assembler le peuple; mais, avant que trois ou quatre tribus eussent voté, il leva le masque, et, laissant là cette formalité de rappel, il entra entouré d'une garde d'élite, composée des esclaves qui étaient venus à lui, et qu'il appelait Bardyéens [1]. Ces hommes tuèrent une foule de personnes, sur un mot, sur un signe de ses yeux. Enfin, Ancharius, sénateur et préteur, se présentant à Marius, ils se jetèrent au-devant de lui, et ils le percèrent de leurs épées, parce que Marius ne lui rendait point son salut. Depuis lors ce fut leur règle de conduite : ils égorgeaient incontinent, dans les rues, tous ceux auxquels Marius ne répondait point ou ne rendait pas le salut. C'était au point que ses amis mêmes avaient le frisson et tremblaient de peur, chaque fois qu'ils approchaient de lui pour le saluer.

Beaucoup déjà avaient été massacrés : Cinna s'amollissait, il était rassasié de carnage; mais Marius, chaque jour plus aigri, plus altéré de sang, assouvissait sa fureur sur tous ceux dont il avait quelque défiance. Toutes les rues, toute la ville étaient pleines de gens qui poursuivaient des fugitifs et couraient à la chasse de ceux qui se cachaient. On eut alors la preuve que, pour un homme malheureux, il n'y a plus d'hôtes, plus d'amis fidèles Bien rares furent ceux qui ne livrèrent point les infortunés qui leur avaient demandé asile. Aussi devons-nous

[1] On ignore l'origine de cette qualification. La rentrée de Marius eut lieu en l'an 87 avant J.-C.

tous nos éloges, toute notre admiration aux esclaves de Cornutus. Après avoir caché leur maître dans sa maison, ils prirent un des nombreux cadavres qui jonchaient la rue, le pendirent par le cou, lui mirent au doigt un anneau d'or, et le montrèrent aux satellites de Marius; puis, ils l'ensevelirent et l'enterrèrent. Personne n'eut aucun soupçon; et Cornutus, ainsi échappé grâce à ses esclaves, se retira en Gaule.

L'orateur Marcus Antonius [1] avait bien trouvé aussi un ami sûr; mais il n'eut pas le bonheur de Cornutus. Cet ami était un homme du peuple, pauvre, et qui, ayant reçu chez lui un des principaux personnages de Rome, voulut le traiter aussi convenablement que ses moyens le lui permettaient. Il envoya un esclave chez un des cabaretiers du voisinage, pour acheter du vin. Comme l'esclave goûtait le vin avec plus de soin qu'à l'ordinaire, et qu'il s'en faisait servir de meilleur, le marchand lui demanda pourquoi il n'achetait pas, comme de coutume, du vin nouveau, du commun, mais du recherché et du cher. L'esclave lui répondit naïvement, et comme à un camarade, à une ancienne connaissance, que son maître traitait Marcus Antonius, qu'il cachait dans sa maison. Et il ne fut pas plutôt sorti que le scélérat et perfide cabaretier courut chez Marius, qui était déjà à table. Introduit aussitôt, il annonce qu'il va lui livrer Antonius. A cette parole, Marius poussa, dit-on, un grand cri, et de joie il frappa dans ses mains; et peu s'en fallut qu'il ne se levât de table pour aller lui-même dans cette maison: ses amis le retinrent; et il envoya Annius et des soldats, avec ordre de lui apporter sur-le-champ la tête d'Antonius. Lorsqu'ils furent arrivés à la maison, Annius demeura devant la porte; et ses gens, montant l'escalier, entrèrent dans une chambre haute, où ils trouvèrent

[1] Aïeul du triumvir, et le plus célèbre des orateurs romains du temps. Cicéron a élevé dans le *de Oratore* un magnifique monument à sa gloire et à la gloire de son contemporain et ami Crassus.

Antonius. Son aspect leur imposa tellement, qu'ils se renvoyaient l'exécution les uns aux autres, aucun n'osant le frapper. Et il y avait, à ce qu'il paraît, tant de charmes et de grâces dans sa parole, que, dès qu'il eut ouvert la bouche pour demander la vie, aucun n'eut la hardiesse de le toucher, ni de le regarder en face; mais tous restèrent les yeux baissés et pleins de larmes. Impatienté de leur retard, Annius monta; et, voyant Antonius qui les haranguait, et les soldats comme frappés de stupeur et fascinés par son éloquence, il les traita de lâches, s'élança lui-même sur Antonius, et lui trancha la tête. Lutatius Catulus, qui avait été collègue de Marius dans le commandement, et qui avait triomphé des Cimbres avec lui, avait des amis qui priaient pour lui et intercédaient auprès de Marius; mais Marius ne faisait que cette réponse: « Il faut qu'il meure. » Alors Catulus s'enferma dans sa chambre, y alluma un grand brasier, et s'asphyxia.

Des cadavres sans tête étaient jetés et foulés aux pieds par les rues; et ce n'était point un sentiment de pitié, mais un frisson d'horreur qu'excitait ce spectacle. Une chose surtout affligeait le peuple, c'était la licence effrénée de ce qu'on appelait les Bardyéens: ils entraient dans les maisons, égorgeaient les maîtres, abusaient des enfants, violaient les maîtresses, pillaient, ensanglantaient tout sans obstacle. Enfin Cinna et Sertorius se réunirent, fondirent sur eux pendant qu'ils dormaient dans leur camp, et les tuèrent tous à coups de javelots, sans qu'il en réchappât un seul.

Sur ces entrefaites, la fortune sembla changer : des messagers arrivaient de toutes parts, annonçant que Sylla avait terminé la guerre contre Mithridate, recouvré les provinces perdues, et qu'il avait mis à la voile avec des troupes considérables. Alors il y eut comme un sursis, une courte suspension aux maux inexprimables qu'on endurait, parce que leurs auteurs s'attendaient à avoir bientôt la guerre sur les bras. Marius fut donc proclamé

consul pour la septième fois; et, le jour des calendes de janvier, qui est le premier jour de l'année, en sortant de sa maison, il fit précipiter de la roche Tarpéienne un certain Sextus Licinius; prélude qui parut un terrible présage de nouvelles calamités, et pour ceux du parti contraire, et pour la ville entière. Mais Marius, épuisé par les fatigues, l'âme accablée et comme noyée dans les chagrins, tourmenté par la pensée de cette nouvelle guerre et de ces nouveaux combats, des dangers et des cuisantes douleurs que lui faisait pressentir son expérience, ne put se résoudre à les endurer. Il considérait que ce n'était plus avec un Octavius ou un Mérula, chefs d'une tourbe indisciplinée, conducteurs d'un peuple en émeute, qu'il allait avoir à lutter : c'était Sylla qui s'avançait; Sylla, qui l'avait d'abord chassé de sa patrie, et qui venait de renfermer Mithridate au fond du Pont-Euxin. Écrasé sous le poids de ces réflexions, Marius se remettait devant les yeux ses longues courses errantes, son exil, ses périls lorsqu'il fuyait poursuivi sur terre et sur mer, et il tombait dans des angoisses terribles; et, agité, pendant la nuit, d'apparitions affreuses, de songes effrayants, il croyait entendre sans cesse une voix lui crier :

Le gîte du lion est terrible, même quand le lion est absent.

Comme l'insomnie était ce qu'il redoutait le plus, il se mit à boire, et à se livrer outre mesure à la débauche de la table, excès que son âge ne pouvait plus supporter, cherchant à se procurer le sommeil, comme un refuge contre ses pensées. Enfin des nouvelles vinrent de la mer; et alors il fut replongé dans des frayeurs plus grandes. Tremblant pour l'avenir, abattu sous le fardeau du présent, il ne fallut qu'un léger accident pour l'achever. Il tomba malade d'une pleurésie, suivant le récit du philosophe Posidonius, qui dit qu'il fut introduit auprès de lui, et traita avec lui de l'objet de son ambassade, quand Marius était déjà atteint de ce mal. Un certain Caïus

Pison[1], historien, raconte que Marius, en se promenant après souper avec ses amis, vint à parler de ses aventures, et qu'il en reprit le récit dès le commencement, qu'après avoir exposé les nombreuses et diverses vicissitudes qu'il avait subies, il ajouta qu'il n'était pas d'un homme sage de se fier davantage à la Fortune ; qu'après cela, il salua ceux qui l'entouraient, puis demeura alité sept jours, et mourut. Quelques-uns racontent que, pendant sa maladie, il manifesta que son ambition le travaillait encore : dans un violent accès de délire, il croyait commander la guerre contre Mithridate, il prenait toutes les positions, faisait tous les mouvements d'un combattant au milieu de la mêlée, et poussait de toutes ses forces et à chaque instant des cris de guerre. Tant fut puissant en lui et incurable l'amour du commandement; tant l'honneur de cette expédition avait allumé sa jalousie! Agé de soixante et dix ans, ayant été, le premier de tous les hommes, sept fois proclamé consul, possesseur d'une maison et d'une fortune qui auraient pu suffire à plusieurs rois ensemble, il se plaignait du sort, comme s'il fût mort avant d'avoir obtenu et accompli ce qu'il désirait!

Platon, au contraire, sur le point de mourir, remerciait son Génie et la Fortune de l'avoir fait naître d'abord homme, ensuite Grec, et non point barbare ni animal sans raison ; et en outre de ce que sa naissance s'était rencontrée avec l'époque de Socrate. Que dis-je? Antipater de Tarse[2], énumérant aussi, quelques moments avant sa mort, les divers bonheurs qu'il avait eus, n'oublia pas même, dit-on, son heureuse traversée de chez lui à Athènes : c'est qu'il regardait comme objet d'une grande reconnaissance tous les dons d'une Fortune bienfaisante, et les conservait à jamais dans sa mémoire,

[1] On connaît plusieurs écrivains latins du nom de Pison, mais leurs prénoms sont différents de ceux du Pison que cite Plutarque : ce Caïus est inconnu.

[2] Philosophe stoïcien du deuxième siècle avant J.-C.

dans ce trésor si fidèle des biens que l'homme a reçus. Pour les hommes dépourvus de mémoire et de sens, tout s'efface avec le temps. Incapables de rien contenir en eux, de rien conserver, toujours vides de biens et pleins d'espérances, ils ont l'œil sans cesse fixé sur l'avenir, et ils laissent le présent leur échapper. Et cependant l'avenir est entre les mains de la Fortune, tandis qu'elle ne peut leur enlever le présent; et ce bienfait de la Fortune, ils le rejettent néanmoins comme s'il n'était pas à eux, et ils ne rêvent que cet avenir incertain, juste punition de leur ingratitude. Trop pressés d'amasser le plus qu'ils peuvent de ces biens extérieurs avant de leur avoir donné, dans la raison et la sagesse, une base et des fondements solides, ils ne sauraient jamais satisfaire la soif insatiable qui les tourmente.

Donc Marius mourut le dix-septième jour de son septième consulat[1]. Ce fut d'abord, pour Rome, un grand sujet de joie et de confiance, de se sentir délivrée d'une tyrannie insupportable; mais, peu de jours après, on s'aperçut qu'on n'avait fait que changer un maître cassé par l'âge contre un maître jeune et dans toute sa vigueur: tant Marius le fils signala sa cruauté et sa rage, en faisant périr les personnages les plus distingués par leur mérite et leur réputation. Comme on l'avait cru intrépide et passionné pour les périls de la guerre, on l'avait surnommé Fils de Mars; mais, à l'œuvre, il s'était fait connaître sous un tout autre jour, et on lui donnait un autre surnom, Fils de Vénus. Il finit par se faire enfermer dans Préneste par Sylla; et, après avoir en vain tout fait pour sauver sa vie, voyant que la ville allait être prise, et qu'il ne pouvait échapper, il se donna la mort[2].

[1] En l'an 86. Son parti lui survécut, et Cinna put rester consul durant les deux années suivantes.

[2] Voyez la *Vie de Sylla* dans ce volume.

(*Le parallèle de Pyrrhus et de Marius n'existe plus.*)

LYSANDRE.

(Né en l'an 470 environ, et mort en l'an 394 avant J.-C.)

Le trésor des Acanthiens[1], à Delphes, porte l'inscription suivante : BRASIDAS[2] ET LES ACANTHIENS, DES DÉPOUILLES DES ATHÉNIENS. C'est là ce qui a fait croire à plusieurs écrivains que la statue de marbre qu'on voit dans la chapelle, tout à l'entrée, est celle de Brasidas; mais cette statue est l'image de Lysandre. Lysandre est représenté avec une longue chevelure, comme en portaient les anciens, et une grande barbe. Car il n'est point vrai, comme quelques-uns le racontent, que les Argiens, après une sanglante bataille qu'ils avaient perdue, s'étant rasé la tête en signe de deuil, les Spartiates, pour témoigner au contraire l'allégresse de leur victoire, laissèrent croître leurs cheveux. Il n'est pas vrai non plus que, lorsque les Bacchiades[3] s'enfuirent de Corinthe à Lacédémone, les Spartiates, en leur voyant la tête rasée, les trouvèrent laids et difformes, et qu'ils en prirent envie de porter de longues chevelures. Cette coutume aussi leur vient de Lycurgue : « La chevelure, disait Lycurgue, relève encore l'éclat de la beauté, et rend la laideur plus terrible[4]. »

On dit que le père de Lysandre, Aristocritus, bien qu'il

[1] Le mot *trésor* désigne ici la chapelle qui contenait les offrandes consacrées par les Acanthiens dans le temple de Delphes. Quant à la ville d'Acanthe, elle était située dans la Chalcidique de Thrace, près du mont Athos.

[2] Général lacedémonien qui avait détaché du parti des Athéniens la d'Acanthe, pendant la guerre du Péloponnèse.

[3] Descendants de Bacchis, roi de Corinthe.

[4] Voyez la *Vie de Lycurgue*.

ne fût pas de la maison des rois, appartenait néanmoins à la race des Héraclides[1]. Lysandre fut élevé dans la pauvreté, et il se montra, autant que pas un autre, fidèle observateur des coutumes de la patrie. Son mâle courage, à l'épreuve de toutes les voluptés, ne connut d'autre plaisir que celui que donne l'estime publique, et qui est le prix des belles actions. C'est une volupté à laquelle les jeunes gens de Sparte peuvent se laisser aller sans honte; car ce que veulent les Spartiates, c'est que leurs enfants, dès l'âge le plus tendre, se montrent sensibles à la gloire, qu'ils s'affligent aux réprimandes, qu'ils s'enorgueillissent aux éloges. Celui qui reste insensible et immobile sous ce double aiguillon est méprisé comme un cœur lâche et sans émulation pour la vertu. Ce fut donc à l'éducation laconienne que Lysandre dut son ambition et sa passion pour la gloire; car il ne faut pas en accuser la nature : ce qu'il tenait d'elle, c'était, selon moi, ce penchant à flatter les puissants beaucoup plus qu'il ne convenait à un Spartiate, et cette facilité à supporter, pour ses intérêts, le poids de leur orgueil; qualités qui constituent, suivant quelques-uns, une importante partie de la science politique.

Aristote, émettant cette opinion, que les grandes natures sont mélancoliques[2], ainsi Socrate, Platon, Hercule, rapporte que Lysandre, non pas tout d'abord, mais en approchant de la vieillesse, tomba aussi dans la mélancolie.

Une particularité distingue Lysandre entre tous : c'est que lui, qui supportait si noblement la pauvreté, et qui ne s'était jamais laissé vaincre ni corrompre par l'argent, il remplit sa patrie de richesses et de cupides passions; c'est qu'en apportant, après la guerre d'Athènes, une énorme quantité d'or et d'argent, il fit perdre à Lacédémone ce beau renom que lui avait acquis chez les autres

[1] Les rois de Sparte passaient pour être des descendants d'Hercule.

[2] Dans les *Problèmes*, section XXX.

peuples son mépris pour les richesses; et cela, sans qu'il en retînt pour sa part une seule drachme. Denys le tyran lui ayant envoyé, pour ses filles, des tuniques de Sicile d'un tissu précieux, il les refusa, disant qu'il craignait que ces belles tuniques ne fissent paraître ses filles plus laides qu'elles n'étaient. Cependant, peu de temps après, comme il eut été député par les Lacédémoniens vers le tyran, Denys lui ayant envoyé deux robes, en le priant de choisir celle qu'il voudrait pour la porter à sa fille, il répondit que sa fille choisirait mieux que lui, et il les emporta toutes deux.

La guerre du Péloponnèse traînait en longueur, et l'on s'attendait, après le désastre de Sicile, à voir les Athéniens chassés, par le fait même, de l'empire de la mer, et, bientôt après, perdus sans ressource, lorsque Alcibiade, rappelé de son exil et remis à la tête des affaires, opéra tout à coup un changement considérable, et rétablit l'équilibre des forces navales entre les deux nations[1]. Les Lacédémoniens, qui commençaient à craindre à leur tour, se mettent à la guerre avec une ardeur toute nouvelle; et, sentant qu'elle demandait un général habile et des préparatifs plus considérables que jamais, ils envoient Lysandre prendre le commandement de la flotte. Arrivé à Éphèse, Lysandre trouva cette ville bien intentionnée pour lui et dévouée aux intérêts lacédémoniens, mais, au demeurant, réduite alors à une situation fâcheuse, et qui s'était faite presque toute barbare en adoptant les mœurs des Perses; car les Perses avaient avec elle des relations fréquentes, attendu qu'elle est tout à l'entour enveloppée par la Lydie, et que les généraux du roi faisaient dans le pays de longs séjours. Lysandre y établit son camp, rassemble de tous côtés un grand nombre de vaisseaux de charge, et y bâtit un arsenal pour la construction des navires : les ports sont ravivés

[1] En l'an 411 avant J.-C.

par le commerce, le marché se remplit de vendeurs, les maisons et les ateliers de moyens de gagner; et c'est ainsi qu'Éphèse commença dès lors à concevoir, grâce à Lysandre, l'espoir de cette grandeur et de cette opulence où nous la voyons aujourd'hui.

Lysandre, ayant appris que Cyrus, le fils du roi [1], était arrivé à Sardes, alla le trouver, pour lui parler des affaires de la Grèce et se plaindre de Tisapherne. Tisapherne, qui avait ordre de secourir les Lacédémoniens et de chasser les Athéniens de la mer, semblait ne s'y porter que froidement, par amitié pour Alcibiade : il ne fournissait que fort maigrement à la flotte les provisions nécessaires, et il la faisait ainsi périr insensiblement. Cyrus, de son côté, souhaitait qu'il y eût des plaintes contre Tisapherne, et qu'on le décriât de réputation, parce que c'était un méchant homme, et d'ailleurs son ennemi particulier. Lysandre captiva le jeune homme, par là d'abord, et aussi par les charmes de sa conversation, surtout par son adresse à lui faire sa cour : aussi le fortifia-t-il aisément dans ses desseins de guerre. Comme il se disposait à partir, Cyrus donna à Lysandre un grand festin, et le pria de ne pas rejeter les témoignages de sa bienveillance et de lui demander tout ce qu'il voudrait, en l'assurant qu'il ne serait pas refusé. « Cyrus, dit Lysandre, puisque telles sont pour moi tes favorables dispositions, je te demande et te supplie d'ajouter une obole à la paye des matelots, afin qu'au lieu de trois oboles par jour, ils en reçoivent quatre [2]. » Cyrus, charmé de son désintéressement, lui donna dix mille dariques [3]. Lysandre employa cet argent à distribuer aux matelots une obole de plus par jour : libéralité qui eut bientôt

[1] Celui qu'on appelle Cyrus le jeune, qui entreprit plus tard, contre son frère Artaxerxès, l'expédition dont Xénophon a écrit l'histoire, et qui périt à la bataille de Cunaxa.

[2] L'obole valait environ quinze centimes de notre monnaie.

[3] Monnaie d'or dont on ignore la valeur précise, et qui tirait son nom du roi Darius, qui l'avait fait frapper.

dégarni les navires des ennemis ; car les matelots passaient presque tous sur la flotte où ils étaient mieux payés. Ceux qui restaient, découragés et toujours prêts à se révolter, faisaient tous les jours mille maux aux capitaines. Toutefois, malgré cette défection qu'il avait fomentée, et malgré le dommage dont souffraient les ennemis, Lysandre n'osait en venir à une bataille navale : il redoutait Alcibiade, dont il connaissait l'activité, et qui d'ailleurs avait une flotte plus nombreuse et avait été jusqu'alors invincible sur terre et sur mer.

Mais Alcibiade partit de Samos pour Phocée, et laissa le commandement de la flotte au pilote Antiochus [1]. Antiochus, comme pour braver Lysandre et faire preuve d'audace, entre dans le port d'Éphèse avec deux trirèmes, et passe insolemment, en poussant de grands éclats de rire et en faisant un grand bruit, devant la flotte lacédémonienne, qui était à l'ancre près du rivage. Lysandre, indigné de son audace, mit d'abord en mer quelques trirèmes à sa poursuite ; puis, voyant que les Athéniens venaient au secours d'Antiochus, il en détacha d'autres successivement : à la fin, les deux flottes combattaient avec toutes leurs forces. Lysandre fut vainqueur : il prit quinze trirèmes, et il dressa un trophée. Irrités de cette défaite, les Athéniens ôtèrent à Alcibiade le commandement de la flotte ; et Alcibiade, en butte au mépris et aux reproches de l'armée de Samos, quitta le camp, et fit voile vers la Chersonèse. Cette victoire, en réalité peu décisive, dut à la Fortune un grand éclat, à cause du renom d'Alcibiade [2].

Cependant Lysandre fait venir des villes d'Asie à Éphèse les hommes qu'il connaissait pour les plus courageux et les plus entreprenants ; il sème parmi eux les germes des

[1] Sur Antiochus, voyez la *Vie d'Alcibiade*.

[2] La défaite d'Antiochus et la nouvelle décadence de l'autorité d'Alcibiade sont de l'an 407 avant J.-C.

changements, des innovations qui se réalisèrent plus tard par ses efforts dans le gouvernement des villes : il les exhorte, il les anime à faire des ligues entre eux, et à prêter un œil attentif aux affaires ; leur promettant que, lorsqu'il aurait détruit la puissance des Athéniens, il ôterait partout la domination aux peuples, et qu'il les investirait, eux, du souverain pouvoir. Il leur donna, par des effets réels, des garants sûrs de ses promesses : il enrichit ceux qui étaient devenus ses amis et ses hôtes ; il leur conféra honneurs et dignités, et il se rendit, pour satisfaire leur cupidité, le complice de leurs injustices et de leurs déportements. Aussi, n'y en avait-il pas un seul qui ne fût tout dévoué à sa personne : ils ne désiraient que lui, et ils ne cherchaient qu'à lui complaire, assurés qu'ils étaient d'obtenir satisfaction à leurs plus ambitieux désirs, tant que Lysandre serait le maître.

Voilà pourquoi, dans les premiers temps, ils virent de fort mauvais œil Callicratidas, qui vint remplacer Lysandre dans le commandement de la flotte [1] ; et, quand ils eurent reconnu, par expérience, que Callicratidas était l'homme le meilleur et le plus juste, ils furent encore plus mécontents de sa manière de gouverner, simple, droite, et toute dorienne. Ils admiraient, il est vrai, sa vertu, mais de cette admiration qu'inspire la beauté d'une statue de héros : au contraire, ils regrettaient Lysandre, son zèle, son affection pour ses amis, et les avantages qu'on tirait de sa faveur. Aussi s'affligèrent-ils profondément quand il mit à la voile, et ne purent-ils retenir leurs larmes. Lysandre augmenta encore leur indisposition contre Callicratidas, en renvoyant à Sardes ce qui restait de l'argent que Cyrus lui avait donné pour la paye des matelots, et en disant à Callicratidas d'aller lui-même le demander au roi, si telle était sa fantaisie, et de pourvoir comme il l'entendrait à l'entretien des

[1] L'année même de la victoire de Lysandre sur Antiochus.

soldats. Enfin, au moment de mettre à la voile, Lysandre protesta publiquement qu'il remettait à son successeur une flotte qui était maîtresse de la mer. Callicratidas, pour rabattre cette fanfaronne et mensongère arrogance: « Eh bien! dit-il, que ne prends-tu à gauche, par Samos, pour venir à Milet me remettre la flotte? Puisque nous sommes maîtres de la mer, nous n'avons pas à craindre les ennemis qui sont dans Samos. — Ce n'est pas à moi, répondit Lysandre, c'est à toi qu'appartient le commandement de la flotte. » Et, sans attendre la réponse, il fit voile pour le Péloponnèse, laissant Callicratidas dans un extrême embarras. Callicratidas n'avait point apporté d'argent de Lacédémone, et il ne pouvait se résoudre à mettre des contributions forcées sur les villes, qu'il trouvait déjà trop foulées.

Il ne lui restait donc que d'aller, comme avait fait Lysandre, à la porte des généraux du roi, pour en solliciter : démarche à laquelle personne n'était moins propre que lui, homme d'une âme indépendante et haute, et qui trouvait moins honteux pour des Grecs d'être battus par d'autres Grecs, que d'aller faire leur cour à des barbares, qui n'avaient d'autre mérite que de posséder beaucoup d'or. Cédant enfin à la nécessité, il va en Lydie, se rend tout de suite au palais de Cyrus, et prie qu'on annonce à Cyrus que Callicratidas, amiral de la flotte lacédémonienne, est venu pour lui parler. « Étranger, dit un des personnages qui gardaient la porte, Cyrus n'a pas le temps de te recevoir, car il est à table. — Eh bien! reprit avec simplicité Callicratidas, j'attendrai ici qu'il en soit sorti. » A cette réponse, les barbares le prirent pour un homme qui manquait de savoir-vivre, et ils se moquèrent de lui. Callicratidas se retira. Il se présenta chez Cyrus une seconde fois, et fut encore refusé. Trop fier pour supporter cet affront, il s'en retourna à Éphèse, chargeant de malédictions ceux qui, les premiers, s'étaient avilis jusqu'à se laisser insulter par des barbares, et qui leur avaient

appris à se faire de leurs richesses un privilége pour l'insolence. Il jura, devant ceux qui l'accompagnaient, que son premier soin, en arrivant à Sparte, serait de mettre tout en œuvre pour terminer les différends des Grecs, afin qu'ils devinssent redoutables aux barbares, et qu'ils n'eussent plus à mendier leur secours pour se détruire les uns les autres. Mais Callicratidas, cet homme si digne de Lacédémone par la noblesse de ses sentiments, et comparable, par sa justice, sa grandeur d'âme et son courage, à tout ce qu'il y eut de plus grand dans la Grèce, fut bientôt après vaincu et tué dans un combat naval, près des Arginuses [1].

Affaiblis par cette défaite, les alliés envoyèrent une députation à Sparte, demander que Lysandre fût mis à la tête de la flotte, promettant de travailler avec plus d'ardeur que jamais au rétablissement des affaires, si on le leur donnait pour chef. Cyrus y députa, de son côté, dans le même dessein. La loi ne permettait pas que le même homme fût deux fois amiral. Mais les Lacédémoniens, qui voulaient complaire au désir des alliés, conférèrent la dignité d'amiral à un certain Aracus, et ils firent partir avec lui Lysandre, sous le simple titre de lieutenant, mais revêtu en réalité d'une autorité absolue. Lysandre fut accueilli avec des transports de joie par le grand nombre des hommes qui s'entremettaient des affaires publiques et qui avaient du crédit dans les villes : ils désiraient depuis longtemps son arrivée, dans l'espoir qu'il augmenterait leur autorité, en détruisant les gouvernements populaires. Mais ceux qui préféraient des généraux de mœurs simples et d'inclinations généreuses ne voyaient dans Lysandre, comparé à Callicratidas, qu'un homme sans foi et un sophiste, qui faisait de la ruse et de la duplicité les instruments favoris de ses succès militaires, ne tenant

[1] Petites îles situées à peu de distance de Lesbos. Le combat naval des Arginuses eut lieu en 406 avant J.-C., un an après le voyage de Callicratidas en Lydie.

compte de la justice que lorsqu'elle favorisait ses intérêts, partout ailleurs n'estimant beau et honnête que ce qui était utile. Lysandre, en effet, ne croyait pas que la vérité fût en soi préférable au mensonge, et il mesurait la valeur de l'un et de l'autre au profit qu'il en retirait. Quand on lui représentait que les descendants d'Hercule ne devaient pas faire la guerre à l'aide de la fraude, il se moquait de ces remontrances. « Partout, disait-il, où ne peut atteindre la peau du lion, il y faut coudre celle du renard. »

Sa conduite à Milet mit ce caractère dans tout son jour. Ses amis et ses hôtes, à qui il avait promis son appui pour détruire l'autorité du peuple et chasser leurs adversaires, ayant changé de sentiment et s'étant réconciliés avec leurs ennemis, Lysandre feignit en public une vive joie de cette réconciliation : on eût dit qu'il n'avait rien tant à cœur que de les fortifier dans leurs desseins; mais, en particulier, il accablait ses amis d'injures, les traitait de lâches, et les excitait à se soulever contre le peuple. Quand il vit que la sédition commençait à éclater, il accourut comme pour les soutenir; mais, à peine entré dans la ville, il s'emporta de paroles contre les premiers qu'il rencontra de ceux qui voulaient innover dans le gouvernement, et il leur dit d'un ton sévère qu'ils eussent à le suivre, avec menace de les punir rigoureusement : pour leurs ennemis, au contraire, il leur recommandait d'avoir bon courage, les assurant qu'ils n'avaient rien à craindre tant qu'il serait au milieu d'eux. Ce n'était là qu'une ruse hypocrite : il voulait retenir dans la ville ceux du parti populaire qui avaient le plus de pouvoir, et les y faire périr. C'est en effet ce qui leur arriva : ceux qui se fièrent à sa parole furent tous égorgés. Androclidas[1] rapporte de lui un mot qui prouve sa facilité à se parjurer. « Il faut, disait Lysandre, amuser les enfants avec des osse-

[1] Historien spartiate contemporain de Lysandre, plusieurs fois cité par Plutarque, mais du reste parfaitement inconnu.

lets, les hommes avec des serments. » Il voulait faire en cela comme Polycrate de Samos; exemple bien mal choisi : un général d'armée n'imite pas un tyran. D'ailleurs, il n'était pas digne d'un Spartiate d'en user avec les dieux comme avec des ennemis, que dis-je? plus insolemment encore; car celui qui trompe par un parjure déclare qu'il craint son ennemi, et qu'il méprise la divinité.

Cyrus, ayant mandé Lysandre à Sardes, lui donna de l'argent, et lui en promit encore davantage. « J'ai tant d'envie de t'obliger, lui dit-il avec une emphase de jeune homme, que, si mon père ne veut rien fournir, je prendrai sur mes revenus ce qui te sera nécessaire. Que si tout vient à me manquer, je ferai fondre le trône d'or et d'argent massif sur lequel je m'assieds pour donner mes audiences. » Enfin, au moment de partir pour aller retrouver son père en Médie, Cyrus délégua à Lysandre les tributs des villes, et lui confia le gouvernement de ses provinces; et, en l'embrassant, il le pria de ne pas attaquer les Athéniens sur mer avant son retour, l'assurant qu'il reviendrait avec un grand nombre de vaisseaux de Phénicie et de Cilicie. Cyrus partit aussitôt pour se rendre auprès du roi. Lysandre, qui ne pouvait combattre à forces égales, ne voulut pas cependant rester dans l'inaction avec une flotte si nombreuse : il alla prendre quelques îles, et il pilla Égine et Salamine; il fit même une descente dans l'Attique, et il salua le roi Agis qui était venu de Décélie [1] pour faire voir à ses troupes de terre ces forces navales, qui le rendaient maître de la mer, et au delà même de ce qu'il eût osé désirer. Mais Lysandre, ayant appris que les Athéniens couraient à sa poursuite, prit une autre route, et s'enfuit à travers les îles. Il trouva l'Hellespont sans défense, et il attaqua Lampsaque [2] par mer, pendant que Thorax, qui arrivait en même temps

[1] Ville d'Attique qui était alors au pouvoir des Lacédémoniens.
[2] Ville de l'Asie Mineure, à l'entrée de la Propontide.

que lui avec une armée, donnait l'assaut du côté de la terre : la ville fut prise de force, et livrée au pillage.

Cependant la flotte des Athéniens, forte de cent quatre-vingts trirèmes, venait de jeter l'ancre devant Éléonte [1], dans la Chersonèse : informée de la ruine de Lampsaque, elle se porta, sans plus tarder, sur Sestos [2] ; et, après s'y être ravitaillée, elle remonta jusqu'à Égos-Potamos [3], et elle s'arrêta en face des ennemis, qui étaient encore à l'ancre devant Lampsaque. La flotte athénienne avait plusieurs commandants, et entre autres Philoclès, celui qui avait fait autrefois ordonner par le peuple qu'on couperait le pouce droit à tous les prisonniers de guerre, afin qu'ils ne pussent plus se servir de la pique, mais seulement manier la rame. Les deux flottes se reposèrent ce jour-là, dans l'attente d'une bataille pour le lendemain. Mais Lysandre avait conçu un autre projet. Il commande aux matelots et aux pilotes de monter sur leurs trirèmes, comme si l'on devait combattre dès le point du jour ; de s'y tenir en bon ordre, et d'y attendre ses instructions dans un profond silence. Il fait dire aussi à l'armée de terre de rester tranquillement en bataille sur le rivage. Dès que le soleil parut, les Athéniens firent avancer de front toute leur flotte, et provoquèrent les ennemis au combat. Les vaisseaux des Spartiates avaient la proue tournée contre l'ennemi, et ils étaient, dès la veille, garnis de tout leur équipage. Cependant Lysandre ne fit aucun mouvement : au contraire, il dépêcha de petits esquifs aux navires qui étaient les plus avancés, pour leur enjoindre de rester en bataille sans se déranger, sans faire aucun bruit, et de ne pas répondre à la provocation. Le soir, quand les Athéniens se furent retirés, il ne laissa débarquer ses soldats qu'après que deux ou trois trirèmes

[1] Éléonte était dans l'emplacement qu'occupe le nouveau château d'Europe, sur le détroit des Dardanelles.

[2] [illegible] sur l'Hellespont, en face d'Aby[illegible]

[3] [illegible]

qu'il avait envoyées à la découverte eurent vu les ennemis descendre sur le rivage. Il fit de même les trois jours suivants : conduite qui remplit les Athéniens de confiance en eux-mêmes et de mépris pour les Lacédémoniens, en leur faisant croire que les ennemis étaient frappés de crainte, et qu'ils n'osaient bouger.

Cependant Alcibiade, qui vivait alors dans ses places fortes de la Chersonèse [1], vint à cheval au camp des Athéniens, et remontra aux généraux, premièrement qu'ils avaient mal pris leurs mesures et commis une dangereuse imprudence, en choisissant pour la station de la flotte une côte découverte, et qui n'avait aucun abri ; en second lieu, qu'ils avaient eu tort d'abandonner Sestos, d'où ils tiraient leurs provisions, et qu'ils feraient sagement de regagner bien vite le port de cette ville, pour se mettre en garde, par l'éloignement, contre une soudaine attaque des ennemis, lesquels, commandés par un seul chef, suivaient une exacte discipline et obéissaient au moindre signal. Mais les généraux n'écoutèrent point ses représentations ; et même Tydée lui fit une réponse insolente : « Ce n'est pas à toi qu'obéit l'armée, dit-il, mais à d'autres. » Aussi Alcibiade, qui soupçonna quelque trahison de leur part, se retira-t-il sans répliquer.

Le cinquième jour, les Athéniens vinrent encore présenter la bataille aux ennemis. Le soir, quand ils se furent retirés, avec leur nonchalance et leur air de mépris accoutumés, Lysandre envoya quelques vaisseaux d'observation, ayant donné ordre aux triérarques de retourner en toute hâte, dès qu'ils auraient vu débarquer les Athéniens, et, arrivés au milieu du détroit, d'élever sur leur proue, au bout d'une pique, un bouclier d'airain, comme signal de l'attaque. Lui, pendant ce temps, il voguait parcourant toute la ligne des navires, exhortant, animant pilotes et triéraques à tenir chacun leur équipage, mate-

[1] Voyez la *Vie d'Alcibiade*.

lots et soldats, en bon ordre, et à pousser en avant contre l'ennemi, au signal du combat, avec ardeur et de toutes leurs forces.

Le bouclier s'élève au-dessus des navires : à l'instant la trompette du vaisseau amiral donne le signal du combat, et toute la flotte s'avance; et l'armée de terre, de son côté, se hâte de gagner le promontoire qui dominait le rivage. Le détroit qui sépare les deux continents n'a de largeur en cet endroit que quinze stades [1] : la diligence et l'activité des rameurs eurent bientôt franchi cet intervalle. Conon fut le premier des généraux athéniens, qui, de la terre, vit la flotte s'avancer à pleines voiles : il crie aussitôt qu'on s'embarque; et, saisi d'une profonde douleur à la vue du désastre qui s'apprête, il appelle les uns, conjure les autres, fait monter ceux-ci de force sur les vaisseaux. Mais ses efforts et son zèle sont inutiles : les soldats étaient dispersés de côté et d'autre; et, à peine descendus au rivage, comme ils ne s'attendaient à rien de nouveau, ils avaient couru ou acheter des vivres ou se promener par la campagne. Quelques-uns dormaient dans les tentes, d'autres préparaient leur souper : tous, par l'effet de l'inexpérience de leurs chefs, étaient bien loin de prévoir ce qui les menaçait. Déjà on entendait la clameur des ennemis et le battement des rames. Au moment où ils allaient fondre sur leur proie, Conon se déroba avec huit vaisseaux, et se retira dans l'île de Cypre, auprès d'Évagoras. Les Péloponnésiens tombent sur les autres navires, enlèvent ceux qui sont vides, et brisent de leur choc ceux qui commençaient à se remplir. Les soldats qui accouraient au secours, débandés et sans armes, sont tués près des vaisseaux; ceux qui s'enfuyaient dans les terres sont massacrés par les ennemis qui descendent du promontoire. Lysandre fit trois mille prisonniers, au nombre desquels étaient les généraux. Il s'em-

[1] Environ trois kilomètres, moins d'une lieue.

para de toute la flotte, excepté le navire Paralus [1] et les huit qui s'étaient échappés avec Conon.

Lysandre, ayant remorqué les trirèmes captives et pillé le camp des Athéniens, cingla vers Lampsaque, au son des flûtes et aux chants de victoire. Il venait d'accomplir, presque sans aucune peine, un des plus grands exploits, et de terminer, dans l'espace d'une heure, une guerre interminable [2], féconde en événements, signalée, entre toutes les guerres qu'on avait vues jusque-là, par les coups les plus extraordinaires de la Fortune. Cette guerre, qui avait présenté les formes les plus variées, les plus étonnantes vicissitudes, dans la longue succession de ses batailles et de ses événements, et qui avait dépensé plus de généraux que toutes les guerres intérieures de la Grèce, la prudence et l'habileté d'un seul homme l'avait achevée en un instant. Aussi ne manqua-t-il pas de gens qui regardèrent ce succès comme l'ouvrage d'un dieu.

Quelques-uns disaient qu'au moment où la flotte lacédémonienne sortit du port pour aller contre l'ennemi, on avait vu briller, aux deux côtés du gouvernail du vaisseau de Lysandre, les deux étoiles des Dioscures [3]. D'autres prétendent aussi que la chute de la pierre fut un présage du désastre des Athéniens; car c'est une opinion générale qu'il tomba du ciel, sur la côte d'Égos-Potamos, une grosse pierre, qu'on montre encore aujourd'hui, et qui est pour les habitants de la Chersonèse un objet de vénération. On dit même qu'Anaxagore avait prédit qu'un des corps attachés à la voûte céleste en serait un jour arraché par un fort ébranlement et une violente secousse, et tomberait sur la terre. Aucun des astres, selon lui, n'occupe plus aujourd'hui la place où il était fixé à l'origine; car ils sont d'une substance pierreuse et pesante,

[1] C'était un des vaisseaux sacrés qui ne servaient que dans les grandes occasions.

[2] La guerre du Péloponnèse : elle durait depuis vingt-sept ans.

[3] Castor et Pollux, divinités lacédémoniennes.

et ils ne brillent que par la réflexion et la réfraction de l'éther : entraînés vers les régions supérieures de l'univers par la révolution rapide du ciel lors de la formation du monde, la violence du tourbillon qui fit la séparation des corps froids et pesants d'avec les autres substances les empêcha de retomber sur la terre, et les retient encore au-dessus de nos têtes.

Mais une opinion plus vraisemblable, alléguée par quelques-uns, c'est que les étoiles filantes ne sont ni des fusions ni des émanations du feu éthéré, qui s'éteignent dans les airs au même moment qu'elles s'y enflamment; moins encore un embrasement de l'air, qui, condensé en trop grande masse, s'échappe vers les régions supérieures et s'y enflamme : ce sont de vrais corps célestes, qui se détachent par l'effet des secousses que leur font éprouver ou une diminution de vitesse dans la révolution de l'univers, ou quelque autre mouvement extraordinaire, et qui tombent sur la terre, non dans les lieux habités, mais le plus souvent dans la grande mer océane, où ils disparaissent, par conséquent, à nos yeux.

Cependant l'opinion d'Anaxagore est appuyée par Daïmachus[1], qui, dans son traité sur la religion, rapporte qu'avant la chute de la pierre, on vit sans interruption dans le ciel, pendant soixante-quinze jours, un globe de feu d'une très-grande étendue, semblable à un nuage enflammé : il n'était point fixé à la même place, mais flottait de divers côtés par des mouvements contraires et irréguliers, poussé avec tant de violence, qu'il s'en détachait des parties enflammées, qui, portées çà et là, jetaient des éclairs pareils à des étoiles filantes. Quand ce météore fut tombé sur la côte de l'Hellespont, et que les habitants du pays, revenus de leur frayeur, eurent accouru pour l'examiner, ils n'aperçurent aucun indice, aucune trace de feu bien visible, mais une pierre gisant

[1] Écrivain inconnu d'ailleurs.

sur la place, assez grande, mais qui paraissait pourtant à peine une très-petite portion du globe de feu qu'on avait vu d'abord. Tout le monde sent combien Daïmachus a besoin ici de lecteurs indulgents ; mais, si son récit est vrai, c'est une réfutation victorieuse de l'opinion de ceux qui prétendent que cette pierre était une masse de rocher que la violence d'un vent orageux avait arrachée de la cime d'une montagne, et qui, emportée dans les airs tant que dura la force du tourbillon, était tombée au premier ralentissement de ce mouvement rapide. Peut-être aussi que le météore qui parut dans le ciel pendant plusieurs jours était réellement enflammé, et que c'est en s'éteignant et en se dissipant qu'il causa dans l'atmosphère une révolution soudaine, et qu'il souleva ces vents impétueux, et imprima ces secousses violentes qui détachèrent la pierre et la lancèrent sur la terre. Mais cette discussion convient à un autre genre d'écrits [1].

Le conseil ayant prononcé une sentence de mort contre les trois mille Athéniens, Lysandre appela Philoclès, l'un des généraux, et lui demanda à quelle peine il se condamnait lui-même, pour le décret qu'il avait fait prononcer à Athènes contre les prisonniers grecs. Philoclès, dont le malheur n'avait point abattu le courage : « N'accuse point, répondit-il, des hommes qui n'ont pas de juges ; et profite de ta victoire pour traiter les vaincus comme tu serais traité toi-même si tu étais à notre place. » Puis, s'étant baigné et couvert d'un riche manteau, il marcha le premier au supplice, suivant le récit de Théophraste, et il montra le chemin à ses concitoyens. Après cette exécution, Lysandre parcourut avec sa flotte les villes maritimes, obligeant tous les Athéniens qu'il y trouvait de se retirer à Athènes, et leur

[1] On sait trop bien aujourd'hui à quoi s'en tenir sur l'origine des aerolithes [illegible] les erreurs de la physique de Plutarque, [illegible]

déclarant qu'il ne ferait grâce à aucun de ceux qu'il surprendrait hors de leur ville, et qu'ils seraient tous égorgés. Il comptait, en les renfermant tous dans Athènes, affamer promptement la ville, afin qu'elle manquât de provisions pour soutenir le siége, et qu'elle fût hors d'état de résister longtemps. A mesure qu'il passait dans les villes, il y détruisait la démocratie et les autres formes de gouvernement, et il y mettait à la place un harmoste lacédémonien, et dix archontes tirés des associations qu'il avait fomentées dans chaque ville. Voilà comment il en usait avec toutes villes, ennemies ou alliées, naviguant à loisir le long des côtes, et se préparant à lui-même, eût-on dit, une absolue domination sur toute la Grèce. Car ce n'était ni la noblesse ni la fortune qui le guidaient dans le choix des magistrats : il livrait les affaires à ses affiliés et à ses hôtes, et c'est à eux qu'il donnait tout pouvoir de punir et de récompenser à leur gré. Il assistait souvent au supplice des proscrits, chassait tous les ennemis de ceux qui lui étaient dévoués, et donnait aux Grecs un avant-goût peu agréable du gouvernement lacédémonien. Le poëte comique Théopompe[1] radote, ce me semble, lorsque, comparant les Lacédémoniens aux cabaretières, il dit qu'après avoir fait goûter aux Grecs le doux breuvage de la liberté, ils leur ont ensuite versé du vinaigre. Au contraire, le premier essai que les Grecs firent de leur gouvernement ne fut que déboire et amertume; car Lysandre ne laissa nulle part l'autorité aux mains du peuple, et il soumit les villes au petit nombre des nobles les plus audacieux et les plus violents.

Il lui suffit de peu de temps pour terminer toutes ces opérations; et il dépêcha des courriers à Lacédémone, pour y annoncer qu'il allait arriver avec deux cents vaisseaux. Cependant il aborda sur la côte d'Attique, et il

[1] Il ne reste rien des pièces de ce poëte.

se joignit aux rois de Sparte, Agis et Pausanias, dans l'espérance de se rendre bientôt maître d'Athènes. Mais la résistance des Athéniens le détermina à se rembarquer : il repassa en Asie, y abolit les gouvernements dans toutes les villes, y institua des conseils de dix archontes, et condamna à la mort ou à l'exil une foule de citoyens. Il chassa tous les Samiens de leur patrie, et il livra leurs villes aux bannis. Il enleva Sestos aux Athéniens; et, ayant obligé tous les habitants d'en sortir, il donna la ville, avec son territoire, aux pilotes et aux céleustes[1] qui avaient servi sur sa flotte. Ce fut la première circonstance où les Lacédémoniens le désavouèrent : ils rétablirent les Sestiens dans la possession de leur pays. Mais tous les autres Grecs virent avec plaisir d'autres actes de Lysandre : ainsi, quand il rendit aux Éginètes leur ville, dont ils avaient été bannis depuis si longtemps, et qu'il rappela dans leurs foyers les anciens habitants de Mélos[2] et de Scione[3], après en avoir chassé les Athéniens.

Cependant, informé que les Athéniens étaient réduits à une extrême disette, il fit voile vers le Pirée, et il força la ville de se rendre aux conditions qu'il lui plut d'imposer. Lysandre, si l'on en croit les Lacédémoniens, n'écrivit aux éphores que ces mots : « Athènes est prise. » Et les éphores lui répondirent : « Il suffit qu'Athènes soit prise. » Mais c'est un conte fait à plaisir, pour donner plus de relief à la chose. La vérité est que le décret dressé par les éphores était conçu en ces termes : « Voici ce qu'ont ordonné les magistrats de Lacédémone : Vous démolirez le Pirée et les longues murailles[4]; vous éva-

[1] Les céleustes avaient inspection sur la préparation des vivres et leur distribution dans les vaisseaux ; ils animaient de la voix les soldats et les rameurs, soit pendant la route, soit au combat : de là le nom qu'ils portaient, car le mot κελεύω signifie *exhorter*.

[2] Dans l'île du même nom, une des Cyclades.

[3] Ville de la presqu'île de Pallène.

[4] On appelait ainsi les murailles qui unissaient le Pirée à la ville d'Athènes.

cuerez toutes les villes, et vous vous renfermerez dans les bornes de votre territoire. Vous aurez la paix à ces conditions ; vous payerez ce qui sera jugé convenable ; vous rappellerez les bannis. Quant au nombre des vaisseaux que vous devez garder, vous vous conformerez à ce qui sera prescrit. » Les Athéniens acceptèrent cette scytale[1], d'après le conseil de Théramène, fils d'Hagnon ; et, comme un jeune orateur athénien, nommé Cléomène, lui eut demandé, à cette occasion, s'il osait bien faire et dire le contraire de Thémistocle, en livrant aux Lacédémoniens des murailles que Thémistocle avait bâties malgré les Lacédémoniens : « Jeune homme, dit Théramène, je ne fais rien de contraire à ce qu'a fait Thémistocle ; car ces mêmes murailles qu'il a bâties pour le salut des citoyens, c'est aussi pour le salut des citoyens que nous allons les démolir. Si ce sont les murailles qui rendent les villes heureuses, Sparte devrait être la plus malheureuse de toutes les villes, puisqu'enfin elle n'a point de murailles. »

Lysandre donc s'empara de tous les vaisseaux des Athéniens, à l'exception de douze, et il prit possession de la ville le seize du mois Munychion[2], anniversaire du jour où les Athéniens avaient gagné sur les barbares la bataille navale de Salamine. A peine entré dans Athènes, il proposa de changer la forme du gouvernement ; mais les Athéniens s'y refusèrent, et témoignèrent vivement la répugnance que leur causait cette mesure. Alors Lysandre envoya dire au peuple qu'on avait manqué à la capitulation ; que les murailles étaient encore debout, et que les jours qu'on leur avait accordés pour les démolir étaient passés, sans qu'on en eût rien fait ; qu'il allait assembler le conseil, pour décider de nouveau comment on les devait traiter, après cette infraction aux articles de la première paix. Quelques-uns disent qu'il

[1] Plutarque expliquera un peu plus loin ce que c'était qu'une scytale.
[2] Partie de mars et d'avril. C'était en l'an 404 avant J.-C.

fut proposé réellement, dans le conseil des alliés, de réduire en servitude tous les Athéniens, et qu'un Thébain, nommé Érianthus, fut d'avis de raser la ville, et de faire de son territoire un lieu de pâturage pour les troupeaux. L'assemblée fut suivie d'un festin, où se trouvèrent tous les généraux, et pendant lequel un Phocéen chanta ces vers du premier chœur de l'*Électre* d'Euripide :

O fille d'Agamemnon, Électre, je suis venue
Vers ta demeure rustique [1].

A ce moment, tous les convives se sentirent attendris; et ils virent ce qu'il y aurait d'horrible à détruire une ville si célèbre, et qui avait produit de si grands hommes.

Les Athéniens donnèrent les mains à tout ce qu'on exigea d'eux; et Lysandre, ayant appelé de la ville un grand nombre de joueuses de flûte, qu'il réunit à toutes celles qu'il avait dans son camp, fit raser les murailles et brûler les trirèmes au son de la flûte, et aux applaudissements des alliés, qui assistaient à ce spectacle, la tête couronnée de fleurs, et fêtant ce jour comme l'aurore de leur liberté. Peu de temps après, il changea la forme du gouvernement, et il établit dans la ville trente archontes et dix dans le Pirée. Il mit aussi une garnison dans l'Acropole, sous les ordres d'un harmoste spartiate, nommé Callibius. Callibius ayant un jour levé son bâton sur l'athlète Autolycus, celui pour qui Xénophon a composé son *Banquet*, Autolycus le saisit par les deux cuisses, au moment où il allait asséner le coup, le souleva de terre, et le jeta à la renverse. Lysandre ne partagea point à ce sujet le dépit de Callibius : il le réprimanda même, et lui reprocha de ne pas savoir com-

[1] Électre, dans la pièce d'Euripide, est réduite à une condition presque servile : sa mère Clytemnestre l'a mariée à un paysan, et l'a reléguée loin du palais, où sa présence eût été un perpétuel reproche aux assassins d'Agamemnon.

mander à des hommes libres. Mais, peu de temps après, les Trente, pour complaire à Callibius, firent mourir Autolycus.

Quand tout fut ainsi réglé dans Athènes, Lysandre partit pour la Thrace; et, ce qui lui restait d'argent et tous les présents qu'il avait reçus, toutes les couronnes qu'on lui avait décernées, et qui étaient en grand nombre, ainsi qu'on peut croire, car tout le monde lui en apportait à l'envi comme à l'homme le plus puissant et, en quelque sorte, le maître de la Grèce, il envoya tout à Lacédémone par Gylippe, celui qui avait commandé en Sicile. Gylippe, dit-on, ayant décousu par dessous les sacs, tira de chacun une somme considérable, et les recousit ensuite : il ne savait pas qu'il y avait, dans chaque sac, un bordereau du contenu. Arrivé à Sparte, il cacha dans sa maison, sous les tuiles, l'argent qu'il avait dérobé, et il remit les sacs aux éphores, en leur montrant sur chacun le sceau bien entier. Les éphores ouvrirent les sacs, et comptèrent l'argent; mais les sommes ne s'accordaient pas avec les bordereaux. Ils ne savaient qu'en penser, lorsqu'un des serviteurs de Gylippe leur dit, en forme d'énigme, qu'il couchait quantité de chouettes sous les tuiles de la maison. C'est que la plupart des monnaies portaient alors, à ce qu'il paraît, l'empreinte d'une chouette, oiseau révéré des Athéniens. Gylippe, qui venait de flétrir, par cette indigne bassesse, la gloire de ses nobles faits d'armes d'autrefois, s'exila volontairement de Lacédémone.

Les plus sensés des Spartiates, frappés de cet exemple, s'effrayèrent du pouvoir de l'argent, qui exerçait ses ravages sur les plus distingués citoyens : ils blâmaient hautement Lysandre; ils pressaient les éphores de faire sortir de la ville tout cet argent et tout cet or, comme autant de fléaux séducteurs. Ils mirent l'affaire en délibération : suivant Théopompe, ce fut Sciraphidas, et, suivant Éphore, Phlogidas, qui opina qu'il ne fallait

recevoir dans la ville aucune monnaie d'or ni d'argent, mais s'en tenir à celle du pays. La monnaie de Sparte était de fer : on la faisait d'abord rougir au feu, et on la trempait ensuite dans le vinaigre, afin que le fer, devenu, par cette trempe, aigre et cassant, ne pût plus être forgé, ni employé à d'autre usage ; elle était d'ailleurs d'un si grand poids, qu'on ne pouvait pas la transporter facilement, et que, sous un grand volume, elle n'avait qu'une faible valeur. Je croirais même qu'anciennement on ne connaissait pas les espèces d'or et d'argent : on n'avait pour monnaie que de petites broches de fer, ou quelquefois de cuivre; d'où vient qu'encore aujourd'hui une foule de petites pièces dont nous nous servons portent le nom d'oboles [1]. Les six oboles font la drachme, ainsi nommée parce que c'était tout ce que la main pouvait empoigner de brochettes [2].

Les amis de Lysandre combattirent le décret, et ils firent décider, à force d'instances, que ces trésors resteraient dans la ville, mais que l'argent qui était monnayé n'aurait cours que pour les affaires publiques, et que tout particulier qui serait trouvé en avoir serait puni de mort : comme si Lycurgue avait craint l'argent monnayé, et non point l'avarice qu'il fait naître. Défendre aux particuliers d'avoir des espèces d'or et d'argent, c'était ôter à cette passion bien moins d'activité qu'on n'y en ajoutait en autorisant la ville à en faire usage ; car leur commodité leur donnait plus de prix, et les faisait désirer davantage. Était-ce possible, en effet, que les particuliers méprisassent comme inutile une chose qui était publiquement estimée ? et chaque citoyen pouvait-il, dans ses propres affaires, n'attacher aucune valeur à ce qu'il voyait tant prisé, tant recherché pour les affaires

[1] Le mot ὀβολός, *obole*, a en effet une grande analogie avec le mot ὀβελός, qui signifie une broche. On a déjà vu ailleurs une mention de la petite monnaie appelée broche, dont on ignore entièrement la forme et la valeur.

[2] Le mot δραχμή, vient de δράσσω, *saisir avec la main*, et de δράξ, *poignée*.

publiques? Mais la corruption des mœurs publiques a bien plus tôt fait de s'infiltrer dans la conduite des particuliers, que non pas les vices et les passions des particuliers de remplir les villes de dépravation et de crimes. Il est naturel, quand le tout se gâte, qu'il entraîne avec lui ses parties vers la corruption ; au lieu que les affections vicieuses d'une seule partie peuvent recevoir des secours et des remèdes de celles qui sont encore saines. Les éphores, il est vrai, pour empêcher que l'argent monnayé n'entrât dans les mains des citoyens, y placèrent, pour sentinelles, la crainte et la loi ; quant aux âmes elles-mêmes, ils ne les fermèrent pas à l'admiration et au désir de l'argent : au contraire, ils allumèrent chez tous les citoyens la soif de s'enrichir, en donnant à la richesse un caractère de noblesse et de grandeur. Au reste, nous avons blâmé, dans un autre écrit, les Lacédémoniens de leur conduite [1].

Lysandre employa le produit du butin à faire jeter en bronze sa statue et celles de tous les capitaines de navire. Ces statues furent placées dans le temple de Delphes, avec deux étoiles d'or, qui désignaient les Dioscures, et qui disparurent peu de temps avant la bataille de Leuctres. Dans le trésor de Brasidas et des Acanthiens, il y avait une trirème faite d'or et d'ivoire, de deux coudées de long, que Cyrus avait envoyée à Lysandre, pour le féliciter de sa victoire. Anaxandridès [2] de Delphes rapporte que Lysandre avait mis pour son compte en dépôt, dans le temple, un talent d'argent, cinquante-deux mines et onze statères [3] : allégation qui ne s'accorde pas avec ce que tous les autres historiens disent de la pauvreté du personnage. Ce qu'il y a de certain, c'est que

[1] Voyez la *Vie de Lycurgue*.

[2] Cet Anaxandridès, ou, selon d'autres, Alexandridès, avait fait un traité sur les offrandes du temple de Delphes.

[3] Le statère était une monnaie d'or valant environ 18 fr. 55 c. de notre monnaie La somme déposée par Lysandre, suivant Anaxandridès, monterait, d'après l'évaluation la plus rigoureuse, à 10,584 fr. 30 c.

Lysandre, armé de la plus grande autorité que jamais Grec eût eue avant lui, se laissa aller à un faste et à une fierté qui dépassaient encore ce qu'il possédait de puissance. Il fut le premier à qui, suivant l'historien Duris, les villes grecques dressèrent des autels et offrirent des sacrifices comme à un dieu ; il fut aussi le premier qui vit composer des péans à sa louange. Voici le commencement d'un de ces hymnes :

« Nous chantons le général qui vint de Sparte, la ville immense, pour guider au combat la Grèce sacrée. Io, io péan ! »

Les Samiens rendirent un décret en vertu duquel les fêtes de Junon, qui se célébraient chez eux, prirent désormais le nom de Lysandries. Lui-même il avait constamment auprès de sa personne le poëte Chœrilus[1], qui était chargé d'embellir des charmes de la poésie le récit de ses actions. Le poëte Antilochus[2] ayant composé à sa louange quelques vers d'assez bon goût, il en fut si ravi, qu'il lui donna son bonnet plein d'argent. Antimachus de Colophon[3] et Nicératus d'Héraclée[4] luttèrent en son honneur, aux Lysandries, poëme contre poëme, à qui emporterait le prix. Lysandre décerna la couronne à Nicératus ; et Antimachus, outré de dépit, supprima son poëme. Platon, qui était jeune alors, et qui admirait le talent poétique d'Antimachus, chercha à reconforter le vaincu, désolé de sa défaite, en lui disant que l'ignorance est pour l'esprit ce que l'aveuglement est pour les yeux du corps. Enfin, le joueur de lyre Aristonoüs, qui avait été six fois vainqueur aux jeux

[1] Il y a eu plusieurs poëtes de ce nom, qui ont été célèbres à divers titres mais dont il ne reste rien, et dont on ne sait plus guère que le nom, excepté pou celui qui vivait du temps d'Alexandre : Horace en a parlé plusieurs fois, et ave un grand dédain.

[2] Moins connu encore que Chœrilus.

[3] Poëte épique fort estimé dans l'antiquité, et que Quintilien plaçait au second rang après Homère. Ses poésies n'existent plus.

[4] Inconnu.

Pythiques, voulant faire sa cour à Lysandre, lui jura que, s'il était encore une fois vainqueur, il se ferait proclamer l'esclave de Lysandre.

Les seuls qui eussent eu d'abord à souffrir de l'ambition de Lysandre, c'étaient les citoyens considérables, les hommes de son rang ; mais à cette ambition vinrent se joindre une excessive arrogance et une dureté farouche, fruit des flatteries qui lui avaient gâté le cœur : dès lors il ne garda plus de mesure, ni dans les punitions, ni dans les récompenses. Un pouvoir absolu sur les villes, des tyrannies sans contrôle, étaient les prix dont il récompensait ses amis et ses hôtes. Il n'avait plus qu'une seule manière d'assouvir sa vengeance, c'était la mort de ceux qu'il haïssait ; et il n'y avait aucun moyen d'échapper à ses mains. A Milet, craignant que les chefs du parti populaire ne prissent la fuite, et voulant obliger ceux qui s'étaient cachés à sortir de leurs retraites, il déclara avec serment qu'il ne leur ferait aucun mal ; mais, à peine ils se furent montrés sur sa parole, qu'il les livra au parti oligarchique ; et ils furent tous égorgés. Il n'y eut pas moins de huit cents victimes, tant de ceux qui s'étaient cachés que des autres. On ne saurait compter le nombre des gens du peuple qu'il fit massacrer pareillement dans les autres villes ; car il ne se contentait pas de tuer pour satisfaire ses griefs personnels, il servait encore la haine et l'avarice des amis qu'il avait dans chaque ville. De là ce mot fameux d'Étéoclès le Lacédémonien : « La Grèce n'aurait pu supporter deux Lysandres. » Suivant Théophraste, Archestratus avait dit la même chose d'Alcibiade. Mais ce qui choquait le plus dans Alcibiade, c'était une grande insolence, beaucoup de luxe et de vanité : dans Lysandre, l'excessive dureté du caractère faisait de la puissance quelque chose d'effrayant et d'intolérable.

Les Lacédémoniens se montrèrent peu sensibles à toutes les plaintes qu'on portait contre lui, jusqu'au

moment où Pharnabaze députa à Sparte pour dénoncer les injustices et les brigandages que les provinces de son gouvernement avaient à endurer de la part de Lysandre. Cette fois, les éphores, indignés, se saisirent d'un de ses amis et de ses collègues dans le commandement, nommé Thorax; et, comme ils l'eurent convaincu de posséder de l'argent en propre, ils le condamnèrent à mort. Puis ils envoyèrent à Lysandre une scytale, qui lui enjoignait de revenir.

Voici, du reste, ce que c'est que la scytale. Quand un général part pour une expédition de terre ou de mer, les éphores prennent deux bâtons ronds, parfaitement égaux en longueur et en grosseur, de façon à se correspondre exactement l'un à l'autre, dans toutes les dimensions. Ils gardent l'un de ces bâtons, et donnent l'autre au général : ils appellent ces bâtons scytales. Lorsqu'ils veulent mander au général quelque secret d'importance, ils taillent une bande de parchemin, longue et étroite comme une courroie, la roulent autour de la scytale qu'ils ont gardée, sans laisser le moindre intervalle entre les bords de la bande, de telle sorte que le parchemin couvre entièrement la surface du bâton. Sur ce parchemin ainsi roulé autour de la scytale, ils écrivent ce qu'ils veulent; et, quand ils ont écrit, ils enlèvent la bande, et l'envoient au général sans le bâton. Le général qui l'a reçue n'y saurait rien lire d'ailleurs, parce que les mots, tout dérangés et épars, ne forment aucune suite; mais il prend la scytale qu'il a emportée, et il roule alentour la bande de parchemin, dont les différents tours, se trouvant alors réunis, remettent les mots dans l'ordre où ils ont été écrits, et présentent toute la suite de la lettre. On appelle cette lettre scytale, du nom même du bâton, comme ce qui est mesuré prend le nom de ce qui lui sert de mesure.

Lysandre était dans l'Hellespont, quand la scytale lui parvint : il en fut tout troublé; et, comme ce qu'il

craignait sur toute chose, c'étaient les accusations de Pharnabaze, il s'empressa de l'aller trouver, dans l'espérance de faire sa paix avec lui par ce moyen. Il le pria, dans l'entrevue, d'écrire aux éphores une autre lettre, où il leur dirait qu'il n'avait reçu de Lysandre aucun tort, et qu'il n'avait aucun reproche à lui faire. Mais Lysandre ne savait pas que c'était avec un Crétois, comme dit le proverbe, qu'il voulait agir en Crétois[1]. Pharnabaze promit tout : il écrivit devant Lysandre une lettre telle que Lysandre la souhaitait ; mais il en tenait cachée une autre toute différente, qu'il avait écrite d'avance ; et, au moment d'apposer le sceau, il substitua l'une à l'autre des deux lettres, qui étaient au dehors parfaitement semblables, et il donna à Lysandre celle qu'il avait préparée secrètement. Arrivé à Lacédémone, Lysandre, selon l'usage, se rendit au palais, et il remit aux éphores la lettre de Pharnabaze, ne doutant pas qu'il ne fût justifié de l'accusation qu'il avait le plus à craindre ; car Pharnabaze était fort aimé des Lacédémoniens, parce que, de tous les généraux du roi, c'était celui qui s'était montré, dans la guerre, le plus dévoué à leur parti. Les éphores, après avoir lu la lettre, la lui montrèrent ; et il reconnut

> Qu'Ulysse n'est donc pas seul artificieux[2].

Il se retira tout bouleversé.

Quelques jours après, il alla trouver les éphores, et leur dit qu'il ne pouvait se dispenser de faire un voyage au temple d'Ammon, pour y offrir au dieu les sacrifices qu'il avait voués avant ses victoires. En effet, quelques-uns donnent pour certain que, lorsqu'il assiégeait la ville des Aphytéens[3], dans la Thrace, Ammon lui apparut en

[1] Les Crétois, comme nous l'avons déjà remarqué, passaient pour fourbes et menteurs.

[2] C'est un vers tiré de quelque tragédie perdue.

[3] Aphytis, à l'entrée du golfe Toronaïque.

songe; que, regardant cette apparition comme un ordre du dieu, il abandonna le siége, et chargea les Amphytéens de sacrifier à Ammon; que, de son côté, il se hâta de partir en Libye, pour se rendre le dieu propice. Mais on croyait généralement que le dieu n'était pour lui qu'un prétexte: le vrai motif de son voyage, c'était la crainte qu'il avait des éphores, et son impatience du joug qu'il lui fallait subir à Sparte. Incapable de se plier à l'obéissance, il avait besoin de voyager et d'errer de côté et d'autre, comme un coursier qui vient de quitter les pâturages et la prairie où il bondissait en liberté, pour retourner à la crèche, et qu'on ramène à ses travaux ordinaires. Quant au motif qu'Éphore donne à ce voyage, je le rapporterai dans un instant. Ayant obtenu à grand'-peine, et après bien des instances, son congé des éphores, Lysandre s'embarqua.

Dès qu'il fut parti, les rois firent réflexion qu'à la faveur des sociétés qu'il avait formées dans les villes, il les tenait toutes dans sa main, et qu'il était, par ce moyen, le seigneur et le maître absolu de la Grèce. Aussi entreprirent-ils de chasser ses amis, et de remettre l'autorité souveraine entre les mains des hommes du peuple. Il se fit, à cette occasion, un grand mouvement dans la Grèce; et les Athéniens qui occupaient Phylé en profitèrent pour attaquer les Trente et les vaincre [1]. Lysandre, à cette nouvelle, revient en toute hâte, et il persuade aux Lacédémoniens de soutenir les oligarchies, et de punir la rébellion des peuples. On commença par envoyer aux Trente cent talents [2] pour continuer la guerre, et on leur donna Lysandre pour général. Mais les rois, qui lui portaient envie, et qui craignaient qu'il ne prît une seconde fois Athènes, convinrent que l'un d'eux se chargerait de cette expédition. Pausanias partit donc, en apparence afin de soutenir les

[1] En l'an 403, sous la conduite de Thrasybule.

[2] Environ 550,000 fr. de notre monnaie.

tyrans contre le peuple, mais en réalité pour terminer la guerre, et pour empêcher que Lysandre, par le moyen de ses amis, ne se rendît de nouveau maître d'Athènes. Pausanias en vint facilement à bout. Il réconcilia les Athéniens entre eux, apaisa la sédition, et réprima l'ambition de Lysandre.

Cependant les Athéniens ne tardèrent pas à se soulever de nouveau ; et Pausanias encourut un blâme universel. Il avait ôté au peuple, disait-on, le frein de l'oligarchie, et il lui avait laissé tout pouvoir de se livrer à son insolence et à son audace. Lysandre, au contraire, y gagna le renom d'homme sévère, qui ne mettait dans l'exercice de son autorité ni complaisance ni ostentation, et qui n'en usait avec cette rigueur que dans l'intérêt de Sparte. Il avait, du reste, la parole fière, et il était terrible à ceux qui lui résistaient. Les Argiens disputaient contre les Lacédémoniens pour les bornes de leurs territoires respectifs, et se flattaient de donner de meilleures raisons que leurs adversaires : « Celui qui tient en main celle-ci, dit Lysandre en montrant son épée, est celui qui raisonne le mieux sur des limites de terres. » Un Mégarien lui parlait, dans une conférence, avec beaucoup de hardiesse : « Étranger, dit Lysandre, tes paroles auraient besoin d'une ville. » Les Béotiens balançant à se déclarer pour l'un ou l'autre parti : « Voulez-vous, demanda-t-il, que je passe sur vos terres les piques hautes ou baissées? » Lorsque les Corinthiens eurent fait défection, Lysandre fit approcher les Lacédémoniens de leurs murailles; et, comme les troupes ne se pressaient pas d'aller à l'assaut, lui, voyant un lièvre qui sautait le fossé : « N'avez-vous pas honte, dit-il, de craindre des ennemis qui sont si lâches, que les lièvres dorment tranquillement sur leurs murailles! »

Cependant le roi Agis mourut, laissant un frère nommé Agésilas, et un fils putatif, Léotychidas[1]. Lysandre, qui

[1] Voyez la *Vie d'Alcibiade*.

avait été autrefois amoureux d'Agésilas, lui conseilla de revendiquer la royauté, comme légitime descendant d'Hercule. En effet, on soupçonnait Léotychidas d'être fils d'Alcibiade, qui avait eu un commerce secret avec Timéa, femme d'Agis, durant le temps d'exil qu'il avait passé à Sparte. Agis ayant jugé, dit-on, par l'époque de la grossesse, que l'enfant n'était pas de lui, n'avait témoigné aucune affection à Léotychidas. Il montra même ouvertement, jusqu'à la fin de sa vie, qu'il ne l'avouait pas pour son fils. Dans sa dernière maladie, il se fit porter à Héréa[1]; mais là, sur le point de mourir, pressé d'un côté par le jeune homme, et vaincu de l'autre par les instances de ses amis, il déclara, en présence de plusieurs témoins, qu'il reconnaissait Léotychidas pour son fils, et il mourut après avoir prié tous ceux qui étaient présents d'attester le fait devant les Lacédémoniens. Ils en portèrent donc le témoignage en faveur de Léotychidas. Agésilas, guerrier d'ailleurs couvert de gloire, et soutenu par le crédit de Lysandre, se vit presque rejeté lorsque Diopithès, homme versé dans la science des oracles, eut cité la prédiction suivante, en l'appliquant à Agésilas, qui était boiteux :

Prends garde, Sparte, malgré l'orgueil qui remplit ton âme,
Qu'une royauté boiteuse ne fasse trébucher ta ferme allure.
Des malheurs imprévus te tiendront longtemps sous le joug,
Et tu rouleras ballottée par le flot de la guerre meurtrière.

Une foule de Spartiates, entraînés par cet oracle, penchaient pour Léotychidas. Mais Lysandre représenta que Diopithès ne prenait pas le vrai sens de la prédiction. « Le dieu, dit-il, ne répugne pas à ce qu'un boiteux règne à Lacédémone: il donne seulement à entendre que la royauté serait boiteuse, si des bâtards et des

[1] Ville d'Arcadie. Selon Xénophon, il tomba malade à Héréa, et il mourut à Lacédémone.

hommes d'une naissance suspecte venaient à régner sur les Héraclides. » Cette interprétation, appuyée de son autorité, emporta tous les suffrages, et Agésilas fut déclaré roi.

Le premier soin de Lysandre fut de l'engager, de l'exciter à porter la guerre en Asie, et de lui faire espérer qu'il détruirait l'empire des Perses, et qu'il deviendrait le plus puissant des hommes. En même temps il écrivit à ses amis d'Asie de demander aux Lacédémoniens Agésilas pour général, dans la guerre contre les barbares. Sur sa demande, ses amis s'empressent d'envoyer des députés à Lacédémone pour cet objet. L'honneur que Lysandre procurait par là à Agésilas n'était pas moindre, ce semble, que celui dont il l'avait comblé en le faisant roi; mais les caractères ambitieux, quoique d'ailleurs très-capables de commander, trouvent, dans la jalousie que leur inspire contre leurs égaux l'amour de la gloire, un grand obstacle aux belles actions qu'ils pourraient faire : ils ne voient que des adversaires dans ceux dont ils pourraient se servir pour travailler aux œuvres de la vertu. Agésilas mena Lysandre avec lui; et, des trente Spartiates qui formaient son conseil, c'était celui qu'il se proposait de consulter le plus dans toutes ses affaires. Mais, quand on fut arrivé en Asie, il arriva que les gens du pays, qui n'avaient jamais eu d'habitudes avec Agésilas, venaient rarement s'adresser à lui, et se contentaient de lui dire quelques mots, tandis qu'ils accouraient en foule à la porte de Lysandre, qu'ils connaissaient de longue main, et lui faisaient cortége, les uns comme ses amis, les autres parce qu'ils le craignaient. Il n'est pas rare, dans la représentation des tragédies, de voir l'acteur qui joue le rôle de courrier ou d'esclave être applaudi et considéré comme le premier personnage, tandis que celui qui porte le diadème et le sceptre ne peut pas même se faire écouter. C'est ainsi que Lysandre, simple conseiller d'Agésilas, avait toute la dignité du comman-

dement, et qu'il ne restait au roi qu'un titre sans puissance. Sans doute il était urgent de réprimer cette ambition, et de réduire Lysandre au second rôle ; mais pourtant rejeter de tout point, mais vilipender, par rivalité de gloire, un bienfaiteur et un ami, c'est un dessein qui n'était pas digne d'entrer dans l'âme d'Agésilas. D'abord, Agésilas ne lui donna aucune occasion de se signaler, et ne le chargea d'aucun commandement. En second lieu, tous ceux pour qui il voyait Lysandre montrer quelque intérêt et quelque zèle, il les renvoyait sans leur rien accorder, et les derniers du peuple étaient mieux traités qu'eux. De cette manière, il paralysait insensiblement et amortissait le crédit de son rival.

Quand Lysandre vit qu'il était toujours refusé, et que son zèle pour ses amis leur devenait un obstacle, il suspendit toute sollicitation pour eux auprès d'Agésilas, et il les pria de ne plus le venir voir, de ne plus s'attacher à sa personne, mais de s'adresser au roi lui-même, et à ceux qui pouvaient, mieux que lui, dans les circonstances présentes, être utiles à leurs protégés. La plupart, d'après ce conseil, cessèrent de l'importuner de leurs affaires, mais non pas de lui faire leur cour ; ils n'en furent même que plus empressés à l'accompagner dans les promenades et dans les gymnases : conduite qui dépita violemment Agésilas, en proie à cette jalousie qu'il portait aux honneurs de Lysandre. Voilà pourquoi Agésilas, qui avait vingt fois conféré à de simples soldats des commandements considérables et des gouvernements de villes, chargea Lysandre de la distribution des viandes ; puis un jour, pour insulter les Ioniens : « Qu'ils aillent maintenant, dit-il, faire la cour à mon commissaire des vivres. » Lysandre alors se décida à s'en expliquer avec lui. Leur entretien fut court, et tout laconien : « Certes, Agésilas, tu t'entends très-bien à rabaisser tes amis. — Oui, répondit Agésilas, quand ils veulent être plus grands que moi ; mais ceux qui travaillent à augmenter

ma puissance, il est juste aussi de les y faire participer. — Mais peut-être, Agésilas, on t'en a plus dit que je n'en ai fait. Au reste, à cause des étrangers qui ont les yeux sur nous, donne-moi, je te prie, dans ton armée, un poste et un rang où je te sois le moins suspect possible et le plus utile. »

A la suite de cette conversation, Lysandre fut envoyé dans l'Hellespont; et, tout en conservant du ressentiment contre Agésilas, il remplit sa mission avec zèle. Il fomenta la défection du Perse Mithridate, qui avait à se plaindre de Pharnabaze, et il l'amena à Agésilas. Ce Mithridate était un homme plein de courage, et qui avait sous ses ordres un corps de troupes nombreux. C'est tout ce que Lysandre fit dans cette guerre. A quelque temps de là, il s'en retourna à Sparte avec peu d'honneur, toujours irrité contre Agésilas, haïssant plus que jamais le gouvernement, et résolu enfin d'exécuter sans délai le projet de réforme et les innovations qu'il avait conçus et préparés depuis longtemps.

Voici de quoi il s'agissait.

La plupart des Héraclides, qui, après s'être mêlés avec les Doriens, étaient rentrés dans le Péloponnèse, s'établirent à Sparte, où leur postérité devint très-florissante. Mais il ne suffisait pas d'être Héraclide pour être apte à succéder dans la royauté : deux maisons seules régnaient, celle des Eurytionides et celle des Agiades. Les autres branches, quoique sorties de la même tige, n'avaient, dans le gouvernement, aucun avantage sur les plus simples particuliers; et les honneurs attachés à la vertu étaient également proposés à tous ceux qui étaient en état de les acquérir. Lysandre, qui était de la race des Héraclides, ne se fut pas plutôt élevé, par ses exploits, au faîte de la gloire, et ne se fut pas plutôt assuré un nombre considérable d'amis et une grande puissance, qu'il ne put voir sans chagrin qu'une ville dont il avait augmenté la splendeur eût pour rois des hommes dont

la naissance n'avait rien au-dessus de la sienne. Il imagina donc d'enlever la royauté aux deux maisons régnantes, pour la rendre commune à tous les Héraclides, ou, suivant quelques auteurs, non pas seulement aux Héraclides, mais à tous les Spartiates : il voulait que ce fût l'apanage non point des descendants d'Hercule, mais de quiconque s'en rendrait digne par sa vertu, comme Hercule avait été élevé, par son seul mérite, au rang des dieux ; et il se promettait bien que, lorsque la royauté serait adjugée à la vertu, aucun Spartiate ne lui serait préféré. Il entreprit d'abord de faire goûter son projet à ses concitoyens. Pour y parvenir, il se mit à apprendre par cœur un discours qu'avait composé à ce dessein Cléon d'Halicarnasse[1]. Mais, plus tard, considérant qu'une aussi extraordinaire innovation, une affaire de cette importance, avait besoin, pour aboutir, de moyens plus hardis, il eut recours à une machine, comme on fait dans la tragédie, pour agir sur les citoyens. Il inventa, il arrangea, pour ce but, des prophéties et des oracles, persuadé que l'éloquence de Cléon ne lui servirait de rien, si, par la crainte de la divinité et par le pouvoir de la superstition, il ne frappait d'avance les esprits, et s'il ne s'en rendait maître pour achever ensuite de les convaincre en prononçant son discours.

Éphore rapporte que Lysandre tenta de corrompre la Pythie, et qu'ensuite il fit sonder, par le moyen de Phéréclès, les prêtresses de Dodone ; que, refusé partout, il alla lui-même au temple d'Ammon, et qu'il offrit aux prêtres une grande quantité d'or, mais que ceux-ci, indignés de son audace, envoyèrent à Sparte des députés pour accuser Lysandre. Lysandre fut absous ; et les Libyens, au moment de partir, dirent aux Spartiates : « Nous jugerons avec plus de justice, lorsque vous viendrez vous établir en Lybie. » C'est qu'il y avait un an-

[1] Cet orateur ou plutôt ce sophiste, qui faisait des discours pour d'autres, n'est connu que de nom.

cien oracle, d'après lequel les Lacédémoniens devaient un jour habiter cette contrée. Mais je vais exposer ici toute la suite de l'intrigue, toute l'adresse que Lysandre mit dans une fiction où il procéda, non pas en homme inhabile et par des ressources vulgaires, mais en établissant, comme on fait dans une démonstration géométrique, plusieurs propositions importantes, pour arriver, par des prémisses difficiles et souvent obscures, au dernier terme de la conclusion. Je suis la version d'Éphore, historien et philosophe distingué.

Il y avait, dans le Pont, une femme qui prétendait être enceinte des œuvres d'Apollon. Bien des gens refusèrent, comme on pense bien, d'ajouter foi à ses paroles; mais d'autres en grand nombre y crurent. Elle accoucha d'un enfant mâle, que plusieurs personnes des plus considérables briguèrent l'honneur de nourrir et d'élever, et qui, je ne sais pour quelle raison, fut appelé Silénus. Lysandre saisit cet événement pour en faire le début de la pièce; puis il organisa et ourdit de son chef tout le reste. Bon nombre de personnes, et qui n'étaient pas de condition vile, servirent d'acteurs au prologue, en accréditant la naissance divine de cet enfant, d'un air si naturel, qu'on n'y put soupçonner aucun artifice. Ils jetèrent aussi et semèrent dans Sparte certains propos, qu'ils avaient rapportés de Delphes : les prêtres du temple conservaient soi-disant, dans des livres secrets, des oracles fort anciens, qu'il n'était permis ni à eux-mêmes ni à toute autre personne de toucher ou de lire; mais un fils d'Apollon, venant après une longue suite de siècles, devait donner aux dépositaires des signes certains de sa naissance, et emporter les livres où étaient contenus les oracles.

Les choses ainsi préparées, Silénus devait aller à Delphes, et réclamer les oracles, à titre de fils d'Apollon. Ceux des prêtres qui étaient les complices de Lysandre devaient tout examiner scrupuleusement, et prendre

sur la naissance de Silénus d'exactes informations. Enfin, cette vérification faite, ils devaient montrer ces écrits au jeune homme, comme au véritable fils d'Apollon, et celui-ci lire publiquement les prédictions qu'ils contenaient, surtout celle qui était le but de l'intrigue, et qui regardait la royauté de Lacédémone : on y aurait vu qu'il était meilleur et plus expédient aux Spartiates de choisir leurs rois parmi les citoyens les plus vertueux. Silénus, parvenu à l'adolescence, était déjà arrivé en Grèce pour y jouer son rôle, lorsque Lysandre vit tomber sa pièce, par la timidité d'un des acteurs, qui manqua de persévérance, et qui se retira au moment de l'exécution. Rien d'ailleurs ne transpira, de tout ce complot, durant la vie de Lysandre, mais seulement après sa mort.

Il mourut durant la guerre contre les Béotiens, avant qu'Agésilas fût revenu d'Asie. Il s'était trouvé engagé dans cette guerre, ou plutôt il y avait lui-même jeté la Grèce; car on le dit de deux manières : les uns en accusent Lysandre, les autres les Thébains; et quelques-uns l'imputent également aux deux partis. On reproche aux Thébains d'avoir renversé, à Aulis, les autels des sacrifices; et on dit qu'Androclidès et Amphithéus, corrompus par l'argent du roi de Perse, n'avaient pris les armes contre les Phocéens et ravagé leur territoire, qu'afin d'occuper les Lacédémoniens dans une guerre contre la Grèce. On allègue, d'autre part, que Lysandre était irrité contre les Thébains de ce que, seuls entre les alliés, ils avaient réclamé la dîme du butin fait sur les Athéniens, et avaient trouvé mauvais que Lysandre eût envoyé de l'argent à Sparte. Son principal grief contre eux, c'est qu'ils avaient les premiers fourni aux Athéniens les moyens de recouvrer leur liberté, et de briser le joug des trente tyrans. Lysandre les avait établis; et les Lacédémoniens les avaient rendus plus puissants et plus redoutables, en décrétant que ceux qui s'étaient

enfuis d'Athènes pourraient être pris partout où on les trouverait, et ramenés dans leur ville; que quiconque y mettrait obstacle serait traité en ennemi de Sparte. Les Thébains avaient répondu à ce décret par un décret plein d'humanité, et digne des exploits d'Hercule et de Bacchus [1]. Le décret des Thébains portait que toute ville et toute maison serait ouverte, dans la Béotie, aux Athéniens qui viendraient y demander un asile; que tout Thébain qui n'aurait pas prêté main-forte au fugitif qu'on emmenait payerait un talent d'amende [2]; que, si quelqu'un passait par la Béotie pour porter des armes à Athènes contre les tyrans, pas un Thébain ne devait en rien voir, ni en rien entendre. Ils ne se bornèrent point à ces résolutions, si dignes de la Grèce et si pleines d'humanité. Leurs actions ne démentirent point leurs édits; car ce fut de Thèbes que partirent Thrasybule et les autres bannis, qui s'emparèrent de Phylé : les Thébains leur fournirent des armes et de l'argent, avec les moyens de commencer leur entreprise, et de la conclure dans un profond secret.

Tels sont les motifs qui déterminèrent Lysandre à se déclarer contre les Thébains. Enflammé d'un violent dépit qu'il ne savait plus dompter, et qu'irritait sa mélancolie de plus en plus aigrie par la vieillesse, il communiqua son ressentiment aux éphores, et il leur persuada d'envoyer une garnison dans la Phocide. Il fut chargé de cette expédition, et il partit à la tête des troupes. Quelque temps après, on envoya aussi le roi Pausanias, avec une armée. Mais Pausanias devait faire un grand circuit par le mont Cithéron, pour entrer dans la Béotie, tandis que Lysandre, avec un corps nombreux de troupes, irait à sa rencontre par la Phocide. Lysandre, dans sa marche, prit Orchomène, qui se rendit volontairement à lui; il s'empara aussi de Lébadée,

[1] Hercule et Bacchus, suivant la tradition, étaient nés à Thèbes.

[2] Environ cinq mille six cents francs de notre monnaie.

qu'il livra au pillage. De là il envoya une lettre à Pausanias, pour l'engager à se rendre de Platées devant Haliarte[1], l'assurant que lui-même il serait le lendemain, à la pointe du jour, sous les murs des Haliartiens Le courrier chargé de cette lettre tomba entre les mains d'éclaireurs ennemis, qui la portèrent à Thèbes. Les Thébains remirent aux Athéniens qui étaient venus à leur secours la garde de leur ville; et, sortant eux-mêmes sur le minuit, ils prévinrent de quelques heures l'arrivée de Lysandre devant Haliarte, et une partie de leurs troupes entra dans la ville.

Lysandre avait d'abord voulu camper sur une éminence, pour y attendre Pausanias; mais, voyant que Pausanias n'arrivait pas et que le jour s'avançait, il ne put rester plus longtemps dans l'inaction : il fit prendre les armes aux Spartiates, anima les alliés à bien faire, et marcha droit à la muraille, avec sa phalange disposée en carré allongé. Ceux des Thébains qui étaient restés hors de la ville prennent par la gauche, et ils tombent sur les derrières des ennemis, au-dessous de la fontaine Cissuse. C'est dans cette fontaine, si l'on en croit les traditions, que les nourrices de Bacchus lavèrent ce dieu aussitôt après sa naissance: l'eau en est d'une belle couleur de vin, très-limpide, et d'un excellent goût. Non loin de là croissent les cannes crétoises, dont on fait les javelots; d'où les Haliartiens infèrent que Rhadamanthe a autrefois habité ce pays : ils montrent même son tombeau, qu'ils appellent Aléa. On y voit aussi celui d'Alcmène, qui, après la mort d'Amphitryon, épousa, dit-on, Rhadamanthe, et fut enterrée en ce lieu.

Les Thébains qui étaient dans la ville, s'étant rangés en bataille, se tinrent tranquilles jusqu'au moment où ils virent Lysandre, avec ses premiers bataillons, s'approcher des murs. Alors ils ouvrent les portes, et ils

1 Cette ville, comme les précédentes, était une ville de Béotie.

tombent brusquement sur lui. Lysandre fut tué avec le devin qui l'accompagnait et quelques-uns des siens : le reste se replia promptement vers le gros de l'armée. Les Thébains ne les laissèrent pas respirer : ils poussèrent avec ardeur leur attaque, et ils obligèrent toute l'armée de fuir à travers les montagnes. Il y en eut environ mille de tués. Il périt trois cents hommes du côté des Thébains, pour s'être engagés, en chargeant les ennemis, dans des lieux difficiles et escarpés. C'étaient précisément ceux qu'on accusait de connivence avec les Lacédémoniens. Pour se laver de ce soupçon auprès de leurs concitoyens, ils se ménagèrent trop peu dans la poursuite des fuyards, et ils y perdirent sans fruit la vie.

Pausanias était sur le chemin de Platées à Thespies, lorsqu'il apprit la défaite : il met son armée en bataille; et, marchant droit à Haliarte, il arrive devant la ville en même temps que Thrasybule, qui venait de Thèbes, à la tête des Athéniens. Pausanias proposa de demander une trêve aux ennemis, pour enlever les morts; mais les plus âgés des Spartiates s'indignèrent de cette proposition, et ils allèrent trouver le roi, protestant qu'ils refusaient d'enlever Lysandre au prix d'une trêve. « Il faut aller, disaient-ils, combattre les armes à la main pour conquérir son corps, et pour l'enterrer après la victoire; et, si nous sommes vaincus, il nous sera glorieux du moins d'être étendus sur le champ de bataille avec notre général. »

Les représentations des vieillards n'ébranlèrent point Pausanias. Il sentait la difficulté de battre les Thébains après une victoire si récente : d'ailleurs le corps de Lysandre était tombé près des murs de la ville, et on ne pouvait l'enlever aisément sans une trêve, eût-on même vaincu les ennemis. Il envoya donc un héraut aux Thébains, qui accordèrent la trêve; puis il se retira avec son armée. Dès que les Spartiates eurent passé les mon-

tagnes de la Béotie, ils enterrèrent Lysandre dans le territoire des Panopéens[1], amis et alliés de Sparte. On y voit encore son tombeau, le long du chemin qui mène de Delphes à Chéronée.

L'armée avait pris ses quartiers en ce lieu; et un jour, à ce que l'on raconte, un Phocéen, faisant le récit de la bataille à un autre soldat qui ne s'y était pas trouvé, lui dit que les ennemis les avaient attaqués au moment où Lysandre venait de passer l'Hoplite. Cet homme en ayant paru étonné, un Spartiate, ami de Lysandre, demanda ce que c'était que l'Hoplite : « Ce nom, dit-il, m'est inconnu. — C'est, répondit le Phocéen, l'endroit où les ennemis ont renversé nos bataillons les plus avancés. L'Hoplite est le ruisseau qui baigne les murs d'Haliarte. » A ces mots, le Spartiate fondit en larmes : « Hélas! s'écria-t-il, l'homme ne peut donc fuir sa destinée ! » Car il y avait un oracle, rendu, à ce qu'il paraît, pour Lysandre, et conçu en ces termes :

Je t'engage à te garder du retentissant Hoplite,
Et du dragon, fils de la Terre, qui suit traîtreusement.

D'autres prétendent que l'Hoplite n'est pas le ruisseau qui coule près d'Haliarte, mais un torrent voisin de Coronée, et qui se jette, près de cette ville, dans le Philiarus : on l'appelait anciennement Hoplia, et aujourd'hui on l'appelle Isomantus. D'ailleurs, celui qui avait tué Lysandre était un soldat d'Haliarte, nommé Néochorus, qui portait sur son bouclier un dragon pour enseigne; et c'est là, supposait-on, ce que marquait l'oracle.

Les Thébains aussi, dit-on, vers le temps de la guerre du Péloponnèse, avaient reçu, dans le temple d'Apollon Isménien, une réponse de l'oracle qui leur prédisait à la fois et la bataille de Délium et le combat d'Haliarte, le-

[1] En Phocide.

quel fut donné trente ans après. Elle était ainsi conçue :

Garde-toi des confins où tu t'arrêtes quand tu poursuis les loups
la lance à la main ;
Garde-toi de la colline Orchalide, que jamais ne quitte le renard.

Par confins, l'oracle entend le territoire de Délium, où la Béotie touche aux frontières de l'Attique; et la colline Orchalide est celle qu'on nomme aujourd'hui Alopèce, située dans la partie du territoire d'Haliarte qui regarde vers l'Hélicon.

La fin malheureuse de Lysandre affligea si vivement les Spartiates, dans le premier moment, qu'ils intentèrent au roi une accusation capitale; mais Pausanias n'attendit pas le jugement : il s'enfuit à Tégée[1], où il passa le reste de sa vie dans l'asile ouvert aux suppliants autour du temple de Minerve.

La pauvreté de Lysandre se révéla au grand jour après sa mort, et donna un nouveau lustre à sa vertu. Après avoir eu en main des sommes si considérables, et avoir joui d'une si grande puissance; après avoir vu tant de villes lui faire assidûment leur cour; après avoir enfin exercé une telle souveraineté dans la Grèce, il n'avait pas accru de la valeur d'une obole la fortune de sa maison : c'est le témoignage que lui rend Théopompe, qu'il faut plutôt croire quand il loue que lorsqu'il blâme, car il blâme plus volontiers qu'il ne loue.

Éphore rapporte que, peu de temps après, une contestation s'éleva entre Sparte et ses alliés, contestation qui donna lieu de consulter les écrits qui se trouvaient chez Lysandre, et qu'Agésilas se transporta à cet effet dans la maison. Il y trouva le livre qui contenait le discours sur la nécessité d'enlever la royauté aux Eurytionides et aux Agiades, et d'étendre le droit de régner à tous les Spartiates, en choisissant les rois parmi les plus vertueux

[1] Ville de l'Arcadie orientale, près de l'Argolide.

Agésilas courut sur-le-champ communiquer ce discours au peuple, pour faire voir quel homme au fond avait été Lysandre, et combien on l'avait mal connu. Mais Lacratidas, homme de sens, et qui était alors président des éphores, le retint en lui disant qu'au lieu de déterrer Lysandre, il valait mieux enterrer avec lui un discours écrit avec tant d'art, et trop capable de persuader.

On ne laissa pas néanmoins de décerner à Lysandre les plus grands honneurs, sans compter que ceux qui avaient recherché ses filles en mariage, et qui ensuite s'étaient refusés à les épouser après la mort de Lysandre parce qu'ils avaient connu alors sa pauvreté, furent condamnés à l'amende, comme lui ayant fait leur cour sur l'opinion qu'ils avaient de sa richesse, et l'ayant dédaigné dans le temps que sa pauvreté manifestait à leurs yeux sa justice et sa vertu. On voit par là qu'il y avait, à Sparte, des peines établies et contre ceux qui ne se mariaient point, et contre ceux qui se mariaient trop tard, et contre ceux qui faisaient des mariages mal assortis. Cette dernière peine tombait principalement sur les citoyens qui, au lieu de rechercher l'alliance des gens de bien et de leurs proches, recherchaient celle des riches.

Voilà ce que nous avons trouvé dans les auteurs touchant la vie de Lysandre.

SYLLA.

(Né en l'an 138 et mort en l'an 78 avant J.-C.)

Lucius Cornélius Sylla était de famille patricienne comme qui dirait de race noble. On dit que Rufinus, un de ses ancêtres, parvint au consulat, mais qu'il fut moins connu par cette élévation que par la flétrissure qui lui fut infligée : il fut convaincu de posséder plus de dix livres pesant de vaisselle d'argent, ce qui était une contravention à la loi ; et, pour ce fait, il fut chassé du sénat. Ses descendants vécurent depuis dans l'obscurité, et Sylla lui-même fut élevé dans un état de fortune fort médiocre. Pendant sa jeunesse, il logeait à bail chez d'autres pour un faible loyer, comme on le lui reprocha dans la suite, lorsqu'il fut parvenu à une opulence pour laquelle on ne le trouvait pas né. Un jour, après la guerre d'Afrique, il se vantait lui-même et il glorifiait ses exploits. « Comment serais-tu homme de bien, lui dit un des plus distingués citoyens et des plus honnêtes, toi qui, n'ayant rien hérité de ton père, possèdes une fortune si considérable? » En effet, quoique les Romains eussent déjà dégénéré de la droiture et de la pureté de mœurs de leurs ancêtres, et qu'ils eussent ouvert leur cœur à l'amour du luxe et de la somptuosité, c'était néanmoins un égal opprobre, en ce temps-là, et de dissiper sa fortune et de ne pas conserver la pauvreté de ses pères. Plus tard, alors qu'il était déjà tout-puissant, et qu'il faisait périr une foule de citoyens, un fils d'affranchi, qu'on soupçonnait de donner asile chez lui à un des proscrits,

et qui allait être pour cela précipité de la roche Tarpéienne, lui reprocha qu'ils avaient habité longtemps dans la même maison, dont lui-même il louait le haut deux mille sesterces, et dont Sylla tenait le bas pour trois mille ; qu'ainsi la différence de leur fortune n'était jadis que de mille sesterces, qui font deux cent cinquante drachmes attiques [1]. Voilà ce qu'on rapporte du premier état de Sylla.

On peut juger de sa figure et de son air par les statues que nous avons de lui : quant à ses yeux, ils étaient pers, ardents et rudes ; et la couleur de son visage rendait encore son regard plus terrible. Elle était d'un rouge foncé, parsemé de taches blanches ; et c'est à raison de son teint qu'il reçut, dit-on, le surnom de Sylla [2]. Un plaisant d'Athènes, raillant à ce propos, fit le vers suivant :

Sylla est une mûre saupoudrée de farine.

Il n'est point hors de propos de citer de pareils traits, quand il s'agit d'un homme qui était, à ce qu'on dit, d'un caractère si railleur, qu'étant encore jeune et peu connu, il passait sa vie avec des mimes et des bouffons, partageant leur licence et leurs débauches. Après qu'il fut devenu le maître souverain, il rassemblait autour de lui tout ce qu'il y avait au théâtre de plus impudents farceurs ; et il passait les journées entières à boire, à faire avec eux assaut de railleries, déshonorant sa vieillesse et la majesté du pouvoir, et sacrifiant souvent à la bassesse de ses goûts des objets qui réclamaient sans cesse tous ses soins. Dès qu'il s'était mis à table, il ne fallait plus lui parler d'affaires sérieuses. Partout ailleurs, plein d'activité, sombre et sévère, il se faisait en lui un complet changement, une fois qu'il s'était lancé

[1] Environ deux cent trente francs de notre monnaie.

[2] On ne sait pas sur quoi cette etymologie est fondée. Le nom de Sylla semble plutôt dériver de Sura, *jambe*, dont on a fait Surulla, et, par syncope, Sulla.

au milieu des convives et des coupes : il s'égayait familièrement avec des mimes et des baladins, plein pour eux, en toute occasion, d'une déférence excessive, et se laissant manier à leur gré.

C'est sans doute dans cette société corrompue qu'il puisa ce goût du libertinage, cette passion effrénée pour les voluptés et pour les amours criminelles, qui ne le quitta pas même dans sa vieillesse. Il aima longtemps un comédien nommé Métrobius. Au reste, il gagna quelque chose à cette vie licencieuse. Il était devenu amoureux d'une courtisane fort riche, nommée Nicopolis : l'habitude de le voir et les agréments de sa figure inspirèrent à cette femme une telle passion pour lui, qu'en mourant elle l'institua son héritier. Il fut aussi institué héritier par sa belle-mère, qui l'aimait comme s'il eût été son propre fils. Ces deux successions le mirent dans une assez belle aisance.

Nommé questeur de Marius, qui était alors consul pour la première fois, il passa avec lui en Afrique, et il alla faire la guerre contre Jugurtha. A peine arrivé au camp, il se distingua par son courage ; et, ayant su profiter d'une circonstance heureuse, il gagna l'amitié de Bocchus, roi des Numides. Il avait recueilli des ambassadeurs de Bocchus, qui s'étaient échappés des mains de brigands numides ; il les avait traités avec toute sorte d'égards, et il les avait renvoyés, comblés de présents, sous une bonne escorte. Bocchus haïssait et redoutait de longue main Jugurtha, son gendre ; et Jugurtha vaincu venait de se réfugier chez lui. Résolu de le trahir, Bocchus appelle Sylla, aimant mieux que ce fût Sylla qui le prît et le livrât aux Romains, que de le faire lui-même. Sylla communique l'affaire à Marius, prend avec lui quelques soldats, et va s'exposer au plus grand péril, en se confiant à un barbare qui manquait de foi à ses proches, et en s'allant livrer lui-même entre ses mains pour en retirer un autre. Bocchus, qui les tenait tous

les deux en sa puissance, et qui s'était mis dans la nécessité de trahir l'un ou l'autre, flotta longtemps indécis, ne sachant quel parti prendre : à la fin, il s'arrêta à la première trahison qu'il avait projetée, et il remit Jugurtha entre les mains de Sylla. A la vérité, ce fut Marius qui mena le captif en triomphe ; mais l'envie qu'on portait au consul faisait attribuer à Sylla la gloire de cet heureux succès. Marius en conçut un secret dépit, surtout lorsqu'il vit Sylla lui-même, homme naturellement vain, s'enorgueillir d'un événement qui l'arrachait à une vie longtemps obscure et ignorée, et qui le mettait en lumière aux yeux des citoyens. Séduit par cette première amorce de gloire, Sylla en vint à un tel excès de vanité, qu'il fit graver cet exploit sur un anneau dont il se servit toujours depuis. On y voyait Bocchus qui livrait Jugurtha, et Sylla qui le recevait de ses mains [1].

Quelque déplaisir qu'en eût Marius, il fit réflexion que Sylla était un personnage trop peu important pour exciter aucune jalousie, et il continua de l'employer à l'armée. Dans son second consulat, il en fit son lieutenant ; dans son troisième consulat, un de ses tribuns militaires ; et il lui dut, en plusieurs rencontres, de notables succès. En effet, pendant sa lieutenance, Sylla fit prisonnier Copillus, chef des Tectosages [2] ; et, pendant son tribunat, il décida les Marses [3], nation nombreuse et guerrière, à conclure avec les Romains un traité d'amitié et d'alliance. Puis, comme il se fut aperçu que Marius était fâché contre lui, et qu'il ne lui donnait qu'à regret des occasions de se signaler et nuisait même à son avancement, il s'attacha à Catulus, collègue de Marius dans le consulat, honnête homme, mais qui manquait

[1] Voyez la *Vie de Marius*.

[2] Peuplade de la Gaule narbonnaise, et dont Tolosa, ou Toulouse, était la capitale.

[3] Peuple d'Italie, qui habitait les montagnes au nord du Latium.

un peu de vigueur militaire. Bientôt Sylla, à qui Catulus confia les entreprises les plus importantes, acquit autant de puissance que de renommée. Il soumit la plupart des barbares qui habitaient les Alpes ; et, l'armée romaine ayant manqué de vivres, Sylla, chargé par Catulus du soin d'en procurer, en fit venir une si grande abondance, que les soldats de Catulus en eurent au delà de leurs besoins, et qu'ils en fournirent à ceux de Marius : circonstance qui mortifia singulièrement Marius, si l'on en croit ce que dit Sylla lui-même. Telle fut la frivole et puérile occasion qui fit naître leur haine mutuelle, cette rivalité qui, nourrie ensuite par les séditions, et cimentée du sang des guerres civiles, aboutit enfin à la tyrannie, et au renversement total de la république. Preuve frappante de la sagesse d'Euripide, et de sa profonde connaissance des maladies qui affligent les États ; car ce qu'il recommande, c'est de se garder de l'ambition, comme de la peste la plus pernicieuse et la plus funeste à ceux qui s'y livrent[1].

Sylla, estimant que la gloire qu'il avait acquise par les armes lui suffisait pour arriver aux dignités civiles, passa des emplois de l'armée aux brigues populaires, et se mit sur les rangs pour la préture urbaine ; mais il fut refusé, échec dont il attribua la cause à la populace. Ces gens, dit-il, qui savaient ses liaisons avec Bocchus, et qui s'attendaient qu'en le nommant édile avant de le faire préteur, il donnerait des spectacles magnifiques de chasses et des combats de bêtes d'Afrique, nommèrent d'autres préteurs, dans l'espérance qu'ils le forceraient à demander l'édilité. Mais Sylla semble avoir dissimulé la véritable cause de ce refus, et les faits mêmes le prouvent ; car, l'année suivante, il se fit nommer préteur, en gagnant le peuple tant par ses complaisances que par ses largesses. Aussi, pendant qu'il exerçait la

[1] Euripide, *Phéniciennes,* vers 531 et suivants.

préture, ayant dit en colère à César[1] : « J'userai contre toi du droit de ma charge. — Tu as raison, lui répondit César en riant, de dire ta charge. Elle est bien à toi, puisque tu l'as achetée. »

Sylla, après sa préture, fut envoyé en Cappadoce : le prétexte apparent de cette expédition était de ramener Ariobarzane dans ses États ; mais elle avait pour véritable motif de réprimer les entreprises ambitieuses de Mithridate, qui allait se mêlant de tout, et agrandissant au double l'empire et la puissance qu'il possédait déjà. Sylla n'avait emmené que fort peu de troupes ; mais il employa celles des alliés, qui le servirent avec zèle : il tailla en pièces un grand nombre de Cappadociens et un corps plus nombreux encore d'Arméniens venus à leur secours, chassa Gordius, et rétablit roi Ariobarzane[2].

Pendant son séjour sur les bords de l'Euphrate, il reçut dans son camp le Parthe Orobaze, ambassadeur du roi Arsacès. Les deux nations n'avaient encore eu ensemble aucun commerce ; et l'on regarda comme un grand effet du bonheur de Sylla, qu'il eût été le premier à qui se fussent adressés les Parthes, pour rechercher l'alliance et l'amitié des Romains. A la réception de l'ambassadeur, il fit, dit-on, dresser trois siéges, l'un pour Ariobarzane, l'autre pour Orobaze, et un troisième au milieu, sur lequel il se plaça pour donner son audience. Ce fut là le motif pour lequel le roi des Parthes fit plus tard périr Orobaze. Sylla fut loué par les uns d'avoir traité des barbares avec cette fierté ; mais d'autres le taxèrent d'une arrogance insultante et d'une ambition déplacée.

On raconte qu'un Chaldéen de la suite d'Orobaze, ayant contemplé les traits du visage de Sylla, et étudié avec attention et les mouvements de son corps et les

[1] Il s'agit probablement de Sextus Julius César, qui fut consul quatre ans après la préture de Sylla.

[2] Ceci se passait en l'an 92 avant J.-C.

expressions de sa pensée, appliqua les règles de la science chaldéenne à ce qu'il avait saisi de son caractère : « Cet homme, dit-il, parviendra nécessairement au plus haut degré de grandeur ; et je m'étonne même comment il endure, dès à présent, de n'être pas le premier de l'univers. » Sylla, de retour à Rome, fut accusé de péculat par Censorinus, comme ayant, contre la loi, emporté de grandes sommes d'argent d'un royaume ami et allié ; mais l'affaire ne vint point en justice, et Censorinus se désista de l'accusation.

Cependant l'inimitié de Marius et de Sylla augmenta d'intensité, réveillée tout à coup par une occasion que fit naître l'ambition de Bocchus. Pour flatter le peuple, et pour faire plaisir à Sylla, Bocchus avait dédié, dans le Capitole, des Victoires d'or qui portaient des trophées, et, auprès d'elles, un bas-relief d'or représentant Jugurtha, qu'il remettait lui-même entre les mains de Sylla. Marius en fut tellement irrité, qu'il voulut faire disparaître ce monument[1]. Les amis de Sylla prirent parti pour lui ; et cette querelle avait presque mis la ville dans une complète combustion, quand la guerre Sociale, qui couvait depuis longtemps, venant tout à coup à éclater, apaisa pour le moment les dissensions intestines.

Dans cette guerre si importante, si pleine de vicissitudes, et qui exposa les Romains à toute sorte de maux et aux plus graves périls, Marius ne put rien faire de grand, et il prouva, par son exemple, que la vertu guerrière a besoin d'être soutenue de la force et de la vigueur du corps. Sylla, au contraire, y mérita, par vingt exploits mémorables, la réputation d'un grand capitaine aux yeux de ses concitoyens ; aux yeux de ses amis, celle du plus grand homme de guerre de son temps ; celle du plus heureux des généraux, aux yeux de ses ennemis mêmes. Mais il ne fit pas comme Timothée, fils de Co-

[1] Voyez la *Vie de Marius*.

non. Les ennemis de Timothée attribuaient à la Fortune tous ses succès; et ils avaient fait peindre, dans des tableaux, Timothée endormi, et la Fortune prenant pour lui les villes dans un filet. Timothée se courrouça contre les auteurs de ces tableaux, qui lui ravissaient, disait-il, la gloire de ses exploits. Un jour, qu'il revenait d'une expédition, après en avoir rendu compte au peuple: « Athéniens, dit-il, la Fortune n'a aucune part dans ce succès. » Aussi dit-on que la déesse, pour punir cette ambition excessive, fit éprouver son caprice à Timothée: il ne fit depuis rien d'éclatant; il échoua dans toutes ses entreprises, encourut la haine du peuple, et finit par être banni d'Athènes. Pour Sylla, loin de trouver mauvais qu'on vantât son bonheur et les faveurs dont le comblait la Fortune, il rapportait lui-même à la Fortune tous ses succès, pour en augmenter l'éclat et les diviniser en quelque sorte; soit qu'il le fît par vanité, ou qu'il crût réellement aux conduites de la divinité sur lui. Il a même écrit, dans ses *Mémoires*, que les actions qu'il avait hasardées contre ses propres combinaisons et ses mesures, et en se décidant d'après les circonstances, lui avaient toujours mieux réussi que celles dont il avait mûrement délibéré l'exécution. « J'étais né, ajoute-t-il, bien mieux pour la Fortune que pour la guerre; » attribuant par là, ce semble, une part plus grande à son bonheur qu'à sa vertu. Enfin, il voulait être en tout l'ouvrage de la Fortune: il regardait même comme une des faveurs particulières de cette divinité l'union constante dans laquelle il avait vécu avec Métellus, son égal en dignité, et qui fut son beau-père. Au lieu des difficultés qu'il s'attendait à éprouver de sa part, il trouva en lui le plus doux et le plus modéré collègue. Dans ses *Mémoires*, il conseille à Lucullus, à qui ils sont dédiés, de ne tenir rien si certain que ce que les dieux lui auraient révélé en songe pendant la nuit. Il lui raconte que, lorsqu'il fut envoyé avec l'armée romaine à la guerre Sociale, il se

fit, près de Laverna[1], une large fente dans la terre, et qu'il jaillit de cette ouverture un grand feu, dont la flamme monta resplendissante vers le ciel; et que les devins, expliquant ce prodige, annoncèrent qu'un vaillant homme, d'une beauté admirable, parvenu à l'autorité souveraine, délivrerait Rome des troubles qui l'agitaient. « Cet homme, ajoute Sylla, c'était moi-même, parce que j'avais ce trait de beauté remarquable, que mes cheveux étaient blonds comme l'or; et je puis sans rougir m'attribuer le nom de vaillant, après de si nobles et de si grands exploits. » Mais en voilà assez sur sa confiance en la divinité.

Sylla était d'ailleurs, dans toute sa conduite, plein d'inégalités et de contradictions. Prendre beaucoup, donner davantage, combler d'honneurs sans raison, insulter sans motif, faire servilement la cour à ceux dont il avait besoin, traiter durement ceux qui avaient besoin de lui, telle était sa manière; et l'on n'eût su dire s'il était, de sa nature, plus hautain que flatteur. Il portait cette inégalité jusque dans ses vengeances : condamnant aux plus cruels supplices pour les causes les plus légères, alors qu'il endurait patiemment les plus grands crimes; pardonnant facilement des offenses qui semblaient irrémédiables, alors qu'il punissait par la mort ou par la confiscation des biens les moindres manquements et les plus insignifiants. On expliquerait peut-être ces contradictions, en disant que, cruel et vindicatif par caractère, il étouffait, par raison, son ressentiment, quand son intérêt l'exigeait. Dans cette guerre Sociale même, ses soldats ayant assommé à coups de bâton et à coups de pierres un de ses lieutenants, nommé Albinus, personnage prétorien, il ne fit aucune recherche contre les auteurs d'un si grand forfait : au contraire, il

[1] Probablement le temple et le bois consacrés à la déesse de ce nom sur la voie Salaria, ou bien encore la porte qui y conduisait.

en tirait avantage, disant que les soldats n'en seraient que mieux prêts à bien faire sous sa main, parce qu'ils voudraient effacer ce crime par leur courage. Les reproches mêmes le trouvèrent insensible. Il avait déjà formé le projet de perdre Marius; et, comme il voyait la guerre Sociale près de finir, il voulait se faire nommer général contre Mithridate, et il flattait l'armée qu'il avait sous ses ordres.

De retour à Rome, il fut nommé consul avec Quintus Pompéius, étant alors âgé de cinquante ans[1]; et il épousa une femme d'illustre maison, Cécilia, fille de Métellus le grand pontife. Ce mariage lui attira, de la part du peuple, des chansons satiriques, et excita l'indignation de la plupart des grands : on ne trouvait pas digne d'une telle épouse, comme dit Tite Live, celui qu'on avait trouvé digne du consulat. Cécilia n'était pas sa première femme. Dans sa jeunesse, il en avait eu une nommée Ilia, dont il lui restait une fille; il avait épousé ensuite Élia, et en troisièmes noces Clélie, qu'il répudia comme stérile, mais sans attaquer en rien son honneur ni sa réputation, et après l'avoir comblée de présents. Mais, comme il épousa Métella très-peu de jours après, on crut que, pour faire ce nouveau mariage, il avait faussement accusé Clélie de stérilité. Au reste, il eut constamment pour Métella les plus affectueux égards; au point qu'un jour, le peuple romain ayant demandé le rappel des partisans de Marius qui avaient été bannis, et voyant que Sylla s'y opposait, la multitude appela Métella à haute voix, et implora sa médiation. Il paraît même que Sylla ne traita si cruellement les Athéniens, après la prise de leur ville, que pour les punir d'avoir lancé, du haut de leurs murailles, des traits mordants contre Métella. Mais nous parlerons de ceci plus loin.

Sylla, qui ne voyait dans le consulat qu'une dignité

[1] En l'an 88 avant J.-C.

insignifiante, au prix de ses prétentions pour l'avenir, désirait ardemment d'être chargé de la guerre contre Mithridate. Il avait pour concurrent Marius : l'ambition et la folie de la gloire, passions qui ne vieillissent jamais, faisaient oublier à Marius ses infirmités corporelles et son grand âge ; et celui qui n'avait pu mener jusqu'au bout les dernières expéditions d'Italie brûlait de faire la guerre loin de Rome, et par delà les mers. Marius profita de l'absence de Sylla, qui était retourné à son camp terminer un reste d'affaires, pour tramer dans Rome cette sédition funeste, qui causa plus de maux aux Romains que toutes les guerres qu'ils avaient jusqu'alors soutenues.

Les dieux l'annoncèrent par divers prodiges. Le feu prit spontanément au bois des piques qui soutenaient les enseignes, et l'on eut beaucoup de peine à l'éteindre. Trois corbeaux apportèrent dans la ville leurs petits ; et, après les avoir dévorés en présence de tout le monde, ils en remportèrent les restes dans leurs nids. Des souris ayant rongé de l'or consacré dans un temple, les gardiens de cet édifice sacré en prirent une dans une souricière, où elle fit cinq petits et en dévora trois. Mais le signe le plus frappant, c'est que, dans un ciel serein et sans nuages, on entendit une trompette qui rendait un son si aigu et si lugubre, que tous se sentirent éperdus et frisonnants à ce bruit terrible. Les devins d'Étrurie, consultés sur ce prodige, répondirent qu'il annonçait un nouvel âge, qui changerait la face du monde. « En effet, disaient-ils, huit races d'hommes doivent remplir la durée des siècles, différant entre elles par leurs mœurs et leur genre de vie. Dieu a marqué à chacune de ces races un temps préfix, limité par la période de la grande année ; et, lorsqu'une race finit et qu'il s'en élève une autre, le ciel ou la terre en donne le signal par quelque mouvement extraordinaire ; de façon que les hommes versés profondément dans ces études connaissent à

l'instant même qu'il est né une espèce d'hommes qui auront d'autres mœurs, d'autres manières de vivre, et dont des dieux prendront plus ou moins soin que de ceux qui les ont précédés. Dans ces renouvellements de races, de grands changements se font sentir, ajoutaient-ils ; et l'un des plus sensibles, c'est l'accroissement d'estime et d'honneur qu'obtient, dans telle race, la science de la divination : toutes ses prédictions se vérifient ; les dieux font connaître, par des signes clairs et certains, tout ce qui doit arriver ; au lieu que dans telle autre race cette science est généralement méprisée : la plupart des prédictions se font précipitamment, sur de simples conjectures ; et la divination n'a, pour connaître l'avenir, que des moyens obscurs et des traces presque effacées. » Voilà ce que débitaient les plus habiles devins de l'Étrurie, ceux qui passaient pour le mieux instruits.

Pendant que le sénat était assemblé dans le temple de Bellone, conférant avec les devins sur ces prodiges, on vit tout à coup un passereau voler au milieu de l'assemblée, portant dans son bec une cigale, qu'il partagea en deux : il en laissa tomber une partie dans le temple, et il s'envola avec l'autre. Les interprètes des présages dirent que ce prodige leur faisait craindre une sédition entre les possesseurs de terres et le peuple de la ville et du Forum ; car celui-ci crie toujours, comme le passereau, et les paysans vivent aux champs, comme les cigales.

Marius s'associa donc Sulpicius, homme qui ne le cédait à personne en la plus profonde scélératesse, et qui donnait à chercher non point qui il surpassait en méchanceté, mais en quel genre de méchanceté il se surpassait lui-même. Sulpicius portait à un tel excès la cruauté, l'audace et l'avidité, qu'il commettait de sang-froid les actions les plus criminelles et les plus infâmes. Il vendait publiquement le droit de cité aux affranchis et aux étrangers, et il en comptait le prix sur une table qu'il avait dressée à cet effet dans le Forum. Il entrete-

nait, auprès de sa personne, trois mille satellites toujours armés, et une troupe de jeunes chevaliers toujours prêts à exécuter ses ordres, et qu'il appelait le contre-sénat. Il avait fait porter par le peuple une loi qui défendait à tout sénateur d'emprunter au delà de deux mille drachmes[1]; et, à sa mort, il en devait trois millions[2]. Ce scélérat, lâché par Marius sur le peuple, porta dans toutes les affaires la confusion et le désordre : il employa le fer et la force pour faire passer plusieurs lois pernicieuses, et en particulier celle qui donnait à Marius le commandement de la guerre contre Mithridate. Les consuls, pour réprimer ses violences, suspendirent par un décret l'exercice des tribunaux. Mais un jour, qu'ils tenaient une assemblée publique devant le temple des Dioscures, Sulpicius lança contre eux la troupe de ses satellites, tua plusieurs personnes sur la place, entre autres le fils du consul Pompéius. Pompéius lui-même ne se déroba à la mort que par la fuite. Sylla, poursuivi jusque dans la maison de Marius, où il s'était réfugié, fut obligé d'en sortir pour aller lever la suspension de justice. Aussi Sulpicius, qui avait ôté le consulat à Pompéius, en laissa-t-il jouir Sylla, et se contenta de transférer à Marius le commandement de la guerre contre Mithridate. Il dépêche sur-le-champ à Nola[3] des tribuns militaires, pour y prendre l'armée et l'amener à Marius; mais Sylla l'avait prévenu, et s'était sauvé dans son camp. Ses soldats, instruits de ce qui s'était passé, lapidèrent les tribuns : Marius, de son côté, fit mourir à Rome les amis de Sylla, et livra leurs biens au pillage; et l'on ne voyait plus que gens qui changeaient de séjour, les uns fuyant du camp à la ville, les autres de la ville au camp.

Le sénat ne s'appartenait plus à lui-même, et obéis-

[1] Environ dix-huit cents francs de notre monnaie.
[2] Environ deux millions sept cent mille francs.
[3] Ville de la Campanie, à huit lieues de Capoue.

sait aux ordres de Marius et de Sulpicius. Lorsqu'il apprit que Sylla marchait sur Rome, il lui envoya deux préteurs, Brutus et Servilius, pour lui défendre d'avancer. Les députés du sénat parlèrent à Sylla avec beaucoup de hauteur : aussi les soldats, dans leur premier mouvement, pensèrent-ils les massacrer ; mais ils se contentèrent de briser leurs faisceaux, de leur arracher leurs robes de pourpre, et de les renvoyer couverts de mille outrages. Quand on les vit revenir avec une tristesse morne, et dépouillés des marques de leur dignité, ce spectacle annonça suffisamment que la sédition ne s'apaiserait plus, et que le mal était sans remède. Marius se prépara pour la défense. Sylla partit de Nola avec son collègue, à la tête de six légions complètes ; mais, bien que l'armée brûlât d'impatience d'aller à Rome, il demeura quelque temps en balance : il ne savait quel parti prendre, et il n'était pas sans crainte sur le péril auquel il s'exposait. Il fit d'abord un sacrifice ; et le devin Postumius, après avoir examiné les présages, présenta ses deux mains à Sylla, le priant de les lui lier et de le tenir prisonnier jusqu'après la bataille, et s'offrant à endurer le dernier supplice, si l'entreprise n'était pas suivie d'un prompt et heureux succès. On dit aussi que Sylla vit lui-même apparaître en songe une déesse que les Romains adorent, et dont ils ont emprunté le culte aux Cappadociens : cette déesse, soit la Lune, ou Minerve, ou Bellone, Sylla crut la voir debout devant lui, qui lui mettait la foudre en main, et qui lui ordonnait d'en frapper ses ennemis, qu'elle lui nommait les uns après les autres. Et ceux-ci tombaient sous les coups de Sylla, et ils disparaissaient à l'instant.

Encouragé par cette vision, qu'il raconta le lendemain à son collègue, Sylla poussa en avant sur Rome. Arrivé près de Picines[1], il reçut une députation : on le priait de

[1] On ne sait pas ce que c'était que Picines.

ne pas tomber ainsi brusquement sur la ville; on l'assurait que le sénat était résolu de lui accorder tout ce qu'il exigerait de raisonnable. Il promit, sur leur demande, de camper dans ce lieu-là même, et il ordonna aux capitaines de distribuer selon l'usage les quartiers du camp. Les députés s'en retournèrent pleins de confiance; mais, à peine furent-ils partis, que Sylla envoya Lucius Basillus et Caïus Mummius se saisir de la porte et des murailles voisines du mont Esquilin; puis il les y joignit en toute hâte. Basillus entre dans la ville, et s'ouvre passage de vive force. Les habitants, qui étaient sans armes, montent en foule sur les toits des maisons, et ils font pleuvoir sur les soldats une grêle de traits et de pierres. Basillus est forcé de s'arrêter, et de battre en retraite jusqu'au pied des murailles. Sylla survient en ce moment; et, voyant ce qui se passe, il crie qu'on mette le feu aux maisons : lui-même il prend une torche allumée, marche le premier, et ordonne à ses archers de lancer sur les toits des traits enflammés. Sourd à la raison, n'écoutant que sa passion, et se laissant maîtriser par la colère, il ne voyait dans la ville que ses ennemis; et c'est ainsi que, sans aucun égard, sans aucune pitié pour ses amis, ses alliés et ses proches, sans aucune distinction de l'innocent et du coupable, il s'ouvrait un chemin dans Rome la flamme à la main.

Cependant Marius, qui avait été refoulé jusqu'au temple de la Terre, fit une proclamation pour appeler à la liberté tous les esclaves; mais il céda bientôt à la vive attaque des ennemis, et il s'enfuit précipitamment de la ville. Alors Sylla assemble le sénat, et il fait porter un décret de mort contre Marius et quelques autres, au nombre desquels était le tribun Sulpicius. Sulpicius, trahi par un de ses esclaves, fut égorgé. Sylla donna la liberté à cet esclave, et le fit précipiter ensuite de la roche Tarpéienne. Il mit à prix la tête de Marius : acte d'ingratitude à la fois et d'imprudence politique; car,

peu de temps auparavant, Sylla s'étant livré aux mains de Marius en cherchant un asile dans sa maison, Marius l'avait laissé aller. Si Marius, au lieu de le relâcher, l'eût abandonné à Sulpicius, qui voulait le faire périr, Marius se rendait maître absolu de la république. Il avait néanmoins épargné sa vie; et, peu de jours après, ayant donné à Sylla la même prise sur lui, il ne reçut pas la pareille.

La conduite de Sylla blessa vivement le sénat, qui dissimula son ressentiment; mais le peuple donna à Sylla des marques sensibles de son indignation. Nonius, neveu de Sylla, et Servius, un de ses amis, qui briguaient le consulat, et dont Sylla appuyait la candidature, furent ignominieusement rejetés dans les élections; et les Romains nommèrent ceux dont ils croyaient que l'élévation mortifierait le plus Sylla. Sylla fit semblant d'être bien aise de ce qui se passait : « Le peuple, disait-il, prouve que je lui ai donné la liberté, puisqu'il ne fait que ce qu'il veut. » Pour adoucir la haine de la multitude, il prit un consul dans la faction contraire : ce fut Lucius Cinna, dont il s'était assuré d'avance le dévouement, en lui faisant jurer, avec les plus fortes imprécations, qu'il soutiendrait ses intérêts. Cinna était monté au Capitole, tenant une pierre dans sa main; et là, en présence d'une foule considérable, il avait prononcé son serment, avec cette imprécation : « Que, s'il ne gardait pas à Sylla l'affection qu'il lui promettait, il priait les dieux de le chasser de la ville, comme il allait jeter cette pierre loin de sa main. » En disant ces mots, il laissa tomber la pierre. Mais il eut à peine pris possession de son consulat, qu'il entreprit de casser ce que Sylla avait fait. Il intenta même un procès à Sylla, et il le fit accuser par Virginius, un des tribuns du peuple. Mais Sylla, laissant là et l'accusateur et les tribuns, partit pour aller faire la guerre à Mithridate.

On raconte que, vers le temps où Sylla fit voile

d'Italie pour cette expédition, Mithridate, qui était alors à Pergame, reçut des dieux plusieurs avertissements, et entre autres celui-ci. Les Pergamènes avaient fait faire une statue de la Victoire qui portait dans sa main une couronne, et qui, par le moyen d'une machine, devait descendre sur la tête de Mithridate. Au moment où elle allait le couronner, la couronne tomba, et roula à terre par le théâtre. Cet accident jeta l'effroi parmi le peuple; et Mithridate se sentit tout découragé, quoique ses affaires lui eussent déjà réussi au delà de ses espérances. Il avait conquis l'Asie sur les Romains, chassé de leurs États les rois de Bithynie et de Cappadoce; et il vivait paisiblement à Pergame, distribuant à ses amis des richesses, des gouvernements et des tyrannies. De ses deux fils, l'un occupait les vastes contrées qui s'étendent depuis le Pont et le Bosphore jusqu'aux déserts des Palus-Méotides, et qui composaient l'ancien domaine de ses ancêtres; le second, Ariarathe, à la tête d'une nombreuse armée, soumettait la Thrace et la Macédoine.

Ses généraux, avec des troupes considérables, travaillaient à d'autres conquêtes. Archélaüs, le plus distingué d'entre eux, commandait la flotte : maître de la mer presque sur tous les points, il subjuguait les Cyclades et toutes les îles situées en deçà de Malée[1]; il s'emparait de l'Eubée elle-même. D'Athènes jusqu'en Thessalie, il avait soulevé contre les Romains tous les peuples de la Grèce. Il reçut cependant quelque échec auprès de Chéronée. Brutius Sura, lieutenant de Sentius, préteur de Macédoine, homme d'une grande hardiesse et d'une prudence consommée, arrêta court Archélaüs, qui, comme un torrent impétueux, s'était débordé dans la Béotie, le défit en trois rencontres près de Chéronée, le chassa de la Grèce, et le força de se borner à tenir la mer. Mais

[1] Promontoire du Péloponnèse, entre les golfes Laconique et Argolique.

Lucius Lucullus enjoignit à Brutius de céder la place à Sylla, et de lui laisser le commandement de cette guerre, dont un décret du peuple l'avait chargé. Brutius quitta donc sur-le-champ la Béotie, et se retira auprès de Sentius, quoiqu'il eût réussi dans cette expédition au delà de tout espoir, et que la Grèce, par l'estime qu'elle faisait de sa valeur, fût toute prête à résipiscence. Ce sont là, du reste, les plus brillants faits d'armes de Brutius.

Toutes les villes s'empressèrent de députer à Sylla, et de l'appeler dans leurs murs : Athènes seule, dominée par le tyran Aristion[1], resta dans le parti du roi. Sylla marcha contre elle avec toutes ses troupes, assiégea le Pirée, mit en œuvre, durant ce siége, tout ce qu'il avait de machines de guerre, et donna vingt fois l'assaut. S'il eût attendu quelque temps, il se serait rendu, sans coup férir, maître de la ville haute, que le défaut de vivres avait réduite à la dernière extrémité; mais, pressé de s'en retourner à Rome, où il craignait quelque nouveauté, il n'épargnait ni dangers, ni combats, ni dépenses, pour terminer promptement la guerre. Sans compter son équipage ordinaire, il avait, pour le service des machines, dix mille attelages de mulets, qui travaillaient chaque jour sans aucun relâche; et, comme le bois vint à manquer, parce que plusieurs des machines se brisaient sous le poids des fardeaux énormes qu'elles soulevaient, ou qu'elles étaient incendiées par les feux continuels que lançaient les ennemis, il porta la main sur les bocages sacrés, et il fit couper le parc de l'Académie, la plus belle promenade des faubourgs d'Athènes. Il traita de même le Lycée. Enfin, pour fournir aux frais immenses de cette guerre, il n'épargna pas même les plus inviolables temples de la Grèce. Il fit enlever d'Épidaure et d'Olympie les plus belles et les plus riches offrandes. Il écrivit aux Amphictyons, à Delphes, qu'on ferait bien

[1] Aristion était un rhéteur et un sophiste assez habile, dont l'éloquence avait séduit ce peuple dégénéré.

de lui envoyer les trésors du dieu; que ces trésors seraient plus sûrement entre ses mains; ou que, s'il était forcé de s'en servir, il leur en rendrait la valeur. Il leur dépêcha un de ses amis, le Phocéen Caphis, avec ordre de peser tout ce qu'il prendrait.

Caphis, arrivé à Delphes, n'osait toucher à ces dépôts sacrés; et, devant les Amphictyons, il fondit en larmes, déplorant la nécessité qui lui était imposée. Quelques-uns lui dirent alors qu'ils entendaient, au fond du sanctuaire, résonner la lyre d'Apollon. Caphis, soit qu'il le crût réellement, soit qu'il voulût jeter dans l'âme de Sylla une terreur religieuse, lui écrivit pour l'en avertir. Sylla fit une réponse moqueuse. Il s'étonnait, disait-il, que Caphis ne comprît pas que le chant était un signe de joie, et non pas de colère. Aussi lui enjoignit-il de tout prendre sans crainte, alléguant que le dieu voyait avec plaisir enlever ses richesses, et en faisait l'abandon.

Le vulgaire des Grecs ne s'aperçut pas du pillage: quant aux Amphictyons, lorsqu'il fallut mettre en pièces le tonneau d'argent massif, reste des offrandes des rois, qui n'avait pu être transporté sur aucune voiture à cause de son poids et de sa grosseur, ils se remirent en mémoire la conduite de Titus Flamininus, de Manius Acilius et de Paul Émile. Le premier, après avoir chassé Antiochus, et les deux autres, après avoir vaincu les rois de Macédoine, non contents de respecter les temples de la Grèce, les avaient enrichis de leurs dons, et en avaient accru les honneurs et la majesté. Mais ces hommes, qui commandaient, armés d'un pouvoir légal, des troupes sages, disciplinées, obéissant en silence aux ordres de leurs chefs; ces hommes, véritablement rois par l'élévation de leurs sentiments, menaient un train de vie modeste, et ne faisaient que la dépense obligée, persuadés qu'il était plus honteux pour un général de flatter ses soldats que de craindre les ennemis. Au contraire, les généraux de ces derniers temps, montés à la pre-

mière place par la force et non par la vertu, et qui avaient besoin de s'armer les uns contre les autres bien plus que contre les ennemis de l'État, étaient obligés de complaire à leurs soldats, et d'acheter leurs services en fournissant par des largesses aux frais de leurs débauches. Ils firent ainsi insensiblement de la patrie tout entière un objet de trafic; et, pour arriver à commander à des gens qui valaient mieux qu'eux, ils se rendirent eux-mêmes les esclaves des plus scélérats des hommes. Voilà ce qui chassa Marius de Rome, et l'y ramena ensuite contre Sylla; voilà ce qui fit périr Octavius par les mains de Cinna, et Flaccus par celles de Fimbria. Sylla, plus que pas un, fomenta ces désordres, en faisant à ses soldats des largesses et des profusions sans bornes, afin de corrompre et d'attirer à lui les soldats des partis contraires. Ainsi, pour acheter la trahison des uns et fournir à l'intempérance des autres, il lui fallut des sommes immenses : il en eut surtout besoin pour ce siége. Animé d'un désir violent de prendre Athènes, il s'obstina dans son entreprise, soit par la vanité d'engager une lutte contre l'ombre de l'antique gloire de cette ville, soit pour se venger des railleries et des traits mordants que le tyran Aristion ne cessait de lancer, d'un ton moqueur et injurieux, du haut des murailles, contre lui et contre Métella.

L'âme d'Aristion était un composé de débauche et de cruauté : il avait rassemblé en sa personne tout ce qu'il y avait de pire et de plus infâme dans les vices et les passions de Mithridate; et la ville d'Athènes, qui avait échappé à tant de guerres, à tant de tyrannies et de séditions, il la réduisait, comme un fléau destructeur, aux plus affreuses extrémités. Pendant que le médimne de blé s'y vendait mille drachmes[1], et que les habitants n'avaient d'autre nourriture que le parthénium[2] qui

[1] Environ neuf cents francs de notre monnaie.

[2] Cette herbe, dont il a déjà été question dans la *Vie de Périclès*, répondait

croissait autour de l'Acropole, le cuir des souliers et les vases à tenir l'huile, qu'ils mettaient bouillir, Aristion ne faisait, tout le long du jour, que s'enivrer dans des festins, danser, rire, railler les ennemis : il vit avec indifférence la lampe sacrée de la déesse s'éteindre faute d'huile; et, la grande prêtresse lui ayant fait demander une demi-mesure de blé, il lui envoya du poivre. Les sénateurs et les prêtres vinrent le supplier d'avoir pitié de la ville, et de capituler avec Sylla : il les fit écarter à coups de traits. Ce ne fut qu'à la dernière extrémité qu'il se détermina à faire porter à Sylla des propositions de paix, par deux ou trois de ses compagnons de fête. Au lieu de parler pour le salut de leurs concitoyens, les députés se mirent à vanter Thésée et Eumolpe, et les exploits des Athéniens contre les Mèdes. « Allez-vous-en, mes beaux orateurs, dit Sylla, avec tous vos discours. Les Romains ne m'ont pas envoyé à Athènes pour y prendre des leçons d'éloquence, mais pour y châtier des rebelles. »

On en était là quand des soldats romains, ayant entendu, dit-on, des vieillards qui s'entretenaient dans le Céramique [1] se plaindre de ce que le tyran laissait sans défense, contre les attaques de l'ennemi, le côté de la muraille qui regarde l'Heptachalcon [2], le seul point où l'escalade fût possible et facile, allèrent sur-le-champ avertir Sylla, et Sylla ne méprisa point ces renseignements. Il se transporte lui-même de nuit à l'endroit indiqué, reconnaît, à l'inspection, qu'il est aisé à emporter, et dispose tout pour l'attaque. Le premier qui monta sur la

à ce qu'on appelle aujourd'hui la camomille puante ou la matricaire ; son nom de parthénium venait de ce qu'elle etait consacrée à Minerve, la vierge par excellence, en grec παρθένος, depuis le jour où Periclès, sur un prétendu conseil de la deesse, s'en etait servi pour guerir un des ouvriers du Parthénon qui etait tombé d'un échafaudage.

[1] Plutarque oublie de nous dire comment ils ont pu entendre une telle conversation.

[2] C'etait le nom d'un quartier de la ville.

muraille, au rapport de Sylla lui-même dans ses *Mémoires*, Marcus Téius, porta sur le casque de l'ennemi qui lui faisait tête un coup si rudement asséné, que l'épée se rompit en deux ; mais, tout désarmé qu'il était, il ne quitta point la place, il s'y tint ferme, et il refoula devant lui son adversaire. La ville fut donc prise par cet endroit, comme les vieillards athéniens l'avaient prévu. Sylla fit abattre la muraille qui était entre la porte du Pirée et la porte Sacrée; et, après qu'on eut aplani le terrain, il entra dans Athènes sur le minuit, avec un appareil effrayant, au son des clairons et des trompettes, aux cris furieux de toute l'armée, à qui il avait donné pleine licence de piller et d'égorger, et qui se répandit, l'épée à la main, dans toutes les rues de la ville. Le carnage fut horrible. On n'a jamais su le nombre de ceux qui périrent : on en juge encore aujourd'hui par la vaste étendue qui fut couverte de sang ; car, sans compter ceux qui furent tués dans les autres quartiers, le sang versé sur la place remplit tout le Céramique[1] jusqu'au Dipyle[2]. Plusieurs assurent même qu'il regorgea par les portes, et qu'il ruissela dans le faubourg.

Outre cette multitude qui périt par le fer, il y en eut autant, pour le moins, qui se donnèrent eux-mêmes la mort, de douleur et de regret, persuadés que leur patrie allait être détruite : conviction qui jeta dans le désespoir les plus honnêtes gens, et leur fit préférer la mort à la crainte de tomber entre les mains de Sylla, de qui ils n'attendaient aucun sentiment de modération et d'humanité. Sylla, toutefois, se laissa fléchir aux prières de Midias et de Calliphon, deux bannis d'Athènes, qui se jetèrent à ses pieds, et aux intercessions des sénateurs romains qui servaient dans son armée, et aussi parce qu'il se trouvait rassasié de vengeance. Il fit l'éloge des

[1] Un des plus beaux quartiers d'Athènes.

[2] Le Dipyle ou la double porte, suivant la signification du mot, était l'entrée d'Athènes au N.-O., du côté de Colone.

anciens Athéniens, disant qu'il pardonnait au plus grand nombre en faveur du plus petit, et qu'il accordait aux morts la grâce des vivants. Il prit Athènes, écrit-il lui-même dans ses *Mémoires*, le jour des calendes de mars[1], qui tombe précisément à la nouvelle lune du mois Anthestérion, et qui était, par une rencontre singulière, le jour où l'on faisait à Athènes plusieurs cérémonies sacrées en mémoire du déluge qui dévasta jadis la terre à cette même époque[2].

La ville une fois prise, le tyran se réfugia dans l'Acropole, où Sylla le fit assiéger par Curion. Aristion s'y défendit longtemps; mais enfin, manquant d'eau, il se rendit, vaincu par la soif. La main divine parut en cette occasion d'une manière sensible; car, au jour et à l'heure même où Curion faisait descendre le tyran à la ville, le ciel, auparavant serein, se couvrit tout à coup de nuages, et versa une pluie abondante, qui remplit d'eau l'Acropole. Sylla ne tarda point à se rendre maître du Pirée, qu'il livra presque tout entier aux flammes, sans épargner même l'arsenal de Philon[3], qui était un ouvrage admirable.

Cependant Taxilès, général de Mithridate, descendit de la Thrace et de la Macédoine avec une armée de cent mille hommes de pied, de dix mille cavaliers, et de quatre-vingt-dix chars armés de faulx, et il fit dire à Archélaüs de se rapprocher de lui. Archélaüs était encore à l'ancre devant Munychie[4]. Décidé à ne point s'éloigner de la mer, et n'osant pas se mesurer avec les Romains, il cherchait à traîner la guerre en longueur, et à couper les vivres aux ennemis. Sylla, qui prévoyait ces résultats mieux encore qu'Archélaüs, quitta un pays maigre et qui

[1] Le 1er mars de l'an 87 avant J.-C.

[2] Il s'agit du déluge d'Ogygès, qui avait inondé l'Attique dix-sept cents ans auparavant.

[3] Philon de Byzance, ingénieur et architecte du deuxième siècle avant notre ère, dont il reste encore plusieurs traités concernant son art.

[4] Un des ports d'Athènes.

n'aurait pu le nourrir en temps de paix, et passa dans la Béotie. Beaucoup néanmoins le taxèrent d'imprudence, quand ils le virent abandonner l'Attique, contrée montueuse et difficile aux gens de cheval, pour aller se jeter dans les plaines découvertes de la Béotie, lorsqu'il n'ignorait pas que la force des barbares consistait surtout en chars et en cavalerie. Mais, comme je l'ai déjà dit, la crainte de la disette et de la famine le forçait de courir les risques d'une bataille : il tremblait d'ailleurs pour Hortensius, général expérimenté, homme courageux et hardi, qui amenait de Thessalie un renfort à son armée, et que les barbares attendaient au passage des défilés. Tels furent les divers motifs qui déterminèrent Sylla à passer dans la Béotie.

Mais Caphis, qui était de notre pays[1], trompa les barbares, en faisant prendre un autre chemin à Hortensius : il le mena par le mont Parnasse au-dessous de Tithora[2], qui n'était pas encore une ville aussi considérable qu'elle l'est aujourd'hui, mais un simple fort assis sur une roche escarpée de tous côtés, où les Phocéens s'étaient réfugiés jadis pour échapper à l'invasion de Xerxès, et où ils s'étaient retranchés. Hortensius campa au pied de la forteresse, et passa le jour à repousser les ennemis ; puis, quand la nuit fut venue, il descendit vers Patronis[3], par des chemins difficiles, et il joignit Sylla, qui était venu au-devant de lui avec son armée. Après qu'ils eurent opéré leur jonction, ils s'établirent au milieu de la plaine d'Élatée[4], sur une colline fertile, couverte d'arbres, et dont le pied est baigné par un ruisseau. Elle s'appelle Philobéote[5] ; et Sylla en vante merveilleusement l'assiette et la nature.

1 On a vu qu'il était Phocéen.

2 Ville de la Phocide, sur le Parnasse, à vingt kilomètres, ou quatre lieues, de Delphes.

3 On ignore où était située précisément Patronis.

4 Au-dessus du Céphise.

5 Ce nom signifie *qui aime les Béotiens.*

Dès qu'ils eurent dressé leur camp, il fut aisé aux ennemis de reconnaître leur petit nombre ; car ils n'avaient que quinze cents chevaux, et un peu moins de quinze mille hommes de pied : aussi les autres généraux, faisant une sorte de violence à Archélaüs, mirent-ils bien vite leurs troupes en bataille, et remplirent la plaine de chevaux, de chars, de ronds ou longs boucliers. L'air ne suffisait pas à contenir les clameurs et les hurlements de tant de nations diverses, qui prenaient chacune son poste. D'ailleurs il y avait, jusque dans la magnificence et le luxe de leur équipage, de quoi ajouter à l'effet que produisait cette immense multitude. L'éclat étincelant de leurs armes enrichies d'or et d'argent, les couleurs brillantes de leurs cottes de mailles médiques et scythiques, mêlées au luisant de l'airain et du fer, faisaient étinceler, à tous leurs mouvements et à tous leurs pas, un feu semblable à celui des éclairs, et présentaient un spectacle effrayant. Les Romains, saisis de terreur, n'osaient quitter leurs retranchements : Sylla, qui ne venait à bout par aucun discours de dissiper leur effroi, et qui ne voulait pas les forcer de combattre dans cet état de découragement, était obligé de rester dans l'inaction, et de souffrir, non sans une vive impatience, les bravades et les risées insultantes des barbares.

Ce fut là pourtant ce qui lui servit le plus. En effet, les ennemis, pleins de mépris pour les Romains, se laissèrent aller à une extrême indiscipline; et, du reste, il n'y avait jamais eu chez eux une bien grande subordination, à cause de la multitude des chefs. Il ne restait plus qu'une poignée de soldats dans les retranchements : presque tous, amorcés par l'appât du pillage et du butin, s'écartaient du camp jusqu'à la distance de plusieurs journées. On dit que, dans ces courses, ils détruisirent la ville de Panope, et qu'ils saccagèrent celle de Lébadée et en pillèrent le temple [1],

[1] C'est à Lébadée qu'était le temple et l'antre de Trophonius.

sans qu'aucun général leur eût donné l'ordre d'en rien faire.

Sylla, qui frémissait d'indignation de voir des villes périr sous ses yeux, ne voulut pas du moins laisser chômer ses soldats : pour les occuper, il les obligea de détourner le cours du Céphise, et d'ouvrir de grandes tranchées. Il n'exemptait personne du travail; il les surveillait lui-même, et il châtiait avec la dernière sévérité ceux qui se relâchaient, afin qu'excédés de fatigue, ils préférassent à ces pénibles travaux le danger d'une bataille. C'est aussi ce qui arriva. Il y avait trois jours que durait l'ouvrage, lorsque, Sylla visitant les travailleurs, tous le prièrent à grands cris de les mener au combat. Il répondit qu'il voyait dans leur demande bien moins le désir de marcher à l'ennemi que le dégoût du travail. « Aussi bien, ajouta-t-il, si vous avez réellement la bonne volonté de combattre, vous n'avez qu'à prendre sur-le-champ vos armes, et à aller vous emparer de ce poste. » Il leur montrait de la main le lieu qu'occupait autrefois la citadelle des Parapotamiens [1], et qui, depuis que la ville avait été ruinée, n'était plus qu'une colline escarpée, couverte de rochers, et séparée du mont Hédylium par la rivière d'Assus. L'Assus, au pied même de la colline, se joint au Céphise ; et la rapidité du cours d'eau formé par les deux fleuves faisait de cette élévation un poste très-sûr pour y asseoir un camp. Sylla, qui vit les chalcaspides [2] des ennemis s'élancer sur ce point, voulut les prévenir, et se saisir le premier de la colline ; et il en vint à bout, grâce à l'ardeur dont les soldats étaient animés.

Archélaüs, ayant manqué son coup, se tourna contre Chéronée. Ceux des Chéronéens qui servaient dans l'armée de Sylla conjurèrent le général de ne pas abandonner cette ville : il y envoya un tribun des soldats,

[1] Sur les confins de la Béotie et de la Phocide. La ville et la citadelle des Parapotamiens avaient été détruites par Xerxès.

[2] Ce mot signifie *armé d'un bouclier d'airain.*

nommé Gabinius, avec une légion. Les Chéronéens accompagnèrent l'expédition; mais, quelque désir qu'ils eussent d'arriver à Chéronée avant Gabinius, ils ne purent le devancer, tant il montra de dévouement dans cette circonstance, travaillant au salut de la ville avec un zèle plus ardent que ceux-là mêmes qui avaient besoin d'être sauvés. Juba nomme le tribun qui fut envoyé non pas Gabinius, mais Éricius. Quoi qu'il en soit, c'est ainsi que notre ville [1] fut préservée d'un si grand danger.

Cependant les Romains recevaient chaque jour de Lébadée et de Trophonius des bruits favorables, et des oracles qui leur annonçaient la victoire. Les habitants du lieu en font mille récits; mais Sylla, dans le dixième livre de ses *Mémoires*, dit seulement qu'après qu'il eut gagné la bataille de Chéronée, Quintus Titius, un des plus considérables parmi ceux qui faisaient le commerce en Grèce, vint le trouver, et lui annonça que Trophonius lui promettait dans peu de jours, et au même endroit, une seconde bataille et une seconde victoire. Il ajoute qu'après Titius, un soldat légionnaire, nommé Salvénius, lui prédit, de la part du dieu, le succès qu'auraient ses affaires d'Italie. Tous les deux racontaient de la même manière l'apparition divine : ils assuraient avoir vu une figure d'une beauté pareille à celle de Jupiter Olympien. Sylla donc traversa l'Assus, s'avança jusqu'au mont Hédylium, et campa près d'Archélaüs. Celui-ci avait assis et fortifié son camp entre cette montagne et celle d'Acontium, près de ce qu'on appelle les Assies [2] : l'endroit où il avait dressé ses tentes porte encore aujourd'hui le nom d'Archélaüs. Sylla y passa le jour entier; après quoi, laissant Muréna avec une légion et deux cohortes, pour harceler l'ennemi qui était en désordre, il alla lui-même offrir

[1] Chéronée était la patrie de Plutarque.

[2] On ne sait pas ce que c'était que les Assies.

un sacrifice sur les bords du Céphise. Le sacrifice achevé, il se rendit à Chéronée, pour prendre les troupes qu'il y avait laissées, et en même temps pour faire la reconnaissance d'un lieu nommé Thurium, que les ennemis avaient précédemment occupé. C'est une montagne très-roide, qui se termine en cône, et à laquelle nous donnons le nom d'Orthopagus[1]. Au pied de la montagne coule le Morius, et se trouve le temple d'Apollon Thurien. Le dieu a pris ce surnom de Thuro, mère de Chéron, lequel fut, dit-on, le fondateur de Chéronée. Suivant d'autres, c'est en ce lieu que se présenta à Cadmus la génisse qu'Apollon Pythien lui avait donnée pour guide; et voilà pourquoi la montagne fut appelée Thurium; car les Phéniciens donnent à la génisse le nom de *thor*.

Sylla approchait de Chéronée, lorsque le tribun qu'il y avait envoyé pour défendre la ville vint au-devant de lui à la tête de ses soldats en armes, portant à la main une couronne de laurier. Sylla reçut la couronne, salua les soldats, et les exhorta à faire courageusement face au danger. Comme il leur parlait, deux Chéronéens, Homoloïchus et Anaxidamus, l'abordèrent, et lui offrirent de chasser les ennemis du Thurium, s'il voulait leur confier quelques-uns de ses soldats. Il y avait, disaient-ils, un sentier inconnu aux barbares, lequel menait, de l'endroit nommé Pétrochus, en suivant le long du temple des Muses, jusqu'à la crête du Thurium, au-dessus des ennemis : de là il serait facile de fondre sur eux et de les accabler de pierres, ou de les forcer à descendre dans la plaine. Gabinius ayant rendu témoignage à la fidélité et au courage de ces deux hommes, Sylla leur commanda de tenter l'entreprise. Cependant, il range son infanterie en bataille, distribue la cavalerie sur les deux ailes, garde pour lui la droite et donne la

[1] C'est-à-dire *mont escarpé*.

gauche à Muréna. Gallus et Hortensius, ses lieutenants, placés à la queue avec le corps de réserve, occupaient les hauteurs, pour empêcher que les ennemis ne vinssent, par les derrières, envelopper les Romains; car on les voyait déployer déjà leur cavalerie et leurs troupes légères sur les ailes, afin de se replier ensuite et de pouvoir, en faisant un long circuit, enfermer les ennemis.

Comme ils exécutaient ce mouvement, les deux Chéronéens, auxquels Sylla avait donné pour commandant Éricius, avaient gagné la cime du Thurium, sans être aperçus de l'ennemi. Ils se montrent tout à coup sur les hauteurs, et ils jettent l'effroi parmi les barbares, qui ne pensent plus qu'à fuir, et qui se tuent pour la plupart les uns les autres. En effet, n'osant s'arrêter pour faire face à l'attaque, et s'abandonnant à la pente du terrain, ils tombaient sur leurs propres piques, et ils se poussaient mutuellement en bas de la montagne, pour fuir les Romains qui les chargeaient d'en haut, et qui les perçaient aisément, ainsi découverts de leurs armes. Il en périt trois mille sur le Thurium. De ceux qui échappèrent au premier massacre, les uns allèrent se faire tailler en pièces par Muréna, qui avait déjà mis en bataille son corps de troupes; les autres, en courant vers le camp ami, se jetèrent avec tant de confusion au milieu de l'infanterie barbare, qu'ils la remplirent de trouble et d'effroi, et qu'ils firent perdre aux généraux un temps considérable; ce qui ne fut pas la moindre cause de leur défaite. En effet, Sylla se porta vivement sur l'ennemi, avant qu'il fût remis de son désordre; et, franchissant avec rapidité l'intervalle qui séparait les deux armées, il ôta aux chars armés de faulx toute leur efficacité; car ils ne tirent leur force que de la longueur de leur course, qui donne à leur mouvement de l'impétuosité et de la roideur : s'ils n'ont qu'un court espace pour s'élancer, ils sont sans action et sans force, comme les flèches d'un arc dont la détente est trop courte.

C'est ce qui arriva en cette occasion aux barbares : les premiers chars partirent si lentement et donnèrent avec tant de mollesse, que les Romains n'eurent aucune peine à les repousser, demandant avec des applaudissements et des éclats de rire, comme ils font dans les courses du Cirque, qu'on en lançât d'autres.

A ce moment, les deux corps d'infanterie fondirent l'un sur l'autre. Les barbares, baissant leurs longues piques, serrent leurs rangs et leurs boucliers, pour conserver leur ordre de bataille; mais les Romains jettent aussitôt leurs javelots, tirent leurs épées, et écartent les piques des ennemis, pour les joindre au plus vite corps à corps. Car ils s'étaient sentis transportés de colère, en voyant aux premiers rangs quinze mille esclaves, que les généraux de Mithridate avaient affranchis par un décret public dans les villes de la Grèce, et qu'ils avaient distribués parmi les compagnies d'hoplites; et un centurion romain fit, dit-on, la remarque qu'il n'avait jamais vu qu'aux Saturnales les esclaves jouir des droits de la liberté. Cependant leurs bataillons étaient si profonds et si serrés, que ces esclaves soutinrent, presque sans rien perdre de leur terrain, le choc de l'infanterie romaine, et qu'ils résistèrent courageusement; ce qu'on n'eût point attendu de pareils soldats. Mais les Romains qui formaient la seconde ligne, frondeurs et gens de traits, les accablèrent d'une grêle de javelots et de pierres, et finirent par les mettre en fuite et en pleine déroute.

Archélaüs étendait son aile droite, afin d'envelopper les Romains, lorsque Hortensius ordonne à ses cohortes de fondre sur lui, et de le prendre en flanc. Archélaüs fait aussitôt tourner la tête à deux mille cavaliers; et Hortensius, vivement poussé par cette multitude, recule lentement vers les montagnes; mais, s'étant trop éloigné de son corps de bataille, il allait être enveloppé par les ennemis. Sylla, informé du danger qu'il courait,

quitte son aile droite, qui n'avait pas encore donné, et vole à son secours. A la poussière qu'il éleva dans sa marche rapide, Archélaüs devina se qui se passait : il laisse là Hortensius, et il se porte à l'endroit que Sylla venait de quitter, espérant surprendre l'aile droite privée de son chef. Dans le même moment, Taxilès marche contre Muréna, à la tête des chalcaspides; et les deux partis poussent à la fois de grands cris, qui sont répétés par toutes les montagnes d'alentour. Sylla s'arrête, incertain de quel côté il doit plutôt se porter. Il se décide enfin à revenir à son poste, et il envoie Hortensius, avec quatre cohortes, au secours de Muréna. Il se met lui-même à la tête de la cinquième, et il se porte à l'aile droite, qui combattait déjà contre Archélaüs avec un avantage égal. Dès qu'il paraît, ses soldats font de nouveaux efforts : ils renversent les ennemis, les obligent de prendre la fuite, et les poursuivent jusqu'à la rivière et au mont Acontium.

Toutefois Sylla n'oublia pas dans quel danger il avait laissé Muréna, et il courut à son secours; mais, comme il vit que de ce côté aussi la victoire était assurée, il se mit dès lors, ainsi que les autres, à la poursuite des fuyards. Il se fit dans la plaine un grand carnage de barbares; un plus grand nombre furent taillés en pièces en voulant regagner leur camp; et, de tant de milliers d'ennemis, il n'en échappa que dix mille, qui s'enfuirent à Chalcis[1]. Sylla dit que, dans son armée, il ne manqua que quatorze hommes, dont deux même revinrent le soir au camp.

Aussi fit-il graver sur les trophées : A MARS, A LA VICTOIRE ET A VÉNUS, pour montrer qu'il devait ce succès à son bonheur, non moins qu'à sa capacité et à son courage. Il dressa un de ses trophées, pour le combat qu'il avait gagné dans la plaine, à l'endroit même où les

[1] Dans l'île d'Eubée.

troupes d'Archélaüs avaient commencé à se replier jusqu'au ruisseau Molus [1]. L'autre est placé sur le sommet du Thurium, où les barbares avaient été surpris par derrière; et l'inscription, qui est en lettres grecques, rapporte à la valeur d'Homoloïchus et d'Anaxidamus l'honneur de cette journée. Sylla donna, pour célébrer ces victoires, des jeux de musique dans la ville de Thèbes, près de la fontaine d'Œdipe, où un théâtre fut dressé pour les musiciens. Il fit venir de quelques autres villes grecques des juges pour décerner les prix; car il portait aux Thébains une haine irréconciliable, et qu'il poussa jusqu'à leur ôter la moitié de leur territoire. Il consacra ces terres à Apollon Pythien et à Jupiter Olympien, avec ordre de restituer à ces dieux, en prenant sur le revenu, l'argent que lui-même il avait enlevé de leurs temples.

Sur ces entrefaites, il fut informé que Flaccus, qui était de la faction contraire à la sienne, venait d'être nommé consul, et qu'il traversait la mer Ionienne avec une armée, en apparence pour faire la guerre à Mithridate, mais, en réalité, pour le combattre lui-même. Il s'élança aussitôt sur le chemin de la Thessalie, afin d'aller à la rencontre de Flaccus; mais, arrivé qu'il fut près de Mélitée [2], il lui vint de tous côtés la nouvelle qu'une autre armée royale, non moins nombreuse que la première, ravageait derechef les pays qu'il avait laissés derrière lui. Dorylaüs était débarqué à Chalcis avec une flotte chargée de quatre-vingt mille hommes, tous bien équipés, et les mieux disciplinés des troupes de Mithridate. De là, il s'était jeté dans la Béotie, s'était rendu maître du pays, et tâchait d'attirer Sylla à une bataille. Archélaüs eut beau l'en vouloir détourner, Dorylaüs ne l'écouta point: il affectait même de faire courir le bruit que tant de milliers d'hommes n'avaient pu être défaits dans le premier combat sans quelque trahison.

[1] Peut-être le Morius, dont il a été question plus haut.
[2] Ville de la Phthiotide, dans la Thessalie.

Quoi qu'il en soit, Sylla revint promptement sur ses pas, et il convainquit bientôt Dorylaüs qu'Archélaüs était un homme de sens, et qui connaissait, pour l'avoir éprouvée, la valeur des Romains. Dorylaüs, après quelques engagements légers avec les troupes de Sylla, près du Tilphossium [1], fut le premier à dire qu'il ne fallait point risquer de bataille, mais tirer la guerre en longueur, et miner les Romains à force de temps, et par la dépense qu'ils auraient à faire. Cependant la plaine d'Orchomène, où ils étaient campés, et qui était très-avantageusement disposée pour une armée supérieure en cavalerie, fit reprendre courage à Archélaüs. De toutes les plaines de la Béotie, la plus belle et la plus vaste est celle qui touche à la ville d'Orchomène. Elle est découverte et sans arbres, et elle s'étend jusqu'aux marais où se perd le fleuve Mélas. Ce fleuve considérable, qui naît près des murs d'Orchomène, est la seule rivière de toute la Grèce qui soit navigable dès sa source. Comme le Nil, il grossit vers le solstice d'été, et il produit des plantes semblables à celles qui croissent sur les bords du fleuve d'Égypte, avec cette différence que celles du Mélas ne portent point de fruits, et qu'elles ne s'élèvent pas à une grande hauteur. Son cours n'est pas long : la plus grande partie de ses eaux disparaît presque incontinent, dans des marais couverts de broussailles épaisses, et le reste se mêle avec le Céphise, à l'endroit même où le marais produit les roseaux dont on fait les flûtes.

Quand les deux armées furent campées près l'une de l'autre, Archélaüs se tint en repos sans rien entreprendre ; mais Sylla fit tirer des tranchées en divers endroits de la plaine, afin d'ôter, s'il le pouvait, aux ennemis l'avantage que leur offrait un terrain si ferme et si propre aux mouvements de la cavalerie, et de les repousser du côté des marécages. Les barbares ne le laissèrent pas

[1] Probablement aux environs de la fontaine Tilphuse, dont il a été question dans la *Vie de Lysandre*.

continuer à son aise. Au premier signal de leurs généraux, ils tombent sur les travailleurs de Sylla, impétueusement et tête baissée, les dispersent, et mettent en fuite les troupes qui les soutenaient. Alors Sylla saute à bas de son cheval; et, saisissant une enseigne, il pousse aux ennemis à travers les fuyards. « Romains, s'écrie-t-il, il me sera glorieux de mourir ici: pour vous, quand on vous demandera où vous avez abandonné votre général, souvenez-vous de dire que c'est à Orchomène. » Cette parole leur fit tourner tête sur-le-champ; puis, deux cohortes de l'aile droite étant venues à leur secours, Sylla s'élance avec elles sur les ennemis, et il les met en déroute. Il ramena ensuite ses soldats au camp; et, après leur avoir fait prendre de la nourriture, il les employa de nouveau à faire des tranchées autour du camp des ennemis. Les ennemis, de leur côté, revinrent à la charge, en meilleur ordre qu'auparavant. Ce fut à cette attaque que périt glorieusement Diogène, fils de la femme d'Archélaüs, en combattant à l'aile droite avec beaucoup de valeur. Les gens de trait d'Archélaüs, vivement pressés par les Romains, et n'ayant pas assez d'espace pour faire usage de leurs arcs, prenaient leurs flèches à pleine main, en guise d'épées, et ils en frappaient les Romains. Forcés à la fin de se renfermer dans leurs retranchements, ils y passèrent une nuit cruelle, à cause du grand nombre de leurs morts et de leurs blessés.

Le lendemain, Sylla ramène ses troupes vers le camp des ennemis, pour continuer les tranchées, et les ennemis sortent en grand nombre pour repousser les travailleurs. Sylla les reçoit vigoureusement et les met en fuite: leur frayeur se communique à ceux du camp; personne n'ose y rester pour le défendre, et Sylla l'emporte d'emblée. Il se fit un si grand carnage, que les marais furent teints de sang et le lac rempli de morts; à tel point qu'aujourd'hui même encore, presque deux cents ans après cette bataille, on trouve des arcs de bar-

bares, des casques, des pièces de cuirasses, des épées et d'autres armes enfoncées dans la bourbe.

Voilà comment se passèrent, suivant ce que l'on conte, les affaires de Chéronée et d'Orchomène.

Cependant, à Rome, Cinna et Carbon traitaient avec tant d'injustice et de cruauté tout ce qu'il y avait de plus distingués personnages, qu'un grand nombre d'entre eux, pour échapper à la tyrannie, se retirèrent dans le camp de Sylla, comme dans un port assuré, et qu'en peu de temps, Sylla eut autour de lui une espèce de sénat. Métella, qui ne s'était dérobée qu'à grand'peine à leur fureur, elle et ses enfants, vint annoncer à Sylla que sa maison et ses terres avaient été incendiées par ses ennemis, et elle le conjura de secourir ceux qui étaient restés à Rome. Ces nouvelles jetèrent Sylla dans une grande perplexité. Il ne pouvait se résoudre ni à laisser sa patrie en proie à tant de maux, ni à partir en laissant inachevée une aussi grande œuvre que la guerre contre Mithridate. Comme il flottait dans cette irrésolution, un marchand de Délium[1], nommé Archélaüs, vint secrètement de la part d'Archélaüs, général du roi, lui porter quelque espérance de paix. Cette ouverture lui fit tant de plaisir, qu'il se hâta d'aller en personne s'aboucher avec le général.

L'entrevue eut lieu sur le bord de la mer, près de Délium, à l'endroit où est le temple d'Apollon. Archélaüs parla le premier, et il demanda que Sylla abandonnât l'Asie et le Pont, et s'en allât à Rome terminer la guerre civile, lui offrant à cet effet, de la part du roi, autant d'argent, de vaisseaux et de troupes qu'il en aurait besoin. Sylla prit la parole à son tour, et il conseilla à Archélaüs de laisser là Mithridate, de se faire roi à sa place, en devenant l'allié des Romains, et de lui livrer toute sa flotte. Archélaüs rejeta avec horreur cette trahi-

[1] Ville de Béotie, près de Tanagre, et ou Apollon Délien avait un temple.

son. « Eh quoi! Archélaüs, dit alors Sylla, toi qui es Cappadocien, toi l'esclave, ou, si tu l'aimes mieux, l'ami d'un roi barbare, tu ne peux supporter une proposition honteuse, au prix de tant de biens que je t'offre! Et à moi, général des Romains, à moi Sylla, tu oses me proposer une trahison! Comme si tu n'étais pas cet Archélaüs qui s'est enfui de Chéronée avec une poignée de soldats, reste de cent vingt mille hommes, et qui s'est caché pendant deux jours dans les marais d'Orchomène, laissant la Béotie jonchée de tant de cadavres, qu'on n y saurait plus trouver de chemin! »

Archélaüs, à cette réplique, changea de langage : il s'humilia devant Sylla, et il le supplia de mettre fin à cette guerre et d'accorder la paix à Mithridate. Sylla consentit à sa demande; et le traité fut conclu aux conditions suivantes : Mithridate devait renoncer à l'Asie et à la Paphlagonie; restituer la Bithynie à Nicomède, et la Cappadoce à Ariobarzane; payer aux Romains deux mille talents [1], et leur livrer soixante-dix navires à proue d'airain, avec tout leur équipement. Sylla, de son côté, garantissait à Mithridate la possession de ses autres États, et lui accordait le titre d'allié du peuple romain.

Ces articles ainsi réglés, Sylla reprit son chemin vers l'Hellespont, par la Thessalie et la Macédoine, menant avec lui Archélaüs, qu'il traitait avec beaucoup de distinction. Archélaüs étant tombé malade à Larisse [2], Sylla suspendit la marche de l'armée, et eut pour lui les mêmes soins que si Archélaüs eût été un de ses lieutenants ou de ses collègues. Cette conduite fit calomnier sa bataille de Chéronée : on soupçonna qu'il n'avait pas combattu avec des armes loyales; et ce qui fortifia ce soupçon, c'est qu'après avoir rendu tous les autres amis de Mithridate qu'il avait parmi ses prisonniers, il fit mourir par le poison le seul tyran Aristion, parce qu'il

[1] Environ douze millions de francs.

[2] Dans la Thessalie.

était l'ennemi d'Archélaüs ; ce fut surtout le don qu'il fit au Cappadocien de dix mille plèthres de terre dans l'Eubée, et le titre qu'il lui conféra d'ami et d'allié du peuple romain. Mais Sylla, dans ses *Mémoires*, se disculpe de toutes ces imputations.

Cependant il vint à Larisse des ambassadeurs de Mithridate, qui déclarèrent accéder à toutes les conditions du traité, excepté celle qui regardait la Paphlagonie, dont ils demandaient à rester en possession, et l'obligation de livrer les navires, à laquelle Mithridate ne pouvait se résoudre. « Que dites-vous? répondit Sylla d'un ton de colère. Mithridate veut conserver la Paphlagonie, et il refuse de livrer les vaisseaux! lui que je devrais voir à mes pieds, me remercier de ce que je lui laisse cette main droite[1] qui a fait périr tant de Romains! Il tiendra, certes, un autre langage avant peu, quand je serai passé en Asie. Maintenant qu'il vit dans le repos à Pergame, il peut à son aise faire ses plans de campagne pour une guerre qu'il n'a seulement pas vue. » Les ambassadeurs, effrayés, n'osèrent pas répliquer; mais Archélaüs intercéda auprès de Sylla : il lui prit la main, l'arrosa de ses larmes, et vint à bout d'adoucir sa colère. Il finit par le persuader de le renvoyer auprès de Mithridate, en l'assurant qu'il lui ferait ratifier la paix aux conditions proposées, ou que, s'il ne pouvait l'y faire consentir, il se tuerait de sa propre main.

Sur cette parole, Sylla le laissa partir. En attendant son retour, il se jeta dans la Médique[2], y fit un dégât considérable, et retourna dans la Macédoine, où Archélaüs vint le rejoindre près de Philippes. « Tout va bien, dit Archélaüs ; mais Mithridate veut absolument avoir une entrevue avec toi. » Ce qui faisait surtout désirer cette entrevue à Mithridate, c'était l'approche de Fim-

[1] La main avec laquelle Mithridate avait signé l'ordre de mettre à mort tous les Romains qui étaient dans ses États.

[2] Province de la Thrace.

bria, qui, après avoir tué le consul Flaccus, un des partisans de la faction contraire à Sylla, et défait les généraux de Mithridate, s'avançait contre le roi lui-même. La crainte de cette nouvelle attaque le décida à rechercher l'amitié de Sylla. Ils entrèrent en conférence à Dardane, ville de la Troade. Mithridate avait avec lui deux cents vaisseaux à rames, vingt mille hoplites, six mille cavaliers, et un grand nombre de chars armés de faulx. Sylla n'avait amené que quatre cohortes et deux cents cavaliers. Mithridate vint au-devant de Sylla, et lui tendit la main; et Sylla lui demanda s'il consentait à terminer la guerre aux conditions réglées par Archélaüs. Le roi se taisant : « Mithridate, dit Sylla, ignores-tu que ceux qui requièrent quelque chose des autres doivent parler les premiers, et que les vainqueurs n'ont rien à faire qu'à écouter en silence ? » Mithridate entra alors dans une longue apologie, s'efforçant de rejeter la guerre en partie sur les Romains; mais Sylla l'interrompant : « J'avais entendu dire depuis longtemps, dit-il, que Mithridate était un homme d'une éloquence consommée; mais je le reconnais aujourd'hui moi-même, en voyant avec quelle abondance il a su trouver des paroles spécieuses; pour déguiser les actions les plus cruelles et les plus iniques. » Puis il lui reproche avec amertume toutes ses perfidies ; et, l'ayant forcé d'en convenir, il lui demande une seconde fois s'il s'en tient aux articles arrêtés par Archélaüs. Mithridate ayant déclaré qu'il les ratifiait, Sylla lui rendit le salut, et l'embrassa avec des témoignages d'affection ; ensuite il fit approcher les rois Nicomède et Ariobarzane, et il les réconcilia avec Mithridate.

Mithridate remit donc à Sylla les soixante-dix navires, avec cinq cents hommes de trait, et fit voile vers le Pont. Sylla sentait que ses soldats étaient mécontents de cette paix ; et en effet, ils s'indignaient qu'un roi, le plus mortel ennemi de Rome, et qui, en un seul jour, avait fait égorger cent cinquante mille Romains répandus par

l'Asie, s'en retournât paisiblement dans ses États, chargé des richesses et des dépouilles de cette Asie où il n'avait cessé, durant quatre années, de faire du butin et de lever des contributions. Mais Sylla se justifiait auprès d'eux en leur disant qu'il n'aurait pu résister aux forces réunies de Fimbria et de Mithridate, s'ils s'étaient coalisés ensemble contre lui.

Il partit donc pour marcher contre Fimbria, qui était campé sous les murs de Thyatires [1]. Il prit ses quartiers près de ceux de Fimbria, et il fit creuser une tranchée autour du camp. Les soldats de Fimbria sortent en simple tunique, vont embrasser ceux de Sylla, et les aident avec ardeur à terminer leurs travaux. Fimbria, qui vit ce changement, et qui n'attendait aucune grâce de Sylla, qu'il regardait comme un ennemi implacable, se tua lui-même dans son camp. Sylla frappa toute l'Asie, solidairement, d'une contribution de vingt mille talents [2]; de plus, il accabla les particuliers, en livrant leurs maisons à l'insolence des gens de guerre, qui y vivaient à discrétion. En effet, il était prescrit à l'hôte de payer à chacun des soldats logés chez lui quatre tétradrachmes [3] par jour, et de lui fournir un souper pour lui et pour autant d'amis qu'il en voudrait amener; et chaque centurion devait recevoir par jour cinquante drachmes [4], outre une robe pour rester dans la maison et une autre pour paraître en public. Sylla partit ensuite d'Éphèse, emmenant tous ses vaisseaux, et il jeta l'ancre le troisième jour dans le Pirée. Là, sur des renseignements qu'on lui donna [5], il fit enlever, pour son propre usage, la bibliothèque d'Apellicon de Téos, où se trouvaient la plupart des livres d'Aristote et de Théophraste, qui généralement

[1] Colonie des Macédoniens dans la Lydie, près de Sardes.

[2] Environ cent vingt millions de francs.

[3] Plus de quatorze francs de notre monnaie.

[4] Environ quarante-cinq francs.

[5] Le mot μυηθεὶς ne peut guère avoir ici que ce sens, car il ne s'agit nullement, dans la phrase, d'aucune cérémonie religieuse.

n'étaient pas encore bien connus. Cette bibliothèque fut transportée à Rome; et là, dit-on, le grammairien Tyrannion [1] mit en ordre presque tous ces livres, et en laissa prendre des copies à Andronicus de Rhodes [2], qui composa les tables dont on se sert aujourd'hui. Les anciens péripatéticiens ont été certainement fort éclairés et fort érudits; mais ils ne semblent avoir étudié qu'un petit nombre des ouvrages d'Aristote et de Théophraste, et sur des copies peu correctes, parce que l'héritage de Nélée de Scepsis, à qui Théophraste avait légué ces livres, était tombé entre les mains de gens peu instruits, et incapables de l'apprécier [3].

Sylla, pendant son séjour à Athènes, fut pris d'une douleur aux pieds, accompagnée d'engourdissement et de pesanteur, que Strabon appelle le bégaiement de la goutte. Il se fit porter par mer à Édepsus [4], pour prendre les bains chauds; et là, il passait les journées en fêtes, dans la société des comédiens. Un jour, qu'il se promenait sur le bord de la mer, des pêcheurs lui offrirent de très-beaux poissons. Charmé de ce présent, il leur demanda d'où ils étaient. « D'Halées, répondirent-ils. — Eh quoi ! reprit Sylla, il y a donc encore des Haléens en vie? » C'est qu'après la victoire d'Orchomène, en poursuivant les ennemis, il avait détruit d'un seul temps trois villes de la Béotie, Anthédon, Larymne et Halées. Les pêcheurs, saisis de crainte, demeurèrent muets; mais Sylla leur dit avec un sourire de s'en aller joyeusement. « Vous êtes venus, ajouta-t-il, recommandés par des intercesseurs puissants, et qui ne méritent pas d'être refusés. » Ces paroles rendirent le courage aux Haléens; et ils retournèrent habiter leur ville.

[1] Tyrannion, né dans le Pont, fut fait esclave par Lucullus, et fut affranchi par Muréna Il ouvrit une école à Rome, et y amassa de grandes richesses.

[2] C'était le onzième successeur d'Aristote dans l'école du Lycée.

[3] J'ai discuté la valeur du témoignage de Plutarque sur ce point important de l'histoire de la philosophie, dans l'Introduction à la *Métaphysique d'Aristote*.

[4] Ville d'Eubée, près du cap Cénéus.

Sylla traversa la Thessalie et la Macédoine, et descendit vers la mer, pour s'embarquer à Dyrrachium, et passer de là à Brindes, avec une flotte de douze cents navires. Près de Dyrrachium est la ville d'Apollonie, et, près d'Apollonie, un lieu sacré qu'on appelle Nymphéum, où, du milieu d'une vallée que couvrent de belles prairies, jaillissent çà et là des sources de feu qui coulent continuellement. Ce fut là qu'on surprit, dit-on, un satyre endormi, tout semblable à l'image qu'en figurent les sculpteurs et les peintres. Il fut conduit à Sylla, et interrogé par divers interprètes, qui il était; mais, quoi qu'on pût faire, il ne répondit rien d'articulé ni d'intelligible : sa voix n'était qu'un cri rude et sauvage, qui tenait du hennissement du cheval et du bêlement du bouc. Sylla, saisi d'horreur, le fit ôter de sa présence.

Lorsque Sylla fut prêt à embarquer l'armée, il eut crainte que les soldats, une fois qu'ils auraient un pied en Italie, ne se débandassent pour se retirer chacun dans sa ville; mais ils lui jurèrent d'eux-mêmes qu'ils resteraient avec lui, et qu'ils ne commettraient volontairement aucune violence dans l'Italie. Ensuite, sachant qu'il avait besoin de beaucoup d'argent, ils contribuèrent, chacun selon ses facultés, et ils lui offrirent la somme qu'ils avaient ramassée entre eux. Sylla, toutefois, n'accepta point ce don : il les remercia de leur bonne volonté; et, après les avoir encouragés, il traversa la mer, marchant, comme il le dit lui-même, contre quinze chefs d'armée, ses ennemis, et qui avaient sous leurs ordres quatre cent cinquante cohortes. Mais la divinité lui donna les plus manifestes présages de succès. Dans le sacrifice qu'il avait fait en arrivant à Tarente, le foie de la victime présenta aux yeux l'image d'une couronne de laurier, d'où pendaient deux bandelettes. On avait vu d'ailleurs, peu de temps avant qu'il eût passé la mer, en plein jour, près du mont Héphéum, dans la Campanie, deux boucs d'une taille extraordinaire qui se battaient,

portant et recevant des coups de la même façon que des hommes qui combattent ensemble; mais ce n'était qu'un fantôme, qui s'éleva peu à peu de terre, s'épandit çà et là dans les airs, comme font des spectres ténébreux, et finit ainsi par s'évanouir tout à fait.

Peu de temps après, le jeune Marius [1] et le consul Norbanus ayant amené dans ce même lieu deux puissantes armées, Sylla, sans s'inquiéter de mettre ses troupes en bataille ni d'assigner son poste à personne, enfin sans autre moyen que l'ardeur et l'audace de ses soldats, mit en pleine déroute les ennemis, tua sept mille hommes à Norbanus, et l'obligea de se renfermer dans la ville de Capoue. Ce fut cette victoire, à ce qu'il dit lui-même, qui empêcha les soldats de se retirer dans leurs villes, et qui les retint auprès de lui. Elle leur inspira d'ailleurs un profond mépris pour les armées ennemies, qui leur étaient cependant très-supérieures en nombre. Sylla ajoute qu'à Silvium [2], un esclave de Pontius, transporté d'une fureur divine, se présenta à lui, et l'assura qu'il venait, de la part de Bellone, lui annoncer la victoire; mais que, s'il ne se hâtait, le Capitole serait brûlé : ce qui arriva en effet le jour même que cet homme l'avait prédit, c'est-à-dire la veille des nones du mois appelé Quintilis, et nommé depuis juillet [3].

Marcus Lucullus, un des généraux du parti de Sylla, était campé auprès de Fidentia [4] avec seize cohortes, et en avait cinquante à combattre : il se fiait bien à la bonne volonté de ses soldats; mais, comme la plupart n'avaient pas d'armure complète, il hésitait à s'engager avec l'ennemi. Pendant qu'il délibérait sans oser prendre un parti, il s'éleva tout à coup un vent doux et léger, qui enleva

[1] Ceci se passait en l'an 83, et le vieux Marius était mort depuis plus de deux ans.

[2] Dans l'Apulie.

[3] C'est-à-dire le 6 juillet.

[4] Ville située entre Plaisance et Parme.

d'une prairie voisine une grande quantité de fleurs, et qui les répandit sur son armée : elles vinrent d'elles-mêmes tomber sur les boucliers et sur les casques ; elles s'y arrêtaient, et, aux yeux de l'armée ennemie, les soldats semblaient couronnés de fleurs. Encouragés par ce prodige, ils tombèrent sur les ennemis avec tant de vigueur, qu'ils remportèrent une pleine victoire : ils leur tuèrent plus de dix-huit mille hommes, et ils s'emparèrent de leur camp. Ce Lucullus était frère de celui qui, dans la suite, vainquit Mithridate et Tigrane.

Sylla, qui se voyait de tous les côtés environné d'une foule de camps ennemis et d'armées considérables, se sentait inférieur en force : il eut recours à la ruse, et il fit faire à Scipion, l'un des consuls, des propositions d'accommodement. Scipion s'y prêta, et ils eurent ensemble plusieurs conférences ; mais Sylla trouvait toujours quelque prétexte pour traîner l'affaire en longueur ; et, pendant ce temps-là, il travaillait à corrompre les troupes de Scipion, par l'entremise de ses propres soldats, exercés, comme l'était leur général lui-même, à toutes sortes de ruses et de tromperies. Ils entrèrent dans le camp des ennemis, se mêlèrent avec eux, gagnèrent les uns par argent, les autres par des promesses, ceux-ci par des flatteries, et réussirent à les séduire. Enfin, Sylla s'étant approché avec vingt cohortes, ses soldats saluèrent ceux de Scipion, qui leur rendirent le salut et vinrent se joindre à eux. Scipion, resté seul dans sa tente, fut pris et renvoyé. Sylla, qui s'était servi de ses vingt cohortes comme on se sert des oiseaux privés, pour attirer dans ses filets les quarante cohortes des ennemis, emmena tout ce monde dans son camp. C'est alors que Carbon dit le mot qu'on lui prête : « J'ai à combattre à la fois le lion et le renard qui habitent dans l'âme de Sylla ; mais c'est le renard qui me donne le plus d'affaires. »

A quelque temps de là, le jeune Marius, campé auprès

de Signium[1] avec quatre-vingt-cinq cohortes, présenta la bataille à Sylla. Sylla avait précisément une extrême envie de combattre ce jour-là même, car il avait eu la nuit précédente un songe qui était tel : Il lui avait semblé voir le vieux Marius, mort depuis plusieurs années, qui avertissait son fils de se garder du lendemain, parce que c'était un jour qui devait lui apporter une grande infortune. C'est là ce qui rendait Sylla impatient de combattre. Il mande Dolabella, qui était campé au loin; mais les ennemis étaient maîtres des chemins : ils lui fermèrent le passage, et ils empêchèrent la jonction. Les troupes de Sylla voulurent les déloger, afin d'ouvrir la route à Dolabella. Harassés de fatigue, une forte pluie vint les achever, et leur ôta toutes leurs forces. Alors les officiers allèrent trouver Sylla; et, lui montrant les soldats abattus par la fatigue et couchés à terre sur leurs boucliers, ils le prièrent de différer la bataille. Sylla y consentit, quoiqu'à regret, et donna l'ordre de camper.

On commençait à jeter les retranchements et à creuser le fossé, lorsque Marius s'avança fièrement à cheval, jusqu'aux palissades, dans l'espérance de les surprendre en désordre et de les disperser facilement. La Fortune, à ce moment, vérifia le songe de Sylla. Les soldats, irrités des bravades de Marius, interrompent leurs travaux, plantent leurs piques sur le bord du fossé, mettent l'épée à la main, et fondent sur les ennemis en poussant le cri de guerre. Après une légère résistance, les ennemis tournèrent le dos. On en fit un grand carnage, et Marius s'enfuit à Préneste[2] : il trouva les portes de la ville fermées; mais on lui jeta, du haut des murs, une corde dont il se lia, et on le hissa sur la muraille. Quelques-uns disent, entre autres Fénestella[3], que Marius ne se trouva pas

1 Sur la voie Latine, à dix-huit kilomètres de Rome.

2 Ville du Latium, à l'est de Rome et au sud de Tibur.

3 Historien presque contemporain, qui avait composé des *Annales* ou une histoire romaine, livre perdu.

même au combat; qu'accablé de veilles et de lassitude, après avoir donné le mot pour la bataille, il se coucha par terre dans un endroit ombragé, et s'y endormit si profondément, qu'il ne fut réveillé qu'à grand'peine par le bruit de la déroute. Sylla écrit qu'il ne perdit, dans cette affaire, que vingt-trois hommes, et qu'il en tua vingt mille et fit huit mille prisonniers. Tout lui succéda également à souhait du côté de ses généraux, Pompée, Crassus, Métellus, Servilius : tous, sans presque faire aucune perte, taillèrent en pièces des armées considérables; à tel point que Carbon, le principal chef de la faction contraire, s'enfuit la nuit hors de son armée, et fit voile pour l'Afrique.

Le dernier ennemi que Sylla eut à combattre fut le Samnite Télésinus. Comme un athlète tout frais, qui tombe sur un adversaire fatigué de plusieurs combats, Télésinus faillit le renverser et le jeter à terre, aux portes mêmes de Rome. Il avait ramassé, avec Lamponius le Lucanien, un corps de troupes assez nombreux, et il marchait en toute hâte sur Préneste, pour délivrer Marius, qui y était assiégé. Mais, informé que Sylla et Pompée venaient à grandes journées, le premier pour l'attaquer en tête, et l'autre pour le prendre en queue, et enfermé comme il se voyait entre deux armées, il se décide en brave, en homme qui avait acquis dans des situations difficiles une grande expérience : il décampe la nuit, et il marche sur Rome avec toute son armée. Peu s'en fallut qu'il n'emportât d'emblée la ville, demeurée sans défense. Mais, à dix stades[1] de la porte Colline, il s'arrêta, et il passa la nuit devant les murailles, glorieux qu'il était, et enflé de grandes espérances, pour avoir donné le change à tant et de si grands capitaines.

Le lendemain, à la pointe du jour, une troupe de jeunes gens des meilleures maisons étant sortis à cheval

1 Environ deux kilomètres, une demi-lieue.

pour escarmoucher contre lui, il en tua plusieurs, entre autres Appius Claudius, jeune homme distingué par son courage autant que par sa naissance. La ville, comme on l'imagine assez, était pleine d'un trouble extrême; les femmes couraient par les rues en jetant de grands cris, et elles se croyaient déjà enlevées d'assaut. Enfin, on vit arriver Balbus, un des officiers de Sylla, qui avait pris les devants avec sept cents cavaliers. Il ne s'était arrêté que le temps nécessaire pour rafraîchir les chevaux en sueur : il avait rebridé sur-le-champ, et il accourait pour arrêter l'ennemi, lorsque Sylla parut. Sylla fit prendre aux premiers arrivés un peu de nourriture, et les mit tout de suite en bataille. Dolabella et Torquatus le conjurèrent vivement de s'arrêter, et de ne pas s'exposer à tout perdre en marchant à l'ennemi avec des troupes excédées de fatigue : ils lui représentaient qu'il ne s'agissait plus de combattre un Carbon, un Marius, mais des Samnites et des Lucaniens, les deux peuples les plus belliqueux, et les plus ardents ennemis des Romains. Sylla repoussa leurs représentations, et commanda aux trompettes de donner le signal, quoique le jour baissât, et qu'on fût déjà à la dixième heure[1]. Dans cette mêlée, la plus terrible qu'on eût encore vue, l'aile droite, commandée par Crassus, remporta une victoire complète. Sylla, qui voyait la gauche fort maltraitée et prête à plier, vole à son secours, monté sur un cheval blanc plein d'ardeur, et d'une vitesse extrême. A cette marque, deux des ennemis le reconnurent, et tendirent leurs javelines pour les lancer contre lui. Il ne s'en aperçut pas lui-même, mais bien son écuyer, qui donna au cheval un grand coup de fouet et hâta si à propos sa course, que les deux javelines lui effleurèrent la queue, et allèrent se ficher en terre. Sylla avait, dit-on, une figurine d'or, représentant Apollon, qui lui venait de

[1] C'est-à-dire à quatre heures du soir.

Delphes, et qu'il portait dans son sein à toutes ses batailles. En cette occasion, il la baisa affectueusement, en lui adressant ces paroles : « Apollon Pythien, toi qui as comblé d'honneurs et de gloire l'heureux Cornélius Sylla dans tant de batailles, voudrais-tu le renverser ici, aux portes mêmes de sa patrie, et le faire périr ignominieusement, lui et ses concitoyens? » Et, tout en adressant au dieu cette prière, il se jette au milieu de ses soldats, employant tour à tour les supplications et les menaces, les voies de fait même pour les ramener au combat. Mais il ne put empêcher la défaite entière de l'aile gauche, et il fut lui-même entraîné dans son camp par les fuyards, après avoir perdu plusieurs de ses officiers et de ses amis.

Un grand nombre de Romains, qui étaient sortis de la ville pour contempler la bataille, périrent et furent écrasés sous les pieds des hommes et des chevaux. Aussi semblait-il que c'en fût fait de Rome; et peu s'en fallut que ceux qui tenaient Marius enfermé dans Préneste ne levassent le siége. Des soldats, emportés jusqu'en ce lieu dans leur fuite, pressaient Lucrétius Ofella, qui commandait ce siége, de se retirer en toute hâte : « Sylla, disaient-ils, vient d'être tué; et Rome est au pouvoir des ennemis. »

On était déjà fort avant dans la nuit, lorsqu'il arriva au camp de Sylla des courriers qui venaient, de la part de Crassus, demander à souper pour lui et pour ses soldats. Il avait battu les ennemis, annonçait-il : on les avait poursuivis jusqu'à Antemna[1], et on avait campé devant cette ville. Sylla, sur cette nouvelle, et sur l'assurance que le plus grand nombre des ennemis avaient péri, partit le lendemain pour Antemna à la pointe du jour.

Il reçut en chemin des hérauts envoyés par trois mille

[1] Ville du pays des Sabins.

hommes qui se rendaient à lui, et auxquels il promit de faire grâce, à condition qu'avant de le venir joindre, ils feraient aux ennemis quelque mal considérable. Ils se fièrent à sa parole, et ils se jetèrent sur leurs camarades; et, des deux côtés, il se fit un grand massacre. Mais Sylla, ayant rassemblé tous ceux qui étaient restés de ces trois mille hommes et des autres, jusqu'au nombre de six mille, les fit enfermer dans le Cirque, et convoqua le sénat dans le temple de Bellone. Au moment où Sylla commençait son discours, les soldats qui avaient reçu ses ordres se mirent à massacrer ces six mille prisonniers. Les cris de tant de malheureux qu'on égorgeait à la fois dans cet étroit espace s'entendaient au loin, comme on peut croire; et les sénateurs en furent saisis d'effroi. Pour lui, il continua de parler avec le même sang-froid et le même air de visage, et il les pria de prêter leur attention à son discours, sans s'occuper de ce qui se passait au dehors : « Ce sont, dit-il, quelques mauvais sujets que je fais corriger. » Ces paroles firent comprendre aux Romains, même les plus obtus, qu'ils étaient soumis à un autre tyran, et non pas affranchis de la tyrannie. Marius, qui, dès le commencement, s'était montré dur et cruel, n'avait fait que roidir son naturel : le pouvoir n'en avait pas changé le fond. Au contraire, Sylla, qui avait profité de sa fortune en citoyen modéré, et qui s'était fait la réputation d'un chef favorable à la noblesse et protecteur du peuple; qui avait aimé dès sa jeunesse la plaisanterie, et qui s'était montré plus d'une fois sensible à la pitié jusqu'à verser des larmes, donna raison à ceux qui accusent les grandes fortunes de changer les mœurs des hommes, et de les rendre fiers, insolents et cruels. Mais est-ce bien un changement réel que la fortune produise dans le caractère, ou plutôt n'est-ce pas un développement de la méchanceté cachée au fond du cœur, favorisé par la puissance? c'est là une question à traiter dans une autre sorte d'ouvrage.

Dès que Sylla eut commencé à faire couler le sang, les massacres n'eurent plus ni fin ni mesure. Une foule de citoyens furent victimes de haines particulières, qui n'avaient jamais eu rien à démêler avec Sylla : il les sacrifiait au ressentiment de ses amis, qu'il voulait obliger. Un jeune homme, Caïus Métellus, osa lui demander, en plein sénat, quel serait enfin le terme de tant de maux, et jusqu'où il voulait aller, afin qu'on sût au moins quand on n'aurait plus rien à craindre. « Ce que nous te demandons, disait-il, ce n'est pas de sauver ceux que tu as destinés à la mort, mais de tirer de l'incertitude ceux que tu as résolu de sauver. » Sylla lui ayant répondu qu'il ignorait encore ceux qu'il laisserait vivre : « Hé bien donc, reprit Métellus, déclare quels sont ceux que tu veux punir. — C'est aussi ce que je ferai, » repartit Sylla. Quelques-uns prétendent que la dernière question ne fut pas de Métellus, mais d'un certain Fufidius, un des flatteurs de Sylla.

Sylla proscrivit, aussitôt après, quatre-vingts citoyens, sans en avoir rien communiqué à aucun des magistrats. Comme il vit que l'indignation était générale, il laissa passer un jour, puis il en proscrivit deux cent vingt autres, et, le lendemain, un pareil nombre. Ayant ensuite harangué le peuple, il dit qu'il avait proscrit tous ceux dont il s'était souvenu ; et que, ceux qu'il avait oubliés, il les proscrirait à mesure qu'ils se présenteraient à sa mémoire. Il proscrivait ceux qui avaient reçu et sauvé un proscrit, punissant de mort cet acte d'humanité, sans en excepter un frère, un fils ou un père. Le meurtrier recevait deux talents[1] pour salaire de l'homicide, fût-ce un esclave qui eût tué son maître, ou un fils son père. Mais ce qui parut le comble de l'injustice, c'est qu'il nota d'infamie les fils et les petits-fils des proscrits, et qu'il confisqua leurs biens.

[1] Environ onze mille francs de notre monnaie.

Les proscriptions ne furent pas bornées à Rome : elles s'étendirent dans toutes les villes d'Italie. Il n'y eut ni temple des dieux, ni pénates hospitaliers, ni maison paternelle qui demeurât pure de massacres. Les maris étaient égorgés dans le sein de leurs femmes, les enfants entre les bras de leurs mères; et le nombre des victimes sacrifiées à la colère ou à la haine n'égalait pas, à beaucoup près, le nombre de ceux que faisaient égorger leurs richesses. Aussi les assassins eux-mêmes pouvaient-ils dire : « Celui-ci, c'est sa belle maison qui l'a fait périr; celui-là, son jardin; cet autre, ses eaux thermales. » Quintus Aurélius, homme qui ne se mêlait de rien, et qui ne craignait pas d'avoir d'autre part aux malheurs publics que la compassion qu'il portait aux infortunes d'autrui, étant allé au Forum, se mit à lire les noms des proscrits, et il y trouva le sien. «Malheureux que je suis ! s'écria-t-il; mon domaine d'Albe me fait mourir! » Il eut à peine fait quelques pas, qu'un homme courut à sa poursuite, et l'égorgea.

Cependant Marius, se voyant sur le point d'être pris, se donna lui-même la mort. Sylla entra à Préneste, et fit d'abord juger et exécuter chacun des habitants en particulier; puis, comme si ces formalités lui prenaient trop de temps, il les rassembla en masse dans un même lieu, au nombre de douze mille, et il les fit passer au fil de l'épée. Il ne voulut faire grâce de la vie qu'à son hôte; mais cet homme, avec une grandeur d'âme admirable, déclara qu'il ne devrait jamais son salut au bourreau de sa patrie : il se jeta volontairement au milieu de ses concitoyens, et fut tué avec eux.

Mais l'acte qui révolta le plus les âmes fut celui dont Lucius Catilina[1] donna l'exemple. Avant que la guerre fût terminée, il avait tué son frère de sa propre main; et, quand Sylla eut commencé ses proscriptions, il le

[1] Celui qui fut depuis le fameux conspirateur.

pria de mettre son frère au nombre des proscrits, comme s'il eût été vivant; et Sylla consentit à sa demande. Catilina, pour reconnaître ce service, tua un certain Marcus Marius, homme de la faction contraire, dont il porta la tête à Sylla, lequel était dans la place publique, sur son tribunal; après quoi l'assassin alla froidement se laver les mains dans le vase d'eau lustrale qui était près de là, placé à la porte du temple d'Apollon.

Aux égorgements venaient se joindre, pour les Romains, d'autres calamités. Sylla se proclama lui-même dictateur, et rétablit pour lui une dignité qui était suspendue à Rome depuis cent vingt ans. Il se fit accorder une absolution générale du passé, et, pour l'avenir, le droit de vie et de mort, le pouvoir de confisquer les biens, de partager les terres, de bâtir et de détruire les villes, d'ôter et de donner les royaumes à son gré. Il vendait à l'encan les biens qu'il avait confisqués. Du haut de son tribunal, il présidait lui-même à ces ventes, mais avec tant d'insolence et un air si despotique, que les adjudications qu'il en faisait étaient encore plus odieuses que la confiscation même. Il donnait à des courtisanes, à des joueurs de lyre, à des mimes, à des affranchis perdus de crimes, des pays entiers, ou tous les revenus d'une ville. Il alla jusqu'à enlever des femmes à leurs maris, pour les faire épouser à d'autres malgré elles. Dans le dessein de s'allier à Pompée le Grand, il l'obligea de répudier sa femme, et lui fit épouser Émilie, fille de Scaurus et de Métella, sa femme à lui. Il arracha Émilie à Manius Glabrio, quoiqu'elle fût enceinte; mais elle mourut en couches dans la maison de Pompée. Lucrétius Ofella, celui qui avait forcé Marius dans Préneste, s'étant mis sur les rangs pour le consulat, Sylla lui fit dire d'abord de se désister de sa poursuite; mais Lucrétius, qui se voyait soutenu par le peuple, descendit au Forum, et continua sa brigue.

Alors Sylla envoya un des centurions qui environnaient sa personne, et fit égorger Lucrétius. Lui, cependant, il se tenait assis sur son tribunal, dans le temple des Dioscures, et il regardait d'en haut le meurtre. Le peuple se saisit du centurion, et le mena devant le tribunal. Sylla fit faire silence aux citoyens ameutés; puis il déclara que c'était lui-même qui avait commandé cette exécution, et il ordonna qu'on laissât aller le centurion en liberté.

Le triomphe de Sylla fut un des plus imposants, par la magnificence et par la nouveauté des dépouilles des rois d'Asie; mais ce qui en fit le plus bel ornement, mais ce qui était vraiment un grand spectacle, c'étaient les bannis qu'il avait ramenés. Les plus illustres personnages de Rome et les plus considérables suivaient le char, couronnés de fleurs, donnant à Sylla les noms de Sauveur et de Père, et proclamant qu'ils lui devaient leur retour dans leur patrie et la satisfaction de revoir leurs enfants et leurs femmes. Sylla, quand la solennité fut terminée, fit, dans l'assemblée du peuple, l'apologie de sa conduite; et il énuméra les faveurs que lui avait faites la Fortune, non moins soigneusement que ses belles actions. Il finit par commander qu'on lui donnât à l'avenir le surnom d'Heureux; car c'est là ce que signifie précisément le mot *felix*. Dans les lettres qu'il écrivait aux Grecs, et dans toutes ses transactions avec eux, il prenait le surnom d'Épaphroditus[1]; et les trophées de Sylla qui sont dans notre pays portent cette inscription : LUCIUS CORNÉLIUS SYLLA ÉPAPHRODITUS. Métella, sa femme, étant accouchée de deux jumeaux, il nomma le fils Faustus et la fille Fausta. Car le mot *faustum*, chez les Romains, désigne ce qui est heureux et de bon augure. Mais ce qui prouve combien plus il se fiait en son bonheur qu'en ses exploits, c'est de le voir, lui qui

[1] C'est-à-dire *favori de Vénus*.

avait fait égorger tant de milliers de citoyens, lui qui avait fait dans la république tant de changements et de réformes, se démettre volontairement de la dictature[1], et rendre au peuple les élections consulaires. Il n'approcha point du Comice : il se tint tranquillement sur le Forum, confondu dans la foule, et livrant sa personne à quiconque eût voulu l'arrêter, et lui faire rendre compte de sa conduite.

On élut consul, contre son avis, Marcus Lépidus, homme audacieux, et son ennemi déclaré, mais qui devait évidemment son élévation bien moins à son mérite personnel qu'à l'appui de Pompée, que le peuple voulait obliger. Aussi, comme Pompée s'en retournait tout glorieux de cette victoire, Sylla, qui l'aperçut, l'appela, et lui dit : « Vraiment, jeune homme, je te félicite de ce chef-d'œuvre de politique! avoir fait nommer consul Lépidus, de préférence à Catulus; à la place du plus sage des citoyens, le plus étourdi des hommes! Mais tu n'as plus à t'endormir, car tu as donné des forces contre toi-même à un adversaire dangereux. » Cette parole de Sylla fut comme une prophétie; car Lépidus ne tarda pas à signaler son audace, et à prendre les armes contre le parti de Pompée.

Sylla consacra à Hercule la dîme de tous ses biens, et donna au peuple des festins magnifiques. Il y eut une telle abondance, ou plutôt une telle profusion de mets, que chaque jour on jetait dans le Tibre une quantité prodigieuse de viandes, et qu'on buvait du vin de quarante ans, et de plus vieux encore. Au milieu de ces réjouissances, qui durèrent plusieurs jours, Métella tomba malade, et mourut. Pendant sa maladie, les prêtres défendirent à Sylla de la venir voir, et de souiller sa maison par des funérailles. Alors Sylla fit dresser un acte de divorce, qu'il lui signifia; et il la fit transporter, encore

[1] En l'an 79 avant J.-C.

vivante, dans une autre maison. Il s'était montré, par superstition, dans cette circonstance, observateur scrupuleux de la loi; mais il viola celle qu'il avait portée lui-même pour borner la dépense des funérailles; car il prodigua des sommes considérables à celles de Métella. Il transgressa pareillement les règlements qu'il avait faits sur la simplicité des banquets et des festins; et, pour se consoler de son deuil, il passait les journées dans les débauches et dans les plaisirs.

Peu de mois après, on donnait un combat de gladiateurs; et, comme alors les places n'étaient pas encore marquées dans le théâtre, et que les hommes et les femmes y étaient confondus pêle-mêle, Sylla se trouva, par hasard, à côté d'une femme très-belle et de noble famille : elle était fille de Messala, et sœur de l'orateur Hortensius; Valéria était son nom, et elle avait fait naguère divorce avec son mari. Elle s'approcha de Sylla par derrière, appuya sa main sur lui, arracha un fil de sa robe, et alla reprendre sa place. Sylla ayant fixé sur elle un regard étonné : « Dictateur, ce n'est rien, dit-elle, qui te puisse fâcher; mais je veux, moi aussi, avoir quelque part à ton bonheur. » Le mot ne déplut nullement à Sylla; et on vit même à l'instant qu'il en était tout chatouillé : il fit demander par des affidés le nom de cette femme, sa famille et son état. Dès ce moment, ce ne furent plus qu'œillades réciproques, que regards continuels, que sourires d'intelligence; et, au bout de tout cela, accordailles et contrat. Peut-être, en cette circonstance, Valéria n'a-t-elle point mérité de reproches; mais Sylla n'est pas excusable. Eût-elle été la plus honnête et la plus vertueuse des femmes, l'occasion qui le décida à l'épouser n'eut rien de décent ni d'honnête : il se laissa prendre, comme un adolescent, à des regards, à des cajoleries, manéges qui n'émeuvent d'ordinaire que les plus laides et les plus effrénées passions de notre âme.

La société d'une si belle femme ne l'empêcha point de continuer à vivre avec des comédiennes, des joueuses de lyre et des musiciens, buvant avec eux dès le matin, couché sur de simples grabats. Car les hommes qui étaient alors le plus en crédit auprès de lui, c'étaient le comédien Roscius, Sorix l'archimime, et l'histrion Métrobius. Quoique celui-ci ne fût plus jeune, Sylla l'aimait toujours, et ne s'en défendait pas. Ces débauches nourrirent en lui une maladie, qui n'avait eu que de légers commencements. Il fut longtemps à s'apercevoir qu'il s'était formé un abcès dans ses entrailles; mais l'abcès finit par gangrener les chairs, et y engendra une si prodigieuse quantité de poux, que plusieurs personnes, occupées jour et nuit à les lui enlever, ne pouvaient en épuiser la source, et que ce qu'on en ôtait n'était rien en comparaison de ce qui se reproduisait sans cesse. Ses vêtements, ses bains, les linges dont on l'essuyait, sa table même, étaient comme inondés de ce flux d'ordures : tant la vermine pullulait dans ses chairs! Il avait beau se jeter, plusieurs fois le jour, dans le bain, se laver, se nettoyer le corps : toutes ces précautions ne servaient de rien; et la corruption se propageait si vite, que tous les remèdes étaient inutiles, et que la quantité des insectes résistait à tous les bains. On cite plusieurs exemples de cette maladie pédiculaire. Dans les temps antiques, Acastus, fils de Pélias, en mourut, et, comme lui, mais à une époque plus rapprochée de nous, le poëte Alcman, Phérécyde le théologien, Callisthène d'Olynthe, pendant qu'il était en prison, et Mucius le jurisconsulte. Si à ces noms j'en puis ajouter d'hommes qui, sans avoir rien fait de remarquable, ne laissent pas d'être connus, Eunus, cet esclave fugitif qui avait suscité le premier la guerre des esclaves en Sicile, fut conduit prisonnier à Rome, et y mourut, dit-on, de la maladie pédiculaire.

Non-seulement Sylla prévit sa mort, mais il l'annonça même en quelque sorte; car, deux jours avant que de mou-

rir, il mit la dernière main au vingt-deuxième livre de ses *Mémoires*, où il rapporte que les Chaldéens lui avaient prédit qu'après avoir mené une vie glorieuse, il mourrait au plus haut point de sa prospérité. Il ajoute que son fils, mort peu de jours avant Métella, lui avait apparu en songe, vêtu d'une méchante robe, et suppliant son père de terminer toutes ses affaires, pour venir avec lui auprès de sa mère Métella, vivre en sa compagnie dans le repos, et libre de tout soin. Il ne cessa pas néanmoins de s'occuper des affaires publiques. Dix jours avant sa mort, il apaisa une sédition qui s'était élevée entre les habitants de Dicéarchie[1], et il régla par une loi le gouvernement de cette ville. La veille même de sa mort, averti que le magistrat Granius, lequel devait au trésor public une somme considérable, différait de payer et attendait sa mort pour frustrer la république, il le fit venir dans sa chambre, et il ordonna à ses domestiques de le prendre et de l'étrangler. Dans les efforts que fit Sylla en criant et en s'agitant avec violence, son abcès creva, et rendit une grande quantité de sang. Cette perte ayant épuisé ses forces, il passa une mauvaise nuit, et il mourut le matin[2], laissant de Métella deux enfants en bas âge. Après sa mort, Valéria accoucha d'une fille, qui fut nommée Postuma, suivant l'usage des Romains, qui appellent *postumi* les enfants nés après la mort de leur père.

Un certain nombre de citoyens se réunirent à Lépidus, et conspirèrent avec lui pour empêcher qu'on ne fît à Sylla des obsèques dignes de son rang. Mais Pompée, malgré les griefs qu'il avait contre Sylla, car il était le seul de ses amis qu'il n'eût pas nommé dans son testament, fit tant par son crédit et par ses prières auprès des uns, par ses menaces auprès des autres, qu'il les obligea

[1] C'est le nom grec de la ville de Putéoli, aujourd'hui Pouzzoles ou plutôt Pozzuoli, où mourut Sylla.

[2] Il avait soixante ans; c'était en l'an 78 avant J C.

de renoncer à leur projet. Il fit porter le corps à Rome, assura au convoi une entière liberté, et rendit à Sylla tous les honneurs convenables. Les femmes, dit-on, apportèrent une si grande quantité d'aromates, qu'outre ceux qui étaient contenus dans deux cent dix corbeilles, on fit, avec de l'encens d'un grand prix et du cinnamome, une statue de Sylla de taille majestueuse, et une autre d'un licteur portant les faisceaux. Le matin du jour des funérailles, le temps était fort nébuleux, et faisait craindre de l'eau : on attendit jusqu'à la neuvième heure pour enlever le corps. Il ne fut pas plutôt sur le bûcher, qu'un grand vent s'éleva, qui excita rapidement la flamme. Tout le corps fut consumé avant qu'il tombât une goutte de pluie; mais, à peine le bûcher commençait-il à s'affaisser et le feu à s'amortir, qu'il tomba une pluie abondante, qui dura jusqu'à la nuit. On eût dit que la Fortune, pour accompagner Sylla jusqu'au bout, avait aidé à ses obsèques. Le tombeau de Sylla est dans le Champ-de-Mars; et l'on assure qu'il avait composé lui-même l'épitaphe qu'on y voit, et dont le sens est, en résumé, que personne n'avait jamais fait ni plus de bien que lui à ses amis, ni plus de mal à ses ennemis.

COMPARAISON DE LYSANDRE ET DE SYLLA.

Nous venons de raconter la vie de Sylla : passons maintenant à la comparaison des deux personnages. Ils ont eu cela de commun que tous les deux ils n'ont dû qu'à eux-mêmes le principe de leur élévation; mais, ce qui est particulier à Lysandre, c'est que tous les emplois qu'il a exercés, ses concitoyens les lui conférèrent d'une volonté libre et saine, et que jamais il ne leur arracha rien par la force, et qu'il n'eut pas besoin pour s'agrandir de violer les lois.

> Dans la sédition, le plus scélérat lui-même a sa part aux honneurs.

C'est ce qu'on vit à Rome du temps de Sylla. Le peuple était corrompu, le gouvernement malade : il se levait aujourd'hui un tyran, demain un autre. Il n'y avait rien d'étonnant à ce que Sylla usurpât l'autorité souveraine, alors que des Glaucia, des Saturninus, chassaient des Métellus de la ville, et que des fils de consuls étaient egorgés dans les assemblées du peuple; alors que les soldats étaient à qui les payait, et que l'argent et l'or disposaient de la force des armes. On vit les lois établies par le fer et la flamme, et ceux qui osaient contredire, réduits par la violence. Ce n'est pas que je blâme l'homme qui, dans le désordre de toutes choses, a pu se saisir du pouvoir suprême; mais je ne crois pas non plus que

celui qui a su devenir le premier dans une cité dépravée en ait été le citoyen le plus honnête. Au contraire, celui que Sparte, si bien policée et si sage alors, honorait des plus grandes dignités, et qu'elle chargeait de ses plus grandes affaires, était à ses yeux, si je puis ainsi dire, le meilleur entre les meilleurs, et le premier entre les premiers. Aussi les citoyens lui rendirent-ils l'autorité chaque fois qu'il la résigna entre leurs mains, parce qu'il conservait toujours la vertu, qui donne la véritable supériorité. Quant à Sylla, nommé une première fois général d'armée, il retient dix ans l'autorité militaire, se nomme lui-même tantôt consul, tantôt proconsul, tantôt dictateur, et n'est jamais qu'un tyran.

Il est vrai que Lysandre, comme nous l'avons dit, essaya de changer la forme du gouvernement, mais par des moyens plus doux, plus conformes aux lois que ceux de Sylla : il voulait employer la persuasion, et non point la force des armes ; il ne se proposait pas, comme Sylla, de tout renverser à la fois, mais seulement de réformer la constitution de la royauté. Et il paraissait naturel et juste que, dans une ville qui devait à sa vertu, et non à sa noblesse, l'empire qu'elle exerçait sur les Grecs, ce fût le plus vertueux entre les plus vertueux qui fût revêtu de l'autorité suprême. En effet, de même qu'un chasseur, qu'un écuyer ne cherche pas ce qui est né d'un chien ou d'un cheval, mais le cheval même et le chien ; car qu'en ferait l'écuyer, si c'était un mulet qui fût né de la jument? de même l'homme d'État tomberait dans une grande méprise, s'il cherchait non point quel est personnellement celui qui commande, mais de qui il est né. Les Spartiates eux-mêmes ont ôté le pouvoir à plusieurs de leurs rois, parce qu'au lieu d'avoir une âme royale, c'étaient des hommes vicieux et de nul mérite. Le vice, pour être joint à la noblesse, n'en est pas moins infâme ; et la vertu tire son lustre non de la naissance, mais d'elle-même.

Ils commirent tous deux des injustices, l'un en faveur de ses amis, l'autre contre ses amis mêmes. Il est certain que presque toutes les fautes dont Lysandre se rendit coupable, il les commit dans l'intérêt de ceux qui lui étaient dévoués, et que ce fut pour les faire rois ou tyrans qu'il se souilla de tant de meurtres. Mais Sylla voulut, par envie, ôter à Pompée l'armée qu'il avait sous ses ordres, et à Dolabella le commandement de la flotte, qu'il lui avait donné lui-même. Il fit égorger sous ses yeux Lucrétius Ofella, qui demandait le consulat pour prix de plusieurs grands services qu'il lui avait rendus, imprimant ainsi dans toutes les âmes l'horreur et l'effroi, par le supplice de ses meilleurs amis. Leur conduite à l'égard des voluptés et des richesses montre encore mieux dans l'un l'homme fait pour commander, et dans l'autre un tyran. On ne voit pas que Lysandre, revêtu d'une si grande puissance et d'une autorité si absolue, se soit porté à aucun excès, à rien qui sentît les passions d'un jeune homme. Il évita, au contraire, autant que personne, la juste application de ce proverbe :

Lions chez eux, renards en plein air ;

tant la vie qu'il mena fut toujours tempérante, véritablement laconienne, et conforme aux plus étroites prescriptions de la vertu ! Sylla s'abandonna sans mesure à ses passions, sans pouvoir être retenu ni dans sa jeunesse par la pauvreté, ni dans ses vieux jours par la faiblesse de l'âge. Au temps même où il promulguait dans Rome des lois sur le mariage et la continence, il passait sa vie, comme dit Salluste, dans les adultères et dans les amours infâmes. Aussi rendit-il Rome si pauvre et épuisa-t-il si bien le trésor, qu'il fut réduit à vendre, à prix d'argent, aux villes amies et alliées des Romains, leur indépendance et le droit de se gouverner par leurs lois. Cependant il confis-

quait et vendait chaque jour à l'encan les biens des familles les plus riches et les plus puissantes. Mais il faisait à ses flatteurs des prodigalités sans bornes. Et quelle mesure, quelle épargne peut-on croire qu'il gardât, au sein de la débauche, dans ses largesses privées, quand à la vue de tous, et environné du peuple, il adjuge à vil prix, à un de ses amis, les biens d'une famille opulente qu'il faisait vendre à l'encan? Quelqu'un y ayant mis une enchère, que le crieur annonça, il en fut très-mécontent : « C'est une indignité, chers concitoyens, dit-il, c'est une vraie tyrannie qu'il ne me soit pas permis de disposer, comme il me plaît, des dépouilles qui m'appartiennent. » Lysandre, au contraire, envoyant à Sparte l'argent du butin fait sur les ennemis, y ajoute les dons qu'il avait reçus en particulier. Ce n'est pas que je le loue de l'avoir fait; car peut-être nuisit-il plus à Sparte en y introduisant ces richesses, que Sylla ne fit à Rome en l'appauvrissant : je veux seulement donner une preuve du peu d'estime que Lysandre faisait des richesses.

Il y eut quelque chose de singulier dans la conduite de tous deux par rapport à leur ville. Sylla, effréné dans ses débauches et prodigue à l'excès dans ses dépenses, força ses concitoyens à une vie réglée; Lysandre remplit sa patrie de vices qu'il n'avait pas. Ainsi ils se montrèrent tous deux inconséquents. L'un fut moins bon que ses propres lois; et l'autre rendit ses concitoyens moins bons qu'il ne l'était lui-même, car il fit contracter à Sparte des besoins dont il avait su personnellement se défendre.

Voilà pour leurs actes politiques.

Si nous passons aux exploits de guerre, aux faits d'armes, au nombre des trophées, à la grandeur des périls, Lysandre n'est point à comparer à Sylla. Il n'a gagné que deux batailles navales. J'ajouterai à ses exploits la prise d'Athènes, qui ne fut pas chose bien difficile en réalité, mais qui lui fit une grande renommée.

Il y eut peut-être du malheur dans ce qui arriva en Béotie et auprès d'Haliarte; mais ce fut une fâcheuse imprudence de n'avoir pas attendu la grande armée du roi, qui était sur le point d'arriver de Platées; d'être allé mal à propos, par un mouvement de colère et d'ambition, donner tête baissée contre les murailles, et de s'être fait battre honteusement par des soldats tels quels, qui s'élancèrent de la ville à l'improviste. Il tomba frappé d'un coup mortel, non point, comme Cléombrotus à Leuctres, vivement pressé par les ennemis et faisant une vigoureuse résistance; non point comme Cyrus[1]; non point comme Épaminondas ramenant à l'ennemi ses troupes qui avaient plié, et assurant la victoire. Eux, ils périrent de la mort qui convenait à des rois et à des capitaines; mais Lysandre s'aventura lui-même sans honneur, comme un simple soldat et un enfant perdu; et il justifia, par son exemple, la répugnance qu'avaient les anciens Spartiates à se battre contre des murailles: luttes où l'homme le plus brave peut être tué par le dernier des soldats; que dis-je? par un enfant, par une femme, comme Achille tomba, dit-on, sous les coups de Pâris aux portes de Troie. Au contraire, il ne serait pas aisé de nombrer seulement toutes les batailles livrées par Sylla, toutes les victoires qu'il a remportées, tous les milliers d'ennemis qu'il a renversés à terre. Il prit deux fois Rome elle-même; et il se rendit maître du Pirée, non par la famine, comme Lysandre, mais après plusieurs grands combats, et après avoir chassé Archélaüs de la terre ferme et l'avoir réduit à ses forces maritimes.

C'est d'ailleurs un point important de voir quels généraux ils ont eu à combattre l'un et l'autre. Ce ne fut qu'un jeu et une bagatelle, à mon sens, de vaincre dans un combat naval Antiochus, qui n'était que le pilote

[1] Cyrus le Jeune, tué à Cunaxa en l'an 401 avant J.-C.

d'Alcibiade, et de tromper un Philoclès, ce démagogue des Athéniens,

Cet homme sans nom, à la langue affilée et tranchante[1],

adversaires que Mithridate n'eût pas daigné comparer à un de ses palefreniers, ni Marius à un de ses licteurs. Mais, pour ne pas nommer ici tous les princes, tous les consuls, tous les généraux, tous les démagogues contre lesquels eut à lutter Sylla, qui d'entre les Romains fut plus redoutable que Marius? qui d'entre les rois plus puissant que Mithridate? qui d'entre les chefs italiens plus belliqueux que Lamponius et Télésinus? Sylla chassa le premier de Rome, soumit le second, et tua les deux autres.

Mais une chose qui me paraît au-dessus de tout le reste, c'est que, tandis que les succès de Lysandre furent toujours secondés par les efforts de Sparte, Sylla, banni de sa patrie, opprimé par la faction de ses ennemis, et alors qu'on chassait sa femme de Rome, que sa maison était en proie aux flammes, et que ses amis périssaient, livra bataille en Béotie à une multitude innombrable, s'exposa pour sa patrie aux plus grands périls, et dressa un trophée de victoire. Mithridate a beau lui offrir son alliance et le secours d'une puissante armée contre ses ennemis, Sylla ne se montre à son égard ni plus doux ni plus facile: bien plus, il ne lui répond, il ne lui prend la main qu'après l'avoir entendu déclarer hautement qu'il renonce à l'Asie, qu'il livrera ses vaisseaux, et qu'il restituera la Bithynie et la Cappadoce à leurs rois légitimes. C'est, à mon gré, la plus belle action de Sylla, et le plus noble effet de sa grandeur d'âme, d'avoir sacrifié de la sorte à l'intérêt public son utilité personnelle. Comme les chiens généreux, il ne lâche point prise, il n'accorde rien à son antagoniste, que celui-ci ne se soit avoué vaincu : c'est

[1] Vers tiré de quelque comédie perdue.

alors seulement qu'il court venger ses propres injures.

Enfin leur conduite à l'égard d'Athènes peut être de quelque poids pour faire juger la différence de leur caractère. Sylla prend la ville lorsqu'elle faisait la guerre pour soutenir la puissance et l'autorité de Mithridate, et il lui laisse sa liberté et ses lois : au lieu que Lysandre, loin de montrer la moindre pitié en la voyant déchue de cette glorieuse prééminence qu'elle avait exercée sur la Grèce, lui ôte son gouvernement populaire, et la soumet à des tyrans cruels et iniques.

Il me semble, d'après ce parallèle, qu'on ne s'éloignerait pas beaucoup de la vérité en disant que Sylla a fait de plus grandes actions, et Lysandre de moins grandes fautes ; que celui-ci mérite le prix de la tempérance et de la sagesse, et l'autre celui du talent militaire et de la valeur [1].

[1] On voit que le rapprochement de Lysandre et de Sylla n'est qu'une fantaisie de l'historien, et que les deux personnages offrent presque partout un parfait contraste.

CIMON.

(Né en l'an 500 environ, et mort en l'an 449 avant J.-C.)

Péripoltas le devin, celui qui amena de Thessalie en Béotie le roi Opheltas ainsi que les peuples de son obéissance, laissa une postérité qui fut florissante pendant plusieurs siècles. La plupart de ses descendants habitèrent dans Chéronée, la première ville où ils s'étaient établis après avoir chassé les barbares. Ces hommes, d'un naturel belliqueux et brave, périrent presque tous durant les invasions des Mèdes et dans les batailles livrées aux Gaulois, en exposant sans ménagement leur vie. Il restait, de cette race [1], un enfant, orphelin de père et de mère, nommé Damon, et surnommé Péripoltas. Damon effaçait, par sa beauté et par l'élévation de son âme, tous les jeunes gens de son âge, bien qu'il fût, au demeurant, d'un caractère rude et sauvage.

Un Romain, chef d'une cohorte en quartier d'hiver à Chéronée, s'éprit de ce jeune homme, qui n'était encore qu'un adolescent; et, n'ayant pu le séduire ni par ses sollicitations, ni par ses présents, il paraissait résolu d'employer la force; d'autant qu'alors notre patrie était dans un état fort misérable, et méprisée pour sa faiblesse et sa pauvreté. Damon, qui craignait sa brutalité, irrité d'ailleurs de ses sollicitations, conspira contre lui, avec quelques-uns de ses camarades. Il ne s'en associa pas un grand nombre, afin de mieux cacher le complot : ils n'étaient en tout que seize. Après une nuit passée à boire, ils se barbouillent le visage de suie; et, le matin au point du jour, ils tombent sur le Romain, qui faisait

[1] Il faut ajouter, pour la clarté du sens : *au temps de Lucullus*.

un sacrifice dans la place publique, le tuent, lui et plusieurs de ceux qui l'entouraient, et s'enfuient hors de la ville.

De là, grande rumeur ; le sénat de Chéronée s'assemble, et il prononce, contre les meurtriers, une sentence de mort : c'était le moyen de justifier la ville envers les Romains. Le soir même, comme les magistrats soupaient ensemble, selon l'usage, Damon et ses complices entrèrent dans la salle, les égorgèrent tous, et prirent la fuite comme la première fois.

Or, il advint qu'environ ces jours-là, Lucius Lucullus, allant à une expédition, passa de ce côté avec une armée. Informé de ce qui s'était fait, il suspendit sa marche; et, après avoir pris des informations exactes, il se convainquit que la ville, loin de pouvoir être soupçonnée de quelque complicité, avait été, elle aussi, victime de ces violences. Il prit donc la garnison, et il l'emmena avec lui.

Damon cependant faisait des courses dans le pays, le ravageait par ses brigandages, et rôdait sans cesse autour de la ville. Les citoyens lui envoyèrent plusieurs députations, rendirent en sa faveur des décrets honorables, et le déterminèrent à revenir parmi eux. A son retour, ils le nommèrent gymnasiarque[1]; puis, un jour qu'il se frottait d'huile dans l'étuve, ils le massacrèrent. Pendant longtemps, il parut en ce lieu, à ce qu'assurent nos pères, des spectres effrayants, et l'on y entendit des gémissements lugubres : aussi fit-on murer les portes de l'étuve. De nos jours encore, les voisins du lieu prétendent y voir des spectres, et y entendre des voix lamentables. Les descendants de Damon, car il en subsiste quelques-uns, particulièrement à Stiris de Phocide, sont appelés, en dialecte éolique, Asbolomènes[2], en mémoire

[1] C'est-à-dire maître des exercices.

[2] Ἀσϐολωμένους, dorien, au lieu de l'attique ἠσϐολωμένους. Ce mot signifie *fuligineux, noirci par la suie.*

de la suie dont Damon, pour tuer le Romain, s'était noirci le visage.

Mais les habitants d'Orchomène, voisins et ennemis des Chéronéens, suscitèrent, à prix d'argent, un délateur romain, qui intenta une accusation à la ville, comme on fait à un particulier, et qui la poursuivit en justice, comme complice des meurtres commis par Damon. Ce procès fut débattu devant le préteur de Macédoine; car les Romains n'envoyaient pas encore alors de préteurs dans la Grèce [1]. Les orateurs qui plaidèrent pour la ville invoquaient le témoignage de Lucullus : le préteur lui écrivit. Lucullus rétablit la vérité des faits; et la ville gagna ce procès, où elle était au hasard de périr. Délivrés du danger, les habitants de Chéronée élevèrent dans leur place publique, à Lucullus, une statue de marbre près de celle de Bacchus.

Pour nous, bien qu'éloignés de ces temps par plusieurs générations, nous nous estimons redevables à Lucullus, pour le service qu'il a rendu à nos pères : aussi, persuadés qu'un portrait qui ne rend que la forme du corps et les traits du visage n'a pas la même beauté qu'une image qui représente les mœurs et le caractère, nous tracerons, dans ces *Vies parallèles*, le tableau fidèle et vrai des actions de Lucullus. Il suffit, pour acquitter notre reconnaissance, de conserver le souvenir de ce qu'il a fait; et lui-même il ne voudrait pas qu'un récit faux et altéré sur sa personne fût le salaire d'une véridique déposition. Quand un peintre fait le portrait d'un beau modèle, dont la figure, remplie de grâce, a quelques taches légères, nous ne voulons ni qu'il les supprime entièrement, ni qu'il les rende avec trop de fidélité : l'un nuirait à la beauté du portrait, l'autre à la ressemblance. De même, la difficulté, j'ose même dire l'impossibilité de présenter aux yeux une vie d'homme parfaite-

[1] La Macédoine ne comptait pas dans la Grèce proprement dite.

ment irréprochable et pure, nous fait une loi d'en exprimer complétement les beautés : cette fidélité est comme la ressemblance du portrait. Mais les fautes et les taches dont les passions ou la nécessité politique parsèment les actions des hommes, nous les devons regarder moins comme de véritables vices que comme des imperfections de quelque vertu ; et, au lieu d'en tracer trop scrupuleusement les traits, et trop profondément, dans l'histoire, ménageons avec une sorte de respect la faiblesse de la nature humaine, laquelle ne produit point de caractère vraiment accompli, ni qu'on puisse proposer comme un parfait modèle de vertu.

Il m'a paru, après examen, que c'était Lucullus et Cimon que je devais comparer ensemble. Ils ont été, l'un et l'autre, des hommes de guerre distingués, et ils se sont illustrés en combattant les barbares ; tous deux ont gouverné avec douceur, et ont rendu quelque temps de relâche à leurs patries, agitées par les dissensions ciivles ; tous deux ont dressé des trophées éclatants, et remporté de glorieuses victoires. Aucun général, avant Cimon parmi les Grecs, et avant Lucullus chez les Romains, n'avait porté si loin ses conquêtes ; à moins qu'on ne fasse entrer en compte Hercule et Bacchus, ou bien encore les exploits de Persée contre les Éthiopiens, les Mèdes et les Arméniens, ou enfin l'expédition de Jason ; si tant est que la tradition ait rien pu nous transmettre d'authentique sur ces siècles reculés. Cimon et Lucullus ont encore cela de commun qu'ils n'ont pas atteint entièrement le but de leurs entreprises militaires : ils ont l'un et l'autre écrasé leur ennemi ; mais ils n'ont pu le détruire. On voit surtout entre eux une grande conformité pour la politesse et la générosité avec lesquelles ils accueillaient les étrangers, pour la magnificence et le luxe de leur vie habituelle. Nous oublions peut-être ici quelques autres traits de ressemblance, qu'il sera facile de recueillir du récit même de leurs actions.

Cimon était fils de Miltiade et d'Hégésipyle, Thracienne de nation et fille du roi Olorus : c'est ce qu'on lit dans les poëmes d'Archélaüs [1] et de Mélanthius [2], en l'honneur de Cimon. Voilà ce qui explique comment Thucydide l'historien, parent de Cimon, était fils d'un Olorus, ainsi nommé en mémoire du roi son aïeul, et comment Thucydide possédait des mines d'or dans la Thrace. On prétend même qu'il mourut en ce pays, ayant été tué dans un canton appelé Scapté-Hylé [3]. On rapporta ses cendres dans l'Attique ; et l'on montre encore son monument parmi les sépultures de la famille de Cimon, près du tombeau d'Elpinice, sœur de Cimon. Mais Thucydide était du dème d'Halimunte, et Miltiade du dème Laciade.

Miltiade, condamné à une amende de cinquante talents [4], fut mis en prison ; et, n'ayant pu la payer, il mourut, laissant son fils Cimon dans la première jeunesse, et sa fille toute jeune aussi, et qui n'était point encore mariée. Cimon commença par se faire une fort mauvaise réputation dans la ville : on ne le connaissait que comme un débauché et un grand buveur, dont le caractère rappelait celui de Cimon son aïeul, que sa stupidité avait fait surnommer Coalémus [5]. Stésimbrote de Thasos, qui fut à peu près contemporain de Cimon, assure qu'il n'apprit ni la musique, ni aucune des sciences qu'on enseigne aux enfants de condition libre, et qu'il n'avait rien de cette force et de cette grâce de langage ordinaires aux Athéniens ; mais qu'il était d'un naturel franc et

[1] Poëte et philosophe, qui fut un disciple d'Anaxagore et un des maîtres de Socrate ; suivant les uns il était né à Milet, suivant les autres à Athènes.

[2] Poëte tragique et elégiaque, probablement Athénien, postérieur de quelques années à Archélaüs.

[3] C'est-à-dire *forêt excavée*, nom qui convient bien à un pays dont les mines étaient la principale richesse.

[4] Environ 275,000 fr. de notre monnaie.

[5] C'est-à-dire *hébété*.

généreux, et que son âme tenait plus du Péloponnésien que de l'homme d'Athènes :

> Grossière, sans agréments, mais vertueuse au plus haut
> point,

comme Euripide décrit celle d'Hercule [1]. Tel est à peu près le portrait que Stésimbrote fait de Cimon.

Dans sa jeunesse, Cimon fut accusé d'un commerce criminel avec sa sœur. Au reste, Elpinice n'avait pas, dit-on, une conduite fort réglée, et elle s'était abandonnée au peintre Polygnote. Voilà pourquoi Polygnote, peignant les captives troyennes, dans le portique appelé alors Pisianactie, et aujourd'hui Pœcile [2], aurait, dit-on, représenté Laodicé sous les traits d'Elpinice. Je dois remarquer que Polygnote n'était pas un artisan mercenaire : il ne peignit pas ce portique pour de l'argent, mais gratuitement, et pour se faire honneur auprès de sa patrie. C'est ce que racontent tous les historiens; et le poëte Mélanthius le confirme dans ces vers :

> Il orna à ses frais les temples des dieux et la place publique
> De Cécrops, en y peignant les exploits des demi-dieux.

Quelques-uns disent que la liaison d'Elpinice avec Cimon ne fut point une débauche secrète, mais qu'il l'avait épousée publiquement [3], parce que sa pauvreté l'empêchait de faire un mariage digne de sa naissance. Dans la suite, Callias, un des hommes les plus riches d'Athènes, devint amoureux d'elle, et offrit de payer l'amende à laquelle le père avait été condamné. Elpinice consentit à l'épouser, et Cimon la lui céda.

Il paraît pourtant certain que Cimon fut très-porté à

[1] Dans une des pièces que nous ne possédons plus.

[2] C'est le portique où Zénon le stoïcien fit ses leçons : ce nom de Pœcile, qui signifie *varié*, lui avait été donné à cause de ses peintures.

[3] Cornélius Népos dit formellement qu'il l'avait épousée, la loi d'Athènes permettant le mariage entre frères et sœurs de père.

l'amour des femmes. Le poëte Mélanthius, en le plaisantant à ce sujet dans ses élégies, fait mention d'une Astéria, de Salamine, et d'une certaine Mnestra, que Cimon avait aimées. Il n'est pas moins constant que Cimon eut, pour sa femme légitime Isodice, fille d'Euryptolème, fils de Mégaclès, une passion beaucoup trop vive[1], et qu'il fut inconsolable de sa mort, à en juger du moins par les élégies qui lui furent adressées pour calmer sa douleur, et dont le philosophe Panétius attribue la composition à Archélaüs le physicien[2] : conjecture assez vraisemblable, et qu'il fonde sur le rapport des temps.

Cimon, dans tout le reste de sa conduite, n'eut rien que de grand et d'admirable. Égal à Miltiade en courage, et en prudence à Thémistocle, il les surpassa l'un et l'autre par sa justice, de l'aveu de tout le monde. Sans leur être inférieur par les qualités guerrières, il eut sur eux, dès sa jeunesse et quand il n'avait encore aucune expérience dans les armes, une incontestable supériorité par ses vertus civiles. Lorsqu'à l'approche des Mèdes, Thémistocle proposa aux Athéniens de quitter la ville, d'abandonner le pays, de s'embarquer pour se rendre devant Salamine et pour y combattre sur mer, ce conseil hardi causa une consternation générale : Cimon fut le premier qu'on vit monter avec ses amis, d'un visage serein, le long du Céramique à l'Acropole, portant dans sa main un mors de cheval, qu'il allait consacrer à Minerve. C'était proclamer que la ville, dans la conjoncture présente, n'avait pas besoin de gens de cheval, mais d'hommes de mer. Après avoir consacré le mors, il prit un des boucliers appendus aux parois du temple, fit sa prière à la déesse, et descendit ensuite vers la

[1] On pourrait expliquer cette singulière remarque par ce vers d'un ancien comique :

Adulter est, uxoris amator acrior.

[2] Celui dont il a été question plus haut.

mer[1]. Cet exemple ranima le cœur de la plupart des citoyens.

Cimon était assez bien de figure, suivant le poëte Ion : il était de grande taille, et il avait de beaux cheveux qui frisaient naturellement, et qu'il entretenait avec soin. Les preuves signalées qu'il donna de sa valeur dans le combat même lui eurent bientôt acquis l'estime et l'affection de ses concitoyens : ils s'attachaient à lui en foule, lui faisaient cortége partout, et l'exhortaient à se rendre digne, par ses sentiments et ses actions, de la gloire dont Marathon avait illustré le nom de son père.

Le peuple l'accueillit, à son entrée dans les affaires publiques, avec de vifs témoignages de satisfaction. Dégoûtés de Thémistocle, et charmés d'ailleurs de la douceur et de la simplicité des mœurs de Cimon, ils l'élevèrent aux premiers honneurs et aux plus grandes charges de la république. Mais celui qui contribua plus que personne à son avancement, ce fut Aristide, fils de Lysimachus. Aristide, frappé de ses heureuses dispositions, voulut l'opposer comme un contre-poids aux talents et à l'audace de Thémistocle.

Après que les Mèdes eurent été chassés de la Grèce, Cimon fut chargé d'aller prendre le commandement de la flotte. Les Athéniens n'avaient pas encore la prééminence sur la Grèce, et ils recevaient les ordres de Pausanias et des Lacédémoniens. Son premier soin, dans ses expéditions militaires, ce fut d'entretenir toujours parmi les soldats un ordre admirable, et de leur inspirer une ardeur qui les distinguait entre tous les autres alliés. Puis, quand Pausanias eut formé des intelligences avec les barbares, afin de trahir la Grèce, et qu'il eut lié des correspondances avec le roi ; tandis qu'ébloui de la grande autorité qu'il exerçait, et que, plein d'une folle

[1] Cimon avait alors une vingtaine d'années.

arrogance, il s'était mis à traiter les alliés avec une dureté et un orgueil insupportables, Cimon, au contraire, recevait avec douceur et encourageait par des paroles amies ceux qui avaient à se plaindre des injustices de Pausanias; et c'est ainsi qu'il enleva insensiblement aux Lacédémoniens l'empire de la Grèce, non par la force des armes, mais par le seul ascendant de ses discours et de son caractère. En effet, presque tous les alliés s'attachèrent à Cimon et à Aristide, fatigués qu'ils étaient de la dureté de Pausanias et de ses dédains. Les deux généraux athéniens, en même temps qu'ils gagnaient les alliés par de bons procédés, firent avertir les éphores de rappeler Pausanias, parce qu'il déshonorait Sparte et jetait le trouble dans toute la Grèce.

On conte que Pausanias, étant à Byzance, envoya chercher, dans des vues criminelles, une jeune fille de famille distinguée, nommée Cléonice. Les parents, cédant à la nécessité et à la crainte, laissèrent emmener leur fille. Avant d'entrer dans la chambre, elle pria qu'on éteignît la lumière, et elle s'approcha dans les ténèbres et en silence du lit de Pausanias, qui était déjà endormi. Elle donna par hasard contre la lampe, et la renversa. Pausanias, réveillé en sursaut par le bruit, et croyant que c'était quelque ennemi qui venait pour l'assassiner, tire le poignard qu'il avait au chevet de son lit, et il en frappe la jeune fille, qui tombe sur le sol. Elle mourut de sa blessure; et cette mort ne laissa plus goûter à Pausanias un instant de repos. Un spectre lui apparaissait toutes les nuits, pendant son sommeil, et lui répétait d'un ton de colère ce vers hexamètre :

> Marche vers moi recevoir ton châtiment : le crime finit toujours par être funeste aux hommes.

Les alliés, dans l'indignation que leur causa ce forfait, se joignirent à Cimon, et assiégèrent Pausanias dans Byzance; mais Pausanias parvint à s'échapper. Sans cesse trou-

blé par le fantôme, il se réfugia, dit-on, à Héraclée[1], dans le temple où l'on évoque les âmes des morts. Il appela Cléonice, et il la conjura d'apaiser sa colère. Elle lui apparut, et lui dit qu'à son retour dans Sparte, il verrait la fin de ses maux, désignant, ce semble, par ces mots énigmatiques, la mort qui attendait Pausanias.

Voilà ce que racontent la plupart des historiens.

Pour Cimon, à la tête des alliés, qui s'étaient tous réunis à son armée, il cingla vers la Thrace, où on lui avait mandé que des seigneurs perses, parents du roi, s'étaient emparés d'Éione, ville située sur les bords du Strymon, et que de là ils inquiétaient les Grecs des pays voisins. Il eut bientôt défait les Perses en bataille; et il les contraignit de s'enfermer dans la ville. Ayant ensuite chassé les Thraces qui habitaient au-dessus du Strymon, et qui fournissaient des vivres aux ennemis, il distribua des garnisons dans toute la contrée, et il réduisit les assiégés à une telle disette, que Butès, général des troupes du roi, désespérant de ses affaires, mit le feu à la ville, et s'y brûla, lui, ses amis et ses trésors.

Cimon prit la ville. Il n'y fit pas un grand butin, parce que les barbares avaient presque tout brûlé; mais il donna à habiter aux Athéniens le pays d'alentour, qui était aussi agréable que fertile. Le peuple athénien, par reconnaissance, lui permit de dresser ses trois Hermès de marbre, avec les inscriptions suivantes. On lisait, sur le premier :

Eux aussi ils étaient braves, ceux qui jadis,
Dans Éione, sur les rives du Strymon, ont fait sentir aux enfants des Mèdes
Et la brûlante famine, et les fureurs de Mars ;
Ceux qui, les premiers, ont réduit les ennemis au désespoir.

On lisait, sur le second :

Voilà la récompense que les généraux ont reçue des Athéniens,

[1] C'était une ville d'Élide, à deux lieues environ d'Olympie.

Pour prix de leurs exploits et de leurs nobles services.
Tous, à ce spectacle, jusque dans la postérité, se sentiront un plus vif désir
De combattre pour le salut de la patrie.

Il y avait, sur le troisième :

C'est de cette ville [1] que jadis Ménesthée, compagnon des Atrides,
Emmena son armée vers les champs sacrés de Troie.
Homère a dit de lui [2] qu'entre tous les Grecs couverts de la cuirasse,
Il excellait à ranger ses soldats en bataille.
Comme lui, les Athéniens ont mértié le renom
D'habiles dans l'art militaire, et de braves dans l'action.

Ces inscriptions, bien que le nom de Cimon n'y paraisse nulle part, étaient, aux yeux des hommes de ce temps, le comble de l'honneur. Ni Thémistocle ni Miltiade n'avaient jamais rien obtenu de semblable ; et même, Miltiade demandant qu'on lui décernât une couronne d'olivier, Socharès [3] de Décélie s'était levé du milieu de l'assemblée, avait combattu cette demande, et avait prononcé ces mots pleins d'ingratitude, mais qui furent alors très-agréables au peuple : « Miltiade, quand tu auras combattu seul contre les barbares, et que seul tu les auras vaincus, c'est alors que tu pourras revendiquer des honneurs pour toi seul. » D'où vient donc cette distinction singulière, dont on récompensa les exploits de Cimon ? ne serait-ce pas que, sous les autres généraux, les Athéniens avaient combattu pour sauver la patrie, tandis que Cimon, ayant porté la guerre dans le pays même des ennemis, s'était emparé d'une portion de leur territoire, et avait fait la conquête des villes d'Éione et

[1] C'est-à-dire d'Athènes.
[2] Dans le deuxième livre de l'*Iliade*, au vers 554.
[3] Quelques-uns proposent de lire Sophranès, personnage mentionné par Hérodote.

d'Amphipolis[1], où Athènes fonda des colonies? Ils en fondèrent aussi dans Scyros[2], dont Cimon se rendit maître à l'occasion que je vais rapporter. Cette île était habitée par des Dolopes, gens peu entendus dans la culture des terres, et qui infestaient de tout temps la mer par leurs pirateries. Ils allèrent même jusqu'à dépouiller ceux qui abordaient chez eux pour y trafiquer. Des marchands thessaliens, qui étaient à l'ancre dans le port de Ctésium[3], furent pillés par eux, et jetés en prison. Mais les captifs rompent leurs chaînes, s'évadent, et vont dénoncer cette violation du droit des gens aux Amphictyons. La ville fut condamnée à dédommager les marchands de la perte qu'ils avaient faite. Le peuple refusa de contribuer, et soutint que l'indemnité devait être payée par ceux qui avaient pillé les marchands. Les corsaires, qui craignaient d'être forcés à payer, écrivirent à Cimon, et le pressèrent de venir avec sa flotte prendre possession de la ville, qu'ils promettaient de lui remettre entre les mains. Cimon y alla, s'empara de l'île, en chassa les Dolopes, et rendit libre la mer Égée.

Informé que l'antique Thésée, fils d'Égée, obligé de fuir d'Athènes, s'était retiré à Scyros, et qu'il y avait été tué en trahison par le roi Lycomède, qui craignait le ressentiment des Athéniens, Cimon fit les plus scrupuleuses recherches pour découvrir son tombeau; car il y avait un oracle qui enjoignait aux Athéniens de transporter à Athènes les ossements de Thésée, et de l'honorer comme un héros. Mais ils ignoraient le lieu de sa sépulture; et les habitants de Scyros ne voulaient ni convenir qu'elle fût dans leur île, ni permettre qu'on la cherchât. Mais alors Cimon, à force de zèle, parvint à découvrir le tombeau[4] : il chargea les ossements sur sa trirème, qu'il fit

[1] Amphipolis était une ville de Thrace, ainsi qu'Éione.

[2] Ile de la mer Égée, entre l'Eubée et Lesbos.

[3] Port de l'île de Scyros.

[4] Voyez cette histoire racontée avec plus de détail, à la fin de la *Vie de Thésée*.

magnifiquement orner, et il les rapporta dans sa patrie. C'était quatre cents ans environ depuis le départ de Thésée[1].

Le peuple lui sut particulièrement gré de cette découverte ; et on institua, pour en perpétuer la mémoire, des concours tragiques, dont la célébration se fit avec un grand éclat. Sophocle, jeune encore, y présentait sa première pièce; et l'archonte Aphepsion, qui voyait dans les spectateurs beaucoup de partialité et de brigues, n'avait pas voulu tirer au sort les juges du combat. Mais, lorsque Cimon et les autres généraux furent entrés au théâtre pour y faire à Bacchus les libations d'usage, l'archonte ne leur permit pas de sortir : il leur fit prêter serment, et il les invita à s'asseoir, et à porter la sentence. Ils étaient dix, un de chaque tribu. La dignité des juges anima les acteurs d'une merveilleuse émulation. Sophocle remporta le prix; et Eschyle en fut, dit-on, si affligé, qu'il ne fit pas, depuis lors, un long séjour à Athènes. Il se retira, de dépit, en Sicile[2]. C'est là qu'il mourut, et qu'il fut enterré près de Géla.

Ion raconte qu'étant venu dans sa jeunesse, de Chios à Athènes, il soupa un soir avec Cimon, chez Laomédon. Après les libations, Cimon, prié de chanter, s'en acquitta avec tant de grâce, que les convives s'extasièrent sur l'agrément de son commerce, comparé surtout à la rusticité de Thémistocle. « Moi, disait Thémistocle, je ne sais ni chanter ni jouer de la lyre; mais je sais grandir et enrichir une ville petite et pauvre. » Après que Cimon eut fini de chanter, la conversation tomba naturellement sur ses actions; et, comme chacun rappelait ses plus grands exploits, Cimon raconta une ruse dont il s'était servi, et qu'il regardait comme la chose la plus sage dont il se fût

[1] S'il n'y a pas là de faute de copiste, l'anachronisme est manifeste : il y a plus de huit cents ans d'intervalle entre Thésée et Cimon.

[2] J'ai discuté cette opinion, ainsi que les autres traditions relatives au voyage d'Eschyle, dans mon *Introduction* au *Théâtre* de ce poëte

jamais avisé. Les alliés avaient fait, dans Sestos et dans Byzance, un grand nombre de prisonniers sur les barbares : ils prièrent Cimon de faire le partage. Cimon mit d'un côté les barbares tout nus, et, de l'autre, les ornements qu'ils portaient sur leurs personnes. Les alliés se plaignirent de l'inégalité des deux lots. Cimon leur offrit de choisir la part qu'ils voudraient, et dit que les Athéniens se contenteraient de celle qu'on aurait laissée. Hérophytus le Samien conseilla aux alliés de choisir les dépouilles des Perses, plutôt que les Perses eux-mêmes : ils prirent donc les ornements des captifs, et ils laissèrent les captifs aux Athéniens. Cimon passa, dans le moment, pour un ridicule faiseur de partages; car les alliés emportaient des chaînes, des colliers et des bracelets d'or, des robes magnifiques et des manteaux de pourpre, au lieu que les Athéniens n'avaient que des corps nus, et mal propres au travail. Mais bientôt les parents et les amis des prisonniers arrivèrent de Lydie et de Phrygie, avec de grandes sommes d'argent pour les racheter. Cette rançon fournit à Cimon de quoi entretenir sa flotte pendant quatre mois; et il resta en outre, pour le trésor public, une quantité d'or considérable.

Cimon était revenu fort riche de ses expéditions; et cette opulence, qu'il avait honorablement conquise sur les ennemis, il la dépensait plus honorablement encore au soulagement des citoyens. Il fit enlever les clôtures de ses domaines, afin que les étrangers, et ceux des Athéniens qui en auraient besoin, allassent sans crainte y cueillir des fruits. Il avait tous les jours chez lui un souper simple, mais suffisant pour un grand nombre de convives : tous les pauvres qui s'y présentaient étaient accueillis; et ils y trouvaient une nourriture qui ne leur coûtait aucun travail, et qui leur permettait de vaquer tout entiers au soin des affaires publiques. Suivant Aristote, ce souper n'était pas pour tous les Athéniens sans dis-

tinction aucune, mais seulement pour ses compatriotes du dème Laciade. Il avait toujours, à sa suite, deux ou trois domestiques très-bien vêtus. Lorsqu'il rencontrait quelque vieillard en haillons, il lui faisait donner l'habit d'un de ses gens ; et il n'y avait point de pauvre citoyen qui ne tînt à honneur d'être l'objet d'une telle libéralité. Ces mêmes domestiques portaient sur eux beaucoup de menue monnaie ; et, s'ils voyaient dans la place quelque honnête indigent, ils s'approchaient, et ils lui mettaient discrètement dans la main quelque petite pièce. C'est à cette conduite généreuse que le poëte Cratinus[1] semble faire allusion, dans ses *Archiloques*, quand il s'exprime en ces termes :

Et moi je me flattais, moi Métrobius le greffier,
Que cet homme divin et le plus hospitalier du monde,
Le premier de tous les Grecs en toutes vertus,
Cimon enfin, me ferait passer heureusement ma vieillesse dans une douce abondance,
A ses côtés, jusqu'à la fin de mes jours. Mais Cimon
M'a laissé : il est parti avant moi.

Gorgias de Léontium[2] disait aussi que Cimon amassait des richesses pour en user, et qu'il en usait pour se faire estimer. Critias lui-même, qui fut un des Trente, souhaite, dans ses *Élégies*,

L'opulence des Scopades, et la grandeur d'âme de Cimon,
Et les victoires d'Agésilas le Lacédémonien.

Lichas le Spartiate s'est fait un nom célèbre parmi les Grecs[3], uniquement parce qu'il recevait chez lui les étrangers au temps des Gymnopédies[4] ; mais la libéralité

[1] Poëte de l'ancienne comédie, contemporain de Cimon.
[2] C'est le célèbre rhéteur dont Platon a donné le nom à un de ses plus beaux dialogues : il était contemporain de Cimon.
[3] Lichas vivait au temps de la guerre du Péloponnèse.
[4] C'étaient des jeux qu'on celebrait à Sparte, et où des chœurs de jeunes gens

de Cimon surpassait même l'hospitalité et l'humanité des anciens Athéniens. Ceux-ci ont répandu parmi les hommes, et Athènes a raison de s'en glorifier, la semence de leur nourriture [1]; ils ont découvert les sources d'eau, et ils leur ont enseigné l'usage du feu pour subvenir à leurs besoins. Mais Cimon, qui faisait de sa maison un prytanée commun à tous les citoyens, et qui laissait aux étrangers la liberté de cueillir les prémices des fruits de ses terres et de tous les biens qu'apportent les saisons, et d'en user à leur gré, ramena, pour ainsi dire, dans le monde, cette communauté de biens qui avait existé, suivant les traditions, au siècle de Saturne.

On a calomnié cette bienfaisance : on l'a représentée comme une flatterie de Cimon, dans le but de gagner la multitude. Mais il ne faut, pour confondre ses détracteurs, que considérer le reste de la conduite de Cimon. Il tenait pour l'aristocratie, et pour les institutions laconiennes. On le vit bien lorsqu'il se joignit à Aristide contre Thémistocle, qui élevait beaucoup trop haut la puissance populaire; et, plus tard, quand il se déclara ouvertement contre Éphialte, lequel, pour complaire au peuple, voulait abolir l'Aréopage. Quoiqu'il vît tous les hommes d'État de son temps, excepté Aristide et Éphialte, s'enrichir aux dépens du trésor public, il se montra, dans tous ses actes politiques, incorruptible, pur même de tout présent; et il persévéra toute sa vie à faire et à dire gratuitement, honorablement, tout ce que commandaient les circonstances.

On conte qu'un barbare, nommé Rhœsacès, ayant fait défection au roi de Perse, était venu à Athènes avec de grandes richesses : tourmenté par les délateurs, cet

chantaient des hymnes en l'honneur des Spartiates qui avaient été tués au combat de Thyrée.

[1] Les Athéniens prétendaient avoir les premiers quitté le gland pour le blé, et enseigné aux hommes l'art de cultiver et d'ensemencer la terre, transmis par Cerès à leur roi Triptoleme.

homme se réfugia chez Cimon, et il déposa à sa porte deux coupes pleines, l'une de dariques[1] d'argent, l'autre de dariques d'or. Cimon sourit à cette vue, et demanda à Rhœsacès lequel il préférait, d'avoir Cimon pour mercenaire, ou pour ami. « Pour ami, dit Rhœsacès. — Hé bien donc, répondit Cimon, remporte avec toi ton or et ton argent : devenu ton ami, je m'en servirai quand j'en aurai besoin. »

Les alliés se bornaient à payer les taxes qu'on leur avait imposées, et ils ne fournissaient plus leur contingent d'hommes et de navires. Fatigués de tant d'expéditions, et jugeant la guerre inutile depuis que les barbares s'étaient retirés et ne venaient plus les troubler, ils n'avaient d'autre désir que de cultiver leurs terres et de vivre en repos; ils n'équipaient plus de vaisseaux, et ils n'envoyaient plus de soldats. Les autres généraux des Athéniens les contraignaient à exécuter les traités : ils traînaient devant les tribunaux ceux qui n'obéissaient pas à leurs injonctions, les faisaient condamner à des amendes, et rendaient odieuse et insupportable l'autorité de la république. Cimon, dans ses commandements, suivit une route tout opposée : il n'usait de violence contre aucun des Grecs; il recevait, de ceux qui ne voulaient pas faire le service militaire, de l'argent et des vaisseaux vides; il souffrait qu'amorcés par le charme du repos, ils s'occupassent à loisir de leurs affaires, et qu'ils se changeassent, de bons soldats qu'ils étaient, en laboureurs et en commerçants timides, par l'effet du luxe et par leur imprévoyance. Au contraire, il faisait monter tour à tour, et en grand nombre, les Athéniens sur la flotte, et les aguerrissait par des expéditions fréquentes; et il les rendit en peu de temps, par le moyen des contributions et de la solde que payaient les alliés, les maîtres de ceux qui les soudoyaient. Car, comme les

[1] Pièces de monnaies dont il a été déjà fait mention ailleurs.

Athéniens étaient continuellement sur mer, qu'ils avaient toujours les armes à la main, et qu'ils y étaient nourris et exercés, les autres Grecs, déshabitués du métier militaire, et qui s'étaient accoutumés à les craindre et à les flatter, se trouvèrent bientôt, sans s'en apercevoir, les tributaires et les esclaves de ceux dont ils avaient été d'abord les alliés[1].

Ajoutons que nul, autant que Cimon, ne rabaissa et ne réprima la fierté du grand roi. Non content de l'avoir chassé de la Grèce, il s'attacha à le suivre pied à pied, pour ainsi dire, sans donner le temps aux barbares de respirer et de s'arrêter. Il ravageait des provinces, il soumettait des villes, en détachait d'autres et les faisait passer dans le parti des Grecs : au point que toute l'Asie, depuis l'Ionie jusqu'à la Pamphylie, fut délivrée des armes des Perses. Informé que les généraux du roi occupaient, avec des forces considérables de terre et de mer, les côtes de la Pamphylie, et voulant leur fermer par la crainte tout accès dans la mer qui est en deçà des îles Chélidoniennes[2], il partit des ports de Cnide et de Triopium[3] avec deux cents trirèmes, que Thémistocle avait fait faire très-légères et parfaitement appropriées à toutes les évolutions. Cimon y fit de plus établir des planchers, qui, débordant de chaque côté, formaient un pont capable de contenir un grand nombre de combattants, et il les rendit par là plus redoutables aux ennemis dans l'attaque. Il fit d'abord voile vers la ville des Phasélites[4]. Quoique Grecs de nation, les Phasélites ne voulurent ni recevoir sa flotte, ni se détacher du parti

1 Thucydide avait déjà fait la même réflexion.

2 Ces îles, au nombre de trois, étaient situées à peu de distance de la côte de Pamphylie. La mer dont il s'agit est la Méditerranée.

3 Cnide était une île de la mer de Carie, et Triopium une ville de la Carie même.

4 Phasélis, située sur les confins de la Pamphylie et de la Lycie, ville considérable par son commerce, et qui devint plus tard comme le quartier général des pirates de Cilicie.

du roi. Cimon ravagea leur territoire, et s'approcha de la ville pour en faire le siége; mais ceux de Chios, qui servaient sur sa flotte, et qui étaient de tout temps amis des Phasélites, tâchaient d'adoucir sa colère, et ils donnaient avis aux assiégés de ces démarches, par des billets attachés à des flèches qu'ils lançaient par dessus les murailles. Enfin ils négocièrent pour eux la paix, à condition qu'ils payeraient dix talents[1], et qu'ils accompagneraient Cimon dans son expédition contre les barbares.

Éphore dit que Tithraustès commandait la flotte du roi, et Phérandatès son armée de terre; mais, suivant Callisthène[2], Ariomandès, fils de Gobryas, était généralissime de toutes les troupes, et il tenait la flotte à l'ancre, à l'embouchure de l'Eurymédon[3], résolu de ne pas combattre contre les Grecs avant l'arrivée de quatre-vingts vaisseaux phéniciens, qui venaient de Cypre. Cimon, de son côté, voulait prévenir l'arrivée de ces renforts : il s'avance contre les barbares, bien déterminé, s'ils ne voulaient pas combattre de leur plein gré, à les y contraindre par la force. Les Perses, pour se soustraire à cette nécessité, entrèrent d'abord en rivière; puis, poursuivis par les Athéniens, ils virèrent à leur rencontre, avec six cents voiles, selon Phanodème[4], et seulement avec trois cent cinquante, suivant Éphore; mais ils ne firent rien dans le combat qui répondit à des forces si consiérables : ils tournèrent bien vite leurs proues vers le rivage; et les premiers qui purent y aborder s'enfuirent vers l'armée de terre, qui était rangée en bataille non loin de là. Les Grecs passèrent au fil de l'épée tous ceux qui tombèrent entre leurs mains, et

1 Environ 56,000 fr. de notre monnaie.

2 C'est le fameux philosophe contemporain d'Alexandre. Il avait écrit des ouvrages de diverse sorte.

3 Rivière de Pamphylie, vis-à-vis de l'île de Cypre.

4 Historien plusieurs fois cité par Plutarque, mais d'ailleurs à peu près inconnu.

s'emparèrent de leurs vaisseaux. On ne peut douter que la flotte des barbares ne fût très-nombreuse; car, outre qu'il se sauva, comme on pense bien, une foule de navires, et qu'il y en eut beaucoup de brisés, les Athéniens ne laissèrent pas d'en prendre deux cents. Mais leur armée de terre descendit vers le rivage; et Cimon trouva trop hasardeux de tenter une descente si près de l'ennemi, et de mener ses Grecs, fatigués du premier combat, contre des troupes fraîches, et supérieures en nombre. Toutefois, comme il voyait que la victoire avait relevé le courage et la confiance de ses soldats, et qu'ils brûlaient de marcher contre les barbares, il débarqua son infanterie, encore échauffée du combat qu'elle venait de livrer sur mer. Les Grecs s'élancent en jetant de grands cris, et au pas de course. Les Perses les attendirent de pied ferme, et soutinrent ce premier choc avec valeur. Le combat fut très-rude : les plus braves et les plus considérables d'entre les Athéniens y périrent. Mais enfin les Grecs, redoublant d'efforts, mirent en fuite les barbares, les taillèrent en pièces, firent un grand nombre de prisonniers, et s'emparèrent des tentes de l'ennemi, qui regorgeaient de trésors de toute espèce.

Cimon, tel qu'un vaillant athlète, après avoir remporté en un seul jour deux victoires, et surpassé, par sa bataille navale, l'exploit de Salamine, et par son combat de terre celui de Platées[1], releva encore, par un nouveau trophée, l'éclat de ses succès. Averti que les quatre-vingts trirèmes phéniciennes, qui n'avaient pu se trouver à la bataille, étaient à l'ancre devant Hydrus[2], il cingla de ce côté, en toute diligence. Les généraux qui les commandaient, n'ayant point encore de nouvelles

[1] Je suis la correction de Dacier. Le grec dit *combat de terre* là où j'ai mis *bataille navale*, et *bataille navale* là où j'ai mis *combat de terre;* mais, de cette façon, la comparaison n'a plus le sens commun. Il est évident qu'il faut transporter l'un à la place de l'autre les deux mots πεζομαχία et ναυμαχία.

[2] Hydrus est inconnu. On conjecture qu'il faut lire Sydra, ville maritime de Cilicie, ou Hydrussa, une des Cyclades.

certaines sur le sort de la grande flotte, et ne pouvant croire au bruit de sa défaite, restaient suspendus entre la crainte et l'espérance : aussi perdirent-ils complétement courage, à la vue des vaisseaux ennemis. Tous leurs navires furent pris, et la plus grande partie de leurs soldats massacrés.

Ce grand échec rabaissa si fort l'orgueil du roi, qu'il conclut ce traité de paix si célèbre, par lequel il s'engageait à tenir toujours son armée de terre éloignée des mers de Grèce de la course d'un cheval, et à ne jamais naviguer, avec de grands vaisseaux ou des galères à proues d'airain, entre les roches Cyanées[1] et les îles Chélidoniennes. Néanmoins Callisthène prétend que ces conditions ne furent point stipulées avec le barbare, et qu'il les exécuta lui-même, par l'effet de la terreur dont l'avaient frappé ses défaites ; que, depuis lors, il se tint si loin de la Grèce, que Périclès, avec cinquante vaisseaux, et Éphialte, seulement avec trente, poussèrent jusqu'au delà des îles Chélidoniennes, sans avoir rencontré une seule voile de la flotte des barbares. Mais la copie du traité, qui se trouve dans le recueil de décrets publié par Cratère[2], contient réellement ces dispositions.

On dit aussi que ce fut à cette occasion que les Athéniens élevèrent l'autel de la Paix, et qu'ils décernèrent de grands honneurs à Callias, qui avait été envoyé auprès du roi pour la ratification du traité[3]. Les dépouilles des captifs furent vendues à l'encan ; et l'argent qu'on en tira fut employé en dépenses publiques. C'est avec le produit de cette expédition qu'on bâtit notamment la muraille de l'Acropole qui regarde le midi. On dit encore que les longues murailles, qu'on appelle les Jambes[4], ne

[1] Iles ou rochers dans le Pont-Euxin, à l'entrée du Bosphore de Thrace.

[2] Celui qui avait servi sous Alexandre.

[3] Ils avaient d'abord fort mal accueilli leur négociateur à son retour, et ils avaient même songé à lui infliger une forte amende.

[4] C'étaient les murailles qui réunissaient le Pirée à la ville d'Athènes.

furent bâties qu'après la mort de Cimon, mais que ce fut lui qui en jeta les premiers fondements ; et, comme le terrain sur lequel il fallait les asseoir était marécageux et rempli d'eaux stagnantes, il en fit dessécher et consolider à ses frais tout le fond, en y jetant une grande quantité de cailloux et de grosses pierres. Cimon fut aussi le premier qui embellit la ville de ces lieux publics destinés aux exercices et aux jeux honnêtes, et qui bientôt après firent les délices des citoyens. Il ombragea la place publique de platanes ; et il fit de l'Académie, emplacement nu et aride, un parc arrosé de fontaines, orné de lices pour les courses, et d'allées pour la promenade.

Quelques Perses, qui occupaient encore la Chersonèse, refusaient de vider le pays, et ils appelaient à leur secours les habitants de la haute Thrace. Cimon partit d'Athènes avec un très-petit nombre de trirèmes, pour les déloger. Ce faible armement excita le mépris des barbares ; mais Cimon ne laissa pas de fondre sur eux ; et, avec quatre vaisseaux, il leur en prit treize, chassa les Perses, subjugua les Thraces, et mit toute la Chersonèse sous la domination d'Athènes. Il attaque ensuite les Thasiens [1], qui s'étaient révoltés, gagne sur eux une bataille navale, leur prend trente vaisseaux, emporte d'assaut leur ville, acquiert aux Athéniens les mines d'or du continent voisin, et s'empare de tous les pays qui étaient dans la dépendance de Thasos.

Il lui était facile de faire de là une incursion dans la Macédoine, et d'enlever aux Macédoniens une grande étendue de leur territoire. Mais il ne profita point de l'occasion, et il encourut le soupçon de s'être laissé gagner par les présents du roi Alexandre [2].

[1] Thasos est une île de la mer Égée, peu éloignée des côtes de la Thrace et de la Macédoine. La dépossession définitive des Thasiens est de l'an 465 avant J.-C.

[2] C'est Alexandre Ier, qui commença à régner l'an 479 avant J.-C. On sait qu'Alexandre, fils de Philippe, était le troisième du nom.

Ses ennemis se liguèrent contre lui, et ils l'appelèrent en justice. Cimon, dans sa défense devant les juges, dit qu'il n'avait jamais formé de liaison avec les peuples riches, tels que les Ioniens et les Thessaliens, comme l'avaient fait les autres généraux, qui cherchaient, dans ces alliances, honneurs et richesses. « Je ne me suis lié, ajouta-t-il, qu'avec les Lacédémoniens, parce que j'estimais leur vie frugale et leur sagesse, que je préfère à toutes les richesses du monde, et que je prenais pour modèle. Au reste, je mets toute ma gloire à enrichir Athènes des dépouilles des ennemis. » Stésimbrote, à propos de ce procès, rapporte qu'Elpinice alla chez Périclès, pour le solliciter en faveur de Cimon, dont Périclès était le plus ardent accusateur, et que Périclès lui dit en souriant : « Tu es bien vieille, Elpinice, tu es bien vieille, pour terminer de si grandes affaires! » Cependant, le jour du jugement, il se montra fort doux pour Cimon : il ne se leva qu'une seule fois pour soutenir l'accusation, et comme par manière d'acquit[1]. Cimon fut absous.

Tous les actes politiques de Cimon, tant qu'il fut présent dans Athènes, tendirent à réprimer, à contenir le peuple, qui mettait aux nobles le pied sur la gorge, et qui tâchait d'attirer à soi tout le pouvoir du gouvernement ; mais il eut à peine repris le commandement de la flotte, que la multitude, délivrée de tout frein, changea l'ancien ordre de choses, et renversa les lois et les coutumes antiques. Éphialte, à la tête de ce parti, et soutenu par Périclès, qui commençait à jouir d'une haute influence, et qui s'était déclaré pour la cause populaire, ôta au sénat de l'Aréopage la plus grande partie des causes dont la connaissance lui était attribuée, se rendit maître des tribunaux, et jeta la ville dans une pure démocratie. Cimon, à son retour, s'indigna de voir ainsi avilir la

[1] Les haines politiques leur survécurent à l'un et à l'autre, dans leurs familles ; et l'on se rappelle que Thessalus, fils de Cimon, fut un des accusateurs d'Alcibiade.

dignité du sénat : il mit tout en œuvre, pour le remettre en possession des jugements, et pour raviver le gouvernement aristocratique, tel que l'avait institué Clisthène[1]. Mais ses ennemis se liguèrent contre lui, et ils soulevèrent le peuple par leurs clameurs, en renouvelant les bruits qui avaient couru autrefois de son commerce avec sa sœur, et en lui reprochant son attachement pour les Lacédémoniens. C'est à quoi font allusion ces vers d'Eupolis, si souvent cités, où le poëte dit de Cimon :

> Il n'était point méchant homme, mais sujet au vin, et insouciant.
> Et de temps en temps il allait dormir à Lacédémone,
> Laissant seule cette pauvre Elpinice.

Mais si, tout insouciant et tout ivrogne qu'on le fait, il prit tant de villes et remporta tant de victoires, on ne saurait douter que, s'il eût été sobre et vigilant, pas un Grec, ni avant ni après lui, n'eût surpassé ses exploits. Au reste, il montra de tout temps un penchant pour les Lacédémoniens ; et, de ses deux fils jumeaux, il nomma l'un Lacédémonius et l'autre Éléus. Il les avait eus, suivant Stésimbrote, d'une femme de Clitore[2] : aussi Périclès leur reprocha-t-il souvent leur origine maternelle. Mais Diodore le Périégète dit que ces deux fils de Cimon, ainsi que le troisième, nommé Thessalus, eurent pour mère Isodice, fille d'Euryptolème, fille de Mégaclès[3].

Quoi qu'il en soit, c'est par la faveur des Lacédémoniens que son crédit s'était accru dans Athènes. Les Lacédémoniens, dès cette époque, ennemis déclarés de Thémistocle, préféraient voir aux mains de Cimon,

[1] Un de ceux qui avaient le plus puissamment contribué à l'expulsion des Pisistratides, et à rétablir le bon ordre dans Athènes.

[2] Clitore était une ville d'Arcadie. D'après la loi d'Athènes, les fils de Cimon, nés d'une femme etrangère, devaient être considerés comme des bâtards de la cité.

[3] Suivant cette version, les fils de Cimon étaient légitimes citoyens ; car Mégaclès était d'Athènes.

tout jeune qu'il fût encore, le pouvoir et l'autorité. Les Athéniens furent charmés de cette bienveillance que les Spartiates portaient à Cimon; car ils en tiraient eux-mêmes de grands avantages. Dans les premiers progrès de leur puissance, quand ils commençaient à se mêler des affaires des alliés, ils n'étaient pas fâchés de la considération et du crédit dont jouissait Cimon. C'était lui qui décidait presque toutes les affaires de la Grèce, par la douceur avec laquelle il traitait les alliés, et appuyé de l'amitié des Lacédémoniens. Mais ensuite, quand les Athéniens furent devenus plus puissants, cet attachement extrême de Cimon pour les Spartiates leur déplut. Cimon ne manquait pas une occasion de vanter Lacédémone devant les Athéniens, surtout quand il leur faisait des reproches, ou qu'il voulait les piquer. Son mot habituel était, suivant Stésimbrote : « Mais ce n'est pas ainsi que font les Lacédémoniens. » Il s'attira de la sorte l'envie et la malveillance de ses concitoyens.

Mais ce qui fortifia le plus ces dispositions du peuple, ce fut une calomnie dont on le chargea, à l'occasion que je vais dire. La quatrième année du règne d'Archidamus, fils de Zeuxidamus, Sparte éprouva le plus grand tremblement de terre dont on eût encore entendu parler. La terre s'entr'ouvrit et s'abîma en plusieurs endroits; le mont Taygète en fut tellement agité, que plusieurs de ses sommets s'écroulèrent; la ville fut culbutée de fond en comble, et toutes les maisons, excepté cinq, furent renversées par la secousse. Quelques instants avant que la terre tremblât, les jeunes hommes et les jeunes garçons, qui s'exerçaient nus ensemble au milieu du portique, virent, dit-on, un lièvre passer devant eux : les jeunes garçons, tout frottés d'huile qu'ils étaient, s'élancèrent à sa poursuite, par divertissement; et ils furent à peine sortis, que le portique tomba sur les jeunes hommes, qui étaient restés. Tous périrent écrasés

à la fois; et leur tombeau s'appelle encore aujourd'hui Sismatie [1].

Archidamus, qui prévoyait, d'après le danger présent, celui qu'on avait à craindre, et qui voyait les citoyens uniquement occupés à sauver de leurs maisons les effets les plus précieux, fit sonner l'alarme, comme si l'ennemi eût été aux portes, afin qu'ils accourussent au plus tôt se ranger autour de lui avec leurs armes. Cette présence d'esprit sauva seule la ville dans cette conjoncture; car les Hilotes accoururent de tous côtés de la campagne, pour massacrer les Spartiates qui auraient échappé au tremblement de terre; mais, les ayant trouvés en armes et en rang de bataille, ils se retirèrent dans les villes, engagèrent dans leur parti la plupart des peuples voisins, et firent aux Spartiates une guerre ouverte, en même temps que les Messéniens les attaquaient d'un autre côté.

Les Lacédémoniens envoient donc Périclidas à Athènes, pour demander du secours. C'est lui qu'Aristophane représente, dans la comédie [2], *assis devant les autels, tout pâle, vêtu de pourpre, et sollicitant une armée.* Éphialte s'y opposait, protestant qu'on ne devait pas les secourir, ni relever une ville rivale d'Athènes; qu'il fallait la laisser ensevelie sous ses ruines, et fouler aux pieds l'orgueil de Sparte. Mais Cimon, au rapport de Critias, préférant l'intérêt des Lacédémoniens à l'agrandissement de sa patrie, détermina le peuple à leur venir en aide, et sortit à la tête d'un nombreux corps de troupes. Ion rapporte le mot de Cimon qui fit particulièrement impression sur les Athéniens : « Ne laissons pas, aurait-il dit, la Grèce devenir boiteuse; et n'ôtons pas à Athènes un contre-poids nécessaire. »

Après avoir secouru les Lacédémoniens, Cimon s'en

[1] Ce mot vient de σεισμός, qui signifie *tremblement de terre*.
[2] Voyez *Lysistrata*, vers 1140.

retourna par Corinthe, avec son armée. Lachartus lui fit de vifs reproches de ce qu'il y avait fait entrer ses troupes avant de s'être entendu avec les habitants : « Lorsqu'on frappe à la porte d'autrui, disait-il, on n'entre pas que le maître ne l'ait ordonné. — Mais vous autres, Lachartus, répondit Cimon, vous n'avez pas frappé aux portes de Cléones et de Mégare. Vous avez brisé les portes, et vous êtes entrés de force dans ces villes, les armes à la main, convaincus sans doute que tout est ouvert à qui est le plus fort. » Ce ton de fermeté imposa à propos au général corinthien; et Cimon poursuivit sa marche.

Les Lacédémoniens appelèrent une seconde fois les Athéniens, contre les Messéniens et les Hilotes, qui occupaient Ithome [1]. Mais, quand les Athéniens furent arrivés, les Spartiates craignirent leur audace et leur ardeur; et, sous prétexte qu'ils tramaient quelque nouveauté, ils les renvoyèrent, seuls de tous les alliés. Les Athéniens partirent, outrés de colère, et laissèrent éclater dès ce moment leur malveillance pour ceux qui favorisaient les Lacédémoniens : ils saisirent donc le plus léger prétexte, et ils bannirent Cimon par l'ostracisme, pour dix ans; ce qui était la durée fixée à cette sorte d'exil.

Durant cet intervalle, les Lacédémoniens, en revenant de Delphes, qu'ils avaient délivrée du joug des Phocéens, campèrent dans les plaines de Tanagre [2]. Les Athéniens sortirent au-devant d'eux, pour leur livrer bataille; et Cimon se rendit en armes dans la tribu Œnéide, à laquelle il appartenait, brûlant de combattre, avec ses compatriotes, contre les Lacédémoniens. Mais le conseil des cinq cents, qui en fut informé et à qui les clameurs des ennemis de Cimon firent craindre qu'il ne fût venu pour troubler l'ordonnance de la bataille, et

[1] Ithome était une ville de la Thessalie, dans l'Estiotide.

[2] Tanagre était dans la Béotie.

pour introduire les Lacédémoniens dans Athènes, fit défendre aux capitaines de recevoir Cimon. Il se retira donc, après avoir conjuré Euthippus d'Anaphlyste, ainsi que ceux de ses compagnons qu'on accusait particulièrement de favoriser les Lacédémoniens, de lutter vigoureusement contre les ennemis, et d'effacer, par leur conduite, les soupçons de leurs concitoyens. Ceux-ci, qui étaient au nombre de cent, placèrent au milieu de leur bataillon l'armure complète de Cimon; et, se tenant serrés les uns contre les autres, ils se firent tuer sur la place jusqu'au dernier, avec un dévouement admirable, laissant aux Athéniens autant de regret que de repentir de l'accusation inique dont on les avait noircis. Aussi le ressentiment des Athéniens contre Cimon ne dura-t-il pas longtemps : il céda bientôt, soit, comme on peut croire, au souvenir de ses services, soit aux conjonctures fâcheuses où l'on se trouvait.

Les Athéniens, complétement battus à Tanagre dans une grande bataille, et s'attendant, pour le printemps prochain, à une incursion des Péloponnésiens sur leurs terres, rappelèrent Cimon de son bannissement; et Cimon revint dans sa patrie, sur un décret proposé par Périclès. Tant les querelles particulières étaient alors subordonnées aux raisons d'État! tant les inimitiés étaient modérées, et tombaient facilement devant l'intérêt public! tant enfin l'ambition, cette passion dominatrice entre toutes, cédait sans peine aux besoins de la patrie!

Cimon, à peine de retour dans Athènes, mit fin à la guerre, et réconcilia les deux villes. Quand la paix fut conclue, voyant que les Athéniens étaient incapables de rester en repos, et qu'ils voulaient s'agiter encore et agrandir leur puissance par de nouvelles entreprises, et craignant d'ailleurs qu'ils ne se missent à troubler les peuples de la Grèce, ou qu'en parcourant avec une flotte nombreuse les îles et le Péloponnèse, ils ne fissent

accuser Athènes de susciter des guerres civiles, ou qu'ils ne donnassent aux alliés des sujets de plainte, il équipa deux cents trirèmes, qu'il destinait à une seconde expédition en Égypte et en Cypre[1]. Son dessein était, tout à la fois, et d'exercer les Athéniens, en les mettant aux prises avec les barbares, et de les enrichir par des moyens légitimes, en leur faisant rapporter dans la Grèce les riches dépouilles de leurs ennemis naturels. Tout était prêt déjà pour le départ et l'armée sur le point de s'embarquer, quand Cimon eut un songe. Il crut voir une lice irritée, qui aboyait contre lui, et qui prononçait, mêlés à ses aboiements, ces mots d'une voix humaine :

Viens, tu me feras plaisir, et à moi et à mes petits.

Tout difficile à expliquer que fût ce songe, Astyphilus le Posidoniate[2], devin, et ami particulier de Cimon, déclara que cette vision lui annonçait une mort prochaine; et voici comment il l'expliquait : Le chien est ennemi de l'homme contre lequel il aboie; et le plus grand plaisir qu'on puisse faire à son ennemi, c'est de mourir. Quant au mélange de la voix humaine avec les aboiements, il désigne un ennemi mède; car l'armée des Mèdes est mêlée de Grecs et de barbares.

Quelque temps après cette vision, Cimon faisait un sacrifice à Bacchus. Le prêtre ouvrit la victime; et un essaim de fourmis se mirent à enlever le sang déjà figé, qu'elles portèrent peu à peu auprès de Cimon : elles lui en enduisirent le gros doigt du pied, et il fut longtemps sans s'en apercevoir; et, au moment où il y fit attention, le sacrificateur lui montra que le foie de la victime n'avait point de tête.

[1] Plutarque n'a point parlé de la première expédition; mais Thucydide la raconte en détail.

[2] Posidonie était le nom grec de la ville de Pestum en Lucanie.

Mais, comme il n'y avait plus moyen de se dédire de l'entreprise, Cimon mit à la voile. Il envoya soixante de ses vaisseaux en Égypte; et il retourna, avec le reste de sa flotte, dans les parages de la Pamphylie. Il battit la flotte du roi, composée de vaisseaux phéniciens et ciliciens, et il s'empara des villes de Cypre. Enfin il épiait l'occasion de surprendre l'Égypte; car le dessein qu'il méditait ne se bornait pas à quelques vétilles : ce n'était rien moins que la destruction complète de l'empire du roi. Ce qui l'animait surtout à cette haute entreprise, c'est qu'il avait été informé que Thémistocle jouissait chez les barbares d'une gloire et d'une puissance extraordinaires, depuis qu'il avait promis au roi de conduire lui-même son armée, quand il voudrait marcher sur la Grèce. Mais Thémistocle, désespérant, dit-on, de vaincre les Grecs, et de surmonter la fortune et la valeur de Cimon, se donna volontairement la mort [1].

Cependant Cimon, tout rempli de ses grands projets de guerre, tenait toujours sa flotte autour de l'île de Cypre. Il envoya au temple d'Ammon des députés chargés de consulter le dieu sur certaines choses secrètes; car personne ne sait quel était l'objet de leur mission. Le dieu ne leur rendit point d'oracle; mais, dès qu'ils entrèrent dans le temple, il leur ordonna de s'en retourner : « Cimon, leur dit-il, est déjà auprès de moi. » Les députés, obéissant à cet ordre, reprirent le chemin de la mer; et, en arrivant au camp des Grecs, qui était alors sur les côtes de l'Égypte, ils apprirent que Cimon était mort. Ils comparèrent le jour de sa mort avec celui où le dieu leur avait parlé; et ils reconnurent que l'oracle, en leur disant que Cimon était déjà avec les dieux, avait annoncé énigmatiquement sa fin.

Cimon mourut au siége de Citium [2], de maladie, sui-

[1] Voyez, dans la *Vie de Thémistocle*, le récit de cet événement.

[2] Citium était une ville de Cypre, fondée autrefois par les Phéniciens; et c'est là

vant la plupart des historiens, et, selon d'autres, d'une blessure qu'il reçut en combattant contre les barbares. Au moment de mourir, il ordonna à ses capitaines de ramener sur-le-champ la flotte à Athènes, et de cacher sa mort à tout le monde. Et, avant que ni les ennemis ni les alliés eussent soupçon de rien, la flotte avait pu rentrer en sûreté dans les ports de l'Attique, après une navigation de trente jours, au rapport de Phanodème, et commandée par Cimon, tout mort qu'il était.

Depuis cet événement, aucun des généraux grecs ne se signala désormais contre les barbares par quelque éclatant exploit. Les Grecs s'acharnèrent les uns sur les autres, excités par des démagogues et des artisans de querelles, sans que personne se mît entre-deux pour les séparer. Ces guerres intestines laissèrent respirer le royaume de Perse, et frappèrent la puissance des Grecs de coups irréparables. Il est vrai qu'Agésilas, longtemps après, porta ses armes en Asie, et engagea une courte guerre avec les généraux du roi qui commandaient dans les provinces maritimes. Mais, avant d'avoir rien fait de grand et de mémorable, Agésilas fut rappelé par les nouveaux sujets de sédition et de trouble qui s'étaient élevés dans la Grèce, laissant les exacteurs du roi de Perse lever des impôts au sein des villes alliées et amies des Grecs : tandis qu'au temps où commandait Cimon, pas un greffier perse n'était jamais descendu, pas un homme de guerre ne s'était jamais montré, près de la mer, sinon à plus de quatre cents stades[1] de distance.

Ce qui prouve que les restes de Cimon furent transportés dans l'Attique, c'est le tombeau qui s'appelle, de nos jours encore, Cimonia. Toutefois les habitants de Citium, suivant l'orateur Nausicratès[2], honorent un tom-

que naquit, dans le siècle suivant, Zénon, le fondateur de l'école du Portique.

[1] Environ quatre-vingts kilomètres, ou vingt lieues.

[2] Nausicratès est inconnu. Peut-être faut-il lire Naucratès, qui avait été disciple d'Isocrate, et que Cicéron mentionne au nombre des historiens

beau de Cimon, parce que, dans un temps de famine et de stérilité, le dieu leur ordonna de ne pas négliger la mémoire de Cimon, et de l'honorer et de le vénérer comme un être d'une nature supérieure.

Voilà quel fut le capitaine grec.

LUCULLUS.

(Né en l'an 115 environ, et mort en l'an 48 avant J.-C.)

Quant à Lucullus, son aïeul était personnage consulaire; et Métellus, surnommé Numidicus, fut son oncle maternel. Pour ce qui est de ses parents, son père fut convaincu de péculat, et Cécilia, sa mère, eut une mauvaise réputation, comme ayant mené une vie déréglée. Lucullus, dans sa première jeunesse, avant d'avoir exercé aucune charge et mis la main aux affaires publiques, signala son début dans le monde par une action d'éclat. Il poursuivit en justice, pour cause de concussion, l'augure Servilius, qui avait été l'accusateur de son père : démarche qui lui fit le plus grand honneur aux yeux des Romains; car on ne parlait de cette accusation que pour lui en faire un titre de gloire. Aussi bien, on tenait pour honorables les accusations qui n'avaient même pas de motif personnel; et l'on aimait à voir les jeunes gens s'acharner à la poursuite des coupables, comme les chiens après des bêtes sauvages. Cette affaire fut suivie, de part et d'autre, avec tant d'animosité, qu'il y eut des gens blessés et tués dans les débats. Mais Servilius fut absous.

Lucullus était homme d'étude, et il parlait avec facilité l'une et l'autre langue [1]. Aussi est-ce à lui que Sylla dédia ses *Mémoires*, comme à celui qui était le plus capable de rédiger les faits de sa vie, et de leur donner la forme de l'histoire. L'éloquence de Lucullus n'était pas

[1] La grecque et la latine.

seulement ce talent de parole qui ne sait discuter que des affaires, et avec lequel les orateurs vulgaires agitent la place publique,

> Semblables au thon impétueux s'ébattant dans la mer [1],

mais qui, hors de la place publique,

> Meurt à sec faute d'instruction.

Dès sa jeunesse, il avait enrichi son esprit par la culture des lettres et des arts libéraux; et, dans un âge avancé, pour se reposer de ses longs travaux, comme d'autant de combats, il chercha un délassement honnête dans l'étude de la philosophie, donnant l'essor à la partie contemplative de son âme, et, au contraire, réprimant et amortissant à propos son ambition, depuis le différend qu'il eut avec Pompée. Outre ce que je viens de dire de son savoir, voici encore un trait qu'on en conte. Étant fort jeune, et comme il badinait un jour avec l'orateur Hortensius et l'historien Sisenna [2], il s'engagea à composer, en vers ou en prose, dans la langue grecque ou dans la langue latine, suivant que le sort en déciderait, le récit de la guerre des Marses [3]. Le sort, à ce qu'il paraît, tomba sur la langue grecque; car il reste de Lucullus une histoire, en grec, sur la guerre des Marses [4].

Entre plusieurs marques d'affection qu'il donna à son frère Marcus, les Romains citent surtout la première. Quoiqu'il fût son aîné, il ne voulut point entrer dans les charges avant lui : il attendit que son frère eût atteint l'âge légal; et ce dévouement fraternel gagna tellement

[1] On ne sait pas où Plutarque a emprunté ce vers ainsi que la citation qui va suivre, qui est aussi un vers dans le texte, mais dont on ignore la mesure.

[2] Cet historien, dont il ne reste rien, n'a jamais eu une grande réputation.

[3] C'est la guerre ordinairement appelée Sociale, mais dans laquelle les Marses furent les premiers et les plus dangereux agresseurs des Romains.

[4] Nous n'avons plus rien de cet ouvrage.

le peuple, que, même en son absence, il fut nommé édile avec son frère. Fort jeune encore, il donna, dans la guerre des Marses, plus d'une preuve éclatante de son audace et de sa prudence; mais ce fut surtout la douceur et l'égalité de son caractère, qui lui valurent l'affection de Sylla. Sylla ne cessa de l'employer dans les affaires les plus importantes, et, en particulier, pour la fabrication de la monnaie. Ce fut sous la direction de Lucullus que fut frappée, dans le Péloponnèse, presque toute la monnaie qu'on appela de son nom Lucullienne, et qui eut longtemps cours dans les armées pour les besoins des soldats, parce que personne ne faisait difficulté de la recevoir.

Quelque temps après, Sylla, au siége d'Athènes, plus fort du côté de la terre, était, sur mer, inférieur aux ennemis, qui lui coupaient les vivres. Il envoya donc Lucullus en Égypte et en Afrique, pour amener de ces pays des vaisseaux de renfort. On était en plein hiver. Lucullus partit néanmoins avec trois brigantins et trois galiotes rhodiennes à double gouvernail, bravant les dangers d'une longue navigation et les vaisseaux ennemis, qui croisaient partout dans ces mers de leur obéissance. Malgré ces obstacles, il aborde à l'île de Crète, qu'il attire dans le parti de Sylla, et de là à Cyrène, qu'il trouve opprimée par des tyrans, et troublée par des guerres civiles : il y apaise ces discordes, et il y rétablit l'ancienne forme du gouvernement. Il rappela au souvenir des Cyrénéens un mot de Platon, qui avait été une espèce de prophétie. Platon, à ce qu'il paraît, sollicité par eux de leur donner des lois, et de tracer au peuple un plan de république sage et modéré, avait répondu : « Il est difficile de donner des lois à des gens aussi heureux que le sont les Cyrénéens. » Rien, en effet, n'est plus difficile à gouverner qu'un homme à qui tout prospère; rien, au contraire, ne se laisse plus aisément conduire que celui qui a été maltraité par la Fortune. Aussi

les Cyrénéens se soumirent-ils sans murmure aux lois que Lucullus voulut leur prescrire.

De Cyrène, Lucullus fit voile pour l'Égypte ; et, dans son passage, il perdit la plupart des navires qu'il avait déjà ramassés, qui lui furent enlevés par des pirates. Il parvint à échapper lui-même, et il entra dans Alexandrie avec un magnifique cortége. Car toute la flotte royale était sortie à sa rencontre, dans le plus brillant appareil, comme elle a coutume d'aller au-devant du roi, lorsqu'il revient de voyage. Le jeune Ptolémée [1] lui fit l'accueil le plus distingué : il lui donna sa table, et un appartement dans son palais ; honneur qu'on n'avait jamais fait encore à aucun général étranger. Ptolémée ne régla point la dépense sur le pied où elle était fixée pour les autres : il la porta pour lui au quadruple. Mais Lucullus ne prit que ce qui lui était absolument nécessaire : il refusa même tous les présents que lui avait envoyés le roi, et qui valaient plus de quatre-vingts talents [2]. On dit aussi qu'il ne voulut ni aller à Memphis, ni visiter aucune des merveilles tant vantées de l'Égypte. C'était l'affaire, selon lui, d'un homme oisif et voyageant pour son plaisir, et non d'un capitaine qui avait laissé son général en plein champ, sous des tentes, et au pied des retranchements ennemis. Ptolémée refusa de faire alliance avec Sylla, de peur de s'attirer la guerre ; mais il donna à Lucullus des vaisseaux d'escorte, pour l'accompagner jusqu'en Cypre.

Quand Lucullus fut sur le point de s'embarquer, le roi le combla de prévenances, et lui offrit, en lui faisant les derniers adieux, une émeraude de grand prix, montée en or. Lucullus refusa d'abord ce présent ; puis, comme Ptolémée lui eut fait voir que l'effigie royale était gravée sur cette pierre, il n'osa plus refuser, de peur que le roi ne le soupçonnât de partir avec des dispositions hostiles,

[1] On ne sait pas quel était précisément le Ptolémée qui régnait alors.

[2] 440,000 fr. environ de notre monnaie.

et qu'on ne lui dressât des embûches sur mer. Dans sa traversée, il rassembla un grand nombre de vaisseaux de toutes les villes maritimes, excepté celles qui s'étaient rendues complices d'attentats de piraterie, et il amena cette flotte en Cypre. Là, il apprit que les ennemis étaient cachés derrière les promontoires, pour le surprendre au passage. Alors il tira ses vaisseaux à terre, et il écrivit aux villes voisines de lui envoyer des provisions d'hiver et du blé, parce qu'il attendrait le printemps dans ces parages. Mais, dès que le vent devint favorable, il s'empressa de mettre ses vaisseaux en mer, et il partit de Cypre, naviguant le jour à voiles baissées, et cinglant la nuit à pleines voiles. Il arriva ainsi à Rhodes sans aucun accident. Les Rhodiens lui fournirent des vaisseaux; et il persuada à ceux de Cos et de Cnide d'abandonner le parti du roi[1], et de marcher avec lui contre les Samiens. Il chassa à lui seul de Chios la garnison de Mithridate, rendit la liberté aux Colophoniens, et fit prisonnier leur tyran Épigonus.

Vers ce temps-là, Mithridate avait abandonné Pergame, et il s'était renfermé dans Pitane. Fimbria l'y tenait assiégé par terre. Mithridate, n'osant risquer une bataille contre Fimbria, homme audacieux et qui venait de remporter une victoire, n'avait plus de ressource que du côté de la mer : il rassembla de toutes parts autour de lui ses différentes escadres. Fimbria, qui pénétra ce dessein, et qui manquait de vaisseaux, écrivit à Lucullus, et le pria de lui amener sa flotte, pour l'aider à détruire ce roi, le plus ardent et le plus redoutable ennemi des Romains. « Gardons-nous, disait-il, de laisser échapper Mithridate, ce prix glorieux de tant de travaux et de tant de combats, au moment où les Romains ont la main sur lui, et où il est venu se jeter dans leurs filets : lui pris, personne n'en retirera plus de gloire que celui

[1] C'est-à-dire de Mithridate.

qui se sera opposé à sa fuite, et qui l'aura saisi se dérobant à ses ennemis. Nous partagerons tous deux l'honneur de cet exploit : moi, pour l'avoir chassé par terre; toi, pour lui avoir fermé le chemin de la retraite. Enfin, ce succès glorieux effacera, dans l'esprit des Romains, les fameuses victoires de Sylla à Orchomène et à Chéronée. »

Il n'y avait rien d'exagéré dans les espérances de Fimbria ; et on ne saurait nier que, si Lucullus, qui n'était pas loin de là, eût écouté ses propositions, et qu'il eût bloqué le port avec sa flotte, la guerre n'eût pris fin, et qu'on n'eût point eu à subir les maux sans nombre qu'elle causa dans la suite. Mais, soit que Lucullus préférât à tout autre intérêt privé ou public l'exécution fidèle des ordres de Sylla, son général, ou bien qu'il eût en horreur Fimbria, scélérat achevé, et qui venait naguère, par une ambition détestable, de se souiller du meurtre de son général et de son ami[1] ; soit enfin qu'une fortune divine lui fît épargner Mithridate, et se réserver pour l'avenir un adversaire digne de lui, il ne consentit point à ces propositions. Ce refus donna à Mithridate le temps de s'échapper, et de braver toutes les forces de Fimbria.

Toutefois Lucullus eut la gloire de combattre seul, à deux reprises différentes, les vaisseaux du roi : d'abord près de Lectum, promontoire de la Troade; puis devant Ténédos[2], où Néoptolème[3] était en rade avec une flotte considérable. Lucullus l'eut à peine aperçu, qu'il prit les devants sur une galère rhodienne à cinq rangs de rames, commandée par Démagoras, homme tout dévoué aux Romains, et très-expérimenté dans les combats de mer. Néoptolème vogue sur lui à force de rames, et or-

[1] Fimbria s'était mis à la tête d'une révolte de soldats contre le proconsul Valérius Flaccus, dont il était le lieutenant ; et, après avoir tué son général, il s'était fait décerner par les soldats l'autorité proconsulaire.

[2] Ténédos n'est pas loin de la côte de la Troade.

[3] C'était l'amiral de la flotte royale.

donne à son pilote de heurter de sa proue le navire assaillant. Démagoras, qui craignait le choc de la capitainesse, galère pesante, et armée d'éperons d'airain, n'osa pas l'attendre proue contre proue : il commanda de virer à l'instant de bord, et de présenter la poupe. De cette façon, le coup porta dans les parties basses, qui sont toujours sous l'eau, et n'endommagea point le navire. Cependant les Romains arrivaient; et Lucullus ordonna qu'on retournât en avant la proue de la galère. Lucullus fit, dans ce combat, mainte action mémorable, mit les ennemis en fuite, et donna la chasse à Néoptolème.

Il alla ensuite rejoindre Sylla, qui se disposait à partir de la Chersonèse : il assura son passage, et l'aida pour le transport de son armée. Quand la paix fut conclue, et que Mithridate se fut retiré dans le Pont-Euxin, Sylla mit sur l'Asie une contribution de guerre de vingt mille talents[1]; et il chargea Lucullus de lever cette somme, et d'en faire frapper une monnaie au coin romain. La manière dont Lucullus se conduisit fut pour les villes une consolation de la dureté avec laquelle Sylla les avait traitées : il se montra non-seulement désintéressé et juste, mais plein de douceur dans l'accomplissement de cette cruelle et odieuse mission.

Les Mityléniens[2] étaient en pleine révolte : cependant Lucullus désirait les voir venir à résipiscence, pour n'avoir qu'à les punir légèrement du tort qu'ils avaient eu de suivre le parti de Marius; mais, comme ils s'obstinèrent dans leur résolution, il les attaqua avec sa flotte, les défit en bataille, les renferma dans leurs murailles, et mit le siége devant la ville. Il se rembarqua en plein jour, et il fit voile vers Éléa[3]; puis, quand la nuit fut avancée, il revint secrètement, et il dressa une embuscade près de la ville. Les Mityléniens sortirent en désordre et avec

[1] Cent dix millions environ de notre monnaie.
[2] Mitylène était, comme on sait, la principale ville de l'île de Lesbos.
[3] Ville de la côte d'Asie, située vis-à-vis de Mitylène.

audace, dans l'espoir de piller son camp abandonné. Il les laissa approcher, tomba brusquement sur eux, leur fit un grand nombre de prisonniers, tua cinq cents de ceux qui voulurent se défendre, et prit six mille esclaves et un butin immense.

Lucullus ne fut pour rien dans les maux innombrables, et de toute espèce, dont Marius et Sylla accablèrent en ce temps l'Italie; ce qu'il dut à une faveur particulière de la Fortune, qui fit traîner en longueur les affaires d'Asie. Malgré son absence, il ne conserva pas moins de crédit auprès de Sylla qu'aucun autre des plus favorisés. J'ai déjà dit que Sylla lui avait dédié ses *Mémoires*, comme témoignage de son affection; Sylla l'institua de plus, en mourant, tuteur de son fils, de préférence à Pompée lui-même : c'est là ce qui paraît avoir été le premier germe des différends et de la jalousie qui éclatèrent entre ces deux hommes, jeunes l'un et l'autre, et tous deux également enflammés de passion pour la gloire.

Peu de temps après la mort de Sylla, Lucullus obtint le consulat, avec Marcus Cotta, vers la cent soixante-seizième Olympiade [1]. Il y eut alors plusieurs propositions de recommencer la guerre contre Mithridate; et Marcus dit qu'elle n'était pas éteinte, mais seulement assoupie. Aussi Lucullus fut-il vivement affligé de ce que, dans le partage des provinces, le sort lui eût fait échoir la Gaule Cisalpine, qui n'offrait aucune matière à de grands exploits. Ce qui l'aiguillonnait surtout, c'était la gloire que Pompée acquérait en Espagne; car on ne doutait pas que, si la guerre d'Espagne se terminait bientôt, Pompée ne fût préféré sur-le-champ à tout autre, pour continuer celle de Mithridate. C'est pourquoi, lorsque Pompée écrivit au sénat pour demander de l'argent, menaçant, si on lui en refusait, de laisser

[1] Ce fut l'an de Rome 680, soixante-treize ans avant notre ère.

là l'Espagne et Sertorius, et de ramener les troupes en Italie, Lucullus s'employa avec un zèle extrême, pour lui en faire accorder, et pour lui ôter tout prétexte de revenir pendant son consulat. En effet, Pompée, chef d'une si grande armée, eût été le maître dans Rome. D'ailleurs, le personnage qui dominait alors dans la ville, parce qu'il ne disait et ne faisait que ce qui pouvait plaire au peuple, Céthégus[1] portait une haine personnelle à Lucullus, qui détestait sa vie pleine d'amours infâmes et de crapuleuses débauches. Leur hostilité était déclarée.

Il y avait un autre démagogue, Lucius Quintius, qui voulait faire casser les ordonnances de Sylla, et qui cherchait à porter le désordre dans les affaires et à troubler la tranquillité de l'État. Lucullus, et par des remontrances particulières, et par des admonitions publiques, lui persuada de se désister de son entreprise, et amortit son ambition en traitant avec toute la douceur et toute l'adresse possibles une maladie naissante, dont les suites eussent été désastreuses.

Sur ces entrefaites, on reçut la nouvelle de la mort d'Octavius, qui commandait dans la Cilicie. Une foule de compétiteurs aspiraient à ce gouvernement ; et, persuadés que le crédit de Céthégus déciderait le choix du peuple, ils lui faisaient assidûment leur cour. Lucullus ne faisait pas grand cas de la Cilicie en elle-même ; mais, considérant que, s'il obtenait cette province, si voisine de la Cappadoce, on lui décernerait, préférablement à tout autre, la conduite de la guerre contre Mithridate, il tourna de ce côté toutes ses machines, afin que ce gouvernement ne fût pas donné à un autre. Il finit même par recourir à un moyen qui n'était ni honnête ni louable, mais qui devait le conduire à ses

[1] C'est le fameux tribun qui, après avoir passé successivement par tous les partis, finit par s'associer à Catilina, et qui laissa sa vie entre les mains des bourreaux.

fins, et que la nécessité lui fit employer, contre son caractère.

Il y avait une femme, nommée Précia, du nombre de celles qu'on célébrait dans la ville pour leur beauté et les grâces de leur esprit, mais qui, du reste, ne valait guère mieux qu'une courtisane de profession. L'usage qu'elle faisait du crédit de ceux qui la fréquentaient, pour avancer ses amis dans les charges, ajouta, à ses autres attraits, le renom d'amie dévouée, et qui servait ses amis avec zèle. Aussi eut-elle bientôt le plus grand pouvoir; et quand Céthégus, dont le crédit était alors dans toute sa fleur, et qui maniait la ville à son gré, fut tombé dans les filets de Précia, et qu'il se fut épris d'amour pour elle, l'autorité publique fut tout entière dans les mains de cette femme. Rien ne se faisait dans l'État que par Céthégus; et l'on n'obtenait rien de Céthégus que par Précia. Lucullus la gagna donc, à force de flatteries et de présents; outre que l'honneur de jouer le rôle de protectrice de Lucullus était déjà une belle récompense pour l'orgueil et l'ambition de cette femme. Dès ce moment, Céthégus devint le panégyriste de Lucullus, et brigua pour lui la Cilicie. Une fois que Lucullus l'eut obtenue, il n'eut plus besoin de recourir ni à Précia ni à Céthégus : tout le peuple lui décerna unanimement la conduite de la guerre contre Mithridate, comme à l'homme le mieux en état de la terminer heureusement. Pompée combattait encore contre Sertorius; Métellus était cassé de vieillesse; et c'étaient les deux seuls généraux qui eussent pu disputer à Lucullus ce commandement. Néanmoins Cotta, l'autre consul, fit auprès du sénat de si vives instances, qu'il fut envoyé, avec une flotte, pour garder la Propontide et défendre la Bithynie.

Lucullus passa en Asie, emmenant avec lui une légion qu'il avait levée à Rome. Quand il prit le commandement des troupes qui étaient dans le pays, il trouva les

soldats depuis longtemps corrompus par la mollesse et par la cupidité. Les bandes fimbriennes surtout, habituées à vivre dans l'anarchie, n'étaient pas faciles à gouverner. Elles avaient, à l'instigation de Fimbria, tué le consul Flaccus, leur général, et livré Fimbria lui-même à Sylla. C'étaient tous hommes audacieux, sans frein et sans loi, mais pleins de bravoure, endurcis aux travaux, et expérimentés dans la guerre. Cependant Lucullus eut en peu de temps réprimé leur audace, et ramené à la discipline toutes les autres troupes, qui éprouvaient, sans doute pour la première fois, ce que c'est qu'un bon et véritable capitaine. Jusqu'alors elles avaient été flattées par leurs généraux, qui ne leur commandaient que ce qui pouvait leur plaire.

Quant aux ennemis, voici où en étaient leurs affaires. Mithridate, fier et avantageux, avait d'abord attaqué les Romains avec un appareil dénué de puissance réelle, mais imposant par son éclat, comme sont les déclamations des sophistes; puis ensuite il s'était corrigé, grâce au ridicule dont l'avaient couvert ses défaites : aussi, lorsqu'il voulut recommencer la guerre, réduisit-il ce fastueux appareil à de véritables forces. Il retrancha cette multitude confuse de nations diverses, ces menaces de barbares proférées en vingt langues, ces armes ornées d'or et de pierreries, comme choses qui ne sont bonnes qu'à enrichir le vainqueur, sans donner aucune force à ceux qui les portent : il fit forger des épées à la romaine, et façonner des boucliers massifs; il rassembla des chevaux bien dressés, plutôt que magnifiquement parés; il mit sur pied cent vingt mille hommes d'infanterie, formés en corps sur le modèle des Romains, et seize mille cavaliers, outre cent quadriges armés de faulx. Enfin les vaisseaux qu'il équipa, au lieu de ces pavillons dorés, de ces bains de concubines, de ces appartements de femmes, voluptueusement meublés, regorgeaient d'armes, de traits, et d'argent pour la solde des troupes. Avec cet

armement formidable, il se jeta dans la Bithynie, dont les villes s'empressèrent de lui ouvrir leurs portes : exemple qui allait être suivi par toute l'Asie. Retombée dans ses anciens maux, l'Asie souffrait, de la part des usuriers et des publicains, d'insupportables vexations. Lucullus les chassa plus tard, comme des harpies qui enlevaient aux peuples leur nourriture. En ce temps-là, du moins, il s'efforça, par ses remontrances, de modérer leur rapacité ; et par là il prévint le soulèvement de ces peuples, qui ne cherchaient presque tous qu'à secouer le joug.

Pendant que Lucullus était retenu par ces soins, Cotta, qui crut que c'était pour lui-même une occasion favorable, se disposa à combattre Mithridate. Il apprenait, de plusieurs côtés, que Lucullus approchait, et qu'il était déjà dans la Phrygie. Croyant presque tenir le triomphe entre ses mains, et ne voulant pas que Lucullus en partageât avec lui l'honneur, il se hâta de livrer bataille. Mais, mis en déroute à la fois sur terre et sur mer, il perdit soixante navires avec tout leur équipage, et quatre mille hommes de pied. Enfermé et assiégé dans Chalcédoine[1], il n'avait plus d'espérance qu'en Lucullus. Il y en avait qui conseillaient à Lucullus de laisser là Cotta, et d'entrer dans les États de Mithridate, qu'on trouverait sans défense. Tel était surtout le langage des soldats, indignés que Cotta, après s'être perdu par sa témérité, lui et son armée, les empêchât de remporter une victoire qui ne leur coûterait aucune bataille. Lucullus, dans le discours qu'il fit à ses soldats, dit qu'il aimait mieux sauver un seul Romain, que de conquérir tout ce qui était aux ennemis.

Archélaüs, qui, après avoir combattu en Béotie comme lieutenant de Mithridate, l'avait abandonné pour embrasser le parti des Romains, assurait à Lucullus qu'il

[1] Ville de la Bithynie, sur le Bosphore.

n'avait qu'à se montrer dans le Pont, pour soumettre d'un seul coup tout le pays. « Je ne suis pas, dit Lucullus, plus lâche que les chasseurs; et je ne laisserai pas les bêtes, pour courir au gîte qu'elles ont quitté. » Aussitôt il marche contre Mithridate, avec trente mille hommes de pied et deux mille cinq cents chevaux. Mais, quand il fut à portée de découvrir les ennemis, étonné de leur grand nombre, il voulait éviter le combat et gagner du temps, lorsque Marius[1], que Sertorius avait envoyé d'Espagne à Mithridate à la tête de quelques troupes, vint en face le provoquer au combat : il mit donc son armée en ligne, et il s'apprêta à la bataille.

On était sur le point de charger des deux parts, quand tout à coup, sans qu'il eût paru aucun changement dans l'air, le ciel se fendit, et l'on vit tomber entre les deux camps un grand corps enflammé, qui avait la forme d'un tonneau, et une couleur d'argent incandescent. Les deux armées, également effrayées du prodige, se séparèrent sans combattre. Ce phénomène parut, dit-on, dans un endroit de la Phrygie appelé Otryes. Mais Lucullus, considérant qu'il n'y avait point de provisions ni de richesses qui pussent suffire longtemps à entretenir une armée aussi nombreuse que celle de Mithridate, surtout en présence de l'ennemi, se fit amener un des prisonniers, et lui demanda combien il y avait de soldats dans chaque tente, et quelle quantité de blé il avait laissée dans la sienne. Le prisonnier ayant répondu, il le renvoya, en fit venir un second et un troisième, auxquels il fit les mêmes questions. Puis, comme il eut comparé la quantité de blé avec le nombre de soldats à nourrir, il reconnut que les ennemis manqueraient de vivres dans trois ou quatre jours. Il persista donc plus que jamais dans le dessein de gagner du temps : il amassa dans son camp une immense quantité de blé, et il attendit, au

[1] C'était peut-être quelque parent du fameux Marius. Mais Appien donne à ce personnage le nom de Varius.

sein de l'abondance, les occasions que lui fournirait la disette des ennemis.

Cependant Mithridate cherchait à surprendre les Cyzicéniens déjà affaiblis par le combat de Chalcédoine, où ils avaient perdu trois mille hommes et dix vaisseaux. Afin donc de dérober sa marche à Lucullus, il décampe après souper, et il fait une telle diligence qu'il arrive devant Cyzique à la pointe du jour, et qu'il pose son camp sur la montagne d'Adrastée. Lucullus, averti de son départ, se mit à sa poursuite; et, content de n'avoir pas donné en désordre, pendant la nuit, au milieu des ennemis, il campa près d'une bourgade nommée Thracia, dans un poste situé très à propos sur les chemins par où les ennemis devaient faire passer leurs vivres. Prévoyant donc ce qui devait arriver, il ne crut pas devoir le cacher à ses soldats : dès qu'ils eurent assis et fortifié leur camp, il les assembla, et il leur annonça, avec une certaine complaisance, que, dans peu de jours, il leur livrerait une victoire qui ne coûterait pas une goutte de sang.

Pour Mithridate, il avait partagé son armée en dix camps, qui investissaient la ville du côté de terre; et, par mer, il avait fermé avec ses vaisseaux les deux extrémités du détroit qui sépare la ville de la terre ferme. Bloqués des deux côtés, les Cyzicéniens étaient résolus de tout braver et de s'exposer aux derniers malheurs, pour être fidèles aux Romains. Mais ils ignoraient où était Lucullus; et, comme ils ne recevaient aucune nouvelle de lui, leur inquiétude était extrême. Et pourtant ils avaient son camp sous les yeux, et ils le voyaient de leurs murailles. Mais ils étaient trompés par les soldats de Mithridate, qui leur montraient les Romains campés sur les hauteurs, et qui leur disaient : « Voyez-vous là ces troupes? ce sont des Arméniens et des Mèdes, que Tigrane[1] a envoyés au secours de Mithridate. » Et les

[1] Le roi d'Arménie, gendre de Mithridate.

assiégés s'effrayaient de se voir environnés de cette multitude innombrable d'ennemis, n'espérant pas que l'arrivée de Lucullus leur pût être d'aucun secours. Cependant Démonax, qui leur fut envoyé par Archélaüs, leur apprit le premier que Lucullus était auprès d'eux. D'abord ils n'en voulurent rien croire : ils s'imaginèrent que c'était une fausse nouvelle, qu'on leur donnait pour les rassurer. Mais, en ce moment même, un jeune prisonnier, qui s'était échappé des mains des ennemis, arrive dans la ville. On lui demande où est Lucullus : le jeune homme se met à rire, croyant qu'on plaisantait; mais, voyant qu'on parlait sérieusement, il montra de la main le retranchement des Romains; et les Cyzicéniens reprirent courage.

Le lac appelé Dascylitide[1] porte d'assez grands bateaux. Lucullus y prit le plus grand qu'il y eût, et il le fit conduire sur un chariot jusqu'à la mer, y embarqua autant de soldats qu'il en pouvait contenir, et l'envoya à Cyzique. Ceux qui le montaient passèrent, à la faveur de la nuit, sans être aperçus, et entrèrent dans la ville.

Il parut aussi que les dieux, touchés de la bravoure des Cyzicéniens, voulurent accroître leur confiance par plusieurs signes frappants. Ainsi, par exemple, la fête de Proserpine approchait : les habitants, qui n'avaient pas de génisse noire pour le sacrifice, en firent une de pâte, et ils la présentèrent à l'autel. Or, la génisse consacrée qu'on nourrissait pour la déesse, et qui avait, comme les autres troupeaux des Cyzicéniens, ses pâturages de l'autre côté du détroit, quitta ce jour-là le troupeau, traversa seule à la nage le bras de mer, entra dans la ville, et se présenta d'elle-même pour le sacrifice. La déesse apparut en songe à Aristagoras, greffier du peuple : « Je viens en personne, dit-elle ; j'amène le joueur de flûte libyen contre le trompette du Pont; recommande donc

[1] Situé à peu de distance de Cyzique.

aux citoyens d'avoir bon courage. » Les Cyzicéniens étaient fort surpris de cet oracle. Mais, le lendemain, au point du jour, les vagues furent soulevées par un vent impétueux; et les machines du roi, ouvrages admirables de Niconidas le Thessalien, qui étaient déjà dressées contre les murailles, annoncèrent, par le bruit et le craquement qu'elles firent, ce qui allait arriver. Puis il survint un vent du midi, qui souffla avec tant de violence, qu'il brisa en quelques instants une tour de bois haute de cent coudées[1]. On raconte aussi qu'à Ilium[2], Minerve apparut à plusieurs habitants pendant leur sommeil, couverte de sueur, offrant à leur vue une partie de son voile toute déchirée, et disant qu'elle venait de secourir les Cyzicéniens. Et les habitants d'Ilium montraient une colonne portant une inscription qui attestait ce prodige.

Tant que Mithridate, trompé par ses généraux, ignorait la famine qui régnait dans son camp, il voyait avec douleur l'inutilité de ses efforts pour réduire Cyzique. Mais l'ambition qui le faisait s'opiniâtrer s'évanouit bien vite, quand il eut appris la disette où étaient réduits les soldats, et qu'ils se nourrissaient de chair humaine. Car Lucullus ne lui faisait pas une guerre de théâtre ni d'ostentation : il lui sautait, comme on dit, sur le ventre, et prenait ses mesures pour lui couper les vivres de tous côtés. Aussi Mithridate s'empressa-t-il de profiter du temps que Lucullus assiégeait une place voisine, pour envoyer en Bithynie presque toute sa cavalerie, ses bêtes de somme, et ceux des gens de pied qui étaient hors de service. Lucullus, informé de leur départ, retourne la nuit dans son camp; et, le lendemain matin, malgré la rigueur de l'hiver, il prend dix cohortes avec sa cavalerie,

[1] Voilà le joueur de flûte libyen ; mais je ne vois pas bien où peut se trouver le trompette du Pont, et comment le nom de trompette peut se donner, soit aux machines de Niconidas, ou à Niconidas lui-même, ou à Mithridate.

[2] Dans la Troade, à peu de distance de l'ancienne Ilion.

et il se met à leur poursuite. La neige et le froid rendaient la marche difficile : plusieurs des soldats n'y purent résister, et demeurèrent en arrière. Il continua sa route avec les autres, et il atteignit les ennemis près du fleuve Rhyndacus[1]. Il les mit dans une si complète déroute, que les femmes d'Apollonie[2] sortirent de la ville, pour piller le bagage et dépouiller les morts, qui étaient, comme on peut croire, en très-grand nombre. On prit six mille chevaux, une quantité innombrable de bêtes de somme, et on fit quinze mille prisonniers. Lucullus, en ramenant ce riche butin, passa devant le camp des ennemis. Je m'étonne que Salluste[3] dise que les Romains virent alors des chameaux pour la première fois. Quoi donc ! selon lui, ceux qui avaient vaincu jadis Antiochus, sous les ordres de Scipion, et ceux qui venaient naguère de battre Archélaüs à Orchomène et à Chéronée, n'avaient point vu de chameaux[4] !

Dès lors Mithridate résolut de prendre au plus tôt la fuite; et, pour amuser Lucullus en l'attirant d'un autre côté, il envoya, dans les mers de Grèce, Aristonicus, le commandant de sa flotte. Aristonicus, au moment de mettre à la voile, fut trahi ; et on le livra à Lucullus, avec dix mille pièces d'or qu'il portait pour corrompre quelques corps de l'armée romaine. Mithridate, à la suite de cet événement, s'enfuit par mer; et ses généraux ramenèrent l'armée de terre. Lucullus les poursuivit; et, les ayant atteints près du Granique[5], il leur fit un grand nombre de prisonniers, et il leur tua vingt mille hommes. On assure qu'il périt, dans cette guerre, trois cent mille hommes au moins, tant des soldats que des gens qui suivaient l'armée.

[1] Rivière de Phrygie qui se jette dans la Propontide auprès de Cyzique.

[2] Cette Apollonie était située sur un lac formé par le Rhyndacus, à l'endroit où se trouve aujourd'hui Aboullionte.

[3] Probablement dans sa grande *Histoire*, aujourd'hui perdue.

[4] Cela serait, en effet, assez extraordinaire.

[5] Rivière de la Mysie, qui se jette dans la Propontide.

Lucullus revint d'abord à Cyzique, où il reçut l'accueil le plus flatteur, et les marques d'une reconnaissance méritée. Il parcourut ensuite les côtes de l'Hellespont, pour rassembler une flotte; puis il descendit dans la Troade, et il dressa sa tente dans le temple de Vénus. La nuit, pendant son sommeil, il crut voir la déesse debout près de lui, et qui lui disait :

Pourquoi dors-tu, lion magnanime? les faons ne sont pas loin.

Il se lève, appelle ses amis, quoiqu'il fût encore nuit, et leur raconte sa vision. En même temps arrivent des gens d'Ilium, pour lui dire qu'on avait aperçu, près du port des Achéens [1], treize galères à cinq rangs de rames, de la flotte du roi, qui voguaient vers Lemnos [2].

Il s'embarque à l'instant, va s'emparer de ces galères, et tue Isidore, leur commandant. De là il courut attaquer les autres capitaines, qui étaient à l'ancre dans la rade. A son approche, ceux-ci rangèrent leurs vaisseaux le long du rivage, combattirent de dessus le tillac, et blessèrent plusieurs des soldats de Lucullus. La nature du lieu ne permettait ni d'envelopper les ennemis, ni de forcer, avec des navires agités par les flots, leurs vaisseaux solidement appuyés contre la côte. Mais Lucullus finit par découvrir un endroit par où l'on pouvait descendre dans l'île, et il y débarqua ses meilleurs soldats. Ceux-ci, chargeant les ennemis par derrière, en tuèrent un grand nombre, et forcèrent les autres de couper les câbles qui attachaient leurs vaisseaux au rivage; mais ces navires, en s'éloignant de terre, se heurtaient, se froissaient les uns les autres, ou allaient donner contre les éperons de ceux de Lucullus. Il se fit là un grand carnage, et beaucoup de prisonniers, entre autres ce Marius que Sertorius avait envoyé d'Espagne à Mithridate. Il

[1] Le port où avait debarqué l'armée des Grecs au siége de Troie. On sait que le nom qu'Homère donne le plus souvent aux Grecs est celui d'Achéens.

[2] Ile de la mer Égée, à l'occident de la Mysie et de la Phrygie.

était borgne; et Lucullus, au moment de l'attaque, avait défendu à ces soldats de tuer aucun borgne, parce qu'il voulait faire périr Marius d'une mort infamante et ignominieuse.

Débarrassé de ces obstacles, Lucullus se hâta de se mettre à la poursuite de Mithridate. Il espérait le trouver encore en Bithynie, gardé à vue par Voconius, qu'il avait envoyé à Nicomédie [1] avec des vaisseaux, pour s'opposer à sa fuite. Mais Voconius avait perdu beaucoup de temps à se faire initier aux mystères de Samothrace, et à célébrer des fêtes; et Mithridate avait profité de cette lenteur, pour s'échapper avec sa flotte, et pour fuir à toutes voiles vers le Pont [2], avant le retour de Lucullus. Assailli dans sa fuite par une tempête violente, il vit une partie de ses navires ou emportés ou coulés à fond ; et, pendant plusieurs jours, toute la côte fut couverte des débris du naufrage, que les vagues y apportaient. Mithridate montait un vaisseau de charge, que les pilotes ne pouvaient, dans cette tourmente, au sein de ces flots agités, ni approcher du rivage, à cause de sa grandeur, ni tenir à la mer, appesanti qu'il était et faisant eau de tous côtés. Il passa sur un brigantin de course, et il confia sa personne à des pirates, qui le ramenèrent, contre toute espérance et à travers mille dangers, à Héraclée de Pont [3].

La confiance présomptueuse avec laquelle Lucullus avait écrit au sénat ne lui attira point le courroux des dieux. Le sénat décrétait l'emploi d'une somme de trois mille talents [4] à l'équipement d'une flotte qui devait servir dans cette guerre. Lucullus écrivit pour empêcher l'exécution de ce décret; et, dans sa lettre, il disait, d'un

[1] Ville de Bithynie, sur les bords de la Propontide.

[2] Il s'agit du royaume de Pont proprement dit, qui s'étendait depuis le fleuve Halys jusqu'à la Colchide, et qui tirait son nom du Pont-Euxin, le long duquel il était situe au midi.

[3] Heraclée était en Bithynie ; mais la Bithynie, ayant été subjuguée par les rois de Pont, avait été comprise dans les provinces du royaume de Pont.

[4] Environ seize millions de notre monnaie.

ton avantageux, que, sans tant d'appareil et de dépense, et avec les seuls vaisseaux des alliés, il chasserait Mithridate de la mer. Et il tint sa promesse, aidé de la protection divine. Cette tempête fut, dit-on, un effet de la vengeance de Diane Priapine [1], qui punit l'armée de Mithridate d'avoir pillé son temple, et d'en avoir enlevé sa statue.

On conseillait à Lucullus de remettre à un autre temps la continuation de la guerre; mais il rejeta ces conseils, traversa la Bithynie et la Galatie, et envahit le royaume de Pont. Il éprouva, dans les premiers temps de cette expédition, une si grande disette, qu'il se fit suivre par trente mille Galates, qui portaient chacun un médimne [2] de blé; mais, une fois entré au cœur du pays, où tout pliait devant lui, il se trouva dans une telle abondance, que, dans le camp, un bœuf ne se vendait qu'une drachme [3] et un esclave quatre; quant au reste du butin, on n'en tenait aucun compte : on l'abandonnait, ou on le dissipait, car on ne trouvait rien à vendre, tout le monde étant abondamment pourvu. La cavalerie, dans ses incursions jusqu'à Thémiscyre [4] et jusqu'aux plaines que traverse le Thermodon [5], ne s'arrêtait que le temps nécessaire pour ravager le pays : de là, les plaintes des soldats, qui reprochaient à Lucullus de recevoir toutes les villes à composition, et de n'en avoir encore pris aucune de force, pour les enrichir du pillage [6]. « Aujourd'hui même, disaient-ils, Amisus [7], cette ville florissante et riche, qu'il serait si facile de prendre, pour peu qu'on

1 Priapus était une ville maritime avec un port sur l'Hellespont, dans la Mysie.

2 Un peu plus d'un demi-hectolitre.

3 Moins d'un franc de notre monnaie.

4 Ville située entre le Thermodon et l'Iris, sur la côte du Pont-Euxin.

5 C'est le fleuve sur le bord duquel les anciens avaient placé le séjour des Amazones.

6 Plutarque aurait dû dire ce qu'ils voulaient : ils regorgeaient de butin; ce ne pouvait donc être que l'argent comptant qui leur manquât.

7 Ville sur le Pont-Euxin, entre les fleuves Iris et Halys.

voulût en presser le siége, il nous la fait laisser derrière nous, et il nous traîne dans les déserts des Tibarènes et des Chaldéens[1], pour combattre Mithridate. »

Lucullus, qui ne se doutait point que ses soldats pussent jamais se porter à ce degré de fureur qu'ils firent éclater plus tard, méprisait ces rumeurs; et il ne s'en inquiétait pas autrement. Il aimait mieux se justifier auprès de ceux qui l'accusaient de lenteur, et qui le blâmaient de s'arrêter trop longtemps devant des bourgs et des villes de nulle importance, et de laisser se fortifier Mithridate. « C'est précisément, leur disait-il, ce que je veux. Je m'arrête à dessein, pour donner à Mithridate le temps d'augmenter ses forces, et de rassembler une nombreuse armée : je veux qu'il nous attende, et qu'il ne fuie pas toujours à mesure que nous approchons. Ne voyez-vous pas qu'il a derrière lui un désert immense? Près de lui est le Caucase, et plusieurs montagnes aux gorges profondes, capables de cacher et de recéler dix mille rois qui voudraient éviter de combattre. Du pays de Cabires[2] jusqu'en Arménie, il n'y a que quelques journées de chemin; et c'est en Arménie que tient sa cour Tigrane, le roi des rois, disposant d'une puissance avec laquelle il enlève l'Asie aux Parthes, transporte des villes grecques jusque dans la Médie, soumet la Palestine et la Syrie, détruit les successeurs de Séleucus, et emmène captives leurs femmes et leurs filles : il est l'allié, le gendre de Mithridate; et, lorsqu'il aura reçu Mithridate comme suppliant, il ne l'abandonnera point, il nous fera la guerre. En nous hâtant de chasser Mithridate, nous courons risque d'attirer sur nous Tigrane, qui cherche depuis long temps un prétexte contre nous, et qui n'en pourrait

[1] Il ne s'agit point ici des Chaldéens de la Chaldée : les deux cantons dont parle Plutarque etaient à l'orient du Thermodon, et, par conséquent, dans les États de Mithridate.

[2] Ville et canton au sud-est des Tibarènes.

saisir de plus spécieux que de secourir un roi son allié, réduit à implorer son assistance. Devons-nous procurer nous-mêmes à Mithridate cet avantage? Devons-nous lui enseigner ce qu'il ignore? lui apprendre à qui il doit se joindre pour nous faire la guerre? Devons-nous le forcer, malgré lui, car à ses yeux ce serait un déshonneur, à s'aller jeter entre les bras de Tigrane? Ne faut-il pas plutôt lui donner le temps de rassembler assez de ses propres forces pour qu'il reprenne confiance; et avoir à combattre les Colchidiens, les Tibarènes et les Cappadociens, que nous avons tant de fois vaincus, et non pas des Mèdes et des Arméniens? »

D'après ces vues, Lucullus s'arrêta longtemps devant Amisus, dont il ne pressait pas le siége. Quand l'hiver fut passé, il laissa la conduite du siége à Muréna, et il marcha contre Mithridate. Mithridate, campé dans le pays de Cabires, avait formé le plan d'attendre les Romains avec une armée de quarante mille hommes de pied et de quatre mille chevaux, sur lesquels il fondait particulièrement l'espoir de son succès. Il passe le fleuve Lycus[1], et il présente la bataille aux Romains. Il y eut d'abord quelques escarmouches de cavalerie, dans lesquelles les Romains prirent la fuite. Pomponius, homme distingué de leur armée, fut blessé, pris, et conduit à Mithridate. « Si je te fais guérir, deviendras-tu mon ami? lui demanda le roi, qui le vit dangereusement blessé. — Oui, répondit Pomponius, si tu fais la paix avec les Romains; sinon, je serai ton ennemi. » Mithridate admira son courage, et ne l'en traita pas plus mal.

Lucullus craignait de tenir la plaine, parce que les ennemis lui étaient supérieurs en cavalerie; et, d'un autre côté, il n'osait se risquer dans le chemin des mon-

[1] Un des affluents de l'Iris.

tagnes, qui était long, couvert de bois et difficile. On surprit, par hasard, dans une caverne, quelques Grecs qui s'étaient refugiés là. Artémidore, le plus âgé d'entre eux, s'offrit à conduire les Romains dans un lieu très-sûr pour un camp, et défendu par un fort qui dominait Cabires. Lucullus se fia à sa parole : il fit allumer des feux dans son camp, et il en partit, dès que la nuit fut venue. Il passa les défilés sans accident, et il s'établit dans le fort, où, le lendemain, les ennemis l'aperçurent au-dessus d'eux, distribuant son armée en différents postes avantageux pour combattre quand il le jugerait à propos, et où il ne pouvait jamais être forcé, tant qu'il voudrait n'en pas sortir.

Ni Lucullus ni Mithridate n'étaient encore décidés à risquer la bataille, lorsque des soldats de l'armée du roi s'étant mis, dit-on, à poursuivre un cerf, des soldats romains allèrent au-devant d'eux, pour leur couper le chemin. Les deux partis envoyèrent successivement de nouveaux secours; et il s'engagea un véritable combat où les troupes de Mithridate eurent enfin l'avantage. Les Romains, qui, de leurs retranchements, virent fuir leurs camarades, ne purent contenir leur dépit : ils coururent à Lucullus, le suppliant de les mener à l'ennemi, et de donner le signal de la bataille. Lucullus, qui voulait leur apprendre de quel poids est, dans un danger imminent, la présence et la vue d'un général expérimenté, leur ordonna de se tenir tranquilles : il descend lui-même dans la plaine, s'élance au-devant des fuyards, commande aux premiers qu'il a joints de s'arrêter, et de retourner avec lui au combat. Ils obéissent; et tous les autres, à leur exemple, se ralliant autour du général, mettent en fuite les ennemis sans grand effort, et les poursuivent jusque dans leur camp. Lucullus, rentré dans le sien, fit subir aux fuyards une note d'infamie prescrite par la discipline romaine : il leur enjoignit de creuser, en simple tu-

nique et sans ceinture [1], un fossé de douze pieds, en présence des autres soldats.

Il y avait, dans le camp de Mithridate, un prince des Dandariens [2], nommé Olthacus. Les Dandariens sont une peuplade barbare qui habite les environs des Palus-Méotides [3]. Olthacus était un homme hardi et adroit pour les coups de main, d'une prudence consommée dans la conduite des grandes affaires, aimable d'ailleurs dans le commerce de la vie, et bon courtisan. Il régnait, entre lui et les autres princes de sa nation, une sorte de jalousie et de rivalité sur le premier rang d'honneur. Pour supplanter ses rivaux, il promit un jour à Mithridate de lui rendre un grand service : c'était de tuer Lucullus. Le roi approuva son projet ; et, pour lui fournir un prétexte de ressentiment, il lui fit exprès, en public, plusieurs outrages. Olthacus se rendit à cheval auprès de Lucullus, qui le reçut avec beaucoup de satisfaction, car son renom était célèbre dans le camp des Romains. Lucullus le mit bientôt à l'épreuve ; et, charmé de sa pénétration et de son esprit, il l'admit à sa table, et il l'appela à tous ses conseils. Quand le Dandarien crut avoir trouvé l'occasion favorable, il ordonna à ses écuyers de mener son cheval hors du camp : pour lui, à l'heure de midi, pendant que les soldats dormaient ou prenaient du repos, il alla à la tente du général, persuadé que sa familiarité connue avec Lucullus, et l'affaire importante qu'il dirait avoir à lui communiquer, lui en rendraient l'accès libre et facile. En effet, il y serait entré sans obstacle, et il aurait exécuté son dessein, si le sommeil, qui a perdu tant de généraux, n'eût sauvé Lucullus. Il dormait fort heureusement ; et Ménédème, un de ses valets de chambre, qui gardait la

[1] La ceinture ou le baudrier était le signe caractéristique de l'état militaire, et l'ôter à un soldat, c'était le dégrader.

[2] D'autres disent Dardariens.

[3] C'est cette mer située entre l'Europe et l'Asie, et appelée aujourd'hui mer d'Azof, qui communique avec le Pont-Euxin par le détroit qu'on nommait Bosphore cimmérien.

porte, dit à Olthacus qu'il venait fort mal à propos; que Lucullus, accablé de veilles et de fatigues, ne faisait que de s'endormir. Olthacus ne voulut pas se retirer; et il dit au valet de chambre qu'il entrerait malgré lui, parce que l'affaire qu'il avait à communiquer à Lucullus était pressée, et de la plus haute importance. « Il n'y a, répondit Ménédème tout en colère, rien de plus pressé que la santé de Lucullus; » et il repoussa rudement Olthacus de ses deux mains. Olthacus alors eut peur, et il sortit des retranchements; puis, montant à cheval, il s'en retourna au camp de Mithridate, sans avoir exécuté son dessein. Ainsi, dans les affaires comme dans les remèdes, c'est l'à-propos qui donne la vie ou la mort.

A quelque temps de là, Lucullus détacha Sornatius avec dix cohortes, pour aller chercher des vivres. Poursuivi par Ménandre, un des généraux de Mithridate, Sornatius s'arrêta, chargea les ennemis, les mit en fuite, et en fit un grand carnage. Un autre jour, Lucullus avait envoyé Adrianus avec un détachement considérable, afin que les soldats eussent des provisions en abondance. Mithridate ne voulut pas perdre cette occasion. Il détacha Ménémachus et Myron, à la tête d'un corps nombreux de cavalerie et de gens de pied, qui tous, à l'exception de deux hommes, furent taillés en pièces par les Romains. Mithridate dissimula sa perte : il dit qu'elle n'avait pas été considérable, et qu'elle venait uniquement de l'inexpérience des généraux. Mais Adrianus, à son retour, passa le long du camp des ennemis avec ostentation, conduisant un grand nombre de chariots, chargés de blé et de dépouilles. Cette vue découragea Mithridate, et jeta la consternation dans l'âme de ses soldats. Il fut donc résolu qu'on ne resterait pas dans ce poste.

Les courtisans commencèrent par envoyer devant eux leurs bagages; et, pour le faire plus à leur aise, ils empêchaient les soldats de passer. Ceux-ci, foulés et poussés aux portes, se mirent, dans un transport de fureur, à pil-

ici les équipages, et à égorger ceux à qui ils appartenaient. Dorylaüs, un des généraux, fut massacré pour sa cotte d'armes de pourpre, l'unique objet de valeur qu'il portât sur lui. Herméus, le sacrificateur, fut écrasé sous les pieds, à la porte du camp. Mithridate lui-même sortit, entraîné par la foule, sans avoir auprès de lui un seul valet, ni un seul écuyer : il ne put pas même se procurer un cheval de son écurie ; et ce ne fut que longtemps après, que l'eunuque Ptolémée, qui le vit emporté par ces flots de fuyards, descendit de son cheval, et l'y fit monter à sa place. Déjà les Romains étaient tout proche ; et ce n'est pas faute de vitesse qu'ils le manquèrent, car ils avaient presque la main sur lui : la convoitise des soldats et leur avarice leur enlevèrent cette proie, qu'ils poursuivaient depuis si longtemps à travers tant de combats et de dangers, et privèrent Lucullus du prix glorieux de ses victoires. Ils allaient saisir le cheval que montait le roi, lorsqu'un des mulets qui portaient son or se trouva entre eux et lui, soit par hasard, soit que Mithridate l'eût jeté à dessein au-devant de ceux qui le poursuivaient. Ils se mirent donc à piller l'or, à se battre les uns contre les autres, et ils perdirent un temps précieux. Et ce ne fut point là le seul tort que fit à Lucullus la cupidité de ses soldats. Callistrate, secrétaire du roi, ayant été fait prisonnier, Lucullus avait ordonné qu'on le menât au camp : ceux qui le conduisaient s'aperçurent qu'il avait cinq cents pièces d'or dans sa ceinture, et ils le massacrèrent. Néanmoins, Lucullus abandonna à ces hommes le pillage du camp.

Lucullus s'empara de Cabires et de plusieurs forteresses. Il y trouva de grands trésors, et des prisons remplies d'une foule de Grecs et des parents du roi, qu'on y tenait renfermés. Ils se regardaient comme morts depuis longtemps ; et ils durent au bienfait de Lucullus, moins leur salut que leur résurrection et une seconde vie. On prit aussi une sœur de Mithridate, nommée

Nyssa. Cette captivité fit son salut; car les autres sœurs et femmes du roi, qui se croyaient le plus loin du danger, et fort tranquilles à Pharnacie[1], où il les avait envoyées, périrent misérablement. Mithridate, dans sa fuite, dépêcha l'eunuque Bacchidès, avec ordre de les faire mourir. Parmi elles, étaient Roxane et Statira, deux des sœurs de Mithridate, âgées de quarante ans, et qui n'avaient pas été mariées, avec deux de ses femmes, nées en Ionie, Bérénice de Chios et Monime de Milet. Monime s'était fait une grande réputation dans la Grèce, en refusant quinze mille pièces d'or, que Mithridate lui avait envoyées pour la séduire : elle refusa de l'écouter jusqu'à ce qu'il eût consenti à l'épouser, et qu'il l'eût déclarée reine, en lui envoyant le diadème. Mais, depuis ce mariage, elle avait passé tous ses jours dans la tristesse, déplorant une beauté funeste, qui, sous le nom d'un époux, lui avait donné un maître, et, au lieu d'une société conjugale dans la maison d'un mari, une prison, sous la garde de soldats barbares. Reléguée loin de la Grèce, elle n'avait eu qu'en songe les biens dont on lui avait donné l'espérance, et elle avait perdu les biens véritables dont elle jouissait dans sa patrie. Bacchidès vint leur porter l'ordre de mourir de la manière que chacune d'elles croirait la plus prompte et la moins douloureuse. Monime détacha son diadème, se le noua autour du cou, et se pendit. Le diadème se rompit incontinent : « Fatal bandeau ! s'écria-t-elle, tu ne me rendras pas même ce service ! » Et, le jetant avec mépris, elle présenta la gorge à Bacchidès. Bérénice se fit apporter une coupe de poison. Sa mère, qui était présente, lui demanda de la partager, et elles en burent toutes deux. La portion qu'en prit la mère suffit pour abattre un corps affaibli par les années; mais Bérénice n'en avait pas bu une quantité suffisante. Elle était long-

[1] Ville maritime du pays des Chaldeens, sur les bords du Pont-Euxin.

temps à mourir, et elle luttait contre la mort : Bacchidès l'acheva en l'étouffant. Quant aux deux sœurs non mariées dont j'ai parlé, Roxane et Statira, la première, dit-on, avala du poison, en accablant Mithridate de malédictions et d'injures; mais Statira ne se permit pas une imprécation, pas une seule parole indigne de sa naissance : au contraire, elle remercia son frère de ce qu'au milieu des dangers qu'il courait lui-même, il ne les avait pas oubliées, et de ce qu'il avait pourvu à leur procurer une mort libre et à l'abri de tous les outrages.

Lucullus, naturellement doux et humain, fut vivement affligé de ces horreurs. Il continua de poursuivre Mithridate jusqu'à Talaures[1], où il apprit que le roi avait passé quatre jours auparavant pour se retirer en Arménie, auprès de Tigrane. Il revient sur ses pas, soumet les Chaldéens et les Tibarènes, s'empare de la petite Arménie, dont il réduit les forteresses et les villes, envoie Appius vers Tigrane, pour redemander Mithridate, et retourne devant Amisus, que ses troupes tenaient encore assiégée. Callimachus, qui commandait dans la ville, était seul cause de la longue durée du siége. Son habileté à inventer des machines de guerre, sa fécondité en ruses du genre de celles qu'exige la défense des places, avaient causé mille maux aux Romains. Il en fut bien puni dans la suite. Quoi qu'il en soit, Lucullus usa alors d'un stratagème dont Callimachus fut la dupe. A l'heure où il avait accoutumé de retirer ses troupes pour leur donner du repos, il les mena brusquement à l'assaut, et il se rendit maître d'une partie de la muraille. Callimachus abandonna la ville et y mit le feu, soit qu'il enviât aux Romains un moyen de faire du butin, soit qu'il voulût assurer sa fuite; car personne ne s'inquiétait de ceux qui s'enfuyaient par mer. Dès que les flammes eurent enveloppé les murailles, les Romains se préparèrent au pillage.

[1] Ville de la Cappadoce.

Lucullus, tristement touché de voir périr la ville, tenta de la secourir par le dehors, et il exhortait les soldats à éteindre le feu; mais personne n'obéissait : tous demandaient le pillage, en poussant des cris, et en frappant sur leurs armes. Lucullus céda à la violence, et il permit de piller, espérant du moins garantir la ville de l'incendie. Mais ses soldats firent le contraire de ce qu'il espérait; car, en fouillant tout avec des torches allumées, et en portant de tous côtés la lumière, ils brûlèrent eux-mêmes la plupart des maisons. Lucullus y entra le lendemain, et il se mit à pleurer. « Plus d'une fois, dit-il à ses amis, j'avais estimé Sylla un homme heureux; mais c'est surtout aujourd'hui que j'admire son bonheur. Il a voulu sauver Athènes; et il l'a pu[1] : tandis que moi, quand je veux l'imiter, la Fortune me réduit à la réputation de Mummius[2]. » Il fit pourtant tout ce que permettaient les conjonctures, pour réparer le désastre de la ville. Quant au feu, une pluie abondante tomba, par un hasard providentiel, au moment de la prise, et l'éteignit. Pour lui, il rebâtit, pendant son séjour dans la ville, une grande partie des édifices qui avaient péri; il recueillit dans la ville ceux des Arméniens qui avaient pris la fuite, et il favorisa l'établissement des Grecs qui voulurent s'y fixer, en leur attribuant un territoire de cent vingt stades[3].

Amisus était une colonie d'Athènes, fondée dans les temps où le peuple athénien était au faîte de la puissance et régnait en maître sur la mer. C'est pourquoi presque tous ceux qui voulaient échapper à la tyrannie d'Aristion[4] s'étaient retirés à Amisus, et y jouissaient du droit de cité. Mais ils n'avaient fui leurs malheurs domestiques que pour souffrir de ceux des autres. Lu-

1 Voyez le récit du siége d'Athènes, dans la *Vie de Sylla*.

2 Le destructeur de Corinthe.

3 Environ vingt-quatre kilomètres ou six lieues.

4 Sur Aristion, voyez la *Vie de Sylla*.

cullus donna à chacun de ces réfugiés qui avaient survécu au siége un vêtement propre et deux cents drachmes[1], et il les renvoya dans leur pays[2]. C'est à Amisus que fut pris le grammairien Tyrannion. Muréna le demanda à Lucullus; et, l'ayant obtenu, il l'affranchit: usage peu libéral d'un tel présent. Car l'intention de Lucullus n'était pas qu'un homme si savant fût d'abord fait esclave, et ensuite affranchi : le don de cette liberté fictive lui enlevait sa liberté naturelle[3]. Au reste, ce ne fut pas la seule occasion où Muréna fit voir combien il était loin de la générosité de son général.

Lucullus passa de là dans les villes d'Asie. Il voulait profiter du loisir que lui laissait la guerre, pour faire goûter à cette province les avantages de la justice et des lois, dont la longue privation l'avait plongée dans des maux indicibles et incroyables. Ravagée, réduite en servitude, par les publicains et les usuriers, les particuliers y étaient réduits à vendre leurs plus beaux jeunes garçons, et leurs filles vierges, et les gouvernements de leurs villes, leurs offrandes consacrées, leurs tableaux, les statues des dieux; et, au bout de tout cela, les citoyens étaient adjugés pour esclaves à leurs créanciers. Ce qu'ils souffraient, avant de tomber dans l'esclavage, était plus cruel encore : tortures, prisons, chevalets, stations en plein air, où pendant l'été ils étaient brûlés par le soleil, et, pendant l'hiver, enfoncés dans la fange ou dans la glace. Aussi l'esclavage leur semblait-il un soulagement et un repos. Lucullus eut bientôt délivré de toutes ces injustices ceux qui en étaient les victimes. Il commença par fixer le taux de l'intérêt à un pour cent par mois, et il défendit de rien exiger au delà; en second lieu, il retrancha toute usure qui dépassait le capital;

[1] Environ cent quatre-vingt-dix francs de notre monnaie.

[2] Athènes alors était débarrassée d'Aristion.

[3] En effet, l'affranchissement suppose la servitude antérieure; et Tyrannion était né libre.

troisièmemement, et ce fut le point essentiel, il établit que les créanciers percevraient le quart du revenu du débiteur, et que celui qui aurait accru le capital de l'intérêt perdrait l'un et l'autre. Par ces règlements, toutes les dettes furent acquittées en moins de quatre ans, et les biens-fonds, ainsi libérés, retournèrent à leurs propriétaires.

Ces dettes, communes à toute la province, provenaient de la taxe de vingt mille talents[1] dont Sylla avait frappé l'Asie. L'Asie en avait payé le double aux fermiers; et ceux-ci, en accumulant usure sur usure, avaient fait monter la créance à cent vingt mille talents[2]. Ces hommes avides se crurent victimes d'une injustice, et ils poussèrent dans Rome les hauts cris contre Lucullus; puis, confiants dans le crédit énorme dont ils jouissaient, comme créanciers de la plupart des personnages politiques, ils lui suscitèrent, à force d'argent, quelques démagogues pour adversaires. Mais Lucullus trouvait un dédommagement de leurs plaintes dans l'amour des peuples qui avaient été l'objet de ses bienfaits, et dans l'intérêt que lui portaient les autres provinces, qui enviaient le bonheur de ceux qui étaient soumis à un tel chef.

Appius Clodius, celui qui avait été envoyé vers Tigrane, et qui était frère de la femme actuelle de Lucullus, conduit d'abord par les guides du roi, fit sans nécessité, par le haut pays, un détour de plusieurs journées, et qui l'éloignait du but de son voyage. Ensuite un affranchi, Syrien de nation, lui enseigna le vrai chemin : il quitta donc cette route longue et tortueuse, et il donna congé à ses conducteurs barbares. En quelques jours, il eut passé l'Euphrate, et il arriva à Antioche-Épidaphné[3]. Il reçut l'invitation d'y attendre Tigrane, qui

[1] Cent quinze millions environ de notre monnaie.

[2] Plus de sept cent millions.

[3] Ville de Syrie, ainsi nommée à cause du voisinage d'un bois et d'un temple consacrés à Apollon et à Daphné.

était absent, et occupé à soumettre quelques villes de la Phénicie. Appius attira au parti des Romains quelques princes qui n'obéissaient qu'à regret à l'Arménien, entre autres Zarbiénus, roi de la Gordyène[1]. Plusieurs des villes nouvellement subjuguées par Tigrane députèrent auprès de lui : il leur promit le secours de Lucullus, et il les engagea, pour le présent, à ne bouger. La domination des Arméniens était insupportable aux Grecs; mais, ce qui les révoltait surtout, c'était l'orgueil et l'arrogance du roi. Ses prospérités l'avaient rendu fier et dédaigneux; et, tout ce que les hommes estiment et admirent, il le regardait non-seulement comme sien, mais comme fait uniquement pour sa personne. Parti d'une espérance faible et méprisée, il avait dompté plusieurs nations, rabaissé, plus que n'avait pu le faire aucun autre, la puissance des Parthes, et rempli la Mésopotamie de Grecs transportés de la Cilicie et de la Cappadoce. Il avait tiré de leurs pays les Arabes scénites[2], et il les avait établis dans son voisinage, pour s'en servir dans le commerce. Une foule de rois lui faisaient leur cour; et il y en avait quatre qu'il tenait sans cesse autour de sa personne, comme des huissiers ou des gardes. Toutes les fois qu'il sortait à cheval, ces rois couraient à pied devant lui, vêtus d'une simple tunique; et, lorsqu'il donnait audience, ils se tenaient debout autour de son trône, les mains entrelacées l'une dans l'autre : posture humiliante, et qui passe pour l'aveu le plus formel de la servitude, et comme un renoncement à la liberté, un abandon qu'on fait à son seigneur de toute sa personne, dans le dessein de tout souffrir plutôt que de rien entreprendre contre lui.

Appius, que cette pompe tragique n'avait ni frappé ni

[1] La Gordyène ou le pays des Gordyens faisait partie de l'Assyrie

[2] Ce mot signifie *habitant sous la tente*. C'etaient des peuplades errantes qui couraient par la partie méridionale de la Mésopotamie, vivant de brigandages et du produit de leurs troupeaux.

intimidé, lui dit sans aucun détour, dès la première entrevue, qu'il était venu pour emmener Mithridate, qui était dû aux triomphes de Lucullus, ou, sinon, pour déclarer la guerre à Tigrane. Aussi Tigrane, malgré ses efforts pour donner à son visage, pendant le discours d'Appius, une expression ouverte et riante, ne put-il dérober à ceux qui étaient près de lui l'altération que lui causait le franc parler de ce jeune homme. C'était peut-être la première parole d'homme libre qu'il entendit, depuis un règne ou plutôt depuis une tyrannie de vingt-cinq ans. Il répondit à Appius qu'il ne livrerait pas Mithridate, et que, si les Romains commençaient la guerre, il se défendrait. Irrité contre Lucullus, qui, dans sa lettre, le nommait simplement roi, et non point roi des rois, il ne lui donna pas, dans sa réponse, le titre de général. Il envoya néanmoins à Appius des présents magnifiques; et, Appius les ayant refusés, il lui en renvoya de plus magnifiques encore. Appius ne voulut pas pourtant qu'on pût croire qu'il refusait par un sentiment particulier de haine : il prit une seule coupe, fit reporter tous les autres présents, et se hâta d'aller rejoindre son général.

Jusque-là, Tigrane n'avait daigné ni voir Mithridate, ni lui parler : il avait traité avec mépris et arrogance son propre beau-père, un roi qui venait de perdre un si grand empire; il le tenait fort loin de lui, gardé en quelque sorte comme prisonnier, dans des lieux marécageux et malsains; mais alors, il le fit venir à sa cour, et il lui prodigua des témoignages d'honneur et de bienveillance. Ils eurent, dans le palais, des conversations secrètes, qui guérirent les soupçons qu'ils avaient l'un contre l'autre; mais ce fut pour le malheur de leurs amis, sur lesquels ils en rejetèrent la faute. De ce nombre était Métrodore de Scepsis [1], homme d'une éloquence agréable

[1] Scepsis, que Strabon nomme Paléscepsis ou Scepsis-la-Vieille, était une ville de la Mysie, près du mont Ida. Le Métrodore dont il est question ici n'est

et d'une grande érudition, qui était si avant dans l'amitié de Mithridate, qu'on l'appelait le père du roi. Mithridate, à ce qu'il paraît, l'avait député à Tigrane pour demander du secours contre les Romains. « Mais toi, Métrodore, avait dit Tigrane, que me conseilles-tu? » Et Métrodore, soit qu'il eût en vue l'intérêt de Tigrane, soit qu'il ne voulût pas que Mithridate échappât, répondit : « Comme ambassadeur, je t'engage à secourir le roi; comme conseiller, à n'en rien faire. » Tigrane fit part à Mithridate de ces paroles, sans se douter qu'il dût en arriver mal à Métrodore; mais Métrodore fut sur-le-champ mis à mort, et Tigrane se repentit de son indiscrétion. Ce n'est pas pourtant qu'elle eût été la vraie cause de la mort de Métrodore : elle n'avait fait que donner la dernière impulsion à la haine que Mithridate lui portait; car il lui en voulait depuis longtemps, comme on le reconnut ensuite, à la prise des papiers secrets de Mithridate, parmi lesquels il s'en trouva un où la mort de Métrodore était résolue. Tigrane fit ensevelir le corps avec magnificence, et n'épargna rien pour honorer les funérailles d'un homme qu'il avait trahi vivant.

Le rhéteur Amphicratès mourut aussi à la cour de Tigrane. Je dois faire mention de lui, vu sa qualité d'Athénien. Banni d'Athènes, il se retira, dit-on, à Séleucie[1], sur le Tigre. Les habitants de la ville l'ayant prié d'enseigner la rhétorique, il leur répondit arrogamment : « Le plat est trop petit pour le dauphin. » Il se transporta de là auprès de Cléopâtre, fille de Mithridate et femme de Tigrane. Il se rendit bientôt suspect; et, sur la défense qu'on lui fit d'avoir aucun commerce avec les Grecs, il se laissa mourir de faim. Cléopâtre lui fit aussi

guère connu d'ailleurs. Il ne faut pas le confondre avec le célèbre philosophe Métrodore, qui était de Lampsaque, et qui vivait dans le troisième siècle avant J.-C.

[1] Ville bâtie par Séleucus Nicanor.

de magnifiques obsèques; et son tombeau est près d'un fort appelé Sapha.

Lucullus, en procurant à l'Asie de sages règlements et une paix profonde, n'avait négligé ni les plaisirs ni les jeux. Pendant son séjour à Éphèse, il enchanta les villes par des spectacles, des fêtes triomphales, des combats d'athlètes et de gladiateurs. Les villes, en retour, célébrèrent, pour lui faire honneur, des Lucullies, et lui donnèrent des témoignages d'une affection sincère, bien plus flatteuse que ces honneurs mêmes. Le retour d'Appius convainquit Lucullus qu'il fallait faire la guerre à Tigrane: il reprit donc la route du Pont; et, s'étant mis à la tête de ses troupes, il assiégea Sinope[1], ou plutôt les Ciliciens qui y tenaient garnison pour le roi, et qui, après avoir massacré la plupart des Sinopiens et mis le feu à la ville, s'enfuirent pendant la nuit. Lucullus, instruit de leur départ, entre dans la ville, passe au fil de l'épée huit mille des Ciliciens qui y étaient encore restés, rend aux habitants leurs biens, et travaille à sauver la ville.

Il y fut surtout déterminé par la vision que voici. Il lui avait semblé, pendant son sommeil, voir un homme s'approcher et lui dire: « Pousse en avant, Lucullus, encore un peu. Autolycus vient pour s'aboucher avec toi. » A son réveil, il ne savait comment expliquer sa vision : il prit la ville le même jour; et, comme il poursuivait les Ciliciens qui s'enfuyaient par mer, il vit, sur le rivage, une statue renversée, que les Ciliciens avaient voulu emporter, mais qu'ils n'avaient pas eu le temps d'embarquer : c'était un des chefs-d'œuvre de Sthénis. Quelqu'un lui dit que c'était la statue d'Autolycus, fondateur de Sinope. Cet Autolycus, fils de Déimachus, avait été, dit-on, un de ceux qui accompagnèrent Hercule, à son départ de la Thessalie pour l'expédition contre les Amazones. En revenant de ce voyage avec Démoléon et

[1] Dans la Paphlagonie, près du fleuve Halys, sur le Pont-Euxin.

Phlogius, il fit naufrage sur un écueil de la Chersonèse, nommé Pédalium. Autolycus échappa sain et sauf, avec ses armes et ses compagnons, aborda à Sinope, et enleva la ville aux Syriens qui l'occupaient. Les Syriens descendaient, dit-on, de Syrus, fils d'Apollon et de la nymphe Sinope, fille d'Asopus. Ce récit rappela à Lucullus le précepte de Sylla : « Ne tenez rien pour digne de foi et assuré, dit Sylla dans ses *Mémoires*, comme les avertissements que l'on reçoit en songe. »

Lucullus, ayant appris que Mithridate et Tigrane s'apprêtaient à traverser la Lycaonie et la Cilicie, pour envahir les premiers l'Asie, s'émerveilla que l'Arménien, s'il avait l'intention de faire la guerre aux Romains, ne se fût pas servi de Mithridate dans le temps que le roi jouissait de toute sa puissance, et qu'il n'eût pas uni ensemble les deux armées, au lieu de laisser les forces du roi s'affaiblir et se détruire, avant d'entreprendre cette guerre où il se jetait aujourd'hui avec de fragiles espérances, et appuyé sur un homme qui n'avait pu se soutenir lui-même. Cependant Macharès, fils de Mithridate, qui régnait dans le Bosphore, envoya à Lucullus une couronne d'or du prix de mille pièces, en le priant de lui donner le titre d'ami et d'allié des Romains.

Lucullus regarda dès lors la première guerre comme terminée. Il laissa donc Sornatius avec six mille hommes, pour veiller aux affaires du Pont : quant à lui, à la tête de douze mille hommes de pied et d'un peu moins de trois mille chevaux, il se mit en marche pour commencer la seconde guerre. On ne vit qu'une témérité imprudente, une folie que rien ne pouvait excuser, dans l'essor qui l'emportait au milieu de nations belliqueuses et de tant de milliers de gens de cheval, dans des plaines immenses, coupées par des rivières profondes, et environnées de montagnes toujours couvertes de neige. Aussi les soldats, peu accoutumés à une discipline sévère, ne le suivaient-ils qu'à regret, tout prêts à se révolter. A

Rome, les démagogues se déchaînaient contre lui : « Ce n'est pas pour l'intérêt de Rome, disaient-ils, que Lucullus court d'une guerre à une autre ; mais c'est afin de ne jamais poser les armes, d'avoir toujours à commander, et de faire servir les dangers publics à l'augmentation de sa fortune. » Et ils réussirent, avec le temps, à le faire rappeler.

Lucullus marchait à grandes journées, sans s'arrêter nulle part. Arrivé sur les bords de l'Euphrate, il trouva le fleuve grossi par les pluies de l'hiver, et plus rapide que de coutume. Il voyait avec dépit la perte de temps et l'embarras qu'il allait éprouver, pour rassembler des barques et construire des radeaux. Mais, sur le soir, les eaux commencèrent à se retirer : elles diminuèrent encore pendant la nuit ; et, le lendemain, le fleuve était rentré dans son lit. Les gens du pays, ayant vu de petites îles apparaître au milieu du fleuve, et le courant dormir autour d'elles, adorèrent Lucullus comme un dieu. Ce prodige n'était jadis arrivé que rarement : ils crurent que l'Euphrate s'était soumis volontairement à lui ; qu'il avait adouci, et, pour ainsi dire, apprivoisé ses eaux, afin de lui procurer un passage facile et prompt. Lucullus profita de l'occasion, et fit passer son armée. A peine était-il à l'autre bord, qu'il eut un signe favorable. Sur la rive paissaient des génisses, consacrées à Diane Perside, divinité particulièrement honorée par les barbares d'au delà de ce fleuve. Ils ne se servent de ces génisses que pour les sacrifices qu'ils offrent à la déesse : tout le reste du temps elles, errent en liberté dans les prairies, portant empreint l'emblème de la déesse, qui est une torche allumée. Il n'est pas facile de les prendre quand on en a besoin, et ce n'est point petite affaire. Au moment où l'armée eut passé l'Euphrate, une des génisses monta sur une roche qui est tenue pour consacrée à Diane, s'y arrêta, et, baissant la tête comme celles qu'on amène attachées avec un lien, elle se présenta à

Lucullus, pour être immolée. Il sacrifia aussi un taureau à l'Euphrate, en reconnaissance de l'heureux passage.

Ce jour-là, il campa sur la rive; le lendemain et les jours suivants, il pénétra dans le pays par la Sophène[1], sans causer aucun dommage à ceux qui se rendaient à lui, et qui recevaient volontiers son armée. Et même, comme ses soldats voulaient s'emparer d'une place qui passait pour contenir de grandes richesses, Lucullus, montrant de loin le Taurus : « Voilà, dit-il, le fort que nous avons plutôt à emporter. C'est là qu'est en réserve le prix destiné aux vainqueurs. » Puis il hâta la marche, passa le Tigre, et se jeta dans l'Arménie. Le premier qui vint annoncer à Tigrane l'approche de Lucullus n'eut pas à s'en féliciter : il le paya de sa tête. Personne autre ne lui en parla désormais; et il resta en repos, ignorant que le feu ennemi l'environnait de toutes parts, et écoutant des propos flatteurs. « Il faudrait, disaient ses courtisans, que Lucullus fût un bien grand général, pour oser attendre Tigrane devant Éphèse, et pour ne pas s'enfuir précipitamment de l'Asie, dès qu'il verra cette innombrable multitude d'hommes en armes. » Tant il est vrai que, comme tous les tempéraments ne peuvent pas porter beaucoup de vin, de même une âme vulgaire ne saurait porter une grande prospérité sans que sa raison se trouble! Mithrobarzanès fut le premier des amis de Tigrane qui osa lui dire la vérité. Il ne fut pas non plus bien payé de sa franchise; car il fut envoyé incontinent contre Lucullus, à la tête de trois mille chevaux et d'un corps nombreux d'infanterie, avec injonction d'amener le général en vie, et de passer sur le ventre à tout le reste.

Lucullus s'occupait, avec une partie de ses troupes, à asseoir le camp; et les autres soldats arrivaient à la file lorsque les coureurs vinrent rapporter que le barbare approchait. Lucullus eut peur qu'il n'attaquât avant

[1] Dans la grande Arménie, entre l'Euphrate et le Tigre.

que les troupes fussent réunies et en ordre de bataille, et qu'il ne mît l'armée en désordre. Il resta dans son camp pour le fortifier, et il détacha Sextilius, un de ses lieutenants, avec seize cents chevaux et un peu plus d'infanterie, tant légère que pesamment armée. Il lui ordonna de s'arrêter dès qu'il serait près de l'ennemi, et d'attendre qu'on l'informât que les retranchements étaient achevés. Sextilius comptait exécuter cet ordre; mais, forcé par les insolentes provocations de Mithrobarzanès, il en vint aux mains. Mithrobarzanès périt dans le combat, en luttant avec courage: quant à ses troupes, elles furent mises en déroute et taillées en pièces, à l'exception d'un petit nombre de soldats.

A cette nouvelle, Tigrane abandonna Tigranocertes [1], ville très-considérable qu'il avait bâtie lui-même, et il se retira vers le mont Taurus, où il rassembla toutes ses forces. Lucullus ne lui laissa pas le temps de faire ses préparatifs: il envoya Muréna couper les troupes qui rejoignaient Tigrane, tandis que Sextilius allait arrêter un corps nombreux d'Arabes, qui se rendaient auprès du roi. Muréna se mit à la poursuite de Tigrane; et, saisissant le moment où il entrait dans une vallée étroite, rude et difficile pour une grande armée, il donna sur lui si brusquement, que Tigrane prit la fuite, en abandonnant tous ses bagages. Il périt, dans cette affaire, un grand nombre d'Arméniens; et un plus grand nombre encore furent faits prisonniers.

Lucullus, encouragé par ces succès, lève son camp, marche sur Tigranocertes, et assiége la ville. Il y avait, dans Tigranocertes, une foule de Grecs que Tigrane avait transportés de la Cilicie, ainsi qu'une quantité de barbares qui avaient éprouvé le même sort: Adiabéniens [2], Assyriens, Gordyéniens, Cappadociens, tous peuples

[1] C'etait la nouvelle capitale de son royaume; et son nom signifiait *ville de Tigrane*.

[2] L'Adiabène était à l'occident de la Mésopotamie.

dont Tigrane avait détruit les villes, et qu'il avait forcés de s'établir dans la sienne. D'ailleurs, Tigranocertes regorgeait de richesses et d'ornements de toute espèce: tous les habitants, les simples particuliers comme les grands, s'étaient piqués à l'envi, pour faire leur cour au roi, de contribuer à l'augmenter et à l'embellir. Lucullus, par cette raison, pressait vivement le siége, persuadé que Tigrane ne s'y résignerait pas, et que la colère le ferait changer de résolution et le déterminerait à combattre: conjecture que vérifia l'événement. Cependant Mithridate dépêchait à Tigrane courriers sur courriers, lettres sur lettres, pour le détourner de combattre, et lui conseillait de se borner à tenir sa cavalerie en campagne, pour couper les vivres à Lucullus. Taxile, que Mithridate lui avait envoyé, et qui accompagnait l'expédition, le conjurait d'éviter et de fuir les armes invincibles des Romains.

Tigrane recevait d'abord assez patiemment tous ces avis; mais, quand les Arméniens et les Gordyéniens furent venus le joindre avec toutes leurs forces; quand les rois des Mèdes et des Adiabéniens lui eurent amené toutes les leurs; quand, des bords de la mer de Babylone[1], il lui fut arrivé beaucoup d'Arabes; de la mer Caspienne, des corps nombreux d'Albaniens[2] et d'Ibères[3], voisins de l'Albanie; des rives de l'Araxe[4], une multitude de barbares qui vivent sans roi: auxiliaires qui venaient de bonne volonté, ou attirés par des présents; alors les banquets du roi, et ses conseils même, furent tout remplis de flatteuses espérances, de propos audacieux, de menaces barbares. Taxile courut risque de la vie, pour s'être opposé à l'avis de ceux qui vou-

[1] C'est le golfe Persique que Plutarque nomme ainsi.

[2] L'Albanie était à l'occident de la mer Caspienne.

[3] Les Ibères occupaient le pays qui s'etend entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin.

[4] Rivière qui prend sa source dans le Taurus, et qui se jette dans la mer Caspienne.

laient le combat; et l'on soupçonna Mithridate de ne détourner Tigrane de la bataille que parce qu'il enviait à son gendre un brillant succès. Aussi Tigrane ne voulut-il pas attendre Mithridate, craignant qu'il n'en vînt partager avec lui la gloire : il se mit en marche avec toute son armée, se plaignant, dit-on, à ses amis de n'avoir affaire qu'à Lucullus seul, et non point à tous les généraux romains ensemble. Et cette confiance n'était vraiment ni insensée ni déraisonnable, quand il considérait cette foule de nations et de rois qui marchaient à sa suite, ces bataillons d'infanterie, ces milliers de gens de cheval. Il menait avec lui vingt mille archers et frondeurs; cinquante-cinq mille chevaux, dont dix-sept mille bardés de fer, comme Lucullus le marquait dans sa lettre au sénat; cent cinquante mille hommes d'infanterie, divisés par cohortes et par phalanges; enfin des pionniers pour ouvrir des chemins, jeter des ponts, nettoyer les rivières, couper des bois, et faire les autres travaux nécessaires : ils étaient trente-cinq mille, rangés en bataille à la queue de l'armée, afin de la faire paraître plus nombreuse et plus forte.

Lorsqu'il eut franchi le mont Taurus, et qu'il se montra à découvert avec son armée, il aperçut l'armée des Romains campée devant Tigranocertes. Les barbares renfermés dans la ville, en voyant Tigrane, poussent des cris confus, et battent des mains, menaçant les Romains du haut des murailles, et leur montrant les Arméniens. Lucullus tint un conseil, pour décider si l'on combattrait ou non. Les uns lui disaient d'abandonner le siége, et de marcher contre Tigrane ; les autres pensaient qu'il ne fallait ni laisser derrière soi cette multitude d'ennemis, ni interrompre le siége. Lucullus dit que les deux avis n'étaient pas bons, chacun en particulier ; mais que, pris ensemble, ils l'étaient [1]. Il partage donc en deux son

[1] J'ai traduit ce qu'il y a dans le texte, qui est évidemment altéré. L'observation de Lucullus n'a en effet aucun sens, après l'avis qu'on vient de lui donner

armée, laisse Muréna, pour la conduite du siége, avec six mille hommes d'infanterie; et lui-même, à la tête de vingt-quatre cohortes, qui faisaient en tout dix mille hommes, à la tête de toute sa cavalerie, et d'environ mille archers ou frondeurs, il marche à l'ennemi, et il va camper dans une vaste plaine, qui s'étendait le long de la rivière. Son armée parut bien petite à Tigrane, et elle prêta beaucoup aux plaisanteries des flatteurs du roi. Les uns se moquaient; les autres, pour s'amuser, tiraient au sort les dépouilles. Chacun des rois et des généraux venait lui demander d'être chargé seul de terminer l'affaire, pendant que lui-même il resterait spectateur du combat. Tigrane, lui aussi, voulut faire l'agréable et le railleur, et il dit ce mot, tant répété depuis : « S'ils viennent comme ambassadeurs, ils sont beaucoup; si c'est comme soldats, ils sont bien peu. » La journée se passa de la sorte, en plaisanteries et en rires.

Le lendemain, au point du jour, Lucullus fait sortir ses troupes en armes. Les barbares étaient campés sur la rive orientale de la rivière. Le courant, à cet endroit, faisait un détour vers le couchant, et laissait un gué facile. Lucullus tourna de ce côté, en hâtant la marche de ses troupes. Tigrane prit ce pas précipité pour une fuite, appela Taxile, et lui dit, avec un rire insultant : « Hé bien ! cette invincible infanterie romaine, la vois-tu fuir? — O roi! répondit Taxile, je voudrais que ta bonne Fortune fît aujourd'hui pour toi quelque chose d'extraordinaire; mais les Romains ne prennent jamais, pour une simple marche, leurs plus beaux habits; ils n'ont pas ainsi leurs boucliers luisants, ni leurs casques nus; et ils n'auraient pas dépouillé leurs armes, comme ils l'ont fait, de leurs étuis de cuir. Cet éclat annonce des gens prêts à combattre, et qui déjà s'avancent sur l'ennemi. » Taxile parlait encore, lorsqu'on

en dernier lieu : il devrait y applaudir, puisqu'il va y conformer sa conduite; et, au lieu de cela, il le contredit!

aperçut la première aigle de Lucullus tourner vers l'orient, et les cohortes prendre leurs rangs, pour passer la rivière. Alors Tigrane, sortant avec peine comme d'une profonde ivresse : « Quoi ! s'écria-t-il deux ou trois fois, ces gens-là nous attaquent ! » Aussi cette multitude immense ne se put-elle former en bataille qu'avec beaucoup de confusion. Tigrane prit pour lui le centre ; il plaça à l'aile gauche le roi des Adiabéniens, et celui des Mèdes à la droite, sur le front de laquelle il disposa la plus grande partie de ses cavaliers bardés de fer.

Lucullus allait passer la rivière, quand quelques-uns de ses capitaines vinrent l'avertir de se garder de ce jour-là, comme étant un de ces jours néfastes que les Romains appellent noirs ; car il était l'anniversaire de la défaite de l'armée de Cépion [1] par les Cimbres. Lucullus répondit ce mot si connu : « Hé bien ! je rendrai ce jour heureux aux Romains. » C'était la veille des nones d'octobre [2]. Ayant dit, il exhorte les siens à avoir bon courage, passe la rivière, et pousse le premier à l'ennemi. Il portait une cuirasse d'acier à écailles, toute luisante au soleil, et une cotte d'armes bordée d'une frange. Il fit aussitôt briller son épée aux yeux de ses soldats, pour leur faire entendre qu'il fallait tout de suite en venir à la mêlée, avec un ennemi accoutumé à combattre de loin à coups de flèches, et lui ôter, par une attaque rapide, l'espace dont il avait besoin pour les lancer. Comme il vit que la cavalerie bardée de fer se déployait au pied d'une colline unie au sommet, et dont la pente, qui n'avait que quatre stades [3], n'était ni rapide ni coupée, il ordonna à ses cavaliers thraces et galates d'aller les prendre en flanc, et de détourner, avec l'épée. les lances des ennemis. En effet, c'est dans la lance que

[1] La plupart des éditions donnent Scipion ; mais c'est une erreur manifeste, ou plutôt une altération faite au nom véritable par quelque copiste ignorant

[2] Le 6 octobre.

[3] Moins d'un kilomètre.

consiste uniquement la force des cavaliers bardés de fer. Otez-leur la liberté de la faire agir, ils ne pourront plus ni se défendre eux-mêmes ni nuire à l'ennemi : on les dirait murés dans leur pesant et roide attirail. Lucullus prend deux cohortes d'infanterie, et il court s'emparer de la hauteur ; ses soldats le suivent avec grand courage, animés à la vue de leur général, qui marchait le premier à pied, couvert de ses armes, et qui gravissait la colline.

Arrivé au sommet, Lucullus s'arrête sur le lieu le plus découvert, et il crie d'une voix forte : « La victoire est à nous ! soldats, la victoire est à nous ! » En disant ces mots, il fond sur la cavalerie bardée de fer, et il ordonne à ses soldats de ne pas faire usage de leurs javelots, mais de joindre les ennemis l'épée à la main, et de les frapper aux jambes et aux cuisses, les seules parties de leurs corps qui fussent découvertes. Mais on n'eut pas besoin d'user de ce moyen. Les ennemis n'attendirent pas l'approche des Romains : ils s'enfuirent honteusement, en poussant des cris affreux ; et, sans avoir rendu aucun combat, ils allèrent donner, eux et leurs chevaux, pesants comme ils l'étaient, sur les armes de leur propre infanterie. Ainsi tant de milliers d'hommes furent vaincus sans qu'il y eût une seule blessure, sans qu'on eût vu une goutte de sang répandu. Le massacre commença au moment où ils se mirent à fuir, ou plutôt à vouloir fuir ; car ils ne pouvaient en venir à bout, empêchés qu'ils étaient par l'épaisseur et la profondeur des bataillons. Tigrane, dès le commencement de l'action, avait fui avec peu de monde ; et, voyant son fils partager sa fortune, il ôta son diadème, le lui remit en pleurant, et le pressa de se sauver comme il pourrait, par un autre chemin. Le jeune homme n'osa pas ceindre sa tête de ce diadème : il le donna en garde au plus fidèle de ses serviteurs. Celui-ci fut pris, par hasard, et conduit à Lucullus ; en sorte que le diadème de Tigrane se trouva parmi les autres dépouilles.

Il périt, dit-on, dans cette déroute, plus de cent mille hommes de pied, et il ne se sauva qu'un fort petit nombre de cavaliers. Les Romains n'eurent que cent hommes blessés et cinq tués. Le philosophe Antiochus [1], dans son traité *des Dieux*, parle de cette bataille, et il dit que le soleil n'en a jamais vu de semblable. Strabon [2], autre philosophe, écrit, dans ses *Mémoires historiques*, que les Romains étaient honteux et se raillaient eux-mêmes d'avoir eu besoin d'employer leurs armes contre de pareils esclaves. Tite Live prétend que jamais les Romains n'avaient eu à combattre des ennemis si supérieurs en nombre; car les vainqueurs n'étaient pas tout à fait la vingtième partie des vaincus. Aussi les plus habiles généraux romains, ceux qui s'étaient trouvés le plus souvent à la guerre, louaient surtout Lucullus d'avoir vaincu deux rois des plus célèbres et des plus puissants, par les deux moyens les plus opposés, la promptitude et la lenteur. En effet, il avait miné peu à peu, par les délais et par le temps, Mithridate au comble de sa puissance; et il avait écrasé Tigrane, par la soudaineté de l'attaque. Lucullus a été du très-petit nombre des généraux qui ont eu une lenteur active, et qui ont fait servir l'audace à leur sûreté.

Voilà pourquoi Mithridate ne se pressa point assez pour se trouver à la bataille. Persuadé que Lucullus agirait dans cette guerre avec lenteur et prudence, il se rendait à petites journées au camp de Tigrane. Il rencontra, sur le chemin, quelques Arméniens qui fuyaient pleins de terreur et d'épouvante : il devina à l'instant le malheur qui venait d'arriver. Bientôt une foule de fuyards nus et blessés lui apprirent la déroute de l'armée. Il se mit alors à la recherche de Tigrane; et il le

[1] Probablement ce philosophe de l'ancienne Académie dont il est question avec quelques détails à la fin de la *Vie de Lucullus*.

[2] C'est le même dont nous possedons encore la grande *Géographie;* mais les *Mémoires historiques* dont parle Plutarque n'existent plus.

trouva seul, abandonné de tous, réduit au plus triste état. Il n'insulta point à son malheur, comme Tigrane l'avait fait au sien : il descendit de cheval, et pleura avec lui leurs disgrâces communes ; puis il lui donna sa propre garde et les officiers qui l'accompagnaient, et il ranima ses espérances pour l'avenir. Ensuite ils s'occupèrent, de concert, à réunir de nouvelles armées.

Cependant les Grecs de Tigranocertes s'étaient soulevés contre les barbares, et voulaient livrer la ville. Lucullus lui fit donner l'assaut, et l'emporta. Il s'y saisit de tous les trésors du roi, et abandonna la ville au pillage. Ses soldats, outre les autres richesses, y trouvèrent huit mille talents d'argent monnayé [1] ; et Lucullus, indépendamment de ces sommes immenses, leur distribua, sur le reste du butin, huit cents drachmes par tête [2]. Informé qu'on avait trouvé dans la ville une foule de comédiens, que Tigrane avait rassemblés de toutes parts pour faire l'inauguration du théâtre qu'il avait construit, Lucullus s'en servit dans les jeux et dans les spectacles qu'il donna pour célébrer sa victoire. Il renvoya les Grecs dans leurs patries, et il fournit aux frais de leur voyage. Il fit le même traitement aux barbares qui n'étaient venus que par force habiter Tigranocertes. Ainsi la ruine d'une seule ville en fit repeupler plusieurs, où revinrent les anciens habitants, qui chérirent Lucullus comme un bienfaiteur et comme un fondateur.

Partout les vertus de Lucullus recevaient leur récompense. Les louanges qu'obtiennent la justice et l'humanité le touchaient plus que celles qu'on donne aux exploits militaires ; car toute l'armée partage celles-ci, et la Fortune en revendique la plus grande part : les autres, au contraire, sont la marque certaine d'une âme douce et bien cultivée ; et ce fut par ces qualités aimables que Lucullus, sans coup férir, subjugua les barbares. En

[1] Un peu moins de quarante-cinq millions.
[2] Plus de 700 francs de notre monnaie.

effet, des rois arabes vinrent remettre à sa discrétion leurs personnes et leurs États ; et la nation des Sophéniens se rallia à sa cause. Celle des Gordyéniens conçut pour lui une affection si vive, qu'ils auraient volontiers abandonné leurs villes, pour le suivre avec leurs femmes et leurs enfants. Le motif d'un tel attachement était celui-ci : Zarbiénus, roi des Gordyéniens, ne pouvant plus supporter la tyrannie de Tigrane, avait fait, comme il a été dit, par l'entremise d'Appius, un traité secret d'alliance avec Lucullus. Tigrane, qui en eut vent, le fit mettre à mort, lui, sa femme et ses enfants, avant que les Romains entrassent en Arménie. Lucullus n'avait pas oublié la conduite de Zarbiénus. Lorsqu'il fut entré dans le pays des Gordyéniens, il célébra ses obsèques avec magnificence, et il fit dresser un bûcher, orné d'étoffes d'or et des dépouilles prises sur Tigrane : il y mit lui-même le feu ; puis, avec les amis et les parents du mort, il versa les libations funèbres, appelant Zarbiénus son compagnon et l'allié des Romains. Il donna enfin une somme d'argent considérable, pour lui élever un tombeau ; car on avait trouvé, dans les palais de Zarbiénus, une immense quantité d'or et d'argent, et une provision de trois cent mille médimnes [1] de blé. De façon que les soldats s'enrichirent, et qu'on admira Lucullus d'avoir su, sans prendre une seule drachme dans le trésor public, fournir aux frais de la guerre par la guerre même.

Sur ces entrefaites, il vint des ambassadeurs du roi des Parthes, pour solliciter amitié et alliance. Cette proposition fit grand plaisir à Lucullus, et il s'empressa d'envoyer à son tour une députation au Parthe; mais les députés découvrirent que le roi flottait entre les deux partis, et qu'il faisait demander secrètement à Tigrane la Mésopotamie, s'engageant à unir ses armes aux sien-

[1] Plus de 150,000 hectolitres.

nes. Lucullus, à cette nouvelle, se décide à laisser là Tigrane et Mithridate, comme deux adversaires déjà hors de combat, et à marcher contre les Parthes, pour essayer la force de leur armée; estimant que ce lui serait chose bien glorieuse d'avoir abattu, dans le cours rapide d'une seule expédition, trois rois de suite, comme un athlète abat ses rivaux dans la lutte, et d'avoir traversé, victorieux et invincible, trois des plus puissantes monarchies qui fussent sous le soleil.

Il envoya donc dans le Pont porter à Sornatius, et aux autres capitaines, l'ordre de lui amener les troupes qu'ils avaient sous leur commandement, résolu qu'il était de partir de la Gordyène. Mais ceux-ci, qui, déjà plus d'une fois, avaient eu à se plaindre de la désobéissance et de l'insubordination des soldats, reconnurent alors en eux une disposition formelle à la révolte. Ni la persuasion ni la contrainte ne les peuvent faire partir : ils crient, ils protestent qu'ils ne resteront pas même où ils sont; qu'ils laisseront le Pont sans armée, et qu'ils s'en retourneront chez eux. Ces nouvelles, répandues dans le camp de Lucullus, portèrent la contagion parmi ses soldats, amollis par les richesses et les délices, mal propres aux fatigues de la guerre, et qui n'aspiraient qu'après le repos. Instruits de la mutinerie des autres, ils disaient tout haut que c'étaient là des hommes; qu'il les fallait imiter : « Nous avons rendu assez de services à la patrie pour avoir droit de n'être plus exposés au danger, et de voir finir nos travaux. »

Informé de ces propos et d'autres plus coupables encore, Lucullus abandonna son projet d'expédition contre les Parthes, et il se remit à poursuivre Tigrane. On était alors au fort de l'été : aussi Lucullus fût-il tout désappointé, quand il eut passé le Taurus, de voir que les champs étaient encore verts : tant le froid extrême rend dans ces contrées les saisons tardives ! Il descendit néanmoins dans la plaine, battit deux ou trois fois les Armé-

niens, qui avaient osé l'attaquer, pilla sans obstacle tout le pays, enleva les provisions de blé qu'on avait faites pour Tigrane, et jeta les ennemis dans la disette, qu'il avait redoutée pour lui-même. Il les provoquait sans cesse au combat, tantôt environnant leur camp de tranchées, tantôt ravageant sous leurs yeux tous les environs; mais rien ne put exciter des troupes tant de fois battues. Lucullus partit donc, et il se porta sur Artaxata, séjour royal de Tigrane, où étaient ses plus jeunes enfants et ses femmes. Il ne doutait pas que Tigrane, pour conserver des objets si chers, ne risquât une bataille.

Annibal, après la défaite d'Antiochus par les Romains, s'était retiré, dit-on, auprès d'Artaxas l'Arménien, à qui il avait donné plusieurs conseils et plusieurs instructions utiles : entre autres, ayant remarqué dans le pays un lieu très-agréable et très-fertile, qu'on laissait en friche, et qui était absolument négligé, il y traça le plan d'une ville; puis il mena Artaxas en cet endroit, lui montra ce plan, et l'exhorta à faire bâtir la ville. Le roi, charmé de cette idée, le pria de présider lui-même à l'ouvrage; et bientôt l'on vit s'élever une ville grande et magnifique, qui prit son nom de celui du roi, et qui reçut le titre de capitale de l'Arménie.

Tigrane ne put se résigner à voir marcher Lucullus contre Artaxata : il rassemble son armée; et, au quatrième jour, il vient camper en face des Romains. Les deux armées étaient séparées par le fleuve Arsanias[1], que les Romains avaient nécessairement à passer, pour arriver devant Artaxata. Lucullus, après avoir sacrifié aux dieux, se tenant sûr de la victoire, s'occupa de faire passer la rivière à son armée. Il avait placé douze cohortes en front de bataille, et les autres derrière à la file, car il craignait d'être enveloppé par la cavalerie ennemie, dont les nombreux escadrons se déployaient sur

[1] Un des affluents de l'Euphrate.

l'autre bord, soutenus par des archers mardes[1] à cheval et des lanciers ibères, les plus aguerries des troupes étrangères, et celles en qui Tigrane avait le plus de confiance. Mais ils ne firent rien de brillant : après une légère escarmouche avec la cavalerie romaine, ils n'osèrent pas attendre le choc de l'infanterie; ils s'enfuirent à droite et à gauche, attirant à leur poursuite les cavaliers ennemis. Ceux-là dissipés, Lucullus vit s'avancer la cavalerie commandée par Tigrane, dont le bel ordre et la multitude lui firent concevoir quelque crainte : il rappelle sa cavalerie de la poursuite des fuyards, et il va le premier au-devant des Atropatènes[2] qui entouraient la personne du roi, eux et les plus braves soldats de l'armée. Mais, avant qu'il pût en venir aux mains avec eux, ils s'étaient enfuis saisis d'effroi. De trois rois qui occupaient, à cette bataille, le front de l'armée, Mithridate fut celui qui s'enfuit le plus honteusement : il ne soutint pas même le cri de guerre des Romains. On poursuivit fort loin les fuyards; et, durant toute la nuit, les Romains ne cessèrent de tuer, de faire des prisonniers, et d'emporter du butin. Tite Live dit qu'il périt plus de monde à la première bataille, mais qu'il y eut, dans celle-ci, plus de gens de marque tués ou pris.

Lucullus, animé par cette victoire, et tout plein de confiance, songeait à pénétrer dans les hautes provinces, pour consommer la ruine des barbares; mais tout à coup, par un changement de saison qu'on ne devait pas attendre à l'équinoxe d'automne, il survint un froid aussi rude que dans le cœur même de l'hiver. Presque tous les jours il tombait de la neige; et, quand le temps devenait serein, on ne voyait plus que glaces et frimas. Les che-

[1] Les Mardes étaient une peuplade de la Médie, sur la côte méridionale de a mer Caspienne.

[2] Peuple de la Médie. Ce nom est une correction d'Amyot. Le texte vulgaire dit σατραπηνοῖς, mot inconnu, qui pourrait être à la rigueur un nom de peuple, mais que la plapart changent en σατράπαις, qui a du moins l'avantage d'être clair et intelligible.

vaux ne pouvaient qu'à grand'peine trouver à boire dans les rivières, à cause du froid excessif qu'il faisait; ils ne pouvaient non plus les traverser sans péril, parce que la glace, en rompant sous leurs pieds, leur coupait, de ses tranchants, les nerfs et les jambes. Le pays, presque partout couvert de bois, n'avait que d'étroits sentiers, où les soldats ne pouvaient marcher sans être trempés de neige : durant les nuits, ils étaient aussi mal encore, parce qu'ils les passaient dans des lieux humides et fangeux. Aussi n'y avait-il que quelques jours qu'ils suivaient Lucullus depuis la bataille, lorsqu'ils commencèrent à refuser d'obéir. D'abord ils eurent recours aux prières, et ils prirent leurs tribuns pour médiateurs; ensuite ils s'attroupèrent en tumulte dans leurs tentes, et ils passèrent la nuit à pousser des cris affreux : signe certain de sédition dans une armée. Lucullus leur faisait les plus vives instances; il les conjurait de s'armer de patience, jusqu'à ce qu'ils eussent pris la Carthage d'Arménie, et détruit l'ouvrage du plus cruel ennemi des Romains : c'est Annibal qu'il voulait dire. Mais il ne put venir à bout de les entraîner. Il les ramena donc sur leurs pas; et, ayant repassé le Taurus par d'autres défilés, il descendit dans la Mygdonie [1], pays fertile, dont la température est douce, et où il y avait une ville grande et peuplée, que les barbares appelaient Nisibe, et les Grecs, Antioche de Mygdonie [2]. Un frère de Tigrane, Gouras, y avait le titre de commandant; mais l'expérience militaire et l'habileté pour l'invention des machines mettaient réellement l'autorité aux mains de Callimachus, celui avec qui, au siége d'Amisus, Lucullus avait eu affaire. Le général romain vint camper devant Nisibe, et il employa contre la ville tout ce que l'art fournissait de moyens : en peu de jours, il l'eut emportée d'assaut.

[1] Les Mygdoniens occupaient la partie septentrionale de la Mésopotamie, sur les bords du Tigre.

[2] Au pied du mont Masius, près du Tigre.

Il traita avec de grands égards Gouras, qui était venu se rendre à lui. Callimachus promettait de découvrir des cachettes qui recélaient des trésors considérables; mais Lucullus ne prêta point l'oreille à ses paroles : il le fit charger de fers et garder avec soin, afin qu'il reçût la punition qu'il avait méritée en mettant le feu à la ville d'Amisus, et en ôtant à Lucullus, avec une partie de sa gloire, le plaisir d'exercer sa générosité envers les Grecs.

On pourrait dire, jusqu'ici, que la Fortune avait accompagné Lucullus dans toutes ses expéditions; mais, à dater de ce moment, le vent favorable tomba tout à coup: Lucullus ne fit plus rien qu'en luttant avec effort contre les obstacles et les écueils. A la vérité, il déploya toujours la vertu et la patience d'un grand général; mais ses actions n'eurent plus ni éclat ni beauté : il faillit même perdre sa gloire d'auparavant, par les disgrâces qu'il éprouva, et par les différends qu'il eut sans raison avec son armée. Il dut en grande partie s'imputer à lui-même ses malheurs, vu le peu de soin qu'il mit à se ménager l'affection des soldats, persuadé qu'il était que toutes les complaisances d'un général pour ceux qu'il commande déshonorent et ruinent son autorité. Ce qui lui fit encore plus de tort, c'est qu'au lieu de savoir s'accommoder à ses égaux en naissance et en dignité, il les traitait tous avec mépris, et qu'il les regardait, au prix de lui-même, comme des gens de rien.

Tels sont les défauts que Lucullus mêlait, dit-on, à tant de belles qualités. Grand et bien fait de sa personne, et, de plus, habile orateur, il s'entendait également au maniement des affaires politiques et militaires. Salluste rapporte[1] que, dès le commencement de la guerre, il indisposa contre lui ses soldats, en les forçant de passer deux hivers de suite dans leur camp, l'un devant Cyzi-

[1] Cela se trouvait dans le grand ouvrage qui n'existe plus.

que, et l'autre devant Amisus. Ils ne s'ennuyèrent pas moins les hivers suivants, qu'ils passèrent, ou à combattre dans le pays ennemi, ou sous des tentes, en pays allié; car Lucullus n'entra pas même une seule fois, avec son armée, dans une ville grecque et amie des Romains. Ces mécontentements des soldats s'aigrirent davantage encore par les efforts des démagogues de Rome, lesquels, dans leur envie contre Lucullus, l'accusaient de traîner la guerre en longueur, pour satisfaire son ambition et son avarice. « Lucullus embrasse, disaient-ils, dans son commandement, presque à lui seul, la Cilicie, l'Asie [1], la Bithynie, la Paphlagonie, la Galatie, le Pont, l'Arménie, tous les pays jusqu'au Phase; et maintenant il pille les maisons royales de Tigrane, comme si on l'avait envoyé pour dépouiller les rois, et non pour les soumettre. » Telles étaient, dit-on, les déclamations du préteur [2] Lucius Quintius. Le peuple, entraîné par les discours de Quintius, ordonna qu'on enverrait à Lucullus des successeurs dans le gouvernement de ces provinces, et qu'on licencierait une partie de son armée.

Mais ce qui mit le comble à ces désagréments, et ce qui acheva de perdre Lucullus, ce fut l'hostilité de Publius Clodius [3], homme insolent, et tout plein de présomption et d'audace. Il était frère de la femme de Lucullus, et on l'avait accusé d'un honteux commerce avec sa sœur, dont les mœurs étaient fort déréglées. Il servait alors dans l'armée de Lucullus, en un rang qui lui paraissait bien au-dessous de son mérite, car il se croyait digne de la première place; mais sa dépravation avait fait souvent donner la préférence à d'autres. Il se mit donc à pratiquer les troupes fimbriennes, et à les irri-

[1] C'est-à-dire l'Asie-Mineure.

[2] Plutarque se sert de l'expression ἕνα τῶν στρατηγῶν, et il est fort possible qu'ici, contre sa coutume, il ait employé le mot στρατηγός dans un autre sens que *préteur*, et qu'il veuille parler d'un des tribuns du peuple, comme le pense Xylander.

[3] Le même que Plutarque nomme plus haut Appius Clodius.

ter contre Lucullus, en séduisant, par ses discours, des soldats accoutumés depuis longtemps aux flatteries des démagogues, et qui l'écoutaient avec plaisir. C'étaient ceux qui avaient tué, par les conseils de Fimbria, le consul Flaccus, et qui s'étaient donné pour général Fimbria lui-même. Aussi accueillirent-ils Clodius avec un vif empressement. Ils l'appelaient l'ami des soldats, parce qu'il affectait de s'indigner de leurs peines. « N'y aura-t-il jamais de fin, disait Clodius, à tant de guerres et de travaux? Consumeront-ils leur vie à combattre toutes les nations, à errer dans tous les pays, sans recueillir d'autre fruit de leurs expéditions pénibles que l'honneur d'escorter les chariots et les chameaux de Lucullus, chargés de vaisselle d'or et de pierres précieuses? Les soldats de Pompée sont déjà peuple aujourd'hui, vivant en repos avec des femmes et des enfants, cultivant des terres fertiles, et établis dans des villes heureuses; non point pour avoir repoussé Mithridate et Tigrane dans des déserts inaccessibles, ou pour avoir détruit les palais des rois de l'Asie, mais pour avoir fait la guerre en Espagne contre des fugitifs, et en Italie contre des esclaves. Si nous ne devons jamais cesser de faire la guerre, réservons du moins ce qui nous reste de force et de vie pour un général qui regarde comme son plus bel ornement la richesse de ses soldats. »

Corrompue par ces déclamations, l'armée de Lucullus refusa de le suivre contre Tigrane, et aussi contre Mithridate, qui s'était jeté de l'Arménie dans le Pont, et qui travaillait à reconquérir son royaume. Ils prétextèrent la rigueur de l'hiver, et ils restèrent oisifs dans la Gordyène, en attendant l'arrivée de Pompée, ou de quelque autre général, qui ne pouvait tarder à venir remplacer Lucullus. Cependant, lorsqu'ils apprirent que Mithridate avait vaincu Fabius, et qu'il marchait contre Sornatius et Triarius, ils rougirent de leur révolte, et ils suivirent Lucullus. Triarius voulut ravir, avant l'arrivée de Lu-

cullus, qui s'approchait, une victoire dont il se croyait assuré; mais il perdit une grande bataille, où périrent, dit-on, sept mille Romains, et, dans ce nombre, cent cinquante centurions et vingt-quatre tribuns des soldats; et son camp tomba au pouvoir de Mithridate. Lucullus arriva peu de jours après, et il déroba Triarius à la fureur des soldats, qui demandaient sa tête. Mithridate refusait de combattre, et attendait Tigrane, qui venait avec une grande armée. Lucullus résolut de prévenir leur jonction, et de s'avancer à la rencontre de Tigrane, pour lui livrer bataille. Il était déjà en marche, lorsque les troupes fimbriennes se révoltèrent et sortirent des rangs, prétendant qu'un décret du peuple les avait licenciées, et que Lucullus n'avait plus droit de commander, ses provinces ayant été assignées à d'autres. Lucullus descendit, pour les fléchir, à tout ce qu'il y a de démarches humiliantes, les suppliant l'un après l'autre, parcourant leurs tentes d'un air triste et les larmes aux yeux, à quelques-uns même prenant la main; mais ils repoussaient toutes ses avances : ils jetaient à ses pieds leurs bourses vides, et ils lui disaient d'aller seul combattre les ennemis, puisqu'il savait si bien s'enrichir seul de leurs dépouilles. Toutefois, à la prière des autres soldats, les Fimbriens cédèrent : ils promirent de rester pendant l'été; mais en déclarant que si, durant ce temps-là, il ne se présentait point d'ennemi à combattre, ils se retireraient.

C'était une nécessité pour Lucullus, ou de se soumettre à ces conditions, ou de rester seul, et d'abandonner le pays aux barbares. Il retint donc les soldats, mais sans leur imposer depuis aucune contrainte, et sans les mener au combat, s'estimant heureux de ce qu'ils voulaient bien ne pas le quitter, et laissant Tigrane ravager impunément la Cappadoce et Mithridate reprendre sa fierté, ce Mithridate dont lui-même il avait annoncé au sénat l'entière défaite. Il était venu de Rome des commissaires, chargés de

régler les affaires du Pont, dont on croyait déjà la possession assurée; mais ils trouvèrent, en arrivant, que Lucullus n'était pas même maître de sa personne, et qu'il était l'objet des mépris et des affronts des soldats. Ceux-ci se portèrent enfin à un tel excès d'insolence à l'égard de leur général, qu'aussitôt l'été fini, ils revêtirent leurs armes, tirèrent leurs épées, et provoquèrent au combat les ennemis, qui s'étaient retirés, et qui ne paraissaient plus nulle part. Puis, jetant de grands cris et frappant l'air de leurs épées, ils sortirent du camp, et ils protestèrent que le temps était expiré, durant lequel ils avaient promis à Lucullus de demeurer avec lui.

D'un autre côté, Pompée invitait par lettres les autres à se ranger sous ses ordres. Car la faveur du peuple et les flatteries des démagogues l'avaient fait charger de continuer la guerre contre Mithridate et Tigrane. Aux yeux du sénat et des meilleurs citoyens, cette nomination était une injustice faite à Lucullus : on lui donnait, disaient-ils, un successeur, non pour finir la guerre, mais pour lui enlever le triomphe; et on le forçait de céder à un autre, bien moins le commandement de l'armée que le prix de ses exploits militaires. Mais la manière dont on en usa à son égard parut bien plus odieuse encore à ceux qui étaient sur les lieux. Lucullus ne fut maître ni de punir les fautes ni de récompenser les services. Pompée défendit qu'on s'adressât à lui pour aucune affaire, et qu'on eût égard à ce qu'il avait réglé avec les dix commissaires venus de Rome : défenses intimées par des affiches publiques, et appuyées par la terreur que causait son armée, plus nombreuse que celle de Lucullus.

Cependant leurs amis communs jugèrent convenable qu'ils eussent une entrevue; et le lieu du rendez-vous fut un bourg de la Galatie. Ils s'entretinrent avec une courtoisie réciproque, et ils se félicitèrent mutuellement de leurs exploits. Lucullus était plus âgé, et Pompée

supérieur en dignité : Pompée avait commandé dans un plus grand nombre de guerres, et obtenu deux triomphes. Ils étaient précédés l'un et l'autre de faisceaux couronnés de lauriers, marque de leurs victoires. Mais les lauriers des faisceaux de Pompée s'étaient flétris dans un long voyage à travers des pays secs et arides; et les licteurs de Lucullus, qui s'en aperçurent, se firent un plaisir de donner à ceux de Pompée une portion de leurs propres lauriers, qui étaient frais et tout verdoyants. Les amis de Pompée virent dans ce fait un augure favorable; et, en effet, l'expédition de Pompée tira un grand lustre des exploits de Lucullus. Toutefois cette entrevue ne rétablit point entre eux la bonne intelligence : ils se séparèrent plus hostiles l'un à l'autre que jamais.

Pompée cassa les ordonnances de Lucullus, emmena tous les soldats avec lui, et ne laissa à Lucullus, pour accompagner son triomphe, que seize cents hommes; et ceux-là même ne le suivaient pas de leur plein gré : tant Lucullus manquait, soit par nature ou par l'effet de sa mauvaise fortune, du premier et du plus grand talent d'un général ! S'il eût joint ce talent à tant et de si grandes qualités qu'il possédait, au courage, à la vigilance, à la prudence et à la justice, l'empire de Rome n'aurait pas eu l'Euphrate pour borne du côté de l'Asie, mais les derniers confins de la terre et la mer d'Hyrcanie [1]. Car les autres nations avaient été subjuguées d'avance par Tigrane, et la puissance des Parthes n'était alors ni aussi grande ni aussi bien unie qu'elle se montra au temps de Crassus : fatigués par leurs dissensions intestines, et par leurs guerres avec les peuples voisins, ils ne pouvaient pas même repousser les insultes des Arméniens. Il me semble donc, d'après cela, que les services rendus par Lucullus en personne à sa patrie n'ont point égalé le dommage qu'il lui a fait porter par

[1] C'est la mer Caspienne, appelée aussi Hyrcanienne, parce que les Hyrcaniens en habitaient la côte méridionale.

d'autres. Les trophées qu'il avait dressés en Arménie si près des Parthes, et la prise de Tigranocertes et de Nisibe, et les richesses qu'il avait fait transporter à Rome, et le diadème de Tigrane rapporté captif en triomphe, allumèrent dans l'âme de Crassus le désir de passer en Asie. Crassus crut que les barbares n'étaient qu'une proie assurée et des dépouilles toutes prêtes; mais bientôt, accueilli par les flèches des Parthes, il prouva que Lucullus avait dû ses victoires non à l'imprudence et à la mollesse des ennemis, mais à son audace et à sa capacité. Mais nous en parlerons plus tard[1].

Le premier désagrément de Lucullus, en arrivant à Rome, fut de trouver son frère Marcus accusé par Caïus Memmius, pour avoir exécuté, dans sa questure, les ordres de Sylla. Marcus fut absous; mais aussitôt Memmius se tourna contre Lucullus lui-même, et tâcha, en soulevant les passions populaires, de lui faire refuser le triomphe, sous prétexte qu'il avait détourné à son profit des trésors considérables, et qu'il avait à dessein traîné la guerre en longueur. Lucullus était en grand danger de succomber; mais les premiers et les plus puissants citoyens, s'étant mêlés parmi les tribus, obtinrent du peuple, à force de prières et de brigues, qu'on lui permettrait de triompher.

Ce triomphe ne fut pas, comme quelques autres, étonnant et ennuyeux par la longueur de la marche, et par la quantité des objets qu'on y portait. Lucullus orna le cirque de Flaminius d'un nombre prodigieux d'armes prises sur les ennemis et des machines de guerre des deux rois; et ce spectacle à lui seul valait la peine d'être vu. Il passa, dans la marche triomphale, quelques cavaliers bardés de fer, dix chariots armés de faulx, et soixante courtisans ou généraux des rois. On traînait, après eux, cent dix grands navires armés d'éperons d'airain, puis

[1] Voyez plus loin la *Vie de Crassus*.

une statue d'or de Mithridate, de six pieds de hauteur, son bouclier garni de pierres précieuses, vingt coffres pleins de vaisselle d'argent, trente-deux autres pleins de vaisselle d'or, d'armes du même métal et d'or monnayé : ces coffres étaient portés par des hommes. Huit mulets portaient des lits d'or, cinquante-six autres de l'argent en lingots, et cent sept de l'argent monnayé, qui se montait à peu près à deux millions sept cent mille drachmes[1]. Il y avait enfin des registres, où étaient inscrites les sommes que Lucullus avait fournies à Pompée pour la guerre contre les pirates; celles qu'il avait remises aux questeurs; et, dans un compte à part, les neuf cent cinquante drachmes[2] qu'il avait distribuées par tête à ses soldats. Ce triomphe fut suivi d'un superbe festin, où Lucullus convia la ville et les bourgs des environs.

Il répudia sa femme Clodia, pour sa méchanceté et sa vie scandaleuse, et il épousa Servilia, sœur de Caton. Ce mariage ne fut pas heureux non plus. Un seul des vices de Clodia manquait à Servilia, c'était d'avoir été corrompue par son frère : même débauche d'ailleurs, même dissolution. Lucullus prit sur lui quelque temps de la supporter, par respect pour Caton; mais enfin il la répudia.

Il avait fait concevoir au sénat de merveilleuses espérances : on croyait trouver en lui un contre-poids à la tyrannie de Pompée, et un rempart pour l'aristocratie; mais il démentit l'espoir qu'avaient fait naître sa gloire et son crédit. Il abandonna complétement l'administration des affaires; soit qu'il jugeât les maux de la république irrémédiables, soit, comme d'autres le disent, qu'il fût rassasié de gloire, et qu'il voulût se reposer de tant de travaux et de tant de combats, qui n'avaient pas

[1] Environ deux millions quatre cent trente mille francs.

[2] Environ huit cent cinquante-cinq francs.

eu une fin heureuse, au sein d'une vie douce et tranquille. Car il en est qui le louent de ce changement extraordinaire, parce qu'il ne fit point comme Marius, lequel, après ses victoires sur les Cimbres, et après tant et de si glorieux exploits, ne sut pas jouir d'un honneur si digne d'envie, et s'en alla, par un désir insatiable de gloire et de domination, disputer le commandement à des jeunes gens, lui vieillard : tentatives où il trouva les écueils qui le précipitèrent dans des forfaits horribles et dans des maux plus affreux encore. « Cicéron, disent-ils, aurait vieilli plus heureusement, s'il eût vécu dans la retraite après avoir étouffé la conjuration de Catilina. Scipion eût été plus heureux, s'il s'était tenu en repos après avoir ajouté la ruine de Numance à celle de Cartage. La vie politique, disent-ils encore, a, elle aussi, son terme : lorsqu'on n'a plus la force et la vigueur de l'âge, les luttes politiques, comme celles des athlètes, n'ont plus que de mauvaises chances. » Mais Crassus et Pompée raillaient Lucullus sur cette vie de délices et de voluptés à laquelle il s'abandonnait. Cet état de mollesse était encore moins convenable à des vieillards, pensaient-ils, que les soins de l'administration et la conduite des armées.

La vie de Lucullus ressemble, en effet, à ces pièces de l'ancienne comédie, où on voit, au début, des hommes d'État, des généraux en action, et, au dénoûment, des banquets, des festins, que dis-je? des orgies, des courses aux flambeaux, des jeux de toute espèce. Car je mets au nombre de ces bagatelles les édifices somptueux, les vastes promenades, les salles de bain, et, encore plus, ces tableaux, ces statues, ces chefs-d'œuvre de l'art que Lucullus rassembla de toutes parts à grands frais, abusant à profusion, pour y pourvoir, des richesses immenses qu'il avait amassées dans ses campagnes. Aussi, aujourd'hui même que le luxe a fait tant de progrès, les jardins de Lucullus sont-ils encore comptés parmi les plus

magnifiques que possèdent les empereurs ; et Tubéron[1], le philosophe stoïcien, après avoir contemplé les prodigieux ouvrages que Lucullus faisait exécuter sur le rivage de la mer près de Naples : montagnes percées et suspendues par de grandes voûtes ; canaux creusés autour de ses maisons pour y faire entrer les eaux de la mer et ouvrir aux plus gros poissons de vastes réservoirs ; palais bâtis dans la mer même ; Tubéron, dis-je, appelait Lucullus un Xerxès en toge[2]. Lucullus avait aussi, à Tusculum, des maisons de plaisance, dont les vues étaient superbes, des salons ouverts à tous les aspects, et de belles promenades. Pompée l'y alla voir un jour : « La demeure, dit-il d'un air de critique, est parfaitement disposée pour l'été, mais elle serait inhabitable l'hiver. — Crois-tu donc, dit Lucullus en riant, que j'aie moins de sens que les grues et les cigognes, et que je ne sache pas changer de demeure selon les saisons ? » Une autre fois, un préteur voulait donner au peuple des jeux magnifiques, et il pria Lucullus de lui prêter des manteaux de pourpre pour un chœur. Lucullus lui dit qu'il ferait chercher, et que, s'il en avait, il les lui prêterait avec plaisir. Le lendemain, il lui demanda combien il lui en fallait. « J'en aurai assez de cent, répondit le préteur. — Tu peux, reprit Lucullus, en faire prendre le double. » C'est à cette occasion que le poëte Flaccus s'écrie que ce n'est point richesse à ses yeux, si le superflu, si ce qui est inconnu au maître, n'est pas plus considérable que ce qui paraît[3].

Les festins journaliers de Lucullus étaient ceux d'un

[1] Quintus Élius Tubéro, petit-fils de Paul Émile, célèbre jurisconsulte et historien romain, à qui il n'avait manqué, suivant Cicéron, qu'un talent plus complet d'écrivain.

[2] Par allusion aux travaux que Xerxès avait fait exécuter au mont Athos.

[3] Voici les vers d'Horace dont Plutarque donne ici tant bien que mal la traduction. C'est dans l'épître VIe du livre 1er :

> Exilis domus est ubi non et multa supersunt,
> Et dominum fallunt, et prosunt furibus.

homme nouvellement enrichi. Couché sur des lits de pourpre, on le servait en vaisselle ornée de pierreries ; il avait, pendant ses repas, des chœurs de danse et de musique, et il faisait servir sur sa table les mets les plus rares et les plus exquis, les pâtisseries les plus recherchées : c'était vouloir se faire admirer des gens dont l'âme est sans noblesse. Aussi sut-on gré à Pompée de ce qu'il fit dans une maladie. Son médecin lui avait ordonné de manger une grive ; et ses domestiques vinrent lui dire qu'il était impossible de trouver des grives, en été, ailleurs que chez Lucullus, qui en faisait engraisser toute l'année. Mais Pompée ne voulut pas qu'on y en prît. « Hé quoi ! dit-il au médecin, si Lucullus n'était pas un homme voluptueux, Pompée ne pourrait donc pas vivre? » Et il demanda qu'on lui préparât quelque mets facile à trouver.

Caton, son ami et son parent par alliance, ne pouvait lui pardonner sa vie de luxe et de mollesse. Un jour, certain jeune homme faisait, hors de propos, devant le sénat, un discours ennuyeux et prolixe sur la tempérance et la frugalité. Caton se leva : « Ne cesseras-tu, lui dit-il, toi, riche comme Crassus et vivant comme Lucullus, de parler comme Caton ! » Du reste, quelques-uns disent qu'à la vérité ce propos fut tenu en ces termes, mais non point par Caton.

Pour Lucullus, on ne peut douter, d'après les mots qui ont été recueillis de lui, qu'il n'aimât fort ce genre de vie ; bien plus, qu'il ne s'en fît honneur. Il avait traité, dit-on, plusieurs jours à sa table des Grecs qui étaient venus en voyage à Rome. Aussi, avec leur bonhomie grecque, ceux-ci crurent-ils que c'était pour eux cette grande dépense quotidienne : ils eurent honte de lui être à charge, et ils refusèrent ses invitations. Lucullus leur dit en riant : « Il est vrai, mes amis, que, dans cette dépense, il y a un peu pour vous ; mais la plus grande partie est pour Lucullus. » Un jour, qu'il soupait seul,

on ne lui servit qu'une table [1], avec un souper médiocre: mécontent, il fit appeler son maître d'hôtel. « Je ne croyais pas, dit cet homme, qu'il fût besoin d'un festin splendide, n'y ayant personne d'invité. — Eh! ne savais-tu pas, répondit-il, que Lucullus soupait ce soir chez Lucullus?

Il n'était question, comme on peut croire, que de cela par la ville. Quelque temps après, Cicéron et Pompée l'abordèrent, comme il se promenait tranquillement dans la place publique. Cicéron était son intime ami. Pompée, il est vrai, avait eu des différends avec Lucullus, au sujet du commandement de l'armée; mais ils vivaient ensemble dans des rapports de bienséance, et ils se voyaient assez souvent. Cicéron salua Lucullus, et lui demanda s'il pouvait un instant s'entretenir avec eux. « Parfaitement, répondit Lucullus; et il les pria de venir chez lui. — Nous voulons, reprit Cicéron, souper chez toi aujourd'hui, mais à condition qu'on n'ajoutera rien à ton ordinaire. » Lucullus s'en défendit longtemps, et les pria de remettre au lendemain; mais ils refusèrent, et ils ne lui permirent même pas de parler à aucun de ses domestiques, de peur qu'il ne commandât d'apprêter des mets de surcroît. Ils lui accordèrent seulement de dire devant eux, à un de ses gens, qu'il souperait ce jour-là dans l'Apollon. C'était le nom d'une des salles les plus magnifiques de sa maison; et, par ce moyen, il échappa à l'exigence de ses convives, sans qu'ils s'en doutassent. Car Lucullus avait, à ce qu'il paraît, pour chaque salle, une dépense réglée, des meubles et un service particuliers; et il suffisait à ses esclaves d'entendre le nom de celle où il voulait souper, pour savoir quelle dépense il fallait faire, quel ameublement et quel service on devait employer. Le souper dans l'Apollon était habituellement de cinquante mille drachmes [2]. Ce fut la somme qu'on dé-

[1] C'est-à-dire un seul service. A chaque service on apportait des tables nouvelles.

[2] Environ quarante-cinq mille francs de notre monnaie.

pensa ce soir-là ; et Pompée fut émerveillé, autant de la magnificence du festin que de la promptitude avec laquelle il avait été préparé. C'était ainsi que Lucullus abusait des richesses, et qu'il les traitait comme des captives et des barbares[1].

Mais une dépense plus louable et plus digne était celle qu'il faisait pour se procurer des livres. Il en rassembla un grand nombre, et d'une belle écriture, et il en fit un usage plus honorable encore que ne l'était leur acquisition, en ouvrant sa bibliothèque au public. Tous les Grecs avaient un libre accès dans les galeries, dans les portiques et dans les cabinets qui entouraient sa bibliothèque. Ils s'y rendaient comme dans un sanctuaire des Muses, et ils y passaient les jours entiers à discourir ensemble, quittant avec plaisir toutes leurs affaires pour s'y réunir. Lui-même il s'y promenait souvent avec les gens de lettres, et se mêlait à leurs entretiens ; et il aidait, au besoin, de son crédit, ceux qui étaient chargés de quelques négociations politiques. En un mot, sa maison était un asile, un prytanée grec, pour tous ceux qui venaient à Rome.

Lucullus avait, en général, du goût pour toutes philosophies. Mais la secte pour laquelle il eut toujours une préférence marquée, c'était l'Académie : non point celle qu'on nomme la nouvelle, quoiqu'alors Philon lui eût donné un grand éclat, en expliquant les doctrines de Carnéade ; mais l'ancienne, qui avait alors pour chef Antiochus l'Ascalonite, homme éloquent et habile. Lucullus s'était assuré l'amitié d'Antiochus, par toute sorte de prévenances : il le logeait chez lui, et il l'opposait aux disciples de Philon, du nombre desquels était Cicéron, qui même avait composé, en faveur de sa secte, un très-beau dialogue, où il fait soutenir par Lucullus, un des interlocuteurs, cette opinion, qu'il y a des choses que

[1] Allusion à ce qui se passait dans les triomphes.

l'on peut comprendre, et où il soutient lui-même l'opinion contraire. Ce livre est intitulé *Lucullus* [1].

J'ai déjà dit que Lucullus et Cicéron vivaient ensemble dans la plus grande intimité. Ils suivaient d'ailleurs le même parti politique ; car Lucullus n'avait pas entièrement abandonné les affaires : il avait seulement laissé de bonne heure à Crassus et à Caton les rivalités, l'ambition de parvenir au premier rang de puissance et d'autorité, comme exposant à trop de dangers et d'affronts. Car c'étaient ces deux hommes que mettaient en avant, pour la défense du sénat, ceux à qui la puissance de Pompée était suspecte. Lucullus ne descendait plus au Forum que pour obliger ses amis, et au sénat que pour rompre quelque intrigue de Pompée, et pour s'opposer à son ambition. Il fit annuler toutes les ordonnances que Pompée avait rendues après avoir vaincu les deux rois [2] ; et, soutenu de Caton, il empêcha une distribution d'argent que Pompée demandait pour ses soldats. Pompée recourut alors à l'amitié de Crassus et de César, ou plutôt à une ligue qu'il forma avec eux [3] ; il remplit la ville d'armes et de soldats, chassa du sénat Caton et Lucullus, et fit confirmer de force ses ordonnances.

Cette conduite ayant excité l'indignation de tous les honnêtes gens, les Pompéiens produisirent un certain Vettius [4], qu'ils avaient surpris, disaient-ils, épiant l'occasion de tuer Pompée. Vettius, interrogé en plein sénat, accusa quelques personnes de complicité avec lui ; et, devant le peuple, il chargea nommément Lucullus de l'avoir suborné pour assassiner Pompée. Personne ne crut à sa déposition ; et l'on ne douta pas un instant

[1] C'est le deuxième livre, ou plutôt, suivant Nonius, le quatrième livre des *Académiques*, titre sous lequel Cicéron a remanié et complété le travail qu'il avait d'abord composé en deux livres, le *Catulus* et le *Lucullus*.

[2] Mithridate et Tigrane.

[3] C'est ce que les historiens nomment ordinairement le premier triumvirat.

[4] Le nom grec de cet homme, dans la plupart des éditions, peut signifier simplement un Brutien. Cicéron lui donne le nom de Lucius Vectius.

que cet homme n'eût été aposté par les amis de Pompée, pour être l'instrument de cette odieuse calomnie. On en fut bien plus convaincu encore, quelques jours après, lorsqu'on vit jeter hors de la prison le corps de Vettius, qui s'était donné, dit-on, la mort lui-même ; mais le cadavre portait des marques de strangulation et de coups ; aussi Vettius fut-il regardé comme la victime de ceux qui l'avaient suborné.

Ce fut là une raison pour Lucullus de s'éloigner plus que jamais des affaires politiques ; et, quand il vit Cicéron banni, et Caton comme relégué en Cypre [1], il s'en retira pour toujours. Quelque temps avant sa mort, son esprit s'affaiblit, dit-on, peu à peu, et finit par s'éteindre tout à fait. Cornélius Népos prétend que le dérangement de ses facultés ne provenait ni de l'âge ni de la maladie, mais d'un breuvage que lui avait donné Callisthène, un de ses affranchis ; et que Callisthène ne lui avait fait prendre ce breuvage que pour se rendre plus cher à Lucullus, étant persuadé que telle en était la vertu [2]. L'effet de ce breuvage fut de lui aliéner et bouleverser la raison, au point que, lui vivant encore, son frère avait dû prendre l'administration de ses biens.

Quoi qu'il en soit, le peuple s'affligea quand il mourut [3], aussi vivement que si Lucullus avait fini dans le plus grand éclat de ses exploits militaires et de sa carrière politique. On accourut en foule à ses obsèques ; et l'on voulait à toute force que le corps, qui avait été porté au Forum par les jeunes gens des plus nobles maisons, fût inhumé dans le Champ-de Mars, où l'on avait déjà inhumé Sylla. Mais, comme on ne s'était pas attendu à cette proposition, et qu'il n'était pas aisé de faire les préparatifs nécessaires, son frère obtint du peuple, par

1 On lui avait donné une commission politique dans ce pays, afin de l'éloigner de Rome, comme on le verra dans la *Vie de Caton le Jeune*.

2 Pline rapporte de la même manière la mort de Lucullus.

3 Lucullus, à sa mort, était âgé de soixante-sept ou soixante-huit ans.

ses instances, qu'il fût permis de faire ses funérailles dans sa maison de Tusculum, où le tombeau était tout prêt. Ce frère lui-même ne survécut pas longtemps à Lucullus ; et, de même qu'il l'avait suivi de près en âge et en honneurs, de même fit-il pour la mort : il mourut bientôt après le frère qu'il avait si tendrement aimé.

COMPARAISON

DE

CIMON ET DE LUCULLUS.

On peut regarder comme un des plus grands bonheurs de Lucullus d'être mort avant la révolution que les destins préparaient à la république par les guerres civiles, et d'avoir fini sa vie dans un pays malade, il est vrai, mais du moins encore libre. Voilà ce qu'il eut particulièrement de commun avec Cimon; car Cimon, lui aussi, mourut avant les troubles qui agitèrent la Grèce, et pendant qu'elle était dans un état florissant. Au reste, Cimon mourut dans son camp, en faisant les fonctions de général, et non point dégoûté des affaires et oisif, en homme qui cherche le prix de ses travaux, de ses conquêtes et de ses trophées, dans les festins et les débauches; comme Orphée, dont Platon se moque, ne promet, à ceux qui ont bien vécu, d'autre récompense, dans les enfers, qu'une ivresse perpétuelle [1]. Sans doute le repos, la tranquillité, l'étude des lettres, où il y ait instruction jointe au plaisir, sont, pour un vieillard obligé de renoncer à la guerre et aux affaires publiques, la consolation la plus honorable. Mais, de ne donner d'autre fin à ses belles actions que la volupté, et de ne quitter les travaux de la guerre et le commandement des armées que pour passer ce qu'on a encore de vie dans les fêtes de Vénus, dans

[1] Platon, au deuxième livre de la *République*, se moque des rêveries d'Hésiode, d'Homère, de Musée sur le bonheur des morts; mais il ne nomme point Orphée.

les jeux et la mollesse, c'est se rendre peu digne de la noble Académie [1]; c'est se comporter non en émule de Xénocrate [2], mais en homme qui se laisse aller aux séductions d'Épicure.

Ce qui rend bien étonnante cette différence entre Cimon et Lucullus, c'est que la jeunesse du premier se montre à nous répréhensible et déréglée, et que celle de l'autre fut sage et tempérante. Or, celui qui change en mieux est préférable; car le meilleur naturel est celui en qui le vice vieillit avec l'âge, tandis que la vertu rajeunit. Enrichis l'un et l'autre par les mêmes moyens, ils ne firent pas le même usage de leurs richesses : il serait injuste, en effet, de comparer à la muraille que Cimon fit bâtir au midi de la ville, de l'argent qu'il avait apporté de ses expéditions, les maisons de plaisance et les belvédères entourés d'eau, que Lucullus éleva dans Naples, des dépouilles conquises sur les barbares. Il ne faut pas non plus mettre en parallèle la table de Cimon avec celle de Lucullus; une table populaire, dressée par l'humanité, avec une table somptueuse et digne d'un satrape. La première, au moyen d'une faible dépense, nourrissait chaque jour une foule d'indigents : l'autre, avec des trésors énormes, ne fournissait qu'au luxe de quelques voluptueux. On dira peut-être que c'est le temps qui a mis entre eux cette différence dans leur conduite; car on ne sait pas si Cimon, après les exploits qui l'ont illustré à la tête des armées, passant à une vieillesse paisible, loin des guerres et de l'administration des affaires, ne se serait pas abandonné, plus encore que Lucullus, à une vie de luxe et de voluptés. Il aimait naturellement le vin, les fêtes, les assemblées, et il avait été fort décrié, comme je l'ai dit, par son pen-

[1] Il faut dire que l'Académie avait bien dégénéré depuis Platon, et que même l'ancienne, du moins celle d'Antiochus, n'était guère digne du fondateur de l'école.

[2] Disciple de Platon, fameux par sa tempérance et par l'austérité de ses mœurs.

chant pour les femmes. Mais les succès dans les entreprises difficiles et dans les combats, portent en eux des plaisirs d'un autre genre, qui ôtent aux caractères ambitieux, et nés pour gouverner les affaires politiques, le temps et le désir de se livrer aux passions vicieuses. Que si donc Lucullus eût fini sa vie au milieu des combats et à la tête des armées, le censeur le plus sévère, le critique le plus pointilleux ne trouverait pas en lui, ce me semble, matière à blâmer.

Voilà pour la conduite qu'il ont menée.

Quant au mérite militaire, on ne peut disconvenir qu'ils aient été également distingués l'un et l'autre et sur terre et sur mer. Mais comme, entre les athlètes, ceux qui ont vaincu en un même jour à la lutte et au pancrace sont, suivant une certaine coutume, proclamés vainqueurs par excellence[1]; de même Cimon, qui, dans un seul jour, couronna la Grèce du double trophée de la victoire terrestre et de la victoire navale, mérite d'avoir une sorte de prééminence entre les généraux. Ajoutons que Lucullus reçut de sa patrie le commandement, tandis que Cimon le donna à la sienne. Le premier trouva Rome imposant des lois à ses alliés, et il étendit son empire par de nouvelles conquêtes : Cimon, au contraire, trouva Athènes marchant sous des lois étrangères, et il la rendit triomphante et de ses amis et de ses alliés; il força les Perses vaincus d'abandonner l'empire de la mer, et il obtint des Lacédémoniens le renoncement volontaire à leurs prétentions de ce côté.

Si le plus grand talent d'un général est d'obtenir l'obéissance par l'affection qu'il inspire, Lucullus fut méprisé de ses soldats, tandis que Cimon fut admiré des alliés : l'un se vit abandonné de ses propres troupes; l'autre gagna à son parti les étrangers mêmes. L'un re-

[1] Il manque, selon toute apparence, quelques mots au texte en cet endroit; mais le sens général de la phrase est parfaitement intelligible.

tourna dans son pays, délaissé par ceux-là même qu'il commandait à son départ : l'autre, parti avec des troupes qu'il devait soumettre, ainsi que lui-même, aux ordres d'autrui, revint à leur tête, affranchi de toute sujétion, après avoir assuré à son pays trois choses les plus difficiles du monde, la paix avec les ennemis, l'empire sur les alliés, et la bonne intelligence avec les Lacédémoniens. Tous deux entreprirent de renverser de grands empires, et de subjuguer l'Asie entière; mais ils laissèrent imparfaite l'exécution de leurs desseins : l'un, ce fut par la jalousie de la Fortune, car il mourut en commandant les armées, et au milieu des succès; et l'autre n'est pas tout à fait exempt du reproche d'avoir causé lui-même son malheur, soit qu'il ait ignoré, ou qu'il n'ait pas su guérir les mécontentements et les plaintes de son armée; par suite de quoi ils se vit en butte à d'implacables haines. Au reste, cette disgrâce lui est commune avec Cimon : souvent cité en justice par ses concitoyens, Cimon finit par être condamné à l'ostracisme; car ils voulaient, comme dit Platon, être dix ans sans entendre sa voix[1]. En effet, les partisans de l'aristocratie sont rarement agréables au peuple : obligés d'employer souvent la contrainte pour le redresser, ils lui causent de cuisants déplaisirs, ainsi que font les bandages dont se servent les médecins pour remettre les articulations disloquées. Mais peut-être n'en faut-il imputer la faute ni à l'un ni à l'autre.

Lucullus s'avança, les armes à la main, bien plus loin que Cimon : le premier des Romains il franchit le Taurus avec une armée; il traversa le Tigre, prit et brûla, sous les yeux mêmes de leurs rois, les villes royales de l'Asie, Tigranocertes, Cabires, Sinope et Nisibe; il soumit, avec le secours des rois arabes, dont il avait gagné l'affection, les provinces du nord jusqu'au Phase, celles

[1] C'est dans le *Gorgias* que Platon s'exprime ainsi.

du levant jusqu'à la Médie, et celles du midi jusqu'à la mer Rouge. Il terrassa la puissance des deux rois, et il ne lui manqua que de s'être emparé de leurs personnes; mais ils s'étaient enfuis, comme des bêtes sauvages, dans d'inaccessibles déserts et des forêts impénétrables. Une preuve sensible de la supériorité de Lucullus sous ce rapport, c'est que les Perses, comme s'ils n'avaient rien souffert de la part de Cimon, se mirent, aussitôt après sa mort, en bataille contre les Grecs, les défirent en Égypte, et taillèrent en pièces la plus grande partie de leur armée; au lieu que Tigrane et Mithridate, après les exploits de Lucullus, restèrent réduits à l'impuissance. Le dernier, affaibli déjà et presque détruit par ses défaites précédentes, n'osa pas même une seule fois montrer ses troupes à Pompée hors de leurs retranchements, et s'enfuit dans le Bosphore[1], où il mourut. Tigrane, nu et sans armes, se prosterne devant Pompée; il s'arrache le diadème de la tête, et il le dépose aux pieds de Pompée; il flatte Pompée par le don d'un ornement qui ne lui appartenait plus, et qui était dû au triomphe de Lucullus. Aussi témoigna-t-il sa joie, lorsque Pompée lui rendit ses insignes de la royauté : preuve qu'il avait perdu le droit de les porter. Celui-là donc doit être réputé meilleur général comme meilleur athlète, qui a livré son adversaire plus faible à qui le doit combattre après lui.

Ajoutons que Cimon trouva la puissance du roi déjà harassée, et la fierté des Perses ravalée par de grandes défaites, par les déroutes que leur avaient fait essuyer Thémistocle, Pausanias et Léothychide. Il lui fut aisé, en attaquant alors, d'abattre les corps de ceux dont les âmes étaient déjà d'avance vaincues et défaites. Au contraire, Lucullus rencontra dans Tigrane un ennemi invaincu, et dont plusieurs victoires avaient enflé le cou-

[1] C'est-à-dire dans les contrées voisines du Bosphore Cimmérien.

rage. Si nous comptons le nombre des ennemis, on ne saurait comparer ceux que défit Cimon avec ceux que Lucullus eut en tête.

Par conséquent, à tout peser, il n'est pas facile de prononcer lequel des deux mérite la préférence. La divinité même semble les avoir traités l'un et l'autre avec une égale bienveillance, avertissant l'un de ce qu'il devait faire, l'autre de ce qu'il devait éviter. De sorte qu'ils ont été déclarés, par le suffrage des dieux mêmes, hommes de bien l'un et l'autre, et qui tenaient de la nature des dieux.

NICIAS.

(Né en l'an 465 environ, et mort l'an 413 avant J.-C.)

Comme j'ai cru qu'il n'y avait rien de déraisonnable à mettre en parallèle Nicias et Crassus, les malheurs de celui-ci chez les Parthes et ceux du premier en Sicile, j'ai besoin d'adresser quelques explications à ceux qui liront cet écrit; car il ne faut pas qu'on puisse croire qu'en reprenant à mon tour des récits dans lesquels Thucydide a déployé plus que jamais un pathétique, une vivacité, une variété inimitables, j'aie voulu rien faire qui ressemble au dessein de Timée [1]. Timée espérait surpasser Thucydide par l'éloquence, et prouver que Philistus n'est absolument qu'un rustre et un sot; et il s'est jeté, dans son histoire, au beau milieu des sujets que Thucydide et Philistus ont le mieux traités, combats de terre, batailles navales, harangues publiques. Mais il n'était, par Jupiter! au prix d'eux, pas même

Un homme à pied courant près d'un char lydien,

comme dit Pindare [2]; et il s'est montré, dans cette entreprise, un véritable apprenti, un enfant sans raison, et, pour me servir des termes de Diphile [1],

Un homme épais, et tout bouffi de graisse sicilienne.

[1] Timée de Tauroménium en Sicile. Les anciens ne sont pas tous aussi sévères sur son compte que l'est ici Plutarque; et l'on doit croire que, s'il était fort loin d'égaler Thucydide, il était pourtant un historien d'une réelle valeur.

[2] Dans quelqu'un des chants qui sont perdus.

[3] Poëte de la nouvelle comédie.

Souvent aussi il se laisse aller à des inepties dignes de Xénarchus[1]. Par exemple, il dit qu'à son avis, c'était un mauvais présage pour les Athéniens, que le général dont le nom était formé du mot victoire[2], se fût opposé à l'expédition; que, par la mutilation des Hermès, la divinité leur faisait d'avance entendre qu'ils auraient beaucoup à souffrir, dans cette guerre, de la part d'Hermocratès, fils d'Hermon[3]; enfin qu'Hercule devait naturellement prêter main-forte aux Syracusains, à cause de Proserpine, qui lui avait livré Cerbère, et ne montrer, au contraire, que rigueur aux Athéniens, parce qu'ils soutenaient les Égestains, descendants de ces Troyens dont lui-même il avait renversé la ville, pour une injustice de Laomédon. Tout cela lui a été dicté par le même bon sens qui lui fait critiquer le style de Philistus, et injurier Platon et Aristote. Quant à moi, toute jalousie, toute rivalité d'écrivains me semble bien pauvre chose : cela sent l'école des sophistes; mais prétendre lutter contre des écrits inimitables, c'est avoir perdu le sens commun. Il m'est impossible de passer sous silence les actions de Nicias qui ont été rapportées par Thucydide et Philistus[4], et spécialement celles qui font connaître son caractère et ses dispositions naturelles, que dérobent trop à notre vue le nombre et la grandeur de ses infortunes; mais je ne ferai que les rappeler rapidement, et en exposant celles que je ne pourrais taire sans encourir le reproche de négligence et de paresse. J'essayerai d'ailleurs de recueillir les faits moins généralement connus, et qu'on ne trouve que çà et là dans d'autres auteurs, ou dans des inscriptions votives et des décrets anciens; car mon but n'est point de

[1] On ne sait pas ce que c'était que Xénarchus; probablement quelque moraliste naïf et ridicule.

[2] Le nom de Nicias est dérivé de νίκη, *victoire*.

[3] Le général des Syracusains.

[4] Ailleurs, Plutarque juge assez sévèrement Philistus, mais sous le rapport du caractère, et non sous celui du talent.

composer une histoire inutile et sans fruit, mais de présenter ce qui peut faire connaître à fond les mœurs et le caractère du personnage.

On peut dire d'abord de Nicias ce qu'en a écrit Aristote : qu'il y avait à Athènes trois hommes, les meilleurs citoyens, qui avaient pour le peuple une bienveillance, une affection paternelle, Nicias fils de Nicératus, Thucydide fils de Milésias [1], et Théramène fils d'Agnon. Théramène toutefois avait ces qualités moins que les deux autres : on lui faisait un crime de sa naissance, comme étranger, natif de Céos ; et son manque de fixité dans la politique, qui le faisait flotter sans cesse entre les partis, l'avait fait surnommer Cothurne [2]. Thucydide était le plus âgé des trois ; et plusieurs fois il s'était mis à la tête du parti des nobles et des gens de bien, et il avait combattu Périclès, qui disposait du peuple. Nicias était le plus jeune ; cependant il jouissait de quelque considération dès le temps de Périclès : il fut son collègue dans le commandement des armées, et il commanda même seul plus d'une fois. Après la mort de Périclès, il se trouva aussitôt porté au premier rang, surtout par les personnages les plus riches et les plus distingués, qui voulaient se faire de lui un rempart contre le cynisme et l'audace de Cléon. Pourtant Nicias était dans les bonnes grâces du peuple, qui aida à son élévation. Cléon était fort puissant, il est vrai, parce qu'il traitait le peuple comme on traite un vieillard [3], et le payait pour qu'il se laissât conduire. Mais, en voyant l'insatiabilité de Cléon, son effronterie, son impudence, la plupart de ceux même qu'il voulait séduire par cette conduite s'attachaient à Nicias. La gra-

[1] C'est celui dont il est si souvent fait mention dans la *Vie de Périclès*, et qu'il ne faut pas confondre avec Thucydide fils d'Olorus, l'historien, qui fut aussi homme d'État.

[2] La raison de ce surnom bizarre, c'est, dit-on, que le cothurne était à la fois une chaussure pour les hommes et pour les femmes, et qu'on pouvait mettre indifféremment de l'un ou de l'autre pied.

[3] C'est-à-dire au moyen de complaisances excessives et de flatteries.

vité de celui-ci n'avait rien d'austère, ni de trop roide ou d'odieux, mais elle était tempérée par une certaine circonspection ; et, par cela même qu'il semblait craindre le peuple, le peuple se laissait conduire par lui. Naturellement timide et défiant, son bonheur dans la guerre jetait un voile sur cette faiblesse ; car son commandement ne fut qu'une suite non interrompue de succès [1]. Dans les discussions politiques, le moindre bruit l'alarmait, et la présence des calomniateurs suffisait pour le troubler. Et c'était là pour lui un mérite aux yeux du peuple, qui le payait en bienveillance, et auprès duquel il était en grand crédit. Le peuple craint ceux qui le dédaignent, et favorise l'agrandissement de ceux qui le craignent ; car la multitude regarde comme un extrême honneur de n'être pas méprisée par les grands.

Périclès, qui gouvernait Athènes par l'ascendant d'une vertu véritable, et par la force de l'éloquence, n'avait besoin d'employer, avec le peuple, ni déguisement ni artifices. Nicias, inférieur par le talent, mais supérieur du côté de la fortune, se servait de ses richesses pour conduire le peuple. Cléon maniait à son gré les Athéniens, grâce à la souplesse de ses manières et à la bouffonnerie qu'il étalait pour leur plaire : quant à Nicias, incapable d'opposer à ce rival de pareils moyens, il briguait les charges de chorége, de gymnasiarque, et d'autres de même nature, par lesquelles on pouvait acquérir de la popularité, et il y déployait une magnificence et un bon goût tels que jamais n'en avaient fait briller ses devanciers ni ses contemporains. Parmi les offrandes qu'il consacra aux dieux, on voit encore, dans l'Acropole, une statue de Pallas, qui a perdu maintenant sa dorure, et, dans le temple de Bacchus, la chapelle portative placée au-dessous des trépieds qu'il dédia comme vainqueur dans les jeux [2] ; car il y fut souvent couronné, jamais vaincu. Or,

[1] Bien entendu, jusqu'à l'expédition de Sicile.
[2] Platon, dans le *Gorgias*, fait mention de ces trépieds dédiés par Nicias.

on raconte qu'un jour, dans une représentation dont Nicias faisait les frais, parut sur la scène un esclave, qui jouait le rôle de Bacchus : c'était un grand et beau jeune homme, et qui n'avait pas encore de barbe. Les Athéniens, charmés à sa vue, applaudirent longtemps. Alors Nicias, s'étant levé, dit qu'il regarderait comme une impiété de retenir dans l'esclavage un homme que ces applaudissements venaient de consacrer au dieu; et il donna au jeune homme la liberté.

On rappelle encore la magnificence qu'il déploya à Délos, en homme qui sentait profondément le respect dû à la divinité. Les villes y envoyaient des chœurs, pour chanter les louanges d'Apollon [1]. Mais, lorsqu'ils abordaient, la population accourait aussitôt vers leur vaisseau, et elle exigeait qu'ils chantassent, comme ils se trouvaient, sans ordre, dans le trouble et l'agitation d'un débarquement, pendant qu'ils mettaient leurs couronnes et revêtaient leurs robes. Nicias conduisit une de ces théories; mais il débarqua dans l'île Rhénéa [2], avec son chœur, ses victimes et tout son appareil. Il avait fait faire à Athènes, sur la mesure du canal étroit qui sépare les deux îles, un pont richement orné de dorures, de peintures, de couronnes, de tapisseries. Pendant la nuit il le jeta, et il joignit ainsi Rhénéa et Délos; puis, au lever du jour, il passa le pont, et il descendit dans l'île à la tête de sa procession, suivi d'un chœur magnifiquement paré, et qui marchait en chantant les hymnes en l'honneur du dieu. Après le sacrifice, les jeux et les banquets, il dressa un palmier de bronze, comme offrande au dieu; ensuite il acheta pour dix mille drachmes [3] et consacra un champ, dont les Déliens devaient employer les

[1] Les Athéniens faisaient cette cérémonie chaque année. Ils nommaient *théorie* la pompe sacrée qu'ils envoyaient à Délos, et *théores* ceux qui étaient chargés de la conduire.

[2] C'était un îlot séparé de Délos par un canal de cinq cents pas de largeur.

[3] Environ neuf mille francs de notre monnaie.

revenus à offrir des sacrifices et à célébrer des banquets sacrés, en priant les dieux de combler de biens Nicias : condition qu'il fit graver sur une colonne, qui demeura à Délos comme monument de cette donation. Quant au palmier, il a été brisé par le vent ; et, dans sa chute, il a renversé la grande statue [1] offerte par les habitants de Naxos.

Qu'en cela il y ait une grande part pour l'amour-propre, pour l'ambition de faire mieux qu'un autre, pour le désir de la popularité, on n'en saurait douter. Cependant toute la conduite de Nicias, toute sa manière d'être porte à croire que ses soins pour plaire au peuple et le gagner n'étaient que l'effet d'une piété réelle. Nicias avait pour les dieux une crainte profonde, et il était, suivant l'expression de Thucydide, fort adonné à la superstition [2]. On lit, dans un des dialogues de Pasiphon [3], qu'il offrait des sacrifices tous les jours ; qu'il avait un devin attaché à sa maison, et que, tout en paraissant le consulter sur les affaires publiques, il ne le consultait le plus souvent que sur ses affaires particulières, et principalement sur ses mines d'argent. Car il en possédait à Laurium [4], dont il tirait des revenus considérables, mais qu'il n'exploitait qu'avec de grands dangers pour les travailleurs. Il y entretenait un grand nombre d'esclaves ; et l'argent qu'il en retirait formait sa principale richesse. Aussi une foule de personnes l'entouraient-elles sans cesse, demandant et recevant ; car Nicias donnait tout autant à ceux qui étaient capables de mal faire qu'à ceux qui méritaient qu'on leur fît du bien. Sa faiblesse était un revenu sûr pour les méchants, comme sa libéralité pour les bons. Nous en trouvons la preuve, même dans

1 On sait, par d'autres auteurs, que c'était une statue d'Apollon.

2 Θειασμῷ προσκείμενος, c'est le mot de Thucydide.

3 Philosophe socratique né à Érétrie, connu surtout pour avoir mis quelques-unes de ses productions sous les noms d'Eschine et d'Antisthène, qui avaient été comme lui disciples de Socrate.

4 Dème ou bourg de l'Attique, à peu de distance du cap Sunium.

les vers des poëtes comiques. On lit, dans Téléclide[1], ce passage contre un sycophante :

Chariclès ne lui a donc donné une mine[2], que pour l'obliger à ne pas dire
Que lui, Chariclès, est sorti de la gibecière maternelle avant ses frères.
Mais Nicias, fils de Nicératus, lui a donné quatre mines.
Pourquoi il les lui a données, je le sais très-bien,
Mais ne le dirai pas; car Nicias est mon ami, et me paraît homme de sens.

Eupolis[3] introduit, dans son *Marica*[4], un autre sycophante, s'entretenant avec un homme paisible et pauvre:

LE SYCOPHANTE.

Combien y a-t-il de temps que tu n'as parlé à Nicias?

LE PAUVRE.

Je ne l'ai jamais vu que ces jours passés, comme il était dans la place publique.

LE SYCOPHANTE.

Notre homme avoue qu'il a vu Nicias;
Et pourquoi l'aurait-il vu, sinon pour lui vendre son suffrage?
Vous l'avez entendu, mes amis: voilà Nicias pris sur le fait.

LE PAUVRE.

Quoi! insensés, vous voudriez convaincre de quelque méfait le plus vertueux des hommes!

Aristophane fait dire à Cléon[5], d'un ton menaçant :

Je serrerai les orateurs à la gorge, et je troublerai Nicias.

Phrynichus[6] fait aussi allusion à sa timidité et à la fa-

1 Poëte de l'ancienne comédie, contemporain de Nicias.

2 Cent drachmes, ou environ quatre-vingt-dix francs de notre monnaie.

3 Poëte de l'ancienne comedie.

4 C'est un nom barbare qui signifiait, dit-on, *mou*, *efféminé*.

5 C'est une erreur de Plutarque. Dans cet endroit de la pièce des *Chevaliers*, ce n'est point Cléon qui parle, mais un fripier, nommé Agoracritus.

6 Poëte comique du temps, qu'il ne faut pas confondre avec le tragique Phrynichus, qui fut antérieur même à Eschyle.

cilité avec laquelle on lui en imposait, par ces deux vers :

> C'était un bon citoyen, j'en suis bien sûr ;
> Et il ne marchait pas, comme Nicias, tout transi de peur.

Cette crainte continuelle des sycophantes était cause que jamais il ne soupait avec aucun de ses concitoyens, qu'il fuyait toutes les conversations, tous les commerces, et qu'il se refusait à tous les délassements de cette nature. Lorsqu'il était archonte, il restait au palais jusqu'à la nuit : il arrivait le premier au conseil, et il n'en sortait que le dernier. Mais n'avait-il rien à faire en public, il se renfermait dans sa maison, et il était difficile de le rencontrer et d'arriver jusqu'à lui. Alors ses amis venaient au-devant de ceux qui se présentaient à sa porte, et les priaient d'excuser Nicias. « En ce moment encore, disaient-ils, il est occupé des intérêts publics ; et il n'est pas libre. » Celui qui le secondait le mieux dans ce jeu, et qui lui donnait ainsi plus de poids et de considération, c'était Hiéron, homme élevé dans la maison de Nicias, et auquel Nicias avait lui-même appris les lettres et la musique. Cet Hiéron se prétendait fils de Dionysius, surnommé Chalcos [1], dont il nous est resté des poésies. Chargé de conduire une colonie en Italie, Hiéron y bâtit Thuries [2]. Cet Hiéron était l'agent de Nicias, dans les consultations secrètes auprès des devins ; et c'est lui qui répandait ces bruits dans le peuple : « Nicias mène une vie bien laborieuse et bien pénible, par dévouement à l'État. Dans le bain, à table, partout, il lui survient sans cesse quelque pensée d'intérêt général. Il néglige ses affaires particulières pour ne penser qu'aux affaires publiques ; et, à peine endormi du premier sommeil, il lui faut s'éveiller. Aussi sa santé s'en va dépérissant, et il

[1] Ce Dionysius était de Phères, en Thessalie ; et il avait été surnommé Chalcos ou l'Airain, parce qu'il avait, le premier, enseigné aux Athéniens à fabriquer la monnaie de cuivre.

[2] Sur l'emplacement de l'ancienne ville de Sybaris.

n'a plus pour ses amis ni affabilité ni agrément : il les perd, tout en perdant sa fortune, et cela parce qu'il s'occupe de l'État; tandis que les autres se font des amis, s'enrichissent à la tribune, mènent un vie de bonheur, et se jouent de la république. » Telle était, en effet la, vie de Nicias; et il pouvait dire ce qu'Agamemnon dit de lui-même :

. . . . . Notre vie brille entre toutes
Par le faste; mais nous sommes les esclaves de la multitude[1].

Nicias voyait que, s'il y avait des hommes puissants par la parole, excellents par la pensée, le peuple, après avoir profité de leur capacité dans quelques occasions, devenait défiant à leur égard, prenait ombrage de leur habileté, et s'appliquait à ravaler leur courage et leur renommée. Cela était évident depuis le jugement prononcé contre Périclès, depuis le bannissement de Damon par l'ostracisme, depuis les soupçons qui s'étaient élevés contre Antiphon de Rhamnunte, et surtout par ce qui était arrivé à Pachès, qui avait pris Lesbos. Pachès, appelé à rendre compte de sa conduite comme général, tira son épée, et se tua en plein tribunal. Aussi Nicias tâchait-il toujours de se soustraire au commandement d'expéditions trop difficiles ou de peu d'importance; et, quand il commandait, il ne tentait qu'à coup sûr : aussi réussissait-il ordinairement. Et puis, ce qu'il avait fait, il ne l'attribuait pas à ses connaissances, à ses forces, à son mérite; mais il le rapportait à la Fortune, et il se couvrait de la divinité, faisant céder à la crainte de l'envie l'amour même de la gloire. C'est ce que les faits ont bien prouvé.

La république esssuya, dans ce temps-là, de nom

[1] Dans l'*Iphigénie en Aulide*, d'où ce passage est tiré, on lit le mot δῆμον, au lieu de ὄγκον vers 450; ce qui s'accorde mieux avec le sens du mot προστάτην. Cela signifie alors : « Nous avons le peuple pour arbitre de notre vie. » Mais la citation, avec ce texte, ne conviendrait plus ici.

breux et graves revers ; et Nicias n'y eut absolument aucune part. Les Athéniens furent vaincus en Thrace par les Chalcidiens, mais ils étaient commandés par Callias [1] et Xénophon [2]; et, lors de leur échec en Étolie, leur général était Démosthène. A Délium, ils perdirent mille hommes, sous la conduite d'Hippocratès. Enfin la peste d'Athènes fut attribuée en grande partie à Périclès, parce qu'à cause de la guerre, il avait enfermé dans la ville la population des campagnes, laquelle, ainsi déplacée, se trouva jetée dans une vie et un séjour nouveaux pour elle.

Nicias demeura innocent de tous ces maux. Bien plus, ce fut lui qui se rendit maître de Cythère, si bien située contre la côte de Laconie, et habitée par des Lacédémoniens. Les peuples de la Thrace s'étaient soulevés : il en reconquit plusieurs, et il les ramena au devoir. Il enferma les Mégariens dans leur ville, puis il s'en alla tout droit prendre l'île Minoa [3]; et bientôt il en partit, pour s'emparer de Nisée [4]. Corinthe le vit opérer une descente sur ses rivages, gagner une bataille, et tuer beaucoup de Corinthiens, entre autres Lycophron, leur général. En cette occasion, il arriva que deux de ses morts étaient restés sur le champ de bataille, parce qu'on ne les avait pas retrouvés. Lorsqu'il le sut, il fit aussitôt arrêter toute la flotte, et il envoya un héraut vers l'ennemi, pour les redemander. Et pourtant, suivant les lois et coutumes, demander une trêve pour enlever ses morts, c'était renoncer à la victoire, et par là s'ôter le droit d'élever un trophée. Car ceux-là ont vaincu qui sont les maîtres; et ce n'est pas être maître que de demander : c'est preuve qu'on ne peut pas

1 Ce nom est une correction de Ménage, au lieu de Calliadas; correction justifiée par le recit de cet événement, tel que le font les autres historiens.

2 Ce n'est pas le philosophe Xénophon, lequel ne commença à se faire connaître qu'après la mort de Nicias.

3 Ile de la mer Égée, vis-à-vis de Mégare.

4 Nisee etait le port des Megariens, à peu de distance de leur ville.

prendre. Malgré tout, Nicias aima mieux renoncer à la victoire et à l'honneur qui lui revenait, que de laisser sans sépulture deux de ses concitoyens. Ensuite il ravagea les côtes de la Laconie, mit en déroute ceux des Lacédémoniens qui se présentèrent devant lui, prit Thyrée [1], occupée par les Éginètes, et emmena dans Athènes ceux d'entre eux qu'il y fit prisonniers.

Cependant Démosthène avait fortifié Pylos; et les habitants du Péloponnèse étaient allés attaquer cette place par terre et par mer. Vaincus en bataille rangée, ils avaient laissé dans l'île de Sphactérie [2] environ quatre cents soldats spartiates, dont les Athéniens croyaient avec raison qu'il leur était fort important de se rendre maîtres. Mais il fallait, pour cela, faire un siége difficile et laborieux, dans un pays où l'on manquait d'eau, et où l'on ne pouvait transporter des vivres en été que par un long circuit et à grands frais, et en hiver que par des moyens fort dangereux et vraiment impraticables. Aussi étaient-ils fâchés de l'avoir entrepris; et ils se repentaient d'avoir rejeté les propositions de paix que les Lacédémoniens leur avaient faites par des ambassadeurs. Ces propositions, on les avait rejetées, par les intrigues de Cléon; et Cléon les avait fait rejeter surtout à cause de Nicias, dont il était l'ennemi. Parce qu'il voyait Nicias appuyer vivement les demandes des Lacédémoniens, il avait persuadé au peuple de refuser tout accommodement.

Mais, comme le siége se prolongeait, et que l'on apprit que l'armée se trouvait dans une grande pénurie, le peuple s'irrita contre Cléon. Cléon rejetait la faute sur Nicias, et il l'accusait de laisser, par sa lâcheté et sa nonchalance, échapper des hommes qui, lui général, n'auraient point tenu si longtemps. Alors les Athéniens:

[1] Thyrée était un fort situé entre la Laconie et Argos : les Lacédémoniens l'avaient donné aux Éginètes, chassés de leur île par les Athéniens.

[2] Petite île des côtes de la Messénie, qui couvrait le port de Pylos.

« Hé bien! que ne vas-tu tout de suite t'embarquer pour les combattre? » Et Nicias, se levant, déclara qu'il lui cédait le commandement de l'expédition de Pylos, et l'engagea à enrôler autant de troupes qu'il voudrait, et, plutôt que de se livrer là à des bravades sans danger, à aller rendre à sa patrie quelque service important. Cléon était si loin de s'attendre à cela, qu'il en demeura d'abord confus, et qu'il eût voulu retirer sa parole; mais les Athéniens lui ordonnèrent formellement d'agir; et Nicias ne cessait de crier après lui. Alors son ambition et son courage se rallumèrent : il accepta le commandement; et, en s'embarquant, il fixa même le terme de son expédition, en s'engageant à passer tous les ennemis au fil de l'épée, sur le lieu même, avant vingt jours, ou à les amener vivants à Athènes. Ce qui ne fit qu'exciter dans la foule un mouvement général d'hilarité. On ne comptait guère sur sa promesse. Les Athéniens étaient d'ailleurs accoutumés à se faire un jeu, un amusement, de sa légèreté et de sa folie. On conte, en effet, qu'un jour d'assemblée, le peuple avait pris place, et l'avait attendu longtemps. Il entra enfin bien tard, la tête couronnée de fleurs, et il demanda qu'on remît la séance au lendemain. « Car, dit-il, je n'ai pas le temps aujourd'hui : j'ai des hôtes à traiter, et j'ai offert un sacrifice aux dieux. » Tout le peuple se mit à rire; la séance fut levée, et chacun se retira.

Cependant, la Fortune lui fut alors si favorable, et elle le seconda si bien, qu'avant même le terme qu'il avait fixé, il força de mettre bas les armes tous les Spartiates qui n'étaient pas morts dans les combats, et qu'il les amena prisonniers à Athènes. C'était, pour Nicias, un sanglant affront. Nicias n'avait pas jeté son bouclier; mais il y avait, dans sa conduite, quelque chose de pire encore et de plus honteux : par timidité, il avait volontairement renoncé au commandement de l'armée, et abandonné à son ennemi l'occasion d'un si grand succès, en se dé-

mettant lui-même de son emploi. Aussi Aristophane le raille-t-il encore pour ce fait, dans ce passage de la comédie des *Oiseaux*[1] :

Sommeiller, par Jupiter ! nous n'en avons plus guère
Le temps, ni de temporiser à la Nicias.

et dans celui-ci de ses *Laboureurs*[2] :

Je veux labourer ma terre. — Hé bien, qui t'en empêche ? —
Vous-mêmes. Mais je vous donne mille drachmes,
Si vous m'exemptez du commandement. — Nous acceptons :
Cela fait deux mille, en comptant celles de Nicias.

Ce fut certainement un grand mal pour la république, que Nicias eût laissé Cléon arriver à un si haut degré de renommée et de crédit. La présomption de Cléon et sa confiance insolente n'eurent plus de frein ; et Cléon attira sur l'État des malheurs dont Nicias ressentit l'effet autant et plus que nul autre. Par Cléon, la tribune perdit sa dignité : c'est lui qu'on vit le premier, en haranguant le peuple, pousser de grands cris, rejeter son vêtement en arrière, se frapper la cuisse, parler en courant sur la tribune, et donner aux hommes d'État l'exemple de ce laisser-aller, de ce dédain de toutes les convenances, qui ne tarda point à plonger tout dans la confusion.

Mais déjà Alcibiade commençait à se mêler des affaires, et à se faire écouter des Athéniens. Tout en lui n'était pas corruption, comme chez les autres démagogues : il avait quelque chose de la nature du sol de l'Égypte, qui, de lui-même, produit tout à la fois, dit-on,

Quantité de plantes salutaires, mêlées à quantité de funestes[3].

Tel était le caractère d'Alcibiade ; s'emportant au bien comme au mal avec le même abandon, le même éclat.

[1] Aristophane, *Oiseaux*, vers 638, 639.
[2] Cette pièce n'existe plus.
[3] Homère, *Odyssée*, chant IV, vers 230.

Ses écarts donnèrent lieu à des changements considérables dans la république. Nicias, quoique débarrassé de Cléon, n'eut pas le temps de rétablir dans Athènes le repos et le calme. A peine avait-il remis les choses en voie de salut, qu'entraîné par le cours impétueux de l'ambition d'Alcibiade, il se trouva de nouveau rejeté dans la guerre. Voici comment. Ceux qui étaient le plus opposés à la paix de la Grèce étaient Cléon et Brasidas, parce que la guerre couvrait la perversité de l'un et faisait briller le mérite de l'autre. Elle était pour le premier une occasion de grandes injustices, et pour le second de grands succès. Or, tous les deux périrent dans une même bataille, près d'Amphipolis[1]. Nicias, voyant que depuis longtemps les Spartiates désiraient la paix, et que les Athéniens n'avaient plus grande confiance dans la guerre; enfin que les deux peuples, également harassés, laissaient leurs bras pendre de fatigue, chercha donc à renouer l'amitié entre les deux républiques, à délivrer tous les Grecs de leurs maux, à leur procurer le calme, et à rétablir chez eux une durable félicité.

Les riches, les vieillards, la foule des laboureurs, entrèrent tout d'abord dans le parti de la paix. Puis, par des conversations particulières et de sages avis, Nicias amortit l'ardeur guerrière de beaucoup d'hommes des autres classes. Lorsqu'il put donner des espérances aux Spartiates, il les pressa, il les poussa à faire des ouvertures de paix. Et ils eurent confiance en lui, parce qu'ils l'avaient toujours trouvé doux et bon, et que, dernièrement encore, lorsque leurs soldats avaient été pris à Pylos et jetés dans les fers, il avait eu soin d'eux, les avait traités avec humanité, et avait allégé le poids de leur infortune. Déjà on avait fait une trêve d'un an; et, en goûtant de nouveau le plaisir de se trouver les uns avec les autres sans crainte, de se livrer au

[1] Dans la Thrace, sur le fleuve Strymon

repos, et de voir librement leurs hôtes et leurs proches, tous désiraient vivement passer une vie pure et sans guerre. On aimait à entendre des chœurs qui chantaient :

> Laissons ma lance se couvrir des toiles de l'araignée[1] ;

et l'on se rappelait avec plaisir ce mot, que ceux qui dorment dans la paix, ce n'est point la trompette, mais le coq qui les éveille. On raillait donc et l'on rejetait bien loin ceux qui disaient que, suivant l'arrêt du destin, la guerre devait durer trois fois neuf années. Par suite de ces dispositions, et à force de causer ensemble sur toute sorte de sujets, les deux peuples en vinrent à faire la paix.

La plupart se crurent délivrés de leurs malheurs ; ils n'avaient plus à la bouche que le nom de Nicias : c'était un homme aimé des dieux ; le ciel lui accordait, pour récompense de sa piété, de donner son nom au plus beau, au plus grand de tous les biens. En effet, on appela paix de Nicias, cette paix qui était son ouvrage, comme la guerre était celui de Périclès. Périclès, par des causes légères, avait jeté les Grecs dans d'immenses malheurs : lui, il les amena à oublier les calamités passées, au sein d'une amitié réciproque. C'est pour cela que, de nos jours encore, cette paix est appelée Niciéon[2].

Un des articles du traité portait que les deux peuples se rendraient réciproquement les terres et les villes qu'ils s'étaient enlevées, et même leurs prisonniers ; et l'on tira au sort celui des deux qui ferait le premier cette restitution. Nicias acheta secrètement le sort, et les Lacédémoniens durent restituer les premiers. Cependant

[1] De quels chœurs s'agit-il ici ? Je laisse à d'autres à décider ; mais on peut douter que ce soit de chœurs de tragedies. Nous avons déjà trouvé des vers analogues à celui-ci dans la *Vie de Numa*, et qui étaient du poëte lyrique Bacchylide.

[2] C'est-à-dire l'*œuvre de Nicias*.

les Corinthiens et les Béotiens, mécontents de ce qui se passait, paraissaient vouloir renouveler la guerre, par leurs plaintes et leurs récriminations. Nicias alors engagea les Athéniens et les Lacédémoniens à ajouter à leur traité de paix un traité d'alliance, comme une force ou un lien nouveau, qui devait les rendre plus redoutables aux rebelles, et plus sûrs les uns des autres.

Tout cela se faisait en dépit d'Alcibiade. Alcibiade n'était point né pour l'inaction, et il haïssait les Lacédémoniens, parce qu'ils s'appuyaient sur Nicias, et qu'ils s'étaient attachés à Nicias, tandis qu'ils n'avaient pour lui-même que dédain et mépris. Aussi s'était-il tout d'abord opposé à la paix ; mais son opposition avait été inutile. Quelque temps après, voyant que les Athéniens n'étaient plus aussi engoués des Lacédémoniens, mais qu'ils croyaient avoir à se plaindre de ceux-ci, parce que les Lacédémoniens avaient fait alliance avec les Béotiens, et qu'ils n'avaient point rendu en bon état les villes de Panacte[1] et d'Amphipolis, il s'empara de ces griefs, insista avec force sur chaque point, et parvint à irriter le peuple. A la fin, il fit venir d'Argos une ambassade ; et il travaillait à un traité d'alliance entre Athènes et Argos, lorsque arrivèrent aussi des ambassadeurs de Lacédémone, munis de pleins pouvoirs. Ceux-ci conférèrent d'abord avec le sénat ; et leurs propositions paraissaient toutes justes. Alcibiade, qui craignait que le peuple ne se laissât entraîner aux mêmes discours, les circonvint par ses artifices, et leur jura qu'il les seconderait en tout, s'ils disaient, s'ils déclaraient formellement, qu'ils n'étaient point plénipotentiaires : c'était là, suivant lui, le meilleur moyen d'obtenir ce qu'ils désiraient. Ils le crurent, et ils se détournèrent de Nicias vers Alcibiade, lequel les amena aussitôt en présence du peuple, et commença par leur demander s'ils venaient avec des

[1] Ville d'Attique, limitrophe de la Béotie.

pleins pouvoirs. A peine avaient-ils répondu non, que, contre leur attente, ils le virent changer complétement: Alcibiade prit le sénat à témoin de ce qu'ils avaient déclaré en premier lieu; et il exhorta le peuple à ne point accorder de confiance à des gens si manifestement convaincus de mensonge, et qui, sur un même sujet, disaient tantôt noir, tantôt blanc. Grand fut leur trouble, comme cela devait être. Nicias ne savait que dire : il demeura frappé de douleur et d'étonnement; et le peuple, dans son premier élan, demandait qu'on appelât les Argiens, et qu'on fît avec eux le traité d'alliance. Mais, à cet instant, il survint un tremblement de terre, fort à propos pour Nicias; et l'assemblée fut rompue.

Le lendemain, le peuple s'assembla de nouveau; et Nicias fit tant, par ses paroles et par ses démarches, qu'il fit décider, quoiqu'à grand'peine, qu'on laisserait en suspens l'affaire des Argiens, et qu'on l'enverrait, lui Nicias, à Lacédémone, assurant qu'ainsi tout irait parfaitement[1]. Il s'en alla donc à Sparte. Les citoyens l'accueillirent avec honneur, comme un homme de bien et qui leur avait donné des preuves de son attachement; mais, vaincu par l'influence du parti béotien, il ne fit rien, et il s'en retourna sans gloire, en mauvais renom, et même peu rassuré sur les sentiments des Athéniens. Ceux-ci se repentaient vivement et s'indignaient de l'avoir cru, et d'avoir rendu tant de prisonniers et de personnages si importants; car ceux qu'on avait amenés de Pylos étaient tous des premières familles de Sparte, parents et amis des citoyens les plus puissants de cette ville. Cependant la colère ne les porta à rien de fâcheux pour lui, sinon d'élire pour général Alcibiade, de laisser là les Lacédémoniens, et de faire alliance avec les Mantinéens, les Éléens et ceux d'Argos. Puis ils envoyèrent des corsaires à Pylos, pour ravager les terres laconiennes. Et voilà la guerre rallumée.

[1] Nicias ne fut pas envoyé seul; mais il était le chef de l'ambassade.

Or, tandis que les dissentiments entre Nicias et Alcibiade étaient dans toute leur vivacité, arriva l'époque du bannissement par ostracisme. C'était une coutume, chez les Athéniens, que, de temps en temps, un des hommes qui leur portaient le plus d'ombrage, ou qui excitaient l'envie par leur réputation ou leurs richesses, fût banni pour dix ans par la voie de l'ostracisme. Tous les deux ils étaient dans une grande appréhension et dans un égal danger ; car il semblait que l'ostracisme ne pouvait tomber que sur l'un ou l'autre. On détestait la vie que menait Alcibiade, et on frémissait de son audace effrénée, comme nous l'avons exposé plus longuement dans sa *Vie*. Quant à Nicias, ce qui excitait contre lui une certaine animosité, c'était sa richesse, et surtout sa manière d'être, que l'on trouvait insociable, impopulaire, sauvage, oligarchique, étrange. Plusieurs fois déjà il avait résisté aux désirs du peuple, et l'avait entraîné contre son gré à des résolutions utiles ; et par là il était devenu odieux. En un mot, il y avait lutte entre les jeunes gens et le parti de la guerre d'une part, et de l'autre le parti de la paix et les hommes d'un âge plus avancé : les uns voulaient bannir Nicias, les autres Alcibiade.

> Mais, dans la sédition, le plus scélérat même a sa part aux honneurs [1].

C'est ce qui advint alors. Le peuple, divisé en deux partis, laissa le champ libre aux plus effrontés et aux plus méchants. Il y en avait un, entre autres, nommé Hyperbolus [2], du dème Périthoïde [3]. Ce n'était pas un homme qui tînt son audace de sa puissance, mais bien sa puissance de son audace. La considération dont il jouissait dans l'État était une honte pour Athènes. Il se

[1] Ce vers a déjà été cité ailleurs par Plutarque

[2] Voyez la *Vie d'Alcibiade*.

[3] Ce dème, peuplé, dans l'origine, par des réfugiés thessaliens, était situé près des montagnes qui séparent l'Attique de la Béotie.

croyait alors lui-même bien loin de l'ostracisme, car il était plus digne du pilori; et pourtant il espérait que, si l'un de ces deux rivaux était banni, il deviendrait, lui Hyperbolus, l'adversaire de celui qui resterait. Aussi ne cachait-il pas la satisfaction que lui causait cette division des partis; et il excitait le peuple contre l'un et l'autre.

Nicias et Alcibiade voyaient bien sa malice : aussi entrèrent-ils secrètement en pourparlers; et, réunissant les deux partis dans un but commun, ils s'assurèrent la majorité. La sentence, au lieu de tomber sur l'un d'eux, tomba sur Hyperbolus. Le peuple trouva d'abord la chose plaisante, et n'en fit que rire; mais ensuite il s'indigna que le jugement de l'ostracisme eût été ainsi déshonoré par l'indignité du personnage. On voyait une certaine dignité dans le châtiment; ou plutôt l'ostracisme était un châtiment, quand il frappait un Thucydide, un Aristide, ou un citoyen de cette sorte; mais, quand il atteignait un Hyperbolus, c'était pour Hyperbolus un honneur, un aliment à sa vanité, puisque sa méchanceté lui valait le même traitement qu'aux plus gens de bien leur mérite. Voilà pourquoi Platon le comique dit à son sujet[1] :

Le châtiment était bien digne de ses mœurs;
Mais lui, mais son infamie, en étaient indignes.
Ce n'est pas pour de telles gens qu'on a inventé l'ostracisme.

Jamais depuis il n'y eut un citoyen condamné par l'ostracisme : Hyperbolus fut le dernier. Le premier avait été Hipparque de Cholarge[2], à cause de sa parenté avec le tyran[3].

Mais la Fortune est chose qu'on ne peut soumettre à des raisonnements et à un calcul fixe. Si Nicias avait

[1] Ce passage a déjà été cité dans la *Vie d'Alcibiade*.
[2] Dème de l'Attique, sur les bords du Céphise.
[3] Il s'agit du tyran du même nom.

accepté nettement le danger de l'ostracisme contre Alcibiade, ou bien il aurait eu la majorité et aurait fait bannir son rival, et il serait lui-même demeuré tranquillement dans sa patrie; ou bien, vaincu dans la lutte, il serait allé en exil, mais avant de tomber dans les derniers malheurs, et en conservant sa réputation d'excellent capitaine.

Je n'ignore pas que, suivant Théophraste, le bannissement d'Hyperbolus fut l'effet des dissentiments d'Alcibiade avec Phéax, et non point avec Nicias; mais j'ai suivi l'opinion du plus grand nombre des historiens.

Quand vinrent les députés d'Égeste et de Léontium [1], qui engageaient les Athéniens à faire une expédition en Sicile, Nicias s'opposa à leurs demandes; mais il fut vaincu par l'adresse et l'ambition d'Alcibiade. Celui-ci, avant même qu'on eût tenu séance à cette occasion, s'était emparé déjà de la multitude, séduite par ses discours et par de belles espérances. C'était au point que les jeunes gens dans les gymnases, et les vieillards dans les ateliers et les hémicycles où ils allaient s'asseoir pour converser, ne faisaient que dessiner le plan de la Sicile, et décrire la nature des mers qui l'entourent, ses ports, et le gisement de ses côtes en face de l'Afrique. La Sicile n'était point le but et le prix de la guerre, non, mais un point de départ d'où l'on irait s'attaquer aux Carthaginois, puis s'emparer à la fois de l'Afrique et de toute la mer en deçà des colonnes d'Hercule. L'élan était général. Nicias y était contraire; mais ceux qui le secondaient n'étaient qu'en petit nombre et sans influence. Les gens riches craignaient de paraître chercher à se soustraire aux charges publiques, et à l'obligation d'armer des trirèmes; et ils restaient dans une immobilité qui trompait son attente.

Cependant Nicias ne se laissa point abattre ni décon-

1 Égeste et Léontium étaient deux villes de Sicile.

certer. Bien plus, lorsqu'on eut décrété la guerre, et qu'on l'eut nommé général, lui premier, avec Alcibiade et Lamachus, à l'assemblée suivante il se leva encore, et il essaya de dissuader le peuple. Il le conjura de revenir sur sa délibération, et il finit par accuser Alcibiade de ne consulter que ses intérêts particuliers et son ambition personnelle, en exposant la république à tous les risques d'une guerre difficile au delà des mers. Tout cela n'avança rien. Au contraire, son expérience le fit juger plus propre que pas un autre à conduire cette entreprise, et à en assurer le succès. Sa circonspection, pensait-on, empêcherait la témérité d'Alcibiade et le mol abandon de Lamachus[1]. Aussi ne fit-on que confirmer la décision. Alors Démostratus, celui des démagogues qui poussait le plus à la guerre, se leva, et dit qu'il saurait bien mettre un terme à toutes les raisons de Nicias; et il rédigea ce décret : « Que les généraux aient plein pouvoir délibératif et exécutif, et dans Athènes et en Sicile. » Et il le fit adopter par le peuple.

Il est vrai que les prêtres opposaient à l'expédition de nombreux présages; mais Alcibiade avait à lui d'autres devins, et il fit répondre que, d'après certains oracles anciens, Athènes devait acquérir beaucoup de gloire dans la Sicile. Il lui arriva aussi des hommes qui venaient de consulter l'oracle d'Ammon, et qui en rapportaient cette réponse : « Les Athéniens prendront tous les Syracusains. » Quant aux présages contraires, pour ne prononcer aucune parole de mauvais augure, on les tenait secrets. Rien ne put prévaloir contre la détermination prise, pas même les signes manifestes et qui frappaient les yeux de tout le monde, comme la mutilation des Hermès, auxquels toutes les extrémités avaient été brisées en une seule nuit, à l'exception d'un

[1] Cependant Plutarque, dans la *Vie d'Alcibiade*, représente Lamachus comme un homme ardent, intrépide, et qui préférait les emportements d'Alcibiade à la froide sagesse de Nicias.

seul, appelé l'Hermès d'Andocide. C'était une statue consacrée par la tribu d'Égée; et elle se trouvait devant une maison qui appartenait alors à Andocide[1]. On ferma les yeux sur ce qui s'était passé à l'autel des douze dieux: un homme sauta tout à coup sur cet autel, tourna autour, et puis il se coupa, avec une pierre, les parties génitales. Il y avait, à Delphes, une statue d'or de Pallas, posée sur un palmier de bronze: c'était une offrande faite par Athènes, des dépouilles des Mèdes. Pendant plusieurs jours, des corbeaux s'abattirent dessus; et, à force de becqueter le fruit du palmier, qui était d'or, ils le rongèrent, et ils le firent tomber. On prétendit que c'était une fable imaginée par les Delphiens, gagnés aux Syracusains. Un oracle ordonna d'amener de Clazomène la prêtresse de Minerve : on la fit venir. Or, elle s'appelait Hésychia. Ce que le dieu conseillait à la ville, c'était sans doute de demeurer tranquille dans les circonstances présentes[2].

Soit par crainte de ces présages, soit par un raisonnement purement humain, qui lui faisait redouter cette expédition, l'astronome Méton, qui devait y avoir un commandement, contrefit le fou, et mit le feu à sa maison. Il y en a toutefois qui disent que sa folie n'était point simulée, mais qu'il incendia sa maison pendant la nuit, et que, le lendemain, il se présenta tout abattu, et pria ses concitoyens d'avoir pitié d'un si grand malheur, et d'exempter de l'expédition son fils, qui devait partir pour la Sicile comme triérarque. Le Génie familier de Socrate lui donna ses indications ordinaires, et lui fit connaître que cette expédition maritime devait être fatale à la république. Socrate en fit part à ses amis et aux personnes de sa connaissance; et le bruit s'en répandit dans la foule. Beaucoup aussi ne remarquaient pas sans trouble l'époque où tombèrent les jours de

1 Un des plus fameux orateurs du temps.

2 Le nom d'Hesychia, en grec, signifie *repos*.

l'embarquement. Les femmes célébraient les fêtes d'Adonis ; et partout, dans la ville, on ne voyait qu'images et cérémonies funèbres, que femmes se frappant la poitrine en signe de douleur. Ceux qui tenaient compte de ces observations s'en affligeaient ; et ils craignaient, en voyant ces préparatifs et ce déploiement de forces, que tout cet éclat, cette grandeur, que toute cette magnificence ne fût bientôt flétrie [1].

Que Nicias se fût opposé à ce que l'on décrétât cette expédition ; qu'il ne se fût pas laissé enivrer d'espérances, ni éblouir par la grandeur du commandement, et qu'il fût demeuré ferme dans son premier sentiment, cela était d'un bon citoyen et d'un homme sage. Mais, après avoir fait inutilement tous ses efforts pour détourner le peuple de la guerre, et pour s'exempter du commandement, sans pouvoir rien obtenir par ses prières ; lorsque le peuple l'eut pris, et, pour ainsi dire, emporté et mis de force à la tête de l'armée, alors il ne s'agissait plus de circonspection ni de lenteur : il n'était plus temps de regarder sans cesse du vaisseau vers le rivage, comme un enfant, et de rappeler et de répéter sans cesse que si son opposition avait été vaincue, ce n'était point par la raison. C'était décourager ses collègues, déflorer l'entreprise, et la ruiner. Il fallait, au contraire, se mettre à l'œuvre sur-le-champ, assaillir les ennemis, et contraindre la Fortune par des actions de vigueur.

Lamachus était d'avis de faire voile droit vers Syracuse, et de livrer bataille tout près de la ville ; Alcibiade, de détacher les villes du parti des Syracusains, et de marcher ensuite contre eux. Nicias fut d'un avis tout opposé : il voulait qu'on se contentât de longer les côtes, et de faire ainsi tranquillement le tour de la Sicile, et qu'on s'en retournât à Athènes, après avoir fait montre de ces armes et de ces trirèmes, et après avoir coulé

[1] Allusion à la courte durée des fleurs qui formaient les jardins d'Adonis.

quelques troupes dans Égeste. Il rompit aussitôt tous leurs plans, et détruisit leur confiance[1].

Peu de temps après, les Athéniens rappelèrent Alcibiade, pour le mettre en jugement; et Nicias fut déclaré général le second, ou plutôt il eut seul toute l'autorité. Hé bien, alors même, il ne cessa de temporiser, de louvoyer le long des côtes, de délibérer, et de laisser se flétrir la fleur de l'espérance, et se dissiper la frayeur et l'épouvante générale que l'apparition des forces athéniennes avait inspirée tout d'abord à l'ennemi.

Cependant, lorsque Alcibiade était encore dans l'armée, soixante navires voguèrent vers Syracuse; et, tandis que cinquante s'arrêtaient et demeuraient en ligne en dehors et au-dessus du port, les dix autres y entrèrent pour y faire une reconnaissance, et, par la voix d'un héraut, ils rappelèrent les Léontins dans leurs foyers; puis on prit un vaisseau ennemi, qui portait des tablettes sur lesquelles étaient inscrits les noms de tous les Syracusains par tribus. Elles restaient ordinairement en dépôt hors de la ville, dans un temple de Jupiter Olympien. Les Syracusains les avaient alors envoyé chercher, pour revoir et dresser la liste des hommes en âge de porter les armes. Lors donc qu'on les eut prises et apportées aux généraux, et qu'on vit la multitude des noms, les devins en furent affligés, et ils craignirent que ce ne fût l'accomplissement de cet oracle :

Les Athéniens prendront tous les Syracusains.

Quoi qu'il en soit, d'autres prétendent que l'oracle fut réellement accompli, à l'époque où l'Athénien Callippus tua Dion et fut maître de Syracuse.

Alcibiade ne tarda pas à quitter la Sicile; et toute la flotte resta entre les mains de Nicias. Lamachus était bien un homme vaillant et juste, et qui ne s'épargnait

[1] Ceci se passait en l'an 415 avant J.-C.

point dans les combats; mais il était si pauvre et si simple, que, chaque fois qu'il rendait ses comptes après une expédition, il portait en dépense, aux frais de l'État, une petite somme pour un vêtement et des pantoufles. Nicias, au contraire, outre bien d'autres qualités, avait encore sa richesse et sa réputation, pour le grandir. On rapporte qu'un jour, les officiers délibérant en conseil au quartier général, il invita le poëte Sophocle à donner le premier son avis, parce qu'il était le plus vieux: « Oui, répondit celui-ci, je suis le plus vieux par l'âge; mais tu l'es par la considération. » Ainsi donc Nicias tenait alors Lamachus en sous-ordre, quoique Lamachus fût plus habile capitaine. Toujours fidèle à sa circonspection et à ses habitudes de lenteur, il louvoya d'abord autour de la Sicile, toujours loin des ennemis, et il rendit ainsi la confiance aux Syracusains. Ensuite il marcha sur Hybla, qui n'était qu'une pauvre petite ville, l'assiégea, et il se retira sans l'avoir prise. Il tomba de la sorte dans le mépris général. Enfin il s'en alla à Catane, sans avoir rien fait que ruiner Hyccara, petite place barbare[1]. On dit que la courtisane Laïs était de cet endroit, et qu'elle fut à cette époque, toute jeune encore, vendue avec les autres captifs, et transportée dans le Péloponnèse.

Vers la fin de l'été, Nicias apprit que les Syracusains s'avançaient, pleins d'audace et déterminés à attaquer les premiers. Leurs cavaliers poussaient leurs chevaux jusqu'auprès de son camp, et l'insultaient en demandant si les Athéniens étaient venus pour habiter avec les Catanéens, ou pour rétablir les Léontins dans leurs foyers. Nicias alors se décida, quoique avec peine, à voguer vers Syracuse. Afin de s'assurer les moyens d'asseoir son camp sans crainte et à son aise, il envoya de Catane un homme pour engager les Syracusains, s'ils voulaient se

[1] C'est-à-dire ayant une population carthaginoise.

saisir du camp des Athéniens pendant qu'il serait désert, ainsi que de leurs armes, à se rendre, à jour marqué, sous Catane avec toutes leurs forces. « Les Athéniens, devait-il dire, passent la plus grande partie du temps dans la ville, et les partisans des Syracusains ont résolu de s'emparer des portes, aussitôt qu'ils seront instruits de leur approche, et de mettre en même temps le feu à la flotte. Beaucoup déjà sont presque en révolte, et n'attendent que leur arrivée. »

Ce stratagème est ce que Nicias fit de mieux dans toute l'expédition de Sicile. Lorsqu'il eut, par ce moyen, tiré de chez eux tous les ennemis, et qu'il eut ainsi enlevé à la ville ses défenseurs, il partit de Catane, et, à son arrivée, il s'empara des mouillages, et fit occuper par ses troupes de débarquement un poste où les ennemis ne pouvaient lui faire aucun mal, en dépit des avantages qu'ils avaient sur lui, et d'où il comptait, au contraire, profiter des moyens qui faisaient sa force, et conduire la guerre sans aucun obstacle.

Cependant les Syracusains, en revenant de Catane, se mirent en bataille devant leurs remparts. Nicias conduisit aussitôt contre eux ses Athéniens, et resta maître du champ de bataille. Néanmoins il ne tua que peu de monde à l'ennemi, parce que la cavalerie syracusaine l'empêcha de poursuivre les vaincus; et il s'occupa de couper et détruire les ponts : ce qui fit dire à Hermocratès, pour encourager les Syracusains, que Nicias était bien plaisant d'employer toute sa science stratégique à ne point combattre, comme s'il n'avait point traversé la mer tout exprès pour combattre. Cependant Nicias jeta parmi les Syracusains tant d'épouvante et de consternation, qu'à la place des quinze généraux, qu'ils avaient auparavant, ils en créèrent trois, auxquels le peuple s'engagea par serment à laisser un pouvoir illimité[1].

[1] Ces trois généraux furent Hermocratès, Héraclide et Sicanus.

Les Athéniens, campés auprès du temple de Jupiter Olympien, brûlaient de s'en rendre maîtres. Ce temple était rempli d'offrandes d'or et d'argent: c'est ce qui fit que Nicias différa à dessein, et laissa l'occasion lui échapper et les Syracusains survenir et y jeter une garnison. Sa pensée était que, si ses soldats pillaient les richesses du temple, il n'y aurait dans ce fait aucun avantage pour le trésor public, et il en résulterait pour lui une juste accusation d'impiété. Cependant il était vainqueur, et sa victoire avait eu du retentissement; mais il ne profita aucunement de ses succès. Quelques jours s'étaient à peine écoulés, qu'il se retira tout droit à Naxos[1]; et il y passa l'hiver, entretenant à grands frais une aussi nombreuse armée, et faisant bien peu de chose. Quel résultat, en effet, que de recevoir quelques Siciliens qui se détachaient des leurs pour venir à lui! Aussi les Syracusains, reprenant courage, revinrent-ils sur Catane, ravagèrent le pays, et incendièrent le camp que les Athéniens y avaient établi. C'est pourquoi l'on blâmait généralement Nicias de toujours délibérer, retarder, prendre ses précautions, et de perdre ainsi toutes les occasions d'agir. Au contraire, agissait-il? jamais il n'y avait à redire; car Nicias montrait autant de vigueur et d'activité dans l'exécution, que de lenteur et de timidité à entreprendre.

Ainsi, lorsqu'il remit ses troupes en mouvement vers Syracuse, il les dirigea si habilement, il avait si bien prévu tous les obstacles, et il fit une marche si rapide, qu'avant que l'ennemi pût connaître son dessein, il atteignit Thapsus[2] avec sa flotte, débarqua ses gens, et s'empara des Épipoles[3]. Un corps d'élite vint au secours du fort: il le battit, fit trois cents prisonniers, et mit en fuite la cavalerie des ennemis, qui passait pour invin-

[1] Ville de la côte orientale, près de Catane, et qui prit depuis le nom de Tauroménium.

[2] Près de Syracuse, sur la côte orientale de la Sicile.

[3] Le quartier haut de Syracuse.

cible. Mais ce qui frappa le plus d'étonnement les Siciliens, et ce qui parut même incroyable aux Grecs, c'est qu'en peu de temps il eut bâti une muraille autour de Syracuse, autour d'une ville qui n'avait pas moins d'étendue qu'Athènes, et dont le sol inégal, voisin de la mer, et tout environné de marécages, rendait d'autant plus difficile la construction d'un tel ouvrage de circonvallation. Il s'en fallut pourtant de peu que cette œuvre ne fût entièrement achevée, et par un homme d'une santé bien mauvaise pour qu'il pût se livrer à de si grandes conceptions. Nicias souffrait alors d'une colique néphrétique; et c'est à son état de souffrance qu'il est juste d'attribuer l'inachèvement des travaux. Pour moi, j'admire le soin du général et la vaillance des soldats, dans le succès qu'ils surent obtenir. Après leur défaite et leur mort, Euripide a écrit ces vers pour leur épitaphe :

Huit fois ces guerriers ont vaincu les Syracusains,
Alors que les dieux étaient neutres entre les deux partis.

Mais non, ce n'est pas huit victoires, c'est plus encore, qu'ils ont remporté sur les Syracusains, avant que la divinité, sans doute, ou la Fortune, se déclarât contraire aux Athéniens, dans le temps même de leur plus grande puissance.

Nicias se faisait violence pour assister à toutes ces actions; mais, à la fin, la maladie prit tant de force, qu'il resta couché dans ses retranchements, assisté d'un petit nombre de serviteurs, tandis que Lamachus livrait une bataille générale. Les Syracusains conduisaient de la ville vers les ouvrages des Athéniens un mur de contrevallation, afin de couper leur muraille, et de les empêcher d'enfermer la ville. Les Athéniens, emportés par la joie de la victoire, se mirent à poursuivre en désordre les vaincus; et Lamachus se trouva isolé, au moment où il lui fallait soutenir une charge de la cavalerie syracusaine. Le premier des cavaliers qui arriva était Callicra-

tès, homme habitué au métier de la guerre et plein de bravoure. Il provoqua Lamachus : celui-ci accepta, et ils se battirent corps à corps. Lamachus, frappé le premier, rendit le coup, tomba, et expira en même temps que Callicratès. Les Syracusains s'emparèrent de son corps et de ses armes, qu'ils enlevèrent ; et aussitôt ils se portèrent au galop sur les retranchements des Athéniens, où était Nicias sans défenseurs. Dans cette nécessité pressante, Nicias se leva ; et, voyant le péril, il ordonna à ses gens de mettre le feu à tout le bois qui se trouvait amassé devant le camp pour la construction des machines, et aux machines mêmes. L'incendie arrêta les Syracusains, et sauva Nicias, les retranchements, et tout ce qu'y avaient les Athéniens ; car, à la vue des flammes qui s'élevaient entre eux et le camp, les Syracusains se retirèrent.

Nicias, demeuré seul général, avait les plus grandes espérances. Des villes se détachaient du parti ennemi pour embrasser le sien ; de tous côtés arrivaient vers son camp des embarcations chargées de vivres : ses succès attiraient tout le monde. Déjà on lui faisait, de la part des Syracusains, des ouvertures de paix : on parlait de capitulation ; on désespérait de la ville. Gylippe même, qui était parti de Lacédémone pour venir au secours de la place, ayant appris en mer le blocus et la situation désespérée de Syracuse, ne continua sa route qu'avec la pensée que c'en était fait déjà de toute la Sicile, et qu'il n'avait plus qu'à préserver les villes des Grecs d'Italie, si même il en était temps encore. En effet, le bruit s'était partout répandu que les Athéniens étaient maîtres de tous les points, et qu'ils avaient un général que son bonheur et sa prudence rendaient invincible.

Nicias lui-même, comptant sur sa force et sur sa bonne fortune, se laissa aller à une confiance trop prompte, et qui ne lui était pas naturelle. Il avait des intelligences dans Syracuse, il recevait des avis secrets, la ville était presque livrée, la capitulation presque arrêtée ; il le

croyait du moins. Aussi se mettait-il peu en peine de Gylippe, qui voguait vers l'île. Il ne le surveilla en aucune manière : il le méprisait, et négligeait entièrement de se tenir en garde contre lui. Gylippe, à son insu, aborda sur un simple bateau, et débarqua loin de Syracuse; et il avait déjà rassemblé des forces considérables, que les Syracusains ne savaient pas qu'il fût arrivé, et qu'ils ne l'attendaient même point. Déjà l'assemblée avait été convoquée, pour délibérer sur les conventions à faire avec Nicias; et plusieurs voulaient marcher vite à la conclusion du traité, persuadés qu'il fallait s'entendre avant que la muraille des assiégeants fût entièrement achevée; car il n'en restait plus à faire qu'une très-petite partie, et tous les matériaux étaient amassés et prêts pour la construction.

Dans ces conjonctures critiques, Gongylus arriva de Corinthe sur une trirème. Tout le monde accourut autour de lui, comme cela était naturel; et Gongylus leur dit que Gylippe allait arriver bientôt, avec d'autres navires qui voguaient à leur secours. On avait peine à en croire Gongylus, lorsque survint un courrier de Gylippe, lequel leur ordonnait de sortir à sa rencontre. Alors tous s'armèrent, pleins de confiance; et, dès son arrivée, Gylippe se mit à leur tête, et marcha en bataille contre les Athéniens.

Comme Nicias rangeait ses troupes, Gylippe fit faire halte, les armes prêtes et tournées contre l'ennemi; et il envoya un héraut déclarer qu'il laisserait les Athéniens évacuer tranquillement la Sicile. Nicias ne daigna pas répondre. Quelques-uns de ses soldats se mirent à railler, et à demander : « Est-ce la présence d'un manteau et d'un bâton laconien qui a donné tout à coup tant de consistance aux affaires des Syracusains, qu'ils en soient venus à mépriser les Athéniens? Il n'y a pas si longtemps que les Athéniens ont tenu dans les fers et rendu aux Lacédémoniens trois cents hommes bien autrement

vigoureux qu'un Gylippe, et plus chevelus que lui. »

Timée dit que les Siciliens ne firent de Gylippe aucune estime, ni alors, ni dans la suite : dans la suite, parce qu'ils connurent sa passion honteuse pour le lucre et sa sordide avarice; alors, parce qu'aussitôt qu'ils le virent, ils se moquèrent de son pauvre manteau et de sa longue chevelure. Cependant, le même Timée ajoute que, quand Gylippe parut, ils accoururent en foule, comme des oiseaux qui volent autour d'une chouette, et tout remplis d'ardeur pour la guerre. Version qui me paraît plus vraisemblable que la première; car ils voyaient, dans ce bâton et dans ce manteau, le symbole et la dignité de Sparte, et ils se rangèrent alentour. Au reste, tout ce qui s'est passé à cette époque lui est attribué non-seulement par Thucydide, mais encore par Philistus, qui était de Syracuse, et qui fut témoin oculaire de tous ces événements.

Les Athéniens cependant, vainqueurs dans la première action, tuèrent quelques Syracusains, et en outre le Corinthien Gongylus. Mais, le lendemain, Gylippe montra ce que c'est que l'expérience. Avec les mêmes armes, les mêmes chevaux, le même terrain, seulement en ne les employant pas de la même manière, et en changeant son ordonnance, il battit les Athéniens. Puis, quand ils se furent retirés dans leur camp, il arrêta les Syracusains; et, avec les pierres et les matériaux apportés par les ennemis eux-mêmes, il les mit à bâtir dans l'espace encore vide, et il coupa ainsi le mur de circonvallation, de telle façon que, quand même les assiégeants seraient vainqueurs, leur ouvrage ne leur fût d'aucun avantage.

Ces succès rendirent la confiance aux Syracusains. Ils équipèrent des vaisseaux; et, avec leur cavalerie et leurs valets, ils coururent la campagne, et ils enlevèrent beaucoup d'hommes à l'ennemi. Gylippe, de son côté, parcourait les villes, excitait, soulevait, réunissait toutes les populations, empressées à se mettre sous ses ordres. Ni-

cias, au contraire, était retombé dans ses calculs d'autrefois. Réfléchissant au changement soudain de ses affaires, il perdait courage; et, dans ses lettres aux Athéniens, il les engageait à envoyer une autre armée, ou même à retirer de la Sicile celle qui y était : il les priait, en tout cas, de le décharger du commandement, à cause de sa maladie.

Même avant cette époque, on avait pensé à lui envoyer de nouvelles forces; mais l'envie, excitée par les heureux résultats des efforts de Nicias, avait apporté à ces mesures bien des retards. Alors pourtant on s'empressa de lui envoyer des renforts. Démosthène devait prendre la mer avec une flotte nombreuse, au sortir de l'hiver; mais Eurymédon mit à la voile au milieu même de l'hiver, afin de porter de l'argent à Nicias, et de l'informer que le peuple avait nommé, pour commander avec lui, deux hommes qui faisaient déjà partie de l'armée de Sicile, à savoir, Euthydème et Ménandre.

Sur ces entrefaites, Nicias fut attaqué à l'improviste par terre et par mer : sa flotte fut d'abord battue; mais ensuite il repoussa les ennemis, et il coula à fond plusieurs de leurs navires. Il n'arriva pas à temps pour soutenir ses troupes de terre. Par une attaque soudaine, Gylippe se rendit maître du Plemmyrion [1], l'arsenal de marine des Athéniens et leur magasin général : il s'empara de toutes les provisions, tua beaucoup de monde, et fit de nombreux prisonniers. Ce qu'il y eut de plus important, c'est que, par ce coup, il enlevait à Nicias la facilité de se ravitailler. Les convois arrivaient promptement et sans danger par le Plemmyrion, tant que les Athéniens en étaient les maîtres; mais, dès qu'ils en eurent été chassés, les transports ne purent s'opérer que difficilement, et toujours en forçant les vaisseaux ennemis, qui stationnaient sur ce point pour les enlever.

[1] C'était un promontoire à l'entrée du grand port de Syracuse.

D'ailleurs, les Syracusains ne croyaient pas avoir perdu le combat naval par la force des Athéniens, mais à cause du désordre qu'ils avaient mis dans leurs propres lignes en les poursuivant. Aussi firent-ils un armement plus considérable, et se préparèrent-ils à une seconde action.

Nicias ne voulait plus combattre sur mer; et il disait que ce serait folie, lorsqu'une flotte si nombreuse voguait vers eux avec des forces toutes fraîches, que Démosthène amenait en toute hâte, de tenter les chances d'une bataille, avec des troupes inférieures en nombre et en si mauvais état. Mais Ménandre et Euthydème, qui avaient été tout récemment élevés au commandement, étaient jaloux des deux généraux : ils ambitionnaient l'honneur de prévenir l'arrivée de Démosthène par quelque coup d'éclat, et de surpasser la gloire de Nicias. Le motif qu'ils mettaient en avant était la gloire de leur patrie, qu'ils prétendaient perdue et détruite, si l'on redoutait la rencontre d'une flotte syracusaine. Ils forcèrent ainsi Nicias à livrer une bataille navale. Leur défaite, commencée par le stratagème du pilote corinthien Ariston [1], fut, suivant le récit de Thucydide, achevée à l'aile gauche par la force ouverte; et ils perdirent beaucoup de monde. Alors Nicias tomba dans un découragement profond : lorsqu'il commandait seul en chef, il avait éprouvé des revers; et il venait de s'en attirer un nouveau par la faute de ses collègues.

Tout à coup Démosthène apparaît au-dessus du port, avec une flotte magnifique, terrible pour les ennemis. Il avait soixante-treize vaisseaux, et il amenait cinq mille hoplites et plus de trois mille hommes de trait, archers et frondeurs. L'éclat des armes et des ornements qui distinguaient les trirèmes, le nombre des officiers qui commandaient la manœuvre, des joueurs de flûte qui donnaient le signal, tout cet appareil présentait une pompe

[1] C'était un homme de mer très-habile, qui s'était dévoué au service des Syracusains.

théâtrale, et bien propre à saisir l'ennemi d'épouvante. Aussi la terreur fut-elle grande dans Syracuse, comme elle devait l'être. Les Syracusains ne voyaient pas de fin, pas de changement à leurs maux: il n'y avait donc pour eux, pensaient-ils, que fatigues toujours nouvelles, et qui les épuisaient sans utilité.

Nicias se réjouit de l'arrivée de ces forces; mais sa joie fut de courte durée. Dès le premier entretien qu'il eut avec Démosthène, celui-ci fut d'avis d'attaquer sur-le-champ, et de mettre tout au hasard d'une bataille générale, pour prendre au plus tôt Syracuse et retourner à Athènes. Nicias, effrayé et étonné de cette vivacité et de cette audace, le pria de ne pas agir en désespéré et sans réflexion, disant qu'il était dans leurs intérêts, et contre les intérêts de l'ennemi, de traîner la guerre en longueur; que Syracuse n'avait plus d'argent, et que ses alliés ne lui resteraient pas longtemps fidèles; que, si on pressait les Syracusains par la disette, ils ne tarderaient pas à proposer une capitulation, comme ils l'avaient déjà fait auparavant. Il y avait en effet, dans Syracuse, beaucoup de gens qui entretenaient des intelligences avec Nicias, et qui l'engageaient à attendre, parce que les assiégés étaient extrêmement fatigués de la guerre, que Gylippe était devenu pour eux un fardeau insupportable, et que, pour peu qu'ils sentissent une disette pressante, ils perdraient entièrement courage. Nicias fit entendre une partie de ces raisons, mais il tint le reste secret; et les officiers crurent voir dans son fait de la timidité. « Le voilà, disaient-ils, revenu encore à ses lenteurs, à ses délais, à ses calculs méticuleux, avec lesquels il a d'abord amorti tout élan: c'est ainsi qu'en n'attaquant pas de suite, il a laissé ses troupes se refroidir, et il est devenu pour les ennemis un objet de mépris. » Tous se rangèrent à l'avis de Démosthène; et Nicias lui-même fut à la fin forcé de s'y rendre.

Ainsi, dès la nuit suivante, Démosthène, prenant toutes les troupes de débarquement, attaqua les Épipoles. Il arrive, sans avoir été aperçu des ennemis; il égorge les uns, et il met en fuite les autres, qui voulaient se défendre. Maître de cette position, il ne s'y arrêta point, mais il s'avança plus loin, jusqu'à ce qu'il rencontra les Béotiens. Ceux-ci avaient déjà formé leurs rangs : ils courent tous ensemble, la lance en avant et poussant de grands cris; ils fondent sur les Athéniens, et ils en abattent un grand nombre sur la place. Soudain dans toute l'armée se répandirent la stupeur et la confusion : les troupes mises en déroute se mêlaient aux troupes victorieuses; ceux qui descendaient du fort pour marcher à l'ennemi se sentaient refouler par les premiers rangs épouvantés, et ils retombaient sur eux-mêmes, prenant leurs gens en fuite pour des ennemis qui les chargeaient, et recevant leurs amis comme des ennemis. C'était un mélange confus, effrayant, où il était impossible de se reconnaître, et où la vue flottait incertaine. Car la nuit, sans être d'une obscurité complète, n'offrait qu'une faible clarté, comme est nécessairement la lumière de la lune quand elle se couche; et cette clarté était en quelque sorte offusquée par le mouvement de tant d'armes et de tant de soldats. Dans l'impossibilité de bien distinguer les objets, la crainte de rencontrer un ennemi rendait suspects les amis mêmes. Les Athéniens se trouvèrent donc dans une perplexité cruelle, et livrés aux plus grands maux. Le hasard fit encore qu'ils eurent la lune à dos; d'où il arrivait que, leur ombre se prolongeant devant eux, ils cachaient eux-mêmes le nombre et l'éclat de leurs armes, tandis que la lueur de la lune, reflétée sur les boucliers de ceux qu'ils avaient en face d'eux, rendait les armes des ennemis plus brillantes, et multipliait leur nombre. Enfin ils lâchèrent pied; et alors, enveloppés complétement, ils furent tués en fuyant, les uns

par les ennemis, les autres par leurs propres gens, d'autres en tombant du haut des rochers. Lorsque le jour parut, la cavalerie des Syracusains prit et tailla en pièces ceux qui erraient dispersés dans la plaine. Il y eut deux mille morts ; et, de ceux qui échappèrent, bien peu se sauvèrent avec leurs armes.

Frappé comme il s'y était attendu, Nicias reprochait à Démosthène sa témérité. Démosthène, après avoir cherché à justifier sa conduite, exprima l'avis qu'on mît à la voile en toute hâte pour partir ; car il ne devait plus leur venir d'autres forces, et, avec celles qui leur restaient, ils ne pouvaient plus vaincre. D'ailleurs, fussent-ils même vainqueurs, il leur faudrait décamper, fuir un climat connu pour être ordinairement dangereux et malsain à une armée, et que la saison rendait mortel. L'automne commençait ; la plupart des soldats étaient malades, et tous étaient découragés. Nicias entendit avec peine prononcer les mots de fuite et d'embarquement. Ce n'est pas qu'il ne craignît point les Syracusains ; mais il redoutait encore plus les Athéniens, les tribunaux, les calomnies. Il se mit donc à dire et à répéter que l'on n'avait à attendre dans ce pays rien de bien terrible ; et qu'aussi bien, le cas échéant, il aimait mieux la mort de la main de ses ennemis que de celle de ses concitoyens. Sentiment bien différent de celui de Léon le Byzantin, lequel, à une époque plus rapprochée de nous [1], disait à ses concitoyens : « J'aime mieux mourir par vous qu'avec vous. » Il ajouta que, quant à la place et au terrain sur lequel on devrait transporter le camp, on en délibérerait à loisir. Lorsque Nicias eut ainsi exprimé son avis, Démosthène, qui avait vu le résultat malheureux du premier avis que lui-même avait fait prévaloir, ne s'opiniâtra point dans le sien, et fit comprendre aux autres que Nicias s'attendait à quelque événement dans l'intérieur de la

[1] Du temps d'Alexandre le Grand.

ville, qu'il comptait sur ses intelligences, et que c'était pour cela qu'il s'opposait si fortement à l'évacuation. Tous se rangèrent donc à l'opinion de Nicias.

Cependant on apprit que les Syracusains avaient reçu de nouvelles forces; d'ailleurs, la contagion se répandait de plus en plus parmi les Athéniens. Alors enfin Nicias lui-même crut qu'il fallait partir; et il fit annoncer aux troupes de tout préparer pour mettre à la voile. Tout était prêt: l'ennemi n'avait rien remarqué, et il ne s'attendait à rien de semblable. Or, voilà que, pendant la nuit, la lune s'éclipse. Soit ignorance, soit superstition, une vive frayeur s'empara de Nicias et de ses soldats, frappés de ce phénomène.

Que la lumière du soleil soit couverte d'ombre vers le trentième jour du mois, la multitude même comprenait bien à peu près que cela était produit par la lune. Mais que la lune elle-même se rencontre avec un corps quelconque, et comment tout à coup, tandis qu'elle brille dans son plein, elle peut perdre sa lumière et se revêtir de mille couleurs, c'est ce qu'il n'était pas facile de comprendre; et l'on regardait ce phénomène comme fort extraordinaire, et comme un signe précurseur de grands malheurs et envoyé par la divinité. Celui qui a traité le premier par écrit, et avec le plus de clarté et de hardiesse, des phases de lumière et d'ombre qu'on observe dans la lune, Anaxagore, n'était pas lui-même alors un ancien auteur; et son traité, loin d'être fort connu, était encore tenu secret, et il ne se répandait que parmi un petit nombre de personnes, et qui ne l'accueillaient qu'avec une certaine circonspection, une confiance très-bornée. D'ailleurs, l'on ne pouvait souffrir les physiciens, et ceux que l'on appelait en ce temps-là météorolesques[1], parce qu'ils rapetissaient, disait-on, la

[1] C'est-à-dire *gens qui perdent leur temps à discourir sur les phénomènes célestes.*

divinité, en la réduisant à des causes sans raison, à des forces imprévoyantes, à des passions nécessaires. De là vint que Protagoras fut exilé, Anaxagore mis en prison, et sauvé à grand'peine par Périclès [1]; et Socrate, quoique ses études n'eussent aucun rapport avec celles-là, fut pourtant condamné à mort, à cause de la philosophie. Bien tard enfin, la doctrine de Platon fit éclater sa lumière; et, grâce à la vie de son auteur, et parce qu'il soumettait les causes physiques nécessaires à des principes divins et souverains, elle fit cesser les imputations calomnieuses dont on noircissait la philosophie, et elle mit en vogue l'étude des mathématiques. C'est pourquoi Dion, son ami, ayant vu la lune s'éclipser, au moment où il était près de mettre à la voile du port de Zacynthe pour aller attaquer Denys, n'en fut point troublé et n'en leva pas moins l'ancre : il aborda à Syracuse, et il en chassa le tyran [2].

Nicias eut alors un autre malheur encore, ce fut de ne pas avoir auprès de lui un habile devin, comme celui qu'il avait ordinairement, et qui lui ôtait beaucoup de sa superstition : il se nommait Stilbidès, et il était mort quelque temps auparavant. Car il n'y avait, comme le dit Philochorus, dans ce prodige, aucun signe mauvais pour des gens qui voulaient fuir : il leur était, au contraire, tout à fait favorable. Ce que l'on fait avec crainte d'être vu demande de l'obscurité, et rien n'y est plus contraire que la lumière. Ajoutez qu'on n'observait les phénomènes solaires et lunaires que pendant trois jours, ainsi que l'écrit Anticlidès [3] dans ses *Exégétiques*. Or, Nicias conseilla d'attendre une autre révolution de la lune [4], comme s'il n'avait pas vu la lune redevenir claire

[1] Voyez la *Vie de Périclès*.

[2] Voyez la *Vie de Dion*, la quarante-cinquième de la collection.

[3] Ce nom est une correction de Valois, au lieu du nom inconnu d'Autoclidès. Anticlidès est cité comme auteur d'un certain nombre d'écrits philosophiques ou historiques, entre autres d'une *Vie d'Alexandre*.

[4] Thucydide dit qu'il voulut attendre trois fois neuf jours.

et pure, tout aussitôt qu'elle eut traversé l'espace qu'occupait l'ombre de la terre.

Peu de temps après, laissant tout autre soin, Nicias se mit à offrir des sacrifices, et resta dans l'inaction jusqu'au moment où les ennemis vinrent l'attaquer. Par terre, ils assiégèrent les murs et le camp des Athéniens ; par mer, ils enveloppèrent et fermèrent le port. Et ce n'étaient pas seulement les hommes avec leurs trirèmes, c'était même des enfants qui s'avançaient de tous côtés, sur des bateaux de pêcheurs et sur des barques, et qui provoquaient les Athéniens par des railleries. Un d'entre eux, nommé Héraclide, fils de parents distingués, s'était avancé plus loin que les autres sur un canot : un vaisseau athénien lui donna la chasse, et lui coupait la retraite. Effrayé du danger qu'il courait, Pollichus, son oncle, poussa contre le vaisseau athénien dix trirèmes qu'il commandait ; et les autres Syracusains, craignant pour Pollichus, se mirent de même en mouvement. Et ainsi s'engagea un combat animé, dans lequel les Syracusains furent vainqueurs, et tuèrent Eurymédon et beaucoup d'autres.

Les Athéniens se virent donc dans la nécessité de rester plus longtemps, et ils se mirent à crier contre leurs généraux, et à vouloir faire la retraite par terre. En effet, les Syracusains, aussitôt après leur victoire, avaient fortifié et fermé la sortie du port. Nicias ne pouvait se décider à partir ainsi. C'était trop de honte, selon lui, d'abandonner tant de vaisseaux de charge et tant de trirèmes, dont le nombre ne s'élevait à guère moins de deux cents. Il fit embarquer l'élite de son infanterie et les plus vigoureux de ses gens de trait, et il en remplit cent dix trirèmes, les autres n'ayant plus de rames. Quant au reste de l'armée, il le rangea sur le rivage, abandonnant le grand camp et ses retranchements, qui touchaient au temple d'Hercule. Les Syracusains n'avaient pas célébré les fêtes ordinaires d'Hercule ; mais

alors leurs prêtres et leurs généraux montèrent au temple, et y firent les sacrifices.

Ensuite, comme les troupes étaient déjà embarquées, les devins annoncèrent aux Syracusains, d'après les entrailles des victimes, une brillante victoire, s'ils ne commençaient pas eux-mêmes le combat, et s'ils ne faisaient que se défendre; à l'exemple d'Hercule, qui avait toujours été vainqueur parce qu'il ne faisait que se défendre, que repousser les attaques d'autrui. On leva l'ancre; et il s'engagea, entre les deux flottes, une bataille générale, fort longue et fort acharnée, qui affectait et agitait non moins vivement ceux qui en étaient spectateurs que les combattants eux-mêmes. Du rivage on voyait distinctement toute l'action, et ses alternatives, aussi diverses qu'inattendues. Les Athéniens recevaient, du genre de leurs forces et de leur armement, autant de mal que leur en faisait l'ennemi. Avec des vaisseaux pesants et serrés les uns contre les autres, ils avaient à combattre des navires légers, qui se portaient sur eux tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, et d'où on leur lançait des pierres dont le coup portait toujours, de quelque point qu'elles partissent, tandis qu'eux-mêmes ils ne lançaient que des traits et des flèches, que le balancement des flots détournait de leur direction et faisait porter à faux. C'était Ariston, le pilote corinthien, qui avait conseillé l'emploi des pierres aux Syracusains. Ariston mourut dans cette journée, en combattant avec ardeur, au moment où la victoire se déclarait pour Syracuse.

Les Athéniens essuyèrent une déroute complète et une perte considérable; et la retraite par mer leur fut entièrement coupée. Il ne leur était pas moins difficile, évidemment, de se sauver par terre. Aussi les ennemis venaient-ils tout près d'eux s'emparer de leurs vaisseaux; et ils ne les en empêchaient point : ils ne demandèrent pas même à enlever leurs morts; car, que ceux-ci manquassent de sépulture, c'était chose moins misérable en-

core que l'abandon des malades et des blessés. La vue de ces infortunés, qu'ils avaient toujours devant les yeux, leur faisait sentir plus vivement encore leur propre situation ; car il leur fallait nécessairement aussi arriver au même terme, mais après bien des souffrances de plus.

On avait tout disposé pour commencer la retraite pendant la nuit suivante. Gylippe, voyant les habitants de Syracuse dans les sacrifices et les festins, à cause de leur victoire et de la fête qui tombait à cette époque, n'espérait pas les décider, ni par persuasion ni par contrainte, à reprendre déjà les armes, pour courir sur l'ennemi qui s'en allait. Mais Hermocratès imagina une ruse, pour tromper Nicias : il lui envoya quelques-uns de ses amis l'engager, comme de la part des personnes avec lesquelles Nicias avait eu longtemps des intelligences secrètes, à ne se point mettre en marche cette nuit-là, parce que les Syracusains avaient placé des embuscades, et qu'ils s'étaient saisis des passages. L'habileté militaire de Nicias fut mise en défaut par ce stratagème, et il attendit ; et ce fut pour tomber réellement dans le piége qu'on lui avait fait craindre à tort. En effet, le lendemain, au point du jour, les Syracusains partirent, et ils allèrent s'emparer de tous les passages difficiles, fortifier les gués, couper les ponts, poster de la cavalerie dans les terrains plats et unis : de sorte que les Athéniens ne pouvaient faire un pas en avant sans avoir à combattre. Ceux-ci, après être restés là tout le jour et la nuit suivante, se mirent en marche en poussant des gémissements et des cris de douleur, comme s'ils eussent quitté leur pays, et non une terre ennemie. C'est qu'ils manquaient de tout ; c'est qu'ils abandonnaient leurs amis, leurs parents, incapables de les suivre ; et leurs maux présents, ils les croyaient plus légers que ceux qu'ils s'attendaient à souffrir encore.

C'était un bien triste spectacle que celui de cette armée ; mais ce qu'il y avait de plus digne de pitié, c'était

de voir Nicias, affligé par la maladie, indignement réduit à la privation des choses les plus nécessaires, alors que son état de santé lui créait tant de besoins. Malgré sa faiblesse, il faisait et supportait ce qui était tolérable à peine pour beaucoup des plus valides. On voyait bien que ce n'était point pour lui-même, ni par amour de la vie, qu'il persistait à endurer tant de peines, mais dans l'intérêt de tous, et parce qu'il n'avait pas encore perdu l'espoir. Lorsque les autres pleuraient et se lamentaient de crainte et de chagrin, lui, s'il ne pouvait retenir ses larmes, on sentait bien que c'était à raison de la honte et du déshonneur de cette expédition, comparés à la grandeur et à la gloire des succès qu'il en avait espérés. Mais ce n'était pas tout de le voir : on se rappelait encore les discours, les harangues pressantes qu'il avait prononcées, pour empêcher le départ de la flotte ; et l'on croyait ses malheurs encore moins mérités. Et l'on tombait dans un découragement plus profond, et l'on désespérait même du secours de la divinité, quand on faisait la réflexion qu'un homme qui avait toujours aimé les dieux, et qui leur avait offert des sacrifices si nombreux, si magnifiques, n'était pas traité par eux avec plus de douceur que le plus vil soldat et le plus méchant de toute l'armée.

Cependant, par le ton de sa voix, par la sérénité de son visage, par son affabilité, Nicias s'efforçait de paraître supérieur à ses maux. Dans sa marche, durant huit jours, harcelé par les ennemis, blessé par leurs traits, il ne laissa pas entamer les forces qu'il avait autour de lui, jusqu'au moment où Démosthène fut pris, ainsi que tout le corps qui marchait sous ses ordres. Démosthène fut enveloppé, avec les siens, dans le village de Polyzélium[1], où il était resté en arrière, et où il se défendit vigoureusement. Il tira son épée, et il s'en perça ; mais il ne mourut pas du coup :

[1] En descendant de Syracuse, vers le midi.

les ennemis se jetèrent sur lui, et l'enlevèrent. Des Syracusains coururent annoncer cette nouvelle à Nicias : Nicias dépècha des cavaliers pour reconnaître le fait ; et, quand il fut assuré de la prise de ce corps d'armée, il crut devoir traiter avec Gylippe. Il demanda qu'on laissât les Athéniens sortir de la Sicile, en donnant des otages pour caution des sommes que les Syracasains avaient dépensées dans cette guerre. Mais les Syrucusains rejetèrent sa proposition, avec insolence et colère; et, le menaçant, l'accablant d'outrages, ils recommencèrent à le charger. Nicias manquait absolument de vivres : cependant il se soutint encore toute la nuit et le lendemain; et, toujours harcelé, il s'avança jusqu'à la rivière Asinarus[1].

Là, les ennemis, fondant en masse sur les Athéniens, en culbutèrent une partie dans le courant: les autres s'y étaient déjà jetés, pour apaiser leur soif. Il s'y fit un affreux et sanglant carnage; et on les égorgeait au milieu de l'eau, pendant qu'ils buvaient. Nicias enfin tomba aux pieds de Gylippe, et lui dit : « Pitié, Gylippe, toi et les tiens! vous êtes vainqueurs. Pitié, non pas pour moi, tant de malheurs m'ont acquis assez de célébrité et de gloire, mais pour ces Athéniens. Rappelez-vous que les chances de la guerre sont communes à tous, et que les Athéniens en ont usé modérément envers les Lacédémcniens, lorsqu'ils ont eu l'avantage. » Tandis que Nicias parlait ainsi, Gylippe fut quelque peu ému, et par son aspect et par ses paroles. Il savait bien que les Lacédémoniens avaient eu des obligations à Nicias, lors du dernier traité[2]. Et puis il pensait que ce lui serait une grande gloire d'amener vivants les généraux ennemis. Il releva donc Nicias, le rassura, et donna ordre de faire prisonnier tout ce qui restait. Mais l'ordre ne se répandit que lentement; et le nombre de ceux qui échappèrent fut

[1] Un peu au-dessous de Polyzélium, en tirant vers le midi.
[2] Apres l'affaire de Pylos et de l'île de Sphactérie.

bien moindre que celui des morts, quoique les soldats en eussent épargné secrètement quelques-uns.

On rassembla tous ceux qui avaient été pris à force ouverte; puis on choisit les plus grands et les plus beaux arbres qu'il y eût le long de la rivière, et l'on y attacha des armures complètes, enlevées sur les vaincus. Ensuite les hommes, se ceignant le front de couronnes, parèrent magnifiquement leurs chevaux, coupèrent le crin à ceux des ennemis, et retournèrent dans la ville.

C'était la guerre la plus brillante que des Grecs eussent soutenue contre des Grecs ; et les Syracusains avaient remporté la victoire la plus complète, grâce à de prodigieux efforts d'activité et de bravoure.

Les Syracusains et leurs alliés étant réunis en assemblée générale, le démagogue Euryclès proposa ce décret : « Le jour dans lequel Nicias a été pris est consacré. Il y aura, ce jour-là, des cérémonies religieuses, et suspension de toute affaire. La fête s'appellera Asinaria (du nom de la rivière : ce jour était le quatrième avant la fin du mois Carnius, que les Athéniens nomment Métagitnion[1]). Les valets des Athéniens et leurs alliés seront vendus. Les Athéniens et leurs auxiliaires de Sicile seront gardés, et jetés dans les Latomies[2], à l'exception des généraux : ceux-ci seront mis à mort. » On adopta le décret.

Hermocratès représenta qu'il y avait une chose plus belle même que la victoire, c'était de faire de la victoire un noble usage; mais il souleva contre lui un mécontentement tumultueux. Gylippe demanda à emmener vivants à Lacédémone les généraux athéniens; et les Syracusains, que leurs succès rendaient déjà insolents, l'accablèrent d'injures. D'ailleurs, même pendant la guerre, sa dureté laconienne et la rudesse de son commandement

[1] Ce mois correspondait, pour la plus grande partie de ses jours, à notre mois de septembre.

[2] Ce mot signifie, en français, *carrières*; c'était une prison.

leur avaient été pénibles à supporter; et on lui reprochait, dit Timée, une sordide avarice et une cupidité insatiable. C'était chez lui une maladie héréditaire; car Cléandridas, son père, avait été banni pour s'être laissé corrompre. Et lui-même, des mille talents que Lysandre envoya à Sparte, il en détourna trente [1], et il les cacha sous le toit de sa maison; mais il fut dénoncé, et chassé de sa patrie de la manière la plus honteuse. J'ai raconté ce fait avec plus de détail dans la *Vie de Lysandre*.

Quant à Démosthène et à Nicias, Timée ne dit pas qu'ils soient morts lapidés par les Syracusains, comme le rapportent Philistus et Thucydide [2]. Suivant lui, pendant que l'assemblée était encore en séance, Hermocratès leur envoya un de ses gens, que les gardes laissèrent entrer; et ils se donnèrent la mort de leurs propres mains. Toutefois il est vrai que leurs cadavres, jetés devant la porte de la prison, restèrent exposés aux regards de ceux qui les voulaient voir. J'entends dire qu'à présent encore, on montre dans un temple, à Syracuse, un bouclier que l'on croit être celui de Nicias : le dessus en est composé d'un tissu de fils d'or et de pourpre artistement entrelacés.

La plupart des Athéniens périrent dans les Latomies, par l'effet de la maladie ou de la mauvaise nourriture : ils ne recevaient par jour que deux cotyles [3] d'orge et une d'eau. Beaucoup, qui avaient été soustraits à la mort par les soldats, ou bien qui avaient échappé en passant pour des valets, furent vendus comme esclaves, après qu'on leur eut imprimé sur le front un cheval; et le nombre fut assez considérable de ceux qui, outre l'esclavage, supportèrent encore cette ignominie. Mais leur modestie et leur bonne conduite leur furent très-utiles. Ou ils ob-

[1] Plus de cent soixante mille francs de notre monnaie.
[2] Thucydide dit qu'ils furent égorgés par les Syracusains.
[3] La cotyle était une mesure à peu près équivalente à notre ancien demi-setier, et contenant vingt-sept centièmes de litre.

tinrent promptement leur liberté, ou bien, s'ils demeurèrent chez ceux qui les avaient acquis, ils y jouirent de quelques égards. Plusieurs même durent leur salut à Euripide. Il paraît qu'entre tous les Grecs du dehors, il n'en était pas qui eussent, pour les poésies d'Euripide, autant de passion que les Grecs de Sicile. Chaque fois que les voyageurs leur en apportaient des fragments et leur en faisaient goûter quelques essais, ils les apprenaient par cœur, et ils se les transmettaient avec amour les uns aux autres. Aussi dit-on qu'alors, un grand nombre de ceux qui revinrent sains et saufs allèrent, en rentrant dans leur patrie, saluer Euripide avec reconnaissance, et lui raconter, les uns qu'ils avaient été affranchis pour avoir appris à leurs maîtres ce qu'ils se rappelaient de ses poèmes, et les autres, qu'en errant après le combat, ils avaient reçu à manger et à boire, pour avoir chanté ses vers. On ne doit certes pas s'en étonner, d'après ce que l'on rapporte d'un navire monté par des Cauniens [1]. Des pirates leur donnant la chasse, ils poussèrent leur navire vers les ports de Sicile ; mais d'abord on ne les voulut pas recevoir, et on les écartait. Ensuite, pourtant, on leur demanda s'ils savaient quelques chants d'Euripide ; et, comme ils dirent que oui, on laissa entrer le navire.

On conte que les Athéniens ne purent croire à la nouvelle du désastre, surtout à cause de celui qui l'apporta. Un étranger, à ce qu'il paraît, récemment débarqué au Pirée, alla s'asseoir dans la boutique d'un barbier, et se mit à parler de ce qui était arrivé, comme d'un événement déjà connu à Athènes. Le barbier l'ayant entendu, courut à la ville avant que d'autres sussent la nouvelle, alla trouver les archontes, et jeta bientôt ce bruit dans la place. La ville fut, comme on peut croire, remplie de trouble et de consternation. Les archontes convoquèrent l'assemblée, et ils firent amener l'homme. « De qui

[1] La ville de Caunus était dans un canton de la Carie, vis-à-vis de l'île de Rhodes, dont elle dependait politiquement depuis la plus haute antiquité.

tiens-tu cette nouvelle? » lui dit-on. Mais le barbier, ne pouvant donner aucun renseignement précis, fut accusé de l'avoir forgée, et de chercher à semer le trouble : on l'attacha sur une roue, et on le tortura bien longtemps, jusqu'au moment où il arriva des gens qui rapportèrent tout le détail de ce funeste événement. Tant on eut de peine à croire que Nicias eût éprouvé les maux qu'il avait si souvent prédits à ses concitoyens !

MARCUS CRASSUS.

(Né en l'an 117 environ, et mort en l'an 53 avant J.-C.)

Marcus Crassus naquit d'un père qui avait excercé la censure et obtenu le triomphe. Il eut deux frères, et il fut élevé avec eux dans une petite maison. Ses frères étaient mariés, du vivant même des parents; et tous venaient s'asseoir à la même table. C'est de là, sans doute, et c'est à cause de cette éducation, que Crassus fut toujours sobre et modéré dans sa manière de vivre. Un de ses frères étant mort, il en épousa la veuve; et ce fut d'elle qu'il eut ses enfants. Sous le rapport de la continence, Crassus ne le cédait à quelque autre Romain que ce fût. Pourtant, dans un âge déjà avancé, on l'accusa d'un commerce honteux avec Licinia, une des vestales[1]. Licinia, mise en jugement par un certain Plotinus, fut reconnue innocente. Elle avait, dans le faubourg, une belle maison, que Crassus désirait acheter à bas prix; et voilà pourquoi il était toujours auprès de cette femme, et lui faisait une cour assidue: ce qui avait éveillé les soupçons. Et ce fut, pour ainsi parler, l'avarice de Crassus qui le dégagea de l'accusation de corruption : les juges le renvoyèrent absous. Pour lui, il ne lâcha Licinia, que quand il fut possesseur de la maison.

Suivant les auteurs romains, le seul défaut qui faisait ombre sur les nombreuses vertus de Crassus, c'était

[1] Cette Licinia était sa parente. Elle fut défendue en justice par un autre de ses parents, Crassus le fameux orateur.

son avarice. Mais on peut dire que ce défaut, qui était à lui seul plus fort que tous ceux qu'il avait en lui, avait éclipsé tous les autres. Les plus grandes preuves que l'on donne de son avarice, ce sont les moyens qu'il employait pour acquérir, et l'immensité de sa fortune. Il ne possédait d'abord pas plus de trois cents talents[1]; et, dans la suite, pendant son administration politique, il consacra à Hercule la dixième partie de ses biens, donna un banquet au peuple, et distribua à ses frais à chaque citoyen du blé pour trois mois; et, malgré ces prodigalités, lorsqu'avant de partir pour son expédition contre les Parthes, il dressa un état de sa fortune, il trouva que le total de ses fonds montait encore à sept mille cent talents[2]. La plus grande partie de ses biens, s'il faut dire une vérité déshonorante pour lui, il l'amassa par le feu et la guerre : les calamités publiques lui furent une large source de revenus.

Lorsque Sylla, maître de la ville, mettait en vente les propriétés de ses victimes, qu'il considérait comme les dépouilles d'ennemis vaincus, et dont il voulait faire partager l'usurpation au plus grand nombre possible de Romains et aux plus considérables, Crassus ne refusa ni d'accepter en don ni d'acheter aucun de ces domaines. Outre cela, considérant que les fléaux les plus ordinaires de Rome étaient les incendies, et l'écroulement des maisons causé par la pesanteur et le grand nombre des étages, il se procura des esclaves charpentiers et maçons; et il en avait plus de cinq cents. Puis, lorsqu'une maison brûlait, il l'achetait, et en même temps les maisons adjacentes, que les propriétaires, effrayés, dans l'incertitude de l'événement, lui vendaient à vil prix. Il devint ainsi possesseur de la plus grande partie de Rome.

Quoiqu'il eût à lui tant d'ouvriers, il ne bâtit lui-

[1] Environ dix-huit cent mille francs de notre monnaie.

[2] Plus de quarante millions de notre monnaie.

même d'autre maison que celle qu'il habitait. « Ceux qui aiment à bâtir, disait-il, n'ont pas besoin d'ennemis pour les ruiner : ils se ruinent eux-mêmes. » Il avait plusieurs mines d'argent, et des terres d'un grand rapport, avec beaucoup de laboureurs pour les faire valoir. Cependant tout cela n'était rien, en comparaison du revenu que lui procuraient ses esclaves : tant ils étaient nombreux, et distingués par des talents divers ! C'étaient des lecteurs, des copistes, des banquiers, des régisseurs, des officiers de table. Crassus assistait aux leçons qu'il leur faisait donner, suivait leurs progrès, et les instruisait lui-même, persuadé qu'il est réellement du devoir du maître de former ses esclaves, comme étant des instruments vivants de l'économie domestique. Et il avait raison d'agir ainsi, s'il pensait, comme il le disait, qu'on doit administrer ses biens par ses esclaves, et ses esclaves par soi-même. En effet, la science économique, en tant qu'elle s'applique aux choses inanimées, n'est qu'un trafic ; mais, quand elle s'applique aux hommes, elle rentre dans la politique. Mais Crassus avait tort en ceci, qu'il pensait et disait souvent qu'un homme n'est pas riche, quand il ne peut pas entretenir à ses frais une armée. « On n'alimente pas la guerre avec un revenu réglé, disait Archidamus[1]. » Par conséquent, les sommes qu'elle exige sont toujours impossibles à déterminer. Crassus était donc bien loin de partager le sentiment de Marius. Celui-ci avait distribué quatorze arpents de terre à chacun de ses soldats ; on l'informa qu'ils en demandaient davantage : « A Dieu ne plaise qu'il y ait un seul Romain, répondit-il, qui croie trop petite une terre suffisante pour le nourrir ! »

Cependant Crassus, malgré son avarice, se montrait libéral envers les étrangers. Sa maison était ouverte à tout le monde ; et il prêtait à ses amis sans intérêts ;

au temps de la guerre du Péloponnèse.

mais il redemandait rigoureusement le capital, lorsque arrivait le terme fixé pour le remboursement : de sorte qu'un prêt gratuit devenait souvent plus lourd qu'un prêt à gros intérets. Pour les repas auxquels il avait des convives invités, sa table était simple, et n'avait rien que de populaire : il est vrai que cette simplicité était relevée par une propreté et un gracieux accueil, plus agréables que ne l'eût été la somptuosité même.

Pour ce qui est de l'étude des lettres, il s'appliqua particulièrement à l'art oratoire, et au genre qui est utile à plus de monde. Devenu un des plus habiles orateurs romains de son temps, il surpassa, par l'étude et le travail, ceux que la nature avait doués plus heureusement que lui. Il n'y avait pas, dit-on, d'affaire si petite, si peu importante, qu'il n'y vînt bien préparé. Quelquefois pourtant, quand Pompée, César, ou Cicéron refusaient de parler dans une affaire, il lui arriva de remplir le rôle de défenseur. Cela le faisait aimer, comme un homme obligeant et secourable. On aimait aussi la politesse et l'affabilité toute populaire avec laquelle il présentait la main et saluait; car jamais il ne rencontrait un Romain qui le saluât, à qui, si petit et de si basse condition qu'il fût, il ne rendît le salut en l'appelant par son nom. Crassus était, dit-on, très-versé dans l'histoire, et il avait acquis quelques connaissances en philosophie, par l'étude des écrits d'Aristote, et par les leçons d'Alexandre [1]. Cet Alexandre était un homme d'une nature douce et patiente : sa manière d'être avec Crassus nous en donne la mesure. En effet, il serait difficile de dire s'il était plus pauvre quand il entra chez Crassus, ou quand il en sortit. Seul de ses amis, il l'accompagnait toujours dans ses tournées; et il recevait, pour la route, un costume de voyage, qu'au retour

[1] Probablement celui qui fut surnommé Polyhistor, à cause de la variété de ses connaissances, et qui vécut du temps de Sylla; il était, selon les uns, de Milet, selon les autres, de Cotyée en Phrygie.

Crassus lui redemandait. O prodige de patience! et pourtant Alexandre ne professait point cette doctrine, que la pauvreté est chose indifférente. Mais nous parlerons de ceci dans la suite[1].

Lorsque Cinna et Marius l'emportèrent, ils firent bientôt voir qu'ils ne revenaient point pour le bien de l'État, mais au contraire pour la ruine et la mort des meilleurs citoyens. Ils firent égorger tous ceux qui furent arrêtés, et entre autres le père et le frère de Crassus. Lui-même, tout jeune encore, échappa d'abord au danger ; mais, lorsqu'il se vit environné, poursuivi par les tyrans, comme une bête fauve, alors, prenant avec lui trois de ses amis et dix de ses serviteurs, il partit en toute hâte, et il se réfugia en Espagne. Déjà il avait été dans cette province, quand son père y commandait les armées, et il s'y était fait des amis. Mais tous, effrayés, redoutaient la cruauté de Marius, comme si Marius eût été près d'eux. C'est dans cette disposition qu'il les trouva : aussi n'osa-t-il se découvrir à aucun; et il se jeta dans une terre située sur le bord de la mer, et qui appartenait à Vibius Pacianus. Il s'y trouvait une caverne d'une belle grandeur : Crassus s'y cacha, et il envoya vers Vibius un de ses esclaves pour le sonder; déjà même les vivres commençaient à lui manquer. Vibius apprit avec plaisir qu'il était sauvé, puis il s'informa du nombre des gens qu'il avait avec lui, et du lieu de sa retraite. Cependant il n'alla pas le voir en personne ; mais, faisant venir sur-le-champ l'intendant de ses terres, il lui donna ordre de faire préparer tous les jours un repas, de l'emporter lui-même, de le déposer auprès du rocher, et de se retirer en silence, sans s'abandonner à la curiosité, sans chercher à en connaître davantage ; et il lui promit, s'il était

[1] Plutarque a oublié cette promesse, et c'est ce qui a fait adopter par quelques-uns une autre interprétation des mots ἀλλὰ ταῦτα μὲν ὕστερον. Ricard, entre autres, traduit : *Mais cela n'eut lieu que longtemps après.* J'ai mieux aimé prêter à Plutarque un oubli qu'une sottise.

curieux, la mort, et, s'il s'acquittait de ce service fidèlement, la liberté.

La caverne n'est pas éloignée de la mer. Les deux masses escarpées qui la forment par leur réunion n'y laissent pénétrer qu'une brise douce et légère. Si l'on entre dans l'intérieur, on voit une voûte qui s'élève à une hauteur prodigieuse; et ce qui augmente encore la largeur de la caverne, ce sont des enfoncements qui forment comme autant de vastes salles, communiquant l'une avec l'autre. On n'y manque ni d'eau ni de lumière: une source y forme un ruisseau très-agréable, qui coule au pied de la roche; et les fentes naturelles du rocher reçoivent la lumière extérieure par le point où les parois se rejoignent, et y font luire le jour. L'air intérieur est pur et sans humidité, grâce à l'épaisseur de la pierre même, qui la rend impénétrable à la vapeur extérieure, laquelle va se perdre dans le ruisseau voisin.

C'est là que vivait Crassus. L'homme de Vibius venait chaque jour apporter les vivres; il ne voyait pas les gens pour qui il venait; il ne les connaissait pas, mais eux l'apercevaient: ceux-ci savaient l'heure à laquelle il venait, et guettaient son arrivée. Les repas qu'il apportait étaient non pas suffisants seulement, mais composés de mets abondants et agréables. Car Vibius voulait traiter Crassus avec toute la libéralité possible. Et même, ayant réfléchi que Crassus était dans la fleur de la jeunesse, il voulut lui procurer quelques-uns des plaisirs de son âge. Ne satisfaire qu'aux besoins nécessaires, c'était, pensait-il, le fait d'un homme qui n'agit que par obligation et non par affection pure. Il prit donc deux esclaves, fort belles femmes, et il s'en alla avec elles au bord de la mer. Quand ils furent sur les lieux, il leur montra par où il fallait monter, et il leur recommanda d'entrer avec confiance dans la caverne. Crassus, en voyant venir ces femmes, crut d'abord qu'il était découvert, et que l'on connaissait le lieu de sa retraite. « Que voulez-vous? leur

demanda-t-il ; qui êtes-vous ? » Et elles, suivant leurs instructions : « Nous cherchons, répondirent-elles, notre maître, qui est ici caché. » Crassus, qui comprit bien que c'était une aimable galanterie de Vibius, reçut les deux esclaves ; et elles vécurent avec lui tout le temps qu'il resta dans cet endroit. C'étaient elles qui rapportaient et faisaient connaître à Vibius ce dont il avait besoin. Fénestella dit avoir vu lui-même une de ces deux femmes, vieille déjà, et l'avoir plusieurs fois entendue rappeler et raconter le fait de grand cœur.

C'est ainsi que Crassus passa huit mois, se dérobant à toutes les recherches. Lorsqu'il eut appris la mort de Cinna, il se fit connaître ; et un assez grand nombre de gens de guerre accoururent vers lui. Il en choisit deux mille cinq cents, et il se mit à parcourir les villes. Plusieurs historiens rapportent qu'il en pilla une, Malaca[1]. Mais on dit qu'il le niait, et qu'il s'élevait avec force contre cette imputation. Après cela, ayant rassemblé des navires, il passa en Afrique, et il se rendit auprès de Métellus Pius, homme considéré, et qui y avait formé un corps d'armée redoutable. Mais son séjour n'y fut pas long ; car il se brouilla avec Métellus, et, mettant à la voile, il alla rejoindre Sylla, qui le traita avec les plus grands égards.

Sylla, de retour en Italie, voulait occuper tous les jeunes gens qu'il avait dans son parti, et il donna à chacun d'eux une mission particulière. Crassus, envoyé chez les Marses pour y lever des troupes, demandait une escorte, vu que c'était dans un pays ennemi qu'il devait aller. « Je te donne pour escorte, répondit Sylla avec colère et d'un ton d'emportement, ton père, ton frère, tes amis, tes proches, égorgés contre toutes les lois, contre toute justice, et dont je poursuis par tous mes actes les meurtriers. » Crassus, ému et enflammé par

[1] Ville de la Bétique, aujourd'hui Malaga, dans l'Andalousie.

ces mots, partit sans hésiter, s'avança intrépidement à travers une population ennemie, et rassembla une armée nombreuse; et, depuis lors, il se montra rempli de zèle dans les affaires de Sylla.

C'est à partir de ces événements que commença, dit-on, sa rivalité de gloire et sa jalousie contre Pompée. Pompée, plus jeune que Crassus, et né d'un père décrié dans Rome et qui avait été l'objet de la plus violente haine des citoyens, se couvrit de tant d'éclat dans ces circonstances, et il devint si grand, que Sylla faisait pour lui ce qu'il ne faisait guère pour de plus âgés, ses égaux en honneur: quand Pompée venait à lui, il se levait pour le recevoir, se découvrait la tête, et lui donnait le titre d'*imperator*[1]. C'était pour Crassus un sujet de dépit qui le dévorait; et pourtant Crassus était réellement inférieur à Pompée en talents; et d'ailleurs il perdait tout le mérite de ses belles actions par les deux maladies innées en lui, l'amour du lucre et la sordide avarice.

Ainsi, il paraît que, s'étant emparé de la ville de Tudertia[2], en Ombrie, il détourna à son profit la plus grande partie du butin, et qu'il en fut accusé auprès de Sylla. Mais, dans l'affaire qui eut lieu aux portes de Rome, et qui fut la plus grande et la dernière des batailles de cette guerre, Sylla fut vaincu, le corps qu'il commandait ayant été mis en déroute avec une perte assez considérable: au contraire, Crassus, qui commandait l'aile gauche, fut vainqueur, et poursuivit l'ennemi jusqu'à ce que la nuit fût arrivée; et alors il dépêcha vers Sylla un courrier, lui demander à souper pour ses soldats, et lui annoncer son succès. Durant les proscriptions et la vente des biens confisqués, il se mit en fort

[1] Ce titre ne se donnait ordinairement qu'aux généraux qui commandaient en chef, et qui avaient remporté quelque grande victoire: c'étaient les soldats qui le décernaient.

[2] On pense que c'est la ville que les Latins nommaient Tuder.

mauvais renom, en achetant à vil prix des domaines considérables, et en s'en faisant donner d'autres gratuitement. On conte même que, dans le Brutium, il proscrivit un homme, sans ordre de Sylla, uniquement dans le but de s'approprier sa fortune. C'est pourquoi Sylla, qui en eut connaissance, ne l'employa plus pour aucune affaire politique. Au reste, Crassus savait fort bien s'emparer des esprits en les flattant; mais il était également aisé à tout le monde de le prendre lui-même par la flatterie. Un autre trait particulier de son caractère, c'est qu'étant extrêmement avide de gagner, il haïssait et blâmait fortement ceux qui lui ressemblaient.

Mais une chose le chagrinait surtout, c'était de voir Pompée réussir dans ses commandements, triompher avant d'être devenu sénateur, et recevoir de ses concitoyens le surnom de Magnus, c'est-à-dire Grand. Quelqu'un lui disait un jour : « Voici le Grand Pompée. — Quelle est donc sa taille? » demanda-t-il en riant. Force lui fut pourtant de renoncer à l'égaler comme homme de guerre: alors il se jeta dans la politique; et, par son obséquiosité, ses plaidoyers, ses sommes prêtées, et en appuyant de ses éloges et de ses démarches ceux qui briguaient quelque faveur populaire, il parvint à acquérir une puissance et une considération qu'il pût opposer à celle que Pompée devait à ses grands et nombreux travaux militaires. Il y avait, dans leur position respective, cela de singulier, que la renommée et le crédit de Pompée étaient plus grands quand il était hors de Rome, grâce à ses exploits, mais que, quand il était dans Rome, souvent Crassus avait la supériorité. Cela venait de la gravité et de la hauteur que Pompée affectait dans toute sa conduite : il évitait la foule, et il se tenait éloigné du Forum. Vainement on demandait sa protection : il ne l'accordait qu'à peu de personnes, et difficilement, afin de conserver entier son crédit, et de l'employer pour lui-même avec plus d'avantage. Crassus, au contraire,

toujours prêt à rendre service, ne se faisait point rare, ou d'un accès difficile : on le voyait toujours en affaires, toujours occupé des intérêts d'autrui. L'affabilité de Crassus, et sa facilité à se communiquer à tout le monde, lui donnaient la supériorité sur l'imposante réserve de Pompée. Quant à la dignité du port, à la force persuasive de la parole, et à la grâce attrayante du visage, on dit qu'en cela ils étaient égaux.

Cependant ce vif sentiment d'émulation ne dégénéra jamais, chez Crassus, en haine ni en malveillance. Il voyait avec déplaisir Pompée et César plus honorés que lui ; mais son ambition de les égaler ne produisit jamais en lui ni aigreur ni malignité. Il est vrai que César, pris en Asie par des pirates qui le retinrent captif, s'écriait : « O Crassus ! quelle joie pour toi d'apprendre ma captivité ! » Néanmoins ils ont été bons amis dans la suite ; et, un jour que César, sur le point de partir pour l'Espagne en qualité de préteur, n'avait pas d'argent, et que ses créanciers étaient tombés sur lui et avaient saisi ses bagages, Crassus ne l'abandonna pas : il le dégagea de leurs mains, en se faisant sa caution pour une somme de huit cent trente talents [1].

Rome était alors divisée en trois factions, celles de Pompée, de César, de Crassus. Caton avait plus de réputation que de crédit, et il était plus admiré que puissant. Les gens sages et modérés étaient pour Pompée ; les hommes fougueux et légers se laissaient aller aux espérances de César. Crassus tenait le milieu entre ces deux partis [2], se servait de l'un et de l'autre, et changeait souvent d'opinions en politique. Crassus n'était ni ami constant, ni ennemi irréconciliable : il abandonnait avec la plus grande facilité ses affections ou ses ressentiments, suivant ses intérêts. Ainsi plus d'une fois on l'a vu, dans un court espace de temps, se porter défenseur

[1] Environ cinq millions de notre monnaie.

[2] *Belli, medius, mora*, dit Lucain en parlant de Crassus.

et adversaire des mêmes hommes et des mêmes lois. Il pouvait beaucoup par la faveur dont il jouissait, mais non moins par la crainte qu'on avait de lui. On demandait à Sicinius, cet homme qui suscita tant d'embarras aux magistrats et aux démagogues de son temps, pourquoi il laissait Crassus seul passer tranquillement, sans l'attaquer : « Il a du foin à la corne[1], » répondit Sicinius. C'était l'usage à Rome, lorsqu'un bœuf était sujet à frapper de la corne, de lui attacher du foin alentour, pour avertir les passants de se garder de lui.

C'est vers ce temps-là[2] qu'eut lieu ce soulèvement des gladiateurs et ce pillage de l'Italie, qu'on appelle généralement la guerre de Spartacus. Voici quelle en fut l'origine. Un certain Lentulus Batiatus nourrissait à Capoue des gladiateurs, la plupart Gaulois ou Thraces. Étroitement enfermés, non pour quelque méfait, mais par une volonté inique de celui qui les avait achetés et qui les forçait de donner leurs combats en spectacle, ils formèrent le projet de s'échapper, au nombre de deux cents. Le complot ayant été découvert, soixante-dix d'entre eux, informés à temps, prévinrent toutes les mesures, enlevèrent de la maison d'un rôtisseur des couteaux de cuisine et des broches, et se précipitèrent hors de la ville. Sur la route, ils rencontrèrent des chariots chargés d'armes de gladiateurs, et destinés pour une autre ville : ils les pillèrent, et s'en armèrent. Ensuite, s'étant saisis d'une position forte, ils élurent trois chefs, dont le premier était Spartacus[3], Thrace de nation et de race nomade. C'était un homme d'une grande force de corps et d'âme, d'une douceur et d'une intelligence supérieures à sa fortune, et plus dignes d'un Grec que d'un barbare.

[1] On connaît le vers ou Horace applique la même expression aux poëtes satiriques : *Fenum habet in cornu, longe fuge*, dans la quatrième satire du premier livre.

[2] En l'an 73 avant J.-C.

[3] Les deux autres se nommaient Chrysus et Œnomaüs.

On raconte que, lorsqu'il fut amené à Rome dans les premiers temps de sa captivité, pour y être vendu, on vit, pendant qu'il dormait, un serpent entortillé autour de sa tête. Sa femme, qui était de la même nation que lui, et en outre devineresse et initiée aux mystères de Bacchus, déclara que c'était le présage d'une puissance grande et terrible, à laquelle Spartacus devait parvenir, et dont la fin serait heureuse[1]. Cette femme était encore avec lui alors, et elle l'accompagna dans sa fuite. Les révoltés repoussèrent d'abord quelques troupes envoyées contre eux de Capoue : ils leur enlevèrent leurs armes de guerre ; et, charmés de cet échange, ils rejetèrent, comme déshonorantes et barbares, leurs armes de gladiateurs. Ensuite, le préteur Clodius[2], envoyé de Rome contre eux avec trois mille hommes, les assiégea dans leur fort sur la montagne[3], où conduisait un seul sentier, difficile et étroit, dont Clodius gardait l'entrée : le reste de la montagne n'était que rochers abrupts et glissants ; et de nombreuses vignes sauvages en couvraient le sommet. Les gens de Spartacus coupèrent les sarments qui pouvaient servir à leur dessein ; et, les entrelaçant les uns avec autres, ils en firent des échelles solides, et assez longues pour aller du haut de la montagne jusqu'à la plaine. Par ce moyen, ils descendirent sains et saufs tous, à l'exception d'un seul, qui était resté à cause des armes. Quand ils furent descendus, il les leur fit glisser jusqu'en bas ; et, après les avoir toutes jetées ainsi, il se sauva comme les autres. Cette manœuvre se faisait à l'insu des Romains : dès que ceux-ci se virent enveloppés et brusquement chargés par les gladiateurs, ils prirent la

[1] On vit l'accomplissement de cette prédiction dans la façon glorieuse dont mourut Spartacus, les armes à la main, à la tête de ses compagnons, et faisant des prodiges de valeur.

[2] Claudius Glaber, suivant Florus, et, suivant les épitomés de Tite Live, Claudius Pulcher.

[3] D'après les épitomés de Tite Live, cette montagne était le Vésuve, qui n'était point encore un volcan terrible avec son cratère au sommet.

fuite, et ils laissèrent leur camp au pouvoir de l'ennemi Alors se joignirent aux rebelles beaucoup de bouviers et de pâtres des environs, tous hommes agiles, et propres pour les coups de main. Ils en armèrent quelques-uns de pied en cap; les autres, ils en firent des coureurs et des troupes légères.

Un second préteur fut envoyé contre eux, Publius Varinus. Ils défirent d'abord en bataille son lieutenant Furius, qui les avait attaqués avec deux mille hommes. Cossinius, conseiller de Varinus, et son collègue dans le commandement, détaché contre eux avec un corps considérable, fut sur le point d'être surpris et enlevé par Spartacus, pendant qu'il était aux bains de Salines[1]. Cossinius échappa difficilement et à grand'peine, laissant Spartacus maître de ses bagages. Spartacus s'attache à lui, le poursuit l'épée dans les reins, lui tue beaucoup de monde, et s'empare de son camp. Cossinius lui-même est tué dans l'action. Le préteur, à son tour, fut battu en plusieurs rencontres, et il finit par perdre ses licteurs et même son cheval. Ces exploits avaient rendu Spartacus grand et redoutable. Cependant son plan était sage et modéré : n'ayant point l'espoir de l'emporter sur la puissance romaine, il conduit son armée vers les Alpes, persuadé que ce qu'ils ont de mieux à faire, c'est de franchir les montagnes, et de s'en aller chacun dans leurs foyers, les uns en Thrace, les autres dans la Gaule. Mais les révoltés, forts de leur nombre, et enorgueillis de leurs succès, ne voulurent pas l'écouter, et ils se mirent à courir l'Italie et à la piller. Ce n'était donc plus l'indignité et la honte d'un pareil soulèvement, qui importunait le sénat : il éprouvait une véritable crainte, il voyait un véritable danger. Il ordonna aux deux consuls de se mettre en campagne, comme pour une des plus fâcheuses et des plus grandes guerres que l'on eût eu à

[1] Salines était dans la Campanie.

soutenir. Un corps de Germains s'était séparé des troupes de Spartacus, par orgueil et par une confiance téméraire : Gellius, un des consuls, tomba brusquement sur ce corps, et l'extermina. Lentulus, l'autre consul, avait environné Spartacus avec des forces considérables. Spartacus s'élança sur lui, combattit, vainquit ses lieutenants, et enleva tout le bagage. Puis, s'étant remis en marche vers les Alpes, il rencontra Cassius, qui commandait dans la Gaule Circumpadane[1], et qui venait au-devant de lui avec dix mille hommes. Une bataille s'engagea : Cassius vaincu perdit beaucoup de monde ; et c'est à peine s'i échappa lui-même.

A la nouvelle de ces revers, le sénat, irrité contre les consuls, leur défendit d'agir, et confia à Crassus la conduite de cette guerre. Beaucoup des personnages de plus distingués voulurent suivre Crassus dans cette expédition, attirés par sa renommée, et par l'amitié qu'ils lui portaient. Crassus s'en alla donc camper dans le Picénum[2], pour y attendre Spartacus, qui se dirigeait de ce côté. Il ordonna à Mummius, son lieutenant, de prendre deux légions, et de faire un grand circuit pour suivre l'ennemi pas à pas, avec défense expresse d'engager le combat, ou même d'escarmoucher. Mais, à peine Mummius eut-il la moindre espérance, qu'il livra bataille ; et il fut vaincu. Beaucoup périrent, et beaucoup se sauvèrent sans leurs armes. Crassus fit un accueil sévère à Mummius ; puis il donna de nouvelles armes aux soldats, mais en les en rendant responsables, et en leur faisant prêter le serment de les conserver. Ensuite il prit les cinq cents soldats qui, se trouvant à la tête des bataillons, avaient commencé la fuite, les partagea en cinquante dizaines, et fit mettre à mort un homme de chacune, désigné par le sort. C'était une punition anciennement usitée, mais tombée depuis longtemps en désuétude, et qu'il faisait

1 La partie de la haute Italie qui est arrosée par le Pô.

2 Le Picénum correspondait à la Marche d'Ancône.

revivre. L'ignominie attachée à ce châtiment, qui s'inflige en présence de toute l'armée, et le spectacle terrible du supplice, sont bien propres à jeter l'effroi dans les âmes. Après avoir ainsi corrigé ses troupes, Crassus les conduisit à l'ennemi.

Spartacus se retirait, par la Lucanie[1], vers la mer. Dans le détroit, se trouvaient des pirates ciliciens : cette rencontre lui inspira l'envie de faire une tentative sur la Sicile. En jetant dans l'île deux mille hommes, il y aurait ranimé la guerre des esclaves : éteinte depuis peu, il ne fallait qu'une faible étincelle pour l'allumer de nouveau. Les Ciliciens lui donnèrent leur parole, et reçurent ses présents ; mais ils le trompèrent, et ils remirent à la voile. Spartacus reprit sa marche, s'éloignant de la mer, et assit son camp dans la presqu'île de Rhégium. Crassus arrive ; et la seule inspection des lieux lui suggère ce qu'il faut faire. Il entreprend de fermer l'isthme par un retranchement : c'était un moyen de préserver ses soldats de l'oisiveté, et d'ôter à l'ennemi la faculté de se procurer des vivres. L'ouvrage à faire était grand et difficile : Crassus l'acheva néanmoins et l'exécuta entièrement, contre toute attente, en peu de temps. Une tranchée fut tirée d'une mer à l'autre, au travers de l'isthme, sur une longueur de trois cents stades[2], et sur une largeur et une profondeur de quinze pieds. Au-dessus de ce fossé s'élevait un mur d'une hauteur et d'une force prodigieuses. D'abord Spartacus ne fit guère que montrer du mépris pour cet ouvrage ; mais, quand le butin vint à lui manquer, et qu'il voulut se porter en avant, il s'aperçut qu'il était bloqué par la muraille ; et, comme il ne pouvait rien tirer de la presqu'île, il profita d'une nuit de neige, pendant laquelle soufflait un vent froid, pour combler avec de la terre, des branches d'arbres et autres matériaux, une petite portion de la tranchée,

[1] A l'extrémité méridionale de l'Italie.

[2] Environ soixante kilomètres, ou quinze lieues.

et il fit passer de l'autre côté le tiers de son armée.

Crassus craignit que Spartacus ne pensât à marcher droit sur Rome; mais la division qui se mit entre les ennemis le rassura. Un corps nombreux se sépara de Spartacus, et s'en alla camper seul près d'un lac de la Lucanie, dont les eaux changent de nature de temps en temps : après avoir été douces, elles redeviennent saumâtres, au point de n'être point potables. Crassus marcha sur eux, et les chassa du lac; mais il ne put en tuer beaucoup, ni les poursuivre, à cause de l'apparition soudaine de Spartacus, qui arrêta les fuyards. Crassus avait écrit au sénat qu'il faudrait rappeler de Thrace Lucullus, et d'Espagne Pompée; mais il s'en repentit, et il se hâta de terminer la guerre avant qu'ils arrivassent, sentant bien que c'est à celui qui serait venu à son secours, et non point à lui-même, que l'on attribuerait le succès. Déterminé à attaquer d'abord ceux qui s'étaient détachés des autres, et qui marchaient séparément sous les ordres de Caïus Cannicius et de Castus, il envoya six mille hommes pour se saisir d'une hauteur qui offrait un poste avantageux, en leur recommandant de tâcher de n'être point aperçus. Ceux-ci essayaient en effet d'échapper à la vue de l'ennemi, en couvrant leurs casques de branches d'arbres; mais deux femmes, qui faisaient des sacrifices pour l'ennemi en avant du camp, les aperçurent; et ils se trouvèrent dans un grand danger. Heureusement Crassus arriva tout à coup, et livra le plus sanglant combat qui se fût encore donné dans cette guerre. Il resta, sur le champ de bataille, douze mille trois cents ennemis; et l'on n'en trouva que deux qui fussent blessés par derrière : tous les autres étaient tombés à leur poste, combattant, et faisant face aux Romains.

Spartacus, après leur défaite, se replia sur les hauteurs de Pétilie[1]. Quintius, un des lieutenants de Crassus, et

[1] Ville de Lucanie, et dont on attribuait la fondation à Philoctète.

le questeur Scrofa, l'y suivaient de près. Tout à coup Spartacus revient sur eux, et les met dans une déroute complète : c'est à peine s'ils parviennent à se sauver, en emportant le questeur blessé. Ce fut ce succès même qui perdit Spartacus. Les esclaves, remplis d'une confiance excessive, ne voulurent plus battre en retraite : ils refusèrent d'obéir à leurs chefs; et, comme ceux-ci se mettaient en marche, ils les entourèrent en armes, et ils les forcèrent de revenir sur leurs pas à travers la Lucanie, et de les mener contre les Romains.

S'ils étaient pressés d'en finir, Crassus ne l'était pas moins : déjà l'on annonçait que Pompée approchait; et il ne manquait pas de gens qui répétaient, dans les comices, que c'était à lui qu'était réservée cette victoire; qu'à peine arrivé, il livrerait bataille, et que la guerre serait terminée. Crassus donc, ayant hâte d'en venir à une affaire décisive, s'en alla camper auprès de l'ennemi, et se mit à creuser une tranchée. Les esclaves s'élancèrent sur les travailleurs, et les attaquèrent. Puis, des renforts arrivant successivement des deux côtés, Spartacus se vit dans la nécessité de mettre en bataille toute son armée; ce qu'il fit. Lorsqu'on lui amena son cheval, il tira son épée, et dit : « Vainqueur, j'aurai beaucoup de beaux chevaux de l'ennemi; vaincu, je n'en ai plus besoin. » Et il tua le cheval. Ensuite il poussa vers Crassus à travers les armes, en s'exposant à tous les coups. Il ne put l'atteindre; mais il tua deux centurions qui s'étaient attaqués à lui. A la fin, ceux qui l'accompagnaient s'enfuirent : resté seul, il fut enveloppé et frappé à mort, en se défendant courageusement.

Crassus avait su profiter de la fortune : il s'était conduit en capitaine habile, et il ne s'était pas épargné dans le danger; et pourtant le succès ne put échapper encore à la gloire de Pompée : ceux qui échappèrent, Pompée les rencontra, et les détruisit. Aussi écrivait-il au sénat : « Crassus a vaincu les esclaves fugitifs à force ouverte; mais j'ai

arraché les racines de la guerre. » Pompée triompha avec beaucoup d'éclat de Sertorius et de l'Espagne ; Crassus n'essaya pas de demander le grand triomphe : il obtint le petit triomphe, appelé ovation ; et encore trouva-t-on qu'il y avait peu de noblesse et de dignité à triompher pour une guerre d'esclaves. On a vu, dans la *Vie de Marcellus*, en quoi ce genre de triomphe diffère de l'autre, et d'où lui vient son nom.

Après cela, Pompée était appelé tout droit au consulat. Crassus avait tout lieu d'espérer d'être nommé consul avec lui : il ne dédaigna pas cependant de solliciter ses bons offices. Pompée saisit avec plaisir l'occasion de lui être utile ; car il désirait que Crassus fût toujours son obligé, de quelque façon que ce pût être. Aussi montra-t-il beaucoup d'empressement et d'ardeur à l'appuyer ; et il alla même jusqu'à déclarer, en pleine assemblée, qu'il n'aurait pas moins de reconnaissance pour avoir obtenu ce collègue que pour le consulat [1]. Toutefois, ils ne demeurèrent pas dans ces sentiments de bienveillance mutuelle, lorsqu'ils furent entrés en charge. Divisés d'opinions sur presque tous les points, toujours se contrariant, toujours se querellant, ils passèrent leur consulat sans rien faire d'important ni d'utile. Le plus grand exploit de Crassus fut d'offrir un magnifique sacrifice à Hercule, de donner au peuple un banquet de dix mille tables, et de distribuer à chaque citoyen du blé pour trois mois.

Vers la fin de leur charge, un jour qu'ils tenaient l'assemblée du peuple, on vit paraître un homme qui n'était pas des plus distingués : c'était un chevalier romain, mais qui vivait à la campagne en simple particulier ; il se nommait Caïus Aurélius. Cet homme monta à la tribune, et raconta une vision qu'il avait eue pendant son sommeil. « Jupiter m'est apparu, dit-il ; et il m'a ordonné de vous dire publiquement de ne pas souffrir que

[1] La guerre Servile avait fini dans le courant de l'année 71 · Crassus et Pompée furent consuls en 70.

vos consuls déposent leur magistrature avant d'être devenus amis. » Lorsqu'il eut ainsi parlé, le peuple invita les consuls à se réconcilier. Pompée restait debout, immobile ; mais alors Crassus, lui tendant la main le premier : « Citoyens, dit-il, je ne crois faire rien de bas, ni d'indigne de moi, en offrant le premier mon affection et mon amitié à Pompée, puisque vous lui avez donné le nom de Grand, quand il n'avait pas encore de barbe, et que vous lui avez décerné le triomphe, quand il n'était pas encore sénateur. »

Voilà tout ce qu'il y eut, dans le consulat de Crassus, qui mérite d'être mentionné. Sa censure passa entièrement inutile et inoccupée : il n'y fit ni la révision du sénat, ni la revue des chevaliers, ni le dénombrement des citoyens, quoiqu'il eût pour collègue l'homme le plus facile qu'il y eût à Rome, Lutatius Catulus. On rapporte toutefois que, Crassus ayant voulu faire passer une mesure aussi violente qu'injuste, qui tendait à rendre l'Égypte tributaire des Romains, Catulus s'y opposa avec énergie, et qu'à la suite d'une contestation acharnée, ils abdiquèrent l'un et l'autre volontairement leur charge.

Lors de la conjuration de Catilina [1], qui fut chose si terrible et qui faillit renverser Rome, Crassus fut en butte à quelques soupçons, et il vint un homme qui le dénonça comme complice ; mais personne ne crut à cette déposition. Cependant Cicéron, dans un de ses discours, fait bien clairement peser cette imputation sur Crassus et César ; mais il n'a publié ce discours qu'après la mort de tous les deux. Dans l'ouvrage qu'il a écrit sur son consulat [2], Cicéron dit que Crassus vint la nuit le trouver, lui remit une lettre où il était question de Catilina, et lui donna les preuves de la réalité de la conjuration, sur laquelle il faisait informer. Ce qu'il y a de certain, c'est que Crassus eut toujours depuis de la haine pour Cicéron.

[1] Dans les années 65 et 64 avant J.-C.

[2] Cet ouvrage et le discours auquel Plutarque fait allusion n'existent plus.

S'il ne lui fut pas ouvertement nuisible, c'est qu'il en fut empêché par son fils. Car le jeune Publius aimait les lettres et les sciences, et il avait pour Cicéron un vif attachement; jusque-là que, quand celui-ci fut mis en jugement[1], il prit comme lui un habit de deuil, et il décida les autres jeunes gens à faire la même chose. A la fin même, il parvint à réconcilier son père avec Cicéron.

César, à son retour de sa province, se prépara à briguer le consulat. Il voyait Crassus et Pompée brouillés encore une fois: il ne voulait pas, en demandant la protection de l'un, se faire de l'autre un ennemi; et, si ni l'un ni l'autre ne l'appuyait, il n'espérait pas réussir. Il négocia donc entre eux une réconciliation. Il leur remettait sans cesse sous les yeux, il leur faisait comprendre que, se ruiner mutuellement, c'était servir l'agrandissement des Cicéron, des Catulus, des Caton; tandis qu'on ne parlerait pas de ces gens-là, si, réunissant leurs intérêts et se liant d'une amitié solide, ils conduisaient l'État par une force unique, une pensée unique. Il les persuada, les remit en bonne intelligence, et forma ce triumvirat[2] dont la puissance irrésistible détruisit l'autorité du sénat et du peuple romain. César n'avait point accru la force de Pompée et de Crassus, en les réconciliant; mais il s'était rendu lui-même, par le moyen de l'un et de l'autre, le plus grand des trois. Appuyé de leur crédit, il fut élu consul à une grande majorité. César se conduisit bien dans son consulat; et ils lui firent donner, par décret, le commandement d'une armée et le gouvernement de la Gaule, l'établissant pour ainsi dire dans la citadelle qui dominait la ville. Persuadés qu'ils se partageraient tranquillement le reste entre eux, ils l'affermirent dans le commandement qui lui était échu.

En tout ceci, Pompée était guidé par une ambition démesurée; mais la pensée de Crassus avait pour prin-

1 Par le tribun Clodius, qui le fit exiler.
2 En l'an 60 avant J.-C.

cipe son amour des richesses, auquel se joignait une ardeur, une passion nouvelle, née des exploits de César : l'amour des trophées et des triomphes. Supérieur à César sous les autres rapports, il ne voulut pas lui céder pour la gloire militaire; et il ne se donna ni relâche ni repos, jusqu'au moment où il finit par une mort sans gloire, et par une calamité publique. César étant descendu de la Gaule dans la ville de Lucques, bien des Romains allèrent l'y trouver; et Pompée et Crassus y eurent avec lui des conférences particulières, dans lesquelles ils résolurent de se rendre plus maîtres encore des affaires, et de réunir entre leurs mains tout le gouvernement : César devait rester toujours en armes, Pompée et Crassus prendre d'autres provinces et d'autres commandements. Pour arriver à ce but, il n'y avait qu'une route, c'était la demande d'un deuxième consulat : eux le demanderont; César les secondera en écrivant à ses amis, et en donnant des congés à beaucoup de ses soldats, pour qu'ils aillent donner leur suffrage dans les comices.

Ensuite Crassus et Pompée retournèrent à Rome. On ne tarda pas à suspecter leurs démarches; et le bruit courait partout que le bien n'avait pas été le but de leur rencontre avec César. Dans le sénat, Marcellinus et Domitius demandèrent à Pompée s'il briguerait le consulat; et Pompée répondit : « Peut-être oui, peut-être non. » Et, comme ils insistèrent pour connaître sa pensée : « Je le briguerai, dit-il, dans l'intérêt des citoyens justes, non des méchants. » Cette réponse parut pleine d'orgueil et de vanité dédaigneuse. Crassus en fit une plus modérée. Il dit que, si cela était utile à l'État, il briguerait cette magistrature; que, sinon, il s'en abstiendrait.

Cela fut cause que plusieurs compétiteurs osèrent se mettre sur les rangs, entre autres Domitius. Mais, lorsque Crassus et Pompée eurent avoué leur candidature en faisant ouvertement des démarches, tous se retirèrent par crainte, à l'exception de Domitius. Caton, son pa-

rent et son ami, ranimait son courage, l'exhortait, l'excitait à ne pas perdre l'espoir. Domitius, suivant Caton, combattait pour la liberté commune. Ce n'était pas le consulat qu'il fallait à Pompée et à Crassus, mais la tyrannie. Le but qu'ils se proposaient, ce n'était pas d'obtenir une magistrature, mais de ravir les provinces et les commandements militaires. Ainsi parlait et pensait Caton; et il entraîna Domitius presque de force au Forum, et beaucoup se réunirent à eux. La surprise était grande d'ailleurs : « Ces hommes, se disait-on, pourquoi prétendent-ils à un second consulat? pourquoi encore une fois ensemble? pourquoi pas avec d'autres? Nous ne manquons pas de citoyens qui, certes, ne seraient point indignes d'être les collègues de Crassus et de Pompée. »

Pompée s'effraya de ces propos; et il n'épargna, pour réussir, aucune injustice ni aucune violence. La pire des voies de fait qu'il employa, c'est l'embuscade qu'il dressa contre Domitius. Domitius se rendait au Forum avant le jour, avec quelques personnes : les gens de Pompée tuèrent l'esclave qui portait la torche devant lui, et blessèrent plusieurs personnes, entre autres Caton. Lorsqu'ils les eurent mis en fuite et enfermés dans la maison de Domitius, Pompée et Crassus furent proclamés consuls. Bientôt après, ce fut un nouvel acte de violence : ils environnèrent de gens armés la salle du sénat; et, après avoir chassé Caton du Forum, et tué plusieurs citoyens qui le soutenaient, ils firent continuer à César son commandement pour cinq autres années, et ils se firent décerner à eux-mêmes pour provinces la Syrie et les deux Espagnes. Puis ils tirèrent au sort : la Syrie échut à Crassus, et le gouvernement des Espagnes à Pompée [1].

Tous apprirent avec plaisir le résultat du sort. La

[1] Ceci se passait en l'an 55 avant J.-C.

foule désirait que Pompée ne fût pas éloigné de la ville; et Pompée, amoureux de sa femme[1], était bien aise de rester auprès d'elle le plus possible. Crassus fit paraître tant de joie de la décision du sort, qu'il semblait regarder cette bonne fortune comme la plus grande qui lui fût jamais arrivée. Avec des étrangers, et en public, c'est à peine s'il se pouvait contenir; avec les personnes de sa société, il se laissait aller à de vains discours, et qui ne convenaient qu'à un jeune homme, et non à son âge et à son caractère; car jamais il n'avait été vaniteux ou fanfaron. Mais alors il se laissa tout à fait emporter et aveugler : ses succès ne devaient plus se borner à la Syrie, ni aux Parthes; mais il allait montrer que les exploits de Lucullus contre Tigrane, de Pompée contre Mithridate, n'étaient que des jeux d'enfants; et il s'élançait en espérance jusque dans la Bactriane, dans l'Inde, et jusqu'à la mer extérieure. Cependant le décret concernant le partage ne comprenait point la guerre parthique; mais tout le monde savait que c'était l'idée fixe de Crassus. César même lui écrivait de la Gaule, pour louer son projet, et pour l'exciter à cette guerre.

Mais le tribun Atéius voulait s'opposer au départ de Crassus; et à lui se joignaient une foule de personnes qui trouvaient mauvais qu'on s'en allât faire la guerre à des gens qui n'avaient aucun tort, et avec lesquels il existait des traités. Crassus, qui craignait les suites de cette opposition, pria Pompée de lui prêter son appui, et de l'accompagner hors de la ville, parce que Pompée exerçait une grande influence sur la multitude. Beaucoup se préparaient à se mettre sur le chemin de Crassus, et à pousser des clameurs contre lui. Pompée s'avança vers eux : ses regards et son visage serein les calmèrent; ils se retirèrent en silence, et ils ouvrirent un passage au milieu d'eux à Pompée et à Crassus. Cependant Atéius se présente

[1] Julie, fille de César

au-devant de Crassus, et le somme à haute voix de suspendre sa marche, protestant contre son entreprise; puis il donne ordre à un huissier de l'appréhender au corps, et de l'arrêter. Les autres tribuns ne le permirent point, et l'huissier relâcha Crassus. Alors Atéius se met à courir: il arrive avant Crassus à la porte de la ville, il pose à terre un brasier allumé, et, y répandant des parfums et des libations, il prononce des imprécations effrayantes, et il invoque par leurs noms des divinités terribles et étranges[1]. Les Romains disent que ces imprécations inusitées et anciennes avaient une telle vertu, que jamais ceux qui en avaient été l'objet n'en pouvaient éviter l'effet; que celui-là même s'en trouve mal qui les a employées; qu'aussi ne sont-elles pas prononcées dans des occasions ordinaires, ni par beaucoup de personnes. On blâma alors Atéius d'avoir compris, dans cet anathème formidable, la ville même, dont l'intérêt pourtant était le motif de son indignation contre Crassus.

Crassus se rendit à Brindes. La mer était encore agitée par les vents d'hiver: cependant il n'attendit point, mit à la voile, et perdit plusieurs vaisseaux. Après avoir rallié ses forces, il fit route par terre, à travers la Galatie. Là, trouvant le roi Déjotarus[2], qui était déjà fort vieux, occupé à bâtir une nouvelle ville, il lui dit en plaisantant: « Comment donc, ô roi! tu commences à bâtir à la douzième heure du jour! » Et le Galate: « Mais toi, puissant général, lui répondit-il en riant, à ce que je vois, tu n'es pas parti de bien bonne heure, pour faire la guerre aux Parthes. » Crassus passait alors soixante ans, et il paraissait plus vieux encore qu'il ne l'était réellement. A son arrivée, les choses, dans le commencement, répondirent à ses espérances. Il jeta sans obstacle un pont sur l'Euphrate, fit passer le fleuve

[1] Probablement les dieux infernaux, auxquels, dans certaines circonstances, on donnait des noms extraordinaires.

[2] Celui qui fut défendu en justice par Cicéron.

en sécurité à son armée, et occupa plusieurs villes de la Mésopotamie, qui se soumirent volontairement. Dans une autre ville, où régnait en souverain un certain Apollonius, cent de ses soldats furent tués : alors il marcha contre elle avec toutes ses forces, s'en rendit maître, pilla les richesses, et vendit les hommes. Les Grecs nommaient cette ville Zénodotia[1]. Pour l'avoir prise, Crassus se laissa proclamer par son armée *imperator* : à cela il gagna beaucoup de honte, et il parut n'avoir que des sentiments peu élevés et de bien faibles espérances de faire de plus grandes choses, puisqu'il était si satisfait d'un si petit avantage. Après avoir établi, dans les villes qui s'étaient rendues, des garnisons qui montaient à sept mille hommes d'infanterie et mille hommes de cheval, il retourna prendre ses quartiers d'hiver en Syrie, pour y attendre son fils, qui venait de Gaule, d'auprès de César : le jeune homme avait déjà reçu des prix de valeur, et lui amenait mille cavaliers d'élite.

Ce qui fut la première faute de Crassus, après toutefois l'entreprise de cette expédition, qui est la plus grande de toutes ses fautes, c'est que, quand il aurait dû marcher en avant, et occuper Babylone et Séleucie, villes toujours hostiles aux Parthes, il donna à l'ennemi le temps de faire ses préparatifs. Et puis on lui reprochait sa conduite en Syrie, qui était d'un trafiquant, bien plus que d'un général d'armée. Au lieu de passer en revue les armes de ses soldats, et de les exercer par des combats gymniques, il ne faisait que calculer les revenus des villes; il restait de longs jours à manier, à compter au poids et à la balance les trésors de la déesse d'Hiérapolis[2]. En même temps il écrivait aux peuplades et aux principautés, en leur fixant un contingent de soldats; et il en faisait remise pour de l'argent. Tout

[1] C'était, suivant Étienne de Byzance, une ville de la Mésopotamie, dans la province d'Osrhoëne.

[2] C'est Hiérapolis de Carie.

cela le déshonorait, et le rendait méprisable à leurs yeux.

Le premier présage de ses malheurs lui vint de cette même déesse, que les uns croient être Vénus, les autres Junon, d'autres la Nature, qui a tiré de l'humidité le principe et la semence de toutes choses, et qui a fait connaître aux hommes les sources de tous les biens. Comme Crassus sortait du temple avec son fils, le jeune homme glissa et tomba à la porte, et le père tomba sur lui.

Pendant qu'il tirait ses troupes de leurs quartiers d'hiver et qu'il les ressemblait, des ambassadeurs lui arrivèrent de la part d'Arsacès [1], chargés de lui porter ce peu de paroles : « Si cette armée a été envoyée par les Romains, la guerre se fera sans trêve, terrible, implacable. Si, comme on le dit, c'est contre la volonté de sa patrie, et pour satisfaire sa cupidité particulière, que Crassus est venu porter ses armes chez les Parthes et qu'il a envahi leurs terres, Arsacès montrera de la modération : il aura pitié de Crassus, et il laissera une libre sortie aux soldats romains, qu'il regarde comme ses prisonniers, bien plus que comme des troupes établies en garnison dans ses villes. » A cela Crassus répondit, d'un ton de bravade, qu'il ferait savoir ses intentions dans Séleucie. Vagisès, le plus âgé des ambassadeurs, se mit à rire; et, lui montrant la paume de sa main : « Crassus, lui dit-il, il aura poussé du poil là dedans, avant que tu n'aies vu Séleucie. » Ils s'en retournèrent donc annoncer au roi Hyrodès qu'il fallait faire la guerre.

Cependant il arriva, des villes de la Mésopotamie dans lesquelles les Romains avaient des garnisons, quelques-uns de leurs gens, qui s'en étaient échappés

[1] C'était le nom commun à tous les rois des Parthes : le nom propre de celui dont il est question ici était Hyrodès, suivant Plutarque, ou, suivant d'autres, Orodès.

contre toute attente. Ils apportaient des nouvelles propres à faire réfléchir: ils avaient vu de leurs propres yeux la multitude des ennemis, et les combats qu'ils avaient livrés à l'attaque des villes; et, comme c'est l'ordinaire, ils faisaient, dans leur récit, les choses encore plus épouvantables qu'elles n'étaient. « Il est impossible, disaient-ils, quand les Parthes poursuivent, de leur échapper; quand ils fuient, de les atteindre. Ils ont des traits inconnus, plus rapides que la vue, qui vous atteignent et vous traversent avant que vous ayez aperçu qui les lance. Les armes de leurs cavaliers bardés de fer, ou brisent tous les obstacles, ou ne cèdent à aucun choc. » Quand les soldats entendirent ces nouvelles, leur confiance diminua. On avait cru que les Parthes ne différaient nullement des Arméniens et des Cappadociens, que Lucullus avait chassés, poursuivis, jusqu'à s'en lasser, et que le plus difficile de la guerre serait la longueur de la marche, et la peine de courir après des hommes qui n'en viendraient pas aux mains. Et voilà qu'au lieu de ces espérances, on s'attendait à des combats, à de grands dangers! Aussi plusieurs même des principaux officiers pensaient que Crassus devait s'arrêter, et remettre toute la chose en délibération. De ce nombre était le questeur Cassius. Les devins mêmes disaient tout bas que toujours les entrailles des victimes avaient donné à Crassus des signes contraires et funestes. Mais Crassus ne voulait entendre ni à leur avis, ni aux avis de ceux qui lui conseillaient autre chose que de pousser en avant.

Ce qui contribua surtout à l'affermir dans sa résolution, ce fut l'arrivée d'Artabaze, roi des Arméniens. Artabaze vint au camp avec six mille cavaliers; et l'on disait que ce n'était que la garde et l'escorte du roi. Il promit dix mille autres cavaliers tout armés et trente mille fantassins, qui se nourriraient aux frais de leur pays. Mais il conseillait à Crassus d'envahir la Parthie

par l'Arménie, où il aurait en abondance toutes les provisions nécessaires à son armée, des provisions que lui fournirait le roi lui-même, et où il marcherait en sûreté, couvert par des montagnes et des hauteurs continues, et sur un terrain incommode pour la cavalerie, qui faisait toute la force des Parthes. Crassus se montra extrêmement satisfait[1] de sa bonne volonté et de ses magnifiques offres de secours. Mais il lui dit qu'il marcherait à travers la Mésopotamie, où il avait laissé beaucoup de braves Romains. Sur cette réponse, l'Arménien s'en alla avec sa cavalerie.

Lorsque Crassus, fit passer la rivière à son armée près de Zeugma[2], il éclata des tonnerres extraordinaires, et de fréquents éclairs frappaient les soldats au visage. Un vent formé par le mélange d'un nuage et d'un tourbillon enflammé fondit sur les radeaux, en mit en pièces une partie, et les brisa les uns contre les autres. Deux fois la foudre tomba dans le champ sur lequel Crassus devait camper. Un de ses chevaux de bataille, magnifiquement enharnaché, emporta l'écuyer qui le montait, plongea dans le courant, et disparut. On dit même que la première aigle, quand on l'éleva, se retourna d'elle-même en arrière. Outre cela, il arriva que, quand le passage eut été effectué, et qu'on distribua aux soldats leurs rations, les premières choses qu'on leur donna furent des lentilles et du sel, que les Romains regardent comme des signes de deuil, et qu'ils font servir dans les funérailles. Crassus harangua ses soldats; et il lui échappa une parole qui jeta parmi eux une vive agitation : il dit qu'il faisait détruire le pont afin qu'aucun d'eux ne retournât. En sentant l'inopportunité de son

1 Je lis, avec Reiske, οὐ μετρίως ἠγάπησε, au lieu de μετρίως sans négation. Appien dit positivement que Crassus témoigna une vive reconnaissance à Artabaze; et on ne voit pas bien pourquoi *il l'aurait remercié froidement*, comme le dit le texte vulgaire de Plutarque.

2 Ville de Syrie, sur l'Euphrate, qui avait pris son nom du pont, ζεῦγμα, qu'Alexandre y avait fait construire.

expression, il aurait dû la corriger, et expliquer à des gens qu'elle effrayait ce qu'il avait voulu dire : il négligea de le faire, par entêtement. Enfin, comme il offrait le sacrifice expiatoire d'usage, il laissa tomber les entrailles, que le devin lui présentait. Alors, voyant que les assistants en étaient fort péniblement affectés, il dit en souriant : « Ce que c'est que la vieillesse! du moins les armes ne m'échapperont pas des mains. »

Après le sacrifice, il se mit en marche le long du fleuve, avec sept légions d'infanterie, un peu moins de quatre mille cavaliers, et à peu près autant de vélites. Quelques-uns de ses avant-coureurs, qui étaient allés à la découverte, revinrent lui annoncer qu'il n'y avait pas un homme dans la plaine, mais qu'ils avaient rencontré des pas de chevaux nombreux, dont les empreintes indiquaient qu'ils avaient rebroussé chemin. Cette nouvelle remplit Crassus de belles espérances; et ses troupes n'eurent plus absolument que du mépris pour les Parthes, comptant qu'ils n'en viendraient pas aux mains. Néanmoins Cassius, dans ses conversations avec Crassus, lui conseillait encore, comme le meilleur parti, de retirer son armée dans une des villes que l'on occupait, et d'y attendre des renseignements certains sur l'ennemi; ou sinon, de marcher sur Séleucie, le long du fleuve. Ses bâtiments de transport l'entretenaient dans l'abondance des vivres, en arrivant tous ensemble et en même temps que lui aux lieux des campements; et d'ailleurs, le fleuve le couvrait, et empêchait qu'il ne fût enveloppé. Il devait donc combattre toujours à avantage égal, et en ayant l'ennemi en face.

Tandis que Crassus examinait ce plan et en délibérait, survint un chef de tribu arabe, nommé Ariamnès [1]. C'était un homme fourbe et trompeur; et, de tous les maux que la Fortune réunit pour la perte des Romains,

[1] Appien le nomme Acbarus, et Dion, Augarus.

Ariamnès fut le plus grand et le plus décisif. Quelques-uns de ceux qui avaient fait partie de l'expédition de Pompée connaissaient cet homme comme, ayant été utile à Pompée par son dévouement, et comme ayant paru attaché aux Romains. Il venait alors vers Crassus, d'intelligence avec les généraux du roi, et lâché par eux pour essayer de le guider le plus loin possible du fleuve et de ses parages, et pour le jeter dans des plaines immenses, où il serait facile de l'envelopper. Car ils préféraient tout autre parti à celui d'attaquer de front les Romains. Ce barbare, qui ne manquait pas d'éloquence, vint donc vers Crassus. Il commença par faire l'éloge de Pompée, comme d'un bienfaiteur; et, tout en félicitant Crassus sur sa belle armée, il le blâma de ses lenteurs, de ses retards, de ses préparatifs sans fin, comme s'il eût dû avoir besoin d'armes et non pas plutôt de mains et de pieds agiles pour atteindre des hommes qui, depuis longtemps déjà, ne cherchaient qu'à enlever ce qu'ils avaient de plus précieux en biens et en personnes, et à prendre leur élan vers la Scythie et l'Hyrcanie. « Et encore que tu eusses dû combattre, lui disait-il, il aurait fallu te hâter, pour ne pas laisser le temps au roi de se rassurer, aux troupes de se réunir. Car maintenant il jette en avant Suréna et Sillacès, afin d'attirer sur eux tes coups et ta poursuite; mais lui, on ne le voit nulle part. »

Tout cela était faux. Hyrodès avait partagé son armée en deux corps : lui-même il ravageait l'Arménie pour se venger d'Artavasdès [1]; et il avait envoyé Suréna contre les Romains. Et ce n'était point là les mépriser, comme quelques-uns le prétendent. En effet, il n'était pas possible que le même homme dédaignât pour adversaire Crassus, un des premiers personnages de Rome, et qu'il s'en allât guerroyer contre un Artavasdès, courir les

[1] C'est le même que Plutarque a nommé plus haut Artabaze.

campagnes de l'Arménie et les dévaster. Non; mais je crois plutôt que, par crainte du danger, il voulait observer de loin et attendre l'événement. Voilà pourquoi il lança devant lui Suréna, pour tâter l'ennemi, et pour l'entraîner à sa suite.

Suréna n'était pas un homme ordinaire. Par sa richesse, sa naissance, sa gloire, il était le premier après le roi; par son courage et son habileté, il l'emportait sur tous les Parthes de son temps; pour la taille et la beauté du corps, il n'avait point d'égal. Quand il était en marche, il menait toujours avec lui mille chameaux chargés de ses bagages, et deux cents chariots portant ses concubines. Mille chevaux de grosse cavalerie et un plus grand nombre de cavalerie légère formaient son escorte. En tout il n'avait pas moins de dix mille hommes, tant cavaliers que valets et esclaves. Pour ce qui est de sa naissance, il possédait le privilége héréditaire de ceindre le premier le diadème aux rois des Parthes, à leur avénement. Hyrodès, le roi actuel, avait été chassé : c'est Suréna qui l'avait ramené chez les Parthes; et la grande ville de Séleucie, c'est Suréna qui l'avait prise pour Hyrodès, en montant le premier sur les murailles, et en mettant en fuite de sa propre main ceux qui les défendaient. Il n'avait pas encore trente ans en ce temps-là, et il jouissait déjà d'une fort grande réputation de prudence, et de sagesse dans les conseils. C'est grâce à ces qualités surtout qu'il détruisit Crassus, lequel, par sa confiance téméraire et son orgueil d'abord, et ensuite par le découragement où le jetèrent ses revers, donna tant de prise aux piéges que lui tendit Suréna.

Donc le barbare, l'ayant persuadé, l'entraîna loin du fleuve, et le conduisit, à travers les plaines, par une route d'abord douce et aisée, mais qui devint ensuite fort fatigante. On arriva dans un sable profond, dans des plaines sans arbres, sans eau, et où l'œil n'apercevait aucune borne qui fît espérer quelque repos. Non-seulement la

soif et la difficulté de la marche faisaient perdre courage aux soldats, mais ils éprouvaient un abattement inconsolable à l'aspect de ces lieux, où n'apparaissaient nulle part ni une plante, ni un filet d'eau, ni une colline, ni un germe de verdure : ce n'était partout qu'une mer immense de sables déserts, qui environnait l'armée. Cela fit déjà soupçonner une trahison.

Sur ces entrefaites, arrivèrent, de la part d'Artavasdès l'Arménien, des courriers qui dirent à Crassus que, retenu lui-même par une grande guerre contre Hyrodès, qui était venu fondre sur lui, il ne pouvait pas lui envoyer de secours. Artavasdès engageait Crassus à tourner de son côté, et à se joindre aux Arméniens pour lutter ensemble contre Hyrodès; ou, sinon, à toujours éviter, dans ses marches et dans ses campements, les lieux propres à la cavalerie, et à toujours suivre les pays montagneux. Crassus, par une colère stupide, ne renvoya point de lettre au prince, et répondit de vive voix qu'il n'avait pas alors le temps de penser aux Arméniens, mais qu'il reviendrait, et qu'il se vengerait de la trahison d'Artavasdès. Alors Cassius fut saisi d'une nouvelle indignation. Il avait cessé de présenter à Crassus ses avis, qui lui étaient importuns; mais, prenant à part Ariamnès, il l'accablait de reproches : « O le plus pervers des hommes! lui disait-il, quel mauvais génie t'a conduit vers nous? par quels breuvages empoisonnés, par quels maléfices as-tu persuadé à Crassus de plonger son armée dans un désert sans bornes et sans fond, et de la faire marcher sous la conduite d'un chef de brigands nomades, plutôt que sous les ordres d'un général des Romains? » Et l'artificieux barbare tombait à ses genoux, le rassurait, et l'invitait à avoir patience encore quelque temps. Quant aux soldats, il se mêlait à eux, courait le long de leurs files, et leur lançait en riant ces plaisanteries : « Hé! vous autres! vous croyez donc voyager à travers la Campanie, pour désirer ainsi des fontaines, des bocages, de l'ombre, et

des bains aussi, sans doute, et des hôtelleries? Vous oubliez donc que vous traversez les frontières des Arabes et des Assyriens ? » C'est ainsi que le barbare tâchait de calmer les Romains. Avant que sa trahison devînt manifeste, il monta à cheval et partit, non pas à l'insu de Crassus, mais après lui avoir persuadé qu'il s'en allait travailler à jeter le trouble chez les ennemis.

On rapporte que, ce jour-là, Crassus sortit de sa tente, vêtu non de pourpre, comme c'est la coutume des généraux romains, mais d'habits noirs : il est vrai qu'il en changea aussitôt qu'il s'en aperçut. Plusieurs des enseignes restaient comme fixées en terre ; et ceux qui les portaient eurent beaucoup de peine à les enlever. Crassus n'en fit que rire, et il pressa la marche, en forçant l'infanterie de suivre la cavalerie. Tout à coup un petit nombre des hommes qu'on avait envoyés à la découverte accoururent, et rapportèrent que les autres avaient été tués par l'ennemi; qu'ils avaient eux-mêmes eu bien de la peine à échapper, et que l'ennemi les venait attaquer, nombreux et plein de confiance. L'alarme fut générale; et Crassus, frappé de cette nouvelle et hors de lui, rangea son armée à la hâte, sans se donner le temps de se reconnaître. D'abord, suivant l'avis de Cassius, il amincit les lignes de son infanterie, pour l'étendre le plus possible dans la plaine, afin de n'être pas enveloppé, et il distribua la cavalerie sur les ailes. Ensuite il changea de plan. En resserrant ses colonnes, il forma un carré profond, faisant face partout, et dont chaque côté se composait de douze cohortes. Entre chaque cohorte était rangée une troupe de gens de cheval, de manière qu'il n'y eût pas un point privé de l'appui de la cavalerie, et que toute la masse pût s'avancer, également défendue de tous côtés. Il confia l'une des deux ailes à Cassius, l'autre au jeune Crassus; lui-même se plaça au centre.

On se mit en marche dans cet ordre, et l'on arriva à

un ruisseau, que l'on appelle le Balissus. Ce ruisseau n'avait pas beaucoup d'eau; mais il fit un grand plaisir en ce moment aux soldats, qui souffraient de la sécheresse et de la chaleur, outre la fatigue d'une marche extrêmement pénible et du manque d'eau. Aussi la plupart des officiers furent d'avis qu'il fallait dresser les tentes et passer la nuit dans cet endroit, et, après avoir reconnu, autant que possible, le nombre et l'ordonnance des ennemis, marcher sur eux au point du jour. Mais Crassus, animé par son fils et par les cavaliers de celui-ci, qui lui conseillaient de les conduire en avant et de livrer bataille, donna ordre que ceux qui auraient besoin de manger et de boire le fissent debout dans les rangs. Puis, avant que tous eussent achevé, il se mit en marche, non point au pas et en faisant des haltes fréquentes, comme quand on s'avance pour combattre, mais rapidement et tout d'un trait, jusqu'à ce qu'on aperçût les ennemis. Contre l'attente générale, ils n'apparurent aux Romains ni nombreux ni dans un terrible appareil. C'est que Suréna avait placé ses masses derrière la première ligne, et qu'il avait voilé l'éclat de leurs armes, en donnant l'ordre de les couvrir d'étoffes et de peaux. Lorsqu'ils se furent approchés, et que le général eut fait élever le signal du combat, tout d'abord la plaine fut remplie d'une clameur terrible et d'un bruissement effrayant. Car les Parthes ne s'excitent pas au combat par le son du clairon et de la trompette; mais ils font un grand bruit de tout côtés, en frappant sur des vases d'airain avec des marteaux creux couverts de cuir; et ces instruments rendent un son sourd et affreux, comme un mélange de rugissements sauvages et de roulements de tonnerre. Ils ont fort bien observé que le sens de l'ouïe est celui qui porte le plus aisément le trouble dans l'âme, qui émeut le plus vite les passions, et qui transporte le plus violemment l'homme hors de lui-même.

A ce bruit, les Romains furent saisis de stupeur. Tout

à coup les Parthes, jetant bas les voiles qui couvraient leurs armes, parurent comme tout en feu : leurs casques et leurs cuirasses, de fer margien [1], brillaient d'un éclat vif et éblouissant; leurs chevaux étaient bardés de fer et d'airain. A leur tête paraissait Suréna. C'était un homme grand et beau, bien fait de sa personne; mais son air efféminé semblait démentir sa réputation de bravoure : il aimait à se parer à la manière des Mèdes, à se peindre le visage, à bien séparer ses cheveux sur son front; tandis que les autres Parthes laissaient croître encore leurs cheveux à la manière des Scythes, pour se donner un air plus terrible.

Les Parthes voulurent d'abord charger les Romains à coups de piques, afin de pousser et d'enfoncer les premiers rangs; mais, lorsqu'ils virent la profondeur de ce corps, dont tous les boucliers se tenaient, et dont tous les hommes ne faisaient qu'un tout inébranlable, ils se retirèrent; et l'on eût dit qu'ils rompaient leurs rangs et se dispersaient. Sans que les Romains s'en aperçussent, ils enveloppaient leur carré dans un vaste cercle. Crassus fit sortir des rangs et lança à la course ses vélites; mais ceux-ci n'allèrent pas loin. Accueillis par une grêle de flèches, ils se replièrent au sein du corps de bataille. C'est ce qui commença le désordre et la crainte : on s'effrayait à la vue de ces traits, lancés avec tant de roideur et de force qu'ils brisaient toutes les armures, et qu'ils traversaient aussi bien les corps durs que ceux qui cèdent. Les Parthes se retirèrent à distance, et ils commencèrent à lancer des flèches de loin, de tous les côtés à la fois, et sans s'occuper de viser juste; car les Romains étaient si serrés et si épais, que, quand on aurait voulu manquer son coup, il aurait été impossible de ne pas atteindre un homme. Et ils portaient des coups d'une force et d'une violence extrêmes : leurs arcs étaient

[1] Il paraît que le pays des Margiens était voisin de l'Hyrcanie.

si puissants, si grands, d'une courbure si flexible, qu'ils lançaient le trait avec une irrésistible impétuosité. Les Romains se trouvaient donc dès lors dans une situation très-fâcheuse. S'ils restaient fermes dans leurs rangs, ils recevaient des blessures; s'ils essayaient d'en venir aux mains, ils ne pouvaient faire du mal à l'ennemi, et ils n'en étaient pas moins maltraités. Car les Parthes leur échappaient, tout en leur lançant des flèches : ce qu'ils font mieux qu'aucune autre nation, sauf celle des Scythes. Et cela est sage à eux, puisqu'en repoussant l'ennemi, outre qu'ils se sauvent, ils ôtent à la fuite ce qu'elle a de honteux.

Tant que les Romains espérèrent qu'après avoir épuisé leurs flèches, les Parthes cesseraient le combat ou qu'ils en viendraient aux mains, ils soutinrent bravement l'attaque. Mais, lorsqu'on sut que près de là se tenaient un grand nombre de chameaux chargés de flèches, et que les premiers rangs qui avaient donné en allaient reprendre en faisant un circuit, alors Crassus, ne voyant plus de terme à ses maux, perdit courage. Il envoya vers son fils un courrier, lui ordonnant d'observer le moment, et de forcer ceux qu'il aurait en face à engager le combat de près, avant qu'il fût complétement enveloppé. Car c'était principalement sur lui que les escadrons des Parthes tombaient et chargeaient, en cherchant à le tourner. Le jeune homme prit treize cents cavaliers, parmi lesquels les mille qui lui venaient de César, avec cinq cents archers et huit cohortes de soldats armés de boucliers, qui étaient le plus près de lui : il leur fit faire un demi-tour, et il les conduisit à la charge. Les Parthes qui caracolaient autour de lui, soit qu'ils se conformassent aux ordres donnés, comme quelques-uns le pensent, soit qu'ils manœuvrassent pour éloigner Crassus de son père le plus possible, tournèrent le dos, et prirent le galop. « Ils n'osent point nous attendre! » s'écrie Crassus; et il pousse son cheval en

avant. Avec lui se lancent Censorinus et Mégabacchus[1], celui-ci remarquable par son courage et sa force, l'autre par sa dignité sénatoriale et son éloquence : c'étaient deux amis de Crassus, à peu près du même âge que lui. L'infanterie, en voyant la cavalerie ainsi lancée, ne resta pas en arrière, entraînée elle-même par l'ardeur et la joie que lui causait l'espérance de la victoire. On se croyait vainqueur; on croyait l'ennemi en déroute; et l'on s'avança fort loin. Mais alors on reconnut la ruse : ceux qui semblaient fuir firent volte-face; et, une foule d'autres se joignant à eux, tous revinrent à la charge. Les Romains firent halte, pensant que l'ennemi en viendrait aux mains en les voyant en si petit nombre. Mais non : les Parthes leur opposèrent leur grosse cavalerie; et les autres cavaliers, voltigeant sans ordre autour d'eux, remuaient jusqu'au fond les monceaux de sable dont la plaine était couverte, et soulevaient une poussière immense. C'est à peine si les Romains pouvaient se voir et se parler. Ils tournoyaient dans un espace resserré; et, retombant les uns sur les autres, ils étaient criblés de flèches, et ils mouraient non d'une mort facile et prompte, mais dans les convulsions et les tortures d'une mort atroce. Ils se roulaient sur le sable avec les flèches enfoncées dans leur corps, et ils expiraient des blessures qu'ils rendaient eux-mêmes plus douloureuses en s'efforçant d'arracher les pointes recourbées des flèches qui avaient pénétré dans leurs veines et dans leurs nerfs : ils voulaient briser dans la plaie ces pointes à force de les tirer; et ils ne faisaient que se blesser et se déchirer davantage. Beaucoup mouraient ainsi; et ceux qui vivaient encore étaient incapables d'agir. Et, lorsque Publius donna l'ordre de charger la cavalerie bardée de fer, ils lui montrèrent leurs mains clouées à leurs boucliers, et leurs pieds traversés et fixés au sol, de sorte

[1] On ne sait pas ce que c'était que ce Mégabacchus ; en tout cas, ce nom n'est pas celui d'un Romain.

qu'il leur était tout aussi impossible de fuir que d'attaquer. Il s'élança donc lui-même, à la tête de ses cavaliers; et, chargeant vigoureusement, il joignit l'ennemi. Mais il avait trop de désavantage dans ses moyens d'attaque et de défense : il frappait, avec des javelines courtes et faibles, sur des cuirasses de cuir cru et de fer; et c'était avec des épieux que les Parthes frappaient ses Gaulois, dont les corps étaient légèrement armés et découverts. C'est en eux cependant qu'il avait le plus de confiance; et, avec eux, il fit des prodiges de valeur. Ils saisissaient les épieux, embrassaient par le milieu du corps et jetaient à bas de leurs chevaux ces hommes dont les mouvements étaient embarrassés par le poids de leur armure. Plusieurs quittaient leurs propres chevaux, se glissaient sous ceux des ennemis, et leur plongeaient leurs épées dans le ventre. Ces animaux, bondissant de douleur, mouraient en écrasant sous leurs pieds, en même temps pêle-mêle, et leurs cavaliers et les ennemis. Ce qui incommodait le plus les Gaulois, c'était la chaleur et la soif, qu'ils n'étaient pas accoutumés à supporter. Ajoutez que la plus grande partie de leurs chevaux avaient péri, en allant s'enferrer sur les épieux. Ils furent donc contraints de se replier sur leur infanterie; et ils emmenèrent Publius, qui déjà se trouvait fort mal de ses blessures.

Il y avait, près d'eux, un monticule de sable : ils le virent, et s'y retirèrent; et, attachant leurs chevaux au centre de cet espace, ils formèrent le cercle autour d'eux, les boucliers serrés et joints ensemble. Ils croyaient pouvoir ainsi repousser plus facilement les barbares C'est le contraire qui arriva. Dans une plaine unie, les premiers rangs procurent, en quelque sorte, un instant de relâche à ceux qui sont derrière; mais là, l'inégalité du terrain les élevait au-dessus les uns des autres, et, ceux de derrière étant le plus découverts, il était impossible qu'ils échappassent aux coups : ils étaient tous éga-

lement atteints, et ils avaient la douleur de périr d'une mort sans gloire, et sans pouvoir se venger de leurs ennemis.

Publius avait avec lui deux des Grecs qui habitaient dans ce pays, à Carrhes[1] : ils se nommaient Hiéronyme et Nicomachus. Ces deux hommes lui conseillaient de s'enfuir avec eux, et de s'ouvrir un chemin pour se retirer à Ichnes[2], ville qui avait pris le parti des Romains, et qui n'était pas éloignée. « Il n'y a pas de mort assez terrible, répondit-il, pour épouvanter Publius, et lui faire abandonner des hommes qui meurent pour lui. » Il les engagea à se sauver eux-mêmes, et, leur tendant la main, il les congédia. Quant à lui, ne pouvant se servir de sa main, qu'une flèche avait transpercée, il ordonna à son écuyer de le frapper de son épée, et il lui présenta le flanc. On rapporte que Censorinus mourut de la même manière. Mégabacchus se tua lui-même, et les principaux officiers en firent autant. Ceux qui restaient périrent sous le fer des ennemis, en combattant avec valeur jusqu'au dernier soupir. Il n'y en eut, dit-on, pas plus de cinq cents qui furent pris vivants. Les barbares, après avoir coupé la tête de Publius, marchèrent aussitôt sur Crassus. Or, voici dans quelle position il se trouvait.

Depuis qu'il avait commandé à son fils de charger les Parthes, on était venu lui annoncer que les ennemis étaient en pleine déroute et chaudement poursuivis : en même temps, il voyait que ceux qu'il avait en tête ne le pressaient plus comme auparavant; car la plupart s'étaient écoulés sur l'autre point. Alors, reprenant courage et ralliant ses troupes, il s'était mis en retraite vers des collines, s'attendant à voir bientôt son fils revenir de la poursuite. Publius lui avait envoyé plusieurs

[1] Ville de la Mésopotamie.

[2] Ichnes, ou Ischnes, était aussi en Mésopotamie, vers les bords de l'Euphrate.

courriers, pour lui apprendre en quel danger il se trouvait. Les premiers étaient tombés au milieu des barbares, qui les avaient tués ; les autres parvinrent à leur échapper : « Publius est perdu, dirent-ils, si tu ne lui envoies un prompt et puissant secours. » Crassus, en proie à plusieurs passions contraires, incapable de raisonnement, et ne sachant quel parti prendre, entraîné d'un côté par la crainte de tout perdre, de l'autre par le désir de secourir son fils, se décida enfin à faire avancer son armée.

Dans ce moment, les ennemis arrivaient avec des cris et des chants de victoire, qui les rendaient plus terribles encore. Leurs mille tambours mugissaient encore une fois autour des Romains ; et ceux-ci s'attendaient à un deuxième combat. Les Parthes, portant la tête de Publius au bout d'une lance, s'approchèrent en la montrant ; et ils demandaient, d'un ton insultant, quels étaient ses parents et sa famille, puisqu'il était impossible qu'un jeune homme aussi noble, et d'une valeur aussi brillante, fût fils d'un père aussi lâche et aussi dépourvu de cœur que l'était Crassus. Ce spectacle, plus que tous les autres objets effrayants, brisa l'âme des Romains, et leur ôta toute force morale. Leur cœur ne s'alluma point du désir de la vengeance, comme il aurait dû faire ; et tous n'éprouvaient que frisson et tremblement. C'est alors, c'est dans ce moment douloureux, que Crassus se montra le plus magnanime : « Romains, s'écria-t-il en parcourant ses lignes, cette perte, cette douleur ne regardent que moi seul. La grandeur de la fortune et de la gloire romaines repose en vous, intacte, invaincue, tant que vous vivez. Si vous avez pitié d'un père privé d'un fils distingué entre tous par sa vaillance, montrez-la, cette pitié, dans votre courroux contre l'ennemi. Ravissez-leur cette joie, et vengez-vous de leur cruauté. Ne vous laissez point abattre par ce qui nous arrive, puisqu'il faut que ceux qui tendent à de grandes choses éprou-

vent toujours quelque malheur. Ce n'est pas sans qu'il en ait coûté du sang, que Lucullus a vaincu Tigrane, et Scipion Antiochus. Nos ancêtres ont perdu en Sicile mille vaisseaux, en Italie bien des généraux et des préteurs; et il n'en est pas un dont la défaite les ait empêchés de rester les maîtres de ceux qui avaient d'abord été vainqueurs. Car ce n'est point par la faveur de la Fortune, mais par une fermeté inébranlable et par leur courage à affronter les périls extrêmes, que les Romains sont parvenus à ce degré de puissance où ils sont aujourd'hui. »

Telles étaient ses paroles et ses exhortations; mais il voyait que bien peu l'écoutaient et s'animaient en l'écoutant; et d'ailleurs, lorsqu'il commanda de pousser le cri de guerre, il fut convaincu de la consternation de l'armée, car ce cri fut bien faible, rare, inégal. Les barbares, au contraire, poussèrent un cri éclatant, plein de force et de confiance. L'action commença : la cavalerie des Parthes, se répandant sur les ailes, prit les Romains en flanc, et les attaqua à coups de flèches. En même temps, la première ligne, armée de ses épieux, resserra les Romains sur un petit espace. Quelques-uns seulement, pour ne pas mourir frappés de leurs flèches, se jetèrent sur eux avec l'audace du désespoir. Ils ne leur faisaient guère de mal, mais ils mouraient d'une mort prompte, sous des coups épouvantables et d'un effet soudain : le large fer des épieux, poussé à travers l'homme, pénétrait jusque dans le corps du cheval; et souvent le coup était porté avec une telle roideur, que deux hommes étaient percés à la fois.

Le combat dura ainsi jusqu'à la nuit. Alors les Parthes se retirèrent, en disant qu'ils voulaient bien accorder à Crassus cette nuit-là seulement pour pleurer son fils, à moins que, après avoir fait des réflexions plus sages sur sa situation, il n'aimât mieux se rendre auprès d'Arsacès, que d'y être traîné. Et ils dressèrent leurs tentes près

de celles des Romains. Les Parthes étaient remplis des plus grandes espérances ; quant aux Romains, la nuit fut bien triste pour eux : ils ne s'occupèrent ni de donner la sépulture aux morts, ni de panser les blessés, qui expiraient dans les douleurs les plus cruelles ; et chacun pleurait sur soi-même. Car il paraissait impossible d'échapper, soit qu'on attendît le jour dans cette position, soit qu'on se jetât, pendant la nuit, à travers ces plaines sans bornes. Les blessés étaient encore un grand embarras : les emporter, c'était se gêner dans la fuite, et la rendre plus lente ; et, si on les abandonnait, leurs cris apprendraient à l'ennemi le départ des autres. Pour Crassus, bien qu'on le crût la cause de tous ces maux, cependant tous désiraient le voir et l'entendre. Mais lui, retiré à l'écart dans un coin obscur, couché à terre et la tête voilée, il offrait à la multitude un exemple des vicissitudes de la Fortune ; aux gens sensés, des suites de la folie et de l'ambition. Il ne lui avait pas suffi d'être le premier et le plus grand entre tant de milliers d'hommes ; et, parce que deux hommes lui étaient préférés, il croyait que tout lui manquait.

Alors donc les lieutenants Octavius et Cassius voulurent le relever et lui rendre le courage. Lorsqu'ils virent que Crassus était complétement abattu, ils convoquèrent eux-mêmes les centurions et les chefs de bandes, et ils délibérèrent avec eux. Il fut décidé qu'on ne resterait point ; et on leva le camp sans trompette, et d'abord en silence. Mais, lorsque ceux qui ne pouvaient suivre s'aperçurent qu'on les abandonnait, leurs gémissements et leurs clameurs remplirent le camp de désordre et de confusion. Le trouble et l'épouvante s'emparèrent de ceux qui déjà avaient pris les devants : ils s'imaginèrent que les ennemis accouraient après eux. A force de retourner sur leurs pas, de se mettre en bataille, de charger sur des bêtes de somme ceux des blessés qui les suivaient, et de faire descendre les moins malades, ils perdirent

un temps considérable. Il n'y eut qu'Ignatius qui, avec trois cents cavaliers, arriva jusqu'à Carrhes, vers le milieu de la nuit. Il appela en langue romaine les hommes en sentinelle sur les murs; et, ceux-ci ayant répondu, il leur recommanda d'annoncer à Coponius, leur commandant, qu'il y avait eu une grande bataille entre Crassus et les Parthes. Et, sans dire rien autre chose, ni qui il était, il marcha vers le pont, et il sauva les gens qui étaient avec lui. Mais on l'a blâmé d'avoir abandonné son général. Cependant, ce mot jeté en passant à Coponius fut utile à Crassus. Coponius devinant, à la précipitation de celui qui avait parlé et à l'obscurité de ses discours, qu'il n'avait rien de bon à annoncer, commanda aussitôt à ses troupes de prendre les armes; et, dès qu'il fut informé que Crassus était en marche, il alla au-devant de lui, recueillit et fit entrer l'armée dans la ville.

Les Parthes s'étaient bien aperçus, pendant la nuit, de la retraite des Romains : cependant ils ne les poursuivirent point. Mais, dès le point du jour, ils entrèrent dans le camp; et ceux qu'on y avait laissés, et qui n'étaient pas moins de quatre mille, furent égorgés. La cavalerie prit en outre beaucoup de fuyards, qui erraient par la plaine. Le lieutenant Varguntinus [1] perdit d'un seul coup, avant le jour, quatre cohortes, qui s'étaient égarées de la route. Retirées sur un tertre, environnées par l'ennemi, elles furent massacrées, à l'exception de vingt hommes seulement, qui se précipitèrent en avant l'épée nue à travers les barbares : ceux-ci, étonnés, se retirèrent, leur ouvrirent un passage, et les laissèrent s'en aller ensuite au pas jusque dans Carrhes.

Suréna reçut un faux avis que Crassus s'était échappé avec les principaux personnages de son armée, et que la foule qui s'était écoulée vers Carrhes n'était qu'un ra-

[1] Le véritable nom est plutôt Varguntéius, comme l'écrivaient les Romains.

mas d'hommes sans importance. Il crut donc avoir perdu le fruit de sa victoire. Néanmoins il doutait encore, et il désirait savoir la vérité, afin de rester là et de faire le siége de la ville, ou bien de laisser les Carrhènes, et de se mettre à la poursuite de Crassus. Pour cela il dépêcha un homme qu'il avait auprès de lui, et qui savait les deux langues, avec ordre de s'approcher des murs, et d'appeler en langue romaine Crassus lui-même, ou Cassius, et de leur dire que Suréna voulait avoir avec eux une entrevue. L'interprète étant venu faire cette proposition, on la rapporta à Crassus, qui l'accepta. Bientôt après arrivèrent, de l'armée des barbares, des Arabes qui connaissaient fort bien de vue Crassus et Cassius, parce qu'ils avaient été dans le camp des Romains avant la bataille. Ceux-ci, ayant vu Cassius sur les murs, lui dirent que Suréna était disposé à traiter, et qu'il leur accordait de se retirer sains et saufs, pourvu qu'ils devinssent amis du roi et qu'ils abandonnassent la Mésopotamie. « Suréna, disaient-ils, croit ce parti plus avantageux aux uns et aux autres, que d'en venir aux dernières extrémités. » Cassius accepta; et, comme il demandait qu'on fixât le lieu et l'heure de l'entrevue de Suréna et de Crassus, ils dirent que cela serait fait; et, ayant tourné bride, ils s'en allèrent.

Donc Suréna, charmé de tenir ces deux personnages, et de les pouvoir assiéger, amena ses Parthes le lendemain, au point du jour. D'abord les Parthes accablèrent les Romains d'injures, et leur déclarèrent que, s'ils voulaient obtenir une capitulation, il fallait leur livrer Crassus et Cassius enchaînés. Indignés d'avoir été ainsi trompés, les Romains dirent à Crassus de renoncer à l'espérance vaine et éloignée du secours des Arméniens : ils ne voulaient plus que fuir. Mais il fallait que ce projet ne fût connu d'aucun des Carrhènes avant l'heure de l'exécution. Cependant il fut connu d'Andromachus, le plus perfide de tous : cet homme l'avait appris de Cras-

sus ; et Crassus avait en lui tant de confiance, qu'il le choisit même pour guide. Aussi rien n'échappa aux Parthes : Andromachus les informait de tout.

Les Parthes n'ont pas coutume de combattre de nuit : il ne leur est même pas aisé de le faire [1], et c'est pendant la nuit que Crassus s'en allait. Andromachus manœuvra de manière à ne pas laisser les Parthes trop en arrière, pour qu'ils pussent atteindre les Romains. Il guidait ceux-ci tantôt par une route, tantôt par une autre ; à la fin, il détourna l'armée de son chemin, et il l'engagea dans des marais profonds et des lieux tout coupés de fossés, à travers lesquels avançaient avec peine, et par mille détours, ceux qu'il traînait après lui. Il y en eut plusieurs qui jugèrent, à ces marches et contre-marches, qu'Andromachus ne pouvait avoir de bonnes intentions, et qui ne voulurent plus le suivre. Cassius retourna vers la ville de Carrhes ; et ses guides, qui étaient des Arabes, lui conseillant d'attendre que la lune eût dépassé le Scorpion : « Pour moi, répondit-il, je crains encore plus le Sagittaire [2]. » Et il se mit à chevaucher vers l'Assyrie, avec cinq cents cavaliers. D'autres, conduits par des guides fidèles, occupèrent un terrain montagneux, qu'on appelle les Sinnaques [3], et ils s'y établirent en sûreté avant le jour. Ils étaient environ cinq mille, sous le commandement d'un brave officier, nommé Octavius.

Quant à Crassus, le jour le surprit engagé, par l'artifice d'Andromachus, dans ces terrains difficiles et dans ces marais. Il avait avec lui quatre cohortes armées de boucliers, fort peu de cavaliers, et cinq licteurs. Après bien des fatigues, il rentrait à peine dans le grand chemin avec ses gens, que déjà les ennemis étaient sur lui. Il était encore à douze stades [4] d'Octavius. Il se retira

[1] Parce que leur force était tout entière dans leur cavalerie et leurs archers.

[2] Allusion à l'habileté des archers Parthes.

[3] Près du Tigre.

[4] Un peu plus de deux kilomètres, ou d'une demi-lieue.

sur une autre crête de montagne, d'un accès moins difficile, mais aussi moins sûre : elle était dominée par les Sinnaques, et elle s'y rattachait par une longue chaîne, qui s'étend dans cette direction à travers la plaine. C'est donc en vue de la troupe d'Octavius, qu'il se trouvait dans cette position critique. Octavius accourut le premier des hauteurs à son secours, avec un petit nombre de ses gens ; et il fut bientôt suivi de tous les autres, qui se reprochèrent leur lâcheté. Tous ensemble fondirent sur les ennemis, et les repoussèrent de la crête ; et, plaçant Crassus au milieu d'eux et le couvrant de leurs boucliers, ils s'écrièrent fièrement que les Parthes n'avaient pas un trait qui pût atteindre le corps de leur général en chef, tant qu'ils ne seraient pas tous morts en combattant pour le défendre.

Suréna, remarquant que l'ardeur des Parthes s'émoussait, et que, si la nuit survenait et que les Romains se saisissent des montagnes, ils seraient tout à fait hors de prise, tendit un piége à Crassus. On lâcha quelques-uns des prisonniers qui, dans le camp, avaient entendu des barbares s'entretenir ensemble : ceux-ci disaient à dessein que le roi ne voulait pas faire aux Romains une guerre sans trêve, mais acquérir leur amitié par la reconnaissance, en traitant Crassus avec humanité. Les barbares cessèrent le combat ; et Suréna, s'étant avancé vers le coteau d'un pas tranquille, avec ses principaux officiers, débanda son arc, et tendit la main vers Crassus, en l'invitant à une entrevue. « C'est malgré lui, dit-il, que le roi vous a fait éprouver sa vigueur et sa puissance. Maintenant, il veut de lui-même vous montrer sa clémence et sa bonté, en vous promettant et en vous donnant la liberté de vous en aller sains et saufs. »

Les Romains accueillirent les paroles de Suréna avec une ardeur et une joie extrêmes. Mais Crassus, qui n'avait jamais trouvé chez les Parthes que tromperie, et qui ne voyait pas de motif raisonnable à un changement si

soudain, n'y crut point, et en délibérait avec ses officiers. Les soldats se mirent à crier qu'il y devait aller, puis à l'injurier, à le traiter de lâche. Ils lui reprochent qu'il les livre à la mort, en les forçant de combattre contre des ennemis auxquels il n'ose pas même aller parler tandis qu'ils sont sans armes. Crassus essaya d'abord de les prier, puis de leur dire que, s'ils voulaient prendre patience le reste du jour dans ce terrain montagneux et escarpé, ils pourraient aisément se sauver pendant la nuit. Et il leur montrait la route, et il les invitait à ne point rejeter l'espérance d'un salut prochain. Mais l'irritation croissait contre lui, et ils frappaient sur leurs armes en le menaçant. Crassus, effrayé, descendit le coteau; et, se retournant vers les siens, il dit seulement ces paroles : « Octavius, et toi, Pétronius, et vous tous, officiers romains ici présents, vous voyez la nécessité qui m'est imposée; vous êtes témoins des traitements ignominieux et de la violence à laquelle je suis en butte. Mais dites à tout le monde, dites, si vous échappez à ce danger, que c'est par la perfidie des ennemis, et non par la trahison de ses concitoyens, que Crassus a péri. »

Octavius n'eut pas le courage de rester, et il descendit avec lui. Les licteurs voulaient le suivre : Crassus les renvoya. Les premiers des barbares qui vinrent à sa rencontre furent deux Grecs métis. Ils sautèrent à bas de leurs chevaux, saluèrent profondément Crassus, et, lui adressant la parole en grec, ils l'engagèrent à dépêcher quelques hommes, pour reconnaître que Suréna et ses gens s'avançaient sans armes et sans épées. Crassus leur répondit : « Si j'avais fait le moindre cas de la vie, je ne serais point venu me mettre en votre pouvoir. » Cependent il envoya deux frères, nommés Roscius, pour demander de quoi l'on traiterait, et combien on serait dans l'entrevue. Suréna les fit tout d'abord arrêter et mettre sous bonne garde; puis lui-même il s'avança à cheval, avec ses principaux officiers; et soudain : « Hé quoi!

s'écria-t-il, le général en chef des Romains est à pied, et nous à cheval ! » Et il donna ordre qu'on lui amenât un cheval ; et, comme Crassus disait que ni l'un ni l'autre n'avait tort, puisqu'ils se rendaient à l'entrevue chacun à la manière de son pays, Suréna répondit que, dès ce moment, il y avait traité et paix entre le roi Hyrodès et les Romains, mais qu'il fallait en aller signer les conditions au bord du fleuve. « Car, ajouta-t-il, vous ne vous souvenez guère de vos conventions, vous autres Romains. » Et il tendit la main à Crassus. Celui-ci voulant faire venir son cheval : « Tu n'en as pas besoin, reprit Suréna ; car en voici un que le roi te donne. » En même temps on amena un cheval dont le frein était d'or; les écuyers enlevèrent Crassus, le placèrent dessus, et, marchant à ses côtés, se mirent à frapper le cheval, pour presser sa marche. Octavius, le premier, saisit la bride du cheval pour l'arrêter. Ensuite Pétronius, un des tribuns de légion, puis les autres, se mirent à la traverse, tâchant de retenir le cheval, et d'écarter ceux qui pressaient Crassus des deux côtés. On commença par se pousser et s'agiter en tumulte, puis on en vint aux coups; et Octavius, tirant son épée, tua l'écuyer d'un des barbares; mais lui-même il tomba mort, frappé par derrière. Pétronius, embarrassé et ne pouvant se servir de ses armes, reçut un coup sur sa cuirasse, et sauta à bas de son cheval sans avoir été blessé. Crassus fut tué par un Parthe nommé Promaxathrès. Suivant d'autres, ce n'est pas Promaxathrès qui le tua ; mais, quand Crassus fut étendu à terre, c'est Promaxathrès qui lui coupa la tête et la main droite. Au reste, on parle de ces faits par conjecture, plutôt que d'après une connaissance certaine ; car, de tous ceux qui étaient présents, les uns périrent en combattant autour de Crassus, et les autres se précipitèrent aussitôt vers la montagne.

Les Parthes allèrent à eux, en leur disant que Crassus avait reçu son châtiment; et Suréna engagea les autres

à descendre avec confiance. Les uns descendirent et se livrèrent à Suréna ; les autres se dispersèrent pendant la nuit. Il ne s'en échappa qu'un petit nombre. Les Arabes donnèrent la chasse aux autres, les prirent, et les massacrèrent. On rapporte qu'il y eut, en tout, vingt mille morts et dix mille prisonniers.

Suréna envoya en Arménie, à Hyrodès, la tête et la main de Crassus ; puis il fit répandre par des courriers, jusqu'à Séleucie, le bruit qu'il amenait Crassus vivant, et il prépara une pompe burlesque, qu'il appelait par dérision un triomphe. Un des prisonniers, qui ressemblait à Crassus (c'était un nommé Caïus Paccianus), fut revêtu d'un costume barbare, dressé à répondre aux noms de Crassus et de général, placé sur un cheval, et conduit dans cet appareil. Devant lui s'avançaient, sur des chameaux, des trompettes et des licteurs. Aux faisceaux étaient attachées des bourses, et aux haches des têtes de Romains fraîchement coupées. Derrière marchaient des courtisanes de Séleucie, musiciennes qui chantaient des chansons bouffonnes et railleuses sur la mollesse et la lâcheté de Crassus. Cette farce était faite pour le peuple. Mais ensuite Suréna assembla le sénat de Séleucie, et il y apporta les livres obscènes d'Aristide, intitulés *Milésiaques* [1]. Et certes il n'y avait pas là supposition de sa part. On avait réellement trouvé ce livre dans le bagage de Rustius [2]; et Suréna en avait pris occasion de se répandre en injures et en violentes critiques contre les Romains, qui, même en faisant la guerre, ne pouvaient s'abstenir de lire et de faire de pareilles infamies. Cependant les habitants de Séleucie reconnurent le grand sens d'Ésope, en voyant Suréna mettre, dans la poche de devant de la besace, les obscénités milésiennes,

[1] C'était la chronique scandaleuse de Milet, rédigée sous forme de fables ou de nouvelles.

[2] On propose de lire ici Roscius, un des deux frères dont il a été parlé plus haut.

et, dans celle de derrière, la Sybaris parthique qu'il traînait à sa suite dans ses chars de concubines. En effet, son armée ressemblait, mais dans un sens inverse, à ces vipères et à ces scytales[1], dont on parle tant : l'extérieur et le front en étaient terribles et sauvages, et on n'y voyait que lances, arcs et chevaux; mais, à la queue de la phalange, ce n'était plus que courtisanes, que cymbales, que chants, que nuits entières données au commerce des femmes. Certainement Rustius était blâmable; mais bien impudents étaient les Parthes de blâmer les *Milésiaques*, quand ils avaient eu pour rois plusieurs Arsacides nés de courtisanes milésiennes et ioniennes.

Tandis que ceci se passait, Hyrodès avait déjà fait la paix avec Artavasdès l'Arménien; et ils étaient convenus du mariage de la sœur d'Artavasdès avec Pacorus, fils d'Hyrodès. Ils se donnaient réciproquement des festins et des banquets, dans lesquels on récitait ordinairement des poésies grecques. Car Hyrodès n'ignorait ni la langue ni la littérature des Grecs. Artavasdès lui-même faisait des tragédies, et écrivait des discours et des histoires, dont une partie a été conservée jusqu'à nos jours. Lorsqu'on apporta la tête de Crassus à la porte de la salle, les tables venaient d'être enlevées, et un acteur tragique, nommé Jason, de Tralles[2], chantait le rôle d'Agavé dans les *Bacchantes* d'Euripide, à la grande satisfaction des spectateurs. Sillacès se présenta à l'entrée de la salle; et, après s'être prosterné, il jeta aux pieds d'Hyrodès la tête de Crassus. Les Parthes firent retentir des applaudissements et des cris de joie; et les officiers de service firent asseoir à table[3] Sillacès, par ordre du roi. Jason passa sa fausse tête de Penthée à un personnage du chœur; et, prenant la tête

[1] C'est l'espèce de reptile appelé musaraigne.

[2] Tralles était une ville de Carie.

[3] Il n'y a point là de contradiction avec ce qui vient d'être dit, que les tables venaient d'être enlevées : on enlevait les tables à chaque service.

de Crassus, avec le délire d'une bacchante et saisi d'un enthousiasme réel, il se mit à chanter ces vers [1] :

Nous apportons des montagnes ce cerf qui vient d'être tué ;
Nous allons au palais ; applaudissez à notre chasse ;

à-propos qui plut fort à tout le monde. Et, lorsqu'en continuant le dialogue avec le chœur, il arriva à prononcer ces mots :

Qui l'a tué [2]?
— C'est à moi, c'est à moi qu'en revient l'honneur,

Promaxathrès, qui était au festin, s'élança de table, et lui prit des mains la tête de Crassus, en s'écriant : « C'est à moi de chanter le morceau plutôt qu'à lui. » Le roi, charmé de cet incident, lui donna la récompense d'usage, et fit don d'un talent à Jason.

Tel est l'exode [3] par lequel finit, comme une tragédie, l'expédition de Crassus.

Cependant Hyrodès reçut la juste punition de sa cruauté, et Suréna de sa perfidie. Suréna fut, peu de temps après, mis à mort par Hyrodès, jaloux de sa gloire. Hyrodès perdit Pacorus, vaincu dans une grande bataille par les Romains; il tomba malade lui-même et devint hydropique, et Phraate, son fils, conspira contre lui et lui donna du poison. La maladie reçut et absorba en elle-même le poison, et ils se chassèrent l'un l'autre. Hyrodès se sentait soulagé ; mais alors Phraate prit la route la plus courte : il l'étrangla.

1 *Bacchantes*, vers 1168 et suivants. Mais le texte de Plutarque diffère légèrement de celui d'Euripide.

2 Il y a, dans le texte d'Euripide : « Quelle est celle qui l'a frappé ? »

3 L'exode, dans la tragédie antique, était une sorte d'épilogue qui servait à compléter le dénoûment, en fixant définitivement le sort des principaux personnages qui avaient figuré dans l'action.

COMPARAISON

DE

NICIAS ET DE MARCUS CRASSUS.

Mettons en parallèle Nicias et Crassus. D'abord, les richesses de Nicias furent acquises par des voies moins blâmables que celles de Crassus. Sans doute on ne peut trouver estimable l'exploitation des mines, puisqu'on n'y emploie ordinairement que des malfaiteurs et des barbares, quelquefois enchaînés, et qui périssent dans ces lieux infects et malsains. Mais, comparés à l'achat des biens que confisquait Sylla, et aux spéculations sur le feu, les moyens mis en œuvre par Nicias paraîtront plus honnêtes. Et ce métier, Crassus le pratiquait ouvertement, comme il eût pratiqué l'agriculture ou la banque. Pour les autres faits qu'on lui imputait, et qu'il persista toujours à nier, comme de vendre sa voix dans le sénat, de commettre des injustices envers les alliés, de circonvenir les femmes par des flatteries, de recéler des malfaiteurs, jamais on ne reprocha, même faussement, rien de pareil à Nicias : si Nicias donnait de l'argent aux sycophantes, s'il s'en laissait tirer par la crainte qu'il avait d'eux, et s'il en devint l'objet des railleries de la foule, il faisait là une chose qui n'eût pas convenu peut-être à un Aristide ou à un Périclès; mais c'était pour lui une nécessité, à cause de sa timidité naturelle. C'est même de quoi l'orateur Lycurgue se fit dans la suite honneur devant le peuple. Accusé d'avoir acheté un des sycophantes qui le poursuivaient : « Je suis charmé, dit-il,

qu'après avoir si longtemps administré pour vous, l'enquête m'ait convaincu d'avoir plutôt donné que reçu. » Il y avait une politique plus grande dans les dépenses de Nicias, qui mettait son honneur à employer son argent en offrandes aux dieux, en frais de jeux publics et de chœurs de tragédies. Mais, en comparaison de la dépense que fit Crassus, quand il donna un banquet à tant de milliers d'hommes, et qu'il leur distribua, en outre, de quoi se nourrir pendant quelque temps, toutes les libéralités de Nicias, en y joignant même tout le bien qui lui restait, n'en étaient pas la cinquantième partie. Aussi m'étonné-je que cette réflexion ait pu échapper à qui que ce soit, savoir que le vice n'est qu'une anomalie, une contradiction dans la manière d'être; puisqu'on voit des hommes qui ont amassé leur fortune par des moyens si honteux, la dépenser si inutilement.

Voilà pour ce qui est de leur richesse.

Quant à leur conduite politique, on ne voit, dans celle de Nicias, aucun acte de fourberie, d'injustice, de violence, d'emportement : il fut plutôt dupe d'Alcibiade ; et il ne se présentait devant le peuple qu'avec une réserve craintive. Au contraire, on reproche à Crassus, changeant sans cesse d'amis comme d'ennemis, un grand manque de foi et de noblesse. Crassus lui-même ne niait pas qu'il n'eût employé la violence pour parvenir au consulat, puisqu'il avait loué des assassins, afin de se défaire de Caton et de Domitius. Dans l'assemblée pour le partage des provinces, plusieurs hommes du peuple furent blessés, et quatre tombèrent morts ; et lui-même, ce qui nous a échappé dans le récit de sa vie, donna un coup de poing dans le visage à Lucius Annalius, sénateur, qui parlait contre lui, et il le chassa tout sanglant de la place. En cela Crassus montra une violence tyrannique; mais, d'un autre côté, la timidité de Nicias dans les actes politiques, sa crainte du bruit, sa facilité à céder aux plus méchants, tout cela mérite bien les plus

grands reproches. Crassus, du moins, montra, sous ce rapport, de l'élévation et de la grandeur d'âme. Ce n'est point, par Jupiter ! contre des Cléon et des Hyperbolus, qu'il avait à lutter, mais contre la gloire brillante de César et les trois triomphes de Pompée; et pourtant il ne céda pas : contre l'un et l'autre il dressa sa puissance; et, par la dignité de la censure, il s'éleva au-dessus même de Pompée. Il faut, dans les hautes positions, ambitionner non pas ce qui excite l'envie, mais ce qui donne de l'éclat politique, et amortir l'envie par la grandeur de la puissance. Que si tu aimes par-dessus tout la sécurité et le repos, et si tu crains Alcibiade à la tribune, les Lacédémoniens à Pylos, Perdiccas en Thrace, tu trouveras dans Athènes un assez large espace pour y vivre dans le loisir, et pour t'y tresser, comme disent certains rhéteurs, une couronne d'imperturbabilité. C'était, du reste, quelque chose de réellement divin que l'amour de Nicias pour la paix; et c'était une politique digne de l'humanité grecque, que celle qui tendait à mettre fin à la guerre. Sous ce rapport, Crassus ne mériterait point d'être mis en parallèle avec Nicias, quand même il aurait conquis pour bornes à l'empire romain la mer Caspienne ou l'océan Indien.

Mais aussi, dans une cité qui a le sentiment de la vertu, quand on est fort de sa puissance, on ne doit pas faire place aux méchants, ni donner le commandement à des hommes vicieux, ni accorder sa confiance à des gens suspects. Or, c'est là ce que fit Nicias. Cléon n'était rien dans l'État qu'une voix impudente criaillant à la tribune; et Nicias l'établit à la tête des armées. Ce n'est pas toutefois que je loue Crassus d'en être venu, dans la guerre de Spartacus, à une affaire décisive, avec plus d'empressement que de sûreté : cependant c'était le fait d'une noble ambition, de craindre que Pompée, en arrivant, ne lui enlevât la gloire de cette expédition, comme Mummius avait enlevé à Métellus l'honneur de

prendre Corinthe. Mais la conduite de Nicias est tout à fait déraisonnable et indigne : ce qu'il cède à un rival, ce n'est pas un honneur, un commandement environné de belles espérances, de succès faciles ; non, il voyait dans cette expédition de grands dangers, et il préféra la sûreté de sa personne à l'intérêt public. Or, au temps des guerres contre les Perses, Thémistocle, pour empêcher qu'un homme sans mérite et sans raison ne perdît la ville en se trouvant à la tête des troupes, l'éloigna du commandement à prix d'or. Et Caton ne brigua le tribunat que parce qu'il voyait Rome dans une situation embarrassante et pleine de périls. Nicias, au contraire, se réservait pour commander des expéditions contre Minoa, contre Cythère et contre les malheureux Méliens [1] ; mais fallait-il combattre les Lacédémoniens, alors il se dépouillait du manteau militaire, et il livrait à l'incapacité, à la fougue d'un Cléon, des vaisseaux, des armes, des hommes, un commandement qui exigeait la dernière habileté : c'était trahir non sa propre gloire, mais la sûreté et le salut de sa patrie.

Et voilà pourquoi dans la suite, malgré lui, en dépit de ses désirs, on le mit dans la nécessité d'aller faire la guerre contre les Syracusains : on croyait ses refus dictés non point par une raison d'utilité publique, mais par sa mollesse et son indolence ; et c'était là uniquement, pensait-on, ce qui le portait à priver les Athéniens de la conquête de la Sicile. Ce qui prouve cependant en lui une grande capacité, c'est que, quoiqu'il fût toujours opposé à la guerre, et qu'il refusât constamment le commandement de l'armée, on ne cessa de lever la main pour l'élire, comme le plus habile général et le meilleur. Crassus, au contraire, désira pendant toute sa vie le commandement militaire ; et il ne parvint à l'obtenir que dans la guerre des esclaves, et par nécessité, à raison de

[1] On a vu, dans la *Vie d'Alcibiade*, que tous les jeunes gens de l'île de Mélos avaient été massacrés par les Athéniens.

ce que Pompée, Marcellus et les deux Lucullus étaient éloignés ; et cependant c'est alors qu'il était le plus considéré et le plus puissant. Mais, à ce qu'il paraît, aux yeux mêmes de ceux qui montraient le plus d'empressement pour lui, Crassus était un homme, suivant l'expression du poëte comique[1],

Très-bon à tout, excepté au combat ;

Et cette persuasion ne servit de rien aux Romains, qui furent forcés de céder à sa passion pour l'argent et pour les honneurs. Les Athéniens envoyèrent Nicias à la guerre malgré lui : Crassus y emmena les Romains malgré eux. L'un dut ses malheurs à sa patrie ; et l'autre, sa patrie lui dut les siens.

Il y a cependant, en cela, plutôt matière à louer Nicias qu'à blâmer Crassus. Nicias avait l'expérience et faisait le raisonnement d'un prudent capitaine ; et il ne se laissa point séduire par les fausses espérances de ses concitoyens, mais il se refusa, il renonça à conquérir la Sicile. Crassus, en entreprenant la guerre des Parthes, eut tort de la traiter comme œuvre d'une exécution très-facile. Mais il aspirait à un but plein de grandeur. César subjuguait l'Occident, les Celtes, les Germains, la Bretagne : lui, il poussait son cheval vers l'aurore et vers la mer de l'Inde, et il s'en allait faire la conquête de l'Asie. Pompée avait aspiré à cette conquête, et Lucullus l'avait entreprise : c'était des hommes d'un naturel doux ; ils conservèrent leur bonté envers tout le monde, quoiqu'ils eussent les mêmes projets que Crassus, et que leur but fût le même. Lorsqu'on avait donné ce commandement à Pompée, le sénat s'y était opposé ; et, lorsque César eut mis en déroute trois cent mille Germains, Caton proposa de le livrer aux vaincus, et de détourner sur lui la vengeance céleste qu'il avait provo-

[1] Ménandre, ainsi désigné comme le poëte comique par excellence.

quée en violant des traités; mais le peuple ne tint compte de l'avis de Caton : pendant quinze jours on offrit des sacrifices en reconnaissance de cette victoire, et on se livra à des réjouissances excessives. Quels eussent donc été leurs sentiments, et combien de jours eussent duré les sacrifices, si Crassus eût écrit de Babylone qu'il était vainqueur, et qu'ensuite, envahissant la Médie, la Perse, l'Hyrcanie, Suses, la Bactriane, il en eût fait des provinces romaines? Et en effet, s'il faut commettre une injustice, comme dit Euripide, quand on ne peut vivre en repos et qu'on ne sait pas faire un bon usage des biens présents, ce n'est pas une raison pour raser Scandie [1] ou Mendès [2], et pour donner la chasse à des Éginètes fugitifs, qui abandonnent leurs demeures et qui vont se cacher, comme des oiseaux, dans des contrées étrangères. Mettons la justice à un plus haut prix, et n'abandonnons point le juste si aisément, pour un avantage quelconque, comme chose vile et méprisable. Louer l'entreprise de l'expédition d'Alexandre, et blâmer celle de Crassus, c'est mal juger le commencement par la fin.

Quant aux expéditions mêmes, Nicias a fait, durant les siennes, un assez grand nombre de nobles actions. Dans plusieurs combats, il a vaincu les ennemis; peu s'en est fallu qu'il ne prît Syracuse; et tout le mal n'est pas arrivé par sa faute : on pourrait l'attribuer à sa maladie, et à la jalousie des citoyens restés à Athènes. Crassus, par la multitude de ses fautes, ne permit pas à la Fortune de faire rien pour lui; tellement que l'on s'étonne, non pas que son incapacité ait été vaincue par la puissance des Parthes, mais qu'elle ait pu vaincre le bonheur des Romains.

L'un n'a jamais rien méprisé de ce qui tient à la divi-

[1] Ville maritime de l'île de Cythère.

[2] Ce n'est point Mendès, en Égypte; celle dont il est question ici était une colonie des Érétriens, dans la Thrace.

nation : l'autre l'a dédaignée entièrement ; et tous deux sont morts de la même manière. Il y a donc là une question fort obscure, et fort difficile à juger. Cependant plus pardonnables sont les fautes que fait commettre un scrupule religieux conforme aux croyances anciennes et généralement reçues, que les fautes commises par une présomption qui méprise les lois.

Quant à la mort de l'un et de l'autre, celle de Crassus n'a rien de blâmable. Il ne s'est pas rendu ; il n'a pas été enchaîné, il n'a pas été l'objet des sarcasmes des vainqueurs : il ne fit que céder aux exigences de ses amis, et il périt victime d'ennemis sans foi. Nicias, au contraire, dans l'espoir de conserver une vie honteuse et déshonorée se rendit aux ennemis, et il ajouta ainsi à l'ignominie de sa mort.

FIN DU TOME DEUXIÈME.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME DEUXIÈME.

FIN DE LA TABLE.

PARIS — IMPRIMERIE EMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2


581

